REVUE

DES

DEUX MONDES.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD.
RUE GARENCIÈRE N° 5. F. S.-G.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

—

1832.

AP
20
R 5
sér. 1
t. 6

17077
29/10/91

LES CONSULTATIONS

DU DOCTEUR NOIR.

PREMIÈRE CONSULTATION.

STELLO

OU

LES DIABLES BLEUS (*BLEUE DEVILS*). (1)

CHAPITRE XIX.

Tristesse et pitié.

Pendant les longs récits et les plus longs silences du Docteur noir, la nuit était venue. Une haute lampe éclairait une partie de la chambre de Stello; car cette chambre était si grande, que la lueur n'en pouvait atteindre les angles ni le haut plafond. Des rideaux épais et longs, un antique ameublement, des armes jetées sur des livres, une énorme table couverte d'un tapis qui en cachait les pieds, et sur cette table deux tasses de thé;

(1) Bien que *Stello* se compose de trois histoires différentes, nous prions nos lecteurs de se reporter aux livraisons du 15 octobre et du 1er décembre dernier, qui contiennent les deux premières parties.

tout cela était sombre et brillait, par intervalle, de la flamme rouge d'un large feu, ou bien se laissait dessiner à demi et par reflets, sous la lueur jaunâtre de la lampe. Les rayons de cette lampe tombaient d'aplomb sur la figure impassible du Docteur noir, et sur le large front de Stello, qui reluisait comme un crâne d'ivoire poli. Le Docteur attachait sur ce front un œil fixe, dont la paupière ne s'abaissait jamais. Il semblait y suivre en silence le passage de ses idées et la lutte qu'elles avaient à livrer aux idées de l'homme dont il avait entrepris la guérison, comme un général contemplerait, d'une hauteur, l'attaque de son corps d'armée montant à la brèche; et le combat intérieur qui lui resterait contre la garnison, au milieu de la forteresse à demi conquise.

Stello se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la chambre. Il avait passé sa main droite sous ses habits, comme pour contenir ou pour déchirer son cœur. On n'entendait que le bruit de ses talons qui frappaient sourdement sur le tapis, et le sifflement monotone d'une grande bouilloire d'argent placée sur la table, source inépuisable d'eau chaude et de délices pour les deux causeurs nocturnes. Stello laissait échapper, en marchant vite, des exclamations douloureuses, des hésitations pénibles, des juremens étouffés, des imprécations violentes, autant que ces signes se pouvaient manifester dans un homme à qui l'usage du grand monde avait donné la retenue comme seconde nature.

Il s'arrêta tout d'un coup et toucha de ses deux mains les mains du Docteur.—Vous l'avez donc vu aussi, s'écria-t-il.—Vous avez vu et tenu dans vos bras le malheureux jeune homme qui s'était dit : *Désespère et meurs !* comme souvent vous me l'avez entendu crier la nuit.—Mais j'aurais honte d'avoir pu gémir, j'aurais honte d'avoir souffert, s'il n'était vrai que les tortures que l'on se donne par les passions égalent celles que l'on reçoit par le malheur. — Oui, cela s'est dû passer ainsi; oui, je vois chaque jour des hommes semblables à ce Beckford, qui est miraculeusement incarné d'âge en âge, sous la peau blafarde *des plaideurs d'affaires publiques*.

O cérémonieux complimenteurs, lents paraphraseurs de ba-

nalités sententieuses! fabricateurs légers de cette chaîne lourde et croissante, pompeusement appelée Code, dont vous forgez les quarante mille anneaux qui s'entrelacent au hasard, sans suite, le plus souvent inégaux comme les grains du chapelet, et ne remontant jamais à l'immuable anneau d'or d'un religieux principe!— ô membres rachitiques des corps politiques, impolitiques plutôt! fibres détendues des assemblées, dont la pensée flasque, vacillante, multiple, égarée, corrompue, effarée, sautillante, colérique, engourdie, évaporée, émérillonnée, et toujours et sempiternellement commune et vulgaire; dont la pensée, dis-je, ne vaut pas pour l'unité et l'accord des raisonnemens, la simple et sérieuse pensée d'un Fellah jugeant sa famille, au désert, selon son cœur! n'est-ce pas assez pour vous d'être glorieusement employés à charger de tout votre poids le bât, le double bât du maître que le pauvre âne appelle son ennemi *en bon français!* faut-il encore que vous ayez hérité du dédain monarchique, moins sa grâce héréditaire et plus votre grossièreté élective!

Oui, noir et trop véridique Docteur! oui ils sont ainsi.—Ce qu'il faut au poète, dit l'un, c'est trois cents francs et un grenier! La misère est leur muse dit un autre. —Bravo! —Courage! — Ce rossignol a une belle voix! crevez-lui les yeux, il chantera mieux encore! l'expérience en a été faite. Ils ont raison. Vive Dieu!

Triple divinité du ciel! que t'ont-ils donc fait ces poètes que tu créas les premiers des hommes, pour que les derniers des hommes les renient et les repoussent ainsi!

Stello parlait à-peu-près de la sorte en marchant. Le Docteur tournait la pomme de sa canne sous son menton et souriait.

—Où se sont envolés vos *diables bleus,* dit-il!

Le malade s'arrêta, il ferma les yeux et sourit aussi, mais ne répondit pas, comme s'il n'eût pas voulu donner au Docteur le plaisir d'avouer sa maladie vaincue.

Paris était plongé dans le silence du sommeil, et l'on n'entendait au-dehors que la voix rouillée d'une horloge sonnant lourdement les trois quarts d'une heure très avancée au-delà de minuit.

Stello, dis-je, s'arrêta tout-à-coup au milieu de l'appartement, écoutant le marteau dont le bruit parut lui plaire; il passa ses doigts dans ses cheveux comme pour s'imposer les mains à lui-même et calmer sa tête. On aurait pu dire, en l'examinant bien, qu'il ressaisissait intérieurement les rênes de son âme, et que sa volonté redevenait assez forte pour contenir la violence de ses sentimens désespérés. — Ses yeux se rouvrirent, s'arrêtèrent fixement sur les yeux du Docteur, et il se mit à parler avec tristesse, mais avec fermeté :

— Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies, qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : *qu'as-tu?*

Jamais je ne les entends avec indifférence quand je me trouve seul, à cette place où vous êtes, dans ce dur fauteuil où vous voilà.—Ce sont les heures des esprits, des esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes, et les font étinceler de clartés plus vives. Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète. Il me semble alors que je suis seul chargé de veiller, et qu'il m'est permis de prendre sur ma vie ce que je voudrai du sommeil. — Certes, cette part m'appartient, je la dévore avec joie, et je n'en dois pas compte à des yeux fermés. — Ces heures m'ont fait du bien. Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. Peut-être que le temps invisible comme l'air, et qui se pèse et se mesure comme lui, comme lui aussi apporte aux hommes des influences inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, parce qu'elle éveille tous les cris de la foule, pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous voyez revenir la vie dans mes regards, elle y revient par des larmes. Mais c'est la vie enfin, et c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend.

Ah ! je sens en mon âme une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont vous avez vu l'agonie, et rien ne m'arrête dans ma tendresse pour ces morts bien-aimés.

J'en vois, hélas ! d'aussi malheureux qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a en qui le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaîté ; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne sur le cœur. Il les rend méchans. Eh ! sont-ils bien coupables de l'être ?

En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. — Quiconque y est traité comme Gilbert et Chatterton, qu'il frappe, qu'il frappe partout ! — Je sens pour lui (s'attaquerait-il à moi-même) l'attendrissement d'une mère pour son fils, atteint injustement dans son berceau d'une maladie douloureuse et incurable :

— Frappe-moi ! mon fils, dit-elle, mords-moi ! pauvre innocent ! tu n'as rien fait de mal, pour mériter de tant souffrir ! — Mords mon sein, cela te soulagera ! — mords, enfant, cela fait du bien !

Le Docteur sourit dans un calme profond, mais ses yeux devenaient plus sombres et plus sévères de moment en moment, et avec son inflexibilité de marbre, il répondit :

— Que m'importe, s'il vous plaît, de voir à découvert que votre cœur a d'inépuisables sources de miséricorde et d'indulgence, et que votre esprit venant à son aide, jette incessamment sur toute sorte de criminels autant d'intérêt que Godwin en répandit sur l'assassin Falkland ? — Que m'importe cet instinct de tendresse angélique auquel vous vous livrez tout d'abord, à tout sujet ? suis-je une femme, en qui l'émotion puisse dérouter la pensée ?

Remettez-vous, monsieur, les larmes troublent la vue.

Stello revint s'asseoir brusquement, baissa les yeux, puis les releva pour regarder son homme de travers.

— Suivez à présent, reprit le Docteur, le cours de l'idée qui nous a conduits jusqu'où nous sommes arrivés. Suivez-la, s'il vous plaît, comme on suit un fleuve à travers ses sinuosités. Vous ver-

rez que nous n'avons fait encore qu'un chemin très court. Nous avons trouvé sur les bords une monarchie et un gouvernement représentatif, chacun avec leur poète historiquement maltraité et dédaigneusement livré à misère et à mort, et il ne m'a point échappé que vous espériez, en vous voyant transporté à la seconde forme du pouvoir, y trouver les grands du moment plus intelligens et comprenant mieux les grands de l'avenir. Votre espoir a été déçu, mais pas assez complètement pour vous empêcher, en ce moment même, de concevoir une vague espérance, qu'une forme de pouvoir plus populaire encore serait tout naturellement par ses exemples le correctif des deux autres. Je vois rouler dans vos yeux toute l'histoire des républiques avec ses magnanimités de collège. Epargnez-m'en les citations, je vous en supplie, car à mes yeux l'antiquité tout entière est *hors la loi* philosophique à cause de l'esclavage qu'elle aimait tant; et puisque je me suis fait conteur aujourd'hui, contre ma coutume, laissez-moi dire paisiblement une troisième et dernière aventure que j'ai toujours eue sur le cœur depuis le jour où j'en fus témoin. Ne soupirez pas si profondément, comme si votre poitrine voulait repousser l'air même que frappe ma voix. — Vous savez bien que cette voix est inévitable pour vous. N'êtes-vous pas fait à ses paroles? Si Dieu nous a mis la tête plus haut que le cœur, c'est pour qu'elle le domine.

Stello courba son front avec la résignation d'un condamné qui entend la lecture de son arrêt.

— Et tout cela, s'écria-t-il, pour avoir eu, un jour de *diables bleus*, la mauvaise pensée de me mêler de politique! Comme si cette idée, jetée au vent avec les mille paroles d'angoisse qu'arrache la maladie, valait la peine d'être combattue avec un tel acharnement! Comme si ce n'était pas un regard fugitif, un coup-d'œil de détresse, comme celui que jette le matelot submergé sur tous les points du rivage, ou celui....

— Poésie! poésie! ce n'est point cela! interrompit le Docteur, en frappant sa canne avec une force et une pesanteur de marteau. Vous essayez de vous tromper vous-même. Cette idée,

vous ne la laissiez pas sortir au hasard; cette idée vous préoccupait depuis long-temps; cette idée, vous l'aimez, vous la contemplez, vous la caressez avec un attachement secret. Elle est, à votre insu, établie profondément en vous, sans que vous en sentiez les racines, plus qu'on ne sent celles d'une dent. L'orgueil et l'ambition de l'universalité d'esprit l'ont fait germer et grandir en vous, comme dans bien d'autres que je n'ai pas guéris. Seulement vous n'osiez pas vous avouer sa présence et vous vouliez l'éprouver sur moi, en la montrant comme par hasard, négligemment et sans prétention.

— Oh! funeste penchant que nous avons tous à sortir de notre voie et des conditions de notre être! — D'où vient cela, sinon de l'envie qu'a tout enfant de s'essayer au jeu des autres, ne doutant pas de ses forces et se croyant tout possible? — D'où vient cela, sinon de la peine qu'ont les âmes les plus libres à se détacher complètement de ce qu'aime le profane vulgaire? — D'où vient cela, sinon d'un moment de faiblesse, où l'esprit est las de se contempler, de se replier sur lui-même, de vivre de sa propre essence et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude? Il cède à l'attraction des choses extérieures; il se quitte lui-même, cesse de se sentir et s'abandonne au souffle grossier des évènemens communs.

— Il faut, vous dis-je, que j'achève de vous relever de cet abattement, mais par degrés et en vous contraignant à suivre, malgré ses fatigues, le chemin fangeux de la vie réelle et publique, dans lequel, ce soir, nous avons été forcés de poser le pied.

Ce fut, cette fois, avec une sombre résolution d'entendre, toute semblable aux forces que rassemble un homme qui va se poignarder, que Stello s'écria :

— Parlez, monsieur.

Et le Docteur noir parla ainsi qu'il suit, dans le silence d'une nuit froide et sinistre.

CHAPITRE XX.

Une histoire de la terreur.

— Quatre-vingt-quatorze sonnait à l'horloge du dix-huitième siècle, quatre-vingt-quatorze, dont chaque minute fut sanglante et enflammée. L'an de terreur frappait horriblement et lentement au gré de la terre et du ciel qui l'écoutaient en silence.— On aurait dit qu'une puissance, insaisissable comme un fantôme, passait et repassait parmi les hommes, tant leurs visages étaient tous pâles, leurs yeux tous égarés, leurs têtes ramassées entre leurs épaules reployées, comme pour les cacher et les défendre. — Cependant un caractère de grandeur et de gravité sombre était empreint sur tous ces fronts menacés et jusque sur la face des enfans; c'était comme ce masque sublime que nous met la mort. Alors les hommes s'écartaient les uns des autres, ou s'abordaient brusquement comme des combattans. Leur salut ressemblait à une attaque, leur bonjour à une injure, leur sourire à une convulsion, leur habillement aux haillons d'un mendiant, leur coiffure à une guenille trempée dans le sang, leurs réunions à des émeutes, leurs familles à des repaires d'animaux mauvais et défians, leur éloquence au cri des halles, leurs amours aux orgies bohémiennes, leurs cérémonies publiques à de vieilles tragédies romaines manquées, sur des tréteaux de province; leurs guerres à des migrations de peuples sauvages et misérables, les noms du temps à des parodies poissardes.

Mais tout cela était grand, parce que, dans la cohue républicaine, si tout homme jouait au pouvoir, tout homme du moins jetait sa tête au jeu.

Pour cela seul je vous parlerai des hommes de ce temps-là plus gravement que je n'ai fait des autres. Si mon premier langage était scintillant et musqué comme l'épée de bal et la poudre; si le second était pédantesque et prolongé comme la perruque

et la queue d'un aldermann, je sens que ma parole doit être ici forte et brève comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée.

Au temps dont je veux parler, la démocratie régnait. Les décemvirs, dont le premier fut Robespierre, allaient achever leur règne de trois mois. Ils avaient fauché, autour d'eux, toutes les idées contraires à celle de la terreur. Sur l'échafaud des Girondins ils avaient abattu les idées d'*amour pur de la liberté*, sur celui des Hébertistes les idées *du culte de la raison* unies à l'*obscénité* montagnarde et *républicaniste;* sur l'échafaud de Danton ils avaient tranché la dernière pensée de *modération;* restait donc LA TERREUR. Elle donna son nom à l'époque.

Le comité de salut public marchait librement sur sa grande route, l'élargissant avec la guillotine. Robespierre et Saint-Just menaient la machine roulante; l'un la traînait en jouant le grand-prêtre, l'autre la poussait en jouant le prophète *apocalyptique*.

Comme la mort, fille de Satan, l'épouvante lui-même, la Terreur, leur fille, s'était retournée contre eux et les pressait de son aiguillon. Oui, c'étaient leurs effrois de chaque nuit qui faisaient leurs horreurs de chaque jour.

Tout-à-l'heure, monsieur, je vous prendrai par la main et je vous ferai descendre, avec moi, dans les ténèbres de leur cœur; je tiendrai devant vos yeux le flambeau dont les yeux faibles détestent la lumière, l'inexorable flambeau de Machiavel, et dans ces cœurs troublés, vous verrez clairement et distinctement naître et mourir des sentimens immondes, nés, à mon sens, de leur situation dans les évènemens et de la faiblesse de leur organisation incomplète, plus que d'une aveugle perversité dont leurs noms porteront toujours la honte et resteront les synonymes.

Ici Stello regarda le Docteur noir avec l'expression d'une grande surprise. L'autre continua :

— C'est une doctrine qui m'est particulière, monsieur, qu'il n'y a ni héros, ni monstre.—Les enfans seuls doivent se servir de ces mots-là.—Vous êtes surpris de me voir ici de votre avis, c'est que j'y suis arrivé par le raisonnement lucide, comme vous

par le sentiment aveugle. Cette différence seule est entre nous, que votre cœur vous inspire pour ceux que les hommes qualifient de monstres, une profonde pitié, et ma tête me donne pour eux un profond mépris. C'est un mépris glacial, pareil à celui du passant qui écrase la limace. Car s'il n'y a de monstres qu'aux cabinets anatomiques, toujours y a-t-il de si misérables créatures, tellement livrées et si brutalement à des instincts obscurs et bas, tellement poussées sous le vent de leur sottise par le vent de la sottise d'autrui, tellement enivrées, étourdies et abruties du sentiment faux de leur propre valeur et de leurs droits établis, on ne sait sur quoi, que je ne me sens ni rire ni larmes pour eux, mais seulement le dégoût qu'inspire le spectacle d'une nature manquée.

Les terroristes sont de ces gens qui souvent m'ont fait ainsi détourner la vue, mais aujourd'hui je l'y ramène, pour vous, cette vue attentive et patiente que rien ne détournera de leurs cadavres jusqu'à ce que nous y ayons tout observé, jusqu'aux os du squelette.

Il n'y a pas d'année où l'on ait fait autant de théories sur ces hommes qu'on n'en fait en un jour dans cette année, parce qu'il n'y a pas d'époque où plus grand nombre ait nourri plus d'espérances et amassé plus de probabilités de leur ressembler et de les imiter.

C'est en effet une chose toute commode aux médiocrités qu'un temps de révolution. Alors que le beuglement de la voix étouffe l'expression pure de la pensée, que la hauteur de la taille est plus prisée que la grandeur du caractère, que la harangue sur la borne fait taire l'éloquence à la tribune, que l'injure des feuilles publiques voile momentanément la sagesse durable des livres; quand un scandale de la rue fait une petite gloire et un petit nom; quand les ambitieux centenaires feignent, pour les piper, d'écouter les écoliers imberbes qui les endoctrinent; quand l'enfant se guinde sur le bout du pied pour prêcher les hommes; quand les grands noms sont secoués pêle-mêle dans des sacs de boue, et tirés à la loterie populaire par la main des pamfletiers, quand les vieilles hontes de famille redeviennent

des espèces d'honneurs, hérédité chère à bien des capacités connues; quand les taches de sang font auréole au front, sur ma foi, c'est un bon temps.

A quelle médiocrité, s'il vous plaît, serait-il défendu de prendre un grain luisant de cette grappe du pouvoir politique, fruit réputé si plein de richesse et de gloire? Quelle petite coterie ne peut devenir club? quel club, assemblée? quelle assemblée, comices? quels comices, sénat? et quel sénat ne peut régner? Et ont-ils régné sans qu'un homme y régnât? Et qu'a-t-il fallu? —Oser!— Ah! le beau mot que voilà!—Quoi! c'est là tout? Oui, tout! Ceux qui l'ont fait, l'ont dit.—Courage donc, vides cerveaux, criez et courez! — Aussi font-ils.

Mais l'habitude des synthèses a été prise dès long-temps par eux sur les bancs; on en a pour tout; on les attèle à tout; le sonnet a la sienne. Quand on veut user des morts, on peut bien leur prêter son système, chacun s'en fait un bon ou mauvais; selle à tous chevaux, il faut qu'elle aille. Monterez-vous le comité de salut public? Qu'il endosse la selle.

On les a crus dévoués profondément aux intérêts du peuple et tout sacrifiant aux progrès de l'humanité, tout jusqu'à leur sensibilité naturelle, tout jusqu'à l'avenir de leur nom qu'ils vouaient sciemment à l'exécration. — Système de l'année, à son usage.—

Il est vrai qu'on les a presque dits aussi hydrophobes. — On les a peints comme décidés à raser de la surface de la terre toutes les têtes dont les yeux avaient vu la monarchie, et gouvernant tout exprès pour se donner la joie d'égorger. — Système de trembleurs surannés.

On leur a construit un projet édifiant d'adoucissement successif dans leur pouvoir, de confiance dans le règne de la vertu, de conviction dans la moralité de leurs crimes.—Système d'honnêtes enfans, qui n'ont que du blanc et du noir devant les yeux, ne rêvent qu'anges ou démons, et ne savent pas quel incroyable nombre de masques hypocrites de toute forme, de toute couleur, de toute taille, peut cacher les traits des hommes qui ont passé l'âge des passions dévouées, et se sont livrés sans réserve aux passions égoïstes.

Il s'en trouve qui, plus forts, font à ces gens l'honneur de leur supposer une doctrine religieuse. Ils disent :

S'ils étaient athées ou matérialistes, peu leur importait, un meurtre impuni ne faisait qu'écraser, selon leur foi, une chose agissante.

S'ils étaient panthéistes, peu leur importait-il, puisqu'ils ne faisaient qu'une transformation, selon leur foi.

Reste donc le cas fort douteux où ils eussent été chrétiens sincères, et alors la damnation était réservée pour eux-mêmes, et le salut et l'indulgence pour la victime. A ce compte, il y aurait encore dévoûment et service rendu à ses ennemis.

O paradoxes! que j'aime à vous voir sauter dans le cerceau!

— Et vous, que dites-vous? interrompit Stello, passionnément attentif.

— Et moi, je vais chercher à suivre pas à pas les chemins de l'opinion publique relativement à eux.

La mort est pour les hommes le plus attachant spectacle, parce qu'elle est le plus effrayant des mystères. Or, comme il est vrai qu'un sanglant dévoûment suffit à illustrer quelque médiocre drame, à faire excuser ses défauts, et vanter ses moindres beautés, de même l'histoire d'un homme public est illustrée aux yeux du vulgaire par les coups qu'il a portés et le grand nombre de morts qu'il a données, au point d'imprimer pour toujours je ne sais quel lâche respect de son nom. Dès-lors, ce qu'il a osé faire d'atroce est attribué à quelque faculté surnaturelle qu'il posséda. Ayant fait peur à tant de gens, cela suppose une sorte de courage, pour ceux qui ne savent pas combien de fois ce fut une lâcheté. Son nom étant une fois devenu synonyme d'ogre, on lui sait gré de tout ce qui sort un peu des habitudes du bourreau. Si l'on trouve dans son histoire qu'il a souri à un petit enfant, et qu'il a mis des bas de soie, cela devient trait de bonté et urbanité. En général le paradoxe nous plaît fort. Il heurte l'idée reçue, et rien n'appelle mieux l'attention sur le parleur ou l'écrivain. — De là les apologies paradoxales des grands tueurs de gens. — La peur, éternelle reine des masses, ayant grossi, vous dis-je, ces personnages à tous les yeux, met

tellement en lumière leurs moindres actes, qu'il serait malheureux de n'y pas voir reluire quelque chose de passable. Dans l'un, ce fut tel plaidoyer hypocrite, et l'autre telle ébauche de système, tous deux donnant un faux air d'orateur et de législateur; informes ouvrages où le style empreint de la sécheresse et de la brusquerie du combat qui les enfantait, singe la concision et la fermeté du génie. Mais ces hommes gorgés de pouvoir et soulés de sang dans leur inconcevable orgie politique, étaient médiocres et étroits dans leurs conceptions, médiocres et faux dans leurs œuvres, médiocres et bas dans leurs actions. — Ils n'eurent quelques momens d'éclat que par une sorte d'énergie fiévreuse, une rage de nerfs qui leur venait de leurs craintes d'équilibristes sur la corde, et surtout du sentiment qui avait comme remplacé leur âme, je veux dire : *L'émotion continue de l'assassinat.*

Cette émotion, monsieur, poursuivit le Docteur, en se croisant les jambes, et prenant une prise de tabac plus à son aise, l'*émotion de l'assassinat* tient de la colère, de la peur et du spleen tout à-la-fois. Lorsqu'un suicide s'est manqué, si vous ne lui liez les mains, il redouble (tout médecin le sait). Il en est de même de l'assassin, il croit se défaire d'un vengeur de son premier meurtre par un second, d'un vengeur du second dans le troisième, et ainsi de suite pour sa vie entière, s'il garde le pouvoir (cette chose divine et sainte à jamais!). Il opère alors sur une nation comme sur un corps qu'il croit gangrené; il coupe, il taille, il charpente. Il poursuit la tache noire, et cette tache, c'est son ombre, c'est le mépris et la haine qu'on a de lui, il la trouve partout. Dans son chagrin mélancolique et dans sa rage, il s'épuise à remplir une sorte de tonneau de sang percé par le fond, et c'est aussi là son enfer.

Voilà la maladie qu'avaient ces pauvres gens dont nous parlons, assez aimables du reste.

Je les ai, je crois, bien connus, comme vous allez voir par ce que je vous conterai, et je ne haïssais pas leur conversation, elle était originale, il y avait du bon et du curieux surtout. Il faut qu'un homme voie un peu de tout pour bien savoir la vie, vers

la fin de la sienne; science bien utile au moment de s'en aller.

Toujours est-il que je les ai vus souvent et bien examinés, qu'ils n'avaient point le pied fourchu; qu'ils n'avaient point de tête de tigre, de hyène et de loup, comme l'ont assuré d'illustres écrivains; ils se coiffaient, se rasaient, s'habillaient et déjeunaient. Il y en avait dont les femmes disaient : *Qu'il est bien!* Il y en avait plus encore dont on n'eût rien dit, s'ils n'eussent rien été; et les plus laids ont ici d'honnêtes grammairiens et de polis diplomates qui les surpassent en airs féroces, et dont on dit : *Laideur spirituelle!* — Idées! idées en l'air! phrases de livres que toutes ces ressemblances animales. Les hommes sont partout et toujours de simples et faibles créatures plus ou moins ballottées et contrefaites par leur destinée. Seulement les plus forts ou les meilleurs se redressent contre elle et la façonnent à leur gré, au lieu de se laisser pétrir par sa main capricieuse.

Les terroristes se laissèrent platement entraîner à l'instinct absurde de la cruauté et aux nécessités dégoûtantes de leur position. Cela leur advint à cause de leur médiocrité comme j'ai dit.

Remarquez bien que, dans l'histoire du monde, tout homme régnant qui a manqué de grandeur personnelle, a été forcé d'y suppléer en plaçant à sa droite le bourreau comme ange gardien. Les pauvres gens dont nous parlons avaient profondément au cœur la conscience de leur dégradation morale. Chacun d'eux avait glissé dans une route meilleure et chacun d'eux était quelque chose de manqué, l'un avocat mauvais et plat, l'autre demi-philosophe, l'autre cul-de-jatte, envieux de tout homme debout et entier.

Intelligences confuses et mérites avortés de corps et d'âme. Chacun d'eux savait donc quel était le mépris public pour lui, et ces rois honteux craignant les regards, faisaient luire la hache pour les éblouir et les abaisser à terre.

Jusqu'au jour où ils avaient établi leur autorité triumvirale et décemvirale, leur ouvrage n'avait été qu'une critique continuelle, calomniatrice, hypocrite et toujours féroce des pouvoirs ou des influences précédentes. Dénonciateurs, accusateurs, des-

tructeurs infatigables, ils avaient renversé la Montagne sur la Plaine, les Danton sur les Hébert, les Desmoulins sur les Vergniaud, en présentant toujours à la multitude régnante la Méduse des conspirations, dont toute multitude est épouvantée, la croyant cachée dans son sein et dans ses veines. Ainsi, selon leur dire, ils avaient tiré du corps social une sueur abondante, une sueur de sang; mais lorsqu'il fallut le mettre debout et le faire marcher, ils succombèrent à l'essai. Impuissans organisateurs, étourdis, pétrifiés par la solitude où ils se trouvèrent tout-à-coup, ils ne surent que recommencer à se combattre dans leur petit troupeau souverain. Tout haletans du combat, ils s'essayaient à griffonner quelque bout de système dont ils n'entrevoyaient même pas l'application probable; puis ils retournaient à la tâche plus facile de la monstrueuse saignée. Les trois mois de leur puissance souveraine furent pour eux comme le rêve d'une nuit de malade. Ils n'eurent pas la force d'y prendre le temps de penser. Et d'ailleurs la pensée, la pensée calme, saine, forte et pénétrante, comme je la conçois, est une chose dont ils n'étaient plus dignes. Elle ne descend pas dans l'homme qui a horreur de soi.

Ce qui leur restait d'idées pour leur usage dans la conversation, vous l'allez entendre, comme j'en eus moi-même l'occasion. L'ensemble de leur vie et les jugemens qu'on en porte ne sont pas d'ailleurs ce qui m'occupe, mais toujours l'idée première de notre conversation, leurs dispositions envers les poètes et tous les artistes de leur temps. Je les prends pour dernier exemple, et comme après tout ils furent la dernière expression du pouvoir républicain-démocratique, ils me seront un type excellent.

Je ne puis que gémir, avec les républicains sincères et loyaux, du tort que ces hommes-là ont fait au beau nom latin de la *chose publique*, je conçois leur haine pour ces malheureux (âmes qui n'eurent pas une heure de paix), pour ces malheureux qui souillèrent aux yeux des nations leur forme gouvernementale favorite; mais en cherchant un peu, ne pourront-ils garder la *chose* avec un autre nom? La langue est souple. J'en gémis,

mais je n'y fus pour rien, je vous jure; je m'en lave les mains, lavez vos noms..

CHAPITRE XXI.

Un bon canonnier.

Il me souvient fort bien que, le 5 thermidor an II de la république, ou 1794, ce qui m'est totalement indifférent, j'étais assis, absolument seul, près de ma fenêtre, qui donnait sur la place de la Révolution, et je tournais dans mes doigts la tabatière que j'ai là, quand on vint sonner à ma porte assez violemment, vers huit heures du matin.

J'avais alors pour domestique un grand flandrin, de fort douce et paisible humeur, qui avait été un terrible canonnier pendant dix ans, et qu'une blessure au pied avait mis hors de combat. Comme je n'entendis pas ouvrir, je me levai pour voir dans l'antichambre ce que faisait mon soldat. Il dormait, les jambes sur le poèle.

La longeur démesurée de ses jambes maigres ne m'avait jamais frappé aussi vivement que ce jour-là. Je savais qu'il n'avait pas moins de cinq pieds neuf pouces, quand il était debout; mais je n'en avais accusé que sa taille et non ses prodigieuses jambes, qui se développaient en ce moment dans toute leur étendue, depuis le marbre du poèle jusqu'à la chaise de paille, où le reste de son corps et en outre sa tête maigre et longue s'élevaient, pour retomber en avant, en forme de cerceau, sur ses bras croisés. — J'oubliai entièrement la sonnette, pour contempler cette innocente et heureuse créature dans son attitude accoutumée, oui accoutumée; car, depuis que les laquais dorment dans les antichambres, et cela date de la création des antichambres et des laquais, jamais homme ne s'endormit avec une quiétude plus parfaite, ne sommeilla avec une absence plus complète de rêves et de cauchemars, et ne fut réveillé avec une égalité d'humeur aussi grande. Blaireau faisait toujours

mon admiration, et le noble caractère de son sommeil était pour moi une source éternelle de curieuses observations. Ce digne homme avait dormi partout pendant dix ans, et jamais il n'avait trouvé qu'un lit fût meilleur ou plus mauvais qu'un autre. Quelquefois seulement, en été, il trouvait sa chambre trop chaude, descendait dans la cour, mettait un pavé sous sa tête et dormait. Il ne s'enrhumait jamais, et la pluie ne le réveillait pas. Lorsqu'il était debout, il avait l'air d'un peuplier prêt à tomber. Sa longue taille était voûtée, et les os de sa poitrine touchaient à l'os de son dos. Sa figure était jaune et sa peau luisante comme un parchemin. Aucune altération ne s'y pouvait remarquer en aucune occasion, sinon un sourire de paysan à-la-fois niais, fin et doux. Il avait brûlé beaucoup de poudre depuis dix ans, à tout ce qu'il y avait eu d'affaires à Paris; mais jamais il ne s'était tourmenté beaucoup du point où frappait le boulet. Il servait son canon en artiste consommé, et, malgré les changemens de gouvernement, qu'il ne comprenait guère, il avait conservé un dicton des anciens de son régiment, et ne cessait de dire: *Quand j'ai bien servi ma pièce, le roi n'est pas mon maître.* Il était excellent pointeur, et devenu chef de pièce depuis quelques mois, quand il fut réformé pour une large entaille qu'il avait reçue au pied, de l'explosion d'un caisson, sauté par maladresse au Champ-de-Mars. Rien ne l'avait plus profondément affligé que cette réforme, et ses camarades, qui l'aimaient beaucoup, et en avaient souvent besoin, l'employaient toujours à Paris et le consultaient dans les occasions importantes. Le service de son artillerie s'accommodait assez avec le mien; car, étant rarement chez moi, j'avais rarement besoin de lui, et souvent, lorsque j'en avais besoin, je me servais moi-même, de peur de l'éveiller. Le citoyen Blaireau avait donc pris, depuis deux ans, l'habitude de sortir sans m'en demander permission, mais ne manquait pourtant jamais à ce qu'il nommait l'*appel du soir*, c'est-à-dire le moment où je rentrais chez moi à minuit ou deux heures du matin. En effet je l'y trouvais toujours endormi devant mon feu. Quelquefois il me protégeait, lorsqu'il y avait revue, ou combat, ou révolution dans la révolution.

En ma qualité de curieux, j'allais à pied par les rues, en habit noir, comme me voici, et la canne à la main, comme me voilà. Alors je cherchais de loin les canonniers (il en faut toujours un peu en révolution), et quand je les avais trouvés, j'étais sûr d'apercevoir au-dessus de leurs chapeaux et de leurs pompons, la tête longue de mon paisible Blaireau, qui avait repris l'uniforme, et me cherchait de loin avec ses yeux endormis. Il souriait en m'apercevant, et disait à tout le monde de laisser passer un citoyen de ses amis. Il me prenait sous le bras; il me montrait tout ce qu'il y avait à voir, me nommait tous ceux qui avaient, comme on disait, gagné à la *loterie de sainte Guillotine*, et, le soir, nous n'en parlions pas : c'était un arrangement tacite. Il recevait ses gages, de ma main, à la fin du mois, et refusait ses appointemens de canonnier de Paris. Il me servait pour son repos et servait la nation pour l'honneur. Il ne prenait les armes qu'en grand seigneur : cela l'arrangeait fort, et moi aussi.

Tandis que je contemplais mon domestique..... (ici je dois m'interrompre et vous dire que c'est pour être compris de vous, que j'ai dit *domestique;* car, en l'an II, cela s'appelait *un associé*); tandis que je le contemplais dans son sommeil, la sonnette allait toujours son train, et battait le plafond avec une vigueur inusitée. Blaireau n'en dormait que mieux. Voyant cela, je pris le parti d'aller ouvrir ma porte.

—Vous êtes, peut-être au fond, un excellent homme, dit Stello.

— On est toujours bon maître quand on n'est pas le maître, répondit le Docteur noir. J'ouvris ma porte.

CHAPITRE XXII.

D'un honnete vieillard.

Je trouvai devant moi deux envoyés d'espèces différentes : un vieillard et un enfant. Le vieux était poudré assez proprement; il portait un habit de livrée où la place des galons se voyait en-

core ; il m'ôta son chapeau avec beaucoup de respect, mais en même temps il jeta les yeux avec défiance autour de lui, regarda derrière moi si personne ne me suivait et se tint à l'écart sans entrer, comme pour laisser passer, avant lui, le jeune garçon, qui était arrivé en même temps et qui secouait encore le cordon de la sonnette par son pied de biche. Il sonnait sur la mesure de la Marseillaise qu'il sifflait (vous savez l'air probablement en 1832 où nous sommes), il continua de siffler en me regardant effrontément, et de sonner jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la dernière mesure. J'attendis patiemment et je lui donnai deux sous en lui disant :

— Recommence-moi ce refrain-là ! mon enfant.

Il recommença sans se déconcerter; il avait fort bien compris l'ironie de mon présent, mais il tenait à me montrer qu'il me bravait. Il était fort joli de figure, portait sur l'oreille un petit bonnet rouge tout neuf, et le reste de son habillement déguenillé à faire soulever le cœur : les pieds nus, les bras nus, et tout-à-fait digne du nom de sans-culotte.

— Le citoyen Robespierre est malade, me dit-il d'un ton de voix clair et très impérieux, en fronçant ses petits sourcils blonds. « Faut venir à deux heures le voir. »

En même temps il jeta de toute sa force ma pièce de deux sous contre une des vitres du carré, la mit en morceaux et descendit l'escalier à cloche-pied en sifflant : *ça ira.*

— Que demandez-vous? dis-je au vieux domestique, et, comme je vis que celui-là avait besoin d'être rassuré, je lui pris le bras par le coude et le fis entrer dans l'antichambre.

Le bonhomme referma la porte de l'escalier avec de grandes précautions, regarda autour de lui encore une fois, s'avança en rasant la muraille et me dit à voix basse :

— C'est que.... monsieur, c'est que madame la duchesse est bien souffrante aujourd'hui...

— Laquelle? lui dis-je, voyons, parlez plus vite et plus haut. Je ne vous ai pas encore vu.

Le pauvre homme parut un peu effrayé de ma brusquerie, et de même qu'il avait été déconcerté par la présence du petit gar-

çon, il le fut complètement par la mienne, ses vieilles joues pâles rougirent sur leurs pommettes; il fut obligé de s'asseoir, et ses genoux tremblaient un peu.

— C'est madame de Saint-Aignan, me dit-il timidement et le plus bas qu'il put.

—Eh bien! lui dis-je, du courage, je l'ai déjà soignée. J'irai la voir ce matin à la maison Lazare. Soyez tranquille, mon ami. La traite-t-on un peu mieux?

— Toujours de même, dit-il en soupirant; il y a quelqu'un là qui lui donne un peu de fermeté, mais j'ai bien des raisons de craindre pour cette personne-là, et alors certainement madame succombera. Oui, telle que je la connais, elle succombera, elle n'en reviendra pas.

— Bah! bah! mon brave homme, les femmes facilement abattues se relèvent aisément. Je sais des idées pour soutenir bien des faibles. J'irai lui parler ce matin.

Le bonhomme voulait bien m'en dire plus long, mais je le pris par la main et lui dis: Tenez, mon ami, réveillez-moi mon domestique, si vous le pouvez, et dites-lui qu'il me faut un chapeau pour sortir.

J'allais le laisser dans l'antichambre et je ne prenais plus garde à lui, lorsqu'en ouvrant la porte de mon cabinet, je m'aperçus qu'il me suivait, et il y entra avec moi. Il avait en entrant jeté un long regard de terreur sur Blaireau qui n'avait garde de s'éveiller.

— Et bien! lui dis-je, êtes-vous fou?

— Non, monsieur, je suis *suspect*, me dit-il.

— Ah! c'est différent. C'est une position assez triste, mais respectable, repris-je. J'aurais dû vous deviner à cet amour de se déguiser en domestique, qui vous tient tous. C'est une monomanie. — Eh bien! monsieur, j'ai là une grande armoire vide, s'il peut vous être agréable d'y entrer.

J'ouvris les deux battans de l'armoire et le saluai comme lorsqu'on fait à quelqu'un les honneurs d'une chambre à coucher.

— Je crains, ajoutai-je, que vous n'y soyez pas commodément; pourtant j'y ai déjà logé six personnes l'une après l'autre.

C'était, ma foi, vrai.

Mon bonhomme prit, lorsqu'il fut seul avec moi, un air tout différent de sa première façon d'être. — Il se grandit et se mit à son aise; je vis un beau vieillard, moins voûté, plus digne, mais toujours pâle. Sur mes assurances qu'il ne risquait rien et pouvait parler, il osa s'asseoir et respirer.

— Monsieur, me dit-il en baissant les yeux, pour se remettre et s'efforcer de reprendre la dignité de son rang; monsieur, je veux sur-le-champ vous mettre au fait de ma personne et de ma visite. Je suis monsieur de Chénier. — J'ai deux fils qui, malheureusement, ont assez mal tourné; ils ont tous deux donné dans la révolution. L'un est représentant, j'en gémirai toute ma vie, c'est le plus mauvais; l'aîné est en prison, c'est le meilleur. Il est un peu dégrisé, monsieur, dans ce moment-ci, et je ne sais vraiment pas plus que lui pourquoi on me l'a coffré, ce pauvre garçon, car il a fait des écrits bien révolutionnaires, et qui ont dû plaire à tous ces buveurs de sang....

— Monsieur, lui dis-je, je vous demanderai la permission de vous rappeler qu'il y a un de ces buveurs qui m'attend à déjeuner.

— Je le sais, monsieur, mais je croyais que c'était seulement en qualité de docteur, profession pour laquelle j'ai la plus haute vénération; car après les médecins de l'âme, qui sont les prêtres et tous les ecclésiastiques généralement parlant, car je ne veux excepter aucun des ordres monastiques, certainement les médecins du corps....

— Doivent arriver à temps pour le sauver, interrompis-je encore en lui secouant le bras pour le réveiller du radotage qui commençait à l'assoupir; je connais messieurs vos fils....

— Pour abréger, monsieur, la seule chose qui me console, me dit-il, c'est que l'aîné, le prisonnier, l'officier, n'est pas poète comme celui de Charles IX, et par conséquent lorsque je l'aurai tiré d'affaires, comme j'espère, avec votre aide, si vous voulez bien le permettre, il n'attirera pas les yeux sur lui par une publicité d'auteur.

— Bien jugé, dis-je, prenant mon parti d'écouter.

— N'est-ce pas, monsieur? continua cet excellent homme.

André a de l'esprit du reste, et c'est lui qui a rédigé la lettre de Louis XVI à la Convention. Si je me suis travesti, c'est par égard pour vous, qui fréquentez tous ces coquins-là, et pour ne pas vous compromettre.

— L'indépendance de caractère et le désintéressement ne peuvent jamais être compromis, dis-je en passant; allez toujours.

— Mort-Dieu! monsieur, reprit-il avec une certaine vieille chaleur militaire, savez-vous qu'il serait affreux de compromettre un galant homme comme vous, à qui l'on vient demander un service?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous offrir.... repris-je en montrant mon armoire avec galanterie.

— Ce n'est point là ce qu'il me faut, me dit-il; je ne prétends point me cacher; je veux me montrer, au contraire, plus que jamais. Nous sommes dans un temps où il faut se remuer; à tout âge il faut se remuer, et je ne crains pas pour ma vieille tête. Mon pauvre André m'inquiète, monsieur; je ne puis supporter qu'il reste à cette effroyable maison de Saint-Lazare.

— Il faut qu'il reste en prison, dis-je rudement, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

— J'irai....

— Gardez-vous d'aller.

— Je parlerai....

— Gardez-vous de parler.

Le pauvre homme se tut tout-à-coup et joignit les mains entre ses deux genoux avec une tristesse et une résignation capables d'attendrir les plus durs des hommes. Il me regardait comme un criminel à la question regardait son juge dans quelque bienheureuse époque organique. Son vieux front nu se couvrit de rides, comme une mer paisible se couvre de vagues, et ces vagues prirent cours d'abord du bas en haut par étonnement, puis du haut en bas par affliction.

— Je vois bien, me dit-il, que madame de Saint-Aignan s'est trompée; je ne vous en veux point, parce que dans ces temps mauvais chacun suit sa route, mais je vous demande seulement le secret et je ne vous importunerai plus, citoyen.

Ce dernier mot me toucha plus que tout le reste, par l'effort que fit le bon vieillard pour le prononcer. Sa bouche sembla jurer, et jamais, depuis sa création, le mot de *citoyen* n'eut un pareil son. La première syllabe siffla long-temps, et les deux autres murmurèrent rapidement comme le croassement d'une grenouille qui barbote dans un marais. Il y avait un mépris, une douleur suffocante, un désespoir si vrai dans ce *citoyen,* que vous en eussiez frissonné, surtout si vous eussiez vu ce bon vieillard se lever péniblement en appuyant ses deux mains à veines bleues sur ses deux genoux, pour réussir à s'enlever du fauteuil. Je l'arrêtai au moment où il allait arriver à se tenir debout, et je le replaçai doucement sur le coussin.

— Madame de Saint-Aignan ne vous a point trompé, lui dis-je; vous êtes devant un homme sûr, monsieur. Je n'ai jamais trahi les soupirs de personne et j'en ai reçu beaucoup, surtout des derniers soupirs depuis quelque temps....

Ma dureté le fit tressaillir.

— Je connais mieux que vous la position des prisonniers, et surtout de celui qui vous doit la vie, et à qui vous pouvez l'ôter si vous continuez à vous *remuer,* comme vous dites. Souvenez-vous, monsieur, que dans les tremblemens de terre il faut rester en place et immobile.

Il ne répondit que par un demi-salut de résignation et de politesse réservée, et je sentis que j'avais perdu sa confiance par ma rudesse. Ses yeux étaient plus que baissés et presque fermés quand je continuai à lui recommander un silence profond et une retraite absolue. Je lui disais (le plus poliment possible cependant) que tous les âges ont leur étourderie, toutes les passions leurs imprudences, et que l'amour paternel est presque une passion.

J'ajoutai qu'il devait penser, sans attendre de moi de plus grands détails, que je ne m'avançais pas à ce point auprès de lui, dans une circonstance aussi grave, sans être certain du danger qu'il y aurait à faire la plus légère démarche; que je ne pouvais lui dire pourquoi, mais qu'enfin il me pouvait croire; que personne n'était plus avant que moi dans la confidence des chefs actuels de l'état, que j'avais souvent profité des momens

favorables de leur intimité pour soustraire quelques têtes humaines à leurs griffes et les faire glisser entre les ongles; que cependant, dans cette occasion, une des plus intéressantes qui se fût offerte, puisqu'il s'agissait de son fils aîné, intime ami d'une femme que j'avais vue naître et que je regardais comme mon enfant, je déclarais formellement qu'il fallait demeurer muet et laisser faire la destinée, comme un pilote sans boussole et sans étoiles laisse faire le vent quelquefois. — Non! il est dit qu'il existera toujours des caractères tellement polis, usés, énervés et débilités par la civilisation, qu'ils se referment pour le froissement d'un mot comme des sensitives. Moi, j'ai parfois le toucher rude. — A présent j'avais beau parler, il consentait à tout ce que je conseillais, il tombait d'accord avec moi de tout ce que je disais; mais je sentais sa politesse à fleur d'eau et un roc au fond. — C'était l'entêtement des vieillards, ce misérable instinct d'une volonté miope qui surnage en nous, quand toutes nos facultés sont englouties par le temps, comme un mauvais mât au-dessus d'un vaisseau submergé.

CHAPITRE XXIII.

Sur les hiéroglyphes du bon canonnier.

Je passe aussi rapidement d'une idée à l'autre, que l'œil de la lumière à l'ombre. Sitôt que je vis mon discours inutile, je me tus. M. de Chénier se leva, et je le reconduisis en silence jusqu'à la porte de l'escalier. Là seulement je ne pus m'empêcher de lui prendre la main et de la lui serrer cordialement. Le pauvre vieillard ! il en fut ému. Il se retourna et ajouta d'une voix douce (mais quoi de plus entêté que la douceur !) : Je suis bien peiné de vous avoir importuné de ma demande.

— Et moi, lui dis-je, de voir que vous ne voulez pas me comprendre, et que vous prenez un bon conseil pour une défaite. Vous y réfléchirez, j'espère.

Il me salua profondément et sortit. Je revins me préparer à partir, en haussant les épaules. Un grand corps me ferma le passage de mon cabinet : c'était mon canonnier, c'était Blaireau, réveillé aussi bien qu'il était en lui. Vous croyez peut-être qu'il pensait à me servir, — point ; — à ouvrir les portes, — pas le moins du monde ; — à s'excuser, — encore moins ! Il avait ôté une manche de son habit de canonnier de Paris, et il s'amusait gravement à terminer, de la main droite, avec une aiguille, un dessin symbolique sur son bras gauche. Il se piquait jusqu'au sang, semait de la poudre dans les piqures, l'enflammait et se trouvait *tatoué* pour toujours. C'est un vieil usage des soldats, comme vous le savez mieux que moi. Je ne pus m'empêcher de perdre encore trois minutes à considérer cet original. — Je lui pris le bras : il se dérangea peu, et me l'abandonna avec complaisance et une satisfaction secrète. Il se regardait le bras avec douceur et vanité.

— Eh ! mon garçon, m'écriai-je, ton bras est un almanach de la cour et un calendrier républicain.

Il se frotta le menton avec un rire de finesse : c'était son geste favori, et il cracha loin de lui, en mettant sa main devant sa bouche par politesse. Cela remplaçait chez lui tous les discours inutiles : c'était son signe de consentement ou d'embarras, de réflexion ou de détresse, manie de corps-de-garde, tic de régiment. Je contemplai sans opposition ce bras héroïque et sentimental. — La dernière inscription qu'il y avait faite était un bonnet phrygien, placé sur un cœur, et autour : *Indivisibilité ou la mort.*

— Je vois bien, lui dis-je, que tu n'es pas fédéraliste comme les Girondins.

Il se gratta la tête.—Non, non, me dit-il, ni la citoyenne Rose non plus.

Et il me montrait finement une petite rose dessinée avec soin, à côté du cœur, sous le bonnet.

— Ah ! ah ! je vois pourquoi tu boites si long-temps, lui dis-je; mais je ne te dénoncerai pas à ton capitaine.

— Ah ! dame ! me dit-il, pour être canonnier, on n'est pas

de pierre, et Rose est fille d'une dame tricoteuse, et son père est geôlier à Lazare. — Fameux emploi! ajouta-t-il avec orgueil.

J'eus l'air de ne pas entendre ce renseignement, dont je fis mon profit: il avait l'air aussi de me donner cet avis par mégarde. Nous nous entendions ainsi parfaitement, toujours selon notre arrangement tacite.

Je continuais à examiner ses hiéroglyphes de caserne avec l'attention d'un peintre en miniature. Immédiatement au-dessus du cœur républicain et amoureux, on voyait peint en bleu un grand sabre, tenu par un petit blaireau debout, ou, comme on eût dit en langue héraldique, un blaireau rampant, et au-dessus, en gros caractères : *Honneur à Blaireau, le bourreau des crânes!*

Je levai vite la tête, comme on ferait pour voir si un portrait est ressemblant.

— Ceci, c'est toi, n'est-ce pas? Ceci n'est plus pour la politique, mais pour la gloire?

Un léger sourire rida la longue figure jaune de mon canonnier, et il me dit paisiblement:

— Oui, oui, c'est moi. Les crânes sont les six maîtres d'armes à qui j'ai fait passer l'arme à gauche.

— Cela veut dire tuer, n'est-ce pas?

—Nous disons ça comme ça, reprit-il avec la même innocence.

En effet cet homme primitif, habile sans le savoir, à la manière des héros d'Otaïti, avait gravé sur son bras jaune, au bout du sabre du blaireau, six fleurets renversés, qui semblaient l'adorer.

Je voulais passer outre et remonter au-dessus du coude; mais je vis qu'il faisait quelque difficulté de relever sa manche.

— Oh! ça! me dit-il, c'est quand j'étais recrue : ça ne compte plus à présent.

Je compris sa pudeur, en apercevant une fleur de lis colossale et au-dessus : *Vivent les Bourbons et la Sainte-Barbe; amour éternel à Madeleine!*

— Porte toujours des manches longues, mon enfant, lui dis-

je, pour garder ta tête. Je te conseille aussi de n'ouvrir que des bras bien couverts à la citoyenne Rose.

— Bah! bah! reprit-il d'un air de niaiserie affectée, pourvu que son père m'ouvre les verroux, quelquefois entre les heures de guichet, c'est tout ce qu'il faut pour.....

Je l'interrompis, afin de n'être pas forcé de le questionner.

— Allons, lui dis-je, en lui frappant sur le bras, tu es un prudent garçon; tu n'as rien fait de mal depuis que je t'ai mis ici; tu ne commenceras pas à présent. Accompagne-moi ce matin où je vais : j'aurai peut-être besoin de toi. Tu me suivras de loin dans le chemin, et tu n'entreras dans les maisons que si cela te plaît. Que je te retrouve du moins dans la rue.

Il s'habilla en bâillant encore deux ou trois fois, se frotta les yeux et me laissa sortir avant lui, tout disposé à me suivre, son chapeau à trois cornes sur l'oreille, et tenant en main une baguette blanche aussi longue que lui.

CHAPITRE XXIV.

La maison Lazare.

Saint-Lazare est une vieille maison couleur de boue. Ce fut jadis un Prieuré. Je crois ne me tromper guère en disant qu'on n'acheva de le bâtir qu'en 1465, à la place de l'ancien monastère de Saint-Laurent dont parle Grégoire de Tours, comme vous le savez parfaitement, au sixième livre de son histoire, chapitre neuvième. Les rois de France y faisaient halte deux fois : à leur entrée à Paris, ils s'y reposaient; à leur sortie, on les y déposait en les portant à Saint-Denis. En face le Prieuré était, à cet effet, un petit hôtel dont il ne reste pas pierre sur pierre, et qui se nommait le logis du roi. Le Prieuré devint caserne, prison d'état et maison de correction, et pour les moines, les soldats, les *conspirateurs* et les filles, on a tour-à-tour

agrandi, élargi, barricadé et vérouillé ce bâtiment sale, où tout était alors d'un aspect gris, maussade et maladif. Il me fallut quelque temps pour me rendre de la place de la Révolution à la rue du Faubourg Saint-Denis, où est située cette prison. Je la reconnus de loin à une sorte de guenille bleue et rouge toute mouillée de pluie, attachée à un grand bâton noir planté au-dessus de la porte. Sur un marbre noir en grosses lettres blanches, était gravée l'inscription générale de tous les monumens, l'inscription qui me semblait l'épitaphe de la nation :

Unité, Indivisibilité de la république, Égalité, Fraternité ou la Mort.

Devant la porte du corps-de-garde infect, des sans-culottes, assis sur des bancs de chêne, aiguisaient leurs piques dans le ruisseau, jouaient à la drogue, chantaient la carmagnole, et ôtaient la lanterne d'un réverbère pour la remplacer par un homme qu'on voyait amené du haut du faubourg par des poissardes qui hurlaient le *ça ira !*

On me connaissait, on avait besoin de moi, j'entrai. Je frappai à une porte épaisse, placée à droite sous la voûte. La porte s'ouvrit à moitié comme d'elle-même, et comme j'hésitais, attendant qu'elle s'ouvrît tout-à-fait, la voix du geôlier me cria : allons donc ! entrez donc ! — Et dès que j'eus mis les pieds dans l'intérieur, je sentis le froissement de la porte sur mes talons, et je l'entendis se refermer violemment comme pour toujours, de tout le poids de ses ais massifs, de ses clous épais, de ses garnitures de fer et de ses verroux.

Le geôlier riait dans les trois dents qui lui restaient. Ce vieux coquin était accroupi dans un grand fauteuil de cuir noir, de ceux qu'on nomme à crémaillère, parce qu'ils ont de chaque côté des crans de fer qui soutiennent le dossier et mesurent sa courbe, lorsqu'il se renverse pour servir de lit. Là dormait et veillait sans se déranger jamais l'immobile portier. Sa figure ridée, jaune, ironique, s'avançait au-dessus de ses genoux, et s'y appuyait par le menton. Ses deux jambes passaient à droite et à gauche, par-dessus les deux bras du fauteuil, pour se délasser

d'être assis à la manière accoutumée, et il tenait de la main droite ses clefs, de la gauche la serrure de la porte massive. Il l'ouvrait et la fermait comme par ressort et sans fatigue. — Je vis derrière son fauteuil, une jeune fille debout, les mains dans les poches de son petit tablier. Elle était toute ronde, grasse et fraîche, un petit nez retroussé, des lèvres d'enfant, de grosses hanches, des bras blancs, et une propreté rare en cette maison. Robe d'étoffe rouge relevée dans les poches, et bonnet blanc orné d'une grande cocarde tricolore. —

Je l'avais déjà remarquée en passant, mais jamais avec attention. Cette fois tout rempli des demi-confidences de mon canonnier Blaireau, je reconnus sa bonne amie Rose avec ce sentiment inné qui fait qu'on se dit, sans se tromper d'un inconnu que l'on desirait voir, c'est lui.

Cette belle fille avait un air de bonté et de prestance tout à-la-fois, qui faisait, à la voir là, l'effet de redoubler la tristesse du lieu, pour lequel elle ne semblait pas faite. Toute cette fraîche personne sentait si bien le grand air de la campagne, le village, le thym et le serpolet, que je mets en fait qu'elle devait arracher un soupir à chaque prisonnier, par sa présence, en leur rappelant les plaines et les blés.

— C'est une cruauté, dis-je en m'arrêtant, une cruauté véritable que de montrer cette enfant-là aux détenus.

Elle ne comprit pas plus que si j'eusse parlé grec, et je ne prétendais pas être compris. Elle fit de grands yeux, montra les plus belles dents du monde, et cela sans sourire, en ouvrant ses lèvres, qui s'épanouirent comme un œillet que l'on presse du doigt.

Le père grogna. Mais il avait la goutte, et il ne me dit rien. J'entrai dans les corridors en tâtant la pierre avec ma canne devant mes pieds, parce que alors les larges et longues avenues humides étaient sombres et mal éclairées en plein jour par des réverbères rouges et infects.

Aujourd'hui que tout devient propre et poli, si vous alliez visiter Saint-Lazare, vous verriez une belle infirmerie, des cellules neuves et bien rangées, des murs blanchis, des carreaux

lavés, de la lumière, de l'air, de l'ordre partout. Les geôliers, les guichetiers, les porte-clefs d'aujourd'hui se nomment directeurs, conducteurs, correcteurs, surveillans; portent uniforme bleu à bouton d'argent; parlent d'une voix douce, et ne connaissent que par ouï-dire leurs anciens noms qu'ils trouvent *ridicules*.

Mais en 1794, cette noire *Maison Lazare* ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Il n'existait là que le vieux bâtiment gris qu'on y voit encore; bloc énorme et carré. Quatre étages de prisonniers gémissaient et hurlaient l'un sur l'autre. Au dehors, on voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant, en largeur, des anneaux; en hauteur, des piques de fer, et entrelaçant de si près la lance et la chaîne, que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors mal éclairés divisaient chaque étage, coupés eux-mêmes par quarante portes de loges dignes d'enfermer des loups, et souvent pénétrées aussi d'une odeur de tanière; de lourdes grilles de fer, massives et noires au bout de chaque corridor et à toutes les portes des loges, de petites ouvertures carrées et grillées que l'on nomme *guichets*, et que les geôliers ouvrent en dehors pour surprendre et surveiller le prisonnier à toute heure.

Je traversai, en entrant, la grande cour vide où l'on rangeait d'ordinaire les terribles chariots destinés à emporter des charges de victimes. Je grimpai sur le perron à demi détruit par lequel elles descendaient pour monter dans leur dernière voiture.

Je passai un lieu abominable, humide et sinistre, usé par le frottement des pieds, brisé et marqué sur les murs, comme s'il s'y passait chaque jour quelque combat. Une sorte d'auge pleine d'eau, d'une mauvaise odeur, en était le seul meuble. Je ne sais ce qu'on y faisait, mais ce lieu se nommait et se nomme encore le *Casse-Gueule*.

J'arrivai au préau, large et laide cour enchâssée dans de hautes murailles; le soleil y jette quelquefois un rayon triste, du haut d'un toit. Une énorme fontaine de pierre est au milieu; quatre rangées d'arbres autour. Au fond, tout au fond, un Christ blanc sur une croix rouge, rouge d'un rouge de sang.

Deux femmes étaient au pied de ce grand Christ. L'une très

jeune, et l'autre très âgée. La plus jeune priait à deux genoux, à deux mains, la tête baissée, et fondant en larmes; elle ressemblait tant à la belle princesse de Lamballe, que je détournai la tête. Ce souvenir m'était odieux.

La plus âgée arrosait deux vignes qui poussaient lentement au pied de la croix. Les vignes y sont encore. Que de gouttes et de larmes ont arrosé leurs grappes, rouges et blanches comme le sang et les pleurs!

Un guichetier lavait son linge, en chantant, dans la fontaine du milieu. J'entrai dans les corridors, et à la douzième loge du rez-de-chaussée, je m'arrêtai. Un porte-clef vint, me toisa, me reconnut, mit sa patte grossière sur la main plus élégante du verrou, et l'ouvrit. — J'étais chez madame la duchesse de Saint-Aignan.

CHAPITRE XXV.

Une jeune mere.

Comme le porte-clef avait ouvert brusquement la porte, j'entendis un petit cri de femme, et je vis que madame de Saint-Aignan était surprise, et honteuse de l'être. Pour moi, je ne fus étonné qu'd'une chose à laquelle je ne pouvais m'accoutumer : c'était la grâce parfaite et la noblesse de son maintien, son calme, sa résignation douce, sa patience d'ange et sa timidité imposante. Elle se faisait obéir, les yeux baissés, par un ascendant que je n'ai vu qu'à elle. Cette fois, elle était déconcertée de notre entrée, mais elle s'en tira à merveille, et voici comment.

Sa cellule était petite et brûlante, exposée au midi, et thermidor était, je vous assure, tout aussi chaud que l'eût été juillet à sa place. Madame de Saint-Aignan n'avait d'autre moyen de se garantir du soleil, qui tombait d'aplomb dans sa pauvre petite chambre, que de suspendre à la fenêtre un grand châle, le seul, je pense, qu'on lui eût laissé. Sa robe très simple était fort

décolletée, ses bras étaient nus, ainsi que tout ce que laisserait voir une robe de bal, mais rien de plus que cela. C'était peu pour moi, mais beaucoup trop pour elle. Elle se leva en disant: Eh! mon Dieu! et croisa ses deux bras sur sa poitrine, comme une baigneuse surprise l'aurait pu faire. Tout rougit en elle, depuis le front jusqu'au bout des doigts, et ses yeux se mouillèrent un instant.

Ce fut une impression très passagère. Elle se remit bientôt en voyant que j'étais seul; et, jetant sur ses épaules une sorte de peignoir blanc, elle s'assit sur le bord de son lit pour m'offrir une chaise de paille, le seul meuble de sa prison. — Je m'aperçus alors qu'un de ses pieds était nu, et qu'elle tenait à la main un petit bas de soie noire, et brodé jour.

— Bon Dieu! dis-je; si vous m'aviez fait dire un mot de plus.....

— La pauvre reine en a fait autant! dit-elle vivement, et elle sourit avec une assurance et une dignité charmantes, en levant ses grands yeux sur moi; mais bientôt sa bouche reprit une expression grave, et je remarquai sur son noble visage une altération profonde et nouvelle, ajoutée à sa mélancolie accoutumée.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! me dit-elle en parlant vite, d'une voix altérée et avec une prononciation saccadée. Depuis que ma grossesse a été déclarée, grâce à vous, on a vous en dois.....

— C'est bon, c'est bon, dis-je en interrompant à nouveau, par aversion pour les phrases.

— J'ai un sursis, continua-t-elle; mais il va, dit-on, arriver des chariots aujourd'hui, et ils ne partiront pas vides pour le tribunal révolutionnaire.

Ici ses yeux s'attachèrent à la fenêtre et me parurent un peu égarés.

— Les chariots! les terribles chariots! dit-elle. Leurs roues ébranlent tous les murs de Saint-Lazare! Le bruit de leurs roues m'ébranle tous les nerfs. Comme ils sont légers et bruyans quand ils roulent sous la voûte en entrant, et comme ils sont lents et lourds en sortant avec leur charge! — Hélas! ils vont venir se

remplir d'hommes, de femmes et d'enfans aujourd'hui, à ce que j'ai entendu dire. C'est Rose qui l'a dit dans la cour, sous ma fenêtre, en chantant. La bonne Rose a une voix qui fait du bien à tous les prisonniers. Cette pauvre petite!

Elle se remit un peu, se tut un moment, passa sa main sur ses yeux qui s'attendrissaient, et reprenant son air noble et confiant :

— Ce que je voulais vous demander, me dit-elle, en appuyant légèrement le bout de ses doigts sur la manche de mon habit noir, c'est un moyen de préserver de l'influence de mes peines et de mes souffrances l'enfant que je porte dans mon sein. J'ai peur pour lui....

Elle rougit, mais elle continua malgré la pudeur et la soumit à entendre ce qu'elle voulait me dire.

Elle s'animait en parlant.

— Vous autres hommes, et vous, tout docteur que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est que cette fierté et cette crainte que ressent une femme dans cet état. Il est vrai que je n'ai vu aucune femme pousser aussi loin que moi ces terreurs.

Elle leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! quel effroi divin! quel étonnement toujours nouveau! Sentir un autre cœur battre dans mon cœur, une âme angélique se mouvoir dans mon âme troublée, et y vivre d'une vie mystérieuse qui ne lui sera jamais comptée, excepté par moi qui la partage! Penser que tout ce qui est agitation pour moi, est peut-être souffrance pour cette créature vivante et invisible; que mes craintes peuvent lui être des douleurs, mes douleurs des angoisses, mes angoisses la mort!—Quand j'y pense, je n'ose plus remuer ni respirer. J'ai peur de mes idées, je me reproche d'aimer comme de haïr, de crainte d'être émue. — Je me vénère, je me crains comme si j'étais une sainte! — Voilà mon état.

Elle avait l'air d'un ange en parlant ainsi, et elle pressait ses deux bras croisés sur sa ceinture, qui commençait à peine à s'élargir depuis deux mois.

— Donnez-moi une idée qui me reste toujours présente, là,

dans l'esprit, poursuivit-elle en me regardant fixement, et qui m'empêche de faire mal à mon fils.

Ainsi, comme toutes les jeunes mères que j'ai connues, elle disait d'avance *mon fils,* par un desir inexplicable et une préférence instinctive. Cela me fit sourire malgré moi.

— Vous avez pitié de moi, dit-elle, je le vois bien, allez! — Vous savez que rien ne peut cuirasser notre pauvre cœur, au point de l'empêcher de bondir, de faire tressaillir tout notre être et de marquer au front nos enfans, pour le moindre de nos desirs.

— Cependant, poursuivit-elle en laissant tomber sa belle tête avec abandon sur sa poitrine, il est de mon devoir d'amener mon enfant jusqu'au jour de sa naissance, qui sera la veille de ma mort.—On ne me laisse sur la terre que pour cela, je ne suis bonne qu'à cela, je ne suis rien que la frêle coquille qui le conserve, et qui sera brisée après qu'il aura vu le jour. Je ne suis pas autre chose! pas autre chose, monsieur! — Croyez-vous.... (et elle me prit la main), croyez-vous qu'on me laisse au moins quelques bonnes heures, pour le regarder quand il sera né? — S'ils vont me tuer tout de suite, ce sera bien cruel, n'est-ce pas? — Eh bien! si j'ai seulement le temps de l'entendre crier et de l'embrasser tout un jour, je leur pardonnerai, je crois, tant je desire ce moment-là.

Je ne pouvais que lui serrer les mains, je les baisai avec un respect religieux et sans rien dire, crainte de l'interrompre.

Elle se prit à sourire avec toute la grâce d'une jolie femme de vingt-quatre ans, et ses larmes parurent joyeuses un moment.

— Il me semble toujours que vous savez tout, vous. Il me semble qu'il n'y a qu'à dire pourquoi? et que vous allez répondre, vous.—Pourquoi, dites-moi, une femme est-elle tellement mère qu'elle est moins toute autre chose? moins amie, moins fille, moins épouse même, et moins vaine, moins délicate, peut-être moins pensante?—Qu'un enfant qui n'est rien soit tout?—Que ceux qui vivent soient moins que lui? c'est injuste, et cela est. Pourquoi cela est-il?—Je me le reproche.

— Calmez-vous! calmez-vous! lui dis-je, vous avez un peu de fièvre, vous parlez vite et haut. Calmez-vous!

— Eh! mon Dieu! cria-t-elle, celui-là, je ne le nourrirai pas!

En disant cela, elle me tourna le dos, tout d'un coup, et se jeta la figure sur son petit lit, pour y pleurer quelque temps, sans se contraindre devant moi, son cœur débordait.

Je regardais avec attention cette douleur si franche qui ne cherchait point à se cacher, et j'admirais l'oubli total où elle était de la perte de ses biens, de son rang, des recherches délicates de la vie. Je retrouvais en elle ce qu'à cette époque j'eus souvent occasion d'observer, c'est que ceux qui perdent le plus sont toujours aussi ceux qui se plaignent le moins.

L'habitude du grand monde et d'une continuelle aisance élève l'esprit au-dessus du luxe que l'on voit tous les jours, et ne plus le voir est à peine une privation. Une éducation élégante donne le dédain des souffrances physiques, et ennoblit, par un doux sourire de pitié, les soins minutieux et misérables de la vie; apprend à ne compter pour quelque chose que les peines de l'âme, à voir sans surprise une chute mesurée d'avance par l'instruction, les méditations religieuses, et même toutes les conversations des familles et des salons, et surtout à se mettre au-dessus de la puissance des évènemens par le sentiment de ce qu'on vaut.

Madame de Saint-Agnan avait, je vous assure, autant de dignité en cachant sa tête sur la couverture de laine de son lit de sangle, que je lui en avais vu lorsquelle appuyait son front sur ses meubles de soie. La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang, et de là dans tous les gestes qu'elle ennoblit. Il ne serait venu à la pensée de personne de trouver ridicule ce que je vis mieux que jamais en ce moment, c'est-à-dire, le joli petit pied nu, que j'ai dit, croisé sur l'autre que chaussait un bas de soie noire. Je n'y pense même à présent que parce qu'il y a des traits caractéristiques dans tous les tableaux de ma vie, qui ne s'effacent jamais de ma mémoire. Malgré moi, je la revois ainsi. Je la peindrais dans cette attitude.

Comme on ne pleure guère une journée de suite, je regardai mes deux montres, je vis à l'une dix heures et demie, à l'autre onze heures précises; je pris le terme moyen et jugeai qu'il devait être dix heures trois quarts. J'avais du temps et je me mis à considérer ma chambre et particulièrement ma chaise de paille.

CHAPITRE XXVI.

Une chaise de paille.

Comme j'étais placé de côté sur cette chaise, ayant le dossier sous mon bras gauche, je ne pus m'empêcher de le considérer. Ce dossier, fort large, était devenu noir et luisant, non à force d'être bruni ou ciré, mais par la quantité de mains qui s'y étaient posées, qui l'avaient frotté dans les crispations de leur désespoir; par la quantité de pleurs qui avaient humecté le bois, et par les morsures de la dent même des prisonniers. Des entailles profondes, de petites coches, des marques d'ongles, sillonnaient ce dos de chaise. Des noms, des croix, des lignes, des signes, des chiffres, y étaient gravés au couteau, au canif, au clou, au verre, au ressort de montre, à l'aiguille, à l'épingle.

Ma foi! je devins si attentif à les examiner, que j'en oubliai presque ma pauvre petite prisonnière. Elle pleurait toujours, moi je n'avais rien à lui dire, si ce n'est: Vous avez raison de pleurer; car lui prouver qu'elle avait tort m'eût été impossible, et pour m'attendrir avec elle, il aurait fallu pleurer encore plus fort. Non! ma foi!

Je la laissai donc continuer et je continuai, moi, la lecture de ma chaise.

C'étaient des noms, charmans quelquefois, quelquefois bizarres, rarement communs, toujours accompagnés d'un sentiment ou d'une idée. De tous ceux qui avaient écrit là, pas un n'avait en ce moment sa tête sur ses épaules. C'était un sinistre *album* que cette planche. Les voyageurs qui s'y étaient inscrits étaient tous

au seul port où nous soyons sûrs d'arriver, et tous parlaient de leur traversée avec mépris et sans beaucoup de regrets, sans espoir non plus d'une vie meilleure, ou seulement d'une vie nouvelle ou d'une autre vie où l'on se sente vivre. Ils paraissaient s'en peu soucier. Aucune foi dans leurs inscriptions, aucun athéisme non plus; mais quelques élans de passions, de passions cachées, secrètes, profondes, indiquées vaguement par le prisonnier présent au prisonnier à venir, dernier legs du mort au mourant.

Quand la foi est morte au cœur d'une nation vieillie, ses cimetières (et ceci en était un) ont l'aspect d'une décoration païenne. Tel est votre *Père-Lachaise*. Amenez-y un Indou de Calcutta, et demandez-lui : — Quel est ce peuple dont les morts ont sur leur poussière des petits jardins remplis de petites urnes, de colonnes d'ordre dorique ou corinthien, de petites arcades de fantaisie à mettre sur sa cheminée comme pendules curieuses; le tout bien badigeonné, marbré, doré, enjolivé, vernissé; avec des grillages tout autour, pareils aux cages des serins et des perroquets; et, sur la pierre, des phrases semi-françaises de sensiblerie *Riccobonienne*, tirées des romans qui font sanglotter les portières et dépérir toutes les brodeuses?

L'Indou sera embarrassé; il ne verra ni pagode de Brahma, ni statues de Wichnou aux trois têtes, aux jambes croisées et aux sept bras; il cherchera le *Lingam,* et ne le trouvera pas; il cherchera le turban de Mahomet, et ne le trouvera pas; il cherchera la Junon des morts, et ne la trouvera pas; il cherchera la Croix, et ne la trouvera pas, ou la démêlant avec peine à quelques détours d'allées, enfouie dans des bosquets, et honteuse comme une violette, il comprendra bien que les chrétiens font exception dans ce grand peuple; il se grattera la tête en la balançant, et jouera avec ses boucles d'oreilles en les faisant tourner rapidement comme un jongleur. Et, voyant des noces bourgeoises courir, en riant, dans les chemins sablés, et danser sous les fleurs et sur les fleurs des morts; remarquant l'urne qui domine les tombeaux; n'ayant vu que rarement : *Priez pour lui, priez pour son âme.* Il vous répondra : « Très certainement ce

peuple brûle ses morts et enferme leurs cendres dans ces urnes. Ce peuple croit qu'après la mort du corps, tout est dit pour l'homme. Ce peuple a coutume de se réjouir de la mort de ses pères, et de rire sur leurs cadavres, parce qu'il hérite enfin de leurs biens, ou parce qu'il les félicite d'être délivrés du travail et de la souffrance.

« Puisse Siwa aux boules dorées et au col d'azur, adoré de tous les lecteurs du Véda, me préserver de vivre parmi ce peuple qui, pareil à la fleur *dou-rouy*, a, comme elle, deux faces trompeuses! »

Le dossier de la chaise qui m'occupait et m'occupe encore, était tout pareil à nos cimetières. Une idée religieuse pour mille indifférentes, une croix sur mille urnes.

J'y lus :

Mourir? — Dormir.

ROUGEOT-DE-MONTCRIF, garde-du-corps.

Il avait apporté, me dis-je, la moitié d'une idée d'Hamlet. C'est toujours penser.

Frailty thy name is woman!

J. F. GAUTHIER.

A quelle femme pensait celui-là, me demandai-je? C'est bien le moment de se plaindre de leur fragilité. — Eh! pourquoi pas? me dis-je ensuite en lisant sur la liste des prisonniers sur le mur : —*âgé de vingt-six ans, ex-page du tyran.*— Pauvre jeune page, une jalousie d'amour le suivait à Saint-Lazare! Ce fut peut-être le plus heureux des prisonniers. Il ne pensait pas à lui-même. Oh! le bel âge où l'on rêve amour sous le couteau!

Plus bas et entouré de festons et de lacs d'amours, un nom d'imbécille.

Ici a gémi dans les fers Agricola-Adorable Franconville, de la section Brutus; bon patriote, ennemi du négociantisme, ex-huissier, ami du sans-culottisme. Il ira au néant avec un républicanisme sans tache.

Je détournai un moment la tête à demi pour voir si ma douce prisonnière était un peu remise de son trouble, mais comme j'entendais toujours ses pleurs, je ne voulus pas les voir, décidé à ne pas l'interroger de peur de redoublement; il me parut d'ailleurs qu'elle m'avait oublié, et je continuai.

Une petite écriture de femme bien fine et déliée.

Dieu protége le roi Louis XVII et mes pauvres parens

MARIE DE SAINT-CHAMANS, agée de quinze ans.

Pauvre enfant! j'ai retrouvé hier son nom, et vous le montrerai, sur une liste annotée de la main de Robespierre, il y a en marge :

Beaucoup prononcée en fanatisme et contre la liberté, quoique très jeune.

Quoique très jeune! il avait eu un moment de pudeur, le galant homme!

En réfléchissant, je me retournai. Madame de Saint-Aignan, entièrement et toujours abandonnée à son chagrin, pleurait encore. Il est vrai que trois minutes m'avaient suffi, comme vous pensez bien, pour lire, et lire lentement, ce qu'il me faut bien plus de temps pour me rappeler et vous raconter.

Je trouvai pourtant qu'il y avait une sorte d'obstination, ou de timidité à conserver cette attitude aussi long-temps. Quelquefois on ne sait par quel chemin revenir d'un éclat de douleur, surtout en présence des caractères puissans et contenus, qu'on appelle froids, parce qu'ils renferment des pensées et des sensations hors de la mesure commune, et qui ne tiendraient pas dans les dialogues ordinaires. Quelquefois aussi on ne veut pas en revenir, à moins que l'interlocuteur ne fasse quelque question sentimentale. Moi, cela m'embarrasse. Je me retournai encore comme pour suivre l'histoire de ma chaise et de ceux qui y avaient veillé, pleuré, blasphémé, prié ou dormi.

CHAPITRE XXVII.

Une femme est toujours un enfant.

J'eus le temps de lire encore ceci qui vous fera battre le cœur :

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure, si je meurs.

Point de signature, et plus bas :

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire,
Un autre s'enivrer.

Comme j'approchais minutieusement les yeux de l'écriture, y portant aussi la main, je sentis sur mon épaule une main qui n'était point pesante. Je me retournai : c'était la gracieuse prisonnière, le visage encore humide, les joues moites, les lèvres humectées, mais ne pleurant plus. Elle venait à moi, et je sentis, à je ne sais quoi, que c'était pour s'arracher du cœur quelque chose de difficile à dire que je n'y avais pas voulu prendre.

Il y avait dans ses regards et sa tête penchée quelque chose de suppliant qui disait tout bas : — Mais interrogez-moi donc!

— Eh bien! quoi? lui dis-je tout haut en détournant la tête seulement.

— N'effacez pas cette écriture-là, dit-elle d'une voix douce et presque musicale, en se penchant tout-à-fait sur mon épaule. Il était dans cette cellule : on l'a transféré dans une autre chambre, dans l'autre cour. Monsieur de Chénier est tout-à-fait de nos amis, et je suis bien aise de conserver le souvenir de lui pendant le temps qui me reste.

Je me retournai et je vis une sorte de sourire effleurer sa bouche sérieuse. Que pourraient vouloir dire ces derniers vers ?

continua-t-elle. On ne sait vraiment pas quelle jalousie ils expriment.

— Ne furent-ils pas écrits avant qu'on ne vous eût séparée de M. le duc de Saint-Aignan, dis-je avec indifférence ?— Depuis un mois en effet, son mari avait été transféré dans le corps de logis le plus éloigné d'elle.

Elle sourit sans rougir.

— Ou bien, poursuivis-je sans le remarquer, seraient-ils faits pour mademoiselle de Coigny ?

Elle rougit sans sourire cette fois, et retira ses bras de mon épaule avec un peu de dépit. Elle fit un tour dans la chambre.

— Qui peut, dit-elle, vous faire soupçonner cela ? Il est vrai que cette petite est bien coquette, mais c'est une enfant. Et, poursuivit-elle avec un air de fierté, je ne sais pas comment on peut penser qu'un homme d'esprit comme M. de Chénier soit occupé d'elle à ce point-là.

— Ah! jeune femme, pensai-je en l'écoutant, je sais bien ce que tu veux que l'on te dise; mais j'attendrai, fais encore un pas vers moi.

Voyant ma froideur, elle prit un grand air et vint à moi comme une reine.

— J'ai une très haute idée de vous, monsieur, me dit-elle, et je veux vous le prouver, en vous confiant cette boîte, qui renferme un médaillon précieux. Il est question, dit-on, de fouiller une seconde fois les prisons. Nous fouiller, c'est nous dépouiller. Jusqu'à ce que cette inquiétude soit passée, soyez assez bon pour garder ceci. Je vous le redemanderai quand je me croirai en sûreté pour tout, hormis pour la vie dont je ne parle pas.

— Bien entendu, dis-je.

— Vous êtes franc, au moins, dit-elle en riant, malgré qu'elle en eût; mais vous vous adressez bien, et je vous remercie de me connaître assez de courage pour qu'on puisse me parler gaîment de ma mort.

Elle prit sous son chevet une petite boîte de maroquin violet, dans laquelle un ressort ouvert me fit entrevoir une peinture. Je pris la boîte, et, en la serrant avec le pouce, je la refermai

à dessein. Je baissais les yeux, je faisais la moue, je balançais la tête d'un air de président; enfin j'avais l'air doctoral et discret d'un homme qui, par délicatesse, ne veut même pas savoir ce qu'il se charge de conserver en dépôt. — Je l'attendais là.

— Mon Dieu, dit-elle, que n'ouvrez-vous cette boîte? je vous le permets.

— Eh! madame la duchesse, lui dis-je, croyez bien que la nature du dépôt ne peut influer sur ma discrétion et ma fidélité. Je ne veux pas savoir ce que renferme la boîte.

Elle prit un autre ton un peu bref, absolu et vif.

— Ah! çà! je ne veux point que vous pensiez que ce soit un mystère : c'est la chose la plus simple du monde. Vous savez que M. de Saint-Aignan, à vingt-sept ans, est à-peu-près du même âge que M. de Chénier. Vous avez pu remarquer qu'ils ont beaucoup d'attachement l'un pour l'autre. M. de Chénier s'est fait peindre ici : il nous a fait promettre de conserver ce souvenir, si nous lui survivions: c'est un quine à la loterie; mais enfin nous avons promis, et j'ai voulu garder moi-même ce portrait, qui certainement serait celui d'un grand homme, si on connaissait les choses qu'il m'a lues.

— Quoi donc? dis-je d'un air surpris.

Elle fut bien aise de mon étonnement, et prit, à son tour, un air de discrétion, en se reculant un peu.

— Il n'y a que moi, absolument que moi qui aie la confidence de ses idées, dit-elle, et j'ai donné ma parole de n'en rien révéler à qui que ce soit, même à vous. Ce sont des choses d'un ordre très élevé : il se plaît à en causer avec moi.

— Et quelle autre femme pourrait l'entendre! dis-je en courtisan véritable, car depuis long-temps une autre femme et M. de Pange m'en avaient donné des fragmens.

Elle me tendit la main : c'était tout ce qu'elle voulait. Je baisai le bout effilé de ses doigts blancs, et je ne pus empêcher mes lèvres de dire sur sa main, en l'effleurant : Hélas! madame, ne dédaignez pas mademoiselle de Coigny, car une femme est toujours un enfant.

CHAPITRE XXVIII.

Le réfectoire.

On m'avait enfermé, selon l'usage, avec la gracieuse prisonnière; comme je tenais encore sa main, les verroux s'ouvrirent, un guichetier cria : Bérenger, femme Aignan! — Allons! Eh! au réfectoire! Ho! hé!

— Voilà, me dit-elle avec une voix bien douce et un sourire très fin, voilà mes gens qui m'annoncent que je suis servie.

Je lui donnai le bras, et nous entrâmes dans une grande salle au rez-de-chaussée en baissant la tête pour passer les portes basses et les guichets.

Une table large et longue, sans linge, chargée de couverts de plomb, de verres d'étain, de cruches de grès, d'assiettes de faïence bleue; des bancs de bois de chêne noir, luisant, usé, rocailleux et sentant le goudron; des pains ronds entassés dans des paniers; des piliers grossièrement taillés, posant leurs pieds lourds sur des dalles fendues, et supportant, de leur tête informe, un plancher enfumé; autour de la salle, des murs couleur de suie, hérissés de piques mal montées et de fusils rouillés, tout cela éclairé par quatre gros réverbères à fumée noire, et rempli d'un air de cave humide qui faisait tousser en entrant: voilà ce que je trouvai.

Je fermai les yeux un instant pour mieux voir ensuite. Ma résignée prisonnière en fit autant. Nous vîmes, en les ouvrant, un cercle de quelques personnes qui s'entretenaient à l'écart. Leur voix douce et leur ton poli et réservé me firent deviner des gens bien élevés. Ils me saluèrent de leur place et se levèrent quand ils aperçurent la duchesse de Saint-Aignan. Nous passâmes plus loin.

A l'autre bout de la table était un autre groupe plus nombreux, plus jeune, plus vif, tout remuant, bruyant et riant; un

groupe pareil à un grand quadrille de la cour en négligé, le lendemain du bal. C'étaient des jeunes personnes assises à droite et à gauche de leur grande tante; c'étaient des jeunes gens chuchotant, se parlant à l'oreille, se montrant du doigt avec ironie ou jalousie; on entendait des demi-rires, des chansonnettes, des airs de danse, des glissades, des pas, des claquemens de doigts remplaçant castagnettes et triangles; on s'était formé en cercle, on regardait quelque chose qui se passait au milieu du groupe nombreux. Ce quelque chose causait d'abord un moment d'attente et de silence, puis un éclat bruyant de blâme ou d'enthousiasme, des applaudissemens ou des murmures de mécontentement, comme après une scène bonne ou mauvaise. Une tête s'élevait tout-à-coup, et tout-à-coup on ne la voyait plus.

— C'est quelque jeu innocent, dis-je en faisant lentement le tour de la grande table longue et carrée.

Madame de Saint-Aignan s'arrêta, s'appuya sur la table et quitta mon bras pour presser sa ceinture de l'autre main, son geste accoutumé.

— Eh! mon dieu! n'approchons pas! c'est encore leur horrible jeu, me dit-elle; je les avais tant priés de ne plus recommencer! mais les conçoit-on? C'est d'une dureté inouie!—Allez voir cela, je reste ici.

Je la laissai s'asseoir sur le banc et j'allai voir.

Cela ne me déplut pas tant qu'à elle, moi. J'admirai au contraire ce jeu de prison, comparable aux exercices des gladiateurs. Oui, monsieur, sans prendre les choses aussi pesamment et gravement que l'antiquité, la France a tout autant de philosophie quelquefois. Nous sommes latinistes de père en fils pendant notre première jeunesse, et nous ne cessons de faire des stations et d'adorer devant les mêmes images où ont prié nos pères. Nous avons tous, à l'école, crié miracle sur cette étude de *mourir avec grâce* que faisaient les esclaves du peuple romain. Eh! bien! monsieur, j'en vis faire là tout autant, sans prétention, sans apparât, en riant, en plaisantant, en disant mille mots moqueurs, aux esclaves du peuple souverain.

— A vous, madame de Périgord, dit un jeune homme en

habit de soie bleue rayée de blanc, voyons comment vous monterez.

— Et ce que vous montrerez, dit un autre.

— A l'amende, cria-t-on, voilà qui est trop libre et de mauvais ton.

— Mauvais ton, tant qu'il vous plaira, dit l'accusé, mais le jeu n'est pas fait pour autre chose que pour voir laquelle de ces dames montera le plus décemment.

— Quel enfantillage! dit une femme fort agréable, d'environ trente ans; moi, je ne monterai pas si la chaise n'est pas mieux placée.

— Oh! oh! c'est une honte, madame de Périgord! dit une femme; la liste de nos noms porte Sabine Vérjville, devant le vôtre; montez en Sabine, voyons!

— Je n'en ai pas le costume, fort heureusement.

— Mais où mettre le pied? dit la jeune femme embarrassée.

On rit. Chacun s'avança, chacun se baissa, chacun gesticula, montra, décrivit :

— Il y a une planche ici. — Non, là. — Haute de trois pieds. — De deux seulement. — Pas plus haute que la chaise. — Moins haute. — Vous vous trompez. — Qui vivra verra! — Au contraire, qui mourra verra.

Nouveau rire.

— Vous gâtez le jeu, dit un homme grave, sérieusement dérangé et lorgnant les pieds de la jeune femme.

— Voyons. Faisons bien les conditions, reprit madame de Périgord, au milieu du cercle. Il s'agit de monter sur la machine.

— Sur le théâtre, interrompit une femme.

— Enfin, sur ce que vous voudrez, continua-t-elle, sans laisser sa robe s'élever à plus de deux pouces au-dessus de la cheville du pied. — M'y voilà.

En effet, elle avait volé sur la chaise où elle resta debout.

On applaudit.

— Et puis après? dit-elle gaîment.

— Après? Cela ne vous regarde plus, dit l'un.

— Après? La bascule, dit un gros guichetier en riant.

— Après? N'allez pas haranguer le peuple, dit une chanoinesse de quatre-vingts ans; il n'y a rien qui soit de plus mauvais goût.

— Et plus inutile, dis-je.

M. de Loiserolles lui offrit la main pour descendre de la chaise; le marquis d'Usson, M. de Micault, conseiller au parlement de Dijon, les deux jeunes Trudaine, le bon M. de Vergennes, qui avait alors soixante-seize ans, s'avancèrent aussi pour l'aider. Elle ne donna la main à personne, et sauta, comme pour descendre de voiture, aussi décemment, aussi gracieusement, aussi simplement.

— Ah! — ah! nous allons voir à présent! s'écria-t-on de tous côtés.

Une jeune, très jeune personne s'avançait avec l'élégance d'une fille d'Athènes, pour aller au milieu du cercle; elle dansa en marchant, à la manière des enfans; puis s'en aperçut, s'efforça d'aller tranquillement et marcha en dansant, en se soulevant sur les pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes. Ses cheveux noirs en bandeau, rejetés en arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des Muses: c'était une mode grecque, qui commençait à remplacer la poudre. Sa taille aurait pu, je crois, avoir pour ceinture le bracelet de bien des femmes. Sa tête petite, penchée en avant avec grâce, comme celle des gazelles et des cygnes, sa poitrine faible et ses épaules un peu courbées, à la manière des jeunes personnes qui grandissent, ses bras minces et longs, tout lui donnait l'aspect élégant et intéressant à-la-fois. Son profil régulier, sa bouche sérieuse, ses yeux tout noirs, ses sourcils sévères et arqués, comme ceux des Circassiennes, avaient quelque chose de déterminé et d'original qui étonnait et charmait la vue. C'était mademoiselle de Coigny; c'était elle que j'avais vue priant Dieu dans le préau.

Elle avait l'air de penser avec plaisir à tout ce qu'elle faisait, et non à ceux qui la regardaient faire. Elle s'avança avec les étincelles de la joie dans les yeux. J'aime cela à cet âge de seize ou dix-sept ans; c'est la meilleure innocence possible. Cette

joie, pour ainsi dire innée, électrisait les visages fatigués des prisonniers. C'était bien la jeune captive qui ne veut pas mourir encore. Son air disait :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;

et :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Elle allait monter.

— Oh! pas vous! pas vous! dit un jeune homme en habit gris, que je n'avais pas remarqué et qui sortit de la foule. Ne montez pas, vous! je vous en supplie.

Elle s'arrêta, fit un petit mouvement des épaules, comme un enfant qui boude, et mit ses doigts sur sa bouche avec embarras. Elle regrettait sa chaise et la regardait de côté.

En ce moment-là quelqu'un dit : Mais madame de Saint-Aignan est là. Aussitôt, avec une vive présence d'esprit et une délicatesse de très bonne grâce, on enleva la chaise, on rompit le cercle et l'on forma une petite contredanse, pour lui cacher cette singulière répétition du drame de la place de la Révolution.

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de manière à lui cacher ce jeu qu'elle haïssait, et qui pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les égards, les attentions que la jeune duchesse eût reçus à Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté, sur-le-champ, mademoiselle de Coigny, et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux de fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très ressemblant. C'était le portrait que j'avais sur

moi, c'était André de Chénier. Je ne l'avais pas encore vu.

Madame de Saint-Aignan nous rapprocha l'un de l'autre. Elle l'appela, il vint s'asseoir près d'elle, il lui prit la main avec vitesse, la baisa sans rien dire et se mit à regarder partout avec agitation. De ce moment aussi elle ne nous répondit plus, et suivit ses yeux avec inquiétude.

Nous formions un petit groupe dans l'ombre, au milieu de la foule, qui parlait, marchait et bruissait doucement. On s'éloigna de nous peu-à-peu, et je remarquai que mademoiselle de Coigny nous évitait. Nous étions assis tous trois sur le banc de bois de chêne, tournant le dos à la table et nous y appuyant. Madame de Saint-Aignan, entre nous deux, se reculait comme pour nous laisser causer, parce qu'elle ne voulait pas lui parler la première. Lui, qui ne voulait pas non plus lui parler de choses indifférentes, s'avança vers moi, par devant elle. Je vis que je lui rendrais service en prenant la parole.

— N'est-ce pas un adoucissement à la prison, que cette réunion au réfectoire?

— Cela réjouit, comme vous voyez, tous les prisonniers, excepté moi, dit-il, avec tristesse; je m'en défie, j'y sens quelque chose de funeste, cela ressemble au repas libre des martyrs.

Je baissai la tête. J'étais de son avis et ne voulais pas le dire.

— Allons, ne m'effrayez pas, lui dit madame de Saint-Aignan, j'ai assez de raisons de chagrins et de craintes; que je ne vous entende pas dire d'imprudences.

Et se penchant à mon oreille, elle ajouta à demi-voix :

— Il y a ici des espions partout, empêchez-le de se compromettre, je ne puis en venir à bout, il me fait trembler pour lui tous les jours par ses accès de mauvaise humeur.

Je levai les yeux au ciel involontairement et sans répondre. Il y eut un moment de silence entre nous trois. Pauvre jeune femme, pensais-je, qu'elles sont donc belles et riantes ces illusions dorées dont nous escorte la jeunesse, puisque tu les vois à tes côtés dans cette triste maison, d'où l'on enlève chaque jour sous tes yeux une *fournée* de malheureux!

André Chénier (puisque son nom est demeuré ainsi façonné

par la voix publique, et ce qu'elle fait est immuable) me regarda et pencha la tête de côté avec pitié et attendrissement. Je compris ce geste, et il vit que je le comprenais. — Entre gens qui sentent, rien de superflu comme les paroles. — Je suis certain qu'il eût signé la traduction que je fis intérieurement de ce signe :

— Pauvre petite, voulait-il dire, qui croit que je peux encore me compromettre !

Pour ne pas sortir brusquement de la conversation, maladresse grande devant une personne d'esprit comme l'était madame de Saint-Aignan, je pris le parti de rester dans les idées tracées, mais de les rendre générales.

— J'ai toujours pensé, dis-je à André Chénier, que les poètes avaient des révélations de l'avenir.

D'abord son œil brilla et sympathisa avec le mien, mais ce ne fut qu'un éclair; il me regarda ensuite avec défiance.

— Pensez-vous ce que vous dites là? me dit-il; moi, je ne sais jamais si les gens du monde parlent sérieusement ou non, car le mal français, c'est le persiflage.

— Je ne suis point seulement un homme du monde, lui dis-je, et je parle toujours sérieusement.

— Eh! bien, reprit-il, je vous avoue naïvement que j'y crois. Il est rare que ma première impression, mon premier coup-d'œil, mon premier pressentiment, m'aient trompé.

— Ainsi, interrompit madame de Saint-Aignan, en s'efforçant de sourire, et pour tourner court sur-le-champ, ainsi vous avez deviné que mademoiselle de Coigny se ferait mal au pied en montant sur la chaise ?

Je fus surpris moi-même de cette promptitude d'un coup-d'œil féminin, qui percerait les murailles, quand un peu de jalousie l'anime.

Un salon avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesses, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme sur un marais dont l'eau est verdâtre

et croupie, se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera.

André Chénier me sembla seul sentir cette position qui ne frappait pas les autres détenus. La plus grande partie des hommes s'accoutume à l'oubli du péril, et y prend position comme les habitans du Vésuve dans des cabanes de lave. Ces prisonniers s'étourdissaient sur le sort de leurs compagnons enlevés successivement; peut-être étaient-ils relâchés, peut-être absous par le tribunal révolutionnaire, peut-être étaient-ils mieux à la Conciergerie; puis ils avaient pris la mort en plaisanterie, par bravade d'abord, ensuite par habitude; puis, n'y pensant plus, s'étaient mis à penser à autre chose et à recommencer la vie, et leur vie élégante avec son langage, ses qualités et ses défauts.

— Ah! j'espérais bien, dit André Chénier avec un ton grave et prenant dans ses deux mains l'une des mains de madame de Saint-Aignan, j'espérais bien que nous vous avions caché ce cruel jeu. Je craignais qu'il ne se prolongeât, c'était là mon inquiétude. Et cette belle enfant...

— Enfant, si vous voulez, dit la duchesse en retirant sa main vivement, elle a sur votre esprit plus d'influence que vous ne le croyez vous-même, elle vous fait dire mille imprudences avec son étourderie, et elle est d'une coquetterie qui serait bien effrayante pour sa mère, si elle la voyait; tenez, regardez-la seulement avec tous ces hommes.

En effet, mademoiselle de Coigny passait devant nous, étourdiment, entre deux hommes à qui elle donnait le bras, et qui riaient de ses propos; d'autres la suivaient ou la précédaient en marchant à reculons. Elle allait en glissant et en regardant ses pieds, s'avançait en cadence et comme pour se préparer à danser, et dit en passant à M. de Trudaine comme une suite de conversation :

— ..... Puisque il n'y a plus que les femmes qui sachent tuer avant de mourir, je trouve très naturel que les hommes meurent très humblement, comme vous allez tous faire un de ces jours....

André Chénier continuait de parler, mais comme il rougit et

se mordit les lèvres, je vis qu'il avait entendu, et que la jeune captive savait se venger sûrement d'une conversation qu'elle trouvait trop intime.

Et pourtant, avec une délicatesse de femme, madame de Saint-Aignan lui parlait haut, de peur qu'il n'entendît, de peur qu'il ne prît le reproche pour lui, de peur qu'il ne fût piqué d'honneur et ne se laissât emporter à d'imprudens propos.

Je voyais s'approcher de nous de mauvaises figures qui rôdaient derrière les piliers; je voulus couper court à tout ce petit manège qui me donnait de l'humeur à moi qui venais du dehors et voyais, mieux qu'eux tous, l'ensemble de leur situation.

— J'ai vu monsieur votre père ce matin, dis-je brusquement à Chénier.— Il recula d'étonnement.

— Monsieur, me dit-il, je l'ai vu aussi à dix heures.

—Il sortait de chez moi, m'écriai-je, que vous a-t-il dit?

—Quoi! dit André Chénier, en se levant, c'est monsieur qui...

Le reste fut dit à l'oreille de sa belle voisine.

Je devinai quelles préventions ce pauvre homme avait données à son fils contre moi.

Tout-à-coup André se leva, marcha vivement, revint, et, se plaçant debout devant madame de Saint-Aignan et moi, croisa les bras et dit d'une voix haute et violente:

— Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter de ma part tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris*, et ce que j'ai crié aux oreilles de ces sbires déguenillés, qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là.....

— Au nom du ciel! ne continuez pas, dit la jeune femme, arrêtant son bras. Il tira, malgré elle, un papier de sa poche, et le montra en frappant dessus.

— Qu'ils sont des *bourreaux barbouilleurs de lois;* que, puisqu'*il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains*, il me reste ma plume, *mon cher trésor;* que si je vis un jour encore, ce sera pour *cracher sur leurs noms*, pour *chanter leur supplice*, qui viendra bientôt, pour *hâter le triple fouet* déjà

levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille autres *moutons comme moi, qui, pendus aux crocs sanglans du charnier populaire, seront servis au peuple-roi!*

Aux éclats de sa voix, les prisonniers s'étaient assemblés autour de lui comme, autour du bélier, les moutons du troupeau malheureux auquel il les comparait. Un incroyable changement s'était fait en lui. Il me parut avoir grandi tout-à-coup, l'indignation avait doublé ses yeux et ses regards; il était beau.

— Je me tournai du côté de M. de Lagarde, officier aux gardes-françaises. Le sang est trop ardent aux veines de cette famille, dis-je; je ne puis réussir à l'empêcher de couler.

En même temps, je me levai en haussant les épaules, et me retirai à quelques pas.

Le mot de *réussir* l'avait sans doute frappé, car il se tut sur-le-champ et s'appuya contre un pilier, en se mordant les lèvres. Madame de Saint-Aignan n'avait cessé de le regarder comme on regarderait une éruption de l'Etna, sans rien dire et sans tenter de s'y opposer.

Un de ses amis, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, vint lui taper sur l'épaule.

— Eh bien! lui dit-il, tu te fâches encore contre cette canaille régnante. Il vaut mieux siffler ces mauvais acteurs, jusqu'à ce que le rideau tombe sur nous d'abord et sur eux ensuite.

Là-dessus il fit une pirouette et se mit à table, en fredonnant: *La vie est un voyage.*

Une crecelle bruyante annonça le moment de déjeuner. Une sorte de poissarde, qu'on nommait, je crois, la femme Semé, vint s'établir au milieu de la table, pour en faire les honneurs: c'était la femelle de l'animal appelé geôlier, accroupi à la porte d'entrée.

Les prisonniers de cette partie du bâtiment se mirent à table: ils étaient cinquante environ. Saint-Lazare en contenait sept cents. Dès qu'ils furent assis, leur ton changea. Ils s'entre-regardèrent et devinrent tristes. Leurs figures, éclairées par les quatre gros réverbères rouges et enfumés, avaient des reflets lugubres comme ceux des mineurs dans leurs souterrains, ou des damnés

dans leurs cavernes. La rougeur était noire, la pâleur était enflammée, la fraîcheur était bleuâtre, les yeux flamboyaient. Les conversations devinrent particulières et à demi-voix.

Debout, derrière ces convives, s'étaient rangés des guichetiers, des porte-clefs, des agens de police et des sans-culottes amateurs, qui venaient jouir du spectacle. Quelques *dames* de la Halle, portant et traînant leurs enfans, avaient eu le privilège d'assister à cette fête d'un goût tout démocratique. J'eus la révélation de leur entrée par une odeur de poisson, qui se répandit et empêcha quelques femmes de manger devant ces princesses du ruisseau et de l'égout.

Ces gracieux spectateurs avaient à-la-fois l'air farouche et hébété : ils semblaient s'être attendus à autre chose qu'à ces conversations paisibles, à ces *à parte* décens, que les gens bien élevés ont à table partout et en tout temps. Comme on ne leur montrait pas le poing, ils ne savaient que dire. Ils gardèrent un silence idiot, et quelques-uns se cachèrent en reconnaissant à cette table ceux dont ils avaient servi et volé les cuisiniers.

Mademoiselle de Coigny s'était fait un rempart de cinq ou six jeunes gens qui s'étaient placés en cercle autour d'elle, pour la garantir du souffle de ces harengères, et prenant un bouillon debout, comme elle aurait pu faire au bal, elle se moquait de la galerie avec son air accoutumé d'insouciance et de hauteur.

Madame de Saint-Aignan ne déjeunait pas, elle grondait André Chénier, et je vis qu'elle me montrait à plusieurs reprises, comme pour lui dire qu'il avait fait une sortie fort déplacée avec un de ses amis. Il fronçait le sourcil et baissait la tête avec un air de douceur et de condescendance. Elle me fit signe d'approcher; je revins.

—Voici monsieur de Chénier, me dit-elle, qui prétend que la douceur et le silence de tous ces jacobins sont de mauvais symptômes. Empêchez-le donc de tomber dans ses accès de colère.

Ses yeux étaient supplians, je voyais qu'elle voulait nous rapprocher. André Chénier l'y aida avec grâce et me dit le premier avec assez d'enjoûment :

— Vous avez vu l'Angleterre, monsieur; si vous y retournez

jamais et que vous rencontriez Edmund Burke, vous pouvez bien l'assurer que je me repens de l'avoir critiqué, car il avait bien raison de nous prédire le règne des porte-faix. Cette commission vous est, j'espère, moins désagréable que l'autre? — Que voulez-vous? la prison n'adoucit pas le caractère.

Il me tendait la main, et à la manière dont je la serrai, il me sentit son ami.

En ce moment même, un bruit pesant, rauque et sourd fit trembler les plats et les verres, trembler les vitres et trembler les femmes. Tout se tut. C'était le roulement des chariots. Leur son était connu, comme celui du tonnerre l'est de toute oreille qui l'a une fois entendu; leur son n'était pas celui des roues ordinaires, il avait quelque chose du grincement des chaînes rouillées et du bruit de la dernière pelletée de terre sur nos bières. Leur son me fit mal à la plante des pieds.

— Hé! mangez donc, les citoyennes! dit la grossière voix de la femme Semé.

Ni mouvement ni réponse. — Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéia et d'Herculanum que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises.

La Semé avait beau redoubler d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, rien ne remuait, tant était grand l'étonnement de cette cruauté. — Leur avoir donné un jour de réunion à table, leur avoir permis des embrassemens et des épanchemens de quelques heures, leur avoir laissé oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur avoir laissé goûter la confidence, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun! — Oh! c'était trop! c'était vraiment là un jeu de hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.

Les grandes portes du réfectoire s'ouvrirent avec bruit et vomirent trois commissaires en habits sales et longs, en bottes à revers, en écharpe rouge, suivis d'une nouvelle troupe de bandits à bonnets rouges, armés de longues piques. Ils se ruèrent en avant, avec des cris de joie, en battant des mains, comme pour l'ouverture d'un grand spectacle. Ce qu'ils virent les arrêta

tout court, et les égorgés déconcertèrent encore les égorgeurs par leur contenance; car leur surprise ne dura qu'un instant, et l'excès du mépris leur vint donner à tous une force nouvelle. Ils se sentirent tellement au-dessus de leurs ennemis, qu'ils en eurent presque de la joie, et tous leurs regards se portèrent avec fermeté et curiosité même sur celui des commissaires qui s'avança un papier à la main pour faire une lecture. C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avançaient et enlevaient de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes, à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré dans la prison contre le peuple et d'avoir projeté l'assassinat des représentans et des membres du salut public. La première personne accusée fut une femme de quatre-vingts ans, l'abbesse de Montmartre, madame de Montmorency; elle se leva avec peine, et quand elle fut debout, salua avec un sourire paisible tous les convives. Les plus proches lui baisèrent la main. Personne ne pleura, car à cette époque la vue du sang rendait les yeux secs. — Elle sortit en disant : Mon dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Un morne silence régnait dans la salle.

On entendit au-dehors des huées féroces qui annoncèrent qu'elle paraissait devant la foule, et des pierres vinrent frapper les fenêtres et les murs, lancées sans doute contre la première prisonnière. Au milieu de ce bruit, je distinguai même l'explosion d'une arme à feu. Quelquefois la gendarmerie était obligée de résister pour conserver aux prisonniers vingt-quatre heures de vie.

L'appel continua. Le deuxième nom fut celui d'un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Coatarel, autant que je puis me souvenir de son nom, lequel était accusé d'avoir un fils émigré qui portait les armes contre la patrie. L'accusé n'était même pas marié. Il éclata de rire à cette lecture, serra la main à ses amis et partit.—Mêmes cris au-dehors.

Même silence à la table sinistre d'où l'on arrachait les assistans un à un; ils attendaient à leur poste comme des soldats attendent le boulet. Chaque fois qu'un prisonnier partait, on enle-

vait son couvert, et ceux qui restaient, s'approchaient de leurs nouveaux voisins en souriant amèrement.

André Chénier était resté debout près de madame de Saint-Aignan et j'étais près d'eux. Comme il arrive que sur un navire menacé du naufrage, l'équipage se presse spontanément autour de l'homme qu'on sait le plus puissant en génie et en fermeté, les prisonniers s'étaient d'eux-mêmes groupés autour de ce jeune homme. Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se demander s'il était possible que le ciel souffrît de telles choses à moins que le ciel ne fût vide.

Mademoiselle de Coigny voyait à chaque appel se retirer un de ses gardiens, et peu-à-peu elle se trouva presque seule à l'autre bout de la salle. Alors elle vint en suivant le bord de la table qui devenait déserte, et s'appuyant sur ce bord, elle arriva jusqu'où nous étions, et s'assit à notre ombre comme une pauvre enfant délaissée qu'elle était. Son noble visage avait conservé sa fierté, mais la nature succombait en elle, et ses faibles bras tremblaient comme ses jambes sous elle. La bonne madame de Saint-Aignan lui tendit la main. Elle vint se jeter dans ses bras et fondit en larmes malgré elle.

La voix rude et impitoyable du commissaire continuait son appel. Cet homme prolongeait le supplice par son affectation à prononcer lentement, et à suspendre long-temps les noms de baptême, syllabe par syllabe, puis il laissait tout-à-coup tomber le nom de famille comme une hache sur le cou.

Il accompagnait le passage du prisonnier d'un jurement qui était le signal des huées prolongées. — Il était rouge de vin, et ne me parut pas solide sur ses jambes.

Pendant que cet homme lisait, je remarquai une tête de femme qui s'avançait à sa droite, dans la foule, et presque sous son bras, et fort au-dessus de sa tête une longue figure d'homme qui lisait facilement d'en haut. C'était Rose d'un côté, et de l'autre mon canonnier Blaireau. Rose me paraissait curieuse et joyeuse comme les commères de la halle qui lui donnaient le bras. Je la détestai profondément. Pour Blaireau, il avait son air de somnolence ordinaire, et son habit de canonnier me parut lui

valoir une grande considération parmi les gens à pique et à bonnet qui l'environnaient. La liste que tenait le commissaire était composée de plusieurs papiers mal griffonnés, et que ce digne agent ne savait pas mieux lire qu'on n'avait su les écrire. Blaireau s'avança avec zèle comme pour l'aider et lui prit, par égard, son chapeau, qui le gênait. Je crus m'apercevoir qu'en même temps, Rose ramassait quelque papier par terre, mais le mouvement fut si prompt et l'ombre était si noire dans cette partie du réfectoire, que je ne fus pas sûr de ce que j'avais vu.

La lecture continuait. Les hommes, les femmes, les enfans même se levaient et passaient comme des ombres. La table était presque vide et devenait énorme et sinistre par tous les convives absens. Trente-cinq venaient de passer. Les quinze qui restaient disséminés un à un, deux à deux avec huit ou dix places entre eux, ressemblaient à des arbres oubliés dans l'abatis d'une forêt. Tout-à-coup le commissaire se tut. Il était au bout de sa liste, on respirait. Je poussai, pour ma part, un soupir de soulagement.

André Chénier dit : Continuez donc, je suis là.

Le commissaire le regarda d'un œil hébété. Il chercha dans son chapeau, dans ses poches, à sa ceinture, et ne trouvant rien, dit qu'on appelât l'huissier du tribunal révolutionnaire. Cet huissier vint. Nous étions en suspens. L'huissier était un homme pâle et triste comme les cochers de corbillard. Je vais compter le troupeau, dit-il au commissaire, si tu n'as pas toute *la fournée*, tant pis pour toi.

— Ah ! dit le commissaire troublé, il y a encore Beauvilliers Saint-Aignan, ex-duc, âgé de vingt-sept ans.....

Il allait répéter tout le signalement, lorsque l'autre l'interrompit en lui disant qu'il se trompait de logement et qu'il avait trop bu. En effet il avait confondu dans son *recrutement des ombres* le second bâtiment avec le premier, où la jeune femme avait été laissée seule depuis un mois. Là-dessus ils sortirent, l'un en menaçant, l'autre en chancelant. La cohue poissarde les suivit. La joie retentit au dehors, et éclata par des coups de pierres et de bâtons.

Les portes refermées, je regardai la salle déserte ; et je vis que madame de Saint-Aignan ne quittait pas l'attitude qu'elle avait prise pendant la dernière lecture : ses bras appuyés sur la table, sa tête sur ses bras.—Mademoiselle de Coigny releva et ouvrit ses yeux humides, comme une belle nymphe qui sort des eaux. André Chénier me dit tout bas, en désignant la jeune duchesse :

— J'espère qu'elle n'a pas entendu le nom de son mari, ne lui parlons pas, laissons-la pleurer.

— Vous voyez, lui dis-je, que monsieur votre frère, qu'on accuse d'indifférence, se conduit bien en ne remuant pas. Vous avez été arrêté sans mandat, il le sait, il se tait; il fait bien; votre nom n'est sur aucune liste; si on le prononçait, ce serait l'y faire écrire. C'est un temps à passer; votre frère le sait.

Oh! mon frère, dit-il, et il secoua long-temps la tête en la baissant avec tristesse. Je vis pour la seule fois une larme rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Il sortit de là brusquement.

— Mon père n'est pas si prudent, dit-il, avec ironie, il s'expose lui. Il est allé ce matin, lui-même, chez Robespierre demander ma liberté.

— Ah! grand Dieu! m'écriai-je en frappant des mains, je m'en doutais.

Je pris vivement mon chapeau. Il me saisit le bras.

— Restez donc, cria-t-il, elle est sans connaissance.

En effet, madame de Saint-Aignan était évanouie.

Mademoiselle de Coigny s'empressa, deux femmes qui restaient encore vinrent les aider. La geôlière même s'en mêla pour un louis que je lui glissai. Elle commençait à revenir. Le temps pressait, je partis sans dire adieu à personne, et laissant tout le monde mécontent de moi, comme cela m'arrive partout et toujours. Le dernier mot que j'entendis fut celui de mademoiselle de Coigny, qui dit, d'un air de pitié forcée et un peu maligne, à la petite baronne de Soyecourt :

— Ce pauvre M. de Chénier! que je le plains d'être si dévoué à une femme mariée, et si profondément attachée à son mari et à ses devoirs!

CHAPITRE XXIX.

Le caisson.

Je marchais, je courais dans la rue du faubourg Saint-Denis, emporté par la crainte d'arriver trop tard et un peu par la pente de la rue. Je faisais passer et repasser devant mes yeux les tableaux qu'ils venaient de voir. Je les repassais en mon âme, je les résumais, je les plaçais entre le point de vue et le point de distance. Je commençais sur eux ce travail d'optique philosophique auquel je soumets toute la vie. J'allais vite, ma tête et ma canne en avant. Les verres de mon optique étaient arrangés. Mon idée générale enveloppait de toutes parts les objets que je venais de voir et que j'y rangeais avec un ordre sévère. Je construisais intérieurement un admirable système sur les voies de la providence, qui avait réservé ce poète pour un temps meilleur et avait voulu que sa mission sur la terre fût entièrement accomplie; que son cœur ne fût pas déchiré par la mort de l'une de ces faibles femmes toutes deux enivrées de sa poésie, éclairées de sa lumière, animées par son souffle, émues par sa voix, dominées par son regard, et dont l'une était aimée, dont l'autre le serait peut-être un jour. Je sentais que c'était beaucoup d'avoir gagné une journée dans ces temps de meurtre, et je calculais les chances de renversement du triumvirat et du comité de salut public. Je lui comptais peu de jours de vie, et je pensais bien pouvoir faire durer mes trois chers prisonniers plus que cette bande gouvernante. De quoi s'agissait-il? de les faire oublier. Nous étions au 5 thermidor. Je réussirais bien à occuper, d'autre chose que d'eux, mon second malade Robespierre, quand je devrais lui faire croire qu'il était plus mal encore, pour le ramener à lui-même. Il s'agissait pour tout cela d'arriver à temps.

Je cherchais inutilement une voiture des yeux. Il y en avait peu dans les rues cette année-là. Malheur à qui eût osé s'y faire

rouler sur le pavé brûlant de l'an II de la République. Cependant j'entendis derrière moi le bruit de deux chevaux et de quatre roues qui me suivaient et s'arrêtèrent. Je me retournai et je vis planer au-dessus de ma tête la bénigne figure de Blaireau. — O figure endormie, figure longue, figure simple, figure dandinante, figure désœuvrée, figure jaune, que me veux-tu? m'écriai-je.

— Pardon, si je vous dérange, me dit-il en ricanant, mais j'ai là un petit papier pour vous. C'est la citoyenne Rose qui l'a trouvé comme ça sous son pied.

Et il s'amusait, en parlant, à frotter son grand soulier dans le ruisseau.

Je pris le papier avec humeur et je lus avec joie et avec l'épouvante si grande du danger passé :

«Suite :

C.-L.-S. Soyecourt, âgée de trente ans, née à Paris, ex-baronne, veuve d'Inisdal, rue du Petit-Vaugirard.

F.-C.-L. Maillé, âgé de dix-sept ans, fils de l'ex-vicomte.

André Chénier, âgé de trente-un ans, né à Constantinople, homme de lettres, rue de Cléry.

Créquy de Montmorency, âgé de soixante ans, né à Chitzlemberg, en Allemagne, ex-noble;

M. Bérenger, âgée de vingt-quatre ans, femme Beauvilliers-Saint-Aignan, rue de Grenelle-Saint-Germain;

L. J. Dervilly, quarante-trois ans, épicier, rue Mouffetard.

F. Coigny, seize ans et huit mois, fille de l'ex-noble du nom, rue de l'Université;

C. J. Dorival, ex-ermite.»

Et vingt autres noms encore. Je ne continuai pas : c'était le reste de la liste; c'était la liste perdue, la liste que l'imbécille commissaire avait cherchée dans son chapeau d'ivrogne.

Je la déchirai, je la broyai, je la mis en mille pièces entre mes doigts, et je mangeai les pièces entre mes dents. Ensuite, regardant mon grand canonnier, je lui serrai la main avec..... oui, ma foi, je puis le dire, oui vraiment, avec.....attendrissement.

— Bah! dit Stello en se frottant les yeux.

— Oui, avec attendrissement. Et lui, il se grattait la tête comme un grand niais désœuvré, et me dit en ayant l'air de s'éveiller :

— C'est drôle! Il paraît que l'huissier, le grand pâle, s'est fâché contre le commissaire, le gros rouge, et l'a mis dans sa charrette, à la place des autres détenus. C'est drôle!

— Un mort supplémentaire! c'est juste, dis-je. Où vas-tu?

— Ah! je conduis ce caisson-là au Champ-de-Mars.

— Tu me mèneras bien, dis-je, rue Saint-Honoré?

— Ah! mon Dieu! montez! Qu'est-ce que ça me fait? Aujourd'hui le roi n'est pas.....

C'était son mot; mais il ne l'acheva pas et se mordit la bouche.

Le soldat du train attendait son camarade. Le camarade Blaireau retourna, en boîtant, au caisson, en ôta la poussière avec la manche de son habit, commença par monter et se placer dessus à cheval, me tendit la main, me mit derrière lui, en croupe sur le caisson, et nous partîmes au galop.

J'arrivai en dix minutes rue Saint-Honoré, chez mon Robespierre, et je ne comprends pas encore comment il s'est fait que je n'y sois pas arrivé écartelé.

CHAPITRE XXX.

La maison de M. de Robespierre, avocat en parlement.

Dans cette maison grise où j'allais entrer, maison d'un menuisier, nommé Duplay, autant qu'il m'en souvient, maison très simple d'apparence, que l'ex-avocat en parlement occupait depuis long-temps, et qu'on peut voir encore, je crois, rien ne faisait deviner la demeure du maître passager de la France, si ce n'était l'abandon même dans lequel elle semblait être. Tous les volets en étaient fermés du haut en bas. La porte cochère fermée, les persiennes de tous les étages fermées.

On n'entendait sortir aucune voix de cette maison. Elle semblait aveugle et muette.

Des groupes de femmes, causant devant les portes, comme toujours à Paris en temps de troubles, se montraient de loin cette maison et se parlaient à l'oreille. De temps à autre, la porte s'ouvrait pour laisser sortir un gendarme, un sans-culotte ou un espion (souvent femelle). Alors les groupes se séparaient et les parleurs rentraient vite chez eux. Les voitures faisaient un demi-cercle et passaient au pas devant la porte. On avait jeté de la paille sur le pavé. On eût dit que la peste y était.

Aussitôt que j'eus posé la main sur le marteau, la porte fut ouverte et le portier accourut avec frayeur, craignant que son marteau n'eût retombé trop lourdement. Il referma la porte lentement et avec précaution. Je lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas venu un vieillard de telle et telle façon, décrivant M. de Chénier de mon mieux. Le portier prit une figure de marbre, avec une promptitude de comédien. Il secoua la tête négativement.

— Je n'ai pas vu ça, me dit-il.

J'insistai; je lui dis : Souvenez-vous bien de tous ceux qui sont venus ce matin. — Je le pressai, je l'interrogeai, je le retournai en tous sens.

— Je n'ai pas vu ça.

Voilà tout ce que j'en pus tirer. Un petit garçon déguenillé se cachait derrière lui et s'amusait à jeter des cailloux sur mes bas de soie. Je reconnus celui qu'on m'avait envoyé à son air méchant. Je montai chez l'*incorruptible* par un escalier assez obscur. Les clefs étaient sur toutes les portes, on allait de chambre en chambre sans trouver personne. Dans la quatrième seulement, deux nègres assis et deux secrétaires écrivant éternellement sans lever la tête. Je jetai un coup-d'œil, en passant, sur leurs tables. Il y avait là terriblement de listes nominales. Cela me fit mal à la plante des pieds, comme la vue du sang et le bruit des chariots.

Je fus introduit en silence, après avoir marché silencieusement sur un tapis silencieux aussi, quoique fort usé.

La chambre était éclairée par un jour blafard et triste. Elle donnait sur la cour, et de grands rideaux d'un vert sombre en atténuaient encore la lumière, en assourdissaient l'air, en épaississaient les murailles. Le reflet du mur de la cour, frappé de soleil, éclairait seul cette grande chambre. Sur un fauteuil de cuir vert, devant un grand bureau d'acajou, mon second malade de la journée était assis, tenant un journal anglais d'une main, de l'autre faisant fondre le sucre dans une tasse de camomille, avec une petite cuiller d'argent.

Vous pouvez très bien vous représenter Robespierre. On voit beaucoup d'hommes de bureau qui lui ressemblent, et aucun grand caractère de visage n'apportait l'émotion avec sa présence. Il avait trente-cinq ans, la figure écrasée entre le front et le menton, comme si deux mains eussent voulu les rapprocher de force au-dessus du nez. Ce visage était d'une pâleur de papier, mate et comme plâtrée. La grêle de la petite vérole y était profondément empreinte. Le sang ni la bile n'y circulaient. Ses yeux petits, mornes, éteints, ne regardaient jamais en face, et un clignotement perpétuel et déplaisant les rapetissait encore, quand par hasard ses lunettes vertes ne les cachaient pas entièrement. Sa bouche était contractée convulsivement par une sorte de grimace souriante, pincée et ridée, qui le fit comparer par Mirabeau à *un chat qui a bu du vinaigre*. Sa chevelure était pimpante, pompeuse et prétentieuse. Ses doigts, ses épaules, son cou étaient continuellement et involontairement crispés, secoués et tordus, lorsque de petites convulsions nerveuses et irritées venaient le saisir. Il était habillé dès le matin, et je ne le surpris jamais en négligé. Ce jour-là un habit de soie jaune rayée de blanc, une veste à fleurs, un jabot, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, lui donnaient un air fort galant.

Il se leva avec sa politesse accoutumée, et fit deux pas vers moi, en ôtant ses lunettes vertes, qu'il posa gravement sur sa table. Il me salua en homme comme il faut, s'assit encore et me tendit la main.

Moi, je ne la pris pas comme d'un ami, mais comme d'un malade, et, relevant ses manchettes, je lui tâtai le pouls.

— De la fièvre, dis-je.

— Cela n'est pas impossible, dit-il en pinçant les lèvres, et il se leva brusquement; il fit deux tours dans la chambre avec un pas ferme et vif, en se frottant les mains; puis il dit : Bah! et s'assit.

— Mettez-vous là, dit-il, citoyen, et écoutez cela. N'est-ce pas étrange?

A chaque mot il me regardait par-dessus ses lunettes vertes.

— N'est-ce pas singulier? qu'en pensez-vous? Ce tyran de duc d'York qui me fait insulter dans ses papiers!

Il frappait de la main sur la gazette anglaise et ses longues colonnes.

— Voici une fausse colère, me dis-je; mettons-nous en garde.

— Les tyrans, poursuivit-il d'une voix aigre et criarde, les tyrans ne peuvent supposer la liberté nulle part. C'est une chose humiliante pour l'humanité. Voyez cette expression répétée à chaque page. Quelle affectation!

Et il jeta devant moi la gazette.

— Voyez, continua-t-il en me montrant du doigt l'endroit indiqué; voyez : *Robespierre's army, Robespierre's troops!* Comme si j'avais des armées! comme si j'étais un roi, moi! comme si la France était Robespierre! comme si tout venait de moi et retournait à moi! *Les troupes de Robespierre!* Quelle injustice! quelle calomnie! — Hein?

Puis reprenant sa tasse de camomille et relevant ses lunettes vertes pour m'observer en dessous :

— J'espère qu'ici on ne se sert jamais de ces incroyables expressions? Vous ne les avez jamais entendues, n'est-ce pas?—Cela se dit-il dans la rue? — Non! C'est Pitt lui-même qui dicte cette opinion injurieuse pour moi! — Qui me fait donner le nom de dictateur en France? Les contre-révolutionnaires, les anciens Dantonistes et les Hébertistes qui restent encore à la convention. Les fripons comme L'Hermina que je dénoncerai à la tribune, des valets de Georges d'Angleterre, des conspirateurs qui veulent me faire haïr par le peuple, parce qu'ils savent la pureté de mon civisme, et que je dénonce leurs vices tous les jours; des Verrès, des Catilina qui n'ont cessé d'attaquer le gou-

vernement républicain comme Desmoulins, Ronsin et Chaumette. — Ces animaux immondes qu'on nomme des rois, sont bien insolens de vouloir me mettre une couronne sur la tête! Est-ce pour qu'elle tombe comme la leur un jour? Il est dur qu'ils soient obéis ici par de faux républicains, par des fripons qui me font des crimes de mes vertus. — Il y a six semaines que je suis malade, vous le savez bien, et que je ne parais plus au comité de salut public. Où donc est ma dictature? N'importe! La coalition qui me poursuit la voit partout, je suis un surveillant trop incommode et trop intègre. Cette coalition a commencé dès le moment de la naissance du gouvernement. Elle réunit tous les fripons et les scélérats. Elle a osé faire publier dans les rues que j'étais arrêté. Tué! oui, mais arrêté? Je ne le serai pas. — Cette coalition a dit toutes les absurdités; que Saint-Just voulait sauver l'aristocratie, parce qu'il est né noble. — Eh! qu'importe comment il est né, s'il vit et meurt avec les bons principes? N'est-ce pas lui qui a proposé le décret du bannissement des ex-nobles en les déclarant ennemis irréconciliables de la révolution? Cette coalition a voulu ridiculiser la fête de l'Être suprême et l'histoire de Catherine Théos, cette coalition contre moi seul m'accuse de toutes les morts, ressuscite tous les stratagèmes des Brissotins; ce que j'ai dit le jour de la fête valait cependant mieux que les doctrines de Chaumette et de Fouché, n'est-ce pas?

Je fis un signe de tête, il continua :

— Je veux, moi, qu'on ôte des tombeaux leur maxime impie, que la mort est un sommeil, pour y graver : *la mort est le commencement de l'immortalité.*

Je vis dans ces phrases le prélude d'un discours prochain. Il en essayait les accords sur moi dans la conversation, à la façon de bien des discoureurs de ma connaissance.

Il sourit avec satisfaction, et but sa tasse. Il la replaça sur son bureau avec un air d'orateur à la tribune, et comme je n'avais pas répondu à son idée, il y revint par un autre chemin, parce qu'il lui fallait absolument réponse et flatterie.

— Je sais que vous êtes de mon avis, citoyen, quoique vous

ayez bien des choses des hommes d'autrefois; mais vous êtes pur, c'est beaucoup. Je suis bien sûr au moins que vous n'aimeriez pas plus que moi le despotisme militaire, et si l'on ne m'écoute pas, vous le verrez arriver; il prendra les rênes de la révolution si je les laisse flotter, et renversera la représentation avilie.

— Ceci me paraît très juste, citoyen, répondis-je. En effet, ce n'était pas si mal, et c'était prophétique.

Il fit encore son sourire de chat.

— Vous aimeriez encore mieux mon despotisme à moi, j'en suis sûr? hein?

Je dis en grimaçant aussi....: Eh !..... mais!.... avec tout le vague qu'on peut mettre dans ces mots flottans.

— Ce serait, continua-t-il, celui d'un citoyen, d'un homme votre égal, qui y serait arrivé par la route de la vertu, et n'a jamais eu qu'une crainte, celle d'être souillé par le voisinage impur des hommes pervers qui s'introduisent parmi les sincères amis de l'humanité.

Il caressait, de la langue et des lèvres, cette jolie petite longue phrase, comme un miel délicieux.

— Vous avez, dis-je, beaucoup moins de voisins à présent, n'est-ce pas? On ne vous coudoie guère?

Il se pinça les lèvres et plaça ses lunettes vertes droit sur les yeux pour cacher le regard.

— Parce que je vis dans la retraite, dit-il, depuis quelque temps. Mais je n'en suis pas moins calomnié.

Tout en parlant, il prit un crayon et griffonna quelque chose sur un papier. J'ai appris cinq jours après que ce papier était une liste de guillotine et ce quelque chose mon nom.

Il sourit et se pencha en arrière :

— Hélas! oui, calomnié, poursuivait-il; car, à parler sans plaisanterie, je n'aime que l'égalité comme vous le savez, et vous devez le voir plus que jamais à l'indignation que m'inspirent ces papiers, émanés des arsenaux de la tyrannie.

Il froissa et foula avec un air tragique ses grands journaux anglais; mais je remarquai bien qu'il se gardait de les déchirer.

— Ah! Maximilien, me dis-je, tu les reliras seul plus d'une fois

et tu baiseras ardemment ces mots superbes et magiques pour toi : *Les troupes de Robespierre!*

Après sa petite comédie et la mienne, il se leva et marcha dans sa chambre en agitant convulsivement ses doigts, ses épaules et son cou.

Je me levai et marchai à côté de lui.

— Je voudrais vous donner ceci à lire avant de vous parler de ma santé, dit-il, et en causer avec vous. Vous connaissez mon amitié pour l'auteur. C'est un projet de Saint-Just. Vous verrez. Je l'attends ce matin, nous en causerons. Il doit être arrivé à Paris à présent, ajouta-t-il en tirant sa montre; je vais le savoir. Asseyez-vous et lisez ceci. Je reviendrai.

Il me donna un gros cahier, chargé d'une écriture hardie et hâtée, et sortit brusquement comme s'il se fût enfui. Je tenais le cahier, mais je regardais la porte par laquelle il était sorti et je réfléchissais à lui. Je le connaissais de longue date; aujourd'hui je le voyais étrangement inquiet. Il allait entreprendre quelque chose ou craignait quelque entreprise. J'entrevis, dans la chambre où il passait, des figures d'agens secrets que j'avais vues plusieurs fois à ma suite, et je remarquai un bruit de pas comme de gens qui montaient et descendaient sans cesse depuis mon arrivée. Les voix étaient très basses. J'essayai d'entendre, mais vainement, et je renonçai à écouter. J'avoue que j'étais plus près de la crainte que de la confiance. Je voulus sortir de la chambre par où j'étais entré; mais soit méprise, soit précaution, on avait fermé la porte sur moi, j'étais enfermé.

Quand une chose est décidée, je n'y pense plus. Je m'assis et je parcourus ce brouillon avec lequel Robespierre m'avait laissé en tête à tête.

CHAPITRE XXXI.

Un législateur.

Ce n'étaient rien moins, monsieur, que des institutions immuables, éternelles, qu'il s'agissait de donner à la France, et les-

tement préparées pour elles par le citoyen Saint-Just, âgé de vingt-six ans.

Je lus d'abord avec distraction, puis les idées me montèrent aux yeux, et je fus stupéfait de ce que je voyais.

(O naïf massacreur, ô candide bourreau, m'écriai-je involontairement, que tu es un charmant enfant! eh! d'où viens-tu, beau berger? serait-ce pas de l'Arcadie? de quels rochers descendent tes chèvres, ô Alexis!)

Et en parlant ainsi je lisais :

« On laisse les enfans à la nature.

« Les enfans sont vêtus de toile en toutes les saisons.

« Les hommes qui auront vécu sans reproche, porteront une écharpe blanche à soixante ans.

« L'homme et la femme qui s'aiment sont époux.

« S'ils n'ont point d'enfans, ils peuvent tenir leur engagement secret.

« Tout homme âgé de vingt-et-un ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis.

« Les amis porteront le deuil l'un de l'autre.

« Celui qui dit qu'il ne croit pas à l'amitié, ou qui n'a pas d'amis, est banni.

« Un homme convaincu d'ingratitude est banni. »

(Quelles émigrations, dis-je!)

« Si un homme commet un crime, ses amis sont bannis.

« Les meurtriers seront vêtus de noir toute leur vie, et seront mis à mort, s'ils quittent cet habit. »

Ame innocente et douce, m'écriai-je, que nous sommes ingrats de t'accuser! Tes pensées sont pures comme une goutte de rosée sur une feuille de rose, et nous nous plaignons pour quelques charretées d'hommes que tu envoies au couteau chaque jour à la même heure. Et tu ne les vois seulement pas, ni ne les touches, bon jeune homme! Tu écris seulement leurs noms sur du papier! — moins que cela, tu vois une liste et tu signes! — moins que cela encore, — tu ne la lis pas et tu signes!

Ensuite je ris long-temps et beaucoup du rire joyeux que vous savez, en parcourant ces institutions dites républicaines,

et que vous pourrez lire quand vous voudrez, ces lois de l'âge d'or auxquelles ce béat cruel voulait ployer de force notre âge d'airain. Robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir cette nation grande et vieillie. Pour l'y fourrer, il coupait la tête et les bras.

Lisez cela, vous le pourrez plus à votre aise que je ne le pouvais dans la chambre de Robespierre, et si vous pensez, avec votre habituelle pitié, que ce jeune homme était à plaindre, en vérité, vous me trouverez de votre avis cette fois, car la folie est la plus grande des infortunes.

Hélas ! il y a des folies sombres et sérieuses, qui ne jettent les hommes dans aucun discours insensé, qui ne les sortent guère du ton accoutumé du langage des autres, qui laissent la vue claire, libre et précise de tout, hors celle d'un point sombre et fatal. Ces folies sont froides, ces folies sont posées et réfléchies, elles singent le sens commun à s'y méprendre, elles effraient et imposent, elles ne sont pas facilement découvertes, leur masque est épais, mais elles sont.

Et que faut-il pour les donner ? Un rien, un petit déplacement imprévu dans la position d'un rêveur trop précoce.

Prenez au hasard, au fond d'un collège, quelque grand jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, tout plein de ses Spartiates et de ses Romains, délayés dans de vieilles phrases, tout roide de son droit ancien et de son droit moderne ; ne connaissant du monde actuel et de ses mœurs que ses camarades et leurs mœurs ; bien irrité de voir passer des voitures où il ne monte pas ; méprisant les femmes, parce qu'il ne connaît que les plus viles, et confondant les faiblesses de l'amour tendre et élégant avec les dévergondages crapuleux de la rue; jugeant tout un corps d'après un membre, tout un sexe d'après un être, et s'étudiant à former dans sa tête quelque synthèse universelle, bonne à faire de lui un sage profond pour toute sa vie : prenez-le dans ce moment, et faites-lui cadeau d'une petite guillotine, en lui disant :

Mon petit ami, voici un instrument au moyen duquel vous vous ferez obéir de toute la nation ; il ne s'agit que de tirer cela et de pousser ceci. C'est bien simple.

Après avoir un peu réfléchi, il prendra d'une main son papier d'écolier et de l'autre le joujou, et voyant qu'en effet on a peur, il tirera et poussera jusqu'à ce qu'on l'écrase lui et sa mécanique.

Et à peine s'il sera un méchant homme. — Non. Il sera même à la rigueur un homme vertueux. Mais c'est qu'il aura tant lu dans de beaux livres : *juste sévérité, salutaire massacre,* et : *de vos plus chers parens saintement homicides*, et : *périsse l'univers plutôt qu'un principe!* et surtout : *la vertu expiatrice de l'effusion du sang;* idée monstrueuse, fille de la crainte, que, ma foi, il croit en sa vertu, il croit en lui, et tout en répétant en lui-même : *justum et tenacem propositi virum.* Il arrive à l'impassibilité des douleurs d'autrui, il prend cette impassibilité pour grandeur et courage, et... il exécute.

Tout le malheur sera dans le tour de roue de la Fortune qui l'aura mis en haut, et lui aura trop tôt donné cette chose fatale entre toutes : LE POUVOIR.

CHAPITRE XXXII.

La promenade croisée.

J'avais fini par m'amuser des *institutions* de Saint-Just, au point d'oublier totalement le lieu où j'étais. Je me plongeais avec délices dans une distraction complète, ayant dès longtemps fait l'abnégation totale d'une vie qui fut toujours triste. Tout-à-coup la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit encore. Un homme de trente ans environ, d'une belle figure, d'une taille haute, l'air militaire et orgueilleux, entra sans beaucoup de cérémonie. Ses bottes à l'écuyère, ses éperons, sa cravache, son large gilet ouvert, sa cravate noire dénouée, l'auraient fait prendre pour un jeune général.

— Ah! tu ne sais donc pas si l'on peut lui parler? dit-il, en continuant de s'adresser au nègre qui lui avait ouvert la porte.

— Dis-lui que c'est l'auteur de *Caïus Gracchus* et de *Timoléon*.

Le nègre sortit, ne répondit rien et l'enferma avec moi. L'ancien officier de dragons en fut quitte pour sa fanfaronnade, et entra jusqu'à la cheminée en frappant du talon.

— Y a-t-il long-temps que tu attends, citoyen? me dit-il. J'espère que comme représentant, le citoyen Robespierre me recevra bientôt, et m'expédiera avant les autres. Je n'ai qu'un mot à lui dire, moi.

Il se retourna et arrangea ses cheveux devant la glace : — Je ne suis pas un solliciteur, moi. — Moi, je dis tout haut ce que je pense, et sous le régime des tyrans Bourbons, comme sous celui-ci, je n'ai pas fait mystère de mes opinions, moi.

Je posai mes papiers sur la table, et je le regardai avec un air de surprise qui lui en donna un peu à lui-même.

— Je n'aurais pas cru, lui dis-je, sans me déranger, que vous vinssiez ici pour votre plaisir.

Il quitta tout d'un coup son air de matador, et se mit dans un fauteuil près de moi.

— Ah! ça, franchement! me dit-il à voix basse, êtes-vous appelé comme je le suis, je ne sais pourquoi?

Je remarquai en cette occasion ce qui arrivait souvent alors, c'est que le tutoiement était une sorte de langage de comédie qu'on récitait comme un rôle, et que l'on quittait pour parler sérieusement.

— Oui, lui dis-je, je suis appelé, mais comme les médecins le sont souvent; cela m'inquiète peu, pour moi du moins, ajoutai-je, en appuyant sur ces derniers mots.

— Ah! pour vous! me dit-il en époussetant ses bottes avec sa cravache. Puis, il se leva et marcha dans la chambre en toussant avec un peu de mauvaise humeur.

Il revint.

— Savez-vous s'il est en affaire? me dit-il.

— Je le suppose, répondis-je, citoyen Chénier.

Il me prit la main impétueusement :

— Çà, me dit-il, vous ne m'avez pas l'air d'un espion. Qu'est-ce que l'on me veut ici? Si vous savez quelque chose, dites-le-moi.

J'étais sur les épines; je sentais qu'on allait entrer, que peut-être on voyait, que certainement on écoutait. La Terreur était dans l'air, partout, et surtout dans cette chambre. Je me levai et marchai, pour qu'au moins on entendît de longs silences, et que la conversation ne parût pas suivie. Il me comprit et marcha dans la chambre, dans le sens opposé. Nous allions d'un pas mesuré, comme deux soldats en faction qui se croisent; chacun de nous prit, aux yeux de l'autre, l'air de réfléchir en lui-même, et disait un mot en passant, l'autre répondait en repassant.

Je me frottais les mains.

— Il se pourrait, dis-je assez bas, en ne faisant semblant de rien et en allant de la porte à la cheminée, qu'on nous eût réunis à dessein. Et très haut : Joli appartement!

Il revint de la cheminée à la porte, et, en me rencontrant au milieu, dit :

— Je le crois; puis, en levant la tête : Cela donne sur la cour.

Je passai.

— J'ai vu votre père et votre frère ce matin, dis-je; et en criant : Quel beau temps il fait!

Il repassa.

— Je le savais; mon père et moi nous ne nous voyons plus, et j'espère qu'André ne sera pas long-temps là. — Un ciel magnifique!

Je croisai encore.

— Tallien, dis-je, Courtois, Barras, Clauzel, sont de bons citoyens, et avec enthousiasme : C'est un beau sujet que Timoléon.

Il me croisa en revenant.

— Et Barras, Collot-d'Herbois, Loseau, Bourdon, Barrère, Boissy-d'Anglas.... — J'aimais mieux encore mon Fénélon.

Je hâtai la marche.

— Ceci peut durer encore quelques jours. — On dit les vers bien beaux.

Il vint à grands pas et me coudoya.

— Les Triumvirs ne passeront pas quatre jours. — Je l'ai lu chez la citoyenne Vestris.

Cette fois je lui serrai la main en traversant.

— Gardez-vous de nommer votre frère, on n'y pense pas. — On dit le dénoûment bien beau.

A la dernière passe, il me reprit chaudement la main.

— Il n'est sur aucune liste; je ne le nommerai pas. Il faut faire le mort. Le 9, je l'irai délivrer de ma main. — Je crains qu'il ne soit trop prévu....

Ce fut la dernière traversée. On ouvrit, nous étions aux deux bouts de la chambre.

CHAPITRE XXXIII.

Un petit divertissement.

Robespierre entra, il tenait Saint-Just par la main; celui-ci vêtu d'un habit poudreux, pâle et défait, arrivant à Paris. Robespierre jeta sur nous deux un coup-d'œil rapide sous ses lunettes, et la distance où il nous vit l'un de l'autre me parut lui plaire. Il sourit en pinçant les lèvres.

— Citoyens, voici un voyageur de votre connaissance, dit-il.

Nous nous saluâmes tous trois, Joseph Chénier en fronçant le sourcil, Saint-Just avec un signe de tête brusque et hautain, moi gravement comme un moine.

Saint-Just s'assit à côté de Robespierre; celui-ci sur son fauteil de cuir, devant son bureau, nous en face. Il y eut un long silence. Je regardais les trois personnages tour-à-tour. Chénier se renversait et se balançait avec un air de fierté, mais un peu d'embarras, sur sa chaise, comme rêvant à mille choses étrangères; Saint-Just, l'air parfaitement calme, penchait sur l'épaule sa belle tête mélancolique, régulière et douce, chargée de cheveux châtains flottans et bouclés; ses grands yeux s'élevaient au ciel et il soupirait. Il avait l'air d'un jeune saint. Robespierre nous regardait comme un chat ferait de trois souris qu'il a prises.

— Voilà, dit Robespierre d'un air de fête, notre ami Saint-

Just qui revient de l'armée. Il y a écrasé la trahison, il en fera autant ici.

C'est une surprise, on ne l'attendait pas, n'est-ce pas Chénier?

Et il le regarda de côté, comme pour jouir de sa contrainte.

— Tu m'as fait demander, citoyen, dit Joseph Chénier avec humeur, si c'est pour affaire, dépêchons-nous, on m'attend à la Convention.

— Je voulais, dit Robespierre d'un air empesé, en me désignant, te faire rencontrer avec cet excellent homme qui porte tant d'intérêt à ta famille.

J'étais pris. Joseph et moi nous nous regardâmes, et nous nous révélâmes toutes nos craintes par ce coup-d'œil. Je voulus rompre les chiens.

— Ma foi, dis-je, j'aime les lettres, moi, et *Fénélon*....

— Ah! à propos, interrompit Robespierre, je te fais compliment, Chénier, du succès de ton *Timoléon*.—Tu ne connais pas cela, toi? dit-il à Saint-Just avec ironie.

Celui-ci sourit d'un air de mépris, et se mit à secouer la poussière de ses bottes avec le pan de sa longue redingote, sans daigner répondre.

— Bah! bah! dit Joseph Chénier en me regardant, c'est trop peu de chose pour lui.

Il voulait dire cela avec indifférence, mais le sang d'auteur lui monta aux joues.

Saint-Just, aussi parfaitement calme qu'à l'ordinaire, leva les yeux sur Chénier, et le contempla comme avec admiration.

— Un membre de la Convention qui s'amuse à cela, en l'an II de la République, me paraît un prodige, dit-il.

— Ma foi quand on n'a pas la haute main dans les affaires, dit Joseph Chénier, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux pour la nation.

Saint-Just haussa les épaules.

Robespierre tira sa montre, comme attendant quelque chose, et dit d'un air pédant :

— Tu sais, citoyen Chénier, mon opinion sur les écrivains.

Je t'excepte, parce que je connais tes vertus républicaines, mais en général, je les regarde comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine, et pour cela il ne faut que des écrits républicains, le reste corrompt le peuple. — Il faut le rallier ce peuple, et vaincre les bourgeois de qui viennent nos dangers intérieurs. Il faut que le peuple s'allie à la Convention et elle à lui; que les sans-culottes soient payés et *colérés*, et restent dans les villes. Qui s'oppose à mes vues? Les écrivains, les faiseurs de vers qui font du dédain rimé, qui crient : *ô mon âme! fuyons dans les déserts;* ces gens-là découragent. La Convention doit traiter tous ceux qui ne sont pas utiles à la république, comme des contre-révolutionnaires.

— C'est bien sévère, dit Joseph, assez effrayé, mais plus piqué encore.

— Oh! je ne parle pas pour toi, poursuivit Robespierre d'un ton mielleux et radouci, toi, tu as été guerrier, tu es législateur, et quand tu ne sais que faire, poète.

— Pas du tout! pas du tout! dit Joseph, singulièrement vexé, je suis au contraire né poète, et j'ai perdu mon temps à l'armée et à l'assemblée nationale.

J'avoue que, malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire de son embarras.

Son frère aurait pu parler ainsi, mais Joseph, à mon avis, se trompait un peu sur lui-même; aussi l'incorruptible, qui était au fond de mon avis, poursuivit pour le tourmenter.

— Allons! allons! dit-il avec une galanterie fausse et fade, allons, tu es trop modeste, tu refuses deux couronnes de laurier pour une de roses-pompons.

— Mais il me semblait que tu aimais ces fleurs-là toi-même autrefois, citoyen, dit Chénier, j'ai lu de toi des couplets fort agréables sur une coupe et un festin. Il y avait :

Quand l'escadron audacieux
Des enfans de la terre
Jusque dans le séjour des dieux
Osa porter la guerre,

Bacchus rassurant,
Jupiter tremblant,
Décida la victoire;
Tous les dieux à jeun
Tremblaient en commun,
Lui seul avait su boire.

C'était joli! Et un éloge de Gresset où il y avait cette belle phrase que je me rappelle encore tout entière :

— Oh! lisez le *Vert-vert*, vous qui aspirez au mérite de badiner et d'écrire avec grâce; lisez-le, vous qui ne cherchez que l'amusement, et vous connaîtrez de nouvelles sources de plaisirs. Oui, tant que la langue française subsistera, le *Vert-vert* trouvera des admirateurs. Grâce au pouvoir du génie; les aventures d'un perroquet occuperont encore nos derniers neveux. Une foule de héros est restée plongée dans un éternel oubli, parce qu'elle n'a point trouvé une plume digne de célébrer ses exploits; mais toi, heureux *Vert-vert*, ta gloire passera à la postérité la plus reculée. O Gresset, tu fus le plus grand des poètes! — Répandons des fleurs, etc, etc, etc.

C'était fort agréable.

J'ai encore cela chez moi, imprimé sous le nom de *M. de Robespierre, avocat en parlement.*

L'homme n'était pas commode à persifler. Il fit de sa face de chat une face de tigre, et crispa les ongles.

Saint-Just ennuyé, et voulant l'interrompre, lui prit le bras. — A quelle heure t'attend-on aux Jacobins?

— Plus tard, dit Robespierre avec humeur, laisse-moi, je m'amuse.

Le rire dont il accompagna ce mot fit claquer ses dents :

— J'attends quelqu'un, ajouta-t-il. — Mais toi, Saint-Just, que fais-tu des poètes?

— Je te l'ai lu, dit Saint-Just, ils ont un dixième chapitre de mes institutions.

— Eh bien! qu'y font-ils?

Saint-Just fit une moue de mépris, et regarda autour de lui à ses pieds, comme s'il eût cherché une épingle perdue sur le tapis.

— Mais....., dit-il....., des hymnes qu'on leur commandera le premier jour de chaque mois, en l'honneur de l'Eternel, et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Le 1er de Germinal, ils célébreront la nature et le peuple; en Floréal, l'amour et les époux; en Prairial, la victoire; en Messidor, l'adoption; en Thermidor, la jeunesse; en Fructidor, le bonheur; en Vendémiaire, la vieillesse; en Brumaire, l'âme immortelle; en Frimaire, la sagesse; en Nivose, la patrie; en Pluviose, le travail; et en Ventose, les amis.

Robespierre applaudit : c'est parfaitement réglé, dit-il.

— Et l'inspiration ou la mort? dit Joseph Chénier en riant.

Saint-Just se leva gravement.

— Eh! pourquoi pas, dit-il, si leurs vertus patriotiques ne les enflamment pas? Il n'y a que deux principes : la vertu ou la terreur.

Ensuite il baissa la tête, et demeura, tranquillement, le dos à la cheminée, comme ayant tout dit, et convaincu dans sa conscience qu'il savait toutes choses. Son calme était parfait, sa voix inaltérable, et sa physionomie candide, extatique et régulière.

— Voilà l'homme que j'appellerais un poète, dit Robespierre en le montrant; il voit en grand, lui, il ne s'amuse pas à des formes de style plus ou moins habiles; il jette des mots comme des éclairs dans les ténèbres de l'avenir. Et il sent que la destinée des hommes secondaires qui s'occupent du détail des idées, est de mettre en œuvre les nôtres; que nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse et contraire à l'*unité* qui doit tout régir.

Après sa phrase, il nous regarda. — Nous nous regardions. — Nous étions stupéfaits. Saint-Just approuvait du geste, et caressait ces opinions jalouses et dominatrices, opinions que se feront toujours les pouvoirs qui s'acquièrent par l'action et le mouvement, pour tâcher de dompter ces puissances mystérieuses et in-

dépendantes, qui ne se forment que par la méditation qui produit leurs œuvres, et l'admiration qu'elles excitent.

Les parvenus, favoris de la Fortune, seront éternellement irrités comme Aman, contre ces sévères Mardochées qui viennent s'asseoir, couverts de cendre, sur les degrés de leurs palais, refusant seuls de les adorer, et les forçant parfois de descendre de leur cheval et de tenir en main la bride du leur.

Joseph Chénier ne savait comment revenir de l'étonnement où il était d'entendre de pareilles choses. Enfin le caractère emporté de sa famille prit le dessus.

— Au fait, me dit-il, j'ai connu aussi dans ma vie des poètes à qui il ne manquait pour l'être qu'une chose, c'était la Poésie.

Robespierre cassa une plume dans ses doigts et prit un journal comme n'ayant pas entendu.

Saint-Just, qui était au fond assez naïf et tout d'une pièce comme un écolier non dégrossi, prit la chose au sérieux, et il se mit à parler de lui-même avec une satisfaction sans bornes et une innocence qui m'affligeait pour lui :

— Le citoyen Chénier a raison, dit-il en regardant fixement le mur devant lui, sans voir autre chose que son idée ; je sens bien que j'étais poète, moi, quand j'ai dit :

— *Les grands hommes ne meurent point dans leur lit.* — Et — *Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.* — Et — *Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle.* — Et — *La société n'est pas l'ouvrage de l'homme.* — Et — *Le bien même est souvent un moyen d'intrigue, soyons ingrats, si nous voulons sauver la patrie.*

— Ce sont, dis-je, belles maximes et paradoxes plus ou moins spartiates et plus ou moins connus, mais non de la Poésie.

Saint-Just me tourna le dos brusquement et avec humeur.

Nous nous tûmes tous quatre.

La conversation en était arrivée à ce point où l'on ne pouvait plus ajouter un mot qui ne fût un coup, et Joseph Chénier et moi n'étions pas les plus accoutumés à frapper.

Nous sortîmes d'embarras d'une manière imprévue, car tout-

à-coup Robespierre prit une petite clochette sur son bureau et sonna vivement. Un nègre entra et introduisit un homme âgé qui, à peine laissé dans la chambre, resta saisi d'étonnement et d'effroi.

— Voici encore quelqu'un de votre connaissance, dit Robespierre, je vous ai préparé à tous une petite entrevue.

C'était M. de Chénier en présence de son fils. Je frémis de tout mon corps. Le père recula. Le fils baissa les yeux, puis me regarda. Robespierre riait. Saint-Just le regardait pour deviner.

Ce fut le vieillard qui rompit le silence le premier. Tout dépendait de lui, et personne ne pouvait plus le faire taire ou le faire parler. Nous attendîmes, comme on attend un coup de hache.

Il s'avança avec dignité vers son fils :

— Il y a long-temps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-il ; je vous fais l'honneur de croire que vous venez pour le même motif que moi.

Ce Joseph si hautain, si grand, si fort, si farouche, était ployé en deux par la contrainte et la douleur.

— Mon père, dit-il lentement en pesant sur chaque syllabe, mon dieu, mon père! avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez dire?

Le père ouvrit la bouche, le fils se hâta de parler haut pour étouffer sa voix.

— Je sais.... je devine.... à-peu-près.... à peu de chose près l'affaire....

Et se tournant vers Robespierre en souriant :

— Affaire bien légère, futile en vérité....

Et à son père,

— Dont vous voulez parler. Mais je crois que vous auriez pu me la remettre entre les mains. Je suis député... moi... Je sais...

— Monsieur, je sais ce que vous êtes, dit M. de Chénier....

— Non, en vérité, dit Joseph en s'approchant, vous n'en savez rien, absolument rien. Il y a si long-temps, citoyens, qu'il n'a voulu me voir, mon pauvre père. Il ne sait seulement pas ce

qui se passe dans la République. Je suis sûr que ce qu'il vient vous dire, il n'en est pas même bien certain.

Et il lui marcha sur le pied. Mais le vieillard se recula de lui.

— C'est votre devoir, monsieur, que je veux remplir moi-même, puisque vous ne le faites pas.

— Oh! Dieu du ciel et de la terre! s'écria Joseph au supplice.

— Ne sont-ils pas curieux tous les deux? dit Robespierre à Saint-Just, d'une voix aigre et en jouissant horriblement. Qu'ont-ils donc à crier tant?

— J'ai, dit le vieux père, en s'avançant vers Robespierre, j'ai le désespoir dans le cœur en voyant...

Je me levai pour l'arrêter par le bras.

— Citoyen, dit Joseph Chénier à Robespierre, permets-moi de te parler en particulier, ou d'emmener mon père, d'ici, un moment. Je le crois malade et un peu troublé.

— Impie! dit le vieillard, veux-tu être aussi mauvais fils que mauvais...

— Monsieur, dis-je en lui coupant la parole, il était inutile de me consulter ce matin.

— Non, non! dit Robespierre avec sa voix aiguë et son incroyable sang-froid; non, ma foi, je ne veux pas que ton père me quitte, Chénier! Je lui ai donné audience; il faut bien que j'écoute. — Et pourquoi donc veux-tu qu'il s'en aille? — Que crains-tu donc qu'il m'apprenne? — Ne sais-je pas à-peu-près tout ce qui se passe, et même tes ordonnances du matin, Docteur!

— C'est fini! dis-je en retombant accablé sur ma chaise.

Joseph, par un dernier effort, s'avança hardiment et se plaça de force entre son père et Robespierre :

— Après tout, dit-il à celui-ci, nous sommes égaux, nous sommes frères, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je puis te dire, citoyen, des choses que tout autre qu'un représentant à la Convention nationale n'aurait pas droit de te dire, n'est-ce pas? — Eh bien! je te dis que mon bon père que voici, mon bon vieux père, qui me déteste à présent, parce que je suis député, va te dire quelque affaire de famille bien au-dessous de tes graves oc-

cupations, vois-tu, citoyen Robespierre! Tu as de grandes affaires, toi; tu es seul, tu marches seul, toutes ces choses d'intérieur, ces petites brouilleries, tu les ignores, heureusement pour toi. Tu ne dois pas t'en occuper.

Et il le prenait par les deux mains.

— Non, je ne veux pas absolument que tu l'écoutes, vois-tu; je ne le veux pas. Et en faisant le rieur : — Mais c'est que ce sont des niaiseries, de vraies niaiseries qu'il va te dire.

Et en bavardant plus bas :

— Quelque plainte de ma conduite passée, de vieilles, vieilles idées monarchiques qu'il a. Je ne sais quoi, moi. Écoute, mon ami, toi, notre grand citoyen, notre maître — oui, je le pense franchement — va, va à tes affaires, à l'assemblée où l'on t'écoute — ou plutôt, tiens, renvoie-nous — Oui, tiens, franchement, mets-nous à la porte; nous sommes de trop.

Messieurs, nous sommes indiscrets, partons. Il prenait son chapeau, pâle et haletant, couvert de sueur, tremblant :

— Allons, docteur; allons, mon père, j'ai à vous parler. Nous sommes indiscrets. — Et Saint-Just donc, qui arrive de si loin pour le voir! de l'armée du Nord! N'est-il pas vrai, Saint-Just?

Il allait, il venait, il avait les larmes aux yeux, il prenait Robespierre par les bras, son père par les épaules, il était fou.

Robespierre se leva, et avec un air de bonté perfide, tendit la main au vieillard par-devant son fils. — Celui-ci crut tout sauvé; nous sentîmes tout perdu. M. de Chénier s'attendrit de ce seul geste, comme font les vieillards faibles.

— Oh! vous êtes bon! s'écria-t-il. C'est un système que vous avez, n'est-ce pas? c'est un système qui fait qu'on vous croit mauvais. Rendez-moi mon fils aîné, monsieur de Robespierre! Rendez-le-moi, je vous en conjure; il est à Saint-Lazare. C'est bien le meilleur des deux, allez; vous ne le connaissez pas! Il vous admire beaucoup et il admire tous ces messieurs aussi; il m'en parle souvent. Il n'est point exagéré du tout, du tout, quoi qu'on ait pu vous dire. Celui-ci a eu peur de se compromettre, et ne vous a pas parlé, mais moi, qui suis père, monsieur, et qui suis bien vieux, je n'ai pas peur. D'ailleurs vous êtes un homme

comme il faut, il ne s'agit que de voir votre air et vos manières; et avec un homme comme vous on s'entend toujours, n'est-ce pas?

Puis à son fils :

Ne me faites point de signes! ne m'interrompez pas! vous m'importunez! laissez monsieur agir selon son cœur, il s'entend un peu mieux que vous en gouvernement, peut-être! — Vous avez toujours été jaloux d'André, dès votre enfance. Laissez-moi, ne me parlez pas.

Le malheureux Joseph! il n'aurait pas parlé, il était muet de douleur et moi aussi.

— Ah! dit Robespierre en s'asseyant et ôtant ses lunettes paisiblement et avec soulagement. Voilà donc leur grande affaire! Dis donc, Saint-Just! ne s'imaginaient-ils pas que j'ignorais l'emprisonnement du petit frère? Ces gens-là me croient fou, en vérité. Seulement il est bien vrai que je ne me serais pas occupé de lui de quelques jours.

Eh bien! ajouta-t-il en prenant sa plume et griffonnant, on va faire passer l'affaire de ton fils.

— Voilà! dis-je en étouffant.

— Comment! passer? dit le père interdit.

— Oui, citoyen, dit Saint-Just en lui expliquant froidement la chose, passer au tribunal révolutionnaire où il pourra se défendre.

— Et André? dit M. de Chénier.

— Lui? répondit Saint-Just, à la Conciergerie.

— Mais il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre André, dit son père.

— Eh bien! il dira cela au tribunal, reprit Robespierre, tant mieux pour lui! —

Et en parlant il écrivait toujours.

— Mais à quoi bon l'y envoyer? disait le pauvre vieillard.

— Pour qu'il se justifie, répondait aussi froidement Robespierre, écrivant toujours.

— Mais l'écoutera-t-on? dit Joseph!

Robespierre mit ses lunettes et le regarda fixement, ses

yeux luisaient sous leurs yeux verts comme ceux des hibous.

— Soupçonnes-tu l'intégrité du tribunal révolutionnaire? dit-il!

Joseph baissa la tête et dit : non! — en soupirant profondément.

Saint-Just dit gravement :

— Le tribunal absout quelquefois.

— Quelquefois! dit le père tremblant et debout.

— Dis donc, Saint-Just, reprit Robespierre, en recommençant à écrire ; sais-tu que c'est aussi un poète, celui-là? Justement nous parlions d'eux, et ils parlent de nous; tiens, voilà une gentillesse de sa façon. C'est tout nouveau, n'est-il pas vrai, Docteur? Dis donc, Saint-Just, il nous appelle *bourreaux*, *barbouilleurs de lois*.

— Rien que cela, dit Saint-Just, en prenant le papier, que je ne reconnus que trop, et qu'il avait fait dérober par ses merveilleux espions.

Tout-à-coup Robespierre tira sa montre, se leva brusquement et dit: *Deux heures!*

Il nous salua et courut à la porte de sa chambre, par laquelle il était entré avec Saint-Just. Il l'ouvrit, entra le premier et à demi dans l'autre appartement, où j'aperçus des hommes, et, laissant sa main sur la clef, comme avec une sorte de crainte, et prêt à nous fermer la porte au nez, dit d'une voix aigre, fausse et ferme:

— Ceci est seulement pour vous faire voir que je sais tout ce qui se passe assez promptement; puis, se tournant vers Saint-Just, qui le suivait paisiblement, avec un sourire ineffable de douceur :

— Dis donc, Saint-Just, je crois que je m'entends aussi bien que les poètes à composer des scènes de famille?

— Attends! Maximilien! cria Joseph, en lui montrant le poing et s'en allant par la porte opposée, qui, cette fois, s'ouvrit d'elle-même, je vais à la Convention avec Tallien.

— Et moi, aux Jacobins, dit Robespierre avec sécheresse et orgueil.

— Avec Saint-Just, ajouta Saint-Just d'une voix terrible.

En suivant Joseph pour sortir de la tannière :

— Reprenez votre second fils, dis-je au père ; car vous venez de tuer l'aîné.

Et nous sortîmes, sans oser nous retourner pour le voir.

CHAPITRE XXXIV.

Un soir d'été.

Ma première action fut de cacher Joseph Chénier. Personne, alors malgré la terreur, ne refusait son toit à une tête menacée. Je trouvai vingt maisons. J'en choisi une pour Joseph. Il s'y laissa conduire en pleurant comme un enfant ! Caché le jour, il courait la nuit chez tous les représentans ses amis pour leur donner du courage. Il était navré de douleur, il ne parlait plus que pour hâter le renversement de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon. Il ne vivait plus que de cette idée. Je m'y livrai comme lui, comme lui je me cachai. J'étais partout excepté chez moi. Quand Joseph Chénier se rendait à la Convention, il entrait et sortait entouré d'amis et de représentans auxquels on n'osait toucher. Une fois dehors on le faisait disparaître, et la troupe même des espions de Robespierre, la plus subtile volée de sauterelles, qui jamais se soit abattue sur Paris comme une plaie, ne put trouver sa trace. La tête d'André Chénier dépendait d'une question de temps.—Il s'agissait de savoir ce qui mûrirait le plus vite, ou la colère de Robespierre ou la colère des conjurés. Dès la première nuit qui suivit cette triste scène, du 5 au 6 Thermidor, nous visitâmes tous ceux qu'on nomma depuis *thermidoriens*, tous depuis Tallien jusqu'à Barras, depuis Lecointre jusqu'à Vadier. Nous les unissions d'intention sans les rassembler. — Chacun était décidé, mais tous ne l'étaient pas.

Je revins triste. Voici le résultat de ce que j'avais vu.

La République était minée et contre-minée. La mine de Robespierre partait de l'Hôtel-de-Ville; la contre-mine de Tallien des Tuileries. Le jour où les mineurs se rencontreraient serait le jour de l'explosion. Mais il y avait unité du côté de Robespierre, désunion dans les Conventionnels qui attendaient son attaque. Nos efforts pour les presser de commencer n'aboutirent cette nuit et la nuit suivante du 6 au 7 qu'à des conférences timides et partielles. Les Jacobins étaient prêts dès long-temps. La Convention voulait attendre les premiers coups. Le 7, quand le jour vint, on en était là.

Paris sentait la terre remuer sous lui. L'évènement futur se respirait dans l'air des carrefours, comme il arrive toujours ici. Les places étaient encombrées de parleurs. Les portes étaient béantes. Les fenêtres questionnaient les rues.

Nous n'avions rien pu savoir de Saint-Lazare. Je m'y étais montré. On m'avait fermé la porte avec fureur et presque arrêté. J'avais perdu la journée en recherches vaines. Vers dix heures du soir des groupes couraient les places publiques. Des hommes agités jetaient une nouvelle dans les rassemblemens et s'enfuyaient. On disait : Les sections vont prendre les armes! — On conspire à la Convention. — Les Jacobins conspirent. — La Commune suspend les décrets de la Convention. — Les canonniers viennent de passer.

On criait :

— Grande pétition des Jacobins à la Convention en faveur du peuple.

Quelquefois toute une rue courait et s'enfuyait sans savoir pourquoi, comme balayée par le vent. Alors les enfans tombaient, les femmes criaient, les volets des boutiques se fermaient, et puis le silence régnait pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un nouveau tumulte vînt tout remuer.

Le soleil était voilé par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et pensant tout d'un coup qu'après deux nuits, ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes. Les portiers dans

les rues. Je montai, j'entrai seul; je trouvais tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs maronniers verts et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillans; les arbres des Champs-Elysées, tout blancs de poussière, la place toute noire de têtes d'hommes, et au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la liberté et la guillotine.

Cette soirée d'été était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres, et sous le nuage lourd et bleu, en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et les chapeaux noirs; lueurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit, que comme la voix des vagues de l'Océan; et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout d'un coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là, excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un desir invincible de voir me fit oublier ma situation, je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné, il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations, je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au

milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge, et chargée de plus de quatre-vingts corps vivans. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leur fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante, que trois forts chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage et que, du bord, on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des sans-culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense, et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules, et interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait, à-la-fois, de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés : NON! NON! NON!

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir renverser. Le cœur me battait violemment, j'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me sem-

blait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait, du nuage, un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur; alors le peuple gémissait, et après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut; je jetais des cris inentendus, j'invoquais le peuple! Je lui disais : Courage, et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais hélas! en avant! Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là, semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple irrité murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait: je quittai ma lunette, pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrein. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais, par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient, de tout le corps, les têtes de la multitude.

J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les avais vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne, et, tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre,
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour ?

Tout-à-coup un mouvement violent, qu'il fit, me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout-à-coup.

Les quais si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait, pour s'enfuir, dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfans de leurs robes. La colère était éteinte.... il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis encore je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux juremens, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs, qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes, exprimaient l'abandon de la résistance, et gémissaient sur leur faiblesse. La nation humiliée ployait le dos, et roulait par troupeau, entre une fausse statue, une Liberté, qui n'était que l'image d'une image, et un réel échafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le mo-

ment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur toute l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fît entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente, pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc, entre le grand bras et le billot, et, quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant tout haut une prière de désespéré, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout. Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie, en ayant le courage de voir toute sa mort.

La tête roula, et ce qu'il avait là s'enfuit avec le sang.

CHAPITRE XXXV.

Un tour de roue.

Ici le Docteur noir fut quelque temps sans pouvoir continuer. Tout-à-coup il se leva et dit ce qui suit, en marchant vivement dans la chambre de Stello :

— Une rage incroyable me saisit alors ! je sortis violemment de ma chambre en criant sur l'escalier : les bourreaux ! les scélérats ! livrez-moi si vous voulez ! vous me cherchez ! me voilà ! — Et j'allongeais ma tête ! comme la présentant au couteau. J'étais dans le délire.

Eh! que faisais-je? — Je ne trouvai sur les marches de l'escalier que deux petits enfans, ceux du portier. Leur innocente présence m'arrêta. Ils se tenaient par la main, et tout effrayés de me voir, se serraient contre la muraille pour me laisser passer comme un fou que j'étais. Je m'arrêtai et je me demandai où j'allais et comment cette mort transportait ainsi celui qui avait tant vu mourir. Je redevins à l'instant maître de moi, et, me repentant profondément d'avoir été assez insensé pour espérer, pendant un quart d'heure de ma vie, je redevins l'impassible spectateur des choses, que je fus toujours. — J'interrogeai ces enfans sur mon canonnier, il était venu depuis le 5 Thermidor tous les matins à huit heures; il avait brossé mes habits et dormi près du poèle. Ensuite, ne me voyant pas venir, il était parti sans questionner personne. — Je demandai aux enfans où était leur père. Il était allé sur la place voir la cérémonie. Moi, je l'avais trop bien vue.

Je descendis plus lentement, et pour satisfaire le desir violent qui me restait, celui de voir comment se conduirait la destinée, et si elle aurait l'audace d'ajouter le triomphe général de Robespierre à ce triomphe partiel. Je n'en aurais pas été surpris.

La foule était si grande encore et si attentive sur la place, que je sortis sans être vu, par ma grande porte ouverte et vide. Là, je me mis à marcher les yeux baissés sans sentir la pluie. La nuit ne tarda pas à venir, je marchais toujours en pensant. Partout j'entendais à mes oreilles les cris populaires, le roulement lointain de l'orage, le bruissement régulier de la pluie; partout je croyais voir la statue et l'échafaud se regardant tristement par-dessus les têtes vivantes et les têtes coupées. J'avais la fièvre. Continuellement j'étais arrêté dans les rues par des troupes qui passaient, par des hommes qui couraient en foule. Je m'arrêtais, je laissais passer, et mes yeux baissés ne pouvaient regarder que le pavé luisant, glissant et lavé par la pluie. Je voyais mes pieds marcher et je ne savais pas où ils allaient. Je réfléchissais sagement, je raisonnais logiquement, je voyais nettement et j'agissais en insensé. L'air avait été rafraîchi, la pluie avait

séché dans les rues et sur moi, sans que je m'en fusse aperçu. Je suivais les quais, je passais les ponts, je les repassais cherchant à marcher seul sans être coudoyé, et je ne pouvais y réussir. J'avais du peuple à côté de moi, du peuple devant, du peuple derrière, du peuple dans la tête, du peuple partout : c'était insupportable. On me croisait, on me poussait, on me serrait. Je m'arrêtais alors, et m'asseyais sur une borne ou une barrière; je continuais à réfléchir. Tous les traits du tableau me revenaient plus colorés devant les yeux; je revoyais les Tuileries rouges, la place houleuse et noire, le gros nuage, et la grande statue et la grande guillotine se regardant. Alors je partais de nouveau; le peuple me reprenait, me heurtait et me roulait encore. Je le fuyais machinalement, mais sans en être importuné; au contraire, la foule berce et endort. J'aurais voulu qu'elle s'occupât de moi, pour être délivré par l'extérieur de l'intérieur de moi-même. La moitié de la nuit se passa ainsi dans un vagabondage de fou. Enfin, comme je m'étais assis sur le parapet d'un quai, et que l'on m'y pressait encore, je levai les yeux et regardai autour de moi et devant moi. J'étais devant l'Hôtel-de-Ville, je le reconnnus à son cadran lumineux, qui semble de loin une large lune sur laquelle des heures magiques seraient marquées. Le cadran disait minuit et vingt minutes, je crus rêver. Ce qui m'étonna surtout, fut de voir très réellement autour de moi une quantité d'hommes assemblés. Sur la Grève, sur les quais partout, on allait sans savoir où. Devant l'Hôtel-de-Ville, surtout on regardait une grande fenêtre éclairée. C'était celle du conseil de la Commune. Sur les marches du vieux palais était rangé un bataillon épais d'hommes en bonnets rouges, armés de piques, et chantant la Marseillaise. Le reste du peuple était dans la stupeur et parlait à voix basse.

Je pris la sinistre résolution d'aller chez Joseph Chénier. J'arrivai bientôt à une étroite rue de l'île Saint-Louis où il s'était réfugié. Une vieille femme, notre confidente, qui m'ouvrit en tremblant, après m'avoir fait long-temps attendre, me dit : « qu'il dormait, qu'il était bien content de sa journée, qu'il avait « reçu dix représentans sans oser sortir, que demain on allait at-

taquer Robespierre, et que le 9 il irait avec moi délivrer M. André. Qu'il prenait des forces. »

L'éveiller pour lui dire : Ton frère est mort, tu arriveras trop tard ; tu crieras. Mon frère ! et l'on ne te répondra pas ; tu diras : Je voulais le sauver, et l'on ne te croira jamais, ni pendant ta vie, ni après ta mort ! — Oh ! non !

— Qu'il prenne des forces, dis-je, il en aura besoin demain.

Et je recommençai dans la rue ma nocturne marche, résolu de ne pas rentrer chez moi que l'évènement ne fût accompli. Je passai la nuit à rôder de l'Hôtel-de-Ville au Palais-National, des Tuileries à l'Hôtel-de-Ville. Tout Paris semblait aussi bivouaquer.

Le jour du 8 thermidor se leva bientôt et très brillant. Ce fut un bien long jour que celui-là. Je vis du dehors le combat intérieur du grand corps de la République. Au Palais-National, contre l'ordinaire, le silence était sur la place, et le bruit dans le château. Le peuple attendit encore son arrêt tout le jour, mais vainement. Les partis se formaient. La Commune enrôlait des Sections entières de la garde nationale. Les Jacobins étaient ardens à pérorer dans les groupes.

On portait des armes ; on les entendait essayer par des explosions inquiétantes. La nuit revint, et l'on apprit seulement que Robespierre était plus fort que jamais, et qu'il avait frappé d'un discours puissant ses ennemis de la Convention. — Quoi ! il ne tomberait pas ! quoi ! il vivrait, il tuerait, il régnerait ! — Qui aurait eu, cette autre nuit, un toit, un lit, un sommeil ? — Personne autour de moi ne s'en souvint, et moi je ne quittai pas le place. J'y vécus, j'y pris racine.

Il arriva enfin le second jour, le jour de crise, et mes yeux fatigués le saluèrent de loin. La Dispute foudroyante hurla tout le jour encore dans le palais qu'elle faisait trembler. Quand un cri, quand un mot s'envolait au-dehors, il bouleversait Paris, et tout changeait de face. Les dés étaient jetés sur le tapis, et les têtes aussi. Quelquefois un des pâles joueurs venait respirer et s'essuyer le front à une fenêtre ; alors le peuple lui demandait avec anxiété qui avait gagné la partie où il était joué lui-même.

Tout-à-coup on apprend avec la fin du jour et de la séance, on apprend qu'un cri étrange, inentendu, imprévu, a été jeté : *A bas le tyran!* et que Robespierre est en prison. La guerre commence aussitôt. Chacun court à son poste. Les tambours roulent, les armes brillent, les cris s'élèvent. L'Hôtel-de-Ville gémit avec son tocsin et semble appeler son maître. Les Tuileries se hérissent de fer. Robespierre reconquis règne en son palais, l'Assemblée dans le sien. Toute la nuit la Commune et la Convention appellent à leur secours et mutuellement s'excommunient.

Le peuple était flottant entre ces deux puissances. Les citoyens erraient par les rues, s'appelant, s'interrogeant, se trompant, et craignant de se perdre eux-mêmes et la nation; beaucoup demeuraient en place, et, frappant le pavé de la crosse de leurs fusils, s'y appuyaient le menton, en attendant le jour et la vérité.

Il était minuit. J'étais sur la place du Carrousel lorsque dix pièces de canon y arrivèrent. A la lueur des mèches allumées et de quelques torches, je vis que les officiers plaçaient leurs pièces avec indifférence sur la place, comme en un parc d'artillerie, les unes braquées contre le Louvre, les autres vers la rivière. Ils n'avaient dans les ordres qu'ils donnaient aucune intention décidée. Ils s'arrêtèrent et descendirent de cheval, ne sachant guère à la disposition de qui ils venaient se mettre. Les canonniers se couchèrent à terre. Comme je m'approchais d'eux, j'en remarquai un, le plus fatigué peut-être, mais à coup sûr le plus grand de tous, qui s'était établi commodément sur l'affût de sa pièce, et commençait à ronfler déjà. Je le secouai par le bras : c'était mon paisible canonnier; c'était Blaireau.

Il se gratta la tête un moment avec un peu d'embarras, me regarda sous le nez, puis, me reconnaissant, se leva de toute son étendue assez languissamment. Ses camarades habités à le vénérer, comme chef de pièce, vinrent pour l'aider à quelque manœuvre. Il allongea un peu ses bras et ses jambes pour les dégourdir, et leur dit :

— Oh! restez, restez, allez, ce n'est rien! C'est le citoyen

que voilà, qui vient boire un peu la goutte avec moi. Hein?—

Les camarades recouchés ou éloignés:

— Eh bien! dis-je, mon grand Blaireau, qu'est-ce donc qui arrive aujourd'hui?

Il prit la mèche de son canon et s'amusa à y allumer sa pipe.

— Oh! c'est pas grand'chose, me dit-il.

— Diable! dis-je.

Il huma sa pipe avec bruit, et la mit en train.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu non! pas la peine de faire attention à ça!

Il tourna la tête par-dessus ses hautes épaules pour regarder, d'un air de mépris, le Palais-National des Tuileries, avec toutes ses fenêtres éclairées.

— C'est, me dit-il, un tas d'avocats qui se chamaillent là-bas! Et c'est tout.

— Ah! ça ne te fait pas d'autre effet à toi? lui dis-je en prenant un ton cavalier, et voulant lui frapper sur l'épaule, mais n'y arrivant pas.

— Pas davantage, me dit Blaireau avec un air de supériorité incontestable.

Je m'assis sur son affût et je rentrai en moi-même. J'avais honte de mon peu de philosophie à côté de lui.

Cependant j'avais peine à ne pas faire attention à ce que je voyais. Le Carrousel se chargeait de bataillons qui venaient se serrer en masse devant les Tuileries, et se reconnaissaient avec précaution. C'était la Section de la Montagne, celle de Guillaume-Tell, celles des Gardes-Françaises et de la Fontaine-Grenelle qui se rangeaient autour de la Convention. Etait-ce pour la cerner ou la défendre?

Comme je me faisais cette question, des chevaux accoururent. Ils enflammaient le pavé de leurs pieds. Ils vinrent droit aux canonniers.

Un gros homme, qu'on distinguait mal à la lueur des torches, et qui beuglait d'une étrange façon, devançait tous les autres. Il brandissait un grand sabre courbe, et criait de loin :

— Citoyens canonniers, à vos pièces! — Je suis le général

Henriot. Criez vive Robespierre, mes enfans! Les traîtres sont là! enfans! Brûlez-leur un peu la moutache! Hein! faudra voir s'ils feront aller les bons enfans, comme ils voudront. Hein! c'est que je suis là, moi. — Hein! vous me connaissez bien, mes fils! pas vrai?

Pas un mot de réponse. Il chancelait sur son cheval, et se renversant en arrière, soutenait son gros corps sur les rênes, et faisait cabrer le pauvre animal qui n'en pouvait plus.

— Eh ben! où sont donc les officiers ici? mille dieux! continuait-il. Vive la nation! Dieu de Dieu! et Robespierre! les amis! — Allons! nous sommes des sans-culottes et de bons garçons, qui ne nous mouchons pas du pied, n'est-ce pas? — Vous me connaissez bien? — Hein! vous savez, canonniers, que je n'ai pas froid aux yeux, moi! — Tournez-moi vos pièces sur cette barraque, où sont tous les filous et les gredins de la Convention.

Un officier s'approcha et lui dit: Salut! — Va te coucher! Je n'en suis pas. — Ni vu, ni connu, — tu m'ennuies.

Un second dit au premier:

— Mais dis donc, toi, on ne sait pas au fait s'il n'est pas général, ce vieil ivrogne.

— Ah! bah! qu'est-ce que ça me fait, dit le premier? Et il s'assit.

Henriot écumait. Je te fendrai le crâne comme un melon, si tu n'obéis pas, mille tonnerres!

— Oh! pas de ça, Lisette! reprit l'officier en lui montrant le bout d'un écouvillon. Tiens-toi tranquille, s'il vous plaît, citoyen.

Les espèces d'aides-de-camp qui suivaient Henriot, s'efforçaient inutilement d'*enlever* les officiers et de les décider: ils les écoutaient beaucoup moins encore que leur gros buveur de général.

Le vin, le sang, la colère, étranglaient l'ignoble Henriot. Il criait; il jurait Dieu! il maugréait, il hurlait; il se frappait la poitrine; il descendait de cheval et se jetait par terre; il remontait et perdait son chapeau à grandes plumes. Il courait de la

droite à la gauche et embarrassait les pieds du cheval dans les affûts. Les canonniers le regardaient sans se déranger, et riaient. Les citoyens armés venaient le regarder avec des chandelles et des torches, et riaient.

Henriot recevait de grossières injures et rendait des imprécations de cabaretier saoul.

— Oh! le gros sanglier, — sanglier sans défenses! — Oh! oh! qu'est-ce qu'il nous veut, le porc empanaché?

Il criait: A moi les bons sans-culottes! à moi les solides à trois poils! que j'extermine toute cette enragée canaille de Tallien! Fendons la gorge à Boissy-d'Anglas; éventrons Collot d'Herbois; coupons le sifflet à Merlin-Thionville; faisons un hachis de conventionnels sur le Billaud-Varennes, mes enfans!

— Allons! dit l'adjudant-major des canonniers, commence par faire demi-tour, vieux fou. En v'là assez. C'est assez d'parade comm'ça. Tu ne passeras pas.

En même temps il donna un coup de pommeau de sabre dans le nez du cheval d'Henriot. Le pauvre animal se mit à courir dans la place du Carrousel, emportant son gros maître, dont le sabre et le chapeau traînaient à terre, renversant sur son chemin des soldats pris par le dos, des femmes qui étaient venues accompagner les Sections, et de pauvres petits garçons, accourus pour regarder, comme tout le monde.

L'ivrogne revint encore à la charge, et avec un peu plus de bon sens (le froid sur la tête et le galop l'avaient un peu dégrisé), dit à un autre officier :

—Songe bien, citoyen, que l'ordre de faire feu sur la Convention, c'est de la Commune que je te l'apporte, et de la part de Robespierre, Saint-Just et Couthon. J'ai le commandement sur toute la garnison. Tu entends, citoyen?

L'autre ôta son chapeau. Mais il répondit avec un sang-froid parfait :

— Donne-moi un ordre par écrit, citoyen. Crois-tu que je serai assez bête pour faire feu sans preuve d'ordre! — Oui! pas mal! — Je ne suis pas au service d'hier, va! pour me faire guillotiner demain. — Donne-moi un ordre signé, et je brûle le

Palais-National et la Convention comme un paquet d'allumettes.

Là-dessus il retroussa sa moustache, et tourna le dos.

— Autrement, ajouta-t-il, ordonne le feu toi-même aux artilleurs et je ne soufflerai pas.

Henriot le prit au mot. Il vint droit à Blaireau.

— Canonnier, dit-il, je te connais.

Blaireau ouvrit de grands yeux hébétés, et dit :

— Tiens! il me connaît!

— Je t'ordonne de tourner ta pièce sur le mur, là-bas, et de faire feu.

Blaireau bâilla. Puis il se mit à l'ouvrage, et d'un tour de bras, la pièce fut braquée. Il ploya ses grands genoux, et en pointeur expérimenté, ajusta le canon, mettant en ligne les deux points de mire vis-à-vis la plus grande fenêtre allumée du château.

Henriot triomphait.

Blaireau se redressa de toute sa hauteur, et dit à ses quatre camarades qui se tenaient à leur poste pour servir la pièce deux à droite, deux à gauche :

— Ce n'est pas tout-à-fait ça, mes petits amis. — Un petit tour de roue encore!

Moi, je regardai cette roue du canon qui tournait en avant, puis retournait en arrière; et je crus voir la roue mythologique de la Fortune. Oui, c'était elle... C'était elle-même, réalisée, en vérité.

A cette roue était suspendu le destin du monde. Si elle allait en avant et pointait la pièce, Robespierre était vainqueur. En ce moment même, les Conventionnels avaient appris l'arrivée d'Henriot; en ce moment même, ils s'asseyaient pour mourir, sur leurs chaises curules. Le peuple des tribunes s'était enfui et le racontait autour de nous. Si le canon faisait feu, l'Assemblée se séparait, et les Sections réunies passaient au joug de la Commune. La Terreur s'affermissait, puis s'adoucissait, puis restait.... restait un Richard trois, ou un Cromwell, ou, après un Octave.... qui sait?

Je ne respirais pas, je regardais, je ne voulais rien dire.

Si j'avais dit un mot à Blaireau, si j'avais mis un grain de sable, le souffle d'un geste sous la roue, je l'aurais fait reculer. Mais non, je n'osai le faire, je voulus voir ce que le Destin seul enfanterait.

Il y avait un petit trottoir usé, devant la pièce, les quatre servans ne pouvaient poser également les roues qui glissaient toujours en arrière.

Blaireau se recula, et se croisa les bras en artiste découragé et mécontent. Il fit la moue.

Il se tourna vers un officier d'artillerie :

— Lieutenant! — c'est trop jeune tout ça! — c'est trop jeune ces servans-là, ça ne sait pas manier sa pièce. Tant que vous me donnerez ça, n'y a pas moyen d'aller! — N'y a pas de plaisir!

Le lieutenant répondit avec humeur :

— Je ne te dis pas de faire feu, moi; je ne dis rien.

—Ah! ben! c'est différent, dit Blaireau, en bâillant. Ah! ben! ni moi non plus, je ne suis plus du jeu. Bonsoir.

En même temps, il donna un coup de pied à sa pièce, la fit rouler en travers, et se coucha dessus.

Henriot tira son sabre, qu'on lui avait ramassé.

— Feras-tu feu! dit-il.

Blaireau fumait, et tenant à la main sa mèche éteinte, répondit :

— Ma chandelle est morte! va te coucher!

Henriot, suffoqué de rage, lui donna un coup de sabre à fendre un mur, mais c'était un revers d'ivrogne, si mal appliqué, qu'il ne fit qu'effleurer la manche de l'habit, et à peine la peau, à ce que je jugeai.

C'en fut assez pour décider l'affaire contre Henriot. Les canonniers furieux firent pleuvoir sur son cheval une grêle de coups de poing, de pied, d'écouvillon, et le malencontreux général, couvert de boue, ballotté par son coursier, comme un sac de blé sur un âne, fut emporté vers le Louvre, pour arriver, comme vous le savez, à l'Hôtel-de-Ville, où Coffinhal le Jacobin le jeta par la fenêtre sur un tas de fumier, son lit naturel.

En ce moment même arrivent des commissaires de la Convention; ils crient de loin que Robespierre, Saint-Just, Couthon,

Henriot, sont mis *hors la loi*. Les sections répondent à ce mot magique par des cris de joie. Le Carrousel s'illumine subitement. Chaque fusil porte un flambeau. *Vive la liberté! Vive la Convention! A bas les tyrans!* sont les cris de la foule armée. Tout marche à l'Hôtel-de-Ville, et tout le peuple se soumet ou se disperse au cri magique qui fut l'*interdit* républicain : *Hors la loi!*

La Convention, assiégée, fit une sortie et vint des Tuileries assiéger la Commune à l'Hôtel-de-Ville. Je ne la suivis pas; je ne doutais pas de sa victoire. Je ne vis pas Robespierre se casser le menton au lieu de la cervelle, et recevoir l'injure comme il eût reçu l'hommage, avec orgueil et en silence. Il avait attendu la soumission de Paris, au lieu d'envoyer et d'aller la conquérir comme la Convention. Il avait été lâche. Tout était dit pour lui. Je ne vis pas son frère se jeter sur les baïonnettes par le balcon de l'Hôtel-de-Ville, Lebas se casser la tête, et Saint-Just aller à la guillotine comme il y avait envoyé, les bras croisés, les yeux et les pensées au ciel, comme le grand-inquisiteur de la Liberté.

Ils étaient vaincus; peu m'importait le reste.

Je restai sur la même place, et, prenant les mains longues et ignorantes de mon canonnier naïf, je lui fis cette petite allocution :

— O Blaireau! ton nom ne tiendra pas la moindre place dans l'histoire, et tu t'en soucies peu, pourvu que tu dormes le jour et la nuit, et que ce ne soit pas loin de Rose. Tu es trop simple et trop modeste, Blaireau; car je te jure que de tous les hommes appelés *grands* par les conteurs d'histoire, il y en a peu qui aient fait des choses aussi grandes que celles que tu viens de faire. Tu as retranché du monde un règne et une ère démocratique; tu as fait reculer la Révolution d'un pas; tu as blessé à mort la République. Voilà ce que tu as fait, ô grand Blaireau! — D'autres hommes vont gouverner, qui seront félicités de ton œuvre, et qu'un souffle de toi aurait pu disperser comme la fumée de ta pipe solennelle. On écrira beaucoup et long-temps, et peut-être toujours sur le 9 thermidor, et jamais on ne pen-

sera à te rapporter l'hommage d'adoration qui t'est dû tout aussi justement qu'à tous les hommes d'action qui pensent si peu et qui savent si peu comment ce qu'ils ont fait s'est fait, et qui sont bien loin de ta modestie et de ta candeur philosophiques. Qu'il ne soit pas dit qu'on ne t'ait pas rendu hommage : c'est toi, ô Blaireau! qui es veritablement l'homme de la Destinée.

Cela dit, je m'inclinai avec un respect réel et plein d'humiliation, après avoir vu ainsi tout au fond de la source d'un des plus grands évènemens politiques du monde.

Blaireau pensa, je ne sais pourquoi, que je me moquais de lui. Il retira sa main des miennes très doucement par respect, et se gratta la tête :

— Si c'était, dit ce grand homme, un effet de votre bonté de regarder un peu mon bras gauche, seulement pour voir.

— C'est juste, dis-je.

Il ôta sa manche, et je pris une torche.

— Remercie Henriot, mon fils, lui dis-je, il t'a défait des plus dangereux de tes hiéroglyphes. Les fleurs de lys, les Bourbons et Madeleine sont enlevés avec l'épiderme, et après demain tu seras guéri et marié si tu veux.

Je lui serrai le bras avec mon mouchoir, je l'emmenai chez moi, et ce qui fut dit fut fait.

De long-temps encore je ne pus dormir, car le serpent était écrasé, mais il avait dévoré le cygne de la France.

Vous connaissez trop votre monde, pour que je cherche à vous persuader que mademoiselle de Coigny s'empoisonna, et que madame de Saint-Aignan se poignarda. Si la douleur fut un poison pour elles, ce fut un poison lent. Le 9 thermidor les fit sortir de prison. Mademoiselle de Coigny se réfugia dans le mariage; mais bien des choses m'ont porté à croire qu'elle ne se trouva pas très bien de ce lieu d'asile. — Pour madame de Saint-Aignan, un long veuvage, une mélancolie douce et

affectueuse, l'éducation de trois beaux enfans, furent toute sa vie, dans la solitude du château de Saint-Aignan. Un an environ après sa prison, une femme vint me demander de sa part *un portrait*. Elle avait attendu la fin du deuil de son mari, pour me faire reprendre ce trésor. — Elle desirait ne pas me voir. — Je donnai la précieuse boîte de maroquin violet, et je ne la revis pas. — Tout cela était très bien, très pur, très délicat. — J'ai respecté ses volontés, et je respecterai toujours son souvenir charmant, car elle n'est plus.

Jamais aucun voyage ne lui fit quitter ce portrait, m'a-t-on dit; jamais elle ne consentit à le laisser copier : peut-être l'a-t-elle brisé en mourant; peut-être est-il resté dans un tiroir de secrétaire du vieux château, où les petits-enfans de la belle duchesse l'auront toujours pris pour un grand-oncle : c'est la destinée des portraits. Ils ne font battre qu'un seul cœur, et, quand ce cœur ne bat plus, il faut les effacer.

CHAPITRE XXXVI.

Le ciel d'Homere.

Les dernières paroles du Docteur noir résonnaient encore dans la grande chambre de Stello, lorsque celui-ci s'écria, en levant les deux bras au-dessus de sa tête :

— Oui, cela dut se passer ainsi !

— Mes histoires, dit rudement le conteur satirique, sont, comme toutes les paroles des hommes, à moitié vraies.

— Oui, cela dut se passer ainsi, poursuivit Stello; oui, je l'atteste par tout ce que j'ai souffert en écoutant. Comme l'on sent la ressemblance du portrait d'un inconnu ou d'un mort, je sens la ressemblance des vôtres. Oui, leurs passions et leurs intérêts les firent parler ainsi. Ainsi donc, des trois formes de pouvoir pos-

sibles, la première nous craint, la seconde nous dédaigne comme inutiles, la troisième nous hait et nous nivelle comme supériorités aristocratiques. Sommes-nous donc les îlotes éternels des sociétés ?

Ilotes ou dieux, dit le Docteur; vous souvient-il en outre d'un certain Platon, qui nommait les poètes imitateurs de fantômes et les chassait de sa République? Mais aussi il les nommait divins. Platon aurait eu raison de les adorer, en les éloignant des affaires; mais l'embarras où il est pour conclure (ce qu'il ne fait pas), et pour unir son adoration à son bannissement, montre à quelles pauvretés ou à quelles injustices est conduit un esprit rigoureux et logicien sévère, lorsqu'il veut tout soumettre à une règle universelle. Platon veut l'utilité de tous dans chacun; mais voilà que tout-à-coup il trouve en son chemin des inutiles sublimes comme Homère, et il n'en sait que faire. Tous les hommes de l'art le gênent : il leur applique son équerre, et il ne peut les mesurer : cela le désole. Il les range tous, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, dans la catégorie des imitateurs ; déclare que tout art n'est qu'un badinage d'enfans, que les arts s'adressent à la plus faible partie de l'âme, celle qui est susceptible d'illusions, la *partie peureuse*, qui s'attendrit sur les misères humaines; que les arts sont déraisonnables, *lâches, timides, contraires à la raison;* que, pour plaire à la multitude confuse, les poètes s'attachent à peindre des caractères passionnés, plus aisés à saisir par leur variété; qu'ils corrompraient l'esprit des plus sages, si on ne les condamnait; qu'ils feraient régner le plaisir et la douleur dans l'état, à la place des lois et de la raison. Il dit encore qu'Homère, s'il eût été en état d'instruire et de perfectionner les hommes, et non un inutile chanteur, comme il était (incapable même, ajoute-t-il, d'empêcher Créophile, son ami, d'être gourmand, ô niaiserie antique!), on ne l'eût pas laissé mendier pieds nus; mais on l'eût estimé, honoré et servi autant que Protagoras d'Abdère et Prodicus de Cie, sages philosophes, portés en triomphe partout.

— Dieu tout puissant! s'écria Stello, qu'est-ce, je vous prie à présent, pour nous autres, que les honorables Protagoras et

Prodicus, tandis que tout vieillard, tout homme et tout enfant adorent, en pleurant, le divin Homère?

— Ah! ah! reprit le Docteur, les yeux animés par un triomphe désespérant, vous voyez donc qu'il n'y a pas plus de pitié pour les poètes parmi les philosophes que parmi les hommes du pouvoir. Ils se tiennent tous la main, en foulant les arts sous les pieds.

— Oui, je le sens, dit Stello, pâle et agité; mais quelle en est donc la cause impérissable?

— Leur sentiment est l'envie, dit l'inflexible Docteur, leur idée (prétexte indestructible) est l'inutilité des arts à l'état social.

La pantomime de tous, en face du poète, est un sourire protecteur et dédaigneux; mais tous sentent, au fond du cœur, quelque chose, comme la présence d'un dieu supérieur.

Et en cela ils sont encore bien au-dessus des hommes vulgaires, qui, ne sentant qu'à demi cette supériorité, éprouvent seulement près des poètes cette gêne que leur causerait aussi le voisinage d'une grande passion, qu'ils ne comprendraient pas. Ils ont la gêne que sentirait un fat ou un froid pédant, transporté subitement à côté de Paul, au moment du départ de Virginie; de Werther, au moment où il va saisir ses pistolets; à côté de Roméo, quand il vient de boire le poison; de Desgrieux, quand il suit pieds nus la charrette des filles perdues. Cet indifférent les croira fous indubitablement; mais il sentira pourtant quelque chose de grand et de respectable dans ces hommes voués à une émotion profonde, et il se taira en s'éloignant, se croyant supérieur à eux, parce qu'il n'est pas ému.

— Juste! ô juste! dit Stello dans sa poitrine et s'enfonçant de plus en plus dans son fauteuil, comme pour se dérober au son de voix, dur et puissant, qui le poursuivait.

— Pour en revenir à Platon, il y avait aussi rivalité de divinité entre Homère et lui. Une jalouse humeur animait cet esprit vaste et justement immortel, mais positif comme tous ceux qui n'appuient leur domination intellectuelle que sur le développement infini du jugement et repoussent l'imagination.

Sa conviction était profonde, parce qu'il la puisait dans le sentiment des facultés de son être, auxquelles chacun veut toujours mesurer les autres. Platon avait un esprit exact, géométrique et raisonneur, tel que depuis l'eut Pascal, et tous deux repoussèrent durement la poésie, qu'ils ne sentaient pas. Mais je ne poursuis que Platon, parce qu'il ne sort pas de notre sujet de conversation, ayant eu de gigantesques prétentions de législateur et d'homme d'état.

Je crois me souvenir, monsieur, qu'il dit à-peu-près ceci :

« La faculté qui juge tout, selon la mesure et le calcul, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'âme ; donc l'autre faculté qui lui est opposée est une des choses les plus frivoles qui soient en nous. »

— Et cet honnête homme part de là pour traiter Homère du haut en bas ; il le met sur la sellette et lui dit d'un air de rhéteur, vers le livre sixième de sa République :

« Mon cher Homère, s'il n'est pas vrai que vous soyez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre chose que des fantômes de vertu (car il tient à ses fantômes); si vous êtes un ouvrier du second ordre, capable de connaître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les états et les particuliers, dites-nous quelle ville vous doit la réforme de son gouvernement, comme Lacédémone en est redevable à Lycurgue, l'Italie et la Sicile à Charondas, Athènes à Solon ? Quelle guerre avez-vous conduite ou conseillée ? Quelle utile découverte, quelle invention bonne à la perfection des arts ou aux besoins de la vie ont signalé votre nom ?

Et continuant ainsi avec son complaisant Glaucon, qui répond sans cesse : *fort bien,—voici qui est vrai;—vous avez raison,*—à-peu-près sur le ton que prend un petit séminariste répondant à son abbé dans une conférence, voilà mon philosophe qui chasse par les épaules le mendiant divin hors de sa République (fantastique heureusement pour l'humanité).

A ce familier discours le bon Homère ne répondit rien, par la raison qu'il dormait non de ce petit sommeil (*dormitat*) qu'un autre osa lui reprocher pour s'amuser à poser des règles aussi,

mais du sommeil qui pèse cette nuit sur les yeux de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier.

Ici Stello poussa un profond soupir et cacha sa tête dans ses mains.

— Cependant, poursuivit le Docteur noir, supposons que nous tenions ici entre nous deux le divin Platon, ne pourrions-nous, s'il vous plaît, le conduire au musée Charles X (pardon de la liberté grande, je ne lui sais pas d'autre nom), sous le plafond sublime qui représente le règne, que dis-je? le Ciel d'Homère? Nous lui montrerions ce vieux pauvre, assis sur un trône d'or avec son bâton de mendiant et d'aveugle entre les jambes, ses pieds fatigués, poudreux et meurtris, mais à ses pieds ses deux filles (deux déesses), l'Iliade et l'Odyssée. Une foule d'hommes couronnés le contemple et l'adore, mais debout, selon qu'il sied aux génies. Ces hommes sont les plus grands dont les noms aient été conservés, les Poètes, et si j'avais dit les plus malheureux, ce seraient eux aussi. Ils forment de son temps au nôtre une chaîne presque sans interruption de glorieux exilés, de courageux persécutés, de penseurs affolés par la misère, de guerriers inspirés au camp, de marins sauvant leur lyre de l'océan et non des cachots, hommes remplis d'amour et rangés autour du premier et du plus misérable, comme pour lui demander compte de tant de haine qui les rend immobiles d'étonnement.

Agrandissons ce plafond sublime dans notre pensée, haussons et élargissons cette coupole, jusqu'à ce qu'elle contienne tous les infortunés que la poésie ou l'imagination frappa d'une réprobation universelle. Ah! le firmament, en un beau jour d'août, n'y suffirait pas; non le firmament d'azur et d'or, tel qu'on le voit au Caire, pur de toute légère et imperceptible vapeur, ne serait pas une toile assez large pour servir de fond à leurs portraits.

Levez les yeux à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes mélancoliques : Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couvert de haillons, dédaigné même de Montaigne (ah! philosophe qu'as-tu fait là!), et réduit à n'y plus voir, non par cécité, mais..... Ah! je ne le dirai pas en français, que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté :

Non avendo candella per iscrivere i suoi versi.

Milton aveugle jetant, à un libraire, son *Paradis perdu* pour dix livres sterling; — Camoëns, recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave, qui mendiait pour lui, sans le quitter; — Cervantès tendant la main de son lit de misère et de mort; — Lesage, en cheveux blancs, suivi de sa femme et de ses filles, allant demander un asile, pour mourir, à un pauvre chanoine son fils; — Corneille, manquant de tout, *même de bouillon*, dit Racine au roi, au grand roi! — Dryden à soixante-et-dix ans mourant de misère et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux injustices humaines; — Spencer errant à pied à travers l'Irlande, moins pauvre et moins désolée que lui, et mourant avec *la Reine des fées* dans sa tête, *Rosalinda* dans son cœur, et pas un morceau de pain sur les lèvres;

Wondel, ce vieux Shakespeare de la Hollande, mort de faim à quatre-vingt-dix ans, et dont le corps fut porté par quatorze poètes misérables et pieds nus; — Samuel Royer, qui fut trouvé mort de froid dans un grenier; — Buttler, qui fit *Hudibras* et mourut de misère;—Floyer Dydenham et Rushworth, chargés de chaînes comme des forçats;—J.-J. Rousseau, qui se tua pour ne pas vivre d'aumônes; — Malfilâtre que *la faim mit au tombeau*, dit Gilbert, à l'hôpital;

Et tous ceux encore dont les noms sont écrits dans le ciel de chaque nation et sur les registres de ses hôpitaux.

Supposez que Platon s'avance seul au milieu de tous, et lise à la céleste famille cette feuille de la République que je vous ai citée. Pensez-vous qu'Homère ne puisse pas lui dire du haut de son trône :

— Mon cher Platon, il est vrai que le pauvre Homère et, comme lui, tous les infortunés immortels qui l'entourent, ne sont rien que des imitateurs de la nature; ils est vrai qu'ils ne sont pas tourneurs, parce qu'ils font la description d'un lit, ni médecins, parce qu'ils racontent une guérison; il est vrai que, par une couche de mots et d'expressions figurées, soutenues de

mesure, de nombre et d'harmonie, ils simulent la science qu'ils décrivent; il est bien vrai qu'ils ne font ainsi que présenter aux yeux des mortels un miroir de la vie, et que, trompant leurs regards, ils s'adressent à la partie de l'âme qui est susceptible d'illusion; mais, ô divin Platon, votre faiblesse est grande, lorsque vous croyez la plus faible, cette partie de notre âme qui s'émeut et qui s'élève, pour lui préférer celle qui pèse et qui mesure. L'imagination, avec ses élus, est aussi supérieure au jugement seul avec ses orateurs, que les dieux de l'Olympe aux demi-dieux. Le don du ciel le plus précieux, c'est le plus rare. — Or, ne voyez-vous pas qu'un siècle fait naître trois Poètes, pour une foule de logiciens et de sophistes très sensés et très habiles? — L'imagination contient en elle-même le jugement et la mémoire, sans lesquelles elle ne serait pas.—Qui entraîne les hommes, si ce n'est l'émotion? Qui enfante l'émotion, si ce n'est l'art? Et qui enseigne l'art, si ce n'est Dieu lui-même? — car le poète n'a pas de maître, et toutes les sciences sont apprises, hors la sienne.—Vous me demandez quelles institutions, quelles lois, quelles doctrines j'ai données aux villes? Aucune aux nations, mais une éternelle au monde.— Je ne suis d'aucune ville, mais de l'univers. — Vos doctrines, vos lois, vos institutions ont été bonnes pour un âge et un peuple, et sont mortes avec eux, tandis que les œuvres de l'Art céleste restent debout pour toujours à mesure qu'elles s'élèvent, et toutes portent les malheureux mortels à la loi impérissable de l'AMOUR et de la PITIÉ.

Stello joignit les mains malgré lui, comme pour prier. Le Docteur se tut un moment et bientôt continua ainsi :

CHAPITRE XXXVII.

Du mensonge social.

— Et cette dignité calme de l'antique Homère, de cet homme symbole de la destinée des poètes, cette dignité n'est autre chose

que le sentiment continuel de sa mission que doit avoir toujours en lui l'homme qui se sent une Muse au fond du cœur. — Ce n'est pas pour rien que cette Muse y est venue; elle sait ce qu'elle doit faire, et le poète ne le sait pas d'avance. Ce n'est qu'au moment de l'inspiration qu'il l'apprend.— Sa mission est de produire des œuvres, et seulement lorsqu'il entend la voix secrète. Il doit l'attendre. Que nulle influence étrangère ne lui dicte ses paroles, elles seraient périssables. — Qu'il ne craigne pas l'inutilité de son œuvre, si elle est belle, elle sera utile par cela seul, puisqu'elle aura uni les hommes dans un sentiment commun d'adoration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente.

Le sentiment d'indignation que j'ai excité en vous, a été trop vif, monsieur, pour me permettre de douter que vous n'ayez bien senti qu'il y a et qu'il y aura toujours antipathie entre l'homme du Pouvoir et l'homme de l'Art; mais outre la raison d'envie et le prétexte d'utilité, ne reste-t-il encore pas une autre cause plus secrète à dévoiler? Ne l'apercevez-vous pas dans les craintes continuelles où vit tout homme qui a une autorité, de perdre cette autorité chérie et précieuse, qui est devenue son âme?

— Hélas! j'entrevois à-peu-près ce que vous m'allez dire encore, dit Stello; n'est-ce pas la crainte de la vérité?

—Vous y voilà, dit le Docteur avec joie.

Comme le Pouvoir est une science de convention, selon les temps, et que tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule, tandis qu'au contraire les beautés de tout art ne sont possibles que dérivant de la vérité la plus intime, vous comprenez que le Pouvoir, quel qu'il soit, trouve une continuelle opposition dans toute œuvre ainsi créée. De là ses efforts éternels pour comprimer ou séduire.

— Hélas! dit Stello, à quelle odieuse et continuelle résistance le Pouvoir condamne le Poète! Ce Pouvoir ne peut-il se ranger lui-même à la vérité?

— Il ne le peut, vous dis-je! s'écria violemment le Docteur, en frappant sa canne à terre. Et mes trois exemples politiques ne prouvent point que le Pouvoir ait tort d'agir ainsi, mais seu-

lement que son essence est contraire à la vôtre, et qu'il ne peut faire autrement que de chercher à détruire ce qui le gêne.

— Mais, dit Stello avec un air de pénétration (essayant de se retrancher quelque part, comme un tirailleur chargé en plaine par un gros escadron), mais si nous arrivions à créer un Pouvoir qui ne fût pas une fiction, ne serions-nous pas d'accord?

— Oui certes, mais est-il jamais sorti, et sortira-t-il jamais des deux points uniques sur lesquels il puisse s'appuyer! *hérédité* et *capacité* qui vous déplaisent si fort, et auxquels il faut revenir. Et si votre Pouvoir favori règne par l'hérédité de la propriété, vous commencerez, monsieur, par me trouver une réponse à ce petit raisonnement connu sur la propriété:

— *C'est là ma place au soleil: voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.*

Et sur l'Hérédité, à ceci :

— *On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau dans la tempête, celui des voyageurs qui est de meilleure maison.*

Et ce cas, que ce soit la Capacité qui vous séduise, vous me trouverez, s'il vous plaît, une forte réponse à ce petit mot :

— *Qui cédera la place à l'autre?* — *Je suis aussi habile que lui?* — QUI DÉCIDERA ENTRE NOUS?

Vous me trouverez facilement ces réponses, je vous donne du temps — un siècle par exemple.

— Ah! dit Stello consterné, deux siècles n'y suffiraient pas.

— Ah! j'oubliais, poursuivit le Docteur noir, ensuite il ne vous restera plus qu'une bagatelle, ce sera d'anéantir au cœur de tout homme né de la femme, cet instinct effrayant :

Notre ennemi, c'est notre maître.

Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité.

— Ma foi, ni moi, dit Stello emporté par la vérité, fût-ce l'innocent pouvoir d'un garde-champêtre...

— Et de quoi s'affligerait-on si tout ordre social est mauvais et s'il doit l'être toujours? Il est évident que Dieu n'a pas voulu que cela fût autrement. Il ne tenait qu'à lui de nous indiquer, en quelques mots, une forme de gouvernement parfaite, dans le

temps où il a daigné habiter parmi nous. Avouez que le genre humain a manqué là une bien bonne occasion!

— Quel rire désespéré! dit Stello.

— Et il ne la retrouvera plus, continua l'autre, il faut en prendre son parti, en dépit de ce beau cri que répètent en chœur tous les législateurs. A mesure qu'ils ont fait une constitution écrite avec de l'encre, ils s'écrient :

En voilà pour toujours!

Allons, dites-le hautement, ajouta le Docteur se couchant dans son fauteuil à sa façon, de quel paradoxe êtes-vous amoureux maintenant, s'il vous plaît?

Stello se tut.

— A votre place, j'aimerais une créature du Seigneur plutôt qu'un argument, quelque beau qu'il fût.

Stello baissa les yeux.

— A quel mensonge social nécessaire voulez-vous vous dévouer? — car nous avouons qu'il en faut un pour qu'il y ait société. — Auquel, voyons? sera-ce au moins absurde? lequel est-ce?

— Je ne le sais en vérité, dit la victime du raisonneur.

— Quand pourrai-je vous dire, continua l'imperturbable, ce que je sens venir sur mes lèvres, toutes les fois que je rencontre un homme caparaçonné d'un pouvoir : *Comment va votre mensonge ce matin? — Se soutient-il?*

— Mais ne peut-on soutenir un pouvoir sans y participer, et au milieu d'une guerre civile, ne pourrais-je pas choisir? . .

— Eh! qui vous dit le contraire, interrompit le Docteur avec humeur, il s'agit bien de cela! — Je parle de vos pensées et de vos travaux par lesquels seulement vous existez à mes yeux. Que me font vos actions?

Qu'importe dans les momens de crise que vous soyez brûlé avec votre maison, ou tué dans un carrefour, ou *trois fois tué, trois fois enterré et trois fois ressuscité,* comme signait le capitaine normand, François Sévile, au temps de Charles IX?

Faites le jeu qui vous plaira. Mettez, si vous voulez, l'*héré-*

dité dans le carrosse et la *capacité* sur le siège, pour voir à les accorder.

— Peut-être, dit Stello.

— Jusqu'à ce que le cocher essaie de verser le maître ou d'entrer dans la voiture, ce ne serait pas mal, continuait le Docteur.

Oh! nul doute, monsieur, qu'il ne vaille autant choisir en temps de luttes, que se laisser ballotter comme un numéro dans le sac du grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des négations, quand on est de bonne foi. Mais dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau.

— O profanateur! s'écria Stello.

— Plaisantez-vous? dit le Docteur, le plus grand des profanateurs, c'est le temps; il a usé vos drapeaux jusqu'au bois.

Lorsque le drapeau blanc de la Vendée marchait au vent contre le drapeau tricolore de la Convention, tous deux étaient loyalement l'expression d'une idée; l'un voulait dire bien nettement, *monarchie, hérédité, catholicisme*, l'autre, *république, égalité, raison humaine;* leurs plis de soie claquaient dans l'air au-dessus des épées, comme au-dessus des canons se faisaient entendre les chants enthousiastes des voix mâles, sortis de cœurs bien convaincus. *Henri quatre,* la *Marseillaise* se heurtaient dans l'air comme les faulx et les baïonnettes sur la terre. C'étaient là des drapeaux!

O temps de dégoût et de pâleur, tu n'en a plus! Naguère le blanc signifiait *charte,* aujourd'hui le tricolore veut dire *charte.* Le blanc était devenu un peu rouge et bleu, le tricolore est devenu un peu blanc. Leur nuance est insaisissable. Trois petits articles d'écriture en font, je crois, la différence. Otez donc la flamme, et portez ces articles au bout du bâton.

Dans notre siècle, je vous le dis, l'uniforme sera un jour ridicule comme la guerre est passée. Le soldat sera déshabillé comme le médecin l'a été par Molière, et ce sera peut-être un

bien. Tout sera rangé sous un habit noir comme le mien. Les révoltes n'auront pas d'étendard. Demandez à Lyon.

En attendant, allez comme vous voudrez dans les actions qui m'occupent peu.

Obéissez à vos affections, vos habitudes, vos relations sociales, votre naissance.... Que sais-je, moi? — Soyez décidé par le ruban qu'une femme vous donnera, et soutenez le petit mensonge social qui lui plaira. Puis récitez-lui les vers d'un grand poète :

> Lorsque deux factions divisent un empire,
> Chacun suit *au hasard* la meilleure ou la pire;
> Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.

Au hasard! Il fut de mon avis, et ne dit pas la plus sensée. Qui eut raison des Guelfes ou des Gibelins, à votre sens? Ne serait-ce pas la *divina Comedia?*

Amusez donc votre cœur, votre bras, tout votre corps avec ce jeu d'accidens. Ni moi, ni la philosophie, ni le bon sens n'avons rien à faire là.

C'est pure affaire de *sentiment* et *puissance de fait, d'intérêts et de relations.*

Je desire seulement, pour le bien que je vous souhaite, que vous ne soyez pas né de cette caste de Parias, jadis brahmes, que l'on nommait noblesse, et que l'on a flétrie d'autres noms, classe toujours dévouée à la France, et lui donnant ses plus belles gloires, achetant de son sang le plus pur, le droit de la défendre, en se dépouillant de ses biens pièce à pièce, et de père en fils : grande famille pipée, trompée, sapée par ses plus grands rois, sortis d'elle; hachée par quelques-uns, les servant sans cesse, et leur parlant haut et franc; traquée, exilée, plus que décimée et toujours dévouée, tantôt au prince qui la ruine, ou la renie, ou l'abandonne, tantôt au peuple qui la méconnaît et la massacre; entre ce marteau et cette enclume, toujours pure et toujours frappée comme un fer rougi au feu; entre cette hache et ce billot, toujours saignante et souriante comme les martyrs; race aujourd'hui rayée du livre de vie, et regardée de

côté, comme la race juive. Je desire que vous n'en soyez pas.

Mais que dis-je? Qui que vous soyez d'ailleurs, vous n'avez nul besoin de vous mêler de votre parti. Les partis ont soin d'enrégimenter un homme malgré lui, selon sa naissance, sa position, ses antécédens, de si bonne sorte, qu'il n'y peut rien, quand il crierait du haut des toits, et signerait de son sang qu'il ne pense pas tout ce que pensent les compagnons qu'on lui suppose et qu'on lui assigne. — Ainsi, en cas de bouleversement, j'excepte absolument les partis de notre consultation, et là-dessus je vous abandonne au vent qui soufflera.

Stello se leva, comme on fait quand on veut se montrer tout entier, avec une secrète satisfaction de soi-même, et il jeta même un regard sur une glace où son ombre se réfléchissait :

— Me connaissez-vous bien vous-même, dit-il avec assurance? Savez-vous? (et qui le sait, excepté moi?) savez-vous quelles sont les études de mes nuits?

Pourquoi, si elle est ainsi traitée, ne pas dépouiller la poésie et la jeter à terre comme un manteau usé?

Qui vous dit que je n'ai pas étudié, analysé, suivi, pulsation par pulsation, veine par veine, nerf par nerf, toutes les parties de l'organisation morale de l'homme, comme vous de son être matériel; que je n'ai pas pesé dans une balance de fer machiavélique les passions de l'homme naturel, les intérêts de l'homme civilisé, leurs orgueils insensés, leurs joies égoïstes, leurs espérances vaines, leurs faussetés étudiées, leurs malveillances déguisées, leurs jalousies honteuses, leurs avarices fastueuses, leurs amours singés, leurs haines amicales?

O desirs humains! craintes humaines! vagues éternelles, vagues agitées d'un océan qui ne change pas, vous êtes seulement comprimées quelquefois par des courans hardis qui vous emportent, des vents violens qui vous soulèvent, ou des rochers immuables qui vous brisent.

— Et, dit le Docteur en souriant, vous aimeriez à vous croire courant, vent ou rocher?

— Et vous pensez que...

— Que vous ne devez jeter que des œuvres dans cet océan?

Il faut bien plus de génie pour résumer tout ce qu'on sait de la vie, dans une œuvre d'art, que pour jeter cette semence sur la terre, toujours remuée, des évènemens politiques. Il est plus difficile d'organiser tel petit livre que tel gros gouvernement.—Le Pouvoir n'a plus, depuis long-temps, ni la force ni la grâce. — Ses jours de grandeur et de fête ne sont plus. On cherche mieux que lui. Le tenir en main, cela s'est toujours pu réduire à l'action de manier des idiots et des circonstances, et ces circonstances et ces idiots ballottés ensemble amènent des chances imprévues et nécessaires auxquelles les plus grands ont confessé qu'ils devaient la plus belle partie de leur renommée. Mais à qui la doit le Poète, si ce n'est à lui-même? La hauteur, la profondeur et l'étendue de son œuvre et de sa renommée future sont égales aux trois dimensions de son cerveau. Il est par lui-même, il est lui-même, et son œuvre est lui.

Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables.

Ah! s'il arrive qu'un jour vous ne sentiez plus se mouvoir en vous la première et la plus rare des facultés, l'*imagination;* si le chagrin ou l'âge la dessèchent dans votre tête comme l'amande au fond du noyau; s'il ne vous reste plus que jugement et mémoire; lorsque vous vous sentirez le courage de démentir, cent fois par an, vos actions publiques par vos paroles publiques, vos paroles par vos actions, vos actions l'une par l'autre, et l'une par l'autre vos paroles, comme tous les hommes politiques, alors faites comme tant d'autres bien à plaindre, désertez le Ciel d'Homère, il vous restera encore plus qu'il ne faudra pour la politique et l'action, à vous qui descendrez d'en haut. Mais jusque-là, laissez aller d'un vol libre et solitaire l'imagination qui peut être en vous. Les œuvres immortelles sont faites pour duper la mort, en faisant survivre nos idées à notre corps. — Écrivez-en de telles si vous pouvez, et soyez sûr que s'il s'y rencontre une idée ou seulement une parole utile au progrès civilisateur, que vous ayez laissée tomber comme une plume de votre aile, il se trouvera assez d'hommes pour la ramasser, l'ex-

ploiter, la mettre en œuvre jusqu'à satiété. Laissez-les faire. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées.

Stello, debout encore, regarda le Docteur noir avec recueillement, sourit enfin, et tendant la main à son sévère ami :

— Je me rends, dit-il, écrivez votre ordonnance.

Le Docteur prit du papier.

—Il est bien rare, dit-il tout en griffonnant, que le sens commun donne une ordonnance qui soit suivie.

—Je suivrai la vôtre comme une loi immuable et éternelle, dit Stello, non sans étouffer un soupir, et il s'assit, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, avec un sentiment profond de désespoir, et la conviction d'un vide nouveau rencontré sous ses pas; mais en écoutant l'ordonnance, il lui sembla qu'un brouillard épais s'était dissipé devant ses yeux, et que l'étoile infaillible lui montrait le seul chemin qu'il eût à suivre.

Voici ce que le Docteur noir écrivait, motivant chaque point de son ordonnance, usage fort louable et assez rare.

CHAPITRE XXXVIII.

Ordonnance du Docteur noir.

Séparer la vie poétique de la vie politique.

Et pour y parvenir :

I. Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais, combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment,

Parce que l'attaquer ou le flatter avec la triple puissance des arts, ce serait avilir son œuvre et l'empreindre de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les évènemens du jour. Il convient de laisser cette tâche à la critique du matin, qui est morte le soir; ou à celle du soir, qui est morte le matin. — Laisser à tous

les Césars la place publique et les laisser jouer leur rôle et passer, tant qu'ils ne troubleront ni les travaux de vos nuits ni le repos de vos jours. — Plaignez-les de toute votre pitié, s'ils ont été forcés de se mettre au front cette couronne césarienne, qui n'a plus de feuilles et déchire la tête. Plaignez-les encore, s'ils l'ont desirée; leur réveil en est plus cruel après un long et beau rêve. Plaignez-les, s'ils sont pervertis par le pouvoir, car il n'est rien que ne puisse fausser cette antique et peut-être nécessaire fausseté, d'où viennent tant de maux. — Regardez cette lumière s'éteindre, et veillez : heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure!

II. *Seul et libre accomplir sa vocation* et les conditions de son être, dégagé de l'influence des associations, même les plus belles,

Parce que la solitude seule est la source des inspirations.

La solitude est sainte.

Toutes les associations ont tous les défauts des couvens.

Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu-à-peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les assemblées, les corps, les compagnies, les écoles, les académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination, par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

L'imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchans de chacun.

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés, et souvent inconnus les uns aux autres.

Les poètes et les artistes ont seuls, parmi tous les hommes, le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur, de ne pas être confondus dans

une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserre, l'englobe, l'étreint et lui dit : NOUS.

Oui, l'imagination du poète est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans, recevant les premières impressions de l'amour. L'imagination du poète ne peut être conduite, puisqu'elle n'est pas enseignée. Otez-lui ses ailes et vous la ferez mourir.

La mission du poète ou de l'artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, si cela est admiré.

Un Poète donne sa mesure par son œuvre, un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit. Bonheur pour le premier, malheur pour l'autre; car s'il se fait un progrès dans les deux têtes, l'un s'élance tout-à-coup en avant par une œuvre, l'autre est forcé de suivre la lente progression des occasions de la vie et les pas graduels de sa carrière.

Seul et libre accomplir sa vocation.

III. Éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active,

Parce que l'homme découragé tombe souvent, par paresse de penser, dans le desir d'agir et de se mêler aux intérêts communs, voyant comme ils lui sont inférieurs, et combien il semble facile d'y prendre son ascendant. C'est ainsi qu'il sort de sa route, et, s'il en sort, souvent la perd pour toujours.

IV. Avoir toujours présentes à la pensée les images choisies entre mille de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier,

Parce que ces trois jeunes ombres étant sans cesse devant vous, chacune d'elles gardera l'une des routes politiques où vous pourriez égarer vos pieds. L'un des trois fantômes adorables vous montrera sa clef, l'autre sa fiole de poison, et l'autre sa guillotine. Ils vous crieront ceci :

« Le Poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. Le Poète, apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme du Pouvoir, apôtre d'une vieille fic-

tion, parce que l'un a l'inspiration, l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit; parce que le poète laissera une œuvre où sera écrit le jugement des actions publiques et de leurs acteurs; parce qu'au moment même où ces acteurs disparaissent pour toujours à la mort, l'auteur commence une longue vie. Suivez votre vocation. Votre royaume n'est pas de ce monde, sur lequel vos yeux sont ouverts, mais de celui qui sera quand vos yeux seront fermés.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Eh! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère?

D'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir?

Puis ces fantômes douloureux cesseront de parler et uniront leurs voix en chœur comme en un hymne sacré; car la Raison parle, mais l'Amour chante.

Et vous entendrez encore ceci :

SUR LES HIRONDELLES.

Voyez ce que font les hirondelles, oiseaux de passage aussi bien que nous. Elles disent aux hommes : *Protégez-nous, mais ne nous touchez pas.*

Et les hommes ont pour elles, comme pour nous, un respect superstitieux.

Les hirondelles choisissent leur asile dans le marbre d'un palais ou dans le chaume d'une cabane, mais l'homme du palais ni l'homme de la cabane n'oseraient toucher à leur nid, parce qu'ils perdraient pour toujours l'oiseau qui porte bonheur à leur habitation, comme nous aux terres des peuples qui nous vénèrent.

Les hirondelles ne posent qu'un moment leurs pieds sur la terre, et nagent dans le ciel toute leur vie, aussi aisément que les dauphins dans la mer.

Et si elles voient la terre, c'est du haut du firmament qu'elles la voient, et les arbres et les montagnes, et les villes et les mo-

numens ne sont pas plus élevés à leurs yeux que les plaines et les ruisseaux, comme aux regards célestes du Poète tout ce qui est de la terre se confond en un seul globe éclairé par un rayon d'en haut. »

— Les écouter, et si vous êtes inspiré, faire un livre.

Souhaitez que ce livre soit lu comme il a été écrit. — Si le vôtre est écrit dans la solitude, l'étude et le recueillement, je souhaite qu'il soit lu dans le recueillement, l'étude et la solitude; mais soyez à-peu-près certain qu'il le sera à la promenade, au café, en calèche, entre les causeries, les disputes, les verres, les jeux et les éclats de rires, ou pas du tout.

Ne pas espérer qu'un grand œuvre soit contemplé, qu'un livre soit lu, comme ils ont été faits.

Et après tout cela, vous aurez mis au jour quelque volume, qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI ? ET HÉLAS!

CHAPITRE XXXIX.

Effet de la consultation.

Stello crut un moment avoir entendu la sagesse même. — Quelle folie! il lui semblait que le cauchemar s'était enfui, il courut involontairement à la fenêtre pour voir briller son étoile à laquelle il croyait. Il jeta un grand cri.

Le jour était venu. L'aube pâle et humide avait chassé du ciel toutes les belles étoiles, il n'y en avait plus qu'une qui s'évanouissait à l'horizon. Avec ces lueurs sacrées, Stello sentit s'enfuir ses pensées. Les bruits odieux du jour commençaient à se faire entendre.

Il suivit des yeux le dernier des beaux yeux de la nuit, et lorsqu'il se fut entièrement fermé, Stello pâlit, tomba, et le Docteur noir le laissa plongé dans un sommeil pesant et douloureux.

CHAPITRE DERNIER.

Fin.

Telle fut la première consultation du Docteur noir.

Stello suivra-t-il l'ordonnance? je ne le sais pas.

Quel est ce Stello? quel est ce Docteur noir? je ne le sais guère.

Stello ressemble à quelque chose comme le *sentiment;* le Docteur a quelque chose de pareil au *raisonnement.*

Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient entre eux agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé.

Le Cte ALFRED DE VIGNY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 mars 1832.

On dit que la paix européenne est désormais assurée, et que le désarmement des grandes puissances ne se fera pas attendre. A la bonne heure ! Si les révolutions s'effacent et disparaissent de la scène, nous renoncerons de grand cœur à raconter tous les quinze jours les mouvemens tumultueux, qui s'oublient le lendemain, pour faire place à d'autres.

Puisque des organes de toutes sortes ne manquent pas à la discussion quotidienne des questions actuelles, nous bornerons notre tâche à l'enregistrement des anecdotes, à la critique des ouvrages les plus remarquables de la littérature et des arts.

Goëthe est mort à Weymar le 22 : il était né en 1749, la même année précisément, comme nous le rappelions il y a quelques mois, où Fielding, par la protection spéciale de M. Littleton, depuis lord Littleton, obtenait une place de juge de paix. Toute sa vie n'a été qu'un long et inaltérable bonheur. Il a joui de sa gloire dans une paix pleine et sereine. Ses dernières années ont connu toutes les joies de l'apothéose : il a pu dire en mourant : *Je sens que je deviens dieu.* Il contenait et gouvernait sa poésie avec une admirable sagesse. C'est le plus bel exemple de la raison et de l'imagination unies d'une étroite amitié.

Les journaux de Londres parlent d'une tragédie de *François Ier*, de miss Kemble, fille de Charles Kemble que nous avons admiré à Paris dans *Romeo* et *Hamlet.* Les analyses qu'ils en donnent sont assez contradictoires, quoiqu'ils s'accordent généralement à louer l'élégance et la pureté de la versification. Dès que nous l'aurons reçue, nous la ferons connaître à nos lecteurs.

Nous sommes décidément dans le siècle des *Revues*, et chaque jour le public se plaît à encourager ce genre de publications. M. Bellizard vient d'en fonder une à Saint-Pétersbourg, sur un plan analogue au nôtre, sous le titre de *Revue étrangère*, composée d'un choix d'articles de littérature française.

Cette *Revue* peut amener d'importans résultats pour notre littérature en Russie.

La ville de Figeac vient d'ouvrir une souscription, pour élever un monument à Champollion le jeune. Nous nous en réjouissons. Nos dernières paroles, auxquelles on a prêté un sens bien éloigné de notre pensée, s'adressaient bien plutôt à la morgue et au charlatanisme des corps savans qu'aux cendres et à la mémoire de Champollion, et, pour notre part, nous ne prétendons pas nier les services réels qu'il a rendus à l'archéologie. Nous regrettons sincèrement que le gouvernement tarde si long-temps à payer la dette de la France.

Dieu merci, nous n'avons pas besoin de rétracter notre premier jugement pour encourager hautement la générosité des ministres et du roi en faveur de la veuve et de la fille de Champollion. Nos doutes et nos scrupules n'ont rien à faire avec une question de reconnaissance et d'honneur.

On s'est entretenu assez vivement dans les salons d'un caprice de M. d'Argout. M. le ministre a, de son autorité privée, sans consulter les lois ou l'opinion publique, sans prendre avis de l'auteur ou de ses amis, sans discuter avec lui la convenance ou la portée d'une pareille mesure, arrêté les répétitions d'une tragédie de M. de Custines, *Béatrix Cenci*. Nous ne connaissons pas un seul vers de la pièce; mais il nous semble que cette intervention autocratique est un dangereux acheminement vers la censure la plus absurde. En admettant même l'éloquent préambule de M. de Montalivet, que dans les jeux de la scène, l'enthousiasme de la jeunesse française *s'anime souvent jusqu'au pugilat*, nous ne voyons pas que ce soit une apologie suffisante pour s'opposer à la représentation. Nous déclarons d'ailleurs ne rien comprendre aux explications données dans une feuille habituée aux confidences du cabinet. Nous avons lu la tragédie de *Shelley* sur le même sujet, et nous n'y avons rien vu qui pût renverser les institutions ou les croyances du pays. Il faut espérer que M. d'Argout se ravisera.

En attendant, M. Alexandre Dumas vient de terminer un grand opéra, *le Carnaval à Rome*, dont la musique est confiée à l'auteur de *Robert le Diable*.

Chose incroyable ! Paganini a joué deux fois au théâtre Italien, et personne n'en parle. Il nous est pourtant revenu tel que nous l'avons entendu l'année dernière, comparable en tout point au conseiller Krespel, plein d'amertume et de fantaisie comme Kreisler. Cette année, nous aurons sans doute au salon le buste de Paganini par David. Nous avons déjà une belle médaille de M. Bovi, dont la ressemblance la plus parfaite n'est pas le seul mérite, et où l'on retrouve toute la tristesse et toute la profondeur du violoniste génois.

On a placé aux Tuileries de nouvelles statues, un Minotaure de M. Ramey, un Cadmus de M. Dupaty, un Prométhée de M. Pradier. Le Minotaure manque d'énergie, et n'inspire aucun effroi. La tête ne rime guère avec le torse. L'artiste aurait dû prendre conseil de Granville. Le Cadmus est une des plus joyeuses bouffonneries qui se puissent imaginer; pour peu que le serpent voulût faire peur à son antagoniste, il n'aurait qu'à le lâcher, il serait sûr de le voir tomber de lui-même. C'est un groupe au moins aussi ridicule que celui de M. Bosio. Le Prométhée est le meilleur ouvrage de l'auteur Mais il n'est pas placé comme

il aurait dû l'être. Il n'y a que les jardiniers qui pourront voir le dos du Prométhée.

Qu'on joue encore deux ou trois drames comme les *Mauvais Conseils*, et je m'assure que nous reviendrons prochainement aux pastorales. Si MM. Scribe et Terrier veulent bien continuer l'enseignement moral qu'ils ont si hardiment commencé il y a quinze jours, et nous montrer le bagne aussi franchement qu'ils nous ont montré le coin de la borne, madame Deshoulières et d'Urfé vont reprendre un éclat et une gloire inattendue. Shakespeare va céder le pas à Théocrite. Nous relirons avec délices, nous étudierons avec une persévérance assidue et acharnée, nous essayerons de reproduire en mille manières, Bion et Moschus. Alexis et Mélibée détrôneront le roi Lear et Othello.

Que voulez-vous en effet, et que pouvez-vous prétendre? Après le vice qui commence dans un château, au milieu des diamans et des cachemires, et qui s'éteint dans la boue; après la femme qui se vend, qui trafique de son corps et de sa beauté, comme on ferait d'un cheval ou d'une ferme, qu'espérez-vous nous offrir en spectacle? Dieu merci, je ne prévois guère ce qui vous reste. Vous n'avez regretté ni le scandale, ni les plus basses trivialités de la honte. Après le banquier qui mène en calèche la courtisane titrée, nous avons eu l'escroc, le héros de police et d'assises, un personnage dont le nom ne peut se prononcer devant une femme; j'ose croire que toutes les ressources de votre génie dramatique sont maintenant épuisées, qu'il vous sera difficile d'aller plus avant dans la voie fangeuse où vous êtes entrés.

Les journaux n'ont pas répété, et je ne me hasarderai pas à publier les inconcevables interpellations qui ont interrompu à plusieurs reprises la représentation de ce drame étrange et inouï; je ne veux pas souiller les feuilles d'une *Revue* de ces mots que les oreilles chastes et vertueuses doivent toujours ignorer, et dont toutes les lettres insulteraient un lecteur. Qu'il me suffise de déclarer que ces interruptions échappées à la naïve admiration des gens experts en ces sortes de matières, qualifient et jugent la pièce beaucoup mieux, et plus vraiment que je ne le pourrais faire. La critique la plus sévère n'a rien à faire avec de pareils ouvrages. Quand il s'agit de prononcer sur de semblables délits, les études littéraires ne suffisent plus, et n'apprennent rien au juge qui veut prononcer. Hormis les agens chargés par M. Gisquet de surveiller les lieux de débauche, je ne sais guère à qui l'on pourrait confier le feuilleton des *Mauvais Conseils*. Il faut remercier madame Dorval d'avoir protesté par sa fuite contre l'impudeur de son rôle; et cependant que serait devenue cette pièce dès la première moitié, sans madame Dorval? Depuis que le succès est sorti de tous les accidens de ce drame, on a pu apprécier l'art infini avec lequel elle a composé ce long rôle, qui est à lui seul toute la pièce.

Je suis encore à comprendre comment et pourquoi M. Scribe, qui ne s'est pas laissé nommer le jour de la première représentation, au milieu des sifflets et des murmures, a mis son nom le lendemain sur l'affiche. Une conduite inverse eût semblé plus naturelle. Dans tous les cas, ce sera le coup de mort de M. Scribe.

Mais je me demande avec inquiétude à quel avenir M. Terrier peut prétendre après un pareil début.

Puisque le théâtre est devenu un mauvais lieu, il faut se réfugier dans les livres. Cette quinzaine en a vu paraître une série assez nombreuse. Nous commencerons par celui de M. Paul de Musset.

— La Table de nuit, *par M. Paul de Musset* (1). Ceci peut s'appeler le second volume des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Sauf le travail d'exécution, qui n'est pas et ne pouvait guère être le même, puisque la prose, à moins de tomber aux mains d'un artiste volontaire et sérieux, tel que Pascal ou Courier, comporte rarement la même et délicate ciselure que le vers armé du rhythme, de la césure et de la rime, la *Table de nuit* offre à-peu-près les mêmes défauts et les mêmes qualités que M. Alfred de Musset. Il y a de l'esprit, et beaucoup, à chaque page. Parfois on rencontre une demi-heure de verve entraînante et de poignante ironie, et puis, quand on espère que la fable va se nouer, elle s'embrouille, et s'emmêle et se croise en mille sens, la curiosité s'allume et s'exalte; mais l'auteur, effrayé lui-même de la complication inextricable de son tissu, n'a plus d'autre méthode à suivre que celle d'Alexandre. Ne pouvant dénouer le nœud, il le tranche par un éclat de rire, qui lui rend le même service que le tranchant de l'épée. Il se fie trop aux belles pages, aux invectives acérées, aux mordantes épigrammes, et se donne rarement le souci de composer à l'avance, de construire et d'ordonner ce qu'il veut raconter. Ainsi faisait, il y a deux ans, M. Alfred de Musset. Il y avait, dans *Portia* et *don Paez*, des couplets et des tirades aussi profondes et aussi achevées que dans *Lara* ou *Parisina;* mais là s'arrête la comparaison. Les deux poèmes publiés à Londres étaient faits avant d'être écrits, au rebours du drame espagnol et du drame vénitien, qui se faisaient à mesure qu'ils s'écrivaient : or, ce qui convient volontiers aux improvisations de piano est désastreux, quand on fait un livre.

Mais ce qui faisait des *Contes d'Espagne et d'Italie* quelque chose qui ne ressemble pas mal aux tapis d'Ispahan et de Stamboul, quelque chose d'étincelant et de varié, quelque chose à mille couleurs, mais sans lignes harmonieuses, sans figures précises, sans gestes et sans attitudes qui témoignent d'une action une et multiple tout à la-fois, tout cela se retrouve dans la *Table de nuit*. M. Alfred de Musset avait imité tour-à-tour Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, lord Byron et Mérimée. Les *Marrons du feu, Mardoche* et *Barcelonne* en font foi.

Eh bien! M. Paul de Musset a suivi les mêmes erremens que son frère : il a pris sa poétique dans le *Violon de Crémone* et *don Juan*. Il a mis au nombre de ses dieux littéraires Hoffmann et Byron; il a eu raison, et nous ne voulons pas l'en blâmer. Seulement il a eu tort de croire qu'il convenait d'imiter et de re-

(1) Chez E. Renduel.

produire ce qu'il y a de plus inimitable, de plus individuel et de plus intime au monde: la fantaisie et la moquerie. Qu'on imite la simplicité antique d'Eschyle, ou l'hydre à mille têtes de Shakespeare, je le conçois tout au plus; qu'on ressaie aujourd'hui le masque d'airain ou l'histoire à la course, c'est téméraire peut-être; mais au moins la méthode est saisissable, et peut être appliquée. Mais vouloir, comme l'amant de *Margarita Cogni*, comme le *tabagiste* de Berlin, se jouer impunément de toutes les vraisemblances et de toutes les poésies. c'est à coup sûr une audace que Prométhée ne se fût pas permise.

Et n'oubliez pas qu'avant *Gulleyaz* et *Dudhu*, nous avons *Doña Julia* et *Haidée;* qu'avant *Catherine* et les *Bas-Bleus* de Londres, nous avons des scènes d'amour et de crédulité, comparables à *Francesca di Rimini;* et remarquez bien qu'il n'en va pas ainsi dans la *Table de nuit.* M. Paul de Musset prend *Don Juan* par la fin, et ne nous donne pas le commencement. Il débute par ne pas croire, et alors son dédain et sa colère, sa raillerie et son mépris s'espadonnent dans le vide Sa poésie est en cendres, quand il veut la brûler: c'est une grande erreur.

Pourtant son volume offre de l'intérêt; mais je ne veux pas quitter la plume sans dire un mot du *dandysme* littéraire, qu'il professe hautement. A mon avis, il se méprend sur la *qualité;* au lieu de se contenter d'entourer ses héros d'opulence, de luxe et d'oisiveté, il s'attache à railler les gens crottés et même ceux qui vont en fiacre. Ceci n'est pas de bon goût, et même répugne au *ton.* Voyez miss Edgeworth, Joanna Baillie, Caroline Lamb et Bulwer! Lisez *Belinda*, *Graham Hamilton* et *Pelham!* Y est-il question une seule fois de fausse richesse ou de la pauvreté honteuse? Non vraiment. Un membre du parlement, qui dispose à son gré de ses chiens, de ses chevaux et de ses maîtresses, ne se méprend pas ainsi. Ce qui établit, entre la rue Saint-Georges et la rue de Varennes, une si réelle différence, c'est que les comtesses du faubourg Saint-Germain changent de colliers et de bracelets, sans s'inquiéter de ce qu'ils coûtent, tandis que la femme d'un agent de change discute le budget de sa parure, ou le raconte au bal comme une nouvelle ou un évènement.

Et ainsi le *dandysme* de M. Paul de Musset est ourlé de bourgeoisie. Qu'il y prenne garde! Avec l'esprit qu'il a, et dont il sait faire bon usage, il faut qu'il s'arrête à temps.

Espérons que les *Contes macaroniques* de son frère, et un nouveau volume de contes plus originaux, plus libres, mieux noués et plus suivis, nous feront changer d'avis sur *Don Paez* et *Rodolphe*, sur la portée et l'avenir de ce double et incontestable talent.

— Hermann (1). C'est une chose si rare aujourd'hui, au milieu du déluge de volumes dont la *bibliopée* inonde les guéridons et les somno, qu'un livre pris au sérieux par celui même qui l'écrit, qu'on doit une réelle reconnaissance aux hommes qui veulent bien encore se dévouer à l'expression et à l'épuisement d'une idée. Puisque la fabrication des livres est devenue depuis quelques années

(1) 2 vol, in-8°, chez Gosselin.

une industrie plus ou moins active, plus ou moins habile, comme toutes les autres industries, comme les moulins à foulons, la tonte du drap, les indiennes ou le gros de Naples; puisque vous pouvez rencontrer au foyer du théâtre italien, entre un air de Rubini et une cavatine de madame Raimbaux, un homme qui s'avoue hautement comme ayant sur le métier douze romans qu'il va mettre sous presse incessamment, il faut savoir gré à ceux qui se retirent de la profession pour se réfugier dans l'art, pour écouter dans la retraite et le recueillement les secrets de leur pensée, et les raconter avec candeur et conscience; car si la moitié du siècle s'achevait sans ralentir le mouvement désordonné de la population littéraire, on peut hardiment prédire qu'en 1850, il serait presque impossible de découvrir une vingtaine de livres parmi les milliers de volumes que la presse répand à la surface du pays avec une imperturbable cruauté.

Et ainsi, je remercie sincèrement M. Moke d'avoir écrit *Hermann*, pour se satisfaire d'abord, pour traduire une pensée plus ou moins vraie, contestable de l'aveu même de l'auteur, mais réelle et volontaire. *Hermann* a l'immense avantage d'avoir été composé comme un délassement à des études plus sérieuses, comme une sorte de mise en œuvre des documens historiqus recueillies par M. Moke, pour une histoire des Pays-Bas. La science a précédé la poésie. Le roman est venu comme un accident imprévu, mais inévitable, après la lecture attentive des chroniques.

Bien que le second titre du livre ait le tort de convenir plutôt à un traité qu'à un ouvrage d'imagination, cependant il exprime assez nettement l'idée qui domine le livre. La fable du roman n'est en effet qu'un cadre où M. Moke a réuni des groupes animés et vivans, destinés à représenter le type romain et le type franc; le sujet réel d'*Hermann*, c'est la lutte d'une civilisation usée et corrompue contre une société barbare, neuve et rude, pleine de sève et d'énergie, et qui doit, avant de se constituer définitivement, avant de prendre une forme dernière et décisive, dévorer et engloutir les derniers restes du géant romain.

Hermann, comme on voit, soulève une question que les *Martyrs*, de Châteaubriand, et la *Julia Severa*, de Sismondi, avaient déjà indiquée sans la résoudre. L'antiquité, consacrée par Homère et Virgile sous la forme épique, peut-elle accepter et subir les familiarités du roman? Si l'on excepte *Velleda*, qui se place, par l'animation et la beauté, entre *Atala* et *René*, toute la pompe du style des *Martyrs*, toute la profusion d'images et de similitudes prodiguées par le poète, n'est qu'une lutte souvent heureuse avec l'épopée antique. Quant à *Julia Severa*, c'est plutôt un procès-verbal, un mémoire archéologique, qu'un poème. *Hermann* a plus franchement abordé la question, et l'a presque résolue. Bien que M. Moke n'ait peut-être pas mis dans son livre assez d'action et de rapidité, cependant son livre se lit avec intérêt : il est savant et vrai sans sécheresse et sans apprêt. On sent que ses personnages, malgré l'éloignement qui les poétise, vivent d'une vie réelle et comparable à la nôtre. Je ne doute pas, pour ma part, que cette tentative, renouvelée avec une volonté persévérante, ne puisse avoir un plein succès. Si l'auteur de la *Chronique de Char-*

les IX voulait réaliser le vœu qu'il a formé de retrouver les *Mémoires d'Aspasie*, je m'assure qu'il réussirait à nous les donner.

Aujourd'hui nous devons nous borner à encourager M. Moke à suivre la voie où il est entré. Sans nul doute, en poursuivant les études qu'il a commencées, il trouvera, chemin faisant, de quoi composer plusieurs autres romans, et il apprendra, malgré lui, à nouer une fable plus étroitement, à fondre ensemble l'histoire et la poésie.

—Le Négrier, *aventures de mer* (1). C'est un poète singulier que M. Edouard Corbière; c'est un rude et impitoyable critique. Il ne pardonne à personne, pas même à ceux qui valent mieux que lui. Il ne veut fermer les yeux sur aucune faute. Il regarde à la loupe toutes les taches qui se rencontrent dans les œuvres de ces contemporains, il les élargit du mieux qu'il peut, et il s'en glorifie! comme si nous n'avions pas la parabole de l'Évangile.

J'en suis vraiment fâché pour vous, M. le rédacteur en chef du journal du Havre. Mais vous êtes un ingrat, et j'espère sans peine vous le prouver. Je n'ai pas lu vos *Brésiliennes*, et dans la crainte d'y retrouver les mêmes et hautes et inintelligibles qualités que dans votre *Négrier*, je m'en abstiendrai. Mais je me souviens que vous avez traduit *Tibulle* en vers français, et je vous prie de croire que je le savais avant de lire la couverture de votre nouvel ouvrage. J'ai lu vos vers; ils ne valaient pas grand'chose. Mais comme de nos jours, sauf trois ou quatre glorieuses exceptions, le métier de versificateur est devenu très inoffensif; comme deux ou trois milliers de rimes signifient assez clairement que l'auteur ne s'adresse qu'à la postérité, c'est un devoir pour les contemporains de le traiter avec indulgence, comme un malade ou un fou. Et ç'a été, monsieur, grâce à l'indulgence de la critique, que vous avez passé une première fois inaperçu, paisible, sans scandale et sans bruit. Personne que je sache ne vous a contesté le droit de siéger en toute sécurité de génie entre MM. Mollevaut et Denne-Baron.

Eh bien! monsieur, vous avez prouvé par votre conduite une triste vérité, et que les moralistes avaient promulguée sans l'environner de toute l'évidence qui force à dire : je suis convaincu. Je ne doute plus maintenant que la reconnaissance ne soit, dans la plupart des cas, un poids importun et pénible. Au lieu de remercier courtoisement les aristarques parisiens, vous leur crachez au visage, vous les bafouez, vous les accusez d'ignorance et de niaiserie, vous caricaturez à votre manière des hommes qui, malheureusement pour votre gloire, ne seront pas même entamés par vos sarcasmes dédaigneux, et vous joueront, je l'espère, le même tour que la lime au serpent.

Qu'est-ce à dire, monsieur? Seriez-vous jaloux par hasard de la gloire et des triomphes d'autrui? Mais si votre sommeil est troublé par des rêves d'immortalité, pourquoi ne pas avouer hautement les rivaux que vous prétendez effacer? Pourquoi ne pas désigner plus clairement les têtes hautes que vous voulez mutiler comme fit Tarquin? Croyez-vous donc, monsieur, que *la Sérieuse* de M. Alfred de

(1) Chez Denain, rue Vivienne.

Vigny soit moins belle et moins pathétique, parce qu'il n'a pas, comme vous, traversé douze fois l'Océan, parce qu'il a commis, dans les strophes d'une ballade, quelques erreurs qu'un mousse de douze ans pourrait relever? que les romans de M. Eugène Sue donnent à nos belles dames, qui aiment à rêver doucement dans l'ombre de leur alcove, moins de plaisir et d'émotion, parce qu'il n'a pas, comme vous, écrit des pages entières dans un jargon très neuf peut-être, mais illisible pour les lecteurs de la ville, pour ceux qui préfèrent à l'odeur du goudron la lumière des bougies et les épaules de femmes?

En vérité, monsieur, vous avez été bien mal inspiré; et si, mettant de côté les trois préfaces dont vous avez flanqué votre nouveau livre, avec la même et sérieuse défiance que Louis XI, quand il entourait Plessis-les-Tours d'une triple muraille, j'arrive à votre livre, ma colère et mes représailles auront encore plus beau jeu. Je ne voudrais pas jurer que les élèves de l'école d'Angoulême ne trouvent dans le *Négrier* un rare mérite d'exactitude, une scrupuleuse et louable fidélité; mais tout le monde, monsieur, n'est pas admis à l'école d'Angoulême. Bien des gens que j'estime, et très comme il faut, ignorent jusqu'aux premiers principes de la navigation, et c'est très mal à vous de n'avoir pas écrit pour eux. Si vous avez voulu nous enseigner la marine, je vous plains de tout mon cœur, car les marins ne vous liront pas. Si vous avez prétendu faire un traité, il fallait le publier chez *Bachelier* et avoir des notes de MM. Duperré, Willaumez et de Rigny. Mais travestir en roman une science aussi belle que celle que vous avez approfondie, c'est impardonnable.

Je vous conseille, monsieur, de rétracter dans la seconde partie du *Négrier* et dans *les Aspirans de marine* vos trois préfaces, et aussi de donner des cartons pour les chapitres en langage technique. Un dictionnaire ne ferait pas mal.

— Le lit de camp, *scènes de la vie militaire* (1). Je n'ai pas lu la *Prima Doña*, et à moins qu'un *ordre exprès* ne m'y force, j'espère bien ne jamais la lire. Le *Lit de camp* me suffit pour apprécier complètement les intentions et le talent de l'auteur. Dût-il écrire cent volumes, surpasser en fécondité tous les romanciers de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France pris ensemble, j'ai pris avec moi-même l'engagement sérieux de ne pas user mes yeux sur une page de plus de la même main. Je sais à quoi m'en tenir. Je sais à livres, sous et deniers ce que l'imagination du poète a maintenant en caisse.

Quel que soit l'auteur du *Lit de camp*, qu'il soit jeune ou vieux, célibataire ou marié, qu'il ait vécu dans les garnisons et les bivouacs, ou qu'il soit demeuré toute sa vie au coin du feu, ou dans une élégante villa, peu m'importe. Pour estimer son livre, je ne fais acception que des contes qu'il publie. Mais je lui prédis dès aujourd'hui que s'il persévère dans la voie où il est entré, et s'il prend pour argent comptant les éloges des journaux, il n'arrivera pas même au titre de mauvais écrivain. S'il dépouille un jour l'anonyme, et si les sifflets succèdent aux applaudissemens, ce sera une mémorable réfutation des accusations banales qui se colportent partout. Quand au bout de dix ans il se trouvera face

(1) Chez madame Charles Béchet, quai des Augustins.

à face avec la même impéritie, avec la même assurance de lui-même, et qu'il cherchera vainement les *bravo* qui l'ont accueilli à son début, il sera bien prouvé que la critique sévère ne tue personne, et que la critique indulgente perd inévitablement tous ceux qu'elle encourage.

Les douze contes du *Lit de camp* sont tous de même force. C'est à chaque page un style prétentieux et maniéré, une perpétuelle affectation de franchise, de rudesse, de carnage et de volupté, un continuel cliquetis d'épithètes creuses et grêles, qui s'escriment contre un pauvre mot qui n'en peut mais, et qui n'a pas même la ressource de s'adosser au mur pour repousser l'attaque dirigée contre lui. Ramassez à loisir, dans vos momens perdus, tous les lieux communs qui traînent depuis quelque cinquante ans dans toutes les amplifications de collége, dans les almanachs et les académies de province, sur l'Espagne et l'Italie; trouvez moyen de mettre en loterie les lambeaux les plus usés de toute cette pitoyable rhétorique qui sert à toutes les idées comme une selle de relai, et je vous garantis en moins d'une semaine, pour peu que vous ayez un secrétaire habile, la fabrication d'un volume comme *le Lit de camp*. J'ai marqué dans les *Sandales* une page où le conteur exalte successivement, en parlant d'une femme de Madrid, son œil espagnol, son pied espagnol, sa taille espagnole, et ainsi de suite. Le même procédé s'applique avec un égal bonheur à l'Italie, et même encore avec plus de facilité ; car outre *le ciel bleu* de Naples, outre les *lagunes* de Venise, vous avez à votre disposition les *merveilles des arts*, *la poésie du passé*, *le charme des souvenirs*, *les leçons de l'histoire*, *les enseignemens des ruines*, que sais-je encore? Il y a là de quoi défrayer plusieurs centaines de descriptions.

En vérité quand je feuillète de pareils livres, il m'arrive parfois de songer à l'explication proposée par une *revue* anglaise, lorsque M. le vicomte d'Arlincourt publia ses premiers romans. Je suis tenté de croire que l'auteur ne prend pas son ouvrage au sérieux, et veut tout simplement mystifier ses lecteurs. Mais par malheur j'aperçois bientôt des symptômes éclatans et irrécusables de sincérité. Je ne puis plus douter que l'auteur ne soit lui même dupe d'une illusion déplorable Quand il parle de l'Espagne et de l'Italie en termes emphatiques, je suis convaincu qu'il s'étonne de bonne foi de la page qu'il vient d'écrire, qu'il relit avec complaisance le dialogue de ses acteurs, qu'il ne s'aperçoit pas que toutes les richesses prétendues de son éloquence reviennent à-peu-près à cette question-ci : *Comment peut-on être Persan?* Généralisez le mot de Montesquieu et vous arriverez à dire : Comment peut-on être Espagnol, Italien? Comment peut-on être soldat de la république, prisonnier, malade, amoureux ou aimé? Cette extase assidue devant soi-même, cette active admiration des moindres mots que la bouche laisse tomber, doit porter ses fruits; et ces fruits quels sont-ils? Des livres tels que *le Lit de camp*, dont la critique ne devrait pas même s'occuper.

C'est à la critique indulgente qu'il faut imputer de pareils ouvrages. C'est elle qui en prostituant la parole, en livrant des éloges et des encouragemens, comme on livre une aune de toile, multiplie à la honte de la littérature des

volumes sans nom, qu'on ne sait comment qualifier. C'est elle qui donne à la *bibliopée* le caractère d'une véritable épidémie.

Et soyez sûr que si les journaux et les revues punissaient de blâme, de dédain ou de silence toutes les témérités de *librairie*, qui menacent d'un commun naufrage le bon sens, l'imagination et la langue, qui obstruent la voie, qui dépravent le goût et blasent les lecteurs, soyez sûr que la vanité mécontente, les humiliations de l'oubli feraient bientôt justice de toutes ces inventions prétendues. Soyez sûr que les livres seraient plus rares et meilleurs, si l'on ne trouvait pas a si bon compte et si facilement le banal encouragement qui tend la main à tout le monde.

Je ne m'étonne pas vraiment si les artistes et les poètes qui font de leur fantaisie et de leurs travaux un dévoûment de toutes les heures, qui veulent avant tout se contenter eux-mêmes, répudient et récusent de si haut et de si loin le tribunal qui veut les juger, s'ils ne réservent pas même à la critique, lorsqu'elle les mande à sa barre, l'honneur d'une contradiction. Que voulez-vous qu'ils pensent d'une *cour* si vénale et si insouciante de sa dignité ? Croyez-vous que la haine ou l'amitié des *Philintes* littéraires signifie quelque chose pour les esprits qui se respectent ? Croyez-vous qu'ils puissent prendre pour une médaille frappée à leur honneur cette menue monnaie qui s'use en passant par toutes les mains ?

GUSTAVE PLANCHE.

LEÇONS SUR L'ART D'ASSOCIER.

EXPOSITION DU SYSTÈME SOCIAL DE CHARLES FOURIER DE BESANÇON, PAR JULES LECHEVALIER. (1)

M. Jules Lechevalier, en se séparant de la hiérarchie saint-simonienne dont il était l'un des membres les plus actifs, n'a pas renoncé à l'espérance de trouver une solution complète du problème social qui tourmente aujourd'hui tant d'intelligences. Il a cru voir dans les travaux fort nombreux et déjà anciens, quoique à-peu-près inconnus, de M. Fourier de Besançon, des découvertes importantes relativement à cette association industrielle dont le saint-simonisme n'a donné encore qu'une formule générale, non appliquée. C'est à l'exposition, à la vulgarisation des vues de ce savant philanthrope qu'il consacre le cours que nous annonçons. M. Fourier, dans ses écrits, emploie d'ordinaire des formes si bizarres et une phraséologie si particulière, qu'il ne lui est nullement inutile d'avoir un trucheman. M. Lechevalier, par son intelligence rapide et sagace, par sa parole spirituelle et facile, est certainement l'interprète le plus propre à extraire de la doctrine de M. Fourier les vérités neuves qu'elle recèle. Dans les deux leçons que nous avons sous les yeux, il nous a déjà été aisé de saisir bien des conceptions hardies, bien des aperçus piquans pris au cœur de la nature humaine. Nous attendrons, pour juger, que le reste de la doctrine se développe. Mais nous engageons M. Lechevalier à restreindre le plus possible l'emploi des termes extraordinaires qui hérissent la doctrine de son auteur.

(1) Paulin, place de la Bourse.

SUR LE DÉLUGE DE LA SAMOTHRACE.

A M. LETRONNE.

Monsieur,

Dans vos dernières leçons, auxquelles j'ai eu l'honneur d'assister, vous avez suffisamment prouvé par une suite de profonds raisonnemens, appuyés sur les faits, que le déluge de la Samothrace, d'après les termes dont se sert Diodore de Sicile, qui nous en a conservé le souvenir (l. v, ch. 46), n'avait pu avoir lieu, par suite de l'irruption du Pont-Euxin, par le détroit des Cyanées, dans la Propontide, et de là par l'Hellespont dans la mer Egée.

Telle était aussi l'opinion que je m'étais formée, après avoir visité les lieux dans le courant de 1830, opinion que je publiai alors, dans une note insérée au *Courrier de Smyrne*. Je fondais, mon opinion d'abord, avec M. le général Andréossy, sur l'examen géographique et topographique des lieux, mais en outre sur des considérations géognostiques qui m'avaient amené à reconnaître que l'ouverture des détroits du Bosphore et des Dardanelles n'avait pu être due à une cause telle que l'irruption de la mer Noire, et que, si cette irruption avait réellement eu lieu, elle ne se serait pas faite de la mer de Marmara dans la mer Blanche ou Méditerranée, par le détroit des Dardanelles, mais bien par l'isthme d'Examilia, qui réunit la Chersonèse de Thrace au continent; cependant c'est seulement dans l'hypothèse d'une irruption semblable, qui suppose une certaine lenteur, qu'une partie du récit de Diodore de Sicile pourrait s'expliquer, quand il dit que les habitans se sauvèrent et eurent le temps de se réfugier dans les montagnes, circonstance qui n'aurait pu avoir lieu dans le cas d'une submersion occasionée par une violente secousse de tremblement de terre ou de quelque autre phénomène volcanique, et en effet vous avez rejeté cette circonstance comme incompatible avec le reste du récit, et vous l'avez considéré comme une de celles que l'imagination du peuple effrayé ajoute en pareil cas aux circonstances véritables.

D'un autre côté, le passage du même auteur, quand il dit que « c'est ce qui « explique clairement comment, long-temps après, on vit des pêcheurs de l'île « retirer de leurs filets des chapiteaux de colonnes, débris de villes submer- « gées lors de cette terrible catastrophe », ne pourrait pas non plus s'expliquer dans la supposition de l'irruption de la mer du Pont; car, dans cette hypothèse, la mer de Thrace, momentanément exhaussée, n'aurait pas tardé à reprendre son niveau, et les villes submergées auraient bientôt reparu à la surface. L'histoire ne nous eût-elle pas conservé d'ailleurs dans ce cas le souvenir d'un évènement semblable qui aurait également eu lieu dans les îles d'Imbros, Lemnos et Ténédos, si voisines de la Samothrace, et en grande partie moins élevées qu'elles.

Quoi qu'il en soit, l'île de Samothrace, non moins célèbre dans l'antiquité par le culte des dieux cabires, dont les mystères s'y célébraient dans l'antre de Zérinthe, que par la tradition de son déluge, n'ayant été visitée par aucun voyageur dans les temps modernes, vous ne lirez peut-être pas sans intérêt les détails géographiques et géologiques que j'ai recueillis lors de mon voyage dans cette île, où rien n'a pu me faire supposer la véracité du récit des anciens, autant du moins qu'une course rapide m'a permis d'en juger.

L'île de Samothrace, aujourd'hui la Samotraki des Grecs et la Sémendérek des Turcs, est située en face du golfe de Saros par 23°25' de longitude est, et par 40°25' de latitude nord : elle affecte une forme un peu elliptique, dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest, et sa circonférence a environ douze lieues. Cette île, célèbre aussi dans l'antiquité par les avantages qu'elle tenait de la nature et par la liberté dont elle jouissait, ce qui lui avait fait donner le surnom de *la libre*, a bien perdu de nos jours de son ancienne splendeur. Elle est maintenant fort peu habitée. N'ayant ni ports ni marine, son commerce se réduit à fort peu de chose : elle fournissait cependant du miel, de la cire, des maroquins, etc., et jouissait encore dans ces derniers temps d'une certaine célébrité, à cause de ses eaux thermales sulfureuses (1), où l'on trouve les ruines d'un petit établissement de bains. Il était destiné aux malades qui s'y rendaient des Dardanelles, des îles et des côtes voisines.

Mais cette île sans défense, ayant été plusieurs fois ravagée par les Ipsariotes, à l'époque de la dernière guerre entre les Grecs et les Turcs, sa population, qui auparavant se composait d'environ deux mille cinq cents habitans, se trouve maintenant réduite à cinquante ou soixante familles grecques, très misérables, réunies dans le seul bourg de l'île, situé vers la partie centrale, et où l'on trouve encore les ruines d'un château, construit, pendant la domination des Génois, sur un rocher calcaire très remarquable : elle est gouvernée par un aga qu'y envoie la Porte, et fait partie du sandjak de Bigha.

Sa surface est divisée à-peu-près par moitié en deux parties bien distinctes; l'une, la partie nord, est entièrement formée de montagnes très élevées et à pentes raides, offrant de loin l'aspect d'un énorme mamelon : c'est le mont *Saoce* des anciens, que l'on apercevait de loin, par-dessus les montagnes de l'île d'Imbros, en sortant du détroit de l'Hellespont; c'est aussi de ce mont que veut parler Homère, quand il dit que, « placé sur le sommet le plus élevé de la verte Samos de Thrace, Neptune contemplait d'un œil étonné le combat et la déroute « des Grecs. Au-delà il découvrait le mont Ida tout entier, ainsi que la ville de « Priam et les vaisseaux qui bordaient le rivage ; aussitôt il descend avec rapidité de la montagne escarpée. Le mont et la forêt tout entière tremblent sous « les pieds immortels de Neptune, qui s'avance. » (*Iliade*, chap. XIII, vers 12 et suiv.)

Ces montagnes sont essentiellement composées de roches anciennes : ce sont

(1) L'une de ces sources a fait monter le thermomètre à 54°, et une autre à 47° 1/2 centigrades. Elles dégagent une forte odeur d'hydrogène sulfuré.

des phyllades, des calcaires, des eurites et des serpentines diallagiques, etc. Sa partie sud, qu'on appelle la *plaine*, pour la distinguer de la partie montagneuse, est formée de collines en général peu élevées, appartenant à divers terreins ou formations. D'un côté, ce sont les roches anciennes de la partie montagneuse qui forment ces collines; de l'autre, ce sont des roches volcaniques appartenant au système des trachytes. Ces collines trachytiques sont en partie recouvertes par un agglomérat, formé des débris de ces trachytes, et recouvert lui-même par des couches du *terrain tertiaire coquiller*, que l'on voit recouvrir presque toutes les côtes du littoral de la Méditerranée. Ainsi ce système volcanique est antérieur au dépôt tertiaire, et par conséquent au dernier soulèvement qui a pu donner naissance à une partie de l'île, et l'élever au-dessus de la surface des mers; ce n'est donc pas là qu'il faut aller chercher les causes de l'irruption qui a eu lieu dans l'île; ce n'est pas non plus, je pense, aux îles de Lemnos, Imbros et Ténédos, qui appartiennent également, en partie du moins, au même système trachytique, qu'aurait pu être due cette irruption.

Quant à l'engloutissement de l'île Chrysé, voisine de Lemnos, dont parle Pausanias, catastrophe que M. de Choiseul-Gouffier a étendue à une partie de l'île de Lemnos elle-même, comme cet évènement est d'une époque très récente, il n'a pu être cause du déluge de la Samothrace. La distance de Lemnos est au reste beaucoup trop grande, pour que, si cette île a en effet éprouvé quelque révolution depuis les temps historiques, la cause qui y aurait produit des changemens se soit fait sentir jusqu'à Samothrace, au point de causer la submersion d'une partie de l'île.

M. de Choiseul, qui avait adopté l'opinion des anciens sur l'irruption du Pont-Euxin, annonce, en parlant de Lemnos, qu'il a trouvé, vers l'embouchure du Bosphore, dans la mer Noire, des traces de terrein volcanique; ce qui le porte à conclure que, le premier, il a reconnu les véritables causes de l'irruption de la mer Noire et de l'ouverture du Bosphore; mais, s'il avait eu quelques notions de géologie, il se serait bien gardé de tirer de la présence de ces traces volcaniques, signalées un peu plus tard par Olivier, une telle conséquence; car il eût vu que, depuis les Cyanées jusque vers Buyuk-Déré, c'est-à-dire à-peu-près jusque vers la moitié du canal, les rives du Bosphore sont formées de roches volcaniques; mais que ces roches volcaniques, comme à Samotraki, appartiennent à des trachytes, qui, à l'embouchure de la mer Noire, sont aussi recouvertes par un dépôt tertiaire à lignites; qu'ainsi elles sont bien antérieures à l'existence des hommes et au dernier cataclysme qui a pu bouleverser ces contrées, et que ce n'était pas ce qui aurait pu donner lieu à l'ouverture du Bosphore, si l'on doit considérer cette ouverture comme un évènement de la période actuelle.

D'après tout ce qui précède, si la submersion d'une partie de la Samothrace a eu réellement lieu, je pense avec vous qu'elle n'a été occasionée que par une cause purement locale, soit par l'affaissement d'une partie de l'île, soit par quelque violent tremblement de terre, ou bien encore par un soulèvement

sous-marin, comme celui qui a dernièrement donné naissance à l'île Julia, entre la Sicile et la côte d'Afrique, mais tout-à-fait dans le voisinage de l'île; car, sans cela, la chose me paraîtrait encore fort difficile à admettre.

Sans vouloir donc mettre ici en doute la véracité du récit du déluge de la Samothrace, que je suis loin de regarder, vous voyez, comme impossible, considéré comme simple évènement local, je me permettrai d'ajouter que je crois qu'il ne faut pas toujours attacher une trop grande importance aux récits des anciens, qui les ont souvent puisés eux-mêmes dans des auteurs plus anciens, et qu'il faut aussi faire la part des temps; car, à des époques qui se rapprochaient plus ou moins des temps fabuleux, il n'est pas étonnant que, chez des peuples aussi avides du merveilleux que les Orientaux, chaque peuplade en particulier n'ait cherché à rattacher au pays qu'elle habitait des faits qui n'appartenaient qu'à d'autres localités, comme vous l'avez savamment démontré pour les déluges de Deucalion et d'Ogigès. Il n'est pas étonnant non plus que, dans un temps où les sciences physiques étaient dans l'enfance, des auteurs même judicieux, tels qu'Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile et tant d'autres, aient quelquefois admis comme des vérités, ce qui n'était que le résultat de l'imagination plus ou moins vive des poëtes.

La seule inspection des lieux, comme vous nous l'avez fort bien dit aussi, a dû faire naître souvent des suppositions que plus tard on a admises comme des vérités; c'est ainsi que la vue des rives de l'Hellespont a pu faire admettre à Straton, qui était de Lampsaque, et qui avait par conséquent observé les lieux à loisir, que l'ouverture de ce détroit était due à l'irruption de la mer du Pont, puisque, près de deux mille ans plus tard, Tournefort crut reconnaître aussi, à l'inspection de ses côtes, la vérité de cette hypothèse, qu'il chercha à expliquer par des dénudations successives.

Je vais vous citer un fait que j'ai recueilli et vérifié moi-même, et qui me paraît devoir venir parfaitement confirmer cette idée. Il existe chez les habitans des îles d'*Anticyros*, situées à l'entrée des golfes Thermaïque et Pélasgique, et connues de nos jours sous le nom *d'Archipel du Diable* (1), des traditions qui sont tout-à-fait extraordinaires, quoiqu'elles ne soient cependant pas dénuées de tout fondement. Ainsi d'après ces traditions, les deux îles de Piper, et de Iaoura ou île du diable, éloignées de plus de trois lieues l'une de l'autre, ne seraient que les extrémités d'une grande île, qui aurait été engloutie, et qui contenait une ville de douze milles maisons, ce qui supposerait une population de soixante milles habitans; mais comme en Grèce l'on a reconnu qu'il fallait multiplier le nombre des familles par sept au lieu de cinq, pour avoir la population moyenne, cela porterait celle de la ville engloutie à quatre-vingt-quatre mille habitans au moins. L'on sent bien tout ce qu'un pareil conte à d'improbable, car une ville de cette importance n'aurait pas disparu sans que l'his-

(1) Ces îles, qui comprennent Skiatos, Scopelos, Iliodromia, Piperi, Iaoura, etc., forment avec Skyros, sous le nom de *Sporades septentrionales*, un département de la Grèce actuelle.

toire en eût fait mention. Les habitans vont plus loin : ils assurent que les murs des maisons se voient encore, au fond de la mer, quand elle est calme. Je me suis fait conduire sur les lieux, non pour vérifier si ce fait était vrai, mais pour m'assurer si un fond blanc, par exemple, n'avait pas donné naissance à ce conte, que l'on peut très bien ranger, je crois, sur la même ligne que celui des chapiteaux de la Samothrace, que des pêcheurs ramenaient avec leurs filets ; partout j'ai trouvé une mer profonde, avec sa couleur ordinaire et où rien n'avait pu donner lieu à la supposition d'une ville disparue, et de ses murs encore existans; mais il n'en est pas de même pour ce qui est de la disparution de l'île, car en examinant bien la chose, l'on voit que l'idée en a été suggérée aux habitans par l'inspection des deux îles de Piperi et Iaoura, qui sont deux véritables fractures, placées en regard l'une de l'autre, circonstance qui peut très bien faire admettre l'hypothèse d'un enfoncement du terrein entre elles, si elles ne sont pas dues elles-mêmes à un phénomène contraire, c'est-à-dire à un soulèvement.

Une telle supposition, abstraction faite de tout le merveilleux que les habitans ont voulu y rattacher, de la part d'un peuple aussi intelligent que le peuple grec, n'a rien qui puisse paraître extraordinaire, pour qui a eu occasion de l'étudier et d'apprécier son degré d'intelligence. Pendant que j'étais à Iliodromia l'une de ces petites îles, où M. le comte Capo-d'Istrias, président de la Grèce, m'avait prié de faire faire quelques travaux de recherches dans un dépôt d'eau douce à lignites (que l'on croyait être du charbon de terre), et reconnaître s'il était susceptible d'exploitation, les hommes du pays que j'ai employés pour l'exécution de ces travaux, tout grossiers et ignorans qu'ils étaient, ont bien su reconnaître cependant que les coquilles fossiles qu'on rencontre dans les roches de ce terrein, étaient non des coquilles marines, mais bien des coquilles terrestres ; distinction que n'auraient certainement pas faite beaucoup de nos paysans ; et là-dessus ils bâtissaient des systèmes à leurs manières, et chacun y ajoutait ses idées et ses réflexions.

Reportons-nous maintenant à une époque même très peu éloignée, où les sciences physiques avaient fait peu de progrès, et supposons qu'un historien, un philosophe, un savant enfin, vienne à avoir connaissance de ce fait ; il voudra expliquer pourquoi un terrein, qui a dû se former au fond de la mer, ou de quelque lac, se trouve maintenant former le sommet des montagnes ; parmi les mille et une suppositions qu'il pourra faire, la plus naturelle, celle qui devra lui être suggérée d'abord, c'est qu'une grande partie de l'île a été engloutie, et à part la manière dont se sont faites les modifications qui ont amené ce terrein à former des montagnes, et l'époque où elles ont eu lieu, époque qu'il ne manquera pas, vu la présence des coquilles, de rapporter aux temps historiques, son hypothèse pourra paraître jusqu'à un certain point admissible, surtout dans un temps où l'on n'avait aucune idée du soulèvement des montagnes. Telle est, je crois, à-peu-près l'origine de beaucoup de contes plus ou moins probables qui nous ont été transmis par les anciens auteurs.

Agréez, etc.

THÉODORE VIRLET.

LETTRES ÉCRITES DE PARIS,

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831, PAR M. L. BOERNE.

L'ALLEMAGNE, qui attache un si haut prix aux souvenirs du moyen âge, en a conservé toute la barbarie dans ses rapports avec les Juifs; ils sont indignement persécutés dans plusieurs états de la confédération germanique; les lois existantes les y frappent de réprobation, et celles qu'on a cherché récemment à faire adopter en leur faveur ont été repoussées avec une sorte de rage. La haine des Juifs semble s'être réveillée avec l'amour de la liberté, de l'autre côté du Rhin, et l'explosion d'une révolution y serait peut-être signalée par le massacre des Israélites. On envie leurs richesses, et l'on ne rend pas justice à leurs talens. Cette situation déplorable est cause que la plupart de ceux d'entre eux qui se sentent quelque supériorité intellectuelle, et il s'en trouve un grand nombre, embrassent le christianisme. Mais croyez à ces conversions politiques! La tache originelle ne s'efface point par le baptême, le sentiment de l'injustice ne s'affaiblit point dans un cœur ulcéré : aussi ne doit-on pas s'étonner si un Juif, lorsqu'il est doué de hautes facultés, devient une puissance infernale qui distille du venin dans la société, et qui, par sa haine irréconciliable, semble corroborer encore cette opinion généralement répandue, que les Israélites sont les ennemis naturels de l'état social, et ne peuvent s'y agréger.

La lecture des *Lettres sur Paris* nous a suggéré ces réflexions. Boerne est Juif, et si je ne l'avais appris dans sa biographie, je l'aurais deviné. Il y a en lui du paria, il y a de la révolte et de l'animosité contre l'Allemagne, plus qu'aucun écrivain allemand n'en a encore exprimé; aucun, en effet, n'a dit comme lui : « Envoyez-moi de la terre d'Allemagne, afin que je l'avale; je pourrai ainsi anéantir et dévorer, au moins symboliquement, ce maudit pays. »

Boerne n'avait point encore publié de livre, son nom même ne se trouvait ni dans le *Conversation's lexikon*, vaste dictionnaire qui tient registre de toutes les notabilités mortes ou vivantes, ni sur aucun des catalogues de la foire de Leipsick; il s'était contenté de travailler à la rédaction de plusieurs journaux qui parurent successivement à Francfort, sa patrie, et d'insérer des articles littéraires dans le *Morgenblatt*, lorsqu'en 1829 on rassembla tous ces morceaux épars en les classant par ordre de matières. Sept volumes ont déjà paru : ce sont des *critiques dramatiques*, des *mélanges*, des *tableaux de Paris*, des *aphorismes*, et des *analyses d'ouvrages français*.

Assurément, il est impossible de contester à Boerne un talent très distingué : il est presque toujours spirituel, ingénieux; son style est brillant, rapide, clair, plein d'images, et symbolique comme celui de Jean-Paul, dont il se glorifie d'être le disciple, et qu'il a célébré dans un panégyrique que l'on peut considérer comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Mais l'originalité à laquelle vise sans cesse cet écrivain, lui donne quelquefois une tournure maniérée et prétentieuse. L'*humour*, qu'il a défini comme *la démocratie capricieuse et sauvage*

des pensées et des sentimens, dégénère trop souvent, sous sa plume, en une humeur bizarre et atrabilaire qui lui fait voir le monde sous un aspect plus sombre que la réalité. Son esprit, naturellement porté vers la critique, s'abandonne à des satires pleines d'acrimonie, et qui souvent ne sont exemptes, ni d'une jalousie secrète, ni d'un emportement haineux. Dans ses premiers écrits, Boerne s'était moins livré à ces dispositions chagrines : ses jugemens avaient moins de partialité, et il se montrait plus équitable pour son pays, ses contemporains, et pour les productions de la littérature : aussi sa réputation semblait-elle s'être agrandie en raison du cercle auquel il s'adressait, et du public éclairé dont il ambitionnait le suffrage. On le citait généralement comme un écrivain aimable et capricieux, et on lui pardonnait facilement quelque inégalité et de légers défauts, à cause du charme qu'il répandait dans ses écrits, et du cachet particulier qu'il savait leur imprimer. On pouvait, à la vérité, ne pas sympathiser avec ses diatribes tant soit peu amères contre Hoffmann, avec son aversion contre mademoiselle Sontag; mais l'esprit qu'il déployait en défendant ses opinions, faisait souvent oublier ce qu'elles pouvaient avoir de paradoxal. Aujourd'hui, ce n'est point à l'Allemagne littéraire, ce n'est point à ses émules de gloire, c'est à des passions brutales que Boerne veut parler dans ses *Lettres sur Paris;* ce n'est pas seulement un pamphlet politique, c'est une fusée incendiaire qu'il a lancée sur son pays natal.

Il n'est peut-être point hors de propos de dire ici que Boerne a eu beaucoup à souffrir des rigueurs de la censure, dont les ciseaux impitoyables ont souvent coupé les ailes à son génie indépendant; qu'il s'est opposé avec courage aux vexations arbitraires que les autorités de Francfort voulaient faire peser sur ses coreligionnaires; qu'enfin, en 1819, il a été poursuivi comme libéral : ce sont des titres à notre estime et à notre intérêt; mais peuvent-ils le disculper d'avoir montré une haine aussi invétérée et aussi aveugle que celle qu'il fait éclater aujourd'hui? Le sentiment qui fait battre nos cœurs pour la liberté est une religion d'amour qui embrasse l'humanité tout entière, et son culte peut-il s'associer à des récriminations si vindicatives? Ne serait-ce pas profaner ses autels que de vouloir y sacrifier tant de victimes? Nous sommes las de ces déclamations surannées, de ces théories de sang et de destruction dont les résultats sont toujours négatifs. Nous voulons quelque chose de positif dans la liberté, nous desirons qu'elle porte des fruits savoureux et parfumés sur l'océan de la vie, et non des fruits de cendres, tels que ceux du lac Asphaltite. Si Boerne a pu se flatter de concourir aux progrès de la liberté par un pareil ouvrage, il s'est étrangement abusé : c'est un pas rétrograde pour les lumières et pour la civilisation, car il a fourni à leurs antagonistes des armes qu'ils sauront tourner habilement contre la liberté de la presse. En vérité, ses ennemis les plus acharnés n'auraient pu lui porter un coup plus dangereux, ni en démontrer les abus d'une manière plus manifeste! Aussi, tel a été l'effet que ce livre a produit en Allemagne, que, quoiqu'il ait été mis à l'index, quoiqu'une amende de quatre cents écus ait frappé tous les libraires qui le débiteraient, aucun partisan du pouvoir absolu n'en a été aussi profondément indigné que les véritables amis

de la liberté. En effet, persuadés qu'ils sont que tout appel aux masses, en ce moment, ne pourrait qu'être préjudiciable à une cause sacrée, qu'un brusque renversement de l'ordre social entraînerait avec lui des maux incalculables, et qu'enfin on devait attendre que les gouvernemens, éclairés sur leurs vrais intérêts, fissent les concessions réclamées par l'opinion publique et les besoins du temps, ils ont vu avec une sorte d'effroi un audacieux porter la hache à la racine d'un arbre dont la chute ébranlerait l'univers. Une réprobation générale s'est élevée en Allemagne contre cet amateur de ruines et de destruction.

Voulons-nous maintenant appuyer par quelques citations un jugement que l'on pourrait peut-être taxer de sévérité, et jeter un coup-d'œil sur la traduction que M. Guiran vient de publier? Rien n'offre, au premier aspect, plus de dissemblance que le texte original et la copie française. L'un est une figure animée avec sa carnation et toute sa physionomie, l'autre n'est qu'une silhouette au maigre profil et à la teinte obscure. Les principaux traits s'y trouvent, à la vérité, reproduits, mais la couleur et la transparence y manquent. M. Guiran, qui d'ailleurs sait fort bien l'allemand, semble avoir désespéré de son auteur en le mutilant ainsi; il en a fidèlement rendu les fragmens qu'il nous a donnés, ce qui nous fait présumer que ses omissions sont volontaires; il marche par bonds, il saute dix feuillets à-la-fois, et souvent ce n'est point ce que Boerne offre de moins curieux ni de moins caractéristique. On peut en juger par cette phrase, la première de l'ouvrage, et dont le traducteur ne fait pas mention :

« Je commence à ressentir l'influence du bon génie des voyages, et de toute « la légion de démons qui me possèdent, quelques-uns se sont déjà retirés de » moi. Mais plus j'approche des frontières de France, plus je deviens fou : je « sais bien ce que je ferai sur le pont de Kehl, dès que j'aurai tourné le dos à « la dernière sentinelle badoise, cependant je ne puis le dire à aucune femme. »

Je ne me chargerais pas d'expliquer, même devant un homme, ce dernier paragraphe, et je ne connais que l'abbé du *Mercure galant* qui puisse prétendre à l'interpréter sans choquer nos oreilles.

De toute la légion de démons qui obsédaient Boerne, je ne serais pas éloigné de croire qu'il en est demeuré quelques-uns en lui, et notamment celui de la haine, car il hait presque tout le genre humain : il hait les rois, les propriétaires, les banquiers, les industriels; il hait Goethe, parce qu'il est le roi de la littérature; il hait les livres, il hait l'Allemagne et les Allemands, il hait la royauté et le gouvernement de juillet. Choisissons quelques exemples. Voici pour les rois :

« C'est une maladie que d'être prince, et il faut mettre les rois à la diète.— « L'année prochaine, une douzaine d'œufs sera plus chère qu'une douzaine de « princes. — On fait beaucoup trop de façons avec les rois: on devrait leur « fixer à tous un délai d'un mois, dans l'espace duquel ils auraient à établir un « meilleur gouvernement, sinon à la porte! — Chacun est maître chez soi, « et un roi qu'on ne peut souffrir, ne fût-ce qu'à cause de la forme de son nez, « on le met avec raison à la porte : je trouve cela tout simple. »

Voici pour Goethe :

« Je ne me rappelle pas avoir jamais exprimé clairement mon antipathie « contre Goethe; mais elle est si vieille et si forte, qu'elle a dû quelquefois « percer dans mes écrits. — Goethe est le roi de son peuple; lui une fois dé- « trôné, qu'il deviendra facile d'en finir avec ce peuple! Cet homme d'un siècle « a une singulière force de répulsion : c'est une cataracte sur l'œil de l'Alle- « magne, mais écartez-la, et tout un monde se manifestera. — Depuis que je « sens, j'ai haï Goethe; depuis que je pense, je sais pourquoi. »

Voici le jugement qu'il porte sur notre école romantique; il y a du fiel jusque dans ses éloges :

« J'ai lu avec beaucoup de plaisir l'*Hernani* de Victor Hugo. Je juge, il est « vrai, des ouvrages de cette espèce chez un poète français, d'après de tout « autres principes que je ne le fais chez un poète allemand. Je ne me soucie « nullement, dans ce cas, de la *chose en soi*; je ne la considère que dans ses « rapports, c'est-à-dire, pour les ouvrages romantiques, dans son opposition « avec la nationalité française. Aussi c'est d'autant mieux que c'est plus extra- « vagant; la poésie romantique, en effet, est salutaire au Français, non à cause « de son principe créateur, mais de son principe destructeur : c'est un plaisir « de voir comment, dans leur ardeur, les romantiques brûlent et démolissent « tout, et enlèvent du lieu de l'incendie de grosses charretées de règles et de « décombres classiques. Ces imbécilles de libéraux, qui auraient intérêt à favo- « riser la destruction, s'y opposent, et cette conduite est une énigme que je « cherche en vain depuis dix ans à deviner. Les pauvres romantiques sont per- « siflés et poursuivis par leurs adversaires, à faire pitié, et l'on ne peut lire « sans pleurer, leurs plaintes déchirantes; mais pourquoi se plaignent-ils? « pourquoi ne continuent-ils pas leur chemin, sans se soucier qu'on les loue « ou qu'on les blâme? c'est qu'il ne sont pas encore assez romantiques; le ro- « mantisme n'est que dans leur tête, il n'est pas encore dans leur cœur. »

La première cocarde tricolore apparaît à Boerne comme un arc-en-ciel, gage de paix et de réconciliation, il voudrait ôter ses bottes et fouler pieds nus nos pavés sacrés; il s'écrie dans son exaltation : « Je desirerais que tous les Français « missent des habits de femmes, je leur ferais alors les plus belles déclarations « d'amour, mais c'est folie que j'aie honte de suivre le penchant de mon cœur « et de baiser ces mains qui ont brisé nos chaînes, qui nous ont rendus libres « et qui, de valets que nous étions, nous ont armés chevaliers! » Je ne sais pourquoi M. Guiran a omis ce dernier passage, assurément il n'eût pas déparé sa traduction. Les émeutes de l'Archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois, le néoroma, madame Malibran, le salon de M. de Lafayette et les efforts héroïques des Polonais transportent Boerne au dixième ciel, ne le troublons pas dans son enthousiasme, ne cherchons pas à scruter avec malignité ses affections; qu'il nous suffise que Boerne aime ou paraisse aimer quelque chose, et fusse même le cholera, qui excite d'ailleurs en lui la plus vive admiration, je serais encore tenté de l'excuser, car c'est une idée consolante, une idée sur laquelle nous aimons à nous reposer que de penser que son hypocondrie fait quelquefois place à de plus douces émotions, et que du moins nous ne saurions dire de lui en le plaignant, ce que sainte Thérèse disait du diable : Le malheureux, il ne peut pas aimer!

ÉDOUARD DE LA GRANGE.

LUIZ DE CAMOENS.

Agora toma a espada, agora a penna.

CAMOENS, sonnet 192. (1)

On s'est proposé deux objets en composant cette notice. Le premier est purement biographique. Quoique la vie de Camoens ait été plusieurs fois écrite, elle ne l'a pas encore été d'une manière complètement satisfaisante. Dom Jose Maria de Souza Botelho (2) et John Adamson (3) ont publié, il y a douze ou quinze ans, l'un en portugais, l'autre en anglais, deux bons ouvrages sur ce grand poète; mais, depuis cette époque, de nouvelles recherches ont été tentées. Il a paru notamment, dans le recueil de l'académie royale des sciences de Lisbonne, un savant mémoire (4) de M. Fr.

(1) Ce sonnet est adressé à Estacio de Faria, soldat et poète, l'un des ancêtres de Manoel de Faria e Sousa, célèbre commentateur de Camoens.

(2) *Vida de Camoens*, dans la belle édition des *Lusiades*, imprimée à Paris, 1817, in-4°. Cette notice a été mise en français par M. Millié à la suite de sa traduction des *Lusiades*, Paris, 1825. 2 vol. in-8.

(3) *Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens*. London, 1820. 2 vol. in-12.

(4) *Historia e Memorias da academia real das sciencias da Lisboa*, t. VII. 1821. *Memoria historica e critica á cerca de Luiz de Camoens*, p. 158.

15. Avril 1832

Alex. Lobo, qui, bien que composé dans un système évident de malveillance et de réaction contre Camoens, contient néanmoins des aperçus ingénieux, des documens neufs et un certain nombre de faits inédits. On a donc pensé qu'il y avait lieu d'écrire une nouvelle notice sur Camoens, en profitant des travaux récens, en recourant diligemment aux sources anciennes (1), et surtout en interrogeant les œuvres du poète.

Outre ce but de curiosité érudite, on en a eu un autre de pure fantaisie. On a desiré montrer ce qu'était la vie d'un homme de lettres en Portugal pendant le beau siècle de ce royaume.

Rien ne diffère plus d'un siècle à l'autre et de peuple à peuple, que ce qu'on appelle la vie d'homme de lettres. Aujourd'hui, en France, un homme de lettres est un homme de plaisirs ou d'affaires, qui, s'il n'a pas d'ambition, cherche à devenir chef de division dans un ministère, ou directeur de l'imprimerie royale. Le titre d'homme de lettres est un écriteau de disponibilité administrative. Dans le dix-huitième siècle, la vie des gens de lettres était une vie à-la-fois laborieuse et sensuelle : tout son mouvement se passait entre l'académie, l'opéra, les salons ou le café Procope. Dans le siècle précédent, c'était quelque chose de plus à part, de plus rangé, de plus frugal, et qui avait reçu do Port-Royal quelques-unes des habitudes du cloître. Si nous remontons au delà, l'aspect est encore plus sévère; l'homme de lettres est un être nécessairement vieux, podagre, portant manteau, calotte et besicles, et toujours cloué dans un grand fauteuil noir.

(1) Nous ne pouvons indiquer ici que Diogo do Couto et le licencié Manoel Correa, tous deux amis et contemporains de Camoens, et qui, l'un dans ses *Décades*, l'autre dans son commentaire des *Lusiades*, ont donné de précieux renseignemens sur Camoens; Pedro de Mariz, son plus ancien biographe (1613); Manoel de Faria Severim, qui le premier a écrit sa vie avec quelque étendue (1624); et enfin Manoel de Faria e Sousa, qui a composé trois différentes *Vies* de notre poète : d'abord dans son commentaire des *Lusiades*, 4 vol in-fol., Madrid, 1639, ensuite dans son commentaire des *Rimas*, 5 vol. in-fol., Lisboa, 1685-89, et enfin dans une espèce d'églogue intitulée *Cintra*, Centon de Camoens, assez insignifiant, mais dont il faut consulter les notes.

Un fauteuil, en effet, c'est bien là ce qui s'associe le mieux dans notre esprit à l'idée d'homme de lettres : un fauteuil d'études, un fauteuil d'académie, un fauteuil de chef de division. Ce mot dit tout : repos, veilles, vie courbée et inactive, résidence à Paris, que sais-je ? lésion, ou suspension des facultés locomotives. Le peuple qui, chez nous, joint toujours l'image à l'idée, a traduit celle-ci par culs de plomb.

Cette définition populaire, généralement assez exacte en France, serait une étrange contre-vérité, si on l'appliquait toujours et partout. Il s'est rencontré en Europe une petite nation chez qui l'idée d'homme de lettres a répondu long-temps à celle de voyages, de guerres, de captivités chez les Maures, de naufrages au Brésil, d'exils aux Moluques. Il n'y eut pas chez elle, durant cette période, un poète qui n'eût fait ses mille ou deux mille lieues en mer, combattu en Afrique, en Amérique ou dans l'Inde. Cette nation eut une littérature et pas de littérateurs; elle eut de beaux ouvrages et pas d'hommes de lettres, de grands poètes et rien qui ressemblât à une classe à part, sédentaire, inactive, payée et patentée pour écrire.

Et cela n'était ainsi ni par choix, ni par système : cela était par nécessité. On n'avait pas alors en Portugal le temps de ne faire qu'une chose, de se renfermer dans une seule besogne. L'état était emporté au-dehors par un mouvement si précipité; il était entraîné dans un courant de conquêtes et de grandeur si rapide, que, comme sur le pont d'un vaisseau qui force ses voiles, tous les bras étaient nécessaires à la manœuvre.

Pour nous, grandes nations continentales, sans colonies, sans goût pour la mer, sans amour des contrées lointaines, peuple depuis long-temps assis, puissant par le sol, par la population, par l'industrie, qui vivons clos, chez nous ou dans le voisinage, devers le Rhin ou les Alpes, nous pouvons à peine comprendre ce qu'il a fallu d'efforts, de contention, d'activité, de sacrifices, de dépenses de forces individuelles, pour qu'à un moment donné, un petit peuple de hardis marins, comme celui de Portugal, ait pu fonder des capitales à deux mille lieues de ses foyers, et conserver, pendant près d'un siècle, un empire qui fut un moment plus

vaste que l'empire romain. La gloire de ce petit coin de terre, prédestiné par sa position géographique à la découverte de l'Océan et des mers de l'Inde, est de n'avoir pas failli à sa mission; d'avoir, avec d'aussi faibles ressources que les siennes, changé les voies du commerce, reculé les bornes de la civilisation, projeté l'Europe dans l'Amérique et dans l'Inde : météore de puissance et de gloire aussi merveilleux, aussi brillant, aussi passager que celui qui a tant illustré la Grèce.

Et puis, pour qu'un royaume ait des gens de lettres, il lui faut de l'argent pour les pensionner. Le Portugal, qui épuisait son épargne en flottes, en armées, en constructions de citadelles, ne pouvait avoir dans son budget un chapitre d'encouragemens aux lettres et aux arts. Bientôt même l'état ruiné par ses conquêtes, obéré par la victoire, n'eut plus de quoi suffire aux besoins de ses armées : il finit par ne pouvoir plus nourrir ceux qui l'avaient servi. Camoens mourut à l'hôpital, ou à-peu-près; mais ce ne fut pas comme poète; ce ne fut pas comme Gilbert et Malfilâtre à côté d'autres écrivains largement rentés: ce fut comme un vétéran dont la solde manque, ou dont la pension de retraite est suspendue. Il mourut comme beaucoup de ses compagnons d'armes, comme mouraient les vice-rois eux-mêmes, qui n'avaient pas toujours (témoin dom Joâo de Castro) de quoi acheter une poule dans leur dernière maladie.

Je ne prétends pas que cette vie de privations, de voyages, de périls, soit précisément le régime le plus favorable à la culture poétique de l'esprit et à la production du beau; je repousse, avec M. de Châteaubriand (1), le sophisme cruel qui fait du malheur une des conditions du génie; je n'établis qu'un fait. Le Portugal au milieu de cette tourmente de gloire eut une littérature; depuis lors il n'en a plus eu, ni n'en aura.

En cherchant à montrer la différence qui sépare la vie aven-

(1) Voy. le *Génie du Christianisme*, 2e partie, liv. I. ch. IV. La vie agitée et les longs exils de l'auteur des *Natchez* et des *Martyrs* semblent une éclatante réponse à ce que nous venons de dire de notre littérature paralytique; mais ce sont là de ces exceptions rares et singulières qui confirment la règle.

tureuse et active des écrivains portugais, notamment celle de Camoens, de la vie casanière et posée de la plupart de nos gens de lettres, je ne prétends pas élever par là les œuvres des uns, ni déprimer les productions des autres. Je n'en crois pas les élégies de Camoens plus touchantes parce qu'elles sont datées d'Afrique, de la Chine et de l'Inde; je n'en estime pas Polyeucte et Cinna moins admirables, parce que le grand Corneille n'a guère fait de plus longues pérégrinations que le voyage de Paris à Rouen. Je ne conseille à personne de louer un cabinet d'étude à Macao; mais je crois que, généralement, si les ouvrages écrits au milieu des traverses et au feu des périls ne sont pas plus beaux, les vies de leurs auteurs sont plus belles. Indépendamment de la variété des aventures, on y trouve plus d'enseignemens. J'admire et j'honore infiniment La Fontaine et Molière, mais j'honore et j'admire encore plus, comme hommes, Cervantes et Camoens. A mérite de rédaction égal, une histoire littéraire du Portugal serait un meilleur et plus beau livre qu'une histoire littéraire de notre dix-septième ou dix-huitième siècle. C'est une chose bonne et sainte que la lecture de ces vies d'épreuves, que ces *passions* douloureuses des hommes de génie. Je ne sache rien de plus capable de retremper le cœur. C'est pour cela que dans ce temps de souffrances oisives, de désappointemens frivoles, de molles contrariétés et de petites douleurs, j'ai cru bon d'écrire l'étude suivante sur la vie de Luiz de Camoens.

Si nous remontons aux temps héroïques et fabuleux de la famille de Camoens, nous trouvons ses ancêtres établis en Galice, où ils possédaient dix-sept paroisses. On fait dériver leur nom patronymique d'un château situé près du cap Finistère, et appelé Caamaños, Camôes ou Cadmon; château si ancien, qu'il est mentionné dans la chronique de Saint-Maxime. D'autres préfèrent une étymologie plus merveilleuse : ils disent que les Camoens tirent leur nom d'un oiseau nommé *Camão*, qui mourait, comme le Porphyrio des anciens (1), aussitôt qu'il se

(1) Voy. Alciat. *Embl.* 47.

commettait dans le logis de ses maîtres la plus légère infraction à la fidélité conjugale. Pendant plusieurs siècles, toute maison bien réglée dans la Péninsule eut son Camâo; mais enfin, là comme ailleurs, l'espèce s'en est peu à peu éteinte. Une dame de la maison de Cadmon, en butte aux mauvais propos, en appela à ce singulier juge. L'honneur de la dame fut rétabli; et, par reconnaissance, le mari voulut garder le nom de Camâo. Il y a des *redondilhas* de Camoens sur cette merveille. (1)

Une querelle qui s'éleva entre les Camoens et les Castera, et qui coûta la vie à un de ceux-ci, contraignit (2) Vasco Pires, trisaïeul de Camoens, d'abandonner la Galice en 1370, et de se retirer en Portugal. Le roi dom Fernando le combla de terres et d'honneurs; mais, après la mort de ce prince, ayant suivi le parti de la reine dona Léonor, il combattit sous le drapeau de Castille à Aljubarrota, fut fait prisonnier et perdit presque tous ses biens, sauf celui d'Evora, que ses descendans ont érigé depuis en un fief appelé par le peuple Camoeyra (3).

Sarmiento (4) a découvert que Vasco Pires fut un des poètes les plus renommés de son temps. La famille du marquis de Santillana conservait des vers de lui dans un ancien cancionero dont nous avons encore la table, mais dont le texte ne nous est pas parvenu.

C'est de Joâo Vaz, second fils de Vasco Pires, que descend notre Camoens. Ce Joâo porta le titre, alors très illustre, de *vassal* de dom Afonso V. Il servit ce prince en Afrique et en Castille. Il a un magnifique mausolée dans le cloître de la cathédrale de Coïmbre; mais, dès long-temps avant 1624, le cintre de cette

(1) Voy. *Carta a huma dama.*

(2) Nous ne supposons pas que les Castera de Galice fussent les ancêtres de Du Perron de Castera, traducteur français des *Lusiades*. Nous ne voulons pas croire à des inimitiés si persévérantes.

(3) C'est de ce fief, ou du château de Camôes en Galice, qu'est venu le nom des fruits nommés *Camoeses*, sorte de coins très répandus dans toute la Péninsule.

(4) *Memoria para la historia de la poesia y poetas españoles.*

chapelle était muré, dit Severim, parce qu'il n'y avait plus personne pour en prendre soin.

On ne sait rien d'Antonio Vaz, son fils, si ce n'est qu'il épousa Guiomar da Gama. Il eut pour fils Simâo Vaz, qui épousa Anna de Sà e Macedo, de Santarem, et fut le père *du prince des poètes de son temps*, de LUIZ DE CAMOENS.

Lisbonne, Coïmbre et Santarem se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître. Les plus fortes présomptions sont pour Lisbonne. Deux des contemporains de Camoens, Pedro de Mariz (1) et Correa, nous apprennent que son père était né dans cette ville, et nous savons qu'il l'habitait encore en 1550. Si nous cherchons des preuves dans les vers du poète, nous trouvons qu'il appelle à tout instant le Tage, *meu Tejo*, et ses Nymphes, *Nymphas minhas*, expressions caressantes et filiales qu'il n'a jamais employées pour d'autres fleuves, même pour le Mondego. Enfin, quand on l'exila à Santarem, il se compara dans sa troisième élégie, *O Sulmonense Ovidio desterrado*, à Ovide exilé de sa patrie. Il ne semble pas qu'il pût reconnaître plus formellement Lisbonne pour sa ville natale.

Il ne s'est pas élevé moins de controverses sur l'année de sa naissance. Severim (2), son plus ancien biographe après Pedro de Mariz, le fait naître en 1517, et Faria e Sousa (dans sa seconde vie) en 1524. La preuve apportée par Faria e Sousa est un extrait des registres de la maison des Indes de Lisbonne, pour l'année 1550, ainsi conçu :

« Luiz de Camoens, fils de Simâo Vaz et de Anna de Sà, demeu-
« rant à Lisbonne, en la Mouraria (quartier des Maures), écuyer,
« *âgé de vingt-cinq ans*, de barbe rousse, a donné son père pour

(1) La vie de Camoens par Pedro de Mariz est imprimée devant le *Commentaire* de Manoel Correa, Lisboa, 1613, in-4°. M. J. Adamson attribue par erreur à Manoel Correa tous les passages qu'il cite de Pedro de Mariz.

(2) La vie de Camoens par Manoel de Faria Severim, chantre d'Evora, parut, pour la première fois, dans les *Discursos varios e politicos* de cet auteur, 1624, in-4°. Cette vie est réimprimée devant la seconde édition du commentaire de Correa sur les *Lusiades*, Lisbonne, 1720, in-folio; édition peu correcte et où les noms propres sont particulièrement défigurés.

« répondant. Il va dans le vaisseau le *Sáo Pedro* dos Burgalezes, « sur lequel le vice-roi dom Afonso de Noronha passe aux Indes. »

Si, comme le dit cet acte, Camoens était âgé de vingt-cinq ans en 1550, il est né en 1525 ou 1524.

Cependant comme, malgré cette preuve, qui semble péremptoire, l'opinion de Severim a été suivie dans ces derniers temps par plusieurs personnes, et notamment par madame de Staël dans la *Biographie universelle,* il faut examiner sur quel fondement elle repose. Severim ne cite d'autre autorité que celle de Correa, qui fut l'ami et comme le Brossette de Camoens(1). Or, Correa, au lieu indiqué, ne parle ni de l'année 1517, ni d'aucune autre date. Loin de là, en y regardant de plus près, on trouve dans Correa l'opinion adverse. Il note sur la stance 9 du ch. x, que Camoens avait quarante ans et plus quand il l'écrivit, et plus loin (stance 119) que le chant x fut composé en 1570. Or, si Camoens était né en 1517, il aurait eu non pas quarante ans, mais cinquante ans et plus en 1570. Enfin, pour conclure, Severim lui-même ne persévère pas dans son avis. Il fait mourir Camoens à l'âge de cinquante-cinq ans, ce qui revient à le faire naître en 1524.

Si l'on en croyait une tradition accréditée par Pedro de Mariz, les malheurs de Camoens auraient commencé presque avec sa vie. L'année même de sa naissance, son père Simâo Vaz, capitaine de vaisseau, allant aux Indes, aurait échoué sur des bas fonds en vue de Goa, et, ayant gagné la terre, serait mort quelque temps après dans cette ville. Ce fait est formellement démenti par l'extrait des registres de la maison des Indes, que nous avons cité plus haut, et dans lequel on voit Simâo Vaz figurer comme répondant de son fils en 1550. Toutefois, comme il arrive rarement à une tradition d'avoir tout-à-fait tort, je pense qu'il faut conserver de celle-ci le plus possible. J'estime donc que ce fut l'aïeul de Camoens, Antonio Vaz, probablement de même profession que son fils, qui a été le héros de cette tragique aventure. Peut-être notre poète fait-il allusion à cette cata-

(1) Correa appuie souvent ses remarques du témoignage de Camoens même. Voy. ch. v, st. 18; ch. vi, st. 40; ch. vii, st. 81; ch. ix, st. 21; ch. x, st. 9 et 119.

strophe, quand il appelle l'Inde « cette terre éloignée, sépulture « de tout pauvre homme d'honneur. » (1)

Nous ne savons rien de Camoens avant son entrée à Coïmbre. Il est probable qu'il perdit sa mère étant encore en bas âge, et que son père, obligé par sa profession à de fréquentes et longues absences, le confia aux soins de quelques personnes étrangères. Camoens n'a pas un seul souvenir de famille ; sa mémoire d'enfant ne remonte pas au-delà de l'université de Coïmbre, et déjà l'adolescence lui ôte une partie de sa pureté sereine et de sa naïve candeur. Il ne connaît rien de plus reposé, de plus calme, de plus pur que les eaux du Mondego qui parlent d'Inez. C'est là qu'il vient chercher de l'ombre et du frais quand le feu de ses passions s'allume et que leur ardeur le dévore. Voyez la Cançâo IV : *Vao as serenas agoas*.

Vers l'âge de treize ans, on l'envoya achever ses études à l'université qui venait d'être transférée de Lisbonne à Coïmbre. Il y fit toutes ses classes, jusques et y compris la philosophie (2). J. Adamson a présumé que Govea, Teive et l'illustre poète écossais Buchanan, appelés à professer dans cette ville par dom Joâo III, avaient dû exercer une heureuse influence sur le développement du génie poétique de Camoens, supposition ingénieuse qui n'est pas confirmée par les dates. Cette petite colonie savante n'arriva à Coïmbre qu'en 1547 ; Camoens avait alors vingt-trois ans, et il était déjà depuis deux ans au moins à Lisbonne.

La grande idée de Camoens, comme poète, a été de créer en Portugal la langue épique. L'épopée moderne avec la forme antique, tel fut le monde qu'il chercha, et il ne mourut pas sans l'avoir trouvé. Mais il cultiva, chemin faisant, tous les genres de poésies usités exclusivement jusque-là par ses compatriotes, l'églogue à la manière de Virgile, le sonnet et la cançâo à la mode de Pétrarque et de Bembo. Nous le voyons dès cette époque adresser des sonnets à dom Theodosio, duc de Bragance, à dom Manoel de Portugal, lui-même poète distingué, au vice-roi dom Joâo de

(1) Voy. *Elégie*, I.
(2) Voy. Nicolas Antonio, *Bibliot. hispan.*, t. II.

Castro, aux mânes de son fils dom Fernando, et dédier deux églogues (1) au duc d'Aveiro. Nous retrouvons parmi ses *Rimas* des sonnets à l'adresse de dona Francisca de Aragâo et de dona Guiomar de Blasfé. Nous remarquons même qu'il était assez familier avec cette dame pour lui adresser une *volta* sur une brûlure qu'une bougie lui avait faite au visage. C'est ici le lieu de relever une erreur répétée dans les diverses vies anglaises et françaises de Camoens. Elles nous disent toutes qu'il ne fit qu'un pas de Coïmbre à la cour. Ceux qui ont emprunté les premiers ce fait aux biographies portugaises n'ont pas songé que *a corte* signifie simplement *à Lisbonne*. Camoens, issu d'une branche cadettte et non titrée, n'a jamais été à la cour : *ao paço*.

La multitude de poésies légères et galantes recueillies dans ses œuvres prouve combien il se livrait à la vie du monde, et surtout à la société des femmes. Tantôt c'est une *volta* en réponse à trois dames qui lui disaient qu'elles l'aimaient; tantôt ce sont des *redondilhas* à de jolis yeux qui ne voulaient pas le regarder; une autre fois ce sont des couplets à une certaine espiègle qui l'avait appelé *diable*, et à laquelle il propose cavalièrement de *se donner à lui*. Toutes ces faciles bagatelles prouvent la délicatesse de son esprit, sans accuser l'inconstance de son cœur; mais, pour ne rien taire, parmi ses sonnets et ses cançoes, il en est de fort tendres à des adresses fort diverses. C'est Violente, puis Natercia, Dinamene, Belisa, Gracia, Beatrix, Inez, Orithya, que sais-je? nous en pourrions dérouler une liste aussi longue que celle des maîtresses de don Juan. Les commentateurs, qui ont tous la manie des assimilations et qui ont décidé de faire de Camoens le tome second de Pétrarque, *homo unius fœminæ*, ont trouvé un biais merveilleux pour ramener ces noms divers à l'unité : ils ont découvert un certain jour (2), en lisant une certaine églogue, que toutes ces appellations s'appliquent à une seule et même personne. Cela est possible; cependant ils auraient été, suivant moi, plus près de la vérité, s'ils avaient dit que la plupart de ces

(1) Les sixième et huitième.

(2) Voy. Faria e Sousa, *Comment. sur les Rimas*.

pièces ont été composées avant que Camoens eût fait la rencontre de celle qui a été depuis l'occupation et la pensée de toute sa vie; et même encore faut-il avouer que, pendant le cours de ce long et malheureux attachement, il lui est arrivé de tomber dans des distractions bien singulières. Les *endechas* adressées dans l'Inde à sa jeune esclave noire Barbara, sont un monument bizarre de la fragilité humaine (1). Au reste, Camoens a tant aimé, il a si bien et si long-temps célébré celle qu'il préféra, que, s'il eût vécu au temps des cours d'amour, il n'aurait pu manquer d'être absous par elles.

On croit que ce fut un vendredi saint et dans une église, comme Pétrarque, qu'il devint amoureux. Lope de Vega, qui ne nomme jamais Camoens que l'excellent, et qui, au dire de Faria e Sousa dont il était l'ami, rafraîchissait souvent sa pensée par la lecture de ce grand poète, appuie cette tradition (2), fondée sur le soixante-dix-septième sonnet de Camoens. Faria e Sousa, en rapprochant cette pièce d'un passage de la septième cançao, a été jusqu'à vouloir prouver astronomiquement (3) que la première entrevue de Camoens et de sa maîtresse eut lieu le 11 avril 1542, apparemment quand il était encore au collège. Plus tard, dans une note de *Cintra*, Faria e Sousa se contente d'assurer que la rencontre se fit dans l'église *das Chagas* de Lisbonne (4). Quant à moi, j'ai grand'peur que le sonnet LXXVII ne soit tout simplement une traduction des fameux vers de Pétrarque:

Era 'l giorno ch' al sol si scolararo.....

comme il est arrivé à Camoens d'en faire quelques-unes.

(1) Voir encore, pour ses amours avec Barbara, l'ode X. Lord Stransford (*Poems from the portuguese*, London, 1803) appelle cette belle esclave *Joanna*.

(2) *El culto celestial se celebrava*
Del mayor Viernes en la eglesia pia,
Quando por Laura Franco se encendia,
Y Liso por Natercia se inflamava.

Liso et Natercia sont les anagrammes imparfaits de Luiz et de Catarina.

(3) *No touro intrava*, etc.

(4) L'église des Plaies du Christ.

Il nous serait plus aisé de peindre la maîtresse de notre poète que de dire son nom. Camoens a tracé bien des portraits d'elle (1), et il ne l'a jamais nommée.

Pedro de Mariz nous apprend seulement qu'elle était dame du palais et qu'elle mourut fort jeune. Faria e Sousa s'est signalé dans la recherche de son nom. Les nombreuses variations de cet écrivain sur ce sujet attestent au moins sa bonne foi (2). Il pensa d'abord, sur l'autorité de J. Pinto Ribeiro (3), que cette dame était dona Catarina de Almeyda, parente de Camoens. Plus tard il crut découvrir que ce fut dona Catarina de Atayde, fille de dom Antonio de Atayde, favori de dom Joâo III, et cette opinion a prévalu. Ceux qui y ajoutent une foi entière ne savent probablement pas que, dans les notes 7 et 9 de *Cintra*, Faria e Sousa est venu à penser que ce pourrait bien avoir été une certaine *Isabel*, souvent chantée par Camoens sous l'anagramme de *Belisa*.

On voit que ce mystère est impénétrable. Pour moi, je trouve qu'il y a dans ce secret si bien gardé et qui défie toutes les recherches, quelque chose de délicat et de pudique qu'il faut respecter. Je n'imiterai donc point l'indiscrète curiosité de mes devanciers : j'appellerai tout simplement cette belle inconnue *celle qu'il aima*.

Les poésies de Camoens qui se rapportent à ces premiers temps d'amour, sont pleines de passion et de délire. En voici un échantillon :

SONNET IX.

« Je suis en proie à un état indéfinissable; je frissonne et je brûle « à-la-fois; je pleure et ris au même instant, sans en savoir la

(1) Voy. entre autres le sonnet 35.

(2) Lope de Vega, dans un éloge en prose qu'il composa *comme il se mourait* et qui est imprimé devant le commentaire des *Lusiades* (1639), a dit que, comme Camoens était le prince des poètes, Faria e Sousa était le prince des commentateurs. Il faut croire que Lope de Vega quêtait de Faria un commentaire pour lui-même.

(3) L'un des précédens éditeurs des *Rimas*.

« cause. J'embrasse le monde entier et je ne puis rien étreindre. « Toutes mes facultés sont bouleversées : mon âme exhale un « feu terrible ; des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. « Tantôt j'espère, tantôt je me décourage; quelquefois je dé- « lire, d'autres fois ma raison revient. Je suis sur la terre et ma « pensée traverse l'espace. En une heure je vis une année; en « mille années je n'en puis trouver une qui me satisfasse. Si « quelqu'un me demande pourquoi je suis ainsi, je répondrai « que je l'ignore. Je soupçonne cependant, madame, que c'est « pour vous avoir vue. »

Une passion si violente et si ingénieuse à-la-fois dut être payée de retour; mais le rang et la fortune élevaient entre les deux amans une barrière infranchissable. Les parens de sa maîtresse, puissans à la cour, intervinrent, et un ordre d'exil éloigna Camoens de Lisbonne.

La date de ce premier malheur est incertaine (1). Le poète exhala ses plaintes dans sa troisième élégie :

O sulmonense Ovidio desterrado,

dans laquelle il se représente suivant tristement de l'œil les barques qui sillonnent le Tage. Et, comme ce fleuve, à la hauteur de Santarem, ne peut porter que des bateaux, on en a conclu qu'il fut exilé à Santarem. Cette induction est précipitée. Les vers du poète peuvent désigner une foule d'autres lieux du Ribatejo (2).

Pendant les deux années que dura son exil, il composa plusieurs sonnets, dont quelques-uns sur les peines de l'absence, et trois comédies, *El Rey Seleuco*, *Filodemo* et les *Amphitrioes*. Il écrivit même dès-lors plusieurs chants des *Lusiades*, ce poème auquel il rêvait depuis son enfance.

(1) Peut-être 1547.

(2) Le Ribatejo est tout le pays que cotoie le Haut-Tage. Du prétendu exil de Camoens à Santarem on a conclu sa naissance dans cette ville : ses persécuteurs l'auraient ainsi renvoyé dans ses foyers; mais ce qui fait la base de cette supposition, l'exil du poète à Santarem, n'est nullement prouvé.

Il obtint en 1549 la liberté de revenir à Lisbonne. Peut-être son éloignement n'était-il plus nécessaire à la tranquillité de sa maîtresse; nous le croyons, et nous pensons que c'est à cette époque qu'il faut rapporter plusieurs sonnets où il se plaint de l'inconstance et du manque de foi. Il avait vingt-cinq ans; on se battait en Afrique, au Brésil et dans l'Inde: il résolut de s'embarquer pour Goa. Le registre de la maison des Indes, que nous avons déjà cité, porte en 1550 son nom parmi ceux des volontaires inscrits pour le départ. Cependant un reste d'espoir lui fit préférer de passer en Afrique, où commandait dom Pedro de Meneses, oncle du jeune dom Antonio son ami. On peut lire ses adieux au Tage dans son cent-huitième sonnet: *Brandas agoas do Tejo.*

Dès cette première campagne Camoens se conduisit en brave. Aussi a-t-il pu dire plus tard sans qu'on le taxât de forfanterie: « Ma peau a le privilège de celle d'Achille, qui n'était vulnérable « que par le talon. Personne n'a vu les miens, et j'ai vu ceux de « bien des gens (1). »

Il se signala particulièrement dans un combat naval où il reçut un coup de feu dont il perdit l'œil droit. Il a fait plusieurs fois allusion à cet accident, notamment dans des vers à une dame qui le raillait de cette infirmité. Il reçut, dit-on, cette blessure en combattant auprès de son père, Simâo Vaz, capitaine du vaisseau sur lequel il servait comme volontaire. C'est la dernière fois qu'il sera question de Simâo Vaz: il est probable qu'il mourut peu après, et que sa mort fut au nombre des causes qui décidèrent notre poète à partir pour l'Inde.

Pendant son séjour en Afrique, la plume de Camoens fut aussi active que son épée. Il y composa sa seconde élégie: *Aquelle que de amor,* et les tristes et belles stances sur le *désordre du monde: Quem pode ser no mundo tão quieto.* On croit qu'il les envoya d'Afrique à son ami dom Antonio de Noronha. C'était un présent bien austère pour un jeune homme de quinze ou seize ans.

Camoens, attiré sans doute par l'espoir, revint à Lisbonne en

(1) *Première lettre écrite de l'Inde.*

1552. L'accueil qu'il y reçut lui prouva qu'il s'était trompé. D'autre part, les fleurs de sa muse, comme dit Severim, ne rapportaient point de fruits; ses services militaires ne recevaient nulle récompense. De plus, dom Antonio avait quitté Lisbonne. Le père de ce jeune homme, dom Francisco de Noronha, second comte de Linhares, s'étant aperçu de l'amour de son fils pour dona Margarida da Sylva, petite-fille du comte d'Abrantes, l'avait envoyé à Ceuta près de son oncle, pour le distraire de cette passion qu'il désapprouvait. Tout manquait à-là-fois à Camoens. Il résolut de partir et de mettre deux mille lieues entre son amour et lui.

On trouve dans ses *Esparsas* plusieurs pièces qui expriment les douleurs de l'absence et les tourmens de l'amour dédaigné. Nous ne pouvons nous défendre de citer un sonnet que nous croyons écrit à l'époque où nous sommes arrivés. Il peint bien, ce nous semble, ce que le poète dut souffrir avant de s'expatrier. On comprendra mieux, après l'avoir lu, comment, pour consommer ce sacrifice, il fut obligé de s'y prendre à deux fois.

SONNET XLIII.

« Le cygne, quand il sent approcher l'heure qui met un terme « à sa vie, élève sur la rive solitaire une voix plus mélancolique « et des chants plus harmonieux. Il voudrait voir son existence « se prolonger; il pleure son pénible départ; il célèbre douloureusement la fin de son triste voyage. Ainsi, madame, quand « je vis la triste fin de mes amours et me sentis arrivé à la dernière crise, je déplorai, avec une plus suave harmonie, vos rigueurs, votre manque de foi et mon amour. »

Le dernier vers de ce sonnet est en espagnol. Camoens marie ainsi souvent les deux langues. Il dit dans *sa seconde lettre écrite de l'Inde,* à propos de quelques strophes ainsi mélangées, qu'elles ont un pied portugais et un pied castillan. Il a fait plusieurs sonnets tout espagnols et deux en patois galicien(1).

(1) Dans le neuvième chant des *Lusiades* il a introduit le fameux vers italien, où quelques personnes ont voulu voir une grossière équivoque.

Tra la spica e la man qual muro e messo

Les motifs du départ de Camoens pour l'Inde ne venaient pas tous de son amour. Les derniers mots qu'il prononça sur le vaisseau qui l'emportait loin de Lisbonne ne s'adressaient pas à sa maîtresse. Il nous apprend lui-même (1) qu'il s'écria comme Scipion : *ingrata patria, non ossa mea possidebis* (2). Il est vrai que peu après il se plaint « d'avoir vu son lierre « bien-aimé séparé de lui et attaché à un autre mur (3). » Ce qui pourrait très raisonnablement faire supposer que sa maîtresse était mariée.

Il mit à la voile au mois de mars 1553. On lit dans un état des troupes de la maison des Indes pour cette année : « Fernando Ca- « sado, fils de Manoel Casado et de Branca Queymada, demeu- « rant à Lisbonne, écuyer; Luiz de Camoens, fils de Simão Vaz « et de Anna de Sà, écuyer, partit à sa place ; il a reçu 2,400 reis « (environ 15 fr.) comme les autres. »

Camoens s'embarqua sur le *São Bento*, l'un des quatre navires que Fernando Alvares Cabral conduisait dans l'Inde (4). A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, ils furent assaillis d'une si violente tempête, que trois des bâtimens jetés hors de route ne purent arriver à Goa que l'année suivante. Le *São Bento* y aborda seul en septembre 1553. Ce fut peut-être l'unique occasion où Camoens ait eu à se louer de la fortune.

A son arrivée, il trouva le vice-roi dom Afonso de Noronha occupé de préparer une expédition contre le roi de Pimenta ou de Chembé, qui avait pris plusieurs îles sur ceux de Cochin et de Porca, alliés du Portugal. Il obtint d'être admis sur la flotte, qui mit à la voile en novembre 1553.

Cette campagne, la seconde que faisait Camoens, eut un plein succès. Il y fait modestement allusion dans un passage de sa pre-

(1) V. *Première lettre écrite de l'Inde.*

(2) Valère Maxime rapporte ainsi ces paroles : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.*

(3) Cette phrase, comme beaucoup d'autres de la même ettre, est écrite en espagnol.

(4) Voy. Diogo do Couto, *Dec.* 6, L. 10, ch. 14.

mière élégie : *O poeta Simonides*. Il était de retour à Goa à la fin de 1554.

Ce ne fut qu'à cette époque qu'il apprit la mort de son ami dom Antonio de Noronha, tué devant Ceuta avec son oncle Pedro de Meneses, le 18 avril 1553, dans une expédition mal concertée contre les Maures de Tétuan. Ce jeune ami de Camoens n'avait que dix-sept ans, comme on le peut voir sur son tombeau dans le monastère de São Bento de Xabregas, où il repose avec quatre de ses frères, tués, deux en Afrique, et deux dans l'Inde. Camoens a déploré cette perte d'abord dans la belle églogue de Umbrano e Frondelio et le douzième sonnet, et plus tard dans le deux cent vingt-neuvième et dans la cançâo dix-septième, si toutefois cette dernière pièce est bien de lui.

Dom Afonso, qui avait pu juger de sa bravoure dans la campagne contre le roi de Chembè, fut rappelé et remplacé par dom Pedro Mascarenhas, lequel prit le gouvernement en septembre 1554. A cette époque, Camoens écrivit à Lisbonne une lettre (1), dont nous avons déjà cité quelques fragmens, et dont nous allons extraire de plus longs passages, qui donneront une idée des mœurs de Goa et jetteront un jour tout nouveau sur l'humeur à-la-fois enjouée et caustique de Camoens.

Il commence par prémunir son correspondant contre les illusions que l'on était porté à se faire en Portugal sur le séjour de l'Inde. Il a éprouvé que là, comme à Lisbonne, on est sous l'empire de méchantes fées : « La ville de Goa est une excellente « mère pour les méchantes gens, mais elle est la marâtre des gens « de bien : ceux qui viennent y chercher de l'argent se sou- « tiennent comme des vessies sur l'eau; les braves seuls sont ré- « duits à sécher sur pied. » Après avoir cité en preuve quelques noms propres, il ajoute : « Quant à Manoel Serrâo, qui, *sicut et « nos,* cloche d'un œil, il s'est assez bien conduit depuis son ar- « rivée. Je puis en parler, car j'ai été pris pour arbitre de certaines « paroles sur lesquelles il a fait revenir un militaire qui ne manque

(1) La première écrite de l'Inde. Nous ne pensons pas, avec J. Adamson, que la seconde soit de la même date.

« pas ici d'autorité. » Ce passage prouve que Camoens joignait à la bravoure du champ de bataille une susceptibilité d'honneur qui ne lui permettait pas, comme il le dit au même endroit, de refuser jamais *certaines conversations* auxquelles les lâches donnent un mauvais nom, aimant mieux se venger avec la langue qu'avec le bras. « Si vous voulez à présent, continue-t-il, que je vous « parle des femmes, sachez que toutes les Portugaises que nous « avons ici sont terriblement mûres. » Compliment qu'il fait suivre d'un commentaire encore plus soldatesque. « Et quant aux femmes « du pays, outre qu'elles sont de couleur bise, faites-moi la grâce « de les courtiser à la manière de Pétrarque ou de Boscan, et « elles vous répondent dans un langage mêlé d'ivraie qui s'arrête « dans le gosier de l'intelligence et jette de l'eau sur le brasier « le plus ardent. Jugez ce que doit éprouver un homme habitué « à soutenir les agaceries du petit minois rose et blanc d'une dame « de Lisbonne, toujours prête à soupirer comme un *pucarinho* (1) « qui reçoit l'eau pour la première fois. En se voyant au milieu « d'objets si peu capables d'inspirer de l'amour, comment ne « pleurerait-on pas sur ses souvenirs? Dites, pour l'amour de « moi, aux dames de votre connaissance, que, si elles veulent « monter en grade et voir leur entrée annoncée par des fan- « fares, il leur faut ne pas redouter six mois de traversée un « peu pénibles. Nous irons tous au-devant d'elles en procession « et la bannière en tête. Nos dames leur porteront les clefs de « la ville, comme leur âge les y oblige. Je vous envoie un son- « net sur la mort de dom Antonio de Noronha. Vous y verrez « quel chagrin cette perte m'a causé. J'ai fait encore une églogue « sur ce sujet, et j'y ai joint quelque chose sur la mort du « prince (2). C'est, à mon avis, la meilleure que j'aie faite. Je « voulais vous l'envoyer pour que vous la montrassiez à Miguel « Diaz qui, à cause de l'amitié qu'il portait à dom Antonio, au-

(1) Petit pot de terre qui crie la première fois qu'on y met de l'eau.

(2) Dom Joâo qui mourut le 21 janvier 1554. Niceron (*Mémoires*, t. XXXVII, p. 153) s'est trompé en croyant qu'il s'agissait ici du roi dom Joâo III. Ce grand prince ne mourut qu'en 1557.

« rait été bien aise de la voir; mais j'ai eu beaucoup de lettres « à écrire pour le Portugal et le temps m'a manqué. Je me pro- « pose de répondre à Luiz de Lemos. Si ma lettre ne lui par- « vient pas, qu'il sache que la faute en est à la traversée dans « laquelle tout se perd. *Vale.* »

La première mesure importante que prit le nouveau vice-roi, fut l'armement d'une flotte qui devait aller croiser à l'entrée de la mer Rouge pour fermer ce détroit aux Maures.

Avant que Gama eût découvert la route de l'Inde par l'Océan, le commerce de l'Europe avec les contrées orientales se faisait par la Méditerranée et la mer Rouge. Les Vénitiens, facteurs de l'Europe, allaient prendre à l'entrepôt d'Alexandrie les denrées que les Maures, facteurs du Levant, allaient chercher sur les côtes de Malabar. La découverte de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance ruina ce commerce et entraîna la mort de Venise. Aussi quand, de nos jours, Napoléon heurta cette reine de l'Adriatique, il se trouva que ce n'était plus qu'un cadavre.

En 1555, les choses n'en étaient pas arrivées à ce point : les Vénitiens et les Maures cherchaient à soutenir la concurrence des Portugais. L'Égypte envoyait encore tous les ans une flotte dans les mers de l'Inde. Dom Pedro Mascarenhas résolut d'en fermer l'entrée. Le commandement de cette expédition fut confié à dom Manoel de Vasconcellos; Camoens en fit partie. La flotte appareilla en février 1555.

L'issue n'en fut pas heureuse. Les Portugais ne purent rencontrer les Maures. Après plusieurs mois de croisière inutile, il fallut aller passer la mousson d'hiver à Ormuz. Ce fut pendant la durée de cette longue station, en face du cap Guardafui, au milieu d'une mer souvent agitée et à la vue des âpres cimes du mont Félix, que Camoens, reportant ses pensées vers l'Europe, composa son admirable cançao dixième :

Junto de hum secco, duro, esteril monte.

En voici quelques strophes :

« Si du moins de tant de fatigues je retirais seulement l'avan-

« tage de savoir avec certitude qu'une heure viendra où les yeux « que je voyais se souviendront de moi. Si cette triste voix, en « s'exhalant, frappait les oreilles de l'ange en présence de qui « je vivais; si, revenant sur le passé, elle se reportait à ce « temps déjà écoulé de mes douces erreurs, de mes maux pleins « de charmes et des fureurs que je cherchais, que je souffrais « pour elle; si, quoique bien tard, devenue compatissante, « elle éprouvait un peu de regret et s'accusait elle-même de « cruauté; cela seul, si je le savais, pourrait être un repos pour « ce qui me reste de vie et adoucirait mes souffrances. Ah! ma- « dame, madame, vous êtes donc bien riche, puisque, loin, comme « je le suis, de toute joie, votre pensée peut me soutenir..... »

« Je demande de vos nouvelles, madame, aux vents amoureux « qui soufflent de la contrée où vous habitez; je demande aux « oiseaux qui volent au-dessus de moi, s'ils vous ont vue, ce « que vous faisiez, ce que vous disiez, où? comment? avec qui? « quel jour? à quelle heure? Ici ma vie fatiguée s'améliore: « elle reprend de nouvelles forces pour vaincre la fortune et les « chagrins. »

N'y a-t-il pas dans cet amour d'Europe, dont les blessures se rouvrent et saignent à la vue des rochers sauvages de Bab-el-Mandeb (1), quelque chose des sentimens que nous retrouvons dans la lettre de saint Preux écrite des rochers de Meillerie?

Camoens revint à Goa au mois d'octobre 1555. Depuis le 16 juin, le vieux vice-roi dom Pedro Mascarenhas n'existait plus. Francisco Barreto venait de lui succéder avec le titre de gouverneur.

L'installation de ce nouveau dignitaire donna lieu, à ce qu'il paraît, à des fêtes qui ne furent pas du goût de tous les habitans de Goa. Il se répandit, à cette occasion, une satire en prose mêlée de vers, qui porte, dans les œuvres de Camoens, le titre suivant: *Plaisanteries sur quelques hommes qui ne sont pas ennemis du vin.* Ce titre est suivi d'une espèce d'argument ainsi con-

(1) Ile située en travers du détroit de ce nom.

çu : « L'auteur feint qu'à Goa, dans les fêtes données pour l'in-
« stallation du gouverneur, de certains galans se présentent pour
« jouer au jeu des cannes (1) ; ils ont sur leurs banderolles des
« devises et des couplets qui font connaître leur caractère et
« leurs intentions. » Cette plaisanterie, attribuée à tort ou à raison à Camoens, lui fit un ennemi mortel du gouverneur.

Camoens composa, vers cette époque, son écrit mémorable intitulé *Disparates na India* (Sottises dans l'Inde). Il stigmatisa dans cette pièce, avec une vertueuse indignation, la cupidité, la rapine, les mœurs dissolues et tous les vices dans lesquels se plongeaient ses concitoyens dans l'Inde. Cette pièce, écrite avec la verve âpre et sévère qu'il déploie si souvent dans les *Lusiades*, est le digne pendant des stances sur le *Désordre du monde*.

Il n'y avait pas dans les *Disparates* un seul nom propre, pas une personnalité; mais Francisco Barreto, qui ne cherchait qu'un prétexte, voulut y voir une attaque à son autorité. Camoens fut mis en prison (2); et, comme il partit peu après de Goa des vaisseaux pour la Chine, le gouverneur le fit embarquer, avec ordre de rester aux Moluques : c'était mettre douze cents lieues de plus entre Camoens et sa patrie.

Quelques vers du poète nous apprennent combien profondément il ressentit cette injustice. « Puisse, a-t-il dit, le souvenir de cet exil demeurer sculpté sur le fer et sur la pierre ! » Ce vœu fut toute sa vengeance. Soit générosité, soit dédain, il ne nomma pas son persécuteur. Les vaisseaux qui l'emmenèrent vers le sud, mirent à la voile au commencement de 1556.

On n'a que des notions peu précises sur ce que fit Camoens pendant les trois premières années de son exil. On croit qu'il fut déposé à Malaca, d'où il se rendit aux Moluques. Nous avons la preuve qu'il visita l'île de Ternate, dont il a décrit le volcan dans sa sixième cançâo. Nous croyons qu'il dut passer la majeure partie de ces trois années dans l'île de Timor ou de Tidor, qui étaient les lieux d'exil ordinaires des Portugais dans l'Inde.

(1) Espèce de tournois moresque où l'on combattait avec des roseaux.
(2) Voy. Severim.

Ce fut dans cette pénible situation, à l'extrémité du monde connu, à trois mille lieues de Lisbonne, qu'il reçut la seule nouvelle qui pût aggraver ses peines : *celle qu'il aimait* n'existait plus.

Nous pouvons juger de la force et de la durée de sa douleur par le nombre des poésies dans lesquelles il a déploré cette perte. Six de ses sonnets (1), une églogue (2) et deux de ses sixtines (3) nous ont transmis ses regrets. Toutes ces pièces sont empreintes de la douleur la plus vive, de l'abattement le plus profond.

Dom Jose Maria de Souza, celui des biographes de Camoens qui a le plus attentivement étudié cette partie de l'histoire de notre poète, pense qu'il ne reçut cette nouvelle que long-temps après son départ des Moluques et seulement en 1564 (4). Voici nos raisons pour la placer ici.

Nous ne savons avec certitude que deux choses sur la maîtresse de Camoens, qu'elle était dame du palais et qu'elle mourut jeune. Cette dernière circonstance a fait penser à plusieurs biographes qu'elle était morte avant le départ du poète pour Goa. On ne peut admettre cette supposition, contredite par plusieurs pièces de vers évidemment composées dans l'Inde, et qui sont toutes pleines d'elle (5). On doit, pour accorder les faits avec la tradition, n'éloigner sa mort que le moins possible de l'arrivée de Camoens dans l'Inde. La dernière pièce qui lui soit adressée est la cançâo sixième, écrite à Ternate et qui peut être datée de 1557. Nous croyons donc que cette jeune femme mourut vers 1555, car il fallut bien deux ans pour que ce malheur allât trouver Camoens à l'extrémité du monde.

Dans sa résignation douloureuse à ses malheurs passés et dans

(1) Les vingt-neuvième, soixante-douzième, quatre-vingt-douzième, cent quatre-vingt-sixième, deux cent trentième.

(2) La quinzième.

(3) La seconde et la quatrième.

(4) Voy. une lettre de dom Jose Maria a J. Adamson (*Memoirs of L. de Camoens*, t. I, p. 96.)

(5) L'élégie première et les cançoes X, XI et VI.

l'attente de nouvelles peines, Camoens écrivit le sonnet suivant aux Moluques.

SONNET LXXXIX.

« Que pourrais-je donc demander encore au monde, lorsque « dans l'objet où j'ai placé un si grand amour je n'ai vu que les « rigueurs, l'indifférence et enfin la mort que rien ne peut sur- « passer? Puisque je ne suis pas encore rassasié de la vie; puisque « je sais déjà qu'une grande douleur ne tue pas, s'il existe « une chose qui cause de plus grandes angoisses, je la verrai; « car je puis tout voir. La mort, pour mon malheur, m'a déjà « mis en sûreté contre tous les maux. J'ai déjà perdu ce qui « m'avait enseigné à perdre la crainte. Je n'ai vu dans la vie que « le manque d'amour; je n'ai vu dans la mort que la grande « douleur qui m'est restée. Il semble que pour cela seul je « sois né. »

Ces pressentimens, qui annonçaient à Camoens d'autres infortunes, ne furent pas trompés; cependant, pour quelque temps, sa position s'améliora. Francisco Barreto fut remplacé, le 3 septembre 1558, par dom Constantin de Bragance, frère de dom Theodosio, qui avait montré à Lisbonne de l'estime pour Camoens. Ce vice-roi se hâta de réparer les torts de son prédécesseur, et nomma Camoens curateur des successions vacantes à Macao. M. Fr. Alex. Lobo, apologiste-juré de tous les ennemis de notre poète, veut qu'il ait dû cette faveur à Barreto; mais cette supposition est contredite par tous les témoignages. Barreto n'était que gouverneur, et ceux des historiens qui rapportent ce fait sans nommer dom Constantin, attribuent unanimement cet acte de justice au vice-roi.

Camoens se rendit à son poste à Macao en 1559. Cette jolie ville, demi portugaise et demi chinoise, ne faisait que de naître. Notre poète put jouir pendant dix-huit mois, dans ce séjour, d'un de ces intervalles de tranquillité et d'aisance qui ont été si rares dans sa vie. C'est là, dit-on, qu'il termina en partie ses *Lusiades*.

On montre encore aujourd'hui à Macao une grotte qui a conservé le nom de Camoens. Une tradition reçue dans la ville raconte qu'il se retirait souvent dans cet endroit solitaire pour travailler à son poème. Ce lieu, que les gens du pays nomment aussi la Grotte de Patané, est situé à peu de distance de la ville. Plusieurs voyageurs, notamment Eyles Irwin (1) et plus récemment M. Rienzi (2), en ont donné des descriptions et des dessins. La grotte proprement dite occupe la partie inférieure d'un roc élevé, qui est aujourd'hui enclavé dans un vaste jardin. On pénètre dans ce réduit par une haute et large ouverture pratiquée entre deux montans de pierre, sur lesquels s'appuie à angles droits un énorme bloc granitique. Une ouverture cintrée, infiniment plus haute et plus étroite que la première, est pratiquée d'un des côtés du roc et permet de monter au sommet. De cette espèce de belvédère naturel, surmonté d'un kiosque et orné de fleurs et d'arbustes, la vue s'étend au loin sur la mer et les îles voisines. M. Rienzi a laissé gravée sur ce rocher une double inscription française et chinoise, destinée à perpétuer dans ces lieux le souvenir de Camoens.

Le vice-roi dom Constantin ne s'arrêta pas à ce premier bienfait. En 1560, il rappela Camoens à Goa; mais un nouveau malheur l'attendait en route. Sur les côtes de la Cochinchine, dans le voisinage de la baie de Camboge, son vaisseau toucha sur un écueil et fut mis en pièces. Grâce au calme de la mer, Camoens parvint à gagner les bords du fleuve Mécom, ne sauvant de ce naufrage que ses *Lusiades*. Je lis dans un seul auteur (3) qu'il eut un compagnon de salut : c'était cet esclave de Java qui le servit jusqu'à sa mort. Ce détail est pour moi d'un grand prix. J'aime à voir commencer par cette communauté de périls l'affection si touchante du Javanais et de son maître; j'aime à penser qu'ils se durent mutuellement la vie, et que c'est peut-être aux

(1) Voy. sir William Ouseley's *oriental collections*, vol. I, p. 126.

(2) Voy. *Revue des Deux Mondes*, novembre 1831.

(3) Nicéron (*Mémoires*, t. XXXVII), répété par lord Strangford.

efforts de ce pauvre serviteur inconnu, que l'Europe est redevable de la conservation des *Lusiades*.

Nicéron, ou plutôt l'auteur portugais de l'article inséré dans ses *Mémoires*, nomme Jean, cet esclave auquel Pedro de Mariz et la commune renommée ont attribué le nom d'Antonio.

Les deux naufragés furent reçus avec hospitalité par les familles chinoises établies au bord du fleuve Mécom. Il paraît que ce fut sur cette rive étrangère que Camoens composa ces *Redondilhas merveilleuses*, selon l'expression de Lope de Vega (1), belle et touchante périphrase du psaume 136, *Super flumina*. Il a fait en outre deux sonnets (les deux cent trente-deuxième et deux cent trente-neuvième) sur le même texte.

Camoens, à peine remis et séché de son naufrage, se confia de nouveau à la mer : il passa d'abord à Malaca, où les occasions pour Goa étaient fréquentes ; enfin il arriva dans cette ville en 1561.

Il s'acquitta généreusement de ce qu'il devait au vice-roi, en lui adressant ces fameuses stances : *Como nos vossos hombros*, imitées de l'épître d'Horace à Auguste. En louant l'administration de dom Constantin, il trouva moyen de régler ses comptes avec celle de Barreto.

Ce fut dans ce temps de demi-prospérité que Camoens donna l'agréable festin poétique dont le *menu* nous a été conservé dans ses œuvres. Il invita plusieurs amis, dont nous savons les noms : dom Francisco d'Almeyda, dom Vasco de Atayde, Heitor da Sylveira, surnommé Draco, Joâo Lopes Leytâo et Francisco de Mello. Il les reçut dans une salle disposée avec élégance, et les fit asseoir devant une table bien servie ; puis, quand on découvrit les plats, chaque convive, au lieu de mets, trouva une petite pièce de vers à son adresse. Nous les avons toutes avec les réponses qui leur furent faites.

Le 17 septembre de cette même année, dom Constantin fut rappelé et reçut pour successeur dom Francisco Coutinho, comte de Redondo. La politique de ce nouveau vice-roi rendit

(1) Prologue du poème de *Saint-Isidore*.

de l'influence aux partisans de l'ancien gouverneur, Francisco Barreto. Les ennemis de Camoens se réveillèrent. Ne sachant comment l'attaquer, on l'accusa de malversation dans l'exercice de sa charge à Macao. On l'emprisonna ; mais l'examen de sa conduite ne pouvait qu'apporter la preuve de sa probité. Elle fut reconnue. Alors une des créatures de Barreto, Miguel Rodrigues, surnommé, soit à cause de son avarice, soit à cause de sa dureté, *Fios seccos* (fils secs), le fit retenir en prison sous prétexte d'une dette de 200 creuzades (1). Nous trouvons dans Diogo do Couto un fait qui explique, sans l'excuser, la mauvaise humeur de Fios Seccos. Cet homme avait eu, sous l'administration de Barreto, le commandement de dix vaisseaux de guerre, et il était loin de jouir du même crédit auprès du vice-roi.

Camoens prit cette persécution du côté plaisant : il adressa au comte de Redondo un placet comique où il jouait, à chaque vers, sur le sobriquet de Fios Seccos : c'est, je crois, la seule épigramme nominale qui soit échappée à Camoens. Il terminait ces *Trovas* en priant le vice-roi, qui était prêt à *s'embarquer* pour une expédition, de vouloir bien le *désembarguer*, pour qu'il pût le suivre. Cette plaisanterie eut son effet. Il recouvra sa liberté.

On a dit que Camoens ne s'adressa que cette seule fois à la bourse des grands. Je crois que, dans cette occasion même, il s'adressa beaucoup plus à l'autorité qu'à la bourse du vice-roi. Ce qui a causé la méprise de dom Jose Maria de Souza, c'est qu'une autre requête, écrite par Heitor da Sylveira, a été insérée dans les œuvres de Camoens. Celle-ci s'adresse effectivement à la bourse de Coutinho. Camoens a mis au bas cette apostille amicale :

« De doctes livres nous apprennent que la colère du grand « Achille donna la mort à l'Hector troyen. Voilà maintenant que « la faim va tuer notre Hector lusitanien. Il court risque d'être « accablé par son adversaire, si votre main secourable ne s'in- « terpose et ne met les combattans hors de lice. »

Il nous reste une autre preuve du noble emploi que Camoens

(1) Faria e Sousa, qui écrit en espagnol, dit pour quelques maravedis.

faisait de son crédit. C'est une ode où il réclame l'intérêt de dom Francisco pour un savant peu fortuné, le naturaliste Garcia de Orta, auteur d'un bon ouvrage sur les plantes de l'Inde. En comparant cette ode, imprimée à Goa (1563), avec celle que nous avons dans ses *Rimas,* on peut juger, par les variantes, du soin que Camoens donnait à la correction de ses ouvrages. (1)

Depuis son retour de la Chine jusqu'à son départ de l'Inde, Camoens, tous les étés, s'embarquait régulièrement sur les flottes de l'état et revenait hiverner à Goa, se reposant, en faisant des vers, de la fatigue de ses expéditions maritimes. On peut rapporter aussi à cette époque ses derniers amours. Il est probable que ce fut alors qu'il adressa à sa belle esclave Barbara les vers où il lui disait que « la douceur de ses yeux calmait ses « peines, et qu'il trouvait en elle la fin de tous ses maux. »

Le comte de Redondo, qui aimait assez la poésie pour fournir à Camoens les *motes* de ses *voltas* (2), mourut le 19 février 1564. Son successeur fut dom Antonio de Noronha.

Camoens devait s'attendre à trouver un protecteur dans un homme de ce nom : il ne paraît pas qu'il ait eu à se plaindre de lui; cependant ce fut la troisième année de son administration, vers la fin de 1567, que notre poète, contre le serment qu'il avait fait à son départ, résolut de retourner à Lisbonne.

Comme il manquait d'argent pour le voyage, un certain Pedro Barreto, qui allait à Sofala prendre le commandement de cette place, charmé de la conversation de Camoens, et desirant passionnément sa compagnie, lui offrit de le conduire jusqu'à cette ville, où il trouverait des occasions faciles de retourner en Portugal. Notre poète le crut; mais il ne tarda pas à se repentir de son marché. Pedro Barreto se conduisit bientôt envers lui en maître exigeant. Arrivé à Sofala, il mit tout en œuvre pour le retenir malgré ses promesses. Je crois que la seconde lettre

(1) Autre preuve : un sonnet de Camoens adressé, en 1572, à Manoel Barata, sur l'*art de l'écriture,* et imprimé dans ce livre, se retrouve dans les œuvres de Camoens avec de notables changemens.

(2) Les *motes* sont les motifs et les *voltas* le développement.

que nous avons de Camoens peut avoir été écrite à cette époque, ou peut-être dans les derniers temps de son séjour à Goa. On y lit :

« Ceux qui sont princes à-la-fois de condition et de race sont « plus à charge que la pauvreté; ils nous vexent tant avec leur « noblesse, que nous finissons par creuser celle de leurs ancê- « tres, et il n'y a pas de blé si bien vanné où l'on ne rencontre « un peu d'ivraie. Vous savez qu'il suffit d'un mauvais moine « pour faire parler tout un couvent.

« On ne peut pas avoir de patience avec celui qui veut qu'on « lui fasse ce que lui-même ne veut pas faire. Le peu de recon- « naissance qu'on montre pour nos services, nous ôte la volonté « d'en rendre à des amis qui tiennent plus de compte de leur « intérêt que de l'amitié. Priez pour lui, car il est de ceux dont « je parle.

« Il est bien pénible de se composer un visage gai quand le « cœur est triste : c'est une étoffe qui ne prend jamais bien cette « teinture ; car la lune reçoit sa clarté du soleil et le visage re- « çoit la sienne du cœur. En vérité, ce n'est rien donner que de « ne pas mêler l'honneur à ses dons. Il n'est dû de remercîmens « qu'à ceux qui suivent ce procédé : car c'est une chose trop « chèrement payée que celle qu'il faut acheter de son honneur. »

Il y eut bientôt rupture ouverte entre Camoens et Barreto. Abandonné à ses faibles ressources, Camoens tomba dans la pauvreté la plus complète. Manquant de tout, il était, dit Diogo do Couto, réduit à vivre de dons. Serait-ce alors que se composant, comme il dit, un visage gai, il réclama poétiquement de dom Antonio de Cascaes le complément des six poules farcies dont celui-ci ne lui avait envoyé qu'une seule moitié pour à-compte, ou qu'il rappelait par un quatrain la promesse d'une chemise qu'un autre fidalgue lui avait faite? Il s'offrit enfin à lui une occasion de délivrance. Le *Santa Fé* et quelques autres navires venant de Goa et allant à Lisbonne, relâchèrent à Sofala. Il se trouvait à leur bord plusieurs amis de Camoens, Duarte de Abreu, Antonio Cabral, Luiz da Veyga, Antonio Serrâo, Diogo do Couto qui a consigné ces détails dans ses *Décades*, et

Heitor da Sylveira, que nous avons vu figurer au banquet poétique. Camoens se réjouissait de quitter avec eux Mozambique, lorsque l'inique Barreto réclama de lui vingt mille reis (1) pour prix de son passage à Sofala. Comment payer cette somme? Heitor Sylveira, plus riche apparemment qu'au temps de son placet au comte de Redondo, y pourvut; ou, selon d'autres, les gentilshommes que nous venons de nommer, remirent à Barreto les vingt mille reis. A ce vil prix, dit Faria e Sousa, furent achetés la liberté de Camoens et l'honneur de Pedro Barreto.

Diogo do Couto fit la connaissance intime de Camoens pendant cette relâche à Sofala. Cet écrivain a consigné dans son histoire un fait bien propre à exciter nos regrets. « Cet excellent poète, « dit-il, pendant l'hiver qu'il séjourna à Mozambique, s'occupait « de préparer les *Lusiades* pour l'impression. Je le vis de plus « travailler avec ardeur à un livre intitulé le *Parnasse de Luiz de* « *Camoens*. C'était un ouvrage rempli d'érudition, de savoir et « de philosophie; on le lui vola. » (2)

Je ne sais sur quelle autorité Faria e Sousa pense que c'est lui-même qui l'a détruit. (3)

Ce fut sans doute à cette époque (1568) qu'il composa le sonnet deux cent vingt-huitième, sur la belle défense de Malaca par dom Leoniz Pereira. La nouvelle de ce fait d'armes dut lui être apportée par les vaisseaux venus de Goa.

Camoens s'embarqua sur le *Santa Fé;* la flottille fut en vue de Lisbonne à la fin de 1569; mais il ne put sitôt prendre terre. Le Portugal, était en proie à une peste si terrible, qu'elle en a conservé le nom de *grande*. On lit dans la chronique de São Domingos (4) qu'il y eut à Lisbonne six cents morts en un seul

(1) Voyez Diogo Barbosa, *Bibl. Lusit.* t. III, page 70.

(2) *Décad.* 8, l. 1, ch. 28.

(3) M. Ferdinand Denis, dans son *Histoire littéraire du Portugal et du Brésil*, dont il prépare une seconde édition, rapporte au sujet de ce livre perdu une conjecture de son ami, feu M. Verdier. Ce savant portugais croyait reconnaître le *Parnasse de Luiz de Camoens* dans la *Lusitania transformada* de Fernando Alvares do Oriente.

(4) L. 6, ch. 9.

jour du mois d'août 1569, et qu'il mourut, en tout, soixante-et-dix mille personnes. Camoens trouva donc les eaux du Tage fermées et défendues avec beaucoup de rigueur. Pendant cette quarantaine qui dura plusieurs mois, il vit son ami Heitor da Sylveira tomber malade et mourir en vue de Cintra. Enfin Diogo do Couto, qui était dans le *Santa Clara*, parvint à débarquer seul (avril 1570), et obtint de la cour qu'on permît à la flottille l'entrée du port. Ce fut vers le mois de mai 1570, dix-sept ans, deux mois et quelques jours après son départ, que Luiz de Camoens rentra dans Lisbonne(1). Il avait alors quarante-six ans.

Il trouva cette ville dans un état bien différent de celui dans lequel il l'avait laissée. La peste avait décimé toutes les familles; les intrigues inséparables d'une régence avaient tout brouillé. Le roi, majeur depuis deux ans, gouverné comme notre Louis XIII par de jeunes favoris et par des prêtres, brave comme lui de sa personne et méditant déjà sa malheureuse expédition d'Afrique, répandait sa tristesse mystique sur sa cour et sur le royaume. Ce n'étaient plus cette joie, cette urbanité, ces fêtes qui prouvaient la vigueur et la santé de l'état; tout lui parut attristé, rapetissé, penchant vers la tombe : ce fut sans doute à la vue de cette décadence et de ce marasme, que se rappelant le passé, il composa cette magnifique épitaphe pour le tombeau de dom Joâo III.

SONNET LXIX.

« Qui gît dans ce grand sépulcre? Quel est celui que désignent « les illustres armoiries de ce massif écusson? rien! car c'est à « cela qu'arrive toute chose; mais ce fut autrefois un être qui « eut tout et qui put tout.

« Il fut roi et il remplit tous les devoirs d'un roi; il fit avec « un soin égal la paix et la guerre. Que la terre lui soit aussi « légère à cette heure qu'il fut autrefois pesant au Maure.

« Serait-ce Alexandre? personne ne s'y trompe : on estime

(1) Fr. Al. Lobo, p. 209.

« plus celui qui sait conserver que celui qui n'a su que conqué-
« rir. Serait-ce Adrien, ce puissant maître du monde?

« Il observa mieux les lois d'en haut. C'est donc Numa? Non;
« mais c'est Joâo III de Portugal, et il restera sans second. »

Dès les premiers temps de son retour à Lisbonne, Camoens se lia d'amitié avec un écrivain distingué, le licencié Manoel Correa, curé de Saint-Sébastien, dans la Mouraria, et examinateur synodal de l'archevêché de Lisbonne. C'est à ce savant homme que nous devons de connaître les traits de Camoens : il fit faire un portrait de l'auteur des *Lusiades,* portrait que Faria e Sousa a fait depuis graver en regard du sien, dans son *Commentaire* (1639). Déjà Severim avait publié un buste de Camoens dans ses *Discursos varios e politicos,* en nous apprenant seulement que l'original appartenait à son neveu Gaspard Severim. Ces deux portraits different assez peu pour qu'on puisse les regarder comme les copies d'un même modèle. Dans l'un et l'autre les traits sont nobles et d'une expression sévère. Nous savons d'ailleurs par Severim que Camoens était de taille moyenne, qu'il avait le visage plein, le front proéminent, le nez fort, la barbe et les cheveux d'un blond qui tirait sur le safran. « Quant à son humeur, dit le même écrivain, elle était gaie et facile; mais, avec l'âge, il devint *un peu mélancolique* ». On aurait pu le devenir à moins.

Cependant Camoens était au moment d'avoir achevé son œuvre. Les *Lusiades,* cette première épopée moderne, allait enfin voir le jour. Camoens l'avait rêvée à Coïmbre, commencée à Santarem, travaillée à Ceuta ; il en avait presque terminé six chants avant son départ pour l'Inde (1) ; il l'avait reprise à Goa, presque achevée à Macao, revue à Sofala. En 1570, il récrivit le dixième chant à Lisbonne et ajouta une dédicace et un épilogue

(1) Faria e Sousa a vu un manuscrit des six premiers chants *des Lusiades* de la même main qui avait copié les *Décades* de J. de Barros, et, par conséquent, antérieur au départ de Camoens pour Goa.

où il adressait au jeune roi de mâles et sévères conseils. Le 24 septembre 1571 (et non le 4, comme le dit M. F. Alex. Lobo), il obtient le *real alvara* qui lui permettait d'imprimer. Enfin, en 1572, parurent les *Lusiades*.

Le succès fut très grand, puisque, chose presque inouie en Portugal, il fut publié une seconde édition dans la même année.

Pedro de Mariz et Diogo Barbosa racontent qu'un certain P. da Costa Perestrello, qui avait composé un poème sur le même sujet, renonça à le faire paraître. De nos jours, M. J. Agost. de Macedo a été moins modeste. Le succès des *Lusiades* ne se démentit pas : en 1613 (1), il s'en était déjà vendu douze mille exemplaires, et vingt mille en 1624 (2). Le Tasse, qui n'avait pas encore publié la *Jérusalem*, adressa un beau sonnet à celui qu'il regardait comme son maître et son rival.

La pension que Camoens obtint pour ses seize années de services militaires (car je ne pense pas que son poème ait été porté en ligne de compte) fut de 15,000 reis, 100 fr. environ, ce qui représente à-peu-près 500 fr. d'aujourd'hui. Une clause du brevet lui enjoignait de résider à Lisbonne, *na corte*, et de le faire reviser tous les trois ans (3). Cette somme, toute modique qu'elle fût, lui était inexactement payée; aussi disait-il quelquefois en riant qu'il voulait demander au roi de changer ses quinze mille reis en quinze mille coups de fouet pour ses ministres.

Camoens ne fit plus que très peu de vers après la publication des *Lusiades*. Peut-être est-ce à cette époque qu'il composa la requête qu'on lui attribue, et dans laquelle il justifie une jeune femme, emprisonnée dans le *Limoeiro* de Lisbonne, pour avoir été infidèle à son mari qui voyageait dans l'Inde. En 1575, il adressa des stances à dom Sébastien, à l'occasion d'une flèche que le pape lui avait envoyée pour l'exciter contre les Maures. Deux ans après, il fit un sonnet en l'honneur de dom

(1) Voy. Pedro de Mariz.

(2) Voy. Severim.

(3) Voy. Pedro de Mariz et Faria e Sousa. Dom Jose Maria de Souza dit tous les six mois.

Luiz de Atayde nommé, pour la seconde fois, vice-roi de l'Inde.

Malgré la célébrité que lui avait donnée son poème, il vivait dans la retraite, car sa pauvreté était extrême. Il habitait une petite chambre dans une maison attenant l'église du couvent de Santa Anna des religieuses franciscaines, au bout d'une petite rue qui conduisait à la maison des jésuites.

Sa verve poétique, jusque-là si abondante et si facile, commença à tarir. Pedro de Mariz rapporte qu'un homme riche et de qualité, dom Ruy Dias da Camara (Faria e Sousa l'appelle dom Ruy Gonçales), lui commanda une traduction des psaumes de la pénitence. La besogne n'avançait pas. L'acheteur s'en plaignit durement au poète, qui lui répondit avec douceur : « Quand je faisais des vers, j'étais jeune, bien portant, amoureux, entouré de l'affection de beaucoup d'amis et de la faveur des dames; cela me réchauffait et animait ma verve. Aujourd'hui je n'ai plus d'esprit, je n'ai plus cœur à rien. Voici mon Javanais qui me demande deux moedas pour avoir du charbon, et je ne puis les lui donner. »

Cependant il trouva encore un chant funèbre pour dona Maria, fille du roi dom Manoel, princesse belle et savante (1), qui mourut en 1578. Le sonnet quatre-vingt-trois contient probablement les derniers vers qu'il ait composés. Peut-être perdait-il à la mort de cette dame la dernière de ses protectrices. Bientôt il en fut réduit à vivre d'aumônes. Antonio, le Javanais qu'il avait amené de la Chine, allait la nuit dans les carrefours mendier pour sa nourriture et celle de son maître.

C'est par une exagération qu'il a sans doute crue poétique que le dernier traducteur anglais des *Lusiades*, M. Mickle, a supposé que Camoens se plaçait sur le pont d'Alcantara, aussi écarté que notre pont d'Austerlitz, pour demander lui-même l'aumône aux passans. En vérité, les malheurs de Camoens n'ont pas besoin qu'on les exagère.

Faria e Sousa raconte qu'une mulâtresse, nommée Barbara,

(1) Cette princesse, en de meilleurs temps, avait établi dans son palais une académie de femmes, entre lesquelles brillait la célèbre Aloysia Sigea de Tolède.

marchande dans les rues de Lisbonne, donnait très souvent à Camoens ou à son Javanais un plat de ce qu'elle vendait et quelquefois un peu d'argent. La seule consolation qu'il eût alors était d'aller le soir au couvent de Saint-Dominique, dont sa demeure était voisine, et de s'entretenir avec quelques religieux, entre autres, avec les pères Foreiro et Luiz de Granada. Il allait aussi souvent dans ce monastère entendre les leçons du professeur de philosophie morale (1). Si le *Poème de la création de l'homme* ne lui était pas, comme je pense, faussement attribué, il faudrait en rapporter la composition à cette époque.

Enfin un cruel, un dernier malheur vint le frapper : il vit mourir son Javanais. Alors tout fut terminé : il ne se pouvait plus, dit Pedro de Mariz, que Camoens vécût après la mort de celui-là seul qui le faisait vivre.

Il tomba gravement malade et fut porté à l'hôpital des pauvres.

Conservant cette résignation demi-sardonique que nous lui avons déjà vue, il écrivit de cet asile une lettre dont il nous est parvenu ce fragment : « Qui pourra jamais dire que, sur un aussi « étroit théâtre que ce misérable grabat, la fortune se soit plu à « représenter d'aussi grandes infortunes? Et moi, loin d'accuser « la cruauté du sort, je me range de son parti contre moi-même; « car il y aurait une sorte d'impudence à vouloir tenir tête à « tant de maux. »

Cette lettre, adressée, selon quelques-uns, à dom Francisco d'Almeyda, ou plutôt, comme je le suppose, au comte de Vimioso, dom Francisco de Portugal, ne le trouva pas sans pitié. Camoens sortit du refuge des pauvres. Je n'ignore pas que, suivant une autre tradition très accréditée, Camoens serait mort à l'hôpital même. Plusieurs raisons peuvent permettre d'en douter. La première, c'est qu'il est prouvé que Camoens ne fut pas enterré dans le cimetière de l'hôpital, mais dans un coin de l'église de Santa Anna, sa paroisse; la seconde, c'est que dom Francisco de Portugal envoya à son logis un drap pour l'ensevelir. Enfin Manoel Correa, énumérant (ch. x, oct. 23) les

(1) Voy. Niceron. *Mémoires*, t. XXXVII, p. 153.

hommes recommandables morts dans l'asile de la charité, ne parle pas de Camoens.

L'opinion contraire, appuyée sur l'autorité de Diogo Barbosa, est confirmée par une note écrite de la main d'un pieux missionnaire, Jose Indio (1), sur un exemplaire des *Lusiades* que possède aujourd'hui lord Holland. Cette note est ainsi conçue:

« Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir un si grand génie si mal récompensé? Je l'ai vu mourir dans un hôpital de Lisbonne, sans avoir un drap pour se couvrir, lui qui avait si bravement combattu dans l'Inde orientale et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues en mer. Grande leçon pour ceux qui se fatiguent à travailler nuit et jour et aussi vainement que l'araignée qui ourdit sa toile pour y prendre des mouches. »

Il peut résulter de cette apostille que Jose Indio a vu Camoens à l'hôpital, sans qu'il faille prendre à la lettre les mots *je l'ai vu mourir*.

Ce fut dans ces circonstances que le désastre d'Alkacer-Kébir (4 août 1578) frappa de mort le Portugal. Il restait encore à Camoens une larme pour sa patrie : Ah! s'écria-t-il, du moins je meurs avec elle! Il répéta la même pensée dans la dernière lettre qu'il ait écrite. « Enfin, disait-il, je vais sortir de la vie, et il sera manifeste à tous que j'ai tant aimé ma patrie, que non-seulement je me trouve heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle. »

Il ne survécut que peu de mois à ce désastre, et mourut au commencement de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Il fut enterré très pauvrement dans l'église de Santa Anna, dit Pedro de Mariz, à gauche en entrant et sans que rien indiquât sa sépulture. Ses malheurs firent une impression si profonde, que personne ne voulut plus occuper la maison qu'il avait habitée. Elle est restée vide depuis sa mort.

(1) C'est le même Jose Indio que M. Ferdinand Denis a mis en scène dans un touchant épisode, où il a résumé poétiquement toute la vie de Camoens. Voy. les *Scènes de la nature sous les Tropiques*. M. Denis prépare une traduction des poésies diverses de Camoens. Nous ne pouvons trop l'engager à la faire paraître.

Les prévisions de Camoens ne tardèrent pas à s'accomplir. Le Portugal, ce royaume né d'une victoire et mort dans une défaite, tomba bientôt sous le joug de Philippe II. Ce monarque visitant ses nouvelles provinces, s'informa du poète, et, en apprenant qu'il n'existait plus, il témoigna un vif regret.

Pedro de Mariz raconte qu'un noble Allemand écrivit à son correspondant de Lisbonne de chercher la place où Camoens était enterré, et, si ce grand poète n'avait pas un tombeau digne de lui, il le chargeait de s'arranger avec la ville pour obtenir la permission de lui envoyer ses os avec toute la décence et le respect qui leur étaient dus. Ce généreux Allemand s'engageait à élever à l'Homère portugais un mausolée comparable à ceux des anciens les plus illustres.

Ce fut peut-être cette démarche faite par un étranger qui rappela aux compatriotes de Camoens que l'auteur des *Lusiades* n'avait pas de tombe. Seize ans après sa mort, un ami des lettres qui peut-être était absent quand il mourut, dom Gonçalo Coutinho, fit chercher sa sépulture et la rétablit dans un endroit voisin du chœur des religieuses. Il la couvrit d'une simple pierre presque au niveau du sol, sur laquelle il inscrivit cette épitaphe :

Ci gît Luiz de Camoens, le prince des poètes de son temps; il vécut pauvre et misérablement et mourut de même, l'an 1579.

Et plus bas :

Cette tombe a été construite aux frais de dom Gonçalo Coutinho. Que personne n'y soit plus enterré.

C'est un beau résumé de la vie de Camoens que cette simple ligne :

Il vécut pauvre et misérablement et mourut de même.

On ne pouvait dire moins de celui qui avait souffert tant de traverses, combattu à tant de batailles, et, comme dit Jose Indio,

fait cinq mille cinq cents lieues sur mer. Je ne connais pas l'épitaphe de notre bonhomme Chapelain, lequel mourut pour s'être mouillé les jambes dans le ruisseau de la rue Saint-Honoré, de peur de perdre son jeton à l'académie, mais je m'offre à parier qu'elle était plus longue et plus pompeuse.

Relisons celle de Boileau, telle que messieurs de l'académie des inscriptions et belles-lettres l'ont refaite en 1815. La voici ; elle est placée dans la chapelle Saint-Paul, le long du chœur de l'église de Saint-Germain-des-Prés :

Hic. sub. titulo
Fatis. Diu. jactati
In. omne. ævum. tandem. compositi
Jacent. cineres
Nicolai. Boileau. Despreaux etc.

Vous ne savez pas peut-être ce que Messieurs de l'académie ont voulu dire par cette expression, *Cineres fatis diu jactati*, qu'on pourrait à peine appliquer aux cendres de Napoléon, si on les rapportait de Saint-Hélène? Ils ont voulu dire que les cendres de Nicolas Boileau d'abord placées dans la Sainte-Chapelle au-dessous du Lutrin qu'il a si bien chanté, ont été transférées, en 1793, au musée des Petits-Augustins, puis de là déposées *pour l'éternité* dans l'église voisine de Saint-Germain-des-Prés. C'est une belle chose que la rhétorique.

Je préfère l'épitaphe de Camoens. — Il est vrai qu'on en a ajouté depuis de bien longues et de bien mauvaises.

Martim Gonsalves da Camera, qui avait été premier ministre du roi dom Sébastien, et qu'on peut difficilement compter parmi les protecteurs de Camoens, fit composer pour sa tombe, par le jésuite Mattheos Cardoso, professeur à l'université d'Evora, quelques distiques latins d'une emphase et d'une érudition tout-à-fait scolastiques :

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus, etc.

De son côté, dom Gonçalo Coutinho, comme pour expier ce

que sa première inscription paraissait avoir de trop simple, en fit faire une autre en vers latins par dom Manoel de Souza Coutinho, depuis Frey Luiz de Souza ; c'est un dialogue entre le tombeau du poète et un passant : *Quod Maro sublimi*, etc. Elle est imprimée dans la première édition des *Rimas* (1595) et depuis répétée partout. Cette édition des *Poésies diverses* de Camoens, alors éparses et inédites, est un monument tout autrement splendide élevé par le même dom Gonçalo Coutinho à la gloire de Camoens.

Ces mots incroyables placés dans l'épitaphe de Boileau, *in omne ævum*, me rappellent la dernière chose qu'il me reste à dire de Camoens.

Comme s'il était dans sa destinée de n'avoir pas même de repos au fond du sépulcre, l'église de Santa Anna fut renversée par le tremblement de terre qui détruisit presque entièrement Lisbonne en 1755.

L'église a été rebâtie; mais personne, que je sache, n'a cherché à recueillir au milieu des décombres les restes du grand poète et du grand citoyen.

CHARLES MAGNIN.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

IV.

DE L'ÉCOLE APPELÉE DOCTRINAIRE. — M. GUIZOT.

Paris, 1er avril 1832.

En commençant aujourd'hui de vous écrire, monsieur, je ne puis me défendre de quelque tristesse. Si l'époque où nous vivons ébranle et féconde l'esprit, il faut convenir que souvent elle froisse l'âme et la met à des épreuves pénibles. Quand la vie d'un homme est traversée par une révolution, elle se trouve coupée et séparée en deux parts; et lorsque, après avoir atteint l'autre rive, vous jetez les yeux autour de vous, vous apercevez des changemens douloureux : ce sont des amitiés déconcertées,

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 15 février et 15 mars.

des liaisons que vous avez crues fortes, et qui n'ont pu tenir, des opinions que vous réputiez communes, et qui se sont métamorphosées en des dissentimens intraitables. On se retrouve, mais changé, mais chacun jeté dans d'autres voies. Au lieu de s'épanouir, les visages deviennent impénétrables et glacés; les mains qui s'étreignaient, s'évitent et se retirent. Et l'amertume de cette situation nouvelle sera doublée, si l'on se reporte aux temps où l'on marchait ensemble, où, réuni contre l'ennemi commun, on se pressait sous le même drapeau, s'encourageant de l'œil et du geste, l'âme remplie d'un espoir unanime dans un avenir noblement conquis; alors tant d'illusions déçues peuvent vous jeter dans un doute poignant sur vous-même, sur la certitude de vos idées et la valeur de vos croyances : cependant il faut sortir de cet état; il faut sauver ses opinions du naufrage de ses espérances, et retrouver la force, en se repliant sur soi, comme Antée en remettant le pied sur la terre. Comment vivre, si on s'abandonne, si on se récuse soi-même, et si on laisse flotter ses pensées à la merci de quelques souvenirs ou de certaines complaisances?

Mais il ne suffit pas de conserver en silence son indépendance : il importe aujourd'hui d'en faire usage. L'esprit ne peut plus s'en tenir à cet épicuréisme délicat, qui jouit de tout, sans se compromettre en rien : il lui est défendu d'enfouir mystérieusement ses hardiesses et sa liberté, et il ne s'appartient à lui-même qu'à la condition de se donner à tous.

Voilà ce que je me dis, monsieur, pour m'encourager. Je me répète à moi-même que je ne mérite aucun blâme, pour avoir dans mes opinions une foi qui me permet de les publier, et de m'engager dans des contradictions ouvertes avec des hommes distingués; et cependant, si je ne vous avais promis de continuer nos causeries, je répugnerais presque aujourd'hui à poursuivre et à vous entretenir d'une école que l'on s'est accordé généralement à désigner sous le nom de *doctrinaire*. J'ai pu sans embarras vous parler de la politique janséniste de M. Royer-Collard, dont je n'ai jamais eu l'honneur de connaître la personne. J'ai cru devoir, dans l'intérêt de la philosophie, soumettre à l'analyse l'éclectisme emprunté d'un académicien; mais il me coûte beau-

coup de discuter les théories professées par des hommes d'un esprit éminent, avec lesquels je me suis cru long-temps une conformité véritable d'opinions politiques, et dont avec plaisir j'ai cultivé le commerce. Elle est bien intime la conviction qui m'anime, puisqu'elle me force à la faire connaître : toutefois, excusez-moi, monsieur, si aujourd'hui vous trouvez ma phrase moins vive, ma plume moins résolue; je ne vous le cache pas, j'écris avec moins de liberté, je suis comme amolli par des souvenirs et des regrets; je voudrais même, si cette lettre tombe sous les yeux de ceux qui en feront le sujet, qu'elle pût les persuader au lieu de les irriter, et qu'elle les ramenât à se servir de leurs talens d'une manière plus utile à notre commune patrie.

Vous m'avez souvent dit, monsieur, ne pas comprendre comment une école qui, sous la Restauration, semblait rallier et diriger les esprits, s'était trouvée tout-à-coup stationnaire après juillet ; vous l'aviez vue théoricienne, entreprenante, et presque populaire; vous fûtes ébahi de la voir reniant ses théories, peureuse et désertée : pour pénétrer tout-à-fait dans le secret de cette péripétie, il faut, monsieur, reprendre les choses d'un peu haut.

Vous savez que l'Angleterre fut pour nous au dix-huitième siècle une maîtresse de science politique; notre Montesquieu, le premier, tourna ses regards sur cette île et en caractérisa la liberté : le Génevois Delolme disserta sur la constitution britannique. Plusieurs esprits ornés et libéraux s'accordèrent en France à considérer l'Angleterre comme une école non-seulement à étudier, mais à imiter; ils espérèrent prévenir une révolution populaire par des importations habilement opérées; mais 89 déçut leur espoir comme 1830 a déconcerté les vues de leurs successeurs. Cependant les disciples du génie anglais ne perdirent pas sur-le-champ courage; ils présentèrent leur plan à la tribune de la Constituante; Mirabeau le mit en pièces. Ni la Convention ni l'Empire n'étaient des époques favorables aux traditions britanniques. Mais l'air de la Restauration devait les faire fleurir; et l'école, dont l'origine remonte aux études de Montesquieu, et qui fut représentée sous la Constituante par des hommes éclairés

et fins, mais non de premier ordre, tels que Mounier et Malouet, eut enfin de brillans développemens, car elle put montrer avec orgueil une femme de génie, madame de Staël, un grand jurisconsulte, M. le duc de Broglie, un grave historien, M. Guizot.

Madame de Staël, monsieur, avec son enthousiasme, avec l'étendue et la justesse de son esprit, eut la gloire de maintenir l'indépendance de la raison contre la dictature de la force et du génie qu'exerçait Napoléon : de plus elle voulut apprendre à la France ivre d'elle-même et de ses triomphes militaires que, dans d'autres pays, on avait aussi cultivé avec fruit la pensée et la liberté; ainsi, en 1812, elle traça un tableau de l'Allemagne, divulgation éclatante et première d'un monde pour lequel nous n'avions eu jusqu'alors que le dédain de vainqueurs établis en pays conquis. Plus tard elle considéra la révolution française avec le dessein arrêté de nous faire surtout admirer M. Necker et l'Angleterre, c'est-à-dire que cette histoire était une leçon destinée à nous inculquer les principes de la légalité anglaise. Dans ses préoccupations, madame de Staël se trompa quelquefois : en luttant contre l'empereur, elle le méconnut; en étudiant l'Allemagne et l'Angleterre, elle ne tint pas assez compte du génie et de l'originalité de la France. Mais si cette femme illustre eût vécu davantage, je ne doute pas qu'elle n'eût abandonné plusieurs de ses préjugés pour revenir au culte de ce qu'elle aurait reconnu plus grand et plus vrai; il y a dans le génie de ces inconstances heureuses, de ces mobilités conquérantes qui lui font incessamment reculer les bornes de son horizon. Malheureusement madame de Staël a de trop bonne heure emporté avec elle l'enthousiasme dont elle échauffait son école, qui est restée après elle raisonneuse, sans imagination, studieuse, mais sans chaleur.

Je n'ai point à vous parler, monsieur, d'une personne d'un caractère élevé, d'un talent supérieur et spécial; M. le duc de Broglie, qui excelle dans l'art de préparer et de rédiger les lois tant civiles que pénales, s'est abstenu jusqu'à présent d'exposer les principes généraux de sa philosophie politique.

Maintenant, monsieur, j'ai besoin de rassembler tout mon

courage; il ne m'est plus permis de rebrousser chemin, et me voilà devant un célèbre écrivain, dans l'obligation d'examiner ses doctrines; et comme si ce n'était pas assez pour me décourager de la gravité de son caractère et de son talent, il faut que je me sente troublé par le souvenir d'une liaison qui n'était pas sans doute une intimité particulière, mais qu'avaient fait naître une direction et des études analogues, mais qu'avaient amenée certains rapports de bienveillance d'une part et de déférence de l'autre. Mais le premier devoir est de garder avant tout la liberté de l'esprit et la franchise de ses opinions; d'ailleurs après le déplacement général d'idées et de vues qu'entraîne une révolution, il est plus que jamais nécessaire de rendre compte à soi-même et aux autres de ce que l'on pense; et les dissentimens les plus prononcés doivent-ils donc exclure l'estime et l'aménité?

En examinant la carrière publique de M. Guizot, on la trouve séparée en trois parties, et comme en trois actes : car il faut rejeter dans une sorte d'avant-drame ses commencemens de jeunesse, ses premiers essais dans le *Publiciste*, les *Archives littéraires* et le *Mercure*, son édition du *Dictionnaire des synonymes*, sa collaboration dans les *Annales de l'éducation*, et quelques élucubrations littéraires. C'est seulement avec la Restauration que M. Guizot entre vingt-sept et vingt-huit ans commença sa vie politique.

Nous pouvons sur-le-champ, monsieur, saisir un des traits principaux qui caractérisent l'historien de la *révolution d'Angleterre*; je veux dire l'amour du pouvoir, l'ambition de le fonder et de le manier, le besoin d'en faire partie, à la tête ou à la suite, une inépuisable condescendance pour ce qu'il appela si souvent les *nécessités*, une politique qui affecte d'être par-dessus tout gouvernementale, et qui a pour maxime que le véritable homme d'état doit retenir place, influence, crédit, position, espérance, occasion, chance, le plus long-temps possible. Ne prenez pas cela pour une satire, c'est un fait, monsieur, que je vous expose, et le publiciste dont je vous parle nous a trop enseigné le respect de tous les faits, pour qu'il nous soit interdit de

tenir compte d'un fait aussi considérable. Quand la maison de Bourbon travailla à s'asseoir en 1814 et en 1815, la conviction politique de M. Guizot le porta à s'engager dans les affaires sous le patronage de l'abbé de Montesquiou, à tremper dans les soins et les pratiques qui furent employés à fonder la dynastie, à combattre et à poursuivre avec passion ce qu'on appelait le *buonapartisme;* plus tard, après avoir quitté forcément un secrétariat général, M. Guizot apporta ses efforts personnels pour fonder le gouvernement du roi tant sur la doctrine de la légitimité, que sur l'imitation de quelques idées et de quelques formes anglaises: maître des requêtes, conseiller d'état, écrivain, il se donna tout entier à des combinaisons parlementaires, à des finesses ministérielles, à des compromis ingénieux peut-être, mais à coup sûr impuissans. Cependant les véritables royalistes étaient prêts et mûrs pour conquérir le pouvoir; le génie littéraire de M. de Chateaubriand, l'autorité philosophique et la verve raisonneuse de M. de Bonald, l'habileté si souple et si persévérante de M. de Villèle avaient jeté sur les hommes et les doctrines de la vieille royauté cet éclat indispensable à l'ambition de tout parti qui veut gouverner. L'invasion fut complète, elle n'épargna personne; M. Guizot, après avoir épuisé toutes les concessions compatibles avec son honneur politique, fut éconduit, et dans la retraite générale des amis de M. Royer-Collard, il fut poussé hors du pouvoir, le dernier.

Ici, monsieur, s'ouvre pour M. Guizot une carrière honorable et brillante, qu'il se fit lui-même par son talent et ses travaux. En dehors du gouvernement, il se tourna vers la liberté, et demanda à sa plume de lui créer à-la-fois une condition indépendante et une importance politique. En 1820, il publia un ouvrage intitulé : *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel;* et dans la préface il s'exprimait ainsi concernant la surprise qu'avaient témoignée quelques membres du nouveau cabinet sur la résolution qu'il avait prise d'écrire : « C'est trop méconnaitre, disait-il, la nature « de notre gouvernement. Les hommes ne s'y vouent pas aux « hommes. Ils se rangent sous la bannière de certains principes

« et de certains intérêts généraux qu'ils ne doivent pas cesser de « défendre, quand ils ont une fois embrassé leur cause. » Je trouve dans ce livre de vives agressions contre le ministère du côté droit, des portraits assez piquants de M. Lainé, de M. de Serre et du duc de Richelieu, une théorie de la légitimité dont je reparlerai plus loin. En 1821 M. Guizot fit paraître une nouvelle brochure intitulée : *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France.* Mêmes idées à-peu-près que dans le premier ouvrage, avec la même disposition, peut-être plus prononcée encore, à se placer entre l'ancien régime et la révolution française pour les catéchiser tous les deux. Cependant l'honorable publiciste ne se contentait pas de cette polémique. A la même époque, il professait avec éclat l'histoire moderne; le premier, il faisait passer dans l'enseignement la connaissance du régime municipal de l'empire romain, et de l'état social de la France, depuis le cinquième jusqu'au dixième siècle, en s'appuyant des travaux de Roth, d'Eicchorn, d'Hullmann et de Savigny; le premier encore, il exposait les causes du gouvernement représentatif en Angleterre. Exilé de sa chaire, il se livra à de vastes entreprises littéraires; il remit à neuf la traduction de Shakespeare par Letourneur, en y ajoutant des notices; il publia une collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre; enfin il écrivit un livre, véritable titre littéraire, *l'Histoire sur la révolution anglaise, depuis Charles Ier jusqu'à Jacques II*, histoire grave que j'appellerai volontiers *pragmatique*, suivant l'expression des anciens, et dont les deux premiers volumes, les seuls publiés, annonçaient à la France un écrivain d'une sagacité profonde, tellement riche en ressources, qu'elle pouvait compenser les autres qualités qu'on cherchait auprès d'elle. J'allais omettre une édition des Observations de Mably et une brochure qui honore le caractère de M. Guizot, *De la peine de mort en matière politique*.

C'est avec un plaisir intime et sincère, monsieur, que je prolonge cette énumération des travaux de M. Guizot : voilà l'époque où cet écrivain travaillait noblement à sa répu-

tation, attirait autour de lui les jeunes gens dans lesquels il remarquait quelque ardeur à l'étude, et propageait son nom, tant en Angleterre qu'en Allemagne. Vous m'avez souvent parlé, monsieur, de l'état que vos historiens et vos savans font de notre compatriote, vous m'avez dit combien il était plus haut placé dans leur esprit que certain importateur, dont on pouvait au moins blâmer l'imprudence. Effectivement, M. Guizot apporta dans ses travaux historiques un caractère à lui propre, une consistance personnelle qui les soutient contre les investigations de la critique. Aussi, quand en 1828, il reparut dans sa chaire, il fut véritablement considéré comme le chef d'une école historique et politique; son enseignement fut non-seulement profond, érudit, mais animé d'une pensée libérale et philosophique, qui voulait tourner la science à une utilité sociale. M. Guizot exprima ouvertement cette idée en abordant l'histoire de la civilisation française : « Dans les études « que nous venons faire, il s'agit pour nous de bien autre chose « que de savoir; le développement intellectuel ne peut, ne doit « pas rester aujourd'hui un fait isolé : nous avons à en tirer « pour notre pays de nouveaux moyens de civilisation, pour « nous-mêmes une régénération morale. La science est belle « sans doute, et vaut bien à elle seule les travaux de l'homme; « mais elle est mille fois plus belle quand elle devient une « puissance, et enfante la vertu. C'est là ce que nous avons à « en faire : découvrir la vérité, la réaliser au dehors, dans les « faits extérieurs, au profit de la société; la faire tourner au-« dedans de nous en croyances capables de nous inspirer le dé-« sintéressement et l'énergie morale qui sont la force et la dignité « de l'homme en ce monde, voilà notre triple tâche, voilà où « notre travail doit aboutir.....(1). » M. Guizot, dans sa chaire, était plus hardi et plus libéral que ses deux autres collègues MM. Cousin et Villemain; on pouvait reconnaître un homme d'état, qui ne répugnerait pas, le temps venu, à se montrer novateur. Comme il entrait dans ses vues d'exercer partout une

(1) *Cours d'histoire de la civilisation française*, tome 1, page 36, 37.

vaste influence, il fonda un recueil scientifique et littéraire, sous le nom de *Revue française*, où devaient être élaborées les questions de haute politique, de législation, d'économie politique, d'histoire et de littérature. Enfin quand la révolution de 1830 survint, elle trouva l'école communément appelée *doctrinaire*, florissante, et M. Guizot, chef reconnu de l'école.

Voilà dix années, de 1820 à 1830, glorieuses et belles dans la vie de M. Guizot : voilà, monsieur, ce que nous ne saurions oublier dans les dissentimens où nous allons nous engager; mais aussi plus nous avons mis en lumière le talent et le mérite, plus nous avons le droit de nous séparer énergiquement des opinions et des doctrines qui ont blessé nos plus chères croyances. Reportez-vous, monsieur, à la fin de juillet 1830. La révolution éclate et saisit tout le monde, amis et ennemis. L'école qu'on nomme *doctrinaire* en fut à-la-fois déconcertée et contente : contente, car je la tiens trop loyale pour ne pas se réjouir du bonheur du pays; déconcertée, car elle n'était pas prête pour cela. D'une part, et veuillez suivre ceci, elle avait tellement approfondi et poussé si loin la théorie et le paralogisme de la légitimité, qu'elle avait fini par y donner foi entière, et malgré les fautes et les attentats de la dynastie déchue, elle ne pouvait se persuader que la France pût marcher sans l'avoir à sa tête, et la montrer toujours sur le trône à l'Europe inquiète. D'un autre côté, s'il fallait enfin résister aux entreprises désespérées du côté droit, l'école dont nous parlons n'imaginait pas autre chose qu'une résistance légale et des procédures devant les tribunaux; les coups d'éclat lui répugnent, ce qui est belliqueux ne lui convient pas : mais ne voilà-t-il pas un peuple tout entier qui se lève plus grand et plus pur qu'on ne l'avait cru, qui réclame sa liberté, mais entière, sans ambages, sans mélange. Alors l'école que vous savez, mise hors de sa sphère, tout-à-coup face à face avec la révolution victorieuse qui a repris ses couleurs et son cours, et qu'elle n'avait jamais acceptée qu'avec amendement et sous toutes réserves, n'a pour elle ni prompte intelligence, ni chaud enthousiasme; elle tâtonne quand il faudrait courir, elle disserte au lieu de concevoir, elle délibère au lieu d'agir.

Cependant M. Guizot, porté subitement au pouvoir, constant objet de ses affections et de ses poursuites, dans la position la plus belle et la plus neuve qu'ait jamais occupée homme d'état, ne put pas méconnaître le changement éclatant qui avait déjoué ses prévisions; historien pénétrant, politique attentif, comment n'eût-il pas apprécié la portée d'une catastrophe si nouvelle! Je ne crois pas que le coup-d'œil lui ait manqué, mais la résolution; il a dû comprendre, il a dû même, pendant quelques momens, vouloir se faire l'agent de cette rénovation politique, l'homme d'état de cette révolution populaire: il a dû entrevoir tout ce que lui offrait d'avenir un parti tranché pris à-propos; il n'a pas osé; il a manqué à sa fortune, faute irréparable pour lui; il a jeté des embarras dans celle de la France, et long-temps encore nous pâtirons de ses erreurs.

Alors, quand, obsédé par les habitudes de sa vie passée, envahi par la contagion de son entourage, il eut perdu l'illumination soudaine qui a dû traverser son esprit, courte apparition dont il fallait profiter, il revint entièrement à ses premières doctrines, et retomba le même homme qui s'était ingéré de fonder le pouvoir en 1814. Une fois engagé, il s'entêta. Irrité par les difficultés d'une situation qu'il ne pouvait gouverner, par l'opposition ardente qu'excitait sa conduite, il employa son talent et son esprit à combattre et à dénaturer les principes de la révolution: c'est ainsi que nous l'avons vu à l'antique légitimité vouloir substituer une légitimité nouvelle, intermédiaire, doublure retournée du vieux manteau royal, et déplorer l'origine révolutionnaire du pouvoir récent comme un malheur, au lieu d'y voir son titre. Si on lui répond qu'une semblable politique suscitera à l'autorité, si jeune encore, une dangereuse impopularité, il répondra que les gouvernemens doivent être impopulaires; il se chargeait sans doute de procurer au sien cet avantage. Si on invoque des théories de liberté, des passions d'honneur national, M. Guizot répliquera qu'on ne gouverne ni avec des théories ni avec des passions, c'est-à-dire, apparemment, qu'on doit gouverner sans l'intelligence et sans le cœur. Désormais cet homme d'état, s'armant d'une légèreté hardie, ne se

refusera ni le paradoxe ni le sophisme. C'en est fait : il a jeté le gant à la révolution; mais M. Guizot aurait autant de génie qu'il a d'esprit, il n'obtiendrait pas de prévaloir contre l'ascendant de son siècle, ou plutôt si ce publiciste avait ce génie politique dont l'absence nous a été si funeste, il eût compris que la seule gloire possible était dans le dévoûment à l'esprit de sa nation et de son époque.

Il est temps, monsieur, d'examiner les principales théories de la philosophie politique de M. Guizot; mais, avant de le combattre comme philosophe, après l'avoir trouvé insuffisant comme homme d'état, je desire lui rendre une éclatante justice comme historien. Définir une époque, la circonscrire, la comprendre dans son esprit, l'analyser dans ses détails, observer les faits, expliquer la réalité, voilà en quoi excelle M. Guizot : il comprend, et mieux que personne ; il a, et à un très haut degré, la qualité la plus nécessaire à l'historien, l'intelligence du fait; mais écrire, mais peindre, conter, donner la vie, jeter la lumière, notre historien n'y réussit que médiocrement; et puis encore rattacher une époque particulière à la série des temps, ramener les faits à des lois, comparer les civilisations, chercher la marche du génie de l'humanité à travers l'espace et le temps, les siècles et les climats, M. Guizot a quelquefois déclaré avec une modestie un peu moqueuse, qu'il n'y prétendait pas : c'est qu'effectivement ce n'est ni son goût, ni son aptitude. Avant tout, M. Guizot est et se sent un historien politique. S'il a retracé la révolution anglaise, c'est qu'il a cru ce tableau utile à notre instruction et à ses vues : c'est surtout quand il écrit qu'il me paraît homme d'état. Il y a chez lui du Polybe et du Clarendon, et ce caractère politique assure à ses travaux une originalité qui les fera vivre long-temps.

Ne laissons pas se rompre, monsieur, le fil conducteur que nous avons dans la main; il peut nous diriger dans l'appréciation des théories de M. Guizot. Le même esprit qui l'a fait historien spécial le rendra philosophe circonspect, et lui inspirera une métaphysique de transaction et de milieu, qui ne le privera pas des chances de sa fortune politique. M. Guizot est philosophe

comme il est historien, en homme d'état. Ne perdez pas de vue ce point : dans l'examen où nous entrons, il est lumineux. La légitimité fut considérée comme rationnelle et nécessaire par le publiciste, ainsi qu'elle l'avait été par M. Royer-Collard. « Il ne « suffit pas, a écrit M. Guizot, à la société, que le droit se ren- « contre dans les citoyens, elle a besoin qu'il réside encore « dans le gouvernement. C'est peu que chaque homme possède « et revendique ses libertés comme un droit légitime, si le pou- « voir, qui commande aux hommes, n'exerce aussi un droit lé- « gitime à leurs yeux. Si au pouvoir seul appartient le droit, la « société a disparu; si le droit manque au pouvoir et ne se re- « trouve plus que dans les individus épars et isolés, la société « est dissoute. L'idée du droit entraînant nécessairement celle « d'une relation, il faut que les droits soient réciproques, pour « qu'ils se forment et se limitent les uns par les autres. Où man- « querait la réciprocité, le droit, dans celui qui le posséderait, « dégénérerait infailliblement en tyrannie. Où existe au con- « traire la réciprocité, les droits subsistent ensemble, et se rat- « tachent bientôt au principe supérieur dont ils dérivent, à « l'idée et au sentiment du devoir. Que le droit et la légitimité « soient donc partout; alors seulement la société est stable et le « pouvoir régulier » (1). C'est la même idée qui déjà nous a semblé si surannée chez M. Royer-Collard, la séparation radicale entre la société et le gouvernement. Qu'est-ce donc qu'un droit qui réside dans le gouvernement, la société mise à part? Qu'est-ce qu'une légitimité puisée ailleurs que dans la volonté et l'intérêt de la nation? Qu'est-ce qu'un pouvoir dont on reconnaît philosophiquement l'égoïsme? Qu'est-ce qu'une philosophie politique qui, au lieu de redresser des prétentions aveugles, les consacre par d'inextricables logomachies? Tout cela est insoutenable et manque de vérité : c'est déserter la cause de son siècle; c'est donner raison au passé sur le présent; alors on est amené à croire que la légitimité est une institution excellente, *et que*,

(1) *Du Gouvernement de la France depuis la Restauration, et du Ministère actuel*, pages 203, 204.

pour être cette institution, la légitimité doit être ancienne, car autrement elle n'est pas (1). Avec un pareil langage, pourquoi ne pas être avec les soutiens du passé? Pourquoi cette inconséquence de principes ou de conduite?

Mais il ne suffisait pas aux *nécessités* politiques de M. Guizot d'avoir témoigné à la légitimité combien il l'*acceptait*, et comment, avec le secours d'une phraséologie combinée, le fait féodal pouvait se traduire en un droit rationnel; la révolution française offrait des difficultés qu'il était important de tourner. M. Guizot ne pouvait, sans se manquer à lui-même, méconnaître la justice de son principe et de son point de départ, il le fit; mais il lui convint de la considérer surtout comme une victoire brillante et terrible qui avait eu ses prouesses et ses excès; il traça une théorie des vainqueurs et des vaincus qu'il rattachait à la distinction historique de la race conquérante et de la race conquise; il considéra les intérêts nouveaux comme ayant vengé par leur triomphe le long abaissement de la nation gauloise conquise et possédée. Cette théorie permettait à-la-fois à M. Guizot de reconnaître la révolution française et de la restreindre, de l'accepter et de l'amoindrir. Ce n'était plus un ordre nouveau dont l'avènement avait été brusque et vif, qui cherchait encore à se débrouiller, à s'asseoir, et dont le règne complet et définitif devait être l'œuvre de notre siècle; c'était une bataille une fois gagnée, un avantage une fois remporté sur lequel il n'y avait pas à revenir, mais aussi qu'il ne fallait pas vouloir poursuivre; on disait à l'ancien régime : Que voulez-vous? la révolution est faite, vous ne sauriez la révoquer et la mettre au néant; acceptez-la. On se retournait vers la France pour l'admonester à son tour : Vous avez gagné la victoire, c'est chose faite, contentez-vous de ce que vous avez acquis; aller plus loin, ce serait recommencer à se montrer révolutionnaire. C'est ainsi que M. Guizot, par un autre chemin, aboutissait au même résultat que M. Royer-Collard; il arrivait à se séparer, au fond, de la révolution française, à la mettre en suspicion,

(1) *Idem*, page 206.

et tout en paraissant défendre ses conquêtes positives, à lui refuser son avenir.

Tout est négatif dans la philosophie politique de l'historien de la révolution anglaise, et il attache une grande importance à démontrer que la souveraineté de droit n'est pas sur la terre. Voici son raisonnement. Dieu seul a complètement raison; la souveraineté ne réside que dans la complète raison, or la complète raison ne réside pas ici bas: donc la souveraineté ne s'y trouve pas davantage. Cela est vrai, et Benjamin Constant, dès 1814, avait remarqué que la souveraineté n'était pas dans la volonté, mais dans la justice. Mais quel doit être le résultat de cette démonstration négative de l'impossibilité de la raison et de la souveraineté absolue sur cette terre, si ce n'est le devoir pour les sociétés de s'en rapprocher chaque jour davantage, de chercher les interprètes les moins infidèles de la vérité pratique? Pourquoi l'Angleterre poursuit-elle sa réforme parlementaire avec une si persévérante unanimité, si ce n'est pour élargir les voies qui doivent la conduire à la plus juste amélioration des lois sociales? Pourquoi le plus sérieux intérêt de notre situation politique est-il aujourd'hui dans l'agrandissement de la représentation, et dans l'intervention de l'intelligence au milieu des petites cotes électorales? C'est qu'il importe d'augmenter et de rehausser la majorité de la nation du sein de laquelle se tire la vérité relative d'une époque et d'un pays, c'est-à-dire, la loi; c'est qu'il importe d'augmenter les chances de raison et de justice. Il est desirable que M. Guizot et son école soient bien convaincus de ces conséquences qu'amène naturellement leur théorie négative, et que la France ne les choque pas trop, quand elle demandera que le gouvernement représentatif veuille bien se prêter à quelques développemens.

Cependant, dans les deux dernières années de la Restauration, le célèbre publiciste dont nous suivons la pensée politique, semblait plus affranchi de ses anciennes entraves: comme il était plus engagé dans l'opposition, et comme il desirait alors propager surtout son influence dans les esprits, naturellement il se donna plus de liberté; dans son enseignement historique, il éta-

blit les besoins réciproques de l'individu et de la société ; il s'attacha à professer que deux faits principaux constituent la civilisation, le développement de la société et le développement de l'individu : il ne trouva pas sans doute la loi destinée à régler ces deux mouvemens, dans une unité harmonique ; il ne posa même pas le problème ; il parla même presque toujours de l'individu comme pouvant plutôt regarder la société faite pour lui que lui pour la société : mais enfin quelque insuffisantes qu'aient été les propositions générales de M. Guizot, si vague que l'on ait pu trouver sa phraséologie, néanmoins on sentait une foi généreuse dans l'avenir et dans la puissance de la pensée.

Quel changement, monsieur, depuis notre dernière révolution ! Cette société au développement de laquelle on se vouait, on la déclare révolutionnaire, insensée, en proie à de petites passions. Si, par un instinct qui sera fécond, la France fait disparaître de sa constitution politique le dernier obstacle à la pratique de l'égalité, on la répute folle ; *l'anarchie va croissant autour de nous*, s'écrie M. Guizot ; *dans les idées, elle est évidente; pas une conviction générale et forte qui rallie les esprits* (1). Et à qui la faute, s'il vous plait ? N'est-ce pas votre école qui s'est employée dans ces dernières années à endoctriner cette société anarchique ? Vos théories seraient-elles donc si peu viables qu'elles ont déjà disparu ? quoi ! si peu substantielles, si peu nourrissantes, si médiocres et si faibles, qu'elles ont été sur-le-champ dévorées par cette détestable anarchie de l'intelligence française ? Mais dans les emportemens amers de l'amour-propre blessé, vous ne vous apercevez pas que vous vous condamnez vous-mêmes : consentez à nous faire moins coupables et moins stupides, dans le seul intérêt de vos doctes leçons : autrement pour nous justifier, nous serons réduits à censurer nos maîtres, à récriminer contre votre école, à lui demander, tout en reconnaissant chez elle des intentions honnêtes et des talens convenables, ce qu'elle a fait de positif, de durable, de socialement utile ? Question formidable !

(1) Discours sur l'hérédité de la pairie.

Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux.

(CORNEILLE.)

France, es-tu donc descendue si bas, qu'une école grave et consciencieuse qui s'est offerte à te diriger et à te conduire n'ait plus pour toi que des paroles de réprobation, de dédain et désespère de ton avenir? ou plutôt ne serait-ce pas cette école qui s'en va et qui devient un peu méchante, comme quelques femmes en vieillissant?

Je m'explique, monsieur: les talens qui brillaient au sein de l'école ordinairement appelée *doctrinaire*, pourront toujours se modifier et se développer, c'est l'heureux privilège des esprits distingués; mais quant à l'école elle-même, à cette combinaison de maximes parlementaires anglaises et d'une métaphysique toujours négative et toujours creuse, je crois ses destinées consommées.

Effectivement, cette école n'a-t-elle pas semblé elle-même attacher sa fortune à la conservation de certaines formes politiques, et ne les a-t-elle pas considérées comme tellement nécessaires, qu'elle les a identifiées avec la cause même de la sociabilité? « Je connais la France, je connais son bon sens, dit M. Guizot, « *je sais qu'il est peu de folies que ce bon sens ne parvienne à rec-* « *tifier tôt ou tard;* mais je dis : si vous maintenez l'hérédité, « la France est sauvée; l'anarchie dont nous nous plaignons « trouvera son terme, le but que nous cherchons sera atteint; la « révolution de juillet sera terminée et consolidée à-la-fois : si l'hé- « rédité de la pairie est abolie, *je ne sais pas dans quelle carrière* « *nous entrons* (1). » Singulière philosophie politique, qui ne saurait plus rien prévoir au-delà des combinaisons de la charte de Louis XVIII!

Mais il est une preuve plus sérieuse encore, monsieur, du peu d'avenir qui reste à cette école, elle ne se recrute pas parmi les jeunes esprits. Elle a le pouvoir, mais elle ne travaille plus;

(1) Discours sur l'hérédité de la pairie.

elle gouverne, mais elle n'écrit plus; on dirait qu'elle éprouve quelque difficulté et quelque répugnance à penser, car enfin il peut y avoir dans la pensée quelque chose de dangereux et d'anarchique : quand la pensée n'est pas maniée avec sagesse, et par des amis, elle a aux yeux de l'école quelque chose de remuant qui l'inquiète et qui la blesse. Cependant il s'élève en silence une génération nouvelle qui laisse dans le plus profond abandon les théories et les théoriciens de cette école, qui semble résignée à lui abandonner la jouissance du présent; mais elle travaille à se mettre en état de lui demander compte un jour des mépris prodigués à la France et à son esprit nouveau; pour cela, elle sent fort bien qu'à des études anciennes, il faut opposer des études nouvelles, à une intelligence restreinte de l'histoire une intelligence plus étendue, à une philosophie politique, timide et boiteuse, une philosophie plus ferme et plus vraie.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire aujourd'hui : il m'a fallu faire effort sur moi-même pour vous parler avec franchise d'une école dont je répute toujours les intentions estimables, et qui a été utile, non tant par des résultats positifs et durables que par des tendances honnêtes et des études commencées; mais elle s'est arrêtée ; mais, devenue stationnaire, elle s'est irritée contre ce qui voulait marcher encore; mais, se voyant délaissée, elle s'est mise à maltraiter notre pays par des paroles aigres et hautaines : or, entre elle et la France, monsieur, je vous prie de ne pas hésiter. Plutôt que de croire la France stupide, pensez plutôt que cette école se trompe. A qui donc l'avenir? Aux opinions de quelques hommes ou au génie d'un grand peuple?

LERMINIER.

BRAUNSBERG LE CHARBONNIER.

Histoire invraisemblable.

Je revenais de Vienne, il y a quelques mois. Je m'arrêtai à Linz, à l'auberge du *Lion d'or*, où une foule de voyageurs étaient descendus. Je trouvai là pour compagnie des officiers autrichiens de la garnison, des négocians, des commis, des bourgeois, des étudians allemands, avec la petite casquette et la grosse pipe d'écume de mer, partie indispensable du costume des universités. Ajoutez-y quelques abbés, une grande confusion d'idiomes, des brocs chargés d'une bierre écumeuse, un nuage de fumée de tabac à ne pas se voir à cinq pas. En attendant le dîner de la table d'hôte, on causa. Quand la table fut servie, on causa de nouveau; enfin au dessert, on causait encore. Il faut dire que la foule était éclaircie, et que nous restions à table cinq ou six jeunes gens tout au plus. On remplit les verres, on se rapprocha, on parla politique, stratégie, arts, littérature, mais surtout voyages. Chacun se mit à raconter les aventures les plus inouies, les plus incroyables; chacun renchérissant sur son voisin pour l'imprévu des accidens, pour l'originalité des situations. La tâche du dernier convive devenait assez difficile. Il n'avait plus la ressource des tours isolées, des vieux châteaux tombant en ruines. On lui avait gaspillé toutes ses contrefaçons d'Hoffmann et de Jean-Paul; travesti ses voleurs et sa terreur nocturne. Les revenans! il ne pouvait pas décemment en produire en l'an de grâce 1831. Le petit auditoire commençait à se

fatiguer des contes à dormir debout qu'il venait d'entendre. M. Ulric Vilshofen, avocat de Goetingue, ôta sa casquette, déposa sa pipe sur la table, et demanda la permission de raconter une histoire dont il pouvait, disait-il, garantir l'authenticité, puisqu'elle s'était passée sous ses yeux; il avouait cependant que son histoire était d'une grande invraisemblance. Après que nous l'eûmes entendue, nous demeurâmes tous de son avis. Voici à-peu-près en quels termes M. Ulric Vilshofen nous conta l'histoire de Braunsberg le charbonnier :

Au mois de juillet 1824, je me trouvais à Spa où je m'étais rendu avec plusieurs camarades de l'université, non pour prendre les eaux, mais pour nous divertir. Les bains du Tonnelet, les sources de Pouhon et de la Sauvenière, nous virent fort rarement grossir le nombre des buveurs pendant le court séjour que nous fîmes à Spa. Le jeu absorba lui seul nos jours et nos nuits. Nous perdîmes tout notre argent comme c'est l'usage, et à peine quinze jours s'étaient-ils écoulés depuis notre arrivée que nous annonçâmes notre départ.

— Mais avez-vous bien visité les environs? me demanda un grand monsieur fauve que j'avais remarqué comme un homme extrêmement heureux aux cartes. Je gagerais que vous n'avez pas vu la cascade de Coo et le vieux château de Franchimont. Vous avez tort de partir si tôt. Je vous montrerai de superbes points de vue que vous ne soupçonnez pas; vous regagnerez votre argent à la bouillotte ou au pharaon. Vous jouez bien la bouillotte, vous jouez très bien! Il est vrai que jusqu'ici vous avez toujours eu du malheur; mais votre tour viendra! Prenez patience et restez-nous.

Je m'excusai de mon mieux, et prétextai des affaires qui me rappelaient à Goetingue.

—Au moins, interrompit un jeune fashionable en faisant tourner son lorgnon entre ses doigts, vous irez faire visite au curieux personnage que nous possédons. Je suis sûr, M. Vilshofen, que vous n'aurez jamais rien vu de semblable. C'est un savant, un fou, un maniaque qui passe sa vie à brûler des sacs de charbon.

Il s'occupe, je pense, de conjurer les démons. Il fait de l'alchimie, il travaille au grand œuvre. Charmant! charmant! parole d'honneur. Il faut voir notre fou, M. Vilshofen, il faut voir Braunsberg le charbonnier. Ce sont les enfans des environs qui l'ont ainsi surnommé, parce que dans ses expériences, il brûle à lui seul plus de charbon que tout l'établissement des bains. Figurez-vous que ce malheureux est hideux à voir: haut comme une table de toilette; des bas bleus; chemise absente; pas de gants, pas de gants, parole d'honneur! Il a cependant étudié à l'université de Goetingue, de Goetingue en Allemagne, connaissez-vous Goetingue? Tenez, tenez, voici Braunsberg qui passe. Les enfans le poursuivent en riant. Un charbonnier le suit avec un sac de charbon! Mais regardez donc, M. Vilshofen!

Je portai les yeux vers la rue, et j'aperçus en effet un malheureux jeune homme, jaune, amaigri, dans une déroute de toilette vraiment affligeante. Ses cheveux étaient confusionnés, son air hagard, et pourtant sa physionomie n'indiquait pas la stupidité. Il y avait même dans ce regard quelque chose de fier et d'inspiré. Tant de misère et de dégradation me fit peine. Mon cœur saigna. J'imposai silence à mon fashionnable qui riait stupidement, et saisissant mon chapeau, je m'élançai dehors sans prendre congé de personne.

Un ancien camarade, me dis-je à moi-même, un écolier de l'université de Goetingue! ô honte! et je suivis malgré moi les pas de Braunsberg. Le malheureux s'arrêta chez une fruitière où il prit des radis et du beurre, à crédit, dans un carré de papier imprimé, puis il monta un petit escalier tortueux sans laisser tomber un regard sur les enfans qui le suivaient en lui jetant mille quolibets injurieux. Je suivis donc Braunsberg, et j'entrai presque en même temps que lui dans un grenier dont tout l'ameublement consistait en cornues de verre et de grès, en fourneaux, en soufflets. Le charbon qui servait sans doute à ses expériences chimiques roulait çà et là au milieu de la chambre; il y en avait des masses énormes qui s'élevaient contre les murs en façon de pyramides. Un matelas jeté dans un coin composait à lui seul le coucher de Braunsberg. Lorsque Braunsberg m'a-

perçut, il fronça le sourcil, et je dois dire qu'en ce moment sa grimace était si horrible, qu'un autre eût peut-être pris la fuite. Je restai, je bravai le froncement de sourcils de Braunsberg, et je me mis tout d'abord à lui parler de sciences et de l'université de Goetingue. Le pauvre homme ouvrit de grands yeux, il me prit les mains; il me baisa les mains; il m'appela son camarade. Il me dit qu'il était sur la voie de la plus belle des découvertes que la chimie eût jamais mise au jour. Il me parla de ses veilles, de ses souffrances, de ses travaux, avec tant d'enthousiasme et de larmes, que je pleurai moi-même comme un enfant. Et vraiment, messieurs, Braunsberg avait une éloquence à lui; sa foi était si vraie, son dévoûment était si pur, sa parole si expressive, son éloquence avait tant de persuasion, que je serrai Braunsberg entre mes bras. Le pauvre homme fut désolé quand je lui appris que je partais le lendemain. Il me restait à peine vingt ducats; ma foi, je n'y pus tenir, j'en offris la moitié à Braunsberg. Il pleura de joie en les recevant; il me força de lui laisser mon nom et mon adresse, et m'assura que ces dix ducats me rapporteraient un jour plus d'intérêts que je ne pouvais l'espérer. Je présumai que Braunsberg qui avait lu l'Ecriture, faisait en ce moment une allusion piquante au royaume des cieux où les dons faits aux pauvres doivent être si merveilleusement remboursés. J'y comptai peu cependant, et le lendemain, j'étais avec mes camarades sur la grande route de Goetingue.

Huit mois se passèrent sans que j'entendisse parler de Braunsberg. Je pensai que le pauvre diable était mort dans quelque hôpital de fous. Je le plaignis sincèrement. A cette époque, quelques affaires m'appelèrent à Londres. Un soir comme je rentrais à mon hôtel, je trouvai la porte barrée par un grand valet de pied en livrée magnifique. Remettez cette carte à M. Ulric Vilshofen, dit-il au maître de l'hôtel, et il me coudoya en sortant.

— A coup sûr cet homme se trompe, me dis-je à moi-même. Moi! pauvre diable d'avocat qui ne connais à Londres pas un homme de distinction. Je pris la carte où était écrit le nom de M. le baron de Neutitschein.

Le lendemain j'étais dans l'anti-chambre de M. le baron de Neutitschein. Il y avait foule de visiteurs qui attendaient. Je me disposais à faire comme les autres. Un laquais d'étiquette bondit jusqu'à moi de salutations en salutations, et m'engagea à vouloir bien passer, sans attendre, chez M. le baron, qui, déjà deux fois, s'était informé si je ne lui avais pas fait l'honneur de me présenter chez lui. On me fit traverser une enfilade de magnifiques salons. J'arrivai enfin dans un salon plus étroit, où j'aperçus un petit homme qui paraissait faible et malade, étendu sur une chaise longue. Cet homme toussait obstinément et semblait beaucoup souffrir de la poitrine. Je restai stupéfait en reconnaissant, dans M. le baron de Neutitschein, mon pauvre fou de Spa, Braunsberg le charbonnier.

Le baron jouit quelque temps de ma surprise. Il tourna vers moi un œil fauve, puis il lui reprit de nouveau une toux sèche et violente, puis il soupira douloureusement en regardant un calendrier suspendu à l'un des côtés de sa cheminée.

—Asseyez-vous, M. Vilshofen, et une fois pour toutes, je vous supplie, pas de temps perdu en vains complimens; pas de paroles inutiles. Nous vivons vite, M. Vilshofen, et le temps que je passe à vous mettre au fait du changement que vous apercevez dans mon existence, c'est du temps qui m'est compté. Mais je vous dois cette confidence, écoutez donc.

Le plus éclatant succès a enfin récompensé mes travaux. Je suis riche, riche à millions. Mais vous le voyez, j'ai perdu ma santé, j'ai perdu ma vie. Je l'ai usée dans les veilles, sur des fourneaux. D'autres l'usent dans les plaisirs. Moi aussi je veux jouir. Riche, il serait cruel de mourir ainsi sans avoir vécu. J'ai consulté tous les médecins de Londres et de Paris. Ils m'ont condamné, M. Vilshofen. J'ai eu beau les payer, leur jeter à la tête des monceaux d'or, ils m'ont condamné! Je suis atteint d'une phthisie contre laquelle il n'y a pas de remède. Je sais d'avance le nombre de mois, de jours qui me sont donnés. Entouré de soins, de privations, d'ennuis, je puis traîner ma misérable existence, m'ont-ils dit, pendant trois ans à-peu-près. Les malheureux! autant vaudrait mourir tout de suite. Cepen-

dant je tiens à la vie; je ne voudrais pas mourir. Dans ce peu de temps que mon destin me laisse, je peux épuiser tous les plaisirs, tous les bonheurs que l'homme peut goûter sur la terre. Mais alors je n'ai qu'une année à vivre, peut-être moins. J'ai choisi cependant ce dernier parti. Tous les secrets de la médecine je les emploie, non pas à prolonger mes jours, mais à les soutenir jusqu'à ce terme fatal. Je veux user plus de sensations dans cette année qu'aucun homme n'en éprouva jamais dans une vie longue, heureuse et bien remplie. Je prends sur la nuit pour ajouter au jour; je dors vite. Mes moindres volontés sont exécutées aussitôt que formées; et pourtant je ne puis être heureux ni content, parce que le pressentiment de ma fin prochaine empoisonne toute mon existence. Voyez ce calendrier, un seul mois en est effacé. Onze mois me restent encore, onze mois, c'est bien peu de temps, n'est-ce pas? Je hais les hommes, M. Vilshofen, je hais le genre humain, vous comprenez que je ne puis l'aimer. Je veux me convaincre de son néant, de ses misérables vanités; je voudrais pouvoir ne le pas regretter quand viendra mon heure fatale. Pourquoi donc cette heure ne la vois-je pas arriver sans frémir. Chaque tour de l'aiguille sur le cadran de cette pendule, c'est un coup de poignard qui m'entre lentement jusqu'au fond du cœur. Il faut que je supprime les pendules. Mais le soleil? Oh!... je donnerais des millions pour un jour de vrai bonheur exempt d'inquiétudes et de tourmens! Tenez, je voudrais être un manœuvre, un laquais, je voudrais retourner dans mon grenier de Spa, et m'appeler encore le charbonnier Braunsberg. Vous me croyez fou, n'est-ce pas? C'est que vous ne pouvez comprendre mon supplice. Savoir d'avance le jour et l'heure de sa mort, mon Dieu! c'est mourir chaque jour et à toute heure. Vous ne me plaignez pas peut-être, et vous plaignez le malheureux qui marche à la potence ou à la guillotine! Je suis bien plus misérable que lui, moi; je fais chaque jour ce qu'il ne fait qu'une fois dans sa vie. Je marche à la mort par étapes. Mon Dieu! et personne qui ait pour moi de la pitié!

Et le baron prit sa tête hâve dans ses deux mains. Six heures, dit-il en regardant la pendule. A table!

Deux battans s'ouvrirent aussitôt, et nous passâmes dans une magnifique salle à manger, où une nombreuse et brillante compagnie attendait le maître de la maison. Il y avait des femmes charmantes : une réunion d'artistes, les gens les plus aimables, les plus spirituels, les plus recherchés de la ville; tous affluaient chez le baron. Le repas fut splendide. Un admirable orchestre jouait dans un salon voisin les plus belles symphonies de Mozart et de Beethoven. Le baron souriait à tout ce monde, mais son œil terne revenait toujours se coller au cadran d'une pendule qui battait les secondes sur le marbre de la cheminée. — Déjà dix heures, interrompit le baron en se levant de table. Je m'amuse trop, ajouta-t-il d'un ton lugubre. Comme le temps passe! Mes chevaux, ma voiture; suivez-moi, M. Vilshofen. Jackson! à l'hôtel du noble lord ***.

Nous arrivâmes à l'hôtel de mylord, duc de ***, en quelques minutes. L'attelage du baron dévorait la distance. On ouvrit les portes à deux battans. Le baron me présenta. Il grimaça un sourire en entrant, et ce sourire, croyez-moi, rendait sa figure plus hideuse encore. Il avait les cheveux roux comme le poil d'un renard. La mort riait sur ses lèvres. Toutes ces femmes charmantes qui ornaient les salons du duc suspendaient leurs regards au sien; c'était entre elles à qui étalerait le plus de grâce et de poitrine devant les yeux du baron. Je sondai les regards de ces femmes, et c'étaient les plus belles et les plus nobles dames, je vous l'assure; eh bien! j'y trouvai le même feu, la même langueur, le même desir que si le plus beau, le plus aimable de tous les hommes eût été en leur présence. Et ce n'était pas une manœuvre de coquetterie, c'était de l'amour, c'était de la passion, et cette passion s'adressait au baron de Neutitschein, à un cadavre livide qui souriait comme râle un mourant! Il y avait d'infernales réflexions à faire sur cette observation. Les femmes! qui pourra les comprendre?

Le baron jeta en quelques heures cent mille écus sur une table d'écarté. Quand il vit poindre le jour, il lui prit un affreux grincement de dents, et il sortit à la hâte sans rien voir, sans

rien entendre, comme un condamné qui aperçoit le bourreau. Le duc l'avait cependant reconduit jusqu'à la porte, et toutes les dames s'étaient levées sur son passage.

Nous retournâmes à l'hôtel du baron aussi vite que nous en étions venus. Quand nous eûmes mis pied à terre :

— Dans un quart d'heure, dit-il à ses gens, que ma voiture de voyage soit à la porte !

Puis se tournant vers moi :

—Vous m'accompagnerez, M. Vilshofen. Nous dormirons en voiture...

Puis, appelant un de ses gens :

— Faites partir des courriers pour préparer les relais.

En entrant dans sa chambre à coucher, le baron s'étendit dans sa chaise longue, et il tomba pendant quelques minutes dans une amère rêverie. Il ne se remit un peu qu'après avoir bu un cordial que l'un de ses médecins lui apporta. Alors un peu de rouge lui remonta au visage, et se tournant vers moi, il me demanda si j'avais eu quelque distraction chez milord duc... Je lui rappelai ce cercle de délicieuses femmes, dont les yeux étaient si long-temps restés fixés sur lui, et je lui demandai s'il n'avait jamais eu l'envie d'essayer sur l'une d'elles quelques-uns de ses moyens de séduction. Il sourit affreusement.

— On se lasse de tout, me répondit-il; il faut bien changer. Allons en France; le voulez-vous? A l'instant même nous partons.

On attacha sur le devant de la voiture une grande boîte fermée par plusieurs serrures. Le baron veilla lui-même avec l'attention la plus scrupuleuse à ce que sa boîte fut solidement amarrée au moyen d'une forte chaîne d'acier. Dans la seconde voiture qui devait nous suivre et porter les domestiques, je vis avec surprise le baron lui-même enfermer un petit sac de charbon. Je n'osai le questionner sur cette bizarrerie qui me rappelait mon fou de Spa, et je pensai, à part moi, que cet homme dont le cerveau ne me paraissait pas très sain, était décidément atteint de monomanie. Cependant, je dois l'avouer, le sac de charbon me fit songer.

Le surlendemain nous étions à Paris. A Paris ce fut comme à

Londres. Fêtes magnifiques, des sommes énormes jetées chaque jour au vent, si bien que je commençai à m'étonner de cette prodigalité, de ces trésors qui semblaient une source toujours renaissante. Mes idées d'enfance sur la magie, sur la démoniomanie me revinrent en mémoire, un moment je fus tenté de me croire en compagnie d'un sorcier.

Le baron, cependant, produisait dans les salons de Paris la même sensation que dans les routs de Londres. C'était à qui le saluerait, lui donnerait, en passant, une poignée de main, lui dirait en passant : Bonjour, baron! Les femmes se jetaient à sa tête. Les visites de toute espèce, les sollicitations grêlaient chez lui. Il fut obligé, au bout de huit jours, de se faire consigner à la porte de son hôtel.

Cependant le baron commençait à s'ennuyer. — Ce n'est que cela! disait-il avec un sourire amer après chaque plaisir goûté, après chaque desir satisfait ; rien que cela! misère! Nous rencontrâmes une fois, au détour d'une allée du bois de Boulogne, une jeune femme toute blonde et naïve. Des yeux bleus comme un ciel d'Orient, une taille svelte, un corps dessiné à la Raphaël. Qu'elle était belle cette jeune femme! Le baron la regarda un instant. Elle détourna les yeux. Le baron allait peut-être passer outre, lorsqu'un jeune homme descendit d'un beau cheval anglais qu'il abandonna aux mains de son domestique pour venir saluer la dame, laquelle lui sourit avec une grâce toute particulière, et lui dit quelques mots tout bas, en penchant voluptueusement sa tête sur l'épaule de son amant; car c'étaient l'amant et la maîtresse, ainsi que nous l'apprîmes le lendemain. Ils devaient se marier le lendemain. Ce jeune homme était aussi élégant, aussi beau que la jeune femme était belle. Bon Dieu! comme ils avaient l'air de s'aimer. Ils ne prirent plus garde à nous, et ils s'enfoncèrent dans une allée détournée. Le baron me fit signe, et nous les suivîmes à distance par un instinct de curiosité. C'était plaisir de voir comme les jeunes gens s'aimaient; ils se tenaient par la main. La jeune femme s'entourait des bras de son ami, et lui jetait des baisers qu'elle croyait bien inaperçus. Le jeune homme se mirait aux yeux

clairs de sa maîtresse. Leurs lèvres s'effleuraient, mais aussi délicatement que le vent touche les brins d'herbe dans une prairie étoilée de marguerites.

Ces baisers firent naître un sourire sur les lèvres pincées du baron. Il ne voulut quitter la trace des deux amans que lorsqu'il sut au juste à quoi s'en tenir sur la nature de leur liaison. Il faisait une soirée d'été magnifique. Nous avions pour tapis un gazon vert et touffu; la lune était discrète comme un reverbère de Paris, ou comme le lustre de votre Théâtre-Français. Les amans ne nous aperçurent pas.

— C'est une belle chose que l'amour, dis-je au baron, en remontant dans la voiture qui nous attendait au coin de la grande allée.

— Oui, répondit-il, voilà une femme digne de moi.

— Je ne pus m'empêcher de sourire de cette fatuité financière, et j'osai porter à ce sujet un défi au baron. Malheureux que j'étais! je ne prévoyais pas ce qui devait arriver tout exprès pour me servir d'enseignement. J'ignorais la fragilité de cette illusion qu'on appelle amour; brillant papillon à qui, dans ma brutale agacerie, je venais de casser traîtreusement les ailes.

Le lendemain de la célébration nuptiale, le baron prit dans une cassette une poignée de diamans, parmi lesquels il choisit les moins gros et les moins étincelans. Ils étaient cependant d'une grande beauté, et je vous assure qu'ils n'eussent pas déparé le joli cou de satin d'une marquise ou d'une princesse. Il y avait d'énormes diamans dans cette boîte qui contenait, sans aucun doute, une valeur de plusieurs millions. La vue de ces trésors me donna une espèce de vertige. Le baron remarqua le mouvement nerveux que je fis involontairement; il eut peur, et s'éloigna de moi. J'eus honte de moi-même, je plaisantai sur la frayeur du baron, mais je baissai la tête, et je compris dans ce moment, qui fut plus prompt que l'éclair, je compris une grande partie des sales passions qui rongent incessamment l'âme humaine. Ce baron était comme un satan qui m'avait fait entrevoir le fond de l'enfer. Dès-lors je jugeai que la jeune femme et son amour étaient perdus.

Le baron, qui avait fait suivre le couple amoureux, saisit l'instant où le jeune homme était sorti, pour envoyer son collier. Fossin venait de monter ce collier d'une manière merveilleuse. Il n'avait que deux rangs; mais les pierres en étaient si belles, si éblouissantes, que la pomme du Paradis, qui tenta la première femme, n'approchait pas sans doute de leur éclat. Après tout, Jésus fut bien tenté par le diable.

L'émissaire du baron revint cependant à l'hôtel avec le collier. La jeune dame l'avait refusé: elle avait pleuré; elle s'était emportée. Elle avait menacé, si l'on se représentait chez elle, de tout déclarer à son mari. Le refus de la jeune femme me soulagea d'un grand remords; car j'étais la cause involontaire de sa tentation, et je ne me serais pardonné de ma vie, si elle eût succombé. Je relevai fièrement la tête devant le baron, et je développai un magnifique plaidoyer en faveur de l'amour et de la fidélité des femmes.

Je n'ose assurer cependant qu'il y eut parfaite conviction au fond de ma pensée. J'attendis le lendemain avec une grande anxiété. Le lendemain, Fossin rapporta le collier à l'hôtel. Un troisième rang de diamans avait été ajouté au collier. Les pierres qui composaient ce troisième rang surpassaient de beaucoup en grosseur les pierres du premier et du second rang. Elles étaient d'une eau magnifique; pas un défaut ne ternissait leur transparence. Fossin offrit 200,000 fr. de ce troisième rang. Le baron sourit et envoya son valet de chambre chez la jeune dame. La femme de chambre voulut lui refuser la porte; mais Giuseppe était un rusé coquin. Le baron, homme prudent et sachant vivre, avait eu soin de prendre à son service un valet de chambre italien: donc le valet de chambre et la femme de chambre se pourparlèrent, et le collier fut déposé, à l'insu de madame, sur sa toilette. Madame se fâcha, gronda sa femme de chambre, et estima le collier 400,000 francs, Giuseppe se permit de s'introduire dans l'appartement de madame. Le drôle osa demander une réponse. Quelle audace! Pourtant la dame se fâcha moins fort cette fois: elle rendit le collier à Giuseppe non sans avoir beaucoup vanté sa richesse et son éclat. Elle pria le maître

du collier et de Giuseppe de la laisser en repos ; elle le pria de croire qu'il s'était mépris. Cette fois elle ne parla plus de dénoncer le maître du collier à son mari. Elle desirait même que M. le baron, qui paraissait être un homme de naissance et de distinction, liât connaissance avec son mari. Alors seulement elle pourrait recevoir M. le baron, sous la condition expresse qu'il ne s'agirait plus de diamans ni de colliers. La dame donna même un louis à Giuseppe pour sa peine, et Giuseppe eut le courage de refuser le louis, en affirmant que son maître, le plus grand et le plus magnifique seigneur de toute l'Allemagne, lui donnait plus d'argent qu'il n'en pouvait dépenser : c'était pour Giuseppe faire en prince les affaires du baron.

Le baron resta trois jours sans me parler de la jeune dame. Je pensai qu'entraîné dans le mouvement si rapide de son existence, il avait perdu de vue les amans de la grande allée du bois de Boulogne. Quelle fut ma surprise, quand le baron me montra une lettre d'invitation de bal, que le mari de cette jeune femme venait de lui envoyer pour le lendemain ! Nous nous rendîmes à l'invitation. La maîtresse du logis était resplendissante ; sa toilette d'une exquise élégance. Il ne lui manquait qu'une rivière de diamans pour couper la monotone blancheur de son beau cou et de ses belles épaules. Nous fûmes reçus à merveille par la dame, et encore mieux par le mari. Je ne sais comment cela se fit; mais les femmes ont sur nous tant de supériorité de tact et d'esprit ! Ce fut le mari qui présenta lui-même à sa femme M. le baron de Neutitschein.

M. de Neutitschein causa long-temps de choses indifférentes avec la maîtresse de la maison. Il fut enfin question des dames parisiennes, de leur esprit, de leur goût, de leurs qualités diverses, de la charité qu'elles avaient vouée aux pauvres. La dame était elle-même une dame de charité. M. le baron se permit de lui adresser quelques reproches sur ce qu'elle l'avait oublié dans ses pieuses visites. Elle lui promit de réparer sa faute. C'était un excellent prétexte.

Le lendemain, en effet, la dame de charité fut présentée au salon du baron. J'eus le soin de m'esquiver, et je me tins pour-

tant à portée d'être témoin invisible de la scène qui allait se passer; car le baron avait fait ajouter pendant la nuit un quatrième rang au collier. Je ne vous fatiguerai pas par tout ce que j'entendis de bizarre et d'incroyable dans ce tête-à-tête qui demanda plus d'une heure pour arriver à son plus entier développement. D'un côté, l'horrible figure du baron, son œil satanique, ce collier merveilleux à quatre rangs de diamans, qui valait presque un million; et ce million qui pouvait tenir dans le creux d'une main; ce million qui ne coûtait qu'une parole pour l'acheter! En regard de tout cela, une belle jeune femme, douce, vertueuse, modeste, aimant son mari avec passion, confiante aux préjugés du monde, repoussée par un extérieur hideux, mais fascinée par ce collier miraculeux, brillant comme le soleil, et qui, comme le soleil, lui jetait mille regards de feu! la pudeur, l'honnêteté, la coquetterie, l'avidité, l'instinct de femme que le dégoût repousse, l'instinct de femme que ce talisman ramène sans cesse, l'instinct vertueux qui faiblit et qui cède devant le tentateur! c'était, en miniature, toute l'histoire de l'humanité. Horreur! le baron posséda cette femme à mes yeux! lui, un monstre, un fantôme!

Il savoura cette fleur précoce de l'adultère, il but ce parfum du crime que j'aurais acheté du plus pur de mon sang. Il fut plus puissant que le préjugé; il terrassa l'honneur et la vertu, il mit la pudeur sous ses pieds; atlas d'une nouvelle espèce, il porta ce monde sur ses épaules, et il ne chancela pas un instant. Lisez Sénèque après cela!

Enfin, messieurs, la dame posséda le collier. Un mois après, son mari acheta un château dans la Beauce, et le bruit courut dans le quartier que M. de..... venait de gagner un million à la bourse, en jouant à la hausse. Quatre de ses amis voulurent continuer la hausse, et ils se ruinèrent.

Nous parcourûmes ainsi pendant plusieurs mois une grande partie de l'Europe, marchant de prodiges en prodiges, mettant à nu le cœur humain, et le pesant à cette balance. Je vous assure que bien peu furent trouvés de poids. L'organisation du monde est essentiellement mathématique: c'était partout une

question de chiffres. Je conçus dès-lors pour la richesse un respect qui tient de la religion, et j'écrivis sur mon livre de maximes : *La richesse est la première des vertus.* Archimède, pends-toi à quelques vieux troncs de l'Elysée ; tu n'as pas deviné ce levier pour soulever le monde !

Quand le tourbillon des plaisirs, dans lequel nous roulions incessamment, me laissait quelques momens de réflexion froide et calme, je cherchais à m'expliquer quelle pouvait être la source des trésors que le baron répandait avec une si effrayante profusion. Lorsque nous avions ainsi jeté l'or à pleines mains, le baron ouvrait alors sa petite boîte de vermeil : il en tirait des poignées de magnifiques diamans, et nous voyions alors accourir les joailliers et les riches capitalistes du pays, qui mettaient en échange, à notre disposition, leur fortune et leur crédit. Mais ce qui me paraissait effrayant et surnaturel, c'est que la petite boîte de vermeil, que nous avions vidée le soir, se trouvait remplie de nouveau le lendemain matin. Où le baron trouvait-il à remplir cette boîte talismanique ? Entretenait-il réellement des intelligences avec les puissances de l'enfer ? Je ne pouvais raisonnablement m'arrêter à cette idée. J'avais honte de moi-même, quand le bonheur me revenait. Franchement je me crus fou un instant.

Je m'imaginai un jour que tout ce que je voyais n'était qu'un rêve, une illusion de mon cerveau exalté. J'appelai un médecin, je me fis saigner, je me mis au lit, je bus des tisanes, je m'abstins de toute nourriture. Rien de nouveau en moi, si ce n'est un horrible mal d'estomac, qu'une vie plus rationnelle fit cesser presque aussitôt, et je me remis en route avec le baron.

Six mois s'étaient écoulés déjà depuis notre départ de Londres, et je vous assure que, dans ces six mois, j'avais vécu dix ans. J'en avais plus appris dans ces six mois de pélerinage et de plaisirs que dans tout le reste de ma vie. Au compte des médecins du baron, il ne lui restait plus que cinq mois à vivre. La phthisie, qui lui rongeait le poumon, devait être parvenue à son dernier période. Chaque jour devait être pour lui un pas de fait dans le sépulcre. Eh bien ! comme si le diable eût voulu donner un démenti à la médecine, malgré nos excès, malgré cette vie active

et incessante dans laquelle nous tourbillonnions depuis six mois, le visage du baron prenait de la couleur et de l'embonpoint. L'horrible toux, qui m'avait tant effrayé à Londres, dans son hôtel, au coin d'un feu mordant de charbon de terre, cette toux opiniâtre s'était éventée au grand air. Nous l'avions noyée dans le vin de champagne, ou plutôt elle était retournée peut-être auprès de nos docteurs, comme un fonctionnaire à demi-solde, en disponibilité. Enfin le baron était devenu gros et gras pour un phthisique, presque frais et supportable; mais, avec la santé du corps, la santé de l'âme ne lui était pas revenue. Son humeur prenait chaque jour une teinte plus sombre. Il avait épuisé tous les plaisirs, toutes les jouissances, tous les bonheurs. Rien désormais ne pouvait plus ni le séduire ni le flatter. L'ennui, la satiété dévoraient sa vie. Il me dit un jour dans un accès de spleen : « Je donnerais un million pour avoir un desir à former.

Le baron n'avait pas jeté les yeux depuis long-temps sur son calendrier : il le prit un jour machinalement entre ses mains.

— Encore cinq mois à vivre, dit-il en soupirant. Non! non! cela n'est pas possible. Et il rentra dans une sombre rêverie.

Je pensai que c'était un regret qu'il jetait sur la vie, parce qu'il croyait à l'infaillibilité de la doctrine. Je me hâtai de le rassurer, en lui jurant que les médecins s'étaient trompés, et qu'à mon avis, la nature avait plus de puissance et d'infaillibilité que l'art.

— Vous croyez? interrompit le baron, en accompagnant ces mots d'un sourire d'ironie.

Je sus plus tard que j'avais mal lu dans sa pensée.

Cependant le spleen du baron augmentait chaque jour. Je craignais que, la consomption s'emparant de lui, il ne finît par donner raison aux facultés de Londres et de Paris. Je craignais surtout qu'il ne mourût sans que j'eusse découvert le secret et la source de ses richesses; car je commençais à ne plus douter qu'un agent chimique, inconnu au reste du monde, fît tout le fond de sa magie. J'avais remarqué que, depuis quelque temps, son imagination volcanisée délirait dans le sommeil. J'avais surpris quelques mots, qui m'avaient révélé les prolégomènes de confi-

dences étranges qu'il me tardait de surprendre à vif. Le secret de cette puissance occulte et infernale me dévorait à mon tour. J'avais soif de le connaître : je ne dormais plus. J'étais décidé à tout, pour me l'approprier. Il n'y a pas de crime atroce que je n'eusse commis alors, pour me rendre possesseur de ce secret terrible : c'était un délire, une folie dont je n'étais plus le maître. Je compris le crime alors pour la première fois. Je compris comment la voix de la nature et de l'éducation est étouffée quelquefois dans notre cœur par une passion qui nous domine. Je cherchai vainement à chasser de mon esprit ces atroces résolutions qui venaient chaque nuit ensanglanter mes rêves ! Efforts inutiles ! Afin de mieux épier le sommeil du baron, je feignis une grande compassion pour ses souffrances, et j'insistai pour qu'il me permît de coucher dans sa chambre. A force d'importunités, j'obtins ce que je desirais avec tant d'ardeur. Nous étions alors en Italie. Nous retournions de Naples à Rome. La première nuit, le baron dormit avec un calme imperturbable. Le lendemain, nous nous arrêtâmes dans un petit village, sur la limite du territoire napolitain, au pied d'une haute montagne, dans un site d'une effrayante aridité. Mon compagnon de route avait paru très agité tout le jour ; car l'atmosphère était chargée de vapeurs, et des gros nuages noirs promenaient l'orage à l'horizon. J'augurai bien pour mon projet de l'état d'accablement dans lequel je le voyais plongé. Il fit monter dans sa chambre, comme de coutume, la grande boîte, fermée par trois serrures à secret, qu'il avait apportée de Londres et attachée lui-même sur le devant de la voiture, pendant tout le cours de notre voyage. Je fixai un regard ardent sur cette boîte, qui contenait sans doute la source de ces trésors que je convoitais depuis si long-temps. Le baron se mit au lit : je l'imitai. Nos deux lits n'étaient séparés que par quelques chaises. Une lampe fumeuse éclairait seule la petite chambre où nous étions enfermés. J'avais eu le soin de cacher mon poignard sous mon oreiller. Le baron ne s'était aperçu de rien. Il n'avait pas même cherché la cause de ce feu inaccoutumé qui brillait dans mes yeux. Le baron se tourna et se retourna long-temps dans

son lit, avant de s'endormir. Enfin j'entendis le bruit de son souffle devenir plus égal. Il ne bougea plus : il était plongé dans un profond sommeil. Je me levai tout droit, pour écouter ce bruit, qui m'éjouissait l'âme, ce bruit qui m'annonçait que mon règne à moi pouvait commencer, si j'avais le courage de commettre le plus épouvantable de tous les crimes. Je froissai machinalement le manche de mon poignard entre mes doigts, et je regardai tour-à-tour et la boîte d'acajou avec ses trois serrures à secret, et le visage du baron, qui goûtait un repos tranquille et sans remords. La force morale me manqua, pour commettre un crime. Pour commettre un crime, j'avais besoin d'une excitation physique plus violente et plus immédiate que la vue d'une cassette et d'un homme endormi; et puis ce sommeil d'un homme, qui ne m'avait fait que du bien, d'un homme qui s'était reposé sur mon honnêteté, me défendait contre moi-même, me gardait contre l'esprit infernal qui me tentait.

La voix du baron interrompit mon hésitation. Il balbutia quelques mots inintelligibles. Je reposai en toute hâte la tête sur mon oreiller, et je tins mon poignard prêt à tout évènement. J'aperçus le baron se lever tout nu comme un fantôme Il marcha lentement dans la chambre sans détourner la tête. Je remarquai que ses paupières restaient à demi entr'ouvertes, et que ses yeux étaient mats et ternes comme les yeux d'un mort. J'eus peur : un frisson me courut partout le corps : je sentis mes cheveux se lever sur ma tête. Le baron s'inclina vers la cassette. Il l'ouvrit au moyen d'une petite clef qu'il portait toujours sur lui, et il en tira quelques morceaux de charbon qu'il posa sur le carreau avec la plus délicate précaution. Puis il sortit encore de la boîte une machine d'une excessive complication, qui dégageait par intervalle des étincelles électriques d'une force et d'une lumière prodigieuses. Je me rappelai alors mes leçons de chimie de l'université de Goetingue, où le professeur nous prouvait que le diamant n'était autre chose qu'un morceau de carbone cristallisé; que la nature, pour le créer, ne procédait pas autrement dans les entrailles de la terre; et que si le génie de l'homme pouvait jamais découvrir un foyer aussi puissant que

le feu des volcans, il posséderait le secret de la nature. Et Braunsberg avait été cet homme! Braunsberg, le pauvre fou de Spa! Braunsberg qui ne savait où trouver son pain, et que les petits enfans poursuivaient dans les rues comme un insensé! Avec ce secret Braunsberg avait conquis le monde! il pouvait avoir, s'il le voulait, des terres, des châteaux, des villes, des provinces, des royaumes! Pourquoi Braunsberg n'aurait-il pu acheter un trône? lui qui avait acheté des âmes, des passions, de l'amour; lui qui avait vaincu les passions avec son talisman; lui qui avait triomphé de la pudeur, de l'honnêteté, de la conscience, de toutes les vertus prises dans leur fraîcheur et dans leur plus pure essence!

Effrayant talisman! source de toutes les jouissances comme de toutes les misères humaines, rien qu'en t'apercevant, je sentis le feu de l'enfer me dévorer le corps et l'âme! Je sentis ta puissance descendre autour de moi, et pour te posséder, le meurtre me parut alors un jeu d'enfans. Je serrai convulsivement mon poignard de ma main droite. Je le serrai si fortement, qu'il me sembla que malgré moi, ma main était pressée dans un étau. Je marchai ainsi vers Braunsberg, la langue sèche, les yeux brûlans, le bras levé. Braunsberg, corps chétif, usé de veilles, nu et vert comme un cadavre, était accroupi à l'angle du mur, et dans un accès de somnambulisme, il préparait son œuvre d'enfer. Le souffle se suspendit à mes lèvres. Je n'osai plus bouger. A la clarté rougeâtre d'une lampe de cuivre, je regardais l'œuvre s'accomplir. Une colonne de feu électrique s'élança de la machine, et vint mordre le charbon que Braunsberg lui présentait. Elle s'accrut bientôt, et enveloppa dans ses plis tous les alimens que le chimiste lui offrit à dévorer. Cette clarté était insoutenable, tant elle était vive et blanche. Je vous le jure, messieurs, et ce n'est point ici une hyperbole, en présence de cette lumière électrique, les rayons du soleil eussent été éclipsés. Enfin, la flamme s'éteignit. La nuit revint, et avec elle le démon du meurtre qui me poussait. Braunsberg tira de son creuset douze diamans d'une grosseur prodigieuse. A cette vue, je ne fus plus maître de mes sens; j'étreignis mon poignard plus fortement encore, et je me précipitai sur Braunsberg... Mais mon pied glissa sur les dia-

mans qui étaient restés à terre, et de mon front, j'allai frapper l'angle d'une massive cheminée de marbre. Effrayé du bruit de ma chute, je me relevai en toute hâte, et je regardai Braunsberg au visage. Ses yeux étaient toujours à demi voilés, mais un frémissement par tous ses membres m'indiqua qu'il allait se réveiller. Je courus aussitôt me cacher dans mon lit, et je contrefis le souffle d'un homme endormi.

Le baron en effet ne tarda pas à se réveiller. Ses yeux redevinrent mobiles, et prirent quelque peu d'éclat. Il ne fut pas faiblement étonné de se trouver dans cet état de nudité, et occupé à une pareille œuvre; il se hâta de faire disparaître toutes les traces de son travail nocturne, et n'oublia pas surtout de fermer les trois serrures de la boîte, où reposait avec cette machine, produit de son génie, le secret de sa puissance et de sa richesse. Lorsqu'il eut jeté un regard vers moi, il devint pâle et livide. Il prit un de ses pistolets, que le valet-de-chambre avait déposés sur la cheminée, et il en arma le chien, en m'appuyant le canon sur la poitrine. Je ne bougeai pas plus qu'un mort, tant l'espoir m'avait donné de force d'âme et de courage. Le baron, satisfait de son épreuve, et ne doutant pas que mon sommeil ne fût naturel, alla se coucher, en attendant le jour. Jusqu'au jour, nous restâmes immobiles l'un et l'autre; mais pas un de nous deux ne ferma l'œil un instant.

Le lendemain nous continuâmes notre route; mais, pendant plusieurs jours, je ne pus ressaisir l'occasion que j'avais manquée. Le baron trouvait sans cesse un prétexte pour éviter de rester en tête-à-tête avec moi. La nuit surtout il s'enfermait dans sa chambre. Tout le jour, nous courions la poste. Mon infernal projet de meurtre ne me quittait pas un instant et courait la poste entre nous deux.

Le baron, lui, continuait à se bien porter. Le régime de la grande route lui réussissait à merveille; mais sa mélancolie augmentait tous les jours. Tous les jours il devenait plus sombre, plus ennuyé, plus taciturne. Nous ne nous adressions pas la parole quatre fois dans une journée. Un soir, le baron me dit : — M. Vilshofen, c'est assez voyager comme cela. N'êtes-vous

pas de mon avis que le temps approche où nous devons penser à nous séparer?

Ces paroles me surprirent au milieu de mes rêves, et tombèrent dans ma pauvre tête comme une bombe qui éclate au milieu d'un escadron. Je fus bouleversé, éperdu, anéanti. Je fis un signe de tête, que le baron put interpréter à sa guise. Au même instant les postillons arrêtèrent notre voiture à la porte d'une auberge isolée, jetée sur une crête de rocher sauvage, dans les Alpes tyroliennes. Le baron refusa de souper. Il annonça qu'on pourrait entrer de bonne heure dans sa chambre le lendemain matin; puis il me serra la main avec bonté, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien long-temps; puis il s'enferma dans sa chambre, en m'engageant à monter dans la mienne.

Cette conduite du baron, loin de me calmer, me jeta dans des transports de fureur indicibles. Je ne voyais dans cette bienveillance qu'une cruelle ironie, dont je ressentirais bientôt les effets. Plus de doute! le baron me chassait: il voulait me déshériter de cette fortune, de cette puissance que je regardais déjà comme ma propriété. Je m'arrêtai plus opiniâtrément que jamais à cette monomanie de meurtre qui me poursuivait incessamment. Je sortis un instant de l'auberge. J'allai m'inspirer au bruit des torrens tombant des montagnes, précipitant de sombres sapins dans les fondrières, roulant des rochers comme le vent fait voler des grains de sable. Mon âme se mit à l'unisson de cette nature de mort et de destruction. Minuit sonnait à l'horloge de bois de l'hôtellerie. Je saisis de nouveau mon poignard, et j'allai me coucher sur le carreau, en travers de la porte du baron, bien décidé à le tuer sur la place aussitôt que la porte s'ouvrirait.

J'entendis le baron parler et marcher dans la chambre pendant une grande partie de la nuit, une forte odeur de charbon s'infiltra par les fentes qui divisaient la porte; puis le bruit cessa tout-à-coup. Je pensai que le baron s'était endormi sur ses trésors; et cette idée de sommeil et de trésors faisait parler plus haut dans mon âme le démon de la cupidité. Le jour vint; le cœur me battait violemment; mais la porte ne s'ouvrit pas en-

core. Le baron avait cependant l'habitude de partir au point du jour. Je battis à sa porte; je l'appelai : il ne me répondit pas. Son valet-de-chambre vint battre à son tour. Toujours le même silence. On fut forcé d'enfoncer la porte. Nous trouvâmes le baron sans vie, étendu sur le carreau, la gorge ouverte et saignante, un rasoir à la main. Plus loin un réchaud de charbon allumé, qui remplissait la chambre d'un air fétide et irrespirable. Des débris de bois et de divers métaux jonchaient la terre. Je reconnus avec douleur, dans ces débris, l'objet de tous mes vœux, le but de tous mes rêves, la merveilleuse et fatale machine aux jets de feu. J'ouvris avec précipitation une lettre à mon adresse, que je trouvai sur la table. Elle était conçue à-peu-près en ces termes :

« Monsieur Vilshofen, je vous l'avais dit, il faut nous sépa-« rer. Il ne m'est plus possible de supporter une existence où je « n'ai pas un desir à former, pas une espérance à conserver. Si « le calcul de mes médecins est juste, j'avais encore trois mois à « vivre. Ce terme est trop long pour moi. Adieu, j'emporte le « secret de ma vie et de ma puissance : ce serait trop me venger « de vous, que de vous léguer mon sort. »

Quelques sommes assez importantes, que le baron laissait en portefeuille, m'étaient données par lui dans un codicille, qui suivait la lettre. Revenu de ma fièvre et de ma monomanie homicide, je partageai une partie de cette somme entre les pauvres de la ville et les domestiques du baron. J'employai le reste, j'ai honte de vous l'avouer, messieurs, à recommencer le travail de Braunsberg le charbonnier. Pendant quatre ans d'un travail opiniâtre, je poursuivis cette tâche avec une foi aveugle, qui tenait du fanatisme. A la fin, exténué de fatigue, pressé par la plus horrible misère, désespéré par d'infructueux essais, je me ressouvins de ce que j'avais été autrefois. Je quittai mes fourneaux ; je repris la robe noire au barreau de Goettingue, je redevins un homme enfin, et je ne me rappelle plus ces temps de folie et de délire que pour conter à mes amis l'histoire de Braunsberg le charbonnier. »

ALPHONSE ROYER.

LA JUSTICE DE DIEU QUI PASSE. (1)

I.

Le voici! Le voici qui frappe à notre porte!
Les jours d'ivresse sont passés.
A l'œuvre, fossoyeurs! hâtez-vous.... Il apporte
La mort dans les festins, la mort dans les baisers.
Quand il faisait son tour du monde,
Nous disions : Il est loin d'ici!
Puis, nous nous endormions dans notre joie immonde....
Peuples, réveillez-vous! — Le voici! le voici!

Sur le gouffre infernal que le plaisir recouvre,
L'homme dort d'un sommeil trompeur;
Mais quand à ses côtés le sépulcre s'entr'ouvre
Et que la mort surgit, c'est alors qu'il a peur.
Des bords anglais où Dieu l'arrête
Un jour le fléau s'envola;
De loin il entendit des cris, des chants de fête :
Il apparut sur nous, et Dieu lui dit : — C'est là!

C'est là! Vous entendez! Car c'est là qu'on danse,
Là que l'on s'enivre la nuit,
Là que la grande ville agitée en cadence
Rejette vers le ciel sa débauche et son bruit.

(1) La cruelle circonstance qui a inspiré ces vers, nous a décidé à les publier dans la *Revue*, bien que l'idée dominante de la pièce ne soit guère du siècle. (*N. d. D.*)

Étranges êtres que nous sommes,
Semés sur des mondes déserts,
Et qui voulons couvrir par un faible bruit d'hommes
La grande voix de Dieu qui gronde dans les airs!

Et dansez maintenant! Et d'orgie en orgie
Cherchez à ranimer vos sens;
A vos sales Phrynés d'une lèvre rougie
Prodiguez tout le jour des baisers flétrissans.
Ne pas s'enivrer, c'est démence!
Semons de roses le chemin;
Sur la terre pour nous l'éternité commence....
— La belle éternité qui finira demain!

II.

Un rêve affreux! — Toute une année
De bals et de fleurs couronnée
Nous laisse un joyeux souvenir;
A peine une voix, par mégarde,
Nous disait le soir : « Prenez garde!
« Il va venir. »

Nous allions, nous allions, frivoles,
Jetant aux zéphyrs nos paroles,
Passant le jour à deviser;
Et le soir, fatigués de fêtes,
Nous laissions s'incliner nos têtes
Sous un baiser.

C'étaient des sylphides joyeuses,
S'envolant vives et rieuses,
Avec des ailes toutes d'or;
C'étaient de folles causeries
D'amour, de bal, de Tuileries,
Jamais de mort.

Pourquoi la mort? Pourquoi son ombre
Couvrir d'un voile affreux et sombre
Les plaisirs bruyans des salons?
De nos destins le ciel est maître :
Et le ciel semblait nous promettre
Des jours si longs!

Toute une nuit, jeunesse folle
Qui sourit, devise et s'envole
Au son du luth, au son du cor;
L'air était doux, l'âme était tendre....
— Et le matin vint nous surprendre
Dansant encor.

III.

Ainsi donc vous pensiez, insensés que vous êtes,
Que Dieu ne serait jamais las;
Que le ciel pour vous seuls n'aurait pas de tempêtes,
Et qu'enfin le Seigneur ne se lèverait pas!
Vous disiez : « Le ciel nous oublie :
Son tonnerre n'a pas grondé.... »
De vos crimes alors la coupe fut remplie :
Une goutte y tomba, le vase a débordé.

Malheur! car le fléau qui brûle et qui dévore
Nous étreint de son bras de fer;
Et quand la mort qui vient nous prend ivres encore,
Malheur! il n'est qu'un pas de la tombe à l'enfer.
Prier! — Les voilà bien les lâches!
On insulte à Dieu sans effroi,
On imprime à son cœur d'ineffaçables taches,
Et quand la foudre gronde, on dit : Pardonnez-moi!

Deux villes s'élevaient, — deux sœurs, — resplendissantes,
Le front de roses parfumé;

Mais la débauche impure à leurs âmes naissantes
Infiltra ses poisons : le ciel fut blasphémé !
Dieu dit. — Comme il parlait encore,
Par un vent de flamme emportés,
Peuples, villes, palais, et Sodome et Gomorrhe
Roulent.... — Qu'avez vous fait, Seigneur, des deux cités ?

O peuples, cessez donc, cessez vos plaintes vaines !
L'homme est ici bas pour souffrir.
Gardez un peu du sang qui reste dans vos veines,
Pour voir Dieu qui punit, et pour savoir mourir.
Qu'importe au Seigneur qu'on le prie ?
Le ciel veut sa large moisson :
Levé sur vous, son bras tombe, et sa raillerie
Ne laisse pas le temps d'achever l'oraison.

IV.

Et perdre ainsi tout ce qu'on aime !
— Que l'homme qui doute et blasphême
Jette en défi son âme à Dieu ;
Et qu'un jour le Seigneur se lève,
Et tire du fourreau son glaive,
Son glaive en feu ;

C'est bien ! car la vengeance est belle.
Par son crime, l'ange rebelle
S'est précipité de là-haut.
C'est bien ! car l'éternel monarque
Le plonge aux enfers, et le marque
De son fer chaud. —

Mais qu'une enfant douce et rieuse,
De vie et de bal curieuse,

Ne se plaise pas au saint lieu;
Mais que sa bouche si jolie,
Pour un baiser d'amour, oublie
De prier Dieu;

Pardon! car son âme innocente
Aime la walse bondissante;
Son cœur est pur et satisfait.
Et quand son âme ainsi s'envole,
Elle ne sait pas, la frivole,
Ce qu'elle fait.

Pardon! car la fleur que l'aurore
De ses larmes a fait éclore,
Ne doit pas encor se flétrir;
Vienne la fin de la journée,
Alors la pauvre fleur fanée
Pourra mourir.

Mais maintenant son âme aimante
A trop de bonheur qui fermente;
Son jeune front est trop vermeil.
Ce serait pitié, la pauvrette,
Qu'on ne laissât pas la fleurette
Voir le soleil!

Une surtout! — Sur cette terre
Dieu m'avait jeté solitaire,
Triste et dans mon âme enfermé.
Un soir, j'eus des rêves étranges.
Mon Dieu! je vis un de tes anges,
Et je l'aimai.

Grâce pour nous! grâce pour elle!
Pour nous emporter sur son aile,

Il nous faut un bon ange ici.
Où serait, mon Dieu, ta puissance,
Si ceux qui sont pleins d'innocence
Mouraient aussi!

Tu le sais, j'avais fait un rêve.
— Seigneur, avant qu'il ne s'achève,
Prends tout mon sang, prends tous mes jours.
Eteins comme un flambeau mon âme..... —
Mais laisse, laisse cette femme
Vivre toujours!

Pourtant, mon Dieu, si ta colère
Doit briser l'appui tutélaire
Qui seul ici-bas me retient;
Si doit son âme, humble et soumise,
Revoir cette terre promise
Dont elle vient;

Oh! quand l'affreuse épidémie
Sur la jeune femme endormie
Viendra fondre et s'appesantir;
Quand son âme à ta voix fidèle
Sur la tombe ouvrira son aîle
Pour départir;

Laisse, oh! laisse-moi, je t'en prie,
Sur sa lèvre pâle et flétrie
Cueillir la mort dans un baiser!
— Assez de vices et de fanges! —
Je veux aller parmi tes anges
Me reposer.

V.

Cependant revenaient les brises embaumées,
Revenait le printemps avec ses voix aimées,

Et le soleil d'avril, et l'éclat pur du jour
Qui ravit l'âme au ciel et fait rêver d'amour.
De l'air! des chants! des fleurs! des parfums d'herbes vertes!
Du soleil qui se joue aux fenêtres ouvertes!
Plus de salons dorés! plus de bals! plus d'hivers!
A nous le ciel! — Enfans, à nous tout l'univers!
Et joyeux, respirant de toute leur haleine,
Ils s'étaient répandus à travers bois et plaine,
Et foulant de leurs pieds les nouvelles moissons,
Ils jetaient aux échos leurs vers et leurs chansons;

— Tandis que dans Paris, court, serpente et s'allonge
L'horrible épidémie avec son feu qui ronge,
Son écume à la bouche et son venin caché,
Refoulant vers le cœur tout le sang desséché;
Tandis qu'un vent de peste épandu dans l'espace
Pousse jusqu'en nos murs le corbeau qui croasse,
Et que la mort se dresse en longs habits de deuil,
Et nous crie, emportant par la ville un cercueil :

LA JUSTICE DE DIEU QUI PASSE.

Avril 1832.

AMÉDÉE GRATIOT.

VOYAGE

DES FRÈRES LANDER

AUX BOUCHES DU NIGER OU KOUARA.

Il est des noms géographiques qui font fortune et grand bruit, qui acquièrent une sorte de vulgarité. Depuis un demi-siècle que l'Afrique intérieure est devenue un théâtre spécial d'explorations et de découvertes, les noms de Ten-Boktoue et de Niger ont eu le privilège d'exciter un prodigieux intérêt, tous deux réunis par une mutuelle corrélation qui faisait de l'un un moyen dès que l'autre était un but.

Maintenant qu'un Français est revenu parmi nous après avoir vu cette Ten-Boktoue tant vantée, et qu'il nous en a dit naïvement la mince importance et la médiocre étendue, la vogue de Ten-Boktoue s'est évanouie au milieu du désappointement des adeptes, auxquels les pompeux mensonges des voyageurs arabes avaient donné l'idée d'une ville immense et prépondérante, entrepôt central d'un grand et riche commerce.

Mais il reste du moins la question du Niger, question vaste et complexe, où s'offrent tour-à-tour à résoudre de nombreux problèmes relatifs à sa source, à la direction générale et aux diverses parties de son cours, enfin à son embouchure.

Long-temps on disputa sur la direction du courant; à en croire les Arabes, on naviguait d'orient en occident en s'abandonnant au fil de l'eau; d'autres informations représentaient au contraire le fleuve comme coulant d'occident en orient; et lorsque le major Houghton et surtout le célèbre Mungo-Park eurent fait connaître d'une manière plus précise que le *Djaly-Bâ* ou la grande rivière (nom du Niger chez les peuples mandings) s'écoulait en effet d'ouest en

est, on s'appliqua encore à bâtir d'ingénieux systèmes pour concilier les deux versions contradictoires.

Les sources de ce fleuve furent long-temps aussi un problème géographique fort obscur, et jusqu'à Guillaume Delisle, toutes les cartes les faisaient identiques ou fort voisines de celles du Nil d'Egypte; Delisle le premier, et d'Anville à son exemple, firent naître le Niger dans les mêmes montagnes où ils placèrent l'origine du Sénégal et de la Gambie; Mungo-Park donna une nouvelle consistance à cette opinion; et déjà Mollien, après avoir visité les sources de la Gambie et du Sénégal, avait indiqué avec justesse l'emplacement relatif de celle du Djaly-Bâ, lorsque le major Laing, après l'avoir aperçue à vingt milles de distance, put déterminer enfin sa position géonomique absolue.

Mais l'embouchure du Niger a donné matière à de bien plus nombreuses et plus ardues controverses; car sans parler des systèmes qui, avant Delisle, faisaient écouler le grand fleuve dans l'Océan occidental, tantôt par le Sénégal et la Gambie, tantôt par le Rio-Grande et le Rio-Cestos, les Arabes voulaient et veulent encore de nos jours que le Nil des Nègres ou le Nil des Esclaves, comme ils l'appellent, allât à travers quelques lacs, ou même par des voies souterraines, rejoindre le Nil d'Egypte, et porter ainsi le tribut de ses eaux à la Méditerranée; l'Hispano-Africain Alhhasân de Grenade, que nous appelons Jean-Léon, assurait que venant de Ten-Boktoue à Gény, et continuant à suivre le fleuve l'espace de cinq cents milles, dans le pays de Guinée, on débouquait dans l'Océan. Et pour nous borner aux hypothèses de la géographie contemporaine, Rennel conduisait le grand fleuve jusqu'à un vaste lac central dont les eaux étaient en partie perdues dans les sables, en partie absorbées par une évaporation puissante; Maxwell et Mungo-Park le supposaient identique au Zaïre ou Couango, et la malheureuse expédition de Tuckey eut pour but de faire des reconnaissances à l'effet de s'en assurer; Laing pensait qu'il se joignait au Lagos; enfin l'Allemand Reichard avait émis l'opinion que le Niger arrivait dans le golfe de Benin par le Rio-Formoso et d'autres bras, formant un delta analogue à celui du Nil d'Egypte.

Cette dernière hypothèse, que les explorations de Clapperton, et surtout les informations recueillies par ce voyageur et par Richard Lander son domestique, avaient rendue extrêmement probable et presque certaine, a acquis aujourd'hui la sanction d'une vérification formelle : Richard Lander, retournant, avec son frère John, dans les contrées intérieures qu'il avait précédemment visitées avec Clapperton, est allé au-dessus de Yaoury, s'embarquer sur le Niger (désigné ici par les indigènes sous le nom de *Kouârâ*), et après une navigation de près de quatre mois sur ce fleuve, il est entré dans l'Océan par une embouchure voisine des terres basses si improprement décorées du nom de Cap-Formose.

Donnons une esquisse rapide de la totalité des routes qu'ils ont parcourues.

Débarqués devant Badagh ou Badagry vers la fin de mars 1830, ils prirent, vers le nord-est, une route fort voisine de celle qu'avait suivie Clapperton à son dernier voyage. Quelques heures les conduisirent à Ouâou, dans le pays

des Ayos ou peuples du Yarriba, nation puissante et vaste, qui s'étend jusqu'aux bords du Niger à cent lieues de distance ; ils traversèrent ensuite d'innombrables villages et un grand nombre de villes, dont quelques-unes étaient fort grandes : ils virent ainsi Jenna, Lâtou, Jadou, Tchotcho, Raou, Bâhou (l'ancienne capitale du pays), Namah, et Katangha, capitale actuelle du Yourriba. Après un repos de huit jours, ils revinrent sur leurs pas jusqu'à Atoupa, et reprirent ensuite vers le nord, pour traverser, au village de Moussa, la rivière du même nom, tributaire du Niger et limite commune du Yarriba et du Kayâma, province du Barghou; ils eurent bientôt atteint la ville de Kayâma, qui en est le chef-lieu ; puis, traversant la rivière Oly, autre affluent du Niger, et dépassant les villes de Coubly et de Zali, ils arrivèrent à Boussâ, capitale du royaume de même nom, située non dans une île du Niger, mais sur la rive droite de ce fleuve et près du confluent de la petite rivière Ménai.

L'aspect du Kouârâ ne répondit point à leur attente : il n'était guère large en cet endroit que d'un jet de pierre, barré au milieu par des roches noires et rugueuses autour desquelles l'eau bouillonnait en tourbillons : c'est là qu'avait sombré, vingt-cinq ans auparavant, *le shooner de S. M. B. le Djoliba*, cette goëlette *anglaise* construite à Sansanding, sous la direction de Mungo-Park, et avec laquelle l'intrépide et malheureux voyageur fut englouti.

S'étant embarqués sur cette branche du Niger, les frères Lander remontèrent le fleuve jusqu'à Yâoury, grande ville, capitale d'un état du même nom, et située non loin d'une petite rivière qui afflue à celle de Coby, tributaire elle-même du Kouârâ. Ils se remirent en route le 2 août pour redescendre le Niger, et revinrent ainsi à Boussâ, d'où ils allèrent rendre visite au roi de Ouaouâ.

Après avoir fait l'acquisition d'un canot pour effectuer leur retour à la côte en descendant le Niger, ils se mirent en route vers la fin de septembre, et passant les villes de Layâba et de Bedjaybo, ainsi qu'un grand nombre d'îles, ils mouillèrent, le 7 octobre, près de l'île de Sagôzi, en face de la grande ville de Rabba, dont les indigènes supputent la distance, à l'égard de Boussâ, à quatre journées par eau ou sept journées par terre. A quatre jours de navigation au-dessous de Rabba est située Egga, dernière ville du royaume de Noufy, auprès de laquelle le Niger reçoit la grande rivière de Koudounia, la même que Richard Lander avait, à son précédent voyage, déjà traversée lors de son excursion à Dunrora. Une journée de plus conduisit nos voyageurs dans la ville et l'état indépendant de Kakonda : là se termine un grand détour que le fleuve décrit vers l'est, à partir de Rabba. A une journée plus loin s'opère la jonction du Niger et du Tchâda, très grosse rivière qui vient, dit-on, du lac de Bornou, et qui offre avec cet empire un moyen de communication facile. La ville de Kotonkorafy est située au confluent, et celle de Fonda est à trois journées en remontant le Tchâda; on vient du Bornou à Fonda en quinze à dix-sept ou dix-neuf jours suivant les uns, en vingt-neuf jours suivant quelques autres. Cette communication par eau est si formellement établie par toutes les informations recueillies dans les villes voisines riveraines du Niger, que l'on

se trouve forcé, malgré l'opinion contraire de M. John Barrow, d'admettre l'identité du Tchâda, appelé aussi Schâry, avec la rivière Schâry vue par Denham auprès du lac Tchâd et dans le pays de Loggoun.

A une demi-journée au-dessous de la jonction des deux fleuves, on trouve la grande ville commerçante de Bocquâ, et l'on n'est plus alors qu'à dix journées de navigation de la mer, certains disent même sept journées seulement, dans une direction générale du nord-est au sud-ouest. Passant ensuite Atta, Abbazacca et Damogou, les frères Lander arrivèrent près de Kerri, où ils furent attaqués et pillés par des canots de guerre et amenés prisonniers dans cette ville. Leurs armes, leurs marchandises, leur boussole et une partie de leurs journaux de route furent ainsi perdues. Cette dernière perte, la plus regrettable de toutes, n'a cependant point été sans remède; car il s'est trouvé que, par un rare bonheur, la portion manquante du récit de chacun n'est point la même pour tous deux, et l'un des journaux a toujours pu suppléer les lacunes de l'autre.

Les malheureux voyageurs trouvèrent dans les musulmans de Kerri des protecteurs, qui soutinrent leur cause contre les pillards dont ils avaient été les victimes, et il fut résolu qu'on les conduirait jusque chez le roi d'Ibo, monarque puissant, résidant à trois jours de navigation au-dessous de Kerri.

Un peu avant d'y arriver, nos voyageurs traversèrent un grand lac dont ils n'apercevaient point la rive orientale; trois grandes rivières ou branches du fleuve s'en échappaient l'une vers l'ouest, l'autre vers le sud-est; la troisième, par laquelle on continua la route, coulait au sud-ouest. Déjà les frères Lander avaient vu des branches semblables effluer, près d'Abbazzacca vers le sud, et près de Kerri vers l'est-sud-est.

A Ibo, les gens de Bony et ceux de Brass se disputèrent l'avantage de conduire nos deux Anglais sur la côte, dans l'un ou l'autre de ces royaumes. Les gens de Brass l'emportèrent, et l'on se mit en route pour cette dernière destination, mais non sans qu'au préalable le chef de Brass n'eût payé au roi d'Ibo les présens exigés par celui-ci, et dont les deux frères avaient promis le remboursement prochain par le capitaine du premier navire anglais qu'on trouverait à la côte. Arrivés à Brass, John Lander y fut laissé en ôtage, et Richard fut conduit à un brick anglais mouillé à l'entrée de la Première rivière de Brass, plus connu sous le nom de *rivière de Nun;* il y arriva le 18 novembre, mais l'infortuné voyageur n'eut point à se louer des procédés de son grossier compatriote, auquel il fut obligé d'offrir ses services et ceux de son frère comme matelots pour obtenir passage à son bord: ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à obtenir du chef de Brass la reddition de son frère, et le capitaine du brick ne voulut leur faire aucune avance pour les mettre à portée d'accomplir leurs promesses envers ce chef. Le but de leur mission était dès-lors rempli.

Après avoir passé la barre de la rivière avec beaucoup de difficulté, on se dirigea sur Fernan-do-Po; les deux frères se rendirent ensuite à Rio-Janeiro, et de là dans leur patrie, où ils furent accueillis avec empressement, et honorablement récompensés de leurs fatigues.

Les résultats géographiques de leur voyage se trouvent résumés dans une carte peu étendue, du lieutenant de vaisseau Becher; carte déjà connue par les publications anticipées des sociétés de géographie de Londres et de Paris. Elle n'est donnée par l'auteur que comme une simple esquisse, que des explorations nouvelles fourniront le moyen de rectifier. A ne point mentir, cette esquisse même est à corriger dès-à-présent en plusieurs points assez nombreux; et tout en rendant au cartographe la justice qu'il mérite pour certaines améliorations de détail qu'il a apportées à l'ancien tracé de la carte de Clapperton, nous lui reprocherons d'avoir établi ses côtes sur des données fort arriérées et très-différentes de celles dont la science est redevable aux travaux de la marine anglaise, notamment aux observations du capitaine Purchass; d'avoir construit son cours du Niger sans tenir compte de la variation magnétique jusqu'à Kerri, où la boussole fut perdue; d'avoir négligé pareillement de corriger de la variation toute la route de Richard Lander entre Zegzeg et Dunrora; d'avoir placé les villes de Jenna et de Tchotcho sans égard à leur position astronomiquement déterminée par Clapperton; et mille autres imperfections dont il serait beaucoup trop long de donner ici le complet inventaire.

Si l'on réunit en un seul faisceau toutes les données partielles que la science a pu recueillir jusqu'à ce moment sur le cours si long-temps mystérieux du grand fleuve de l'Afrique intérieure occidentale, on le voit parcourir une étendue qui n'est pas moindre de huit cent cinquante lieues, recevant dans les pays qu'il traverse une foule de noms divers, dont la plupart sont appellatifs et désignent *la Rivière* ou *la Grande-Rivière;* les plus répandus de ces noms sont ceux de Djaly-Bâ et de Kouârâ.

Laing a déterminé le gisement de la source principale par une latitude de 9° 25′ nord, et une longitude de 12° 5′ à l'ouest du méridien de Paris; elle surgit au pied du mont Loma, sur les limites du Kouranko, du Kissi et du Sangara; les informations des indigènes lui attribuent une direction vers le nord, puis vers l'est, ce qui s'accorde sans difficulté avec la position de la ville de Couroussa, où Caillié l'a traversé pour la première fois et l'a suivi pendant une quinzaine de milles; puis le cours est inconnu jusqu'à Bamakou. Mais à partir de ce point jusqu'à Silla, deux petites journées au-dessus de Gény, Mungo-Park en a donné le relèvement; et depuis Gény la navigation de Caillié fournit un tracé continu jusqu'à Ten-Boktoue. De là jusqu'à Yâoury, sur un espace de plus de trois cents lieues, le cours du fleuve est-il absolument inconnu? C'est l'opinion commune; mais nous la venons démentir en faisant remarquer que les positions approchées de Ghourouma et de Ghaou peuvent être déterminées par un réseau de triangles dont les itinéraires connus fournissent les élémens, et qui s'appuient sur la côte. Clapperton nous indique en outre un point à quatre journées au sud-ouest de Sackatoue, où s'opère la jonction du Kouârama au Niger. De Yâoury à l'Océan, la navigation des frères Lander termine la série de nos connaissances acquises sur le Niger.

En comparant l'esquisse de M. Becher aux plus récentes des cartes que nous

possédions déjà, on reconnaît, dès le premier coup-d'œil, que l'exploration des deux voyageurs anglais ne procure aux cartographes que quelques détails nouveaux, mais aucune grande innovation bien tranchée.

Quoi qu'il en soit, le voyage des frères Lander, bien qu'offrant un résultat prévu, n'en a pas moins tout l'attrait d'un voyage de découvertes ; car si le point géographique qu'ils ont définitivement tranché ne causait guère plus de doutes à l'esprit des hommes spéciaux, que déjà toutes les cartes nouvelles donnassent le tracé approximatif des bouches du Niger, et qu'il eût même été possible d'inscrire les noms de quelques-uns des lieux riverains traversés plus tard par les deux frères, il faut toutefois se hâter de proclamer que ce n'est point à de pures questions cartographiques qu'est borné l'intérêt d'une exploration de ce genre, et qu'en première ligne il faut placer les pays et les peuples.

Ceux que les deux voyageurs ont visités depuis Yâoury jusqu'à la mer, étaient entièrement inconnus; leur récit a donc à cet égard tout l'attrait de la nouveauté. Un talent d'observation qui a manqué à leurs devanciers pour les régions déjà parcourues, donne en même temps à la première partie de leur relation un intérêt réel.

Nous en allons donner quelques échantillons qui nous ont été communiqués par le traducteur de la Relation des frères Lander, dont l'original, encore inédit, doit paraître prochainement à Londres, et sera presque aussitôt suivi de la publication, à Paris, de la version française déjà préparée par madame Louise Sw.-Belloc.

* A.....

MARCHE DE OUAOU A BEDJY.

(*Jeudi*, 1er *avril*). Un violent ouragan mêlé de tonnerre, que l'on appelle *tornado* sur la côte, a éclaté cet après-midi, et nous a confinés dans la pire chambre de la pire des huttes, jusqu'à ce qu'il se fût apaisé et que le temps fût redevenu beau. A trois heures nous sommes partis, salués de sifflets, de gémissemens, d'acclamations, par une multitude de gens de tout sexe et de tout âge, depuis l'enfant jusqu'au vieillard : toute cette foule nous suivait marchant sur nos talons, et remplissant l'air de leurs rires et de leurs railleries. Jamais baladin n'excita dans une ville d'Angleterre, aux fêtes de la Pentecôte, plus de rumeur et de bruit que nous, en quittant *Wow* ce soir-là. Mais c'était jour de foire et de folies, et la licence était de saison. A peine avions-nous fait une douzaine de pas hors de l'enceinte de la ville que nous fûmes assaillis par une formidable averse, qui, en un moment, nous trempa jusqu'aux os. Le ravin, ou espèce de creux dans lequel nous marchions, nommé à tort un sentier, fut bientôt le lit d'un ruisseau rapide, et il nous fallut poursuivre ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Nous traversâmes ainsi une forêt de l'aspect le plus mélancolique, et atteignîmes le village de *Sagbou*, à environ huit milles de Wow. Nos vêtemens

étaient à tordre, et le temps continuant à être mauvais, il s'écoula quelques minutes avant que personne se présentât pour nous inviter à entrer. A la fin le chef vint nous souhaiter la bien-venue dans ses états, et nous introduisit dans un appartement étroit et long, où nous nous sommes établis pour la nuit.

C'est une chambre bâtie en terre, ayant deux ouvertures pour laisser pénétrer l'air et la lumière. De turbulentes chèvres occupaient un des bouts, pendant que nous prenions possession de l'autre. Pascoe et sa femme couchent sur des nattes à nos pieds, et un gros Roger-Bontemps, muni d'une cruche d'*ale*, appartenant au chef, les sépare des chèvres. Le reste de nos gens n'a pas où dormir. Les murailles de notre chambre à coucher sont ornées de chapelets d'os desséchés que le vent fait bruire les uns contre les autres, de charmes écrits ou fétiches, de peaux de moutons, d'arcs et de flèches. Notre repos n'a pas été à beaucoup près aussi complet que nous l'eussions desiré, grâce aux essaims de mosquites et de fourmis noires qui n'ont cessé de nous piquer jusqu'au matin.

(*Vendredi*, 2 *avril*). Entre six et sept heures nous avons coutinué notre route à travers les bois et de larges pièces de terre vagues et découvertes, et à onze heures du matin environ, nous sommes arrivés au bord d'une gorge profonde, plus romantique, plus sauvage qu'on ne peut s'imaginer. Elle est enclose et abritée de tous côtés par des arbres d'une hauteur et d'une dimension surprenantes, qui la cachent sous d'épaisses ombres. C'est un lieu tel que l'imagination pourrait créer pour en faire la demeure des génies et des fées, tant il est grave, mélancolique et mystérieux ; il n'y manque que les ruines de quelque vieux château démantelé, ou une roche avec une caverne creusée au-dessous pour en faire le site le plus admirable, ou plutôt il n'y manque rien ; car il a un genre de beauté qui lui est propre, et nous y vîmes un spectacle merveilleux. C'était une innombrable quantité de papillons, voltigeant autour de nous comme un essaim d'abeilles : sans nul doute ils avaient choisi ce lieu de refuge contre la fureur des élémens. Ils étaient variés des plus brillantes teintes, des plus riches couleurs. Les ailes de quelques-uns étaient d'un vert d'émeraude bordées et tachetées d'or. D'autres étaient d'azur et d'argent, celles-ci de pourpre et d'or fondus délicieusement ensemble ; celles-là semblaient taillées dans un épais velours noir couvert de dentelles : c'était un luxe de féerie. Pour passer des insectes aux hommes, notre suite formait un groupe à-la-fois sauvage et imposant ; à les voir descendre les sentiers tortueux de la gorge avec leurs costumes grotesques, les armes, les paquets, leur teint noir, leurs physionomies farouches, on eût dit une troupe de bandits en marche pour quelque expédition barbare.

Indépendamment de nos hommes, nous avions engagé vingt des esclaves d'Adouly pour porter nos bagages. Les fardeaux de tout genre sont invariablement portés sur la tête par le peuple de Yarriba et les naturels des autres contrées de l'Afrique, car il n'y a point de bêtes de somme dans le pays. Arrivés au fond de la gorge, nous y trouvâmes une longue et dangereuse fondrière, remplie d'eau fétide et de débris de végétaux en putréfaction. Elle coupait notre sentier, et de toute nécessité il fallait la traverser. Quelques bonnes âmes avaient jeté des branches d'arbres dans le marais pour aider les voyageurs, de

sorte que nos hommes s'étant munis de longues perches, et s'en servant en guise de canne, parvinrent non sans peine et sans difficulté à franchir cet obstacle avec nos bagages. Il y eut même moins d'accidens que la nature du terrein ne nous en avait fait craindre. Pour ma part, je passai sur le dos d'un grand et robuste nègre d'une force surprenante. Il me porta sur ses larges épaules sans paraître éprouver aucune fatigue, à travers le marais et l'eau, marchant tout le temps sur des branches d'arbres pas plus grosses que la jambe d'un homme, et que la vase rendait glissantes. Bien qu'il ne le cédât pas en vitesse à ses compagnons, et qu'il n'eût pas un moment ralenti le pas, il ne me déposa de l'autre côté qu'après vingt minutes de marche, le marécage ayant, autant que nous en pûmes juger, un bon quart de mille de longueur. Nous nous rendîmes ensuite à un petit village appelé *Basha*, d'où sans nous arrêter, nous continuâmes notre voyage, traversant vers quatre heures de l'après-midi un autre village un peu plus grand, qu'on nomme *Soatou*. Là nous nous sentîmes tellement épuisés par la fatigue et le manque de nourriture, que nous fûmes forcés de nous asseoir et de prendre un peu de repos.

Jeunes gens nus et chefs tatoués, tous admirent nos costumes, nos teints, nos gestes. Mais c'est bien la race la plus discourtoise, la plus rustique, et ils nous ont tellement harassés par leur grossièreté et leurs habitudes mendiantes, que nous nous sommes trouvés heureux de nous en débarrasser en décampant. Ayant traversé deux autres marécages de la même manière que le premier, nous étions si complètement épuisés, qu'il n'y a pas eu moyen de pousser plus loin. Nous avions marché tout le jour, dans un misérable sentier épineux, tantôt en plein soleil, tantôt nous frayant une route à travers les bois et les broussailles. Il est maintenant six heures du soir. Nos gens sont allés à la ville voisine chercher les chevaux qu'Adouly nous avait promis hier, et mon frère et moi reposons sous un bouquet d'arbres près d'une flaque d'eau stagnante, où des femmes se baignent en jetant sur nous de longs regards de côté. C'est un endroit bas, marécageux, malsain, et très-probablement nous serons obligés de coucher sur l'herbe cette nuit: qu'y faire? Le village, il est vrai, n'est qu'à quelques milles en avant, mais nous sommes hors d'état de faire un pas de plus.

(*Samedi*, 3 *avril*). Nous avions fait du feu avec du bois mort et des feuilles sèches, et nous étions préparés à passer la nuit sous la voûte des arbres, étant déjà tous étendus de notre long sur l'herbe, quand nous avons été agréablement surpris par l'arrivée de quatre de nos gens, apportant des hamacs du village voisin; car, bien que dormir en plein air, ayant le ciel pour dais, pour rideaux un bois sombre, et tout ce qui s'ensuit, puisse être, en description, la plus charmante chose du monde, rien n'est plus désagréable en réalité. Les fourmis, les vers noirâtres, les chenilles qui rampent sur votre visage, ont bientôt dissipé les rêveries les plus délicieuses. Les hamacs ont donc été très bien accueillis, et c'est avec un doux sentiment de reconnaissance et de voluptueux bien-être, que nous nous sommes sentis enlevés dedans. Quel plaisir, après un long jour de marche, que d'être transporté ainsi à dos d'homme, de voir les perroquets et autres oiseaux graves, à physionomie solennelle, vous regar-

der passer perchés sur les plus hautes branches, tandis qu'il vous semble que les arbres eux-mêmes vacillent et dansent au-dessus de vos têtes, alors qu'étendus à votre aise, vous admirez la belle lune et toute la brillante armée des cieux!

Après avoir fait huit ou dix milles de cette douce façon, nous sommes entrés dans la grande et populeuse cité de Bidjie, où le capitaine Pearce et le docteur Morrison tombèrent malades lors de la dernière expédition. A un quart de mille de la ville, nous avons rencontré un homme muni d'une corne de vache. Il soufflait dedans avec vigueur, et, secondé par le trompette qui nous avait suivis depuis Soatou, il nous régala d'une symphonie qui surpassait toutes celles qui nous avaient assourdis jusqu'alors. Deux hommes, portant des ombrelles de soie de couleurs variées, suivaient le musicien de Bidjie; et, ainsi honorés et escortés, nous fûmes déposés, au milieu d'une masse de peuple, dans le centre de la ville.

NAVIGATION SUR LE NIGER, DE BOUSSA A YAOURY.

(*Jeudi*, 24 *Juin*). Dans le courant de la matinée, nous nous sommes dirigés vers le bord de la rivière, qui n'est éloigné des habitations que de vingt à trente pas, pour aller encourager, presser les ouvriers du canot; promesses, menaces, rien n'y a fait: on ne peut ni les amadouer ni les intimider. « Ils ne s'exténueraient pas », disaient-ils froidement, « pour toutes les richesses que nous pourrions avoir! » Il fallut donc les laisser là et prendre patience. La branche du Niger qui coule à Kagogie peut avoir un mille de large; mais de nombreux bancs de sable élèvent tellement le fond, que partout, à l'exception d'un seul canal étroit, un enfant passerait facilement à gué. Mungo-Park avait choisi une branche où l'eau est plus profonde, la navigation plus sûre, bien qu'elle l'ait conduit à des dangers non moins grands.

Nos chevaux ont traversé la rivière et gagné l'autre bord; de là on les mènera par terre à Yaoury, car les canots du pays sont trop frêles pour les porter. Ces canots sont forts longs, mais façonnés de la manière la plus grossière et la plus négligée; à défaut peut-être d'arbres de dimension suffisante, on les construit avec deux blocs de bois liés par une grosse corde; et la suture est mastiquée dehors et dedans avec force paille, pour empêcher l'eau de pénétrer, mais tout cela est arrangé de telle sorte, qu'il n'y a pas un canot dans le pays qui ne fasse eau. Enfin, vers midi, les ouvriers avaient fini: on transporta sur-le-champ nos bagages à bord; et nous et nos gens étions embarqués et lancés sur le fleuve entre midi et une heure. Ce bras se dirige presque de l'est à l'ouest, et nous descendîmes le courant pour gagner la branche principale, dont le lit est plus profond. Nous y arrivâmes bientôt et vîmes couler le Niger du nord au sud, traversant de riches et fertiles contrées qui semblaient s'embellir encore à mesure que nous avancions. Nous filions rapidement dans un canal qui,

large d'abord d'un demi mille, allait s'agrandissant graduellement de plus de moitié; de beaux arbres à touffus ombrages, à formes pyramidales, paraient les deux rives, leur donnant l'aspect d'un immense parc; des blés presque mûrs ondoyaient sur le bord des eaux. De demi-heure en demi-heure apparaissaient de longs villages ouverts; des troupeaux de bétail tachetés paissaient et se reposaient à la fraîcheur de l'ombre. Pendant plusieurs milles, l'aspect du fleuve n'était pas moins enchanteur que celui de ses bords, uni comme un lac; il portait d'innombrables canots chargés de moutons et de chèvres, et dirigés par des femmes qui, avec leurs longues pagaies, aidaient au mouvement d'un courant presque imperceptible; d'agiles hirondelles et nombre d'oiseaux aquatiques divers se jouaient sur la surface polie et brillante, où se miraient quantité de jolies petites îles.

La chaleur nous incommoda beaucoup jusqu'aux approches du soir; de grands bancs de sable, et des bas-fonds nombreux, attirèrent alors notre attention. Un peu après huit heures, nous abordâmes sur la rive orientale, près d'un petit village: notre tente fut dressée sur un terrein où le blé sortait de terre, et n'ayant rien à manger, il fallut nous coucher sans souper.

(*Vendredi*, 25 *juin*). Une chaîne de montagnes à l'est, escarpées et romantiques, a frappé nos yeux à notre réveil. Cette chaîne prend le nom d'Ingarskie du pays où elle est située. Autrefois royaume indépendant, cette contrée n'est plus maintenant qu'une province d'Yaourie. Un peu avant sept heures, on dégagea le canot de la plage sablonneuse sur laquelle on l'avait amarré pour la nuit, et il fut poussé dans un étroit canal, entre la rive et un large banc de sable; ce détroit nous conduisit dans le grand courant du Niger, et nous pûmes jouir encore de son ravissant aspect.

Nous n'avions pas parcouru plus de quelques centaines de toises, quand la rivière commença à s'élargir graduellement, et aussi loin que notre vue pouvait atteindre: il y avait plus de deux milles de distance d'un bord à l'autre: c'était tout-à-fait comme un vaste canal artificiel, les bords à pic encaissant les eaux comme de petites murailles, au-delà desquelles se montrait la végétation. L'eau, très basse dans quelques endroits, dans d'autres était assez profonde pour porter une frégate. On ne peut rien imaginer de plus pittoresque que les sites que nous avons parcourus pendant les deux premières heures: les deux rives étaient littéralement couvertes de hameaux et de villages; des arbres immenses pliaient sous le poids de feuillages touffus dont la sombre couleur, reposant les yeux de l'éclat des rayons du soleil, contrastait avec la chatoyante verdure des collines et des plaines. Mais tout-à-coup ce fut un changement de scène complet; à cette rive unie de terreau, d'argile et de sable, succédèrent des rochers noirs, rugueux, et ce large miroir qui réfléchissait les cieux, fut divisé en mille petits canaux par d'immenses bancs de sable.

Vers onze heures, d'épaisses nuées accourant de l'ouest prédisaient un prochain orage; nos bateliers firent tous leurs efforts pour atteindre un village ou quelque abri, avant que la tempête fondît sur nous; mais leurs peines furent perdues: en peu de minutes, un ouragan mêlé de tonnerre et d'éclairs tourbillonna

autour de nous, et la pluie tomba à torrens. L'obscurité était telle, qu'on ne distinguait rien clairement à la distance de quelques toises; en un moment nous fûmes percés jusqu'aux os, et notre canot menaçait de sombrer, lorsque nous nous trouvâmes en face d'un petit village de pêcheurs situé sur une île à fleur d'eau. Sautant à terre aussi vite que possible, nous courûmes, sans souliers, sans chapeau, dans la première cabane qui s'offrit; notre invasion inattendue effraya une pauvre femme, qui se sauva en nous voyant entrer. Jetant nos habits trempés, ôtant la marmite de poisson qui cuisait sur des cendres chaudes, nous nous pressâmes d'entasser sur ce reste de feu tout le bois sec que nous pûmes découvrir. Alors seulement nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas beaucoup à nous applaudir de notre asile : à moitié habillés, nous nous élançâmes dehors afin d'atteindre une autre case que nous avions entrevue à peu de distance; mais il n'y avait rien à gagner, l'une valait l'autre, et nous précipitant de nouveau à travers les torrens de pluie, nous sommes retournés à notre premier gîte, décidés à en subir tous les inconvéniens; peu après, nos gens, trempés, glacés de froid, sont venus nous rejoindre; il y avait quelque chose de si plaisant dans leurs haillons pendans, leurs mines contristées, que malgré leur détresse et la nôtre, nous sommes partis d'éclats de rire en les apercevant. Pendant ce temps, notre hôtesse et son mari, accompagnés de quelques villageois, ont repris assez de résolution pour nous rendre visite, et ils ont apporté du bois et quelques provisions, ce qui nous a permis d'allumer deux grands feux; la tempête s'apaisait, le terrein s'est assez vite séché, mais il nous a fallu dormir dans nos vêtemens mouillés. Mon frère et moi avons veillé la plus grande partie de la nuit : il était impossible de dormir, non-seulement à cause des myriades de mosquites, mais à cause aussi des soupirs et des ronflemens de nos hommes, des aboiemens et des hurlemens des chiens, du bruit d'un enragé tambour qui battait sans relâche dans le village adjacent, et des rugissemens effrayans d'un lion qui a rôdé autour de nous presque jusqu'au jour.

(*Samedi*, 26 *juin*). Une soirée fraîche et une nuit sereine avaient succédé à la tempête d'hier. Ce matin, en quittant le village, nous avons été suivis par quelques habitans; et, quand, à sept heures, le canot a été poussé au large, ils nous ont salués d'un bruyant cri d'adieu. Ces gens sont inoffensifs et bons, mais sales sur leurs personnes, et leurs usages sont bizarres; leur langage diffère de celui de Boussa.

L'île où nous avions couché la nuit dernière était à peine dépassée, et nous venions d'entrer dans la grande branche du fleuve, quand nous le vîmes de nouveau divisé en canaux étroits par des terres basses couvertes de hautes herbes marécageuses, et tout son cours était obstrué de bancs de sable et de rocs dangereux, dont l'aspect était tout-à-fait décourageant. Nous prîmes le courant le plus large; mais bientôt il nous fallut descendre à terre, pour alléger le canot, qu'après de grands efforts on parvint à faire passer par-dessus un barrage de rochers et à remettre à flot. De fait, pendant la plus grande partie de la matinée, notre canot a continuellement heurté contre des rocs et des bancs de sable cachés sous les eaux, mais sans qu'il en résultât de dommage

apparent ; le plus grand inconvénient qui s'en soit suivi, c'est la fatigue de sortir de la barque et d'y rentrer toutes les fois que cela devenait nécessaire : aussi est-ce avec un plaisir infini que nous avons pris terre, vers deux heures après-midi, sur la rive gauche de la rivière ; car nous étions épuisés par nos manœuvres du matin, et enchantés d'en avoir fini.

A peu de distance du bord, le pays était tout parsemé de groupes de huttes, dont l'ensemble est appelé le village de Soulou : nous établîmes nos quartiers dans une large case près du lieu du débarquement.

Le vieux chef du village nous a accompagnés, quand nous avons quitté notre hutte pour nous embarquer, et il a recommandé au *roi du canot* d'être particulièrement soigneux de ses passagers. « Soigneux ! » reprit l'homme, « je vous en réponds, ne sais-je pas que des hommes blancs, c'est pis qu'une cargaison d'œufs, et qu'il faut prendre autant de précautions pour eux. » Peu après nous supplions ce même homme d'être un peu plus vif et actif dans ses manœuvres, car dans sa nonchalance, il nous laissait dépasser par tous les bateaux. « Les rois, répliqua-t-il gravement, les rois ne voyagent pas en courant comme le commun des hommes : je prétends vous mener comme des rois. »

On nous avait tellement fait peur d'un des passages du fleuve, que nos gens mirent pied à terre et suivirent long-temps les rives, jusqu'à ce que, le danger passé, nous les repressions à bord. Le péril n'avait pas été exagéré, et l'aspect du fleuve n'est ici guères moins effrayant qu'à Boussa : à notre arrivée à ce passage formidable, nous avons découvert un mur de rochers noirs qui barraient en travers le courant, ne laissant qu'une étroite ouverture où les eaux se précipitent avec fureur, tourbillonnent, entraînant tout ce qu'elles rencontrent ; nos bateliers, aidés de bon nombre des naturels placés sur les rocs, de chaque côté de l'unique canal, et jusque dans l'eau à l'arrière du canot, l'ont levé à force de bras et transporté dans la partie calme et tranquille des eaux. La dernière difficulté que nous opposaient les roches et les bancs de sable était maintenant surmontée. Peu après, nous dépassâmes les îles après lesquelles il n'y a plus, assure-t-on, un seul endroit dangereux dans le Niger : c'est ici qu'il se déploie dans toute sa majesté : pas un roc, pas un banc de sable ne tachent ses larges eaux, ses rives reprennent leurs plus riants aspects ; et en ce moment une forte et rafraîchissante brise, qui avait soufflé tout le matin, donnait aux flots le mouvement de ceux d'une mer mollement agitée. Dans la matinée, nous avons côtoyé deux charmans îlots couverts de verdure et de fleurs, qui, à peu de distance, ressemblaient aux fabuleux jardins des Hespérides. Je ne crois pas qu'il y ait sur terre un lieu plus ravissant.

LETTRE

DE M. LE BARON DE MONTBEL

SUR LE CHOLÉRA DE VIENNE.(1)

Vienne le 26 février 1832.

MONSIEUR,

Je m'empresse de vous donner les renseignemens que vous m'avez demandés sur l'attaque du choléra dont j'ai été atteint à Vienne, soit dans le moment de l'invasion, soit dans ses suites, ainsi que les différentes observations que j'ai recueillies pendant que ce fléau a régné dans la capitale de l'Autriche. Heureux si la maladie que j'ai éprouvée me met à même de vous seconder dans vos nobles travaux, en vous fournissant quelques renseignemens utiles à mes compatriotes, pour qui l'exil n'a diminué ni mon intérêt, ni mon attachement.

Les approches du choléra avaient répandu une grande consternation à Vienne. Les dispositions prises pour isoler Schoenbrun, le Belvédère et quelques autres établissemens, avaient produit sur la population une sensation pénible. L'effroi n'était pas calmé par des précautions qui tendaient cependant à s'opposer aux progrès du mal et à en diminuer les ravages. Plusieurs maisons étaient converties en hospices; quelques barrières devaient intercepter des communications dangereuses avec ces établissemens; des commissaires, des médecins, étaient affectés à la surveillance des divers arrondissemens de la ville. Le gouvernement faisait distribuer des meubles, fournir des logemens plus spacieux aux familles nécessiteuses, reblanchir, à la chaux, l'intérieur des appartemens qu'elles occupaient: il organisait en même temps les moyens d'assister les pauvres à domicile, de leur fournir du linge et des vêtemens propres, de leur assurer une nourriture saine et suffisante. Chaque hospice était abondamment

(1) Cette lettre est adressée à M. le docteur Guyon, qui a fait partie de la commission médicale envoyée en Pologne.

pourvu de lits, de couches, de linges neufs, et parfaitement en état; de toute sorte d'ustensiles, de tous les moyens d'administrer promptement aux malades tous les secours qu'exigerait leur état. J'ai moi-même visité ces établissemens, qu'on a eu la bonté de me montrer en détail : j'ai été frappé de la sagesse des dispositions et de la prévoyance des administrateurs. Des règlemens de police avaient été proclamés pour organiser le service des médecins, les transports dans les hospices, et les inhumations.

Une grande agitation régnait dans les esprits; le premier médecin de l'empereur, accusé d'avoir conseillé la suppression des cordons sanitaires de Hongrie, avait suscité contre lui une irritation extrême. D'un autre côté, les craintes des fabricans, la diminution des consommations de leurs produits, avaient fait cesser le travail, tandis que la gêne des communications avait augmenté le prix des comestibles et de tous les objets de première nécessité. Le peuple souffrait, il était mécontent et n'était pas non plus exempt des préventions funestes de la Hongrie, où des populations ignorantes avaient regardé ce mal, qui, disait-on, épargnait les classes supérieures, comme un mensonge inventé dans un but atroce; et les remèdes comme des poisons dont on voulait se servir pour se débarrasser des pauvres. De là les révoltes et les actes de barbarie qui avaient mis la Hongrie dans un si grand désordre, en même temps qu'ils y avaient augmenté les ravages du choléra.

Le renvoi des vagabonds, des ouvriers étrangers, l'organisation de travaux publics, auxquels on employa indifféremment les bras débiles comme les bras vigoureux, d'abondantes aumônes distribuées avec discernement, les soins éclairés et soutenus de l'administration, et surtout l'assurance que donna l'empereur de ne jamais se séparer, dans leur danger, des Viennois, qu'il appelait ses enfans, toutes ces circonstances maintinrent l'ordre; et le fléau, n'étant pas arrivé dans la capitale aussitôt qu'on l'avait présumé, les imaginations se calmèrent, les craintes devinrent moins vives, et finirent par se dissiper au moment même où commençait le danger.

Cependant, dès les premiers jours d'août, on signala des cas de choléra isolé, qui, assurait-on, n'offraient pas de circonstances contagieuses. Les médecins, toutefois, reconnaissaient les symptômes du choléra asiatique, mais la police évitait avec soin que ces observations, divulguées, n'allassent porter la terreur parmi les habitans. Cet état douteux, au moins pour le vulgaire, se prolongea jusqu'au 14 septembre, époque où le fléau éclata subitement, et avec une sorte de fureur, dans le quartier que j'habite. Une pluie d'orage, tombée le 13, et qui avait subitement refroidi l'atmosphère, paraît avoir déterminé cette soudaine explosion.

Naturellement sobre, ne buvant jamais ni vin ni liqueurs, vivant dans l'isolement, ne me nourrissant que de mets très simples et en petite quantité, je semblais plus à l'abri d'un mal dont je n'avais, d'ailleurs, aucune appréhension. J'avais dormi à mon ordinaire pendant la nuit du 14, et je m'étais éveillé bien portant. J'ignorais que le choléra avait éclaté, et que déjà il avait moissonné de nombreuses victimes. La maîtresse de l'appartement que j'occupe, avait été elle-

même légèrement atteinte, sans soupçonner la nature de son mal. L'une de ses femmes, qui l'avait soignée la nuit, m'apporta comme à l'ordinaire mon déjeûner, consistant en une tasse de café à l'eau et un morceau de pain. A peine eus-je pris ce frugal repas, que je fus subitement atteint d'un dévoiement très fort, circonstance qui m'étonna d'autant plus, que je ne pouvais l'attribuer à la plus légère infraction à mes habitudes d'extrême sobriété. Cette disposition s'aggrava rapidement sans que j'éprouvasse, toutefois, de douleurs. Tout-à-coup je fus saisi d'un froid mortel, d'une sensation indéfinissable, d'une sorte d'anéantissement des facultés de la vie. Je me regardai dans un miroir, mon visage et mes yeux s'étaient comme resserrés, ils étaient jaunes et livides, mes joues étaient marbrées de vaisseaux rouges et bleus. J'étais subitement devenu méconnaissable. La circulation était comme suspendue. Le cœur battait avec dureté, mais avec une extrême lenteur; le nez et la bouche étaient glacés. A ces symptômes, je compris que j'étais atteint du choléra.

Isolé, n'ayant près de moi ni parent, ni ami à qui je pusse indiquer mes volontés dernières, j'avais, en cas de mort, des devoirs à remplir. La nécessité me faisait une loi de lutter contre mon mal, jusqu'à ce que des dispositions indispensables fussent accomplies. Après avoir bu de l'infusion de menthe, je m'enveloppai de mon manteau; et malgré un froid glacial, malgré la prostration de mes forces, je parvins à mettre en ordre les papiers que je devais transmettre à ma famille ou à différentes personnes, et à détruire ceux que je ne voulais pas laisser après moi. Cette opération dura une heure. L'effort moral que j'avais fait sur mon physique abattu, opéra, je crois, une réaction salutaire. La fatigue détermina un commencement de transpiration. Dès que je fus dans mon lit, des vomissemens violens se déclarèrent. Dévoré d'une soif inextinguible, je buvais sans cesse de l'infusion chaude de mélisse, qui provoquait de nouvelles sueurs. J'avalai aussi quelques fragmens de camphre. Je n'éprouvais pas de douleurs dans la région épigastrique, mais j'étais tourmenté de nausées fréquentes, de continuels borborygmes, les urines étaient totalement supprimées, le pouls rare; j'éprouvais des crispations dans les jambes, et surtout une crampe insupportable dans l'articulation de la cuisse avec la hanche.

Instruites de ma situation, des personnes bienfaisantes, m'envoyèrent le docteur Sanck, médecin distingué par ses talens et son humanité. Je le priai de me dire, avec une entière franchise, si j'étais dans un danger pressant, car lui seul pouvait me rendre ce service dans ma solitude, et il n'avait pas à craindre de me troubler, la mort n'ayant alors pour moi aucune amertume. — Je ne puis vous le dissimuler, me répondit le docteur, que le choléra vient d'éclater avec une violence effrayante. Cinq de mes malades ont expiré sous mes yeux, sans qu'aucun remède ait pu suspendre un instant les ravages du mal. Il est impossible de prévoir ce que peut devenir votre maladie, mais quant au traitement, vous avez fait ce qu'il y a avait à faire. La sueur est un bon signe, ce qui est encore plus rassurant, c'est le calme de votre esprit. A l'emploi des boissons chaudes, ajoutez des poudres de Dower, qui renferment de l'ipécacuanha. Leur effet arrêtera votre dévoiement. Je reviendrai dans peu de temps, et je vous di-

rai avec franchise si votre état est devenu plus grave, ou s'il s'est amélioré.

Les poudres suspendirent les évacuations, la sueur devint plus abondante; et à son retour, le lendemain, le médecin trouva un mieux bien marqué. Je continuai l'usage des mêmes remèdes. Après vingt-quatre heures, le cours des urines commença à se rétablir, et les accidens gastriques tendirent à s'affaiblir. Je me levai pour écrire à ma famille, et la rassurer sur mon état, en l'en instruisant moi-même.

Mais si l'attaque du choléra avait pris fin, ses conséquences étaient loin de toucher à leur terme. Mon visage était renversé, rétréci, méconnaissable, mes yeux éteints, ainsi que ma voix, dont le timbre était complètement changé. Une faiblesse extrême m'empêchait d'agir, de lire, de parler, d'écouter; les alimens m'étaient désagréables. Ma langue et mon palais étaient d'un jaune brun, mes lèvres étaient noircies. Mes dents, dont je n'avais jamais souffert auparavant me semblaient toutes ébranlées et m'occasionnaient de vives douleurs. J'étais tourmenté d'une soif continuelle. Mes nerfs surtout étaient dans une excessive irritation, j'éprouvais des crispations dans tous les membres, des douleurs dans toutes les articulations; une crampe continue à l'articulation du fémur avec la hanche me rendait le lit insupportable, et ne se calmait que lorsque, par des mouvemens long-temps répétés, et par l'emploi des boissons chaudes, je parvenais à établir une transpiration abondante. Je sentais habituellement une saveur styptique, comme si j'avais eu dans la bouche un morceau de fer.

Evitant avec soin tous les remèdes qui auraient pu provoquer de nouveau le dévoiement, le médecin se contenta de me faire prendre des amers pour rétablir mon estomac, qui, à la suite du choléra, avait été atteint d'un dérangement bilieux. Il me donna aussi quelques antispasmodiques, pour calmer l'irritation de mes nerfs.

Cet état pénible se prolongea pendant plusieurs semaines. Je dépérissais sensiblement. Peu-à-peu, cependant, les fonctions digestives se rétablirent, les douleurs disparurent graduellement. Par un exercice modéré, je repris quelques forces, mais j'étais dans une sorte d'oscillation nerveuse. Tantôt une extrême irritation crispait tout mon être, tantôt j'étais atteint d'une sorte d'atonie générale.

La perturbation la plus sensible et la plus prolongée a été celle du sommeil. Pendant un mois environ, je n'ai pas dormi un seul instant. Les mois suivans, je dormais d'un sommeil troublé, interrompu depuis minuit jusqu'à trois heures. Alors je m'éveillais sans pouvoir me rendormir. A l'époque du solstice d'hiver, cet état a cessé, j'ai retrouvé le sommeil, les forces et la santé. Deux personnes de ma connaissance atteintes en même temps que moi, mais plus légèrement, ont éprouvé les mêmes symptômes: comme moi, elles étaient régulièrement réveillées à trois heures du matin; comme moi, elles ont été soulagées à l'époque du solstice. Quoique je sois rétabli, mes nerfs sont encore dans un état d'irritation qui ne me permet aucune application, aucun travail prolongé.

Chez moi, les phénomènes gastriques ont été faibles, les phénomènes ner-

veux, au contraire, ont été violens. J'attribue cette différence et à ma constitution, et aux circonstances où je me trouvais. Je suis naturellement doué d'une bonne santé. Les seules incommodités que j'aie éprouvées avant ma maladie, tenaient à l'irritabilité de mes nerfs. Cette disposition était alors aggravée, sans doute, par des peines morales, tandis que mes habitudes de sobriété étaient devenues plus sévères encore dans ma solitude.

Quant à l'origine du mal, je ne puis l'attribuer à aucune imprudence de ma part. J'avais dormi paisiblement dans la nuit du 13 au 14, je m'étais levé bien portant; j'ai été atteint subitement d'un mal dont les symptômes rapides offraient les caractères d'un empoisonnement, immédiatement après avoir pris une tasse de café, préparé par la femme qui venait de soigner la maîtresse de l'appartement que j'occupe. Cette femme a été atteinte elle-même quarante-huit heures après bien plus grièvement, et après un mois de souffrance, elle est morte d'une affection typhoïde. Ainsi, dans un même appartement, sur quatre personnes vivant d'une maniere paisible et très réglée, trois ont été atteintes; une seule a été préservée, quoique continuellement en contact avec les trois autres.

L'invasion du choléra à Vienne a eu des caractères remarquables : franchissant les cordons sanitaires et des espaces considérables qu'il a respectés, il s'est montré par des cas isolés dès le commencement d'août. A la suite d'une violente pluie et d'un refroidissement subit de l'atmosphère, il a éclaté le 14 septembre dans l'enceinte de la ville, seulement dans quelques parties, et dans quelques maisons du quartier le plus élevé, le plus aéré, et l'un des plus opulens; les personnes attaquées étaient toutes dans l'aisance, et appartenaient, pour la plupart, aux classes supérieures de la société.

Le mal, dans les premiers momens, a frappé un grand nombre de victimes. Peu ont résisté à ses attaques. Tous les remèdes ont semblé d'abord sans efficacité. Graduellement, ses atteintes sont devenues moins nombreuses et ont pris un caractère moins grave. Ces mêmes circonstances ont marqué son passage dans les faubourgs.

Tandis que le fléau venait éclater dans l'enceinte de la ville et dans un des quartiers les plus sains, il franchissait et a respecté depuis le faubourg de Leopoldstadt, situé dans une des îles du Danube, souvent submergé dans les inondations, sans cesse exposé aux brouillards, à tous les inconvéniens, à toute l'insalubrité de sa position dans le lit du fleuve. Le mal a régné dans des places, dans des rues spacieuses, dans de vastes et belles maisons de la ville, et il n'a pas exercé ses ravages dans des rues étroites, tortueuses, dans des habitations où sont entassés pêle mêle des ouvriers, des familles pauvres, plus exposées aux alternatives de l'intempérance et des privations de tout genre. Dans la maison d'un confiseur, assez voisine de celle que j'habite, quinze individus ont été atteints à la fois, dans la nuit du 13 au 14; cinq ont succombé rapidement. Trois personnes bien connues avaient passé ensemble la soirée du 13, elles se séparèrent pour ne plus se revoir, toutes trois furent attaquées dans la nuit, le lendemain elles n'existaient plus. Des faits multipliés tendent à prouver que le mal agit par contagion, mais seulement sur des individus prédisposés.

Si, en éclatant à Vienne, le fléau atteignit d'abord les classes supérieures dans les quartiers les plus opulens, cette circonstance singulière pourrait s'expliquer par l'appréciation de quelques faits. La pluie qui tomba soudainement dans la journée du 13, mouilla et refroidit les gens de la suite de plusieurs personnes considérables, qui allaient à Schoennbrun ou en revenaient, entre autres un chasseur du prince Odescalchi, les gens de la marquise Palavicini, et plusieurs autres dont les noms ne se présentent plus à ma mémoire. Le service de ces hommes, et peut-être plus tard, leur imprudence, leur firent négliger de prendre des précautions contre ce refroidissement. Quoi qu'il en soit, le choléra les saisit, et se propagea immédiatement dans les maisons et les quartiers qu'ils habitaient. Les personnes des classes moins aisées, plus libres de se mettre à couvert pendant l'orage, avaient été moins exposées aux mêmes inconvéniens que ces domestiques immobiles, derrière des voitures, sans manteau, sans abri quelconque, subissant une averse qui pénétra leurs vêtemens. Le mal a affecté ensuite une marche capricieuse en apparence, déterminée sans doute par des lois tout-à-fait inconnues : mais partout, indiquant une contagion dont les véhicules sont ignorés, et qui d'abord agit sur les individus prédisposés isolément, ensuite soudainement sur les masses avec la violence d'une explosion, en diminuant peu après l'intensité comme le nombre de ses attaques.

Outre les faits que j'ai déjà indiqués à l'appui de la contagion, outre les évènemens funestes qui, ainsi que vous le savez, en ont signalé les dangereuses conséquences, dans les salles de clinique, j'ai recueilli d'autres observations faites par diverses personnes éclairées : toutes tendent au même résultat. En Hongrie surtout, où le mal a fait tant de ravages, il a été presque toujours le résultat des préventions aveugles d'une populace en délire. On a poussé la fureur jusqu'à déterrer les cadavres, ici, pour prouver qu'on ne croyait ni au mal, ni à la contagion ; là, pour enfoncer superstitieusement un pieu dans la poitrine du mort qu'on accusait, je ne sais sous quel prétexte, d'être vampire et d'être auteur de la mortalité. En Transylvanie, le peuple s'est violemment emparé des cadavres que, par prudence, le gouvernement voulait faire inhumer sans cérémonie, ils ont été portés à l'église comme en triomphe, aux cris insensés de *Vivat choléra*. Ces actes ont toujours été suivis d'une terrible mortalité. Parmi les faits les plus frappans de la contagion, j'ai retenu celui que m'a cité le comte Z. F. Pendant qu'il remplissait les fonctions de commissaire extraordinaire de l'empereur dans un des comitats de Hongrie, un médecin, sous ses ordres, fut appelé par une veuve pour un de ses enfans malades. L'enfant était attaqué du choléra ; mais les symptômes étaient peu graves. Le médecin rassura la mère et lui dit qu'il viendrait bientôt la revoir. Dans la soirée, l'enfant était soulagé, mais la mère était tombée malade, et était assistée de ses autres enfans. Le lendemain, la mère et ses six enfans étaient morts, le premier atteint avait seul survécu.

Le mal à Vienne a gardé moins long-temps que partout ailleurs son caractère de malignité rapide. Il y a eu moins de ces morts presque subites qu'on a signalées dans d'autres localités. Un des exemples les plus frappans de ces des-

tructions soudaines a été malheureusement fourni par le baron Eger, vice-président des finances : attaqué subitement, des crampes intérieures lui ont ôté la parole, et il a expiré sans qu'aucun secours ait pu le soulager.

Quelques personnes ont pensé que le mal avait eu plus d'action sur les individus de races slaves. Je connais plusieurs familles polonaises, personne parmi elles n'a succombé. A Vienne, pendant l'invasion, fort peu en ont été légèrement malades. Je pense que ce n'est que dans des circonstances de localité, de climat, de genre de vie, de nourriture, de défaut de précautions, qu'on peut trouver les raisons des ravages plus ou moins considérables qu'a exercés le fléau.

L'efficacité des remèdes a partout varié comme les caractères de la maladie, et dans les mêmes lieux l'emploi des mêmes moyens sur différens individus a produit également la guérison ou la mort. Ainsi je connais l'exemple positif d'une jeune fille de dix-huit ans au troisième degré du choléra, guérie rapidement par l'emploi intérieur et extérieur de la glace. Je connais d'autres exemples non moins authentiques de personnes que l'effet de la glace a tuées instantanément.

Vous savez combien de prosélytes a faits à Vienne le système homéopathique d'Hanneman. On assure que cette méthode a amené plusieurs guérisons; ses antagonistes en citent au contraire de funestes résultats. Quoi qu'il en soit, j'ai vu M. le docteur Queen, médecin anglais, homme d'esprit, s'exprimant en français avec une facilité remarquable. Il revenait de Tisnowitz, où il s'était rendu au moment de l'invasion, pour étudier la maladie dans sa première intensité, et dans ses diverses périodes. Sa réputation avait relevé le courage des habitans. On avait célébré son arrivée par un dîner où son hôte, M. le baron Scheele, avait réuni plusieurs personnes. Pendant le repas, il sent tout-à-coup un saisissement extraordinaire, et tombe comme frappé de la foudre. L'effroi disperse les convives. On le porte sans connaissance dans la chambre qui lui était destinée; là après quelque temps il reprend ses sens, il éprouve tous les symptômes les plus graves, les vomissemens, les douleurs à l'estomac et dans les hanches, le froid glacial. Son visage est taché de bleu. Il se fait apporter la boîte renfermant les remèdes qu'il avait destinés à ses malades. Il en fait l'essai sur lui-même: six gouttes d'esprit de camphre font cesser la violence de l'attaque. Le lendemain, le desir de secourir ceux qui avaient espéré en son assistance le détermine à faire un effort, il se lève, il oublie son mal pour ne plus songer qu'à ses malades. Il m'a dit avoir employé dans le premier degré du choléra, le camphre; dans le second, le *veratrum nigrum*; dans le troisième, les poudres de cuivre. Ces remèdes prescrits par l'homéopathie lui ont parfaitement réussi. Sur trente-sept malades, il en a guéri trente-quatre.

Les symptômes les plus ordinaires du choléra ne se sont pas toujours représentés. En Transylvanie, dans certaines localités, il se manifestait par des sueurs coliquatives sans aucune évacuation. Alors il était mortel. Un fait singulier m'a été rapporté par l'ambassadeur d'une grande puissance. Atteint dans le mois de novembre, à la suite d'un refroidissement, pendant vingt-quatre heures il fut dans un grand danger. Le docteur Malfatti, qui le soignait, ordonna des fric-

tions sur le ventre. La sensibilité était détruite. Le malade ne s'aperçut même pas des secours qu'on lui administrait. L'attaque étant passée, le lendemain à la même heure, il éprouva la même sensation que si l'on eût alors fait sur lui les frictions de la veille.

On a recherché si l'atmosphère offrait quelques circonstances particulières à l'époque de l'invasion. Plusieurs personnes, recommandables par leur hautes lumières, se sont occupées de ces recherches. Le savant professeur de physique Baumgarteur en a fait l'objet d'expériences journalières. Il m'a dit que les phénomènes électriques s'étaient offert avec les circonstances habituelles. Quant à la décomposition de l'air par des procédés constamment uniformes, elle lui avait donné une variation en moins de trois dixièmes d'oxigène, pendant l'époque où le choléra exerçait ses ravages; et depuis qu'il les avait cessés, il y avait alors environ quinze jours quand j'eus l'honneur de le voir, l'expérience donnait régulièrement des proportions constantes. Toutefois, l'appréciation exacte de la quantité d'oxigène de l'air étant très délicate à constater, le savant professeur se contentait d'indiquer le résultat de ses travaux sans en rien conclure. Pendant l'été de 1831, on a été généralement frappé des phénomènes qu'a présentés l'atmosphère. En descendant dans un horizon pur en apparence, le soleil a paru souvent dépouillé de ses rayons, semblable à un disque d'argent. Très long-temps, après le coucher de cet astre, le ciel, à une grande hauteur, était d'un rouge ardent. Souvent, jusque vers dix heures du soir, nous avons vu se prolonger la lumière zodiacale. Mais ces phénomènes n'étaient pas particuliers aux lieux envahis par le choléra, puisqu'on les observait en même temps dans la France méridionale.

Parmi les maladies qui ont affligé l'humanité, il n'en est pas qui aient poursuivi leurs progrès avec autant de persistance, et sur une si immense surface; mais, dans un lieu déterminé, il en est peu qui n'aient moisonné un plus grand nombre de victimes. A Vienne, sur une population de trois cent mille âmes, il n'est mort, en six mois, qu'environ deux mille cholériques, et si l'on calcule que ce mal a attaqué des individus d'une santé ébranlée et chancelante; que pendant l'invasion, presque toutes les maladies graves ont pris le caractère du choléra; que, par suite, plusieurs décès constatés auraient eu lieu indépendamment de l'existence du fléau, on ne s'étonnera pas de l'assertion de quelques médecins, qui pensent que, dans un temps donné, la mortalité moyenne ne sera pas sensiblement dépassée par suite de l'invasion. D'après les indications de quelques personnes instruites, sur les trois cent mille habitans de Vienne, il en meurt par an onze mille. A la fin de 1831, le chiffre annuel avait été dépassé de quinze cents, mais on croyait que cette différence s'effacerait dans l'ensemble de deux à trois années.

En Hongrie, il a péri deux cent cinquante mille habitans, d'après des relevés qu'on croit, toutefois, au-dessous de la vérité. Sur cette population considérable, la mortalité se serait élevée à un sur quarante, et ici il ne faut pas oublier que des préventions inconcevables ont poussé le peuple à tous les excès d'imprudence et de fureur qui pouvaient provoquer des résultats funestes; que

d'ailleurs, l'existence de marais stagnans, le peu de courant de beaucoup de rivières, occasionent dans ce pays des fièvres et différentes maladies graves, qui règnent épidémiquement, et font, tous les ans, des ravages à l'époque même où s'est montré le choléra.

Un trait honorable pour Vienne, c'est le changement subit que la présence du fléau a opéré dans la disposition des esprits. La consternation avait fait place à tout le dévoûment de l'affection. Pas un malade qui ait été abandonné de ses domestiques, de ses maîtres, de ses parens, de ses amis; et ceux qui n'avaient ni amis, ni parens, trouvaient dans la charité de leurs voisins, des secours à leurs souffrances, des consolations dans leurs derniers momens. L'empereur, se mêlant aux habitans de Vienne, visitant les malades dans les hôpitaux, les encourageait par ses paroles et son exemple. Je conserverai toujours le souvenir de ce spectacle touchant, ainsi que la reconnaissance des soins généreux qui ont adouci mes maux.

Vous m'avez demandé mon opinion sur les mesures préservatives à prendre pour la France. Ainsi que vous, je crois à la contagion. Mais, jusqu'à présent, on ignore comment elle agit, quels sont les corps qui lui servent de conducteurs, et quels moyens peuvent détruire des miasmes dont on ignore également la nature et le siège. Les précautions qu'on a prises jusqu'ici ont été insuffisantes, elles devaient être incomplètes, puisqu'elles sont dirigées contre des circonstances encore inappréciables. Toutefois, moralement elles sont nécessaires, parce que les peuples qui redoutent les approches d'un fléau, ont besoin d'être rassurés par la pensée que l'administration ne néglige aucun des moyens indiqués par la prudence la plus minutieuse. Ces moyens, toutefois, doivent être combinés de manière à interrompre le moins possible les communications, parce qu'alors on créerait un désordre plus à craindre que le mal qu'on voudrait éviter. Les quarantaines doivent être courtes, puisqu'on ignore entièrement le terme où finit le danger.

Les mesures réellement utiles sont celles qui indiquent les moyens préservatifs, les premiers soins à donner aux malades, lesquels préviennent souvent la gravité du mal. Ce sont l'organisation de secours aux classes malheureuses, les distributions de vêtemens chauds, d'une nourriture saine, d'un travail qui éloigne des idées de désespoir et de désordre. En Moravie, on a eu l'heureuse idée de déposer chez le magistrat de chaque village l'instruction pour les soins des malades, et d'y tenir toujours prêts et chauds, les remèdes dont ils pouvaient avoir besoin, de telle sorte qu'il n'y a jamais d'intervalle entre la maladie et le secours. De semblables moyens pourraient être mis à la disposition des des maires et des curés, et produiraient l'heureux effet de rassurer les imaginations, et de prévenir souvent les conséquences funestes du mal en y portant remède en temps opportun.

Je desire bien vivement que ces renseignemens, rédigés un peu en désordre, soient de quelque utilité à nos concitoyens.

Agréez, etc.

MONTBEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

15 avril 1832.

Il serait assez plaisant que, dans ce temps de toutes libertés, la critique littéraire, si profitable à l'art, fût dépouillée de la sienne. Nous avons vu avec étonnement, dans le dernier numéro d'une *Revue*, un article sur le *Salon d'un grand peintre*, qui ne tendrait à rien moins qu'à cela; ce dont il sera facile de se convaincre, si on veut nous suivre dans le développement des motifs secrets qui l'ont dicté.

Aristarques qui êtes appelés à juger les livres de l'auteur de la *Conquête d'Alger*, vous n'avez qu'à bien vous tenir. Malheur à vous, si vous osez trouver mauvais les fruits de son génie! Vous serez flagellés d'importance par M. le docteur. Voyez les merveilleuses épigrammes qu'il adresse à un homme dont le seul crime est d'avoir imprimé dans la livraison du 1er mars de la *Revue des deux Mondes*, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs, qu'*Ali-le-Renard rappelait les plus pauvres pages de Gonzalve de Cordoue, de Bliomberis, des Incas et de Bélisaire*. Voilà la cause de la grande colère de M. le docteur. Je m'imagine que si nous vivions encore au temps du bon plaisir, avec M. le docteur pour ministre, il eût répondu à son critique par une bonne lettre de cachet, ou peut-être par un cordon, si Paris était à Alger. Rendez grâces à votre heureuse destinée, M. le critique, qui vous fait écrire en 1832, et non en 1760.

La *Revue des Deux-Mondes* a promis, et elle tiendra parole, de faire une critique franche et sincère; si jusqu'ici elle a été quelquefois un peu âpre, on ne peut l'accuser, du moins, d'avoir été injuste et partiale; souvent elle n'a pas ménagé de sévères avis à ses propres rédacteurs. C'est dans un temps où la *bibliopée* est inondée de tant de méchans livres, que la critique est appelée à exercer un sacerdoce grave et sévère. Le critique d'*Ali-le-Renard*, en rangeant ce livre dans cette dernière catégorie, n'a fait qu'user de son droit, et si l'auteur de ce roman avait été mieux conseillé, il eût dissimulé son dépit au lieu de l'exhaler en railleries de mauvais ton sur le costume de l'homme et le *grenier* de l'écrivain. C'est là, il faut l'avouer, une étrange réponse à des questions purement littéraires. La meilleure manière dont les poètes et les romanciers (*genus irritabile*)

peuvent pratiquer et sanctionner la liberté de la presse, c'est de tolérer les critiques littéraires qu'on fait de leurs œuvres. Et vraiment, M. le docteur, vous avez bonne grâce à comparer votre critique à ces *lazzaroni* qu'on tolère dans les palais de Naples. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le baron Gérard, mais je ne crois pas trop présumer de son bon goût, en disant qu'il préfère dans son brillant salon un homme d'esprit maigrement habillé à un sot endimanché. Je puis aussi vous assurer que s'il eût pris envie à votre critique de vous répondre, vous lui donniez beau jeu avec vos *Italiennes vertes le matin, jaunes à midi et pâles le soir, votre dame aux grâces onctueuses*, et vos gentillesses sur les *mains d'une autre belle dame*, que je ne puis comparer qu'à l'admirable invention d'une personne que vous connaissez bien, qui s'écriait un jour dans un salon : *Victor Hugo a inventé la brebis, Mérimée la tigresse, moi j'ai inventé la femme soumise et passionnée!* Et notre grand peintre, combien ne doit-il pas être étonné qu'il vous ait pris fantaisie de transformer son merveilleux pinceau en un chapeau de cardinal ou la thiare d'un pape! La magnifique apostrophe au grand voyageur de notre époque, qui peut, en se couchant, donner sa bénédiction *urbi et orbi*, me paraît aussi un bel effort d'imagination; elle a dû bien divertir M. de Humboldt. Et si vous vous plaignez, monsieur, que moi, tout-à-fait désintéressé dans la question, je sois intervenu dans cette affaire, je vous répondrai qu'ayant été à même de suivre toutes les phases de la publication d'*Ali-le-Renard*, j'ai dû prendre la plume dans le seul intérêt de la liberté du critique méconnue. Le simple récit des faits suffira pour le prouver. C'est d'ailleurs un assez curieux épisode littéraire qui pourra initier le public à toutes ces petites intrigues qui accompagnent l'apparition d'un livre nouveau, et qui pourra fournir à la verve du spirituel auteur qui nous promet une *vie littéraire*, le sujet d'un chapitre fort agréable.

Dès le mois de janvier, *Ali-le-Renard* fut pompeusement annoncé : son auteur me fit remettre par main tierce un fragment de son livre, qu'il disait *une bonne fortune pour une Revue;* je ne partageai pas son opinion, je pensai que cette *bonne fortune* serait fort peu du goût des lecteurs de la *Revue*, et je rendis le fragment. L'auteur voulut alors avoir un article, sur son livre, de M. Sainte-Beuve de la *Revue des Deux-Mondes*. Lettres, visites, obsessions, rien ne fut épargné; l'auteur voulait absolument avoir un article de M. Sainte-Beuve : notre collaborateur s'y refusa. L'article fut confié à une autre personne, la même que M. le docteur a rudoyée si fort dans la *Revue* en question. Mais que M. le docteur était bien plus doux alors! il accablait cette même personne de son amitié : serremens de mains, tendres caresses, tout lui était prodigué; c'étaient toutes les petites agaceries d'une femme sur le retour à un beau et froid jeune homme. Même, si je me le rappelle bien, l'auteur eut recours à l'intervention d'une aimable dame pour lui concilier son critique.

Ces petites coquetteries échouèrent devant la conscience du rédacteur, peut-être même ne firent-elles que le disposer à juger plus sévèrement le livre. Je conçois que ce fut un grand désappointement pour celui qui s'était ainsi mis en frais; mais, M. l'interprète de l'armée d'Afrique, si vous aviez bien fouillé

dans les livres arabes que vous dites savoir si bien, vous n'eussiez pas manqué d'y trouver un bel axiome qui vous eût consolé de l'injustice et de l'aveuglement des hommes.

Je reprends. L'abondance des matières me força de renvoyer l'insertion de l'article sur *Ali-le-Renard*. L'impatient auteur prit alors la peine de passer au bureau de la *Revue* : — *J'espère, monsieur, que mon article est fait.* — *Oui, monsieur, il passera dans la prochaine livraison.* — *J'espère aussi que nous resterons bons amis.* — *Vous avez l'esprit trop bien fait pour qu'il en soit autrement.*

Mais que sont les prévisions humaines? L'article, quoique conçu en termes convenables, émut jusque dans ses plus secrets replis le cœur paternel. *Puisque le critique avait fait l'éloge de Fielding, il pouvait bien faire celui d'Ali-le-Renard!* La *Conquête d'Alger*, en effet, ne vaut-elle pas *Tom Jones!* L'audace du rédacteur criait vengeance. Après un mois de méditations et de veilles, elle est sortie du cerveau de l'auteur toute armée de gros mots, ignoble, repoussante.

Ceci soit dit sans envie, sans préoccupation jalouse, jamais dans les beaux temps de la *Revue* en question, un article aussi inconvenant n'y eût trouvé place, le goût sévère de son ancien directeur, M. Véron, en eût fait justice. Mais où est M. Véron? à l'Opéra que son habileté fait prospérer.

Grâces vous soient rendues, M. le docteur; vous avez des droits à ma reconnaissance. La quinzaine avait été terne et morne, le fléau avait promené son niveau de plomb sur la grande ville; sans vous les lecteurs de la *Revue* n'auraient eu peut-être qu'une *Chronique* funéraire, ce qui eût été fort triste et dangereux pour quelques-uns.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Souscription aux Œuvres complètes de Hegel, *publiées à Berlin.* — Hegel, l'un des plus profonds philosophes de notre siècle, a été enlevé à la science au mois de novembre de l'année dernière par une atteinte du choléra. Ses disciples ont entrepris de publier une édition complète de ses œuvres. Le nom du successeur de Kant et de Schelling, moins populaire peut-être que celui de ses prédécesseurs, a suffi cependant pour assurer le succès de cette publication. On a quelquefois nommé Hegel l'*Aristote de l'Allemagne*, et il n'y a nulle exagération dans cette comparaison. Son talent pour mettre en œuvre les abstractions a été reconnu par ses adversaires les plus déclarés. Kant, dont le principal mérite était un grand talent d'analyse, s'occupa surtout de l'étude de l'esprit humain et de ses lois; Schelling, entraîné par un enthousiasme mystique, introduisit dans la philosophie une méthode et un langage qui n'étaient pas assez scientifiques; Hegel sut réunir la dialectique rigoureuse de Kant, aux vues compréhensives de Schelling, à son large optimisme, à sa sympathie pour toutes les manifestations de la vie universelle. On a accusé Hegel d'obscurité, et

c'est un reproche contre lequel il ne se défendait pas; il dit formellement dans un de ses ouvrages qu'un philosophe doit être obscur. Sans vouloir défendre ce principe d'une manière absolue, nous dirons cependant que l'expérience a prouvé que tous ceux qui ont voulu exprimer des idées nouvelles ont été obligés d'inventer des mots nouveaux; c'est d'ailleurs un fait commun à toutes les sciences, que l'existence d'une terminologie particulière qu'il est nécessaire d'étudier avant d'aborder la science elle-même. En Allemagne, l'obscurité ne décourage pas les lecteurs, et Hegel, malgré les difficultés que présente l'étude de ses ouvrages, a formé une école nombreuse qui a appliqué ses principes à presque toutes les branches du savoir. A la tête de cette école, nous citerons le célèbre jurisconsulte Gans, auteur de l'*Histoire du droit de succession.* L'opinion publique y a distingué en outre les théologiens Marheinecke, Henning, Kapp, le moraliste Michelet, le philologue Rœtscher, etc., etc.

L'édition des œuvres de Hegel, que publient ses disciples, se composera de trois parties :

La première partie comprendra les œuvres déjà imprimées, dont voici les titres : premier volume, *Phénoménologie de l'esprit ; Différence des systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling ; Fragmens philosophiques, tirés du journal critique de la philosophie ;* deuxième volume, *Encyclopédie des sciences philosophiques ;* troisième volume, *Droit naturel ou Principes de la philosophie du droit;* quatrième volume, *Science de la logique.*

La seconde partie comprendra ses leçons : premier volume, *Philosophie de la religion,* éditeur M. Marheinecke; deuxième volume, *Philosophie de l'histoire,* éditeur M. Gans; troisième volume, *Histoire de la philosophie,* éditeur M. Michelet ; quatrième volume, *Esthétique*, éditeur M. Hotho.

La troisième partie comprendra divers opuscules de Hegel. L'éditeur est M. Fœrster.

L'ouvrage entier formera quatorze à seize volumes. Chaque volume coûtera un *thaler* (cinq francs). Il paraîtra par an deux livraisons, chacune de deux ou trois volumes. On souscrit à Berlin, chez Duncker et Humblot.

Raoul ou l'Énéide, *par madame de Bawr.* (1) — C'est un roman paisible, composé de scènes naturelles et vraies, tirées de la vie de tous les jours; une lecture agréable et douce qui repose et fait rêver, après les compositions sombres et mélodramatiques qui, depuis quelques années, ont envahi le théâtre et les bibliothèques ; c'est peut-être le commencement de la réaction que nous indiquions, il y a quelques jours, à propos de *Paulding.* Le public paraît se lasser des corselets, des hauberts et des tournois. Il reviendra, n'en doutez pas, aux romans de cœur et de salon. Le nouveau roman de madame de Souza aidera, je l'espère, à la révolution que j'ose prédire. L'auteur de *la Suite d'un bal masqué* devait se trouver entraîné dans le mouvement

(1) Chez Fournier.

de rénovation et de rajeunissement littéraire, préparé et presque nécessité par les imitations du romancier écossais qui ont rassasié l'Europe.

Le style de Raoul est simple et facile. Plusieurs chapitres cependant comporteraient, avec avantage, de plus larges développemens. Il y en a un que je voudrais voir changer et qui semble faire tache dans l'ouvrage. C'est celui où madame Leblanc dîne à la même table que Raoul et lui presse le genou. C'est peut-être un trait de nature; mais on ne le regretterait pas.

Les cent contes drolatiques. — M. de Balzac nous promet cent contes drolatiques, et s'il faut en croire la couverture de son nouveau volume, le second dixain doit paraître dans le courant de l'année. Cependant cette nouvelle, quoique imprimée en beaux et lisibles caractères, ne me semble pas encore très avérée; car le conteur en titre des cabinets de lecture et des femmes oisives, en donnant la table thématique de son œuvre, arrive au chiffre XVI, et le public impatient ne possède encore que le chiffre X. Mais il est homme à tenir sa parole. Voyez seulement ce qu'il a produit en deux ans. Il a laissé bien loin derrière lui, pour la rapidité de ses improvisations, l'auteur d'*Ivanhoé* et l'auteur de *Candide*. Je ne veux pas le chicaner sur ses *Contes philosophiques*, ni même sur ses *Scènes de la vie privée*, bien qu'à mon sens de pareils titres soient une flagrante antonomase, et désignent très imparfaitement la substance du livre. Je ne discuterai pas l'origine et le type de Valentin, de Pauline et de Fœdora. Toutes ces inventions n'ont pas moins d'un an sur les épaules, et sont bien vieilles déjà. La critique n'a plus rien à faire avec elles.

Mais si j'osais donner un conseil à M. de Balzac, que la gloire et le succès étourdissent sans doute, si j'osais mêler ma voix et mes remontrances aux éloges qui l'accueillent dans tous les cercles dont il est l'orateur et le héros, je le prierais très sérieusement de ne plus toucher à la langue de Rabelais et de Beroald, de n'essayer pas la réhabilitation et le rajeunissement de Marguerite de Navarre. *Pantagruel et Gargantua*, *les Nouvelles* et *le Moyen de parvenir* sont venus en leur temps et n'ont plus de rôle à jouer aujourd'hui. L'archaïsme le plus hardi et le plus habile ne saurait leur rendre le mérite indispensable à toutes les œuvres, celui de l'opportunité.

De ce que Chatterton a pu mystifier impunément les savans de la Grande-Bretagne, en leur livrant, comme des parchemins retrouvés dans la bibliothèque d'un monastère, des poèmes qui n'avaient que son âge, on aurait tort de conclure que le vieux langage soit un sûr moyen de réussir. Si le pseudonyme Rowley eût donné comme sien ce qu'il mettait sur le compte du passé, je m'assure qu'il n'eût pas même été sifflé. Pareille chose fût advenue à Macpherson et à M. Vanderbourg sans Ossian et Clotilde de Surville.

Si M. de Balzac avait pu faire accroire que le premier dixain de ses Contes drolatiques n'était pas de lui, peut-être eût-il obtenu les honneurs d'une enquête; peut-être se fût-il rencontré un érudit de la force et de la conscience du docteur Blair, capable d'écrire une dissertation in-4°, sur la date probable et l'authenticité présumée du conteur imaginaire. Mais la première condition d'un

pareil charlatanisme, c'était la connaissance du seizième siècle et de son langage. Or, M. de Balzac ne paraît pas avoir étudié quinze jours le style de Marguerite, de Marot, de Rabelais et de Montaigne. Il ne sait pas même l'orthographe des mots de la vieille langue. En trois lignes, j'ai compté une douzaine d'erreurs grossières. De toutes façons, Chatterton avait plus beau jeu. Il se fût bien gardé de confondre le style artificiellement antique de Spenser avec la versification anglo-normande des *Contes de Canterbury*. Il n'eût pas pris l'érudition laborieuse des courtisans d'Elisabeth pour la langue usitée à la cour de Richard II. M. de Balzac ne s'est pas mis en mesure de retrouver à deux siècles de distance la syntaxe et la phraséologie française. Il ne paraît pas très familier avec les monumens de notre vieille littérature.

Mais il a signé ses contes, il les avoue et les revendique comme son patrimoine, comme sa part de génie et de gloire en ce monde. La question d'érudition peut se vider en deux mots : il ne sait pas, il n'a pas étudié. Reste la question littéraire placée en dehors de l'exactitude littérale du langage. Au lieu de *la mye du roy*, lisez la *maîtresse du roi*, au lieu d'une *dague*, une *épée*, et la discussion se simplifie.

Les Contes drolatiques sont-ils amusans? Vraiment non. Ils sont obscènes et ne sont pas lascifs. Parmi les innombrables héroïnes qui figurent dans les pages du nouveau volume, j'ai compté bien des prostituées, et pas une seule courtisanne. Les *joyeusetés* que l'auteur leur attribue peuvent convenir aux porte-faix de Rome, dans la sixième satire de Juvénal, ou bien aux pages de Retif de Labretonne. Mais je n'en sais pas une qui puisse s'appeler Aspasie, Phryné, Laïs, Ninon, Louison d'Arquien ou Henriette Wilson.

C'est partout et à tout propos une débauche réfléchie, froide, calculée et qui n'a rien de libertin, parfaitement étrangère à la troisième âme que Platon nous donne, à l'âme *concupiscible*. Rien d'ardent ni de spontané, rien qui rappele l'impudeur naïve de Venise ou de Madrid, l'innocente effronterie des femmes *folles de leur corps*. Au lieu de cela, que trouvons-nous? rien autre que l'impuissante lubricité d'un vieillard.

Et ici je n'entends pas plaider la cause de la vertu. Je laisse aux moralistes le soin de démontrer et de défendre les principes et les lois du juste et du bien. Je ne connais rien d'immoral en sculpture, en peinture ou en poésie. J'admire sans répugnance un bas-relief cynique, les plus hardies priapées gravées sur les camées antiques ; je fais grand cas d'une ode célèbre de Piron. Mais toutes ces choses sont *vraies* avant d'être *belles*.

Or, les contes de M. de Balzac ne sont pas *beaux*, parce qu'ils ne sont pas *vrais*. Ce qu'il raconte, il ne l'a jamais vu, ni senti. Toute la critique d'un pareil livre est dominée par un fait grave, mais irrécusable : il n'y a plus de débauche en France; les libertins sont rares et ne s'affichent plus. Le métier de libertin n'a plus d'apôtres ni de panégyristes. C'est une distraction tout au plus, mais sans verve effrénée, sans entraînement et sans poésie. Bussy-Rabutin ne trouverait plus à écrire aujourd'hui que les scandales de la chambre. Le marquis de Moncade lui-même serait bafoué comme un ridicule anachronisme.

Est-ce donc dans un temps pareil au nôtre, dans un temps où toute la vie se dévoue à deux idées, ennemies acharnées des passions joyeuses et naïves, la richesse et le pouvoir, qu'il convient de fouiller Brantôme et Rabelais? Je ne le crois pas. Les grands poètes, qui ne vont jamais sans une haute raison, l'ont bien compris. La comtesse de Turgis est presque chaste au moment même où elle renverse les flambeaux et prend son poignard pour couper ses lacets.

Essai historique sur la peinture sur verre, *par M. E. H. Langlois.* (1) L'Égypte confiait ses souvenirs au marbre et ciselait dans le roc les légendes des anciens âges; la Grèce et Rome immortalisèrent leur puissance dans des écrits plus durables que le marbre; le moyen âge vint à son tour, saisi de la même passion de parler à la multitude, et de jouer un rôle dans l'avenir, mais ignorant avec délices, et long-temps inhabile à manier le ciseau, ce fut sur le verre qu'il écrivit son histoire. Sur un verre fragile, il se plut à répéter la confession de ses croyances, la représentation fidèle des illustrations contemporaines, la peinture naïve des mœurs, les détails minutieux de la vie privée, puis tous ses frêles monumens qui portaient sa mémoire, il les exposa dans ses temples, et les commit à la garde de Dieu.

Ces verrières, comme les initiés ont continué de les appeler, étaient le palladium de nos pères, et l'objet chéri de leur vénération. Les évêques seuls et quelques lettrés savaient lire, et le clergé qui avait tout intérêt à conserver le précieux dépôt de cette ignorance ne délivrait des idées au peuple que de compte fait, et en les faisant représenter sur les vitraux des abbayes et des cathédrales, car alors il y trouvait son compte.

Une verrière nouvelle et habilement travaillée attirait long-temps la foule, et faisait souvent la fortune d'une abbaye : il y avait sous la verrière un tronc pour... *les âmes du purgatoire.* Ce tronc expliquerait les encouragemens que les évêques et les hauts dignitaires ecclésiastiques ont toujours donnés à cet art, si on n'en trouvait une raison suffisante dans leur zèle pour notre sainte religion. Ainsi tel chapitre métropolitain qui ne donnait que *deux harengs* à l'acteur chargé du rôle de *Jésus* dans le mystère du vendredi saint, votait par acclamation en 1384, en faveur de Guillaume Canonce, artiste habile, une somme de *trente-deux sous* pour huit jours de travail et *trois sous par jour pour son serviteur.* De telles libéralités, et par-dessus tout le suffrage populaire plus cher aux artistes que la faveur des grands, ne tardèrent pas à exciter une noble émulation et à multiplier les talens.

De-là ces chefs-d'œuvre oubliés de nos jours, où il faudrait cependant chercher toute l'histoire de l'art. En effet, les miniatures des missels et livres d'heures, souvent exécutées par des moines ignorans ou par des religieuses, n'ont que le mérite d'un travail de patience, les fresques sont détruites, et les anciens tableaux à l'huile ou à l'eau d'œuf sont presque illisibles, le verre seul a gardé tout l'éclat des premiers jours.

(1) 1 vol. in-8°, orné de sept planches; à Rouen chez Edouard Frère; à Paris, chez Jules Renouard.

Lorsqu'on a admiré, dans les basiliques de Normandie, ces magnifiques peintures éclairées par un soleil brillant, on comprend combien ces effets magiques devaient plaire à des imaginations naïves et avides d'émotions mystiques, et quelle préférence nos pères devaient accorder à ces images diaphanes et fantastiques, sur des sculptures grossières, ou des tableaux obscurs. Toutes les idées religieuses traversaient ce prisme étincelant pour toucher leur âme, toutes les fenêtres d'un temple reflétaient, par mille ogives, les cieux ouverts. Si une tendre mère venait prier pour son fils malade, elle s'agenouillait pour pleurer devant cette madone aux yeux baissés, au front virginal, aux vêtemens de pourpre et d'azur, détachant sur un fond d'or les contours si purs que trouvait Raphaël. Et si le soleil, perçant alors un nuage, venait éclairer de mille feux l'auréole de la vierge sainte, la pauvre mère se levait moins malheureuse, un rayon d'espérance avait glissé dans son âme avec ces torrens de lumière.

Les fidèles se réunissaient souvent par confréries pour offrir à leur église cet objet privilégié de leur vénération, et multipliaient ainsi ces productions curieuses. Il n'y avait alors ni académies, ni systèmes, ni traditions, ni écoles; chaque artiste, n'obéissant qu'à son génie ou à son imagination, ne cherchait à imiter personne, et il résultait souvent de cette liberté les idées les plus poétiques et les plus inattendues.

A l'époque de la renaissance, ce genre de peinture tomba peu à peu en désuétude, et chacun vous dira que le procédé en est entièrement perdu. La vérité est simplement qu'il n'est plus employé. Ce qui faisait l'admiration et l'orgueil des anciens âges est tombé dans l'oubli et confié à la surveillance de fonctionnaires peu soigneux de tels intérêts. La garde de Dieu n'est plus suffisante pour des chrétiens de nos jours; s'il faut entrer en masse dans un temple, à défaut des clefs du sacristain une précieuse verrière devient une large porte pour le peuple-roi, un coup de pierre fait souvent mille morceaux d'un saint sans défense et jusque-là respecté; des amateurs enthousiastes utilisant leurs visites aux anciens monumens emportent sous le manteau de précieux fragmens; qui une vierge, qui un Dieu, qui un diable, et si nous établissons une progression géométrique, dans quelques années il ne restera pas, je crois, de tant de richesses de quoi garnir un œil de bœuf.

Les derniers restes de cet art courant de si grands périls, M. Langlois ne pouvait publier plus à propos ses curieuses recherches. Là sont passés en revue et représentés par des planches fidèles les vitraux les plus célèbres de tous les pays, les uns religieux, d'autres historiques, d'autres d'une liberté qu'un boudoir proscrirait, et qu'on s'étonne de trouver dans la maison du Seigneur. Tout cela décrit avec une grande clarté, et mêlé de réflexions savantes et de piquantes anecdotes, présente le plus grand intérêt, et fait honneur à l'érudition de M. Langlois comme antiquaire et à son bon jugement comme critique. Le livre est du reste fort bien exécuté.

VOYAGES

ET

AVENTURES SUR MER

DE NARCISSE GELIN,

PARISIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Narcisse Gelin eut l'idée de voir la mer, en regardant un moulin a vent.

Narcisse Gelin était un bon jeune homme, bien doux et bien honnête; son père, Bernard Gelin, qui tenait un magasin de merceries, rue du Cadran, lui fit donner une éducation libérale.

Aussi à dix-neuf ans, trois mois et un jour, Narcisse Gelin ayant terminé sa philosophie, aurait pu, s'il eût voulu, raisonner fort proprement sur l'âme et sur les idées innées; mais Narcisse préféra ne pas raisonner du tout.

Doué d'une imagination ardente, vagabonde, puissante et

1er Mai 1832

désordonnée, sentant bouillonner en lui l'âme d'un poète, il dit à son père Bernard Gelin : — Je serai poète..... je suis poète. — Sois donc poète, dit Bernard, qui exécrait ses voisins et adorait son fils. — D'autant plus, ajouta-t-il, que ça vexera Jamot l'épicier, dont le fils n'est qu'un homme de lettres.

Et voilà comment Narcisse fut poète.

Du jour où Narcisse fut poète, il allait en coucou chercher la poésie aux Batignolles, à Vincennes et aux prés Saint-Gervais. Il se pâmait devant les arbres poudreux des grandes routes, s'extasiait devant les moulins à vent, *dont la meule insouciante broie également le froment du riche et du pauvre, et dont les ailes agitées par le vent ressemblent aux voiles d'un navire...*

A cette pensée de navire, Narcisse Gelin, qui n'avait jamais vu de navire, tressaillit. Tout-à-coup une pensée soudaine l'illumina. La véritable poésie n'est pas décidément sur terre, se dit-il; elle est sur mer: là, une vie rude et énergique; là, des tempêtes; là, des combats; là, des hommes forts; là, des hommes âpres; là, des hommes à part... — Je verrai la mer, j'irai sur mer.

Et retournant à la boutique paternelle, il tourmenta, obséda, taquina, tortura tant et si bien Bernard Gelin, que le bonhomme fit une petite pacotille d'objets qui devaient parfaitement se vendre aux colonies, — y ajouta cinquante louis, quelques larmes et sa bénédiction; embrassa Narcisse, et le conduisit à la diligence de Brest.

Or, il avait choisi Brest comme lieu d'embarquement, parce qu'un cousin de sa mère était écrivain du port.

Narcisse arrivant à Brest fut droit chez le cousin, lui exposa ses desirs, sa volonté de poète, et lui demanda ses conseils.

Le cousin était justement l'intime du capitaine de *la Cauchoise*, jolie goëlette en chargement pour la Martinique.

Le cousin arrêta le passage de Narcisse Gelin sur *la Cauchoise*. Narcisse eût voulu un nom peut-être plus poétique, plus sonore. *La Cauchoise* lui paraissait assez vulgaire; pourtant il se décida, le choix étant très borné dans ce port militaire.

Mais en vérité, il eût bien donné dix louis de plus pour que la goëlette se fût nommée *l'Ondine* ou *la Phébé*. Il fallut donc se résigner, d'ailleurs il comptait se dédommager sur le nom du capitaine, car le capitaine devait s'appeler au moins d'*Artimon* ou *Stribord*. — Point, le capitaine s'appelait *Hochard!!!* — Malgré son bon naturel, ce fut un tort que Narcisse ne lui pardonna jamais.

On attendait un vent favorable pour sortir du goulet, et ce fut un beau jour pour Narcisse, que le jour où son cousin lui dit : Il faut pourtant faire connaissance avec votre navire, allons à bord.

Ils s'embarquèrent à *Recouvrance* dans un bateau de passage, et se dirigèrent vers *la Cauchoise,* mouillée en grande rade pour faciliter son appareillage. — La houle était forte; le canot, petit et conduit par un *plougastel,* roulait d'une affreuse manière. — Narcisse comptait sur un accident, une émotion forte. Il n'eut que mal au cœur.

On accosta la goëlette. — Narcisse faillit tomber deux fois à l'eau, mais avec l'aide du cousin, il se guinda sur le pont.

En le parcourant d'un air effaré, il cherchait des visages rudes, marqués, bronzés, des têtes de forban. — Il vit trois Bas-Normands blonds, frais et roses, qui buvaient du cidre sur l'avant, et jouaient à la drogue.

Deux autres marins lavaient et étendaient du linge sur l'avant du navire.

— Il ne leur manque plus que de repasser pour être de parfaites blanchisseuses, pensa Nacisse avec une cruelle répugnance.

Narcisse fut introduit chez le capitaine *Hochard;* le capitaine n'était pas seul, il fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir, et continua la conversation qu'il avait commencée avec un homme d'un embonpoint extraordinaire, qui se tenait debout devant lui.

Narcisse put à son aise examiner le lieu où il se trouvait : c'était une petite chambre boisée comme à terre, un canapé comme à terre, des chaises, une table, un plafond, une fenêtre, des gravures encadrées, tout cela comme à terre.

Narcisse soupira, et avant d'abaisser ses regards sur le capi-

taine, il se figura, par la pensée, l'homme qui devait commander à la tempête, braver les élémens en furie. — Il devait avoir six pieds, un crâne de granit et des yeux flamboyans. — Il regarda et vit M. Hochard : c'était un homme de quarante ans à-peu-près, d'une taille moyenne, maigre, d'une physionomie insignifiante, fort poli, des manières communes, mais prévenantes; de plus, il portait une perruque blonde, des boucles d'oreille, une redingote marron, un gilet noir, un pantalon bleu, des bas blancs et des souliers à boucles. — Il est impossible de se rendre compte de l'affreux serrement de cœur qu'éprouva Narcisse, quand il eut complété cet ignoble et prosaïque signalement.

De ce moment, il se proposa de demander au cousin s'il n'y aurait pas moyen de débarquer en accordant une indemnité au capitaine.

Pour se distraire, il se prit à examiner l'interlocuteur de M. Hochard.

On l'a dit, l'interlocuteur était fort gros, d'une haute taille, chauve et très coloré; deux petits yeux gris toujours en mouvement, donnaient une rare expression de vivacité à sa bonne et joviale figure; son costume était celui d'un homme du peuple, une veste et un pantalon.

—Allons, allons, monsieur le capitaine, disait le gros homme, soyez raisonnable, ne rançonnez pas un pauvre diable comme moi; — en vérité, 600 francs pour moi et mes caisses..., c'est aussi par trop cher...

— Comme vous voudrez, répondit le capitaine, mais je n'ai qu'un prix, et je ne fais jamais marchander mes chalands.

—Ses chalands!....—Narcisse n'y tenait plus, il se croyait assis près du comptoir paternel de la rue du Cadran.

— Mais enfin, disait le gros homme, que fait un homme de plus ou de moins sur un équipage comme le vôtre.... monsieur le capitaine?

— Cela fait un dixième, voilà tout.

— Eh bien!... dix au lieu de neuf, puisque je ne demande qu'à manger avec vos matelots, monsieur le capitaine.

— Je n'ai pas deux prix, je vous l'ai déjà dit, répondit imperturbablement le froid M. Hochard. — Je ne surfais jamais.

Ces débats faisaient bouillir l'âme de poète de Narcisse.

— Allons donc, puisqu'il faut en passer par là, dit le gros homme avec un profond soupir; mais une dernière condition, monsieur le capitaine : mes caisses ont besoin d'air, je ne voudrais pas qu'elles fussent descendues dans la cale au moins, — vous savez ce qu'elles contiennent, et l'humidité les pourrait gâter.

— On les placera dans le faux-pont.

— Et je pourrai les visiter quand il me plaira, monsieur le capitaine?

— Quand il vous plaira....

— Voilà votre argent, — c'est chose faite, monsieur le capitaine, dit le gros homme en tirant un sac de sa poche. Il paya en or, salua, et sortit en trébuchant.

— En voilà un qui n'a pas le pied marin, dit le cousin.

— C'est un pauvre diable ; il va faire voir des figures de cire aux Antilles, dit le capitaine...

— Mais, mon cher, sa pacotille fondra au soleil, riposta ingénieusement le cousin.

— Ma foi, ça le regarde. — Puis, saluant Narcisse, M. Hochard continua avec sa voix monotone :

— Mais nous ne fondrons pas, nous autres, je l'espère bien; aussi je suis enchanté, monsieur, de faire votre connaissance, j'ose croire que nous nous entendrons bien, vous serez ici comme chez vous, comme à terre, mon Dieu.... Pas la moindre différence. Je vous le répète.....comme à terre.

Ici une grimace significative de Narcisse Gelin.

— Nous sommes au mois de juillet, nous appareillerons avec une brise faite, nous gagnons les Açores, les vents allizés, et nous arrivons à la Martinique.....comme sur des roulettes.

Narcisse était désespéré...

— Pourtant, capitaine, fit-il, on n'a jamais vu de traversée sans tempête... sans...

— Bon Dieu! que dites-vous là, mon cher monsieur? je suis

à ma vingt-et-unième année de navigation, et excepté quelques petits coups de vent par-ci par-là, j'ai toujours été favorisé de temps superbes..... de temps magnifiques.

—Que le diable t'étrangle, toi et tes temps superbes, — pensa Narcisse, malgré le peu de logique de ce souhait.

—Si nous partions au mois de février ou mars, je ne dis pas, nous aurions bien à craindre quelque petite queue d'équinoxe, mais au mois de juillet!.... ajouta-t-il avec un air de joyeuse et intime conviction ; ah! mon Dieu!.... au mois de juillet.... vous ne vous apercevrez seulement pas que vous avez quitté la terre....

— Comme c'est agréable, pensa Narcisse. Aussi, prenant son parti violemment: — Ne pourrai-je pas débarquer de votre bord, monsieur? demanda-t-il au capitaine.

— Dieu du ciel! et pourquoi? Où trouverez-vous un meilleur navire, monsieur? Et quel équipage! Des Bas-Normands doux et rangés comme des filles! ça se mène avec un fil; jamais un mot plus haut que l'autre, c'est sage et tranquille, jamais ça ne jure... Voyez-vous, pour la morale ou non, j'ai mes principes là-dessus, et je m'en suis bien trouvé; aussi est-ce moi qui ai toujours à passer les religieuses que le gouvernement envoie aux colonies, et je vous assure que les saintes filles n'ont jamais eu à rougir d'un mot inconvenant...

— Allons... il ne manquait plus que cela, dit impétueusement Narcisse...

— Sans doute, monsieur, je vous le répète, pour les égards, la sûreté, la tranquillité et les bonnes mœurs, vous ne trouverez jamais mieux que *la Cauchoise*... Aussi croyez-moi, restez-y. — D'ailleurs votre passage est arrêté, payé d'avance, signé; il me serait impossible de vous rendre un sou de ce que vous m'avez donné. — C'est la loi maritime. Si vous voulez voir les ordonnances....

— Non, monsieur, c'est inutile, dit Narcisse attéré, foudroyé. — Le mal est fait, je le subirai, mais c'est une leçon dont je profiterai... Et comme le capitaine Hochard allait recommencer ses litanies sur la sûreté, les égards et la politesse..., Narcisse re-

monta courroucé sur le pont, descendit furieux dans son canot, et ne reparut à bord de *la Cauchoise* que le jour de l'appareillage. Ce jour-là, il avait rencontré sur le port l'homme aux figures de cire, qui lui avait proposé de prendre une chaloupe à eux deux pour porter leurs bagages.

Narcisse y consentit, serra le cousin dans ses bras, et lui dit les larmes aux yeux : Vous le voyez, cousin... vous le voyez... un temps magnifique, un petit vent de nord-est, une mer superbe... Comme c'est amusant!... Embarquez-vous donc après cela... Cherchez donc des émotions, des mœurs tranchées! Ah! si c'était à refaire...

L'homme aux figures de cire interrompit ces lamentations, en faisant observer que la goëlette avait déjà fait deux fois le signal de venir à bord.

Narcisse se précipita dans la chaloupe en maugréant.

— Vous n'avez jamais navigué, monsieur? lui demanda le gros homme.

— Non, et vous?

— Moi, mon Dieu, non, pas plus que vous, mon bon monsieur, je m'en vais *aux Iles* pour montrer ces figures-là... et tâcher de gagner mon pauvre pain.

— Que représentent vos figures? demanda machinalement Narcisse.

— Cette caisse-là..., répondit le gros homme en montrant une des deux boîtes (elles avaient chacune à-peu-près six pieds de long sur quatre de large et d'épaisseur), celle-là représente la Passion de notre Seigneur, mon bon monsieur, et celle-ci le grand Napoléon, un Albinos aux yeux rouges, et notre sainteté le pape, mon bon monsieur...

— Ça m'est bien égal, pourquoi me dites-vous cela? répondit Narcisse, enchanté de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

— Je vous dis cela, dit le gros homme avec soumission, parce que vous me le demandez, mon bon monsieur.

— Laissez-moi tranquille, je ne vous parle pas, entendez-vous, intrigant!.... hurla Narcisse, qui rugissait en voyant

les rayons d'un beau soleil de juillet étinceler sur les vagues.

On accosta la goëlette.....

Le gros homme fit monter ses caisses à bord avec des précautions inouies, et surveilla lui-même leur emménagement. Du reste, il amusa beaucoup les matelots bas-normands par la maladresse avec laquelle il descendait les échelles des panneaux, et ces bonnes gens riaient aux larmes en lui nommant les mâts et les manœuvres, dont il écorchait les noms de la façon du monde la plus grotesque.

Le soir, à cinq heures un quart, *la Cauchoise* donna dans la panne, sortit du goulet, et suivit le cap à l'ouest-sud-ouest par un joli frais de nord-est.

Narcisse resta sur le pont jusqu'au coucher du soleil, et au moment où cet admirable spectacle *rallumait en lui le flambeau de la poésie,* comme il allait savourer cet imposant tableau, qu'il regardait comme une compensation bien due à ses éternelles déceptions, il fut pris du mal de mer, et deux matelots le descendirent dans sa couchette.

L'homme aux figures de cire resta sur le pont jusqu'au soir, et continua d'amuser les quatre marins de quart par son ignorance nautique.

Seulement, au moment de descendre dans le faux-pont, passant près du taquet, qui retenait l'écoute de grande voile, il s'aperçut que cette manœuvre n'était pas assez serrée, et regardant bien si personne ne l'observait, il raidit ce cordage, en le tournant en croix autour du taquet avec l'habileté d'un marin consommé; puis il alla voir ses caisses.

CHAPITRE II.

Des Choses surprenantes que vit Narcisse Gelin dans l'entrepont de la goelette.

Narcisse Gelin ne dormait pas, Narcisse Gelin invoquait, — je ne dirai pas Dieu, car Narcisse avait reçu une éducation

libérale, et le beau de l'éducation libérale est de ne pas croire en Dieu, — mais Narcisse invoquait Apollon et les Muses. Le bon jeune homme croyait aux Muses.... — Muses, disait-il, envoyez-moi, s'il vous plaît, un évènement, une tempête, un naufrage... quoi que ce soit... Mais de la poésie, pour Dieu, de la poésie! J'ai quitté la boutique paternelle, mon foyer domestique, Paris, mon département, mon pays! la France! ma belle France, et vous comprenez bien, Muses, que ce n'est pas pour vivre avec des commerçans, entendre parler commerce et marché, poivre et sucre..... que l'on s'abandonne aux caprices des flots, au souffle dévorant de la tempête... Ainsi de la poésie!.. O Muses!... quelque chose de tranché, de heurté, de bizarre, de terrible... s'il vous plaît. Je ne sais si les Muses l'entendirent, mais il se passa tout-à-coup quelque chose de fort singulier dans l'entrepont de la goëlette.

Le *cadre* (ou lit) de Narcisse était suspendu à l'arrière de cet entrepont, au milieu d'un petit entourage en toile qu'on lui avait galamment installé; mais cette toile ne joignant pas juste au plafond, un espace restait vide, et à travers cette lucarne improvisée, Narcisse put jeter un coup-d'œil investigateur dans le faux-pont.

Cet entrepont était faiblement éclairé par la lueur d'un fanal placé près de l'archipompe, et cette lueur donnait en plein sur les deux caisses de l'élève de Curtius, posées droites et appuyées sur la muraille du navire.

Tout-à-coup Narcisse aperçut une masse qui lui parut d'abord informe, mais qui se dessina bientôt. Dans cette masse, il reconnut le gros homme, l'homme aux figures de cire. — Le vil industriel vient voir ses caisses, pensa Narcisse. Va! butor à l'âme vénale, pense à ton commerce; penses-y, au lieu de rester sur le pont. Puisque tu es assez heureux, assez robuste, pour ne pas éprouver le mal de mer, au lieu de te laisser aller au doux *far niente* de tes rêveries, à voir trembler dans la mer les étoiles du ciel, à entendre..... — Mais Narcisse interrompit tout-à-coup sa période, ouvrit des yeux énormes, suspendit sa respiration. Il crut rêver. — L'homme aux figures de cire s'était approché

de ses caisses, et, après un moment d'incertitude, il avait poussé un ressort. — Le couvercle de la première caisse s'abaissait, et, à la lueur incertaine du fanal, Narcisse aperçut dans le fond trois figures. Quelles figures! et ce n'était ni un Albinois, ni le grand Napoléon, ni sa sainteté le pape.

— C'est sans doute la caisse à la Passion, pensa Narcisse; mais je ne vois pas le Christ.

En effet il n'y avait pas de Christ non plus.

— Après tout, pensa encore le fils du mercier, il ne les a pas habillées pour la route, de peur d'abîmer leurs costumes.

Mais voici que la scène change.

A un mot que dit le gros homme, les trois figures quittent le fond de la boîte, en sortent, et s'avancent empésées, droites et raides.

— Cet homme-là est un sorcier ou un furieux mécanicien, se dit Narcisse en sentant le froid lui gagner les reins.

Mais voici que les trois figures étendent les bras, se détirent, se secouent, et rajustent les haillons dont elles sont couvertes.

— Pour le coup, ceci devient trop poétique : c'est forcé; *ce n'est pas nature*, pensa Narcisse en retombant glacé sur son oreiller.

Mais il voulut voir tout, jusqu'à la fin, le dénoûment de cette scène. Son âme de poète se tendit, fit effort, et Narcisse Gelin se redressa et continua de regarder. Quand il se remit à sa lucarne, le gros homme avait sans doute ouvert aussi la boîte à *la Passion;* car, au lieu de trois, ils étaient six, sans compter l'industriel, six armés jusqu'aux dents, — et la lumière du fanal luisait, étincelait sur les lames de longs poignards, dont ils assuraient la garde dans leurs larges mains.

— Sommes-nous parés? dit le gros homme à voix basse.

— Oui.....

— Adieu! —Vat! fit le Curtius. — Et lestes et adroits comme des chats sauvages, ils se hissèrent par les deux panneaux entrouverts.

Narcisse Gelin n'eut pas la force de pousser un cri; la sueur

ruisselait de son front : il commençait à comprendre que ce pouvait bien être des pirates.

Et ce doute se changea en conviction, lorsque, après quelques cris étouffés, quelques trépignemens sur le pont, il y eut un moment de silence à bord de *la Cauchoise*, et puis qu'un immense et retentissant *hourra* ébranla la goëlette jusque dans sa membrure.

Tout-à-fait fixé sur la moralité du gros homme, Narcisse le considéra dès-lors comme un chef de pirates, et l'Albinos, le grand Napoléon, sa sainteté le pape, Jésus-Christ et les acteurs de la Passion comme des scélérats de sa troupe, qui pouvaient avoir jeté à l'eau le capitaine Hochard et ses matelots, les estimables Bas-Normands, qui avaient de si bonnes mœurs. Il y avait du vrai dans ses conjectures; et, par une singulière fatalité, par un étonnant caprice de notre organisation, cet évènement, qui devait le mettre en liesse et joie, puisqu'il lui promettait une vie rude et forte, des mœurs tranchées, heurtées; cet évènement, dis-je, le trouva froid, prosaïque : on eût dit que son âme de poète avait été frappée du même coup de poignard qui frappa au cœur l'honorable M. le capitaine Hochard.

Et Narcisse Gelin commença de trouver le pauvre M. Hochard un être assez poétique, il le regretta même : il le poétisa aux dépens du gros élève de Curtius; il poétisa tout, jusqu'aux matelots bas-normands, qu'il avait maudits, eux si roses, eux si frais, eux si bonnes gens : il vit une belle opposition entre ces hommes si simples et les périls continuels qui les assiégeaient. Cette bonhomie au milieu de la tempête lui parut sublime; cette goëlette transportant tout-à-l'heure d'un monde à l'autre cette petite colonie, simple, bonne, naïve, comme un tableau de Téniers, lui parut avoir aussi sa poésie à elle, une poésie qu'il préférait de beaucoup à celle de *la Cauchoise* de maintenant, montée par une demi-douzaine de scélérats, allant porter partout le meurtre et le pillage.

Et il se fit aussi une singulière révolution dans ses sympathies littéraires. Il se prit à adorer Gessner et ses idylles, ses jolis moutons si blancs, son gazon si frais, ses arbres si verts, ses fleurs si par-

fumées : oh ! qu'il regrettait ses bergers et leurs flûtes, et leurs danses, et leurs chants, et la violette, et le corset des jeunes filles, et la cloche du soir, et le bêlement des troupeaux, et la nuit paisible et pure du joli village qui se mire aux eaux limpides du lac !....

— Oh ! disait Narcisse en se roulant dans sa couverture avec un frisson prodigieux.... oh ! voilà une poésie vraie, douce et consolante ! oh ! que je donnerais maintenant les vagues les plus monstrueuses pour un petit ruisseau qui glisse sur le sable, — les figures les plus tannées, les plus cicatrisées, pour une douce et gracieuse figure d'enfant ou de jeune fille... — un ciel noir, orageux, fût-il sillonné de mille éclairs, et déchiré par les éclats de la foudre, pour le ciel pur et riant du mois de mai, au lever d'un beau soleil.

De pensées en pensées, de peurs en peurs, de regrets en regrets, Narcisse gagna le point du jour. Il commençait à voir sa position en face.—Que vont-ils faire de moi ? se disait-il....

— Il allait peut-être se répondre à lui-même, lorsqu'un coup de canon retentit longuement sur l'immensité de la mer...

— Qu'est-ce que cela ? pensa Narcisse; je n'ai pas vu de canon à bord...

Un bruit sec, accompagné d'un sifflement assez aigu, l'étonna bien davantage, surtout quand il vit un boulet d'une jolie taille entrer par le flanc du bâtiment, ricocher sur le plancher, du plancher au plafond, et du plafond aller se loger à moitié dans le bord opposé...

— Je suis perdu, dit le poète, les dents serrées, en s'évanouissant de terreur.

CHAPITRE III.

Ce qui advint a Narcisse Gelin, et comment il eut de terribles sujets de stupéfaction.

Quand Narcisse Gelin revint à lui, il était au grand air, sur le pont de la goëlette, les fers aux pieds et aux mains, placé

entre deux marins vêtus d'un pantalon blanc, d'une veste bleue, et d'un petit chapeau couvert d'une coiffe blanche, fort propre; chacun était armé d'un sabre.

Il tourna la tête, le malheureux, et vit l'homme aux figures de cire accommodé comme lui, et ses six compagnons vérouillés et cadenassés de la même façon, soumis à la même surveillance.

Puis à une encablure de la goëlette, un beau brick de guerre, étroit, hardi, élongé, — pour le moment en panne, et portant à sa corne un large pavillon bleu, à croix rouge et blanche dans un de ses angles. — C'était le pavillon anglais.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, dit Narcisse en s'adressant au gros homme, ce que tout cela signifie?

—Tiens, cet autre!.. Je n'y pensais plus... Cela signifie, mon garçon, que dans un quart d'heure... mais, dis-moi, tu vois bien les vergues de ce brick.....

— Qu'entendez-vous par les vergues? fit gravement Narcisse...

— Ah! l'animal!... — Ce bâton qui croise le mât en travers... Comprends-tu?

— Je comprends.

— C'est heureux. — Vois-tu au bout de cela un homme accroupi, à cheval sur ce bâton...?

— Je vois l'homme accroupi.

— Sais-tu ce qu'il fait?

— Je ne sais pas ce qu'il fait.

— Il arrange une corde.

— Pour...?

— Pour... pour nous pendre.

— C'est-à-dire..., pour *vous* pendre... *vous*, mais pas moi.

— Ah! c'te farce..., toi comme nous, donc; tiens, est-il bégueule celui-là!

—Je ne suis pas bégueule, mais vous comprenez bien, mon cher ami, que cela ne peut pas être, vous êtes des pirates, à la bonne heure, mais je ne suis pas pirate, moi; je m'appelle Narcisse Gelin, poète connu et domicilié à Paris, passager à bord, et pas du tout de votre bande...

— Alors dis-leur... c'est trop juste...

— C'est ce que je compte faire... Heureusement voici venir un officier.

Prenant alors l'air aussi digne que possible, tempéré pourtant par une nuance de soumission, Narcisse Gelin commença en ces termes :

— Je dois éclairer votre conscience, monsieur l'officier : — parti comme passager à bord de *la Cauchoise*, c'est un heureux hasard que je n'aie pas partagé le sort de l'infortuné capitaine et de ses malheureux ma...

L'officier l'interrompit alors en anglais, d'un air irrité, et donna dans cette langue un ordre aux matelots qui serrèrent les pouces de Narcisse, de façon à les briser...

— Eh bien! reprit le gros homme, sais-tu ce qu'il vient de dire?....

— Mon Dieu, non...! reprit Narcisse tout tremblant, en regardant ses pouces.

— Il vient de dire, — bâillonnez ce chien, et voilà...

— Mais il n'entend donc pas le français?

— Pas un mot, ni lui, ni les autres.

— Mais, Dieu du ciel, vous savez l'anglais, vous...

— Comme ma langue propre..., mon fils.

— Mais alors, dites-lui.... tout... bien vite.

— Du tout... tu m'as appelé *intrigant* dans la chaloupe. — Tu seras pendu... ça t'apprendra.

Narcisse allait répliquer, mais le bâillon l'en empêcha.

Il fit bien quelques gestes assez démonstratifs, mais cette pantomime toucha peu les Anglais.

— Pour te consoler, lui dit le gros homme, je vais t'expliquer tout cela, il est bien juste que tu saches pourquoi l'on te pend.

— Je m'appelle Benard, depuis vingt ans que je fais la course; il y a environ six mois, je montais un lougre, et quel lougre, mon fils! — Je rencontre un brick anglais marchand, qui revenait de Lima, chargé de gourdes, je l'attaque et le prends. — Comme il était mauvais marcheur, je le coule lui et son équipage, je garde les

gourdes et je file... Ce gredin de brick que tu vois là... me pince au vent le lendemain; je lui parais suspect, il vient à mon bord, visite tout, trouve les gourdes, quelques paperasses du capitaine que l'on avait bêtement gardées, et il comprend l'histoire. — Au lieu de nous faire tous pendre comme il en avait le droit, et comme il va le faire tout-à-l'heure, il nous met tous aux fers, et nous mène en Angleterre pour faire un exemple. Ma foi là, je me tortille tant des pieds et des mains, que je dérape du ponton, je file à la côte, je fais marché avec un contrebandier qui me débarque à Calais. De Calais je viens à Brest. — Je vois cette jolie goëlette en armement, je fais mon plan avec des amis que j'embauche; la malice des figures ne va pas mal; cette nuit, nous envoyons le capitaine d'ici par-dessus le bord avec ses dix faï-chiens de Normands; tout va bien, très bien, et il faut qu'au petit jour, nous ayons pour réveil-matin une visite de ce gueux d'Anglais, — le même de la fois du lougre, c'est un entêtement ridicule de la part du bon Dieu : enfin l'Anglais, ce gueux de *même* Anglais est venu à bord, a visité les papiers, m'a reconnu, et comme j'ai tout avoué, vu que sans cela j'aurais été pendu tout de même, il va faire notre affaire tout de suite, pour que ça ne soit pas remis indéfiniment, nous souquer à tous un bout de filin autour du cou, car il est bien sûr de ne pas rencontrer parmi nous un cardinal ou un évêque. — Je te parie que dans une heure, quoique tu m'aies l'air d'un chanteur, tu auras la respiration si gênée, que tu ne pourras pas seulement chanter, *j'ai du bon tabac*... Ah! mais voilà le signal, pavillon rouge en berne, c'est la danse..... Adieu, mon agneau.... Aussi, pourquoi diable m'as-tu appelé intrigant!

Il était moralement et physiquement impossible à Narcisse Gelin de répondre un mot; il se résigna, se confia à la Providence, ferma les yeux, et sentit son cœur faillir.

Il ne pensait plus du tout à la poésie, et tout ceci était poétique pourtant, ce beau ciel, cette mer bleue, ces pirates garrottés, ces costumes pittoresques, cette justice si franche et si brutale, ce Benard avec sa force colossale, sa vie errante, ses crimes, sa piraterie.

Il faut l'avouer à la honte du fils du mercier, rien de tout

cela ne trouva écho dans son âme : il ne pensait qu'à une chose, à la corde qui allait lui serrer le cou, et d'avance son gosier se contractait tellement, qu'il n'aurait pu avaler une goutte d'eau. Le pirate Benard avait merveilleusement deviné le phénomène physiologique. Ainsi qu'il l'avait annoncé à Narcisse Gelin, ce dernier eût été dans l'entière impossibilité de chanter : *J'ai du bon tabac*.

On passa les pirates l'un après l'autre à bord du brick.

L'un après l'autre on les hissa au bout-dehors de la grande vergue, au bout d'un cartahut, en réservant Benard pour la *bonne bouche*, comme il disait plaisamment. Narcisse Gelin et Benard restaient tous deux seuls : — Après vous, lui dit Benard en ricanant; et quand le fils du mercier se sentit guinder au bout du cordage, les derniers mots qu'il entendit furent : Ah ! je suis un intrigant! . . . .

Plaignez le poète.

— C'est tout de même vexant de manquer une aussi belle affaire, murmurait Benard à moitié chemin de la vergue.

Quand sa tête toucha la bouline : — Ah ! dit-il, voilà que je vais faire *couic*. . . . .

Et puis ce fut tout : les corps des forbans furent jetés à la mer.

On mit un équipage à bord de la goëlette, qui gagna Portsmouth avec le brick. . . . . .

. . . . . .

Le père de Narcisse Gelin dit quelquefois d'un air de supériorité à son voisin Jamot l'épicier : Mon fils le poète est *aux îles*. . . . . Il fait une fameuse fortune!

Depuis trois mois il attend une lettre de Narcisse.

EUGÈNE SUE.

PSYCHOLOGIE CRIMINELLE.

LOUVEL.[1]

Par un jour de carnaval, le mardi gras 13 février 1820, vers onze heures du soir, le duc de Berry reconduisait, à la porte de l'Opéra, la princesse sa femme, fatiguée des plaisirs de la soirée, et venait de lui présenter la main pour monter en voiture, quand un homme, se glissant entre le factionnaire qui présentait les armes, et le mur, s'élança sur le prince; et le saisissant par l'épaule gauche, le frappa vivement d'une arme aiguë dans le côté droit. Le malheureux prince, qui d'abord n'avait rien senti, tomba baigné dans son sang, s'écriant qu'on l'avait assassiné. Un coup de poignard venait de tuer dans sa personne toutes les espérances des Bourbons de la branche aînée: la race s'éteignait en lui, et il ne fallait rien moins qu'un miracle pour la ressusciter.

(1) Nous pouvons garantir l'authenticité de tous les détails contenus dans cet article, et la scrupuleuse exactitude de toutes les paroles que l'on a attribuées à Louvel. (*Note du D.*)

Cependant le meurtrier, s'enfuyant à toutes jambes par la rue de Richelieu, et se dirigeant vers le boulevard, où une brillante illumination trahissait sa fuite, était arrêté au coin de l'arcade Colbert; on l'entraînait au corps-de-garde, sans que ceux qui l'avaient saisi fussent bien certains de tenir le vrai coupable. C'était un homme de taille moyenne, à cheveux et sourcils châtains-bruns : il était vêtu d'une redingote bleue, d'une cravate et d'un gilet noirs, son teint était pâle; sa figure, d'un ovale et de traits réguliers, avait quelque chose de délicat et d'assez remarquable; ses yeux bleus et enfoncés ne manquaient pas de vivacité, et tout l'ensemble de sa personne, bien que ses oreilles portassent des marques anciennes d'anneaux, annonçait un homme assez distingué, ou peut-être un ouvrier dont la mise soignée et presque coquette répondait à la fête de ce jour. Interrogé, il déclara, sans hésiter et d'un ton calme, se nommer Louis-Pierre Louvel, natif de Versailles, âgé de trente-sept ans, ouvrier sellier aux écuries du roi, place du Carrousel; et il dit, d'un ton aussi calme, qu'il était l'assassin du duc de Berry.— « Monstre, s'écria M. de Clermont-Lodève, qui l'avait suivi au « corps-de-garde, monstre, qui t'a poussé à ce crime? — C'était « pour délivrer mon pays de ses plus cruels ennemis », répondit Louvel.—Puis il ajouta : « Depuis 1814, je médite ce projet, je « l'ai conçu à Metz, il y a six ans, et j'ai souvent suivi le prince « dans ses chasses pour le frapper. » A l'instant on se jeta sur lui, on lui mit des menottes dont la rude étreinte lui fit presque perdre connaissance; et M. Anglès, préfet de police, accompagné d'un lieutenant de gendarmerie, le conduisit dans sa voiture au ministère de l'intérieur, où son interrogatoire se prolongea jusqu'au lendemain sept heures du soir. Puis le coupable fut mené à la Conciergerie, d'où il ne sortit que deux ou trois fois pour l'instruction du procès, et enfin pour son exécution, le 7 juin suivant.

Son cachot était situé à l'extrémité la plus reculée de la Conciergerie, et l'on ne pouvait y parvenir que par une suite de corridors longs et sombres, dont l'air putride et malsain était corrompu par la vapeur suffocante des lampes qui y brûlaient

nuit et jour. Une étroite fenêtre, garnie de barreaux de fer, et rejetée dans un enfoncement, donnait à peine quelques heures de clarté au prisonnier. Pour lui, les bras constamment enfermés dans la *camisole,* libre de ses liens seulement aux heures des repas, calme et tranquille comme à l'instant de son arrestation, il demeurait presque tout le jour assis sur le pied de son grabat, ou parfois se promenait dans sa chambre, longue à peine de huit ou dix pas, et qu'occupait encore en partie l'officier de police chargé de le surveiller sans cesse. Durant sa longue captivité, il rompait la monotonie des heures et d'un continuel silence pour rappeler les circonstances de sa vie, celle de son crime, ou s'occuper des insignifiantes péripéties qui venaient distraire de loin en loin son agonie. « J'ai conçu mon projet, disait-il, en 1814, et la « première pensée m'en vint à l'esprit, pendant que je faisais « faction sur les remparts de Metz, où je servais comme garde « national. Depuis quelques semaines nous étions bloqués par les « étrangers, quand j'appris par les journaux, que je lisais alors, « mais que je ne lis plus depuis, car leur contenu me fait mal, que « les Bourbons revenaient en France et allaient monter sur le « trône. Dès ce moment, je jurai leur mort; car, à mes yeux, le « plus grand crime qu'un Français puisse commettre, c'est de « rentrer dans sa patrie avec l'aide des ennemis. D'ailleurs les « Bourbons avaient déjà porté les armes contre la France, et je « ne pouvais le leur pardonner. Je rendais service à mon pays en « les frappant, et j'étais prêt à affronter tous les supplices pour « accomplir mon dessein. J'ai attendu l'occasion six années en- « tières, épiant l'instant favorable, le manquant quelquefois « seulement par hasard, d'autres fois par faiblesse : mais enfin « le coup est fait; et vous me verrez aussi tranquille sur l'écha- « faud que je le suis ici, que je l'étais en faisant mon métier de « sellier, que je l'ai toujours été. » — L'officier de police n'écoutant point ces paroles, ou feignant de ne les point écouter, le prisonnier se tut et regarda silencieusement le gardien, qui, prenant ses souliers, en détachait les cordons, de peur que le détenu n'essayât de s'en servir pour se détruire. Louvel haussa dédaigneusement les épaules, et l'expression de ses yeux dit assez

combien il se serait méprisé lui-même, s'il eût été coupable d'une si lâche pensée. La nuit était avancée, et bien que ce fût la première qu'il passât dans sa prison, son sommeil fut aussi calme et aussi profond que si la veille sa main n'eût point assassiné un homme.

Le lendemain, une forte escorte vint le chercher vers midi pour le conduire au Louvre. Dans une des salles du rez-de-chaussée, tendue de noir, le corps du prince avait été déposé, couvert encore de sa chemise sanglante, et caché d'un simple drap. Plusieurs grands officiers de la couronne l'entouraient. Des courtisans y étaient venus, aussi nombreux peut-être et aussi flatteurs, que si le prince eût encore vécu. Un évêque était parmi eux; nous ne saurions dire lequel. M. Bellart, procureur-général, et quelques autres magistrats étaient aussi présens. On fit approcher Louvel; et avant qu'il n'eût le temps de savoir ce qu'on voulait de lui, un domestique ayant tiré le drap, le cadavre parut aux yeux du meurtrier avec toute sa pâleur, et sa blessure encore saignante : « Reconnaissez-vous cette blessure et ce « poignard qui l'a faite?—Oui », répondit Louvel, dont le visage n'avait point donné le moindre signe d'émotion. — « Avez-vous « des complices?—Aucun », reprit-il avec la même impassibilité. L'évêque, frappé de terreur, et n'ayant pas bien la tête à lui, ou par tout autre motif, s'écria qu'il reconnaissait cet homme pour un malfaiteur qui, deux ans auparavant, avait voulu l'assassiner. Louvel le regarda sans répondre, et sortit tranquillement au milieu de l'escorte qui l'avait amené. De retour dans son cachot, et seul avec l'officier qui était alors de service : « Ce « matin, dit-il, ils m'ont infligé un rude spectacle; ils m'ont mené « au Louvre en présence du cadavre du duc de Berry. J'é- « tais bien vivement ému, mais je l'ai caché à leurs yeux. Je ne « connaissais point le prince, et je ne lui en voulais point per- « sonnellement : mais il était de ceux qui ont porté les armes « contre la France et ramené l'étranger. Je ne me repens point « de ce que j'ai fait : cependant c'est une action horrible que « celle d'un homme qui se jette sur un autre pour le poignarder « sans défense et par derrière. Je sais bien que j'ai commis un

« crime : c'est du patriotisme mal conçu, insensé si l'on veut, « mais on aurait tort de croire que c'est une lâcheté. Si on sa « vait quelle force d'esprit il faut au moment de l'exécution, « on penserait bien autrement. Ils veulent me faire commettre « un second crime, en tâchant de me forcer à désigner des coni- « plices, quand je n'en ai pas. J'ai vu parmi eux un évêque en « grand costume, sa croix sur la poitrine, de tournure assez ri- « dicule, qui a prétendu que j'avais voulu le tuer. Je vous de- « mande dans quel but et que m'importait sa vie. Je n'ai point « répondu à cet homme, car son accusation ne méritait point « qu'on la réfutât. » — Ici Louvel s'arrêta, garda quelques instans le silence, puis il reprit : « Les grands ont tort, surtout « quand ils se sentent quelque péché sur la conscience, de pren- « dre aussi peu de précautions qu'ils le font. Les princes d'Al- « lemagne sont, à cet égard, plus prudens que les nôtres. Quand « ils montent en voiture, les soldats, au lieu de leur présenter « les armes, comme chez nous, tournent le dos; et ils ont bien « raison, car personne ne peut approcher sans qu'ils le voient « venir. J'ai encore fait une remarque : quand le prince est en- « tré à l'Opéra vers huit heures, les domestiques ont crié au co- « cher, et de manière à ce que j'ai parfaitement entendu : *Reve- « nez à onze heures moins un quart!* C'était une imprudence, et « j'en ai tiré parti. »

La seule idée qui le préoccupa vivement, et qui le tourmenta dans sa captivité, c'était celle de sa famille. Il avait laissé au monde un frère qu'à la vérité il connaissait peu, et qui habitait loin de lui, mais il y laissait aussi deux sœurs qu'il avait toujours tendrement aimées, la plus jeune avec une vive affection, la plus âgée avec le respect qu'on porte à une mère, car elle lui en avait long-temps servi. La cadette, ouvrière en corsets, et ne vivant que du travail honorable de ses mains, s'était vue tout-à-coup devenir, dans la maison qu'elle habitait, un objet d'horreur et de mépris : elle était tombée dangereusement malade, quand elle avait appris le crime de son frère, et si elle guérissait, elle n'avait plus d'autre ressource que de quitter Paris, et d'aller s'ensevelir au loin dans quelque ville, en changeant le nom funeste

qu'elle portait. Quant à l'aînée, Thérèse, sa sœur d'un premier lit, c'était elle qui avait élevé son jeune frère, et qui lui avait donné le peu d'éducation qu'il possédait. Louvel avait perdu sa mère à deux ans, et son père à douze. Vers cet âge, et par les soins de Thérèse, il était entré à l'*Institution des enfans de la patrie* (la *Pitié* à Versailles). Là il avait reçu gratuitement l'instruction élémentaire; il avait appris à lire dans la Constitution de 1791, dans les *Droits de l'homme,* et dans les prières républicaines, que les Théophilantropes avaient introduites dans la maison. En sortant de cette institution, il était entré en apprentissage chez un sellier de Montfort-l'Amaury. Mais comme il était encore bien jeune, et d'ailleurs assez faible, Thérèse, qui l'affectionnait beaucoup, l'avait appelé auprès d'elle; et tout en continuant son métier, l'enfant l'aidait dans les soins d'une petite boutique de mercerie qu'elle possédait à Versailles. Aux instans de loisir, elle l'instruisait dans les livres dont les feuilles volantes servaient à son chétif commerce, et parfois lui achetait, à force d'économie, quelques publications des Théophilanthropes que le jeune homme paraissait beaucoup aimer. Le décadi, il se rendait régulièrement au temple des nouveaux religionnaires, et y écoutait avec un vif plaisir les hymnes qu'on y chantait à la louange de Dieu, de la liberté et de la patrie. A seize ans, Thérèse, se fiant à la fermeté de son caractère et aux bons principes qu'elle lui avait inculqués, l'envoya seul à Paris, chez un sellier de sa connaissance, pour y terminer son apprentissage. Au dire de sa famille, le caractère de Louvel était alors gai, doux, ouvert: il était sobre, travailleur et rangé. Il conserva toutes ces qualités au milieu de la capitale; mais il y perdit la gaîté de son enfance, peut-être par le simple effet de l'âge, peut-être aussi par la vie sérieuse et difficile qui entoure un jeune homme condamné à se suffire à lui-même; mais, dès cette époque, fuyant des liaisons où il voyait sans doute quelques dangers pour ses mœurs comme pour ses travaux, il commença à mener l'existence solitaire et taciturne que depuis il ne quitta plus. A dix-huit ans, assez instruit dans son métier pour en tirer sa vie partout où il voudrait travailler, il quitta Paris,

pour commencer son tour de France, n'ayant sur lui que 40 fr. au plus, et laissant toutes ses connaissances et ses compagnons sans leur écrire, réservant toute son affection et ses lettres pour ses deux sœurs.

Jusqu'au moment de son arrestation, il avait conservé avec Thérèse toutes les relations que l'éloignement des lieux ou la bizarrerie de son caractère lui permettait, et, depuis qu'il était revenu se fixer à Paris en 1816, il avait soin d'aller tous les dimanches chercher sa plus jeune sœur, Martiale, qui logeait assez près de lui, pour la conduire à la promenade. Martiale aimait son frère, quoiqu'elle ne partageât ses opinions ni en politique, ni en religion; mais, connaissant sa susceptibilité sur ces matières, elle évitait de lui en parler, et les instans qu'ils passaient ensemble étaient aussi doux pour elle que pour lui. Quant à Thérèse, qui habitait toujours Versailles, il la voyait plus rarement. Thérèse d'ailleurs trouvait l'humeur de son frère totalement altérée, et souvent elle lui en fit de vifs reproches. « Quand je te « vois si sombre et si triste, lui disait-elle, tu m'arraches le « cœur; ta présence me fait trop de mal; je ne t'invite plus à ve- « nir me voir, tu viendras quand tu voudras. » Louvel convenait lui-même de sa tristesse, et il disait à sa sœur que son caractère était dès long-temps changé, et que, depuis son retour de la Rochelle, en 1815, « il ne savait plus ce que c'était que le « rire ».

Lorsque Martiale, la plus jeune sœur, apprit le crime de son frère, elle se mit à fondre en larmes, et, dans sa douleur, elle s'écriait: « Ah! maintenant je comprends son chagrin et sa tris- « tesse continuelle. Voilà donc pourquoi son caractère était si som- « bre et si concentré! Mais mon frère, assassin! ah! croyez bien « qu'il n'a point reçu d'argent: il en est incapable. Non, non, je « le connais trop bien: il n'est point assez lâche, pour s'être laissé « corrompre. C'est son amour désordonné pour Bonaparte qui l'a « poussé là. Quand il parlait de l'empereur, ses yeux brillaient et « lançaient des éclairs. Il devait quitter Paris à la fin du mois: « c'est ce qui lui a fait hâter son crime; mais, puisque l'idée de « mon désespoir n'a pu le retenir, puisqu'il ne m'écrit pas, je

« prierai Dieu qu'il le convertisse. Quand je le voyais si rêveur, « je lui disais : Va, console-toi, je commence à prospérer ; je « te donnerai de quoi t'établir. Et lui ! il me déshonore, et « me prive de toutes mes ressources ! Il sait bien que je suis « pauvre, et que je n'ai que mon travail pour vivre. » Louvel avait vainement demandé qu'on lui permît d'écrire à sa famille : elle ne savait rien de lui, que, comme le public, par les journaux. Songeant au sort qui attendait ses sœurs après son crime, il les plaignait avec amertume, et ne se consolait de leur infortune qu'en pensant que la nation ne se vengerait pas sur elles du forfait de leur frère. « Ma famille, disait-il, sera, je « l'espère, à l'abri de toute poursuite. Les hommes sont trop « éclairés aujourd'hui : ils savent bien que toutes les fautes doi- « vent être personnelles. » Puis, pensant à Labouzelle, son parent, maître sellier du roi, chez lequel il travaillait, et qui, depuis dix ans, lui avait constamment accordé secours et bienveillance, il le plaignait d'avoir eu un ouvrier tel que lui, et semblait craindre que l'intrigue ou la calomnie ne parvînt à le frapper pour le crime de son cousin.

Le matin, vers neuf heures, on éveillait le prisonnier, on le délivrait quelques instans de la *camisole* pour qu'il pût s'habiller et déjeuner : ensuite on lui rendait cette entrave jusqu'au repas du soir, un peu plus substantiel que celui du matin, qui ne consistait qu'en un morceau de pain. Le détenu montrait dans son habillement et dans sa toilette une certaine propreté, une certaine recherche qui indiquaient l'ancien soldat, et dont il ne se départit point un seul jour, pas même celui de son exécution. Il prenait ses repas avec un soin remarquable, et paraissait y attacher une grande importance. C'est qu'il desirait par-dessus tout conserver sa santé et sa vigueur d'esprit pour le moment où il comparaîtrait devant le public et devant ses juges. Il craignait de perdre avec ses forces physiques la fermeté nécessaire aux réponses qu'il méditait : « Je veux prouver à mes juges, dit- « il souvent, à la nation, à l'Europe, que moi seul j'ai conçu « mon projet. Depuis six ans, je n'ai point passé un seul jour sans « y songer. Je regretterais de montrer quelque faiblesse, quand

« je n'aurai plus qu'à expliquer devant le tribunal comment j'ai « mûri mon plan, et comment je l'ai exécuté. On me prive jour « et nuit de l'usage de mes bras, comme si je pensais à me dé- « truire : on me connaît donc bien peu ; je m'en garderai « bien : je veux être jugé avec éclat. Oui, je voudrais, s'il était « possible, qu'on me renfermât dans une vaste enceinte où tout « le monde pût me voir. Le peuple viendrait m'y regarder à tra- « vers les barreaux, et certes je ne me cacherais aux yeux de « personne. C'est un exemple que j'ai voulu donner aux grands « qui, après avoir émigré de leur patrie, osent y revenir avec « l'étranger : je n'ai point commis un crime ; j'ai voulu sauver « mon pays. » Il parut ici recueillir quelques souvenirs éloignés et confus, et il continua : « Je partis de Metz au mois de mai 1814, « et je me rendis à pied à Calais, résolu d'y frapper Louis XVIII, « si je le rencontrais. J'arrivai deux jours trop tard ; la cour « était sur la route de Paris. Quand j'avais appris la déchéance « de Napoléon, des larmes de rage avaient involontairement coulé « de mes yeux. J'abhorrais les traîtres qui, après lui avoir juré « fidélité, l'abandonnaient si lâchement. Eût-il été un brigand, « il fallait lui rester fidèle ; c'était lui qui défendait la France, « et si, dans le premier moment de ma fureur, je n'eusse écouté « que la passion qui m'aveuglait, j'aurais tué un maréchal de « l'empire qui était alors à Metz, et qui avait indignement trahi « la cause nationale : mais je pensai que mes coups pouvaient « être plus utiles ; je ne voulais pas tuer un simple particulier. « De Calais, je suivis les Bourbons à Paris. Là je trouvai le « drapeau blanc partout arboré, l'étranger partout accueilli « et fêté ; la joie paraissait générale et véritable : elle me faisait « trop de mal, je partis pour Fontainebleau, où j'espé- « rais encore trouver les restes de la vieille garde avec son dra- « peau tricolore et son patriotisme. Puis je n'étais pas fâché « de voir de près et par moi-même la maison de l'empereur. « A cette époque, les *mauvais papiers* disaient tant de mal de « lui, que vraiment je ne savais qu'en croire, et je comptais « m'instruire de la vérité en m'approchant de lui. A Fontaine- « bleau je retrouvai la joie que j'avais vue à Paris, et qui m'en

« avait chassé. Ce spectacle me donna à réfléchir profondément.
« D'abord je m'indignai contre ces mauvais Français, gais et
« contens au milieu des désastres de la patrie; puis, par un re-
« tour sur moi-même, comparant ma douleur à l'allégresse qui
« les transportait, je me demandai si ce n'était pas moi qui avais
« tort. C'est là le premier sentiment d'incertitude que j'aie
« éprouvé, mais ce ne fut pas le seul; et plus tard j'eus plus d'un
« combat à soutenir contre la passion dont j'étais agité. A Fon-
« tainebleau, je me procurai le discours d'adieux de Napoléon à
« sa garde, et je quittai la ville, partant à mes frais pour l'île
« d'Elbe, où j'arrivai non sans peine, après un long voyage,
« vers la mi-septembre. J'y trouvai facilement à travailler de
« mon état, et j'entrai dans les écuries impériales sous les ordres
« de Vincent, maître sellier. C'est là que j'ai vu l'empereur de
« près! Il venait souvent à la sellerie et paraissait donner beau-
« coup d'attention à nos travaux. Il ne m'a jamais adressé la
« parole, bien qu'il causât aisément avec tous les hommes, ceux
« de ma classe comme de toutes les autres. Mais vers la fin de
« novembre, je dus quitter le service de Vincent et l'île d'Elbe.
« L'empereur renvoya la moitié de son monde par mesure d'é-
« conomie, et les réformes portèrent sur les derniers venus. J'y
« fus compris. Je m'embarquai pour Livourne. De là je pris
« ma route par Gênes et Turin, et je m'arrêtai à Chambéry, où
« je séjournai le reste de l'hiver, méditant toujours mon projet,
« que j'avais moins que jamais abandonné. Il fallait m'arrêter
« pour gagner l'argent de mon voyage de Paris... Parfois je me
« reprochai mon excursion à l'île d'Elbe et le temps que j'y
« avais perdu. J'aurais bien mieux fait de rester à Paris, où je
« n'aurais pas manqué de rencontrer une occasion favorable :
« j'y aurais trouvé tous les Bourbons.... Et cependant c'eût été
« un bien grand bonheur pour moi de ne les avoir jamais con-
« nus! Je serais resté heureux dans la société, y tenant une
« place indépendante et honnête; j'aurais été un bon père, j'au-
« rais eu une femme et des enfans que j'aurais aimés, au lieu
« de périr sur l'échafaud! » A ces mots, le prisonnier baissa la
tête et garda un long silence, qu'interrompaient de loin en

loin quelques soupirs; puis il reprit : « Voilà bien la légèreté « des hommes! Charlotte Corday passa pendant long-temps « pour criminelle. Aujourd'hui on la vante et l'on prône sa « vertu; c'est une héroïne qui s'est sacrifiée pour son pays. « Eh bien! dans quelques années, dans cent ans peut-être, on « considérera mon action comme celle d'un homme qui a voulu « détruire les tyrans de sa patrie. »

Louvel était à Chambéry depuis trois mois à-peu-près, travaillant chez un sellier qui l'avait accueilli, quand un matin, le 7 mars 1815, la femme de son maître entra dans l'atelier, tenant à la main des journaux où l'on annonçait le débarquement de Napoléon au golfe Juan. A cette nouvelle, l'ouvrier se lève précipitamment, va pendre à un clou le tablier qui lui ceignait les reins, et ne se donnant pas le temps de faire ses adieux à ses compagnons, sans aucun préparatif de voyage, il part pour Lyon, malgré les torrens de pluie qui tombaient en ce moment, et qui, depuis plusieurs jours, rendaient les chemins impraticables. Telle avait été sa précipitation, qu'il laissait chez ses maîtres toutes ses hardes, ses outils et une somme d'argent qu'ils lui devaient, et qu'ils lui firent plus tard parvenir. Ce brusque départ étonna peu ceux qui l'avaient connu à Chambéry. Là comme partout ailleurs, on l'avait jugé obligeant, honnête, mais taciturne et sombre : seulement, on avait remarqué fréquemment sa joie profonde et son expansion extraordinaire, quand il venait à parler de son séjour à l'île d'Elbe, et de Napoléon. C'était le seul sujet de conversation qu'il entamât avec plaisir : il était intarissable dans ses récits, quand il parlait de la vie de l'empereur à Porto-Ferrajo, de sa garde, de l'ordre de sa maison, enfin de tout ce qui l'avait alors charmé dans le grand homme, et dans ce qui l'entourait. Il rejoignit l'empereur à Lyon, et retrouva parmi sa suite Vincent, le maître sellier de l'île d'Elbe, qui le reprit à son service. Il faisait partie du train des équipages qui suivit l'empereur de Paris à Waterloo. Après la bataille à laquelle il assista, il revint dans la capitale. Quelques jours ensuite, il en partit d'office pour accompagner à Rochefort les voitures de voyage qui devaient être embarquées

pour Napoléon. Mais l'empereur était déjà tombé au pouvoir de l'amiral anglais, et les équipages restèrent quelques mois à la Rochelle. C'est là que Louvel fit faire, comme outil de son état, le poignard qui lui servit à frapper sa victime, et que depuis il n'a point un seul instant quitté.

Cependant les heures et les jours s'écoulaient bien lentement. L'ennui du cachot n'était rompu que par de bien courtes et bien rares distractions. C'était parfois le chien du concierge auquel le prisonnier donnait en l'agaçant quelques morceaux de pain : plus rarement, c'étaient les jeux des autres détenus qu'il regardait s'ébattre dans le préau. Mais il aimait peu à se montrer à la fenêtre, craignant de paraître rechercher une vaine curiosité. Un jour, le factionnaire qui veillait dans la cour aux abords de sa prison, s'approcha pour le voir, et laissa quelques instans son fusil appuyé contre le mur. Les détenus, profitant de cette aubaine en gens qui n'en ont pas souvent de pareilles, vinrent adroitement saisir le fusil, et ce ne fut pas sans débat et sans peine que le conscrit, pris en faute et tout interdit, put le reprendre de leurs mains. La rumeur de joie, de cris et de plaisanteries fut grande au préau. Le brigadier qui veillait dans la chambre du prisonnier s'élança vers la fenêtre, curieux de voir ce qui troublait si bruyamment le silence de la maison, et les détenus, comptant que c'était la figure de Louvel, se pressaient de loin pour le regarder. Mais il était tranquillement assis sur le pied de son lit; et suivant silencieusement toute cette scène dont il était, sans le vouloir, un des acteurs : « Monsieur l'officier, dit-« il au brigadier, vous figurez là pour moi. Mais vous ne seriez « pas toujours fort aise de figurer ainsi. Le rôle serait dur à la « place de Grève. »

La commission nommée par la Chambre des pairs pour instruire le procès, interrogea Louvel pour la première fois le 23 mars. Depuis long-temps, il attendait ce moment, et il s'y était préparé avec toute la maturité et le soin dont il était capable. Il voulait faire aux commissaires l'histoire complète de sa vie, et surtout, en leur montrant sous quel jour il envisageait la conduite des Bourbons, leur dérouler tous les

motifs de son crime. « Si mes juges ne savent pas, disait-il, tou-
« tes les circonstances de ma vie, ils ne les apprendront pas
« sans étonnement. De dix-huit à trente ans, j'ai voyagé par
« toute la France, et mon livret fait foi de tous les lieux que j'ai
« parcourus, de toutes les villes où je me suis arrêté pour ga-
« gner ma vie. J'étais à Pau vers 1803, quand la conscription
« m'atteignit. On me plaça dans le train d'artillerie, où mes ta-
« lens de sellier pouvaient être utiles : mais bientôt je fus réformé
« à cause d'une hernie dont je souffre encore, et que je gagnai
« en montant à cheval. Je repris dès-lors mon tour de France,
« et il n'est guère de département où je ne sois passé, et où je
» n'aie quelque temps séjourné. Jusqu'en 1814, ma vie est celle
« d'un simple ouvrier, laborieux, économe, sachant vivre de peu
« et partout, tirant toutes ses ressources de lui-même, heureux
« de son indépendance et de son travail. A cette époque, je suis
« un homme fort ordinaire ; mais à dater de mon voyage de
« Metz, ma vie commence à prendre une certaine importance.
« Mon projet une fois conçu, il y a quelque chose de plus en
« moi, et alors chacun de mes pas, et les moindres circonstan-
« ces qui s'y rattachent, méritent d'être connues. » En effet, il les raconta toutes avec de minutieux détails à MM. Séguier et Bastard de l'Estang, commissaires de la Chambre des pairs. Il mettait même une sorte d'orgueil à n'oublier aucun fait, à ne déplacer aucune date, et à montrer toutes les phases qu'avait subies sa résolution. Il voulait aussi, en donnant à ses réponses toute la clarté et la précision nécessaires, abréger les interrogatoires, et les rendre moins nombreux; car le temps lui pesait : il lui tardait d'en finir avec la mort, et souvent, au milieu même de son sommeil, on l'entendit dans ses rêves appeler l'instant du supplice, qui lui semblait se faire bien attendre. « Ces messieurs,
« disait-il en revenant de ses interrogatoires, ces messieurs veu-
« lent voir mon affaire plus grande qu'elle n'est. Ce n'est point
« ma faute si elle dure si long-temps : je les aide autant que je
« peux. Mes réponses, à ce qu'il me semble, sont assez claires et
« assez complètes. Mais la vérité leur paraît trop simple et trop
« facile à comprendre. Que veulent-ils dire, quand ils me de-

« mandent si l'Angleterre, l'Autriche, le petit roi de Rome, « l'Espagne, ne m'ont point payé mon crime. On ne connaît pas « encore le caractère de Louvel, ou bien l'on feint de ne pas le con- « naître. Cependant, depuis deux mois bientôt que je suis sous « les verroux, je n'ai point un seul instant varié. J'ai dit les mo- « tifs qui m'avaient poussé; ils ne sont point changés. Mes ju- « ges ont beau se torturer l'esprit; ils ont beau revenir sur les « mêmes questions par mille chemins différens, je les suis sans « peine; ils ont tort de croire qu'ils pourront me prendre par « leurs contes de vieille femme. Ils ne me feront pas convenir « de ce qui n'est pas : ils pourraient bien s'épargner tant de mal, « car jamais je ne puis reconnaître pour vrais les mille et un « mensonges qu'on a fabriqués sur moi, et qui, après tout, ne me « regardent pas. Du reste, ils n'ont pas dû être mécontens de « moi; car je leur ai répondu non-seulement avec politesse, « mais avec une présence d'esprit qui m'a moi-même fort étonné. « S'ils voulaient me le permettre, je ferais bien un mémoire sur « mon crime et sur toutes les causes qui m'y ont porté. J'en au- « rais long à dire sur les fautes des gouvernemens et les réfor- « mes, que, selon moi, le peuple devrait introduire dans l'état. « Si mes juges m'accordaient ma demande, je leur promettrais « bien de ne rien dire des Bourbons, ou du moins de n'en point « dire personnellement trop de mal. Mais, bah! on ne me lais- « sera pas faire, et je ne sais pas pourquoi j'y pense. » Puis il se mit à parcourir le cachot en sifflant et en chantant, comme un homme qui cherche à s'étourdir et à chasser quelques pensées importunes. Cette nuit, il ne put trouver un instant de sommeil : il poussait de longs soupirs, et se tournant vers le brigadier de service avec lequel il avait déjà échangé quelques paroles. « Racontez-moi donc, dit-il, quelques contes, si vous en sa- « vez : je vous raconterai à mon tour ceux que je sais. La nuit « pour moi, et la faction pour vous, seront moins ennuyeuses. » Après quelques mots d'entretien, le brigadier entendant sonner deux heures à l'horloge de la Sainte-Chapelle, « je n'en ai plus « qu'une, dit-il, » pensant à l'heure où sa garde devait finir. « Et moi, reprit Louvel, j'en ai plus d'une encore! » songeant

aux lenteurs du procès, et au jour reculé du jugement.—« Mon-
« sieur le brigadier, de quel pays êtes-vous? — Je suis de Tar-
« bes. — Ah! je connais bien Tarbes : j'y suis resté un an avant
« d'aller à Pau. C'est là que j'ai rencontré le meilleur sellier
« que j'aie jamais connu. C'était le maître chez qui je travail-
« lais. Jamais je n'ai vu de selles plus solides et mieux assises que
« les siennes. J'ai toujours bien su mon métier : mais cet homme-
« là pouvait encore m'en apprendre. »

Le dimanche, même en prison, n'est point un jour comme un autre. Ce jour-là, tous les prisonniers, qu'ils doivent ou non aller à l'église, mettent un peu plus de soin à leur toilette; leur visage est plus ouvert et moins triste : pour eux, c'est encore un jour de repos et presque de liberté; la sombre maison elle-même semble quelque peu s'éclaircir, les murs sont moins noirs et moins humides; elle s'anime un peu plus de la vie du dehors : elle est un peu moins morte que de coutume. Le son des cloches qui tintent dès le matin, et résonnent encore le soir, après le soleil couché, semble égayer et rafraîchir l'air étouffant des cachots et des corridors. Ce son paraissait toujours faire quelque impression sur Louvel, quoiqu'il ne lui rappelât ni souvenirs d'enfance, ni émotions religieuses. Les églises étaient fermées à l'époque où il pouvait aller y chercher la croyance et la prière. Un soir les vêpres sonnaient, et le prisonnier les écoutait pensif et silencieux. « Monsieur l'officier, dit-il à son gar-
« dien, vous m'avez dit l'autre jour que vous étiez catholique,
« et cependant vous lisez un roman pendant que vêpres sonnent.
« Il est vrai que ceux qui chantent là-bas du latin et que nous
« entendons d'ici, ne savent guère ce qu'ils crient; et vous du
« moins, votre livre vous amuse. — Et vous? répondit le briga-
« dier, n'êtes-vous pas catholique? n'êtes-vous pas chrétien? —
« A vrai dire, je ne sais trop ce que je suis. Je suis né dans la
« religion catholique, mais j'ai suivi la morale des Théophilan-
« thropes et leur culte. Je respecte la religion catholique, mais
« je ne l'aime pas. —Vous êtes baptisé au moins? — Je ne sais,
« mais, en tout cas, m'a-t-on consulté pour cela? Je me rappelle
« encore les hymnes des Théophilanthropes à l'Etre suprême.

« Je les ai appris à l'*Institution des enfans de la patrie*, à Ver-
« sailles. J'étais bien jeune alors, car il y a plus de vingt-cinq
« ans..... Ces jours derniers, sans que je l'eusse demandé,
« on m'a envoyé dans ma prison un jeune prêtre catholique,
« pour me confesser sans doute et savoir ce que mes juges ne
« pourront tirer de moi. Sa figure et ses manières me plurent
« assez : il me parut avoir quelque franchise et quelque bonté.
« Je fus un instant sur le point de céder et de me servir de son
« ministère, non point pour lui dire ce qu'il attendait sans
« doute, un grand secret, mais afin de m'éprouver moi-même,
« et de savoir ce que ces secours religieux produiraient sur mon
« esprit. Cependant je résistai à la tentation. Le peuple aurait
« dit : « Voyez-vous, Louvel s'est confessé ; il s'est amendé; il
« a tout avoué. » Et l'on n'aurait pas manqué de débiter à cette
« occasion des mensonges absurdes, auxquels je ne veux pas
« donner prétexte. Le jeune prêtre a dû s'en aller comme il était
« venu, sans avoir rien tiré de moi, parce que je n'avais rien à
« lui dire. Je n'allais jamais aux églises; et si trois ans de suite,
« à la Fête-Dieu, je suis allé à l'Assomption, c'est que j'étais
« certain d'y trouver le duc de Berry; mais la foule m'empêcha
« toujours d'exécuter mon projet. Je me rappelle qu'aux écu-
« ries du roi, j'avais souvent des discussions avec mes compa-
« gnons sur leurs idées religieuses. Ils affectaient tous d'être fort
« pieux, car c'était le ton de la maison. Moi, du moins, j'étais
« plus franc, et je ne cachais point ce que je pensais. Je leur di-
« sais : « Je ne suis point chrétien, je suis Théophilanthrope. »
« Ils étaient tous scandalisés de mes paroles, et comme ils n'é-
« taient pas sûrs que je fusse baptisé, l'un d'eux voulut absolu-
« ment, pour me préparer au sacrement, me faire apprendre
« un catéchisme que le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois lui
« avait remis pour son enfant. C'était se moquer d'un homme
« de mon âge que de lui proposer l'instruction destinée à un
« bambin de dix ans. — Cependant, lui dit le gardien, sans re-
« ligion il n'y a point de morale, et sans morale...—La morale,
« monsieur le brigadier, je crois en avoir tout autant qu'un au-
« tre, quoique je n'aie pas de religion. Je ne conçois pas com-

« ment un homme peut vivre sans honneur et sans vertu, je « ne conçois point la vie sans ces sentimens-là. Aussi je plains « sincèrement ces voleurs que nous entendons crier dans le « préau. Quel fléau pour la société! Les malheureux ne con- « naissent pas le bonheur de se suffire à soi-même par un « travail honnête. Pour moi, depuis seize ans, je puis dire que « je n'ai jamais reçu de l'argent de personne sans que je ne l'eusse « bien gagné, et je souhaiterais que tous ces pauvres diables en « pussent dire autant. »

Un jour, le préau était en grande agitation. Jamais un bruit aussi extraordinaire ne s'y était fait entendre : ce n'étaient pas des cris comme parfois les détenus en poussaient; ce n'était pas le tumulte habituel. Il y avait dans la rumeur quelque chose de sombre et de sinistre à glacer d'effroi; cependant, au milieu des paroles confuses qui partaient de cent bouches à-la-fois, Louvel comprit qu'il s'agissait pour ce jour-là d'une exécution à mort : c'était un jeune domestique qui avait assassiné son maître, et qu'on avait ramené de Bicêtre à la Conciergerie. En le voyant partir pour la fatale charrette, les détenus du préau lui témoignaient à leur manière les sentimens de pitié dont ils étaient touchés. « Dans une demi-heure, tout sera fini, di- « saient-ils. — Oh! que n'est-ce moi! dit Louvel; j'en serais « quitte enfin. Il y a si long-temps que je suis dans ce cachot et « si inutilement. Plus l'on attendra, moins ma mort produira « d'effet. Qu'on se hâte donc. Ce serait de l'argent de plus pour « le gouvernement, et de la peine de moins pour vous, mes- « sieurs, qui me gardez tour-à-tour; puis, tous les innocens que « l'on a arrêtés! on ne leur rendra la liberté qu'après ma mort, « et il leur doit sembler, comme à moi, qu'elle se fait bien at- « tendre. Je crois cependant qu'on me transférera dans peu de « jours au Luxembourg; car mes interrogatoires sont bientôt « finis, et mes juges ne doivent plus rien espérer savoir de moi. » En disant ces mots, il appuya la tête dans ses mains, et, fixant les yeux à terre, il resta long-temps immobile et silencieux, laissant échapper de loin en loin des sanglots, et même couler des larmes; cependant son esprit parut se calmer peu-à-peu. Ses

traits reprirent leur tranquillité habituelle : il se mit à réciter l'hymne des Théophilanthropes : *Père de l'univers, suprême intelligence*, etc. ; et, après s'être quelques instans promené dans sa chambre, il chantait la *Marseillaise*, quand tout-à-coup une autre voix, non loin de son cachot, sembla répondre à la sienne. Il s'arrêta pour écouter, et entendit distinctement une voix qui déclamait dans une prison voisine. « C'est un avocat, dit-il, qui lit « à un détenu la défense qu'il a préparée pour lui, ou quelque « détenu qui prépare la sienne. Mais qui voudra se charger de me « défendre? C'est là cependant qu'on peut montrer du talent. « Une cause ordinaire n'a rien qui puisse plaire à un homme « qui desire briller ; mais la mienne aussi lui donnerait trop à « faire, car il n'est pas d'avocat qui puisse prouver que je n'ai « point commis un crime que je me fais gloire d'avouer. »

Il n'y a point d'homme dont le tempérament, quelque vigoureux qu'on le suppose, ne fût sensiblement altéré par trois mois de cachot. Celui du prisonnier, malgré son énergie morale, n'y pouvait point résister plus qu'un autre. Son teint était devenu livide; ses yeux rouges et affaiblis étaient gonflés et ne pouvaient plus supporter l'éclat de la lumière ; ses membres amaigris se décharnaient de jour en jour. Lui-même sentait peu-à-peu ses forces décroître. Un médecin fut appelé et ordonna, pour prévenir une maladie imminente, une nourriture plus solide et plus choisie. Les commissaires eux-mêmes firent donner au détenu quelques douceurs, dont il se montrait fort reconnaissant. Leur bonté l'avait vivement touché, et il s'étonnait d'avoir trouvé en eux tant de bienveillance. Il semblait s'attendre à n'être point si bien traité ; mais, quoiqu'il sentît sans peine que, dans ces ménagemens et ces attentions, une partie ne s'adressait point à lui, mais à une existence dont la justice avait besoin, il n'y était pas moins sensible. Plusieurs fois il en remercia ceux qui le surveillaient ; mais, une nuit qu'il avait enfin trouvé le sommeil, après l'avoir long-temps vainement attendu, il fut tout-à-coup réveillé en sursaut par son gardien, toussant avec fracas. Il se leva vivement sur son séant, et se plaignit en termes énergiques de cette indélicatesse, qui privait un malheureux du seul

instant de repos dont il pût jouir. Il se servit de quelques expressions grossières, au grand étonnement du gardien, qui jamais ne lui en avait entendu proférer de semblables; puis il se recoucha et n'interrompit plus le calme de la nuit que par quelques exclamations de malaise et d'insomnie. Le surlendemain, M. Séguier, qui l'interrogeait et le priait d'indiquer sur le plan de La Rochelle la maison du taillandier qui avait fait le poignard, le fit asseoir auprès de lui, et lui dit à voix basse : « Vous « vous êtes mis en colère, il y a quelques jours? — Oui, « monsieur, on interrompait mon sommeil; mais j'ai eu tort de « m'emporter. Je suis fâché de ce que j'ai pu dire; mais ce n'est « point mon habitude. — On a des complaisances pour vous, « reprit M. Séguier : il faut les reconnaître par votre honnê- « teté. » Rentré dans sa prison, et racontant cette petite scène, il ajoutait : « M. Séguier a bien raison, j'aurais tort de me li- « vrer à ces emportemens, car ils pourraient me nuire. On a « vraiment ici bien des bontés pour moi : il faut être honnête. « Demain, au lieu du pain de mon déjeuner, qui me faisait mal, « on doit me donner de la soupe, ce que je n'aurais jamais de- « mandé, de peur d'être indiscret; et, je l'avoue, c'est pour moi « une grande douceur que mes repas. Je les prends toujours avec « un vif plaisir, et je veux soutenir mes forces jusqu'au dernier « jour; car, quoique je sache bien quel sort m'est réservé, je ne « veux pas mourir à l'avance mille fois pour une. J'espère ce- « pendant que le moment n'est plus éloigné. Mon prochain in- « terrogatoire sera sans doute le dernier. Ces messieurs doivent « être aussi fatigués que moi. Hier, ils m'ont longuement parlé « de Dieu, de sa miséricorde infinie et de la mort vraiment « chrétienne du duc de Berry. Ils m'ont dit qu'avant d'expirer, « il m'avait pardonné et avait plusieurs fois demandé ma grâce « avec instance. Les paroles de MM. Bastard et Séguier m'ont « touché; mais, s'ils croient m'amener à me repentir, ils se trom- « pent. Quand on commet un crime comme moi, on ne s'en re- « pent jamais. Ces messieurs m'ont aussi demandé si j'avais un « défenseur, et, comme je leur répondis négativement, ils m'an- « noncèrent que la commission me donnait d'office MM. Ar-

« chambault et Bonnet, deux des avocats les plus distingués du « barreau. J'ai remercié ces messieurs de leur bonté; mais je le « leur ai dit :—Tous les avocats de Paris n'y feraient rien : c'est « une formalité qu'on remplit pour moi comme pour tous les « accusés; mais mon sort n'en est pas moins certain. Avant de « me quitter, M. Bastard de l'Estang s'est approché de moi, et « m'a dit :—Lorsque le préfet de police vous a interrogé pour « la première fois, vous lui avez répondu que ce n'était point « une commission si facile à exécuter, que de tuer un prince. « Quelqu'un vous avait-il donc commissionné pour tuer le duc « de Berry, je veux dire choisi ou conseillé pour commettre cet « assassinat?—Non, monsieur, lui ai-je dit, je n'ai reçu commis- « sion de personne; j'avais seul mon secret; je ne l'ai dit à âme « qui vive, et l'on aurait grand tort d'inquiéter qui que ce soit « à cet égard. — Mais pourquoi, reprit M. Bastard, avez-vous « employé ce mot de commission? —C'est que je n'y attachais « point la moindre importance, et que, quand je l'ai prononcé, « je ne pensai point à son acception réelle et à toute sa portée. »

Le lendemain il disait, en s'adressant à l'officier de paix alors en fonction : « Ce matin je suis monté au greffe du palais, ac- « compagné de M....., votre collègue, et d'un brigadier de « gendarmerie. Là on m'a lu mon acte d'accusation, qui m'a « paru en général fort exact et très bien fait. On s'est trompé « cependant sur quelques points de mon voyage à Lyon. Je « conçois maintenant pourquoi la procédure a été si longue. « Il a fallu interroger plus de douze cents personnes: ce n'était « point une mince affaire; mais c'était bien du temps perdu et « bien des gens tourmentés inutilement. J'espère que mainte- « nant le jugement ne tardera guère, et je dois après-demain « aller chercher au greffe toutes les pièces du procès, qu'on « m'apportera de la Chambre des pairs. » Le matin, en effet, le greffier lui avait lu son acte d'accusation, rédigé par M. Bellart. Le prisonnier avait écouté sans émotion et en silence tout le temps que cette lecture avait duré; puis, recevant la copie des mains du greffier : « Oh! la belle écriture! dit-il, comme « c'est bien écrit! Voyez donc, monsieur le brigadier; tenez :

« je n'ai jamais rien vu d'aussi parfaitement écrit. » Et en même-temps il passait le papier au gendarme. Le greffier, qui paraissait avoir vieilli dans son emploi, et par les mains duquel bien des accusés avaient sans doute passé, regardait celui-ci avec un air de surprise et d'incrédulité, comme un homme qui ne se rend pas bien compte de ce qu'il entend. Il est à croire que c'était le premier acte d'accusation qu'il vit accueillir de la sorte.

Après quelques instans de silence et de réflexion, pendant lesquels il semblait compter quelque chose et suivre un calcul assez difficile, il reprit : « Voilà aujourd'hui précisément cent « jours (24 mai) que je suis détenu ; il serait dur de rester ici « encore aussi long-temps. Maintenant j'attends mes avocats, ils « ne peuvent tarder à venir me voir : il est singulier que tous les « deux soient bâtonniers de leur ordre, l'un entrant et l'autre « sortant. » Le surlendemain, un guichetier vint avertir les gardiens de conduire le prisonnier au greffe du palais : toutes les pièces de la procédure y étaient arrivées. En apprenant cette nouvelle si long-temps attendue, Louvel tressaillit de joie ; il demanda qu'on lui enlevât promptement la *camisole*, se hâta de revêtir sa redingote, mit avec précipitation ses souliers que la veille il avait lui-même appropriés; et s'appuyant sur les deux hommes qui l'escortaient, il monta vivement l'escalier qui conduisait au greffe. Là on lui remit l'énorme fatras de la procédure qu'il plaça sous son bras, et il redescendit aussi vite qu'il était monté. Après un dîner pris en toute hâte, et qu'il fallait prendre sous peine de jeûner, l'heure de consigne une fois passée, il se mit sur-le-champ à feuilleter le gros paquet étendu devant lui, non point avec ses mains qu'enfermait la *camisole*, mais avec sa bouche, à l'aide très incommode de ses lèvres. Les premières pièces qu'il chercha et qu'il lut furent les dépositions de ses sœurs; c'était encore de leurs nouvelles : « Cette pauvre Mar- « tiale ! oh ! comme elle a dû pleurer ! Et ma bonne Thérèse, « eût-elle jamais pensé que son petit Louis ferait un coup pa- « reil ! La bonne femme est bien innocente de tout cela : elle « doit être bien malheureuse, elle qui m'aimait tant et qui « m'avait toujours si bien instruit ! » murmurait-il en parcourant

les dépositions; puis il se mit à les lire toutes avec attention les unes après les autres, les disposant en ordre, selon ses souvenirs et leur importance, se raillant de quelques-unes, dont la fausseté et l'absurdité le faisaient sourire. Tantôt c'étaient de soi-disant conspirateurs, arrivant de l'île d'Elbe, munis, pour plus de secret, de quatre-vingts lettres pour les affidés de France. Tantôt c'était la maladresse des gens envoyés à La Rochelle, pour y retrouver l'ouvrier qui avait fabriqué le poignard. La déposition de madame de Béthizy, dame d'honneur de la duchesse de Berry, le toucha par sa sensibilité et sa justesse. Celles de MM. de Nantouillet et d'Anglès lui parurent aussi très exactes. Le premier soir, cette lecture le mena fort avant dans la nuit, et il ne s'endormit qu'après avoir rangé toutes ces paperasses avec le plus grand soin au pied de son lit. Le matin, il se levait dès que le jour lui permettait de lire, continuait son examen, et, deux jours entiers, il le poursuivit avec la plus scrupuleuse attention. A mesure qu'il avançait dans ce travail, et du moment qu'il l'avait commencé, ses traits avaient repris une sérénité qui ne s'altéra plus jusqu'au jour de l'exécution. L'instant de sa délivrance approchait avec celui de son supplice, et maintenant, au fait de l'accusation et de la procédure, il ne lui restait plus, en attendant le jugement, qu'à voir ses deux avocats. « D'aujourd'hui en huit, disait-il, tout sera fini. »

Le matin du jour où ses avocats devaient le voir, il mit plus de recherche à sa toilette, comme s'il eût tenu à faire quelque impression sur eux. Il prit le linge le plus propre que contînt sa chétive garde-robe; avant de s'habiller complètement, il rangea avec soin et régularité les vêtemens peu nombreux qui la composaient; et sentant lui-même ce qu'il y avait peut-être de ridicule dans cette attention de sa part: « Vraiment, dit-il, « je dispose tout cela, comme si je devais vivre encore cent ans. » Cependant l'heure n'était point encore arrivée : il se rassit sur son grabat, et se mit à parcourir de nouveau les pièces de la procédure, et à lire encore une fois celles qui l'intéressaient le

plus, avant de les déposer entre les mains de ses avocats. Il s'arrêta surtout à l'une d'elles dont l'écriture, nette et bien formée, était remarquablement belle et l'avait déjà frappé. Il l'examina encore quelques instans, protégeant ses yeux contre l'éclat du jour avec la gênante *camisole* qui ne le quittait point. Vers onze heures, le guichetier vint avertir les gardiens que le détenu pouvait monter au greffe. Il se hâta de s'y rendre. Là, on lui signifia les noms des témoins qui devaient être entendus dans sa cause; il écouta cette lecture avec calme et en silence. Seulement il remarqua qu'on avait fait assigner comme témoin un forçat qu'il n'avait jamais connu. Ses deux conseils l'attendaient dans une pièce voisine. « Messieurs, leur dit-il après quelques « paroles de politesse, je m'en rapporte parfaitement à vous. « Vous aurez, je crois, bien peu de choses à dire. Mon acte « d'accusation est fort bien fait, et vous en serez contens, à ce « que je pense. Mon affaire ne peut plus guères se prolonger. « Lundi, on me mettra en jugement; mardi, je serai con- « damné, et mercredi, tout pourra être terminé. Je suis très « curieux de savoir comment vous pourrez me défendre. Vous « avez vu mes interrogatoires : je n'ai rien à y changer. Dans « tous les cas, la seule chose que je vous demande, c'est de ne « point me contredire. J'ai dit tout ce qui a été. Je me confie « à votre talent : mais je vous prie seulement de faire remarquer « aux juges que je n'ai été mu par aucun intérêt particulier, et « que l'amour du pays, entendu comme je l'entendais, m'a seul « poussé au crime dont je suis coupable. — Il est encore temps, « lui dit M. Archambault, de révéler le nom de vos complices : « l'instant suprême approche, et vous devez songer au compte que « vous aurez bientôt à rendre. — J'ai toujours dit et je répète que « je n'ai point eu de complice; j'ai conçu mon projet seul, de même « que je l'ai exécuté seul. Du jour où ma résolution a été définitive- « ment prise, j'ai évité toute liaison d'intimité où, sans le vouloir, « j'aurais pu trahir mon secret. Si, durant mes voyages, j'ai tou- « jours paru solitaire et taciturne, ce devait être naturellement le « caractère d'un homme dont la vie sans cesse errante et occupée ne « souffre guères d'affection solide et sédentaire. Plus tard, quand

« j'ai été fixé à Paris, mon projet m'occupait tout entier, et il ne « devait plus dans ma vie y avoir place pour autre chose. Je me « suis même éloigné des femmes, quoique je les aimasse; et à vrai « dire, à l'exception de mes sœurs, je n'ai jamais bien aimé per- « sonne, si ce n'est Florimont, garçon sellier dans le train d'ar- « tillerie : mais il y a bien des années. Il était de l'ex-garde. A « Metz, je me suis lié aussi avec Dumont qui avait suivi Bona- « parte en Egypte, et qui me racontait des choses bien intéres- « santes de ses campagnes : mais le second, pas plus que l'autre, « n'a jamais rien su de mon projet, et vous avez vu leurs dépo- « sitions. Ainsi, ne me demandez plus si j'ai des complices, car « j'ai déjà répondu bien des fois à cette question. Vous vous trom- « pez tous; si j'avais été homme à recevoir de l'argent, si j'étais « homme à dénoncer ceux qui m'auraient soudoyé, je n'aurais pas « eu le courage de faire ce que j'ai fait. J'étais si loin de donner « mon secret à personne, que, pas une seule fois, je ne me suis « laissé aller à dire du mal des Bourbons. C'eût été une impru- « dence bien inutile. — Mais au moins, dit M. Bonnet, vous « devez vous repentir du forfait que vous avez commis? — Non, « monsieur, je n'ai pas plus de repentir que de complice. J'ai « médité mon crime bien long-temps, vous le savez. Lorsque « je comptais l'exécuter, je mettais cette redingote légère que « vous me voyez, et ces souliers fins que je porte, afin de « fuir plus aisément. Je m'étais fait faire aussi une petite li- « vrée de la maison du roi, avec laquelle je pouvais sans peine « approcher de la famille royale. Si le soir où j'ai frappé le « prince, j'avais pu réussir à m'échapper, je serais retourné « me coucher à mon logement habituel aux Ecuries du roi, où « certes personne ne m'aurait soupçonné; et j'aurais continué « mon projet sur quelqu'autre membre de la famille. Peut-être « me serais-je arrêté après Monsieur : car, pour le roi, je ne « pense pas qu'il ait porté les armes contre la France, et je n'en « voulais qu'à ceux qui s'étaient rendus coupables de ce crime. Et « aujourd'hui la seule chose que je regrette, c'est d'avoir été si « tôt pris. — Les journaux peut-être vous auront tourné la tête? « — Les journaux! je ne les lis plus depuis 1814. Ils n'avaient

« rien à m'apprendre sur les Bourbons. Ma décision était arrêtée,
« quand j'ai quitté Metz, il y a six ans. Depuis cette époque, j'ai
« bien des fois hésité. Je repoussais cette idée autant que je le pou-
« vais, je craignais toujours de commettre une action injuste; mais
« j'avais beau me débattre, mes réflexions me ramenaient sans
« cesse à mon projet. J'ai suivi quatre années de suite le duc de
« Berry aux spectacles où je présumais qu'il devait aller, aux
« chasses, aux promenades publiques, dans les églises. J'ai trouvé
« plusieurs fois de bonnes occasions : mais le courage me man-
« quait toujours; en 1817, en 1818 et 1819, j'étais trop faible,
« et je renonçai plus d'une fois à mon projet. Mais bientôt
« j'étais dominé par un sentiment plus fort que moi. Je me
« rappelle surtout mes pensées, un jour que je me promenais au
« bois de Boulogne, en attendant le prince. J'avais des frémis-
« semens de rage en songeant aux Bourbons : je les voyais re-
« venant avec l'étranger, et j'en avais horreur; puis mes pen-
« sées prenaient un autre cours, je me croyais injuste envers eux,
« et me reprochais mes desseins; mais aussitôt ma colère reve-
« nait. Pendant plus d'une heure, je restai dans ces alternatives;
« et je n'étais pas encore fixé quand le prince vint à passer, et
« ce jour-là il fut sauvé. Le 13 février, non plus, je n'ai point
« été sans irrésolution, quoique deux ou trois jours auparavant,
« j'eusse été, pour me fortifier, voir au Père-Lachaise les tom-
« beaux de Lannes, de Masséna et des autres guerriers... Après
« avoir vu le bœuf-gras dans la journée, je rentrai chez moi
« prendre un second poignard, et j'allai dîner, selon mon habi-
« tude, dans un restaurant où depuis long-temps j'étais abonné.
« A huit heures, j'étais à l'Opéra, et j'aurais tué le prince quand
« il entra : mais le courage me manqua dans cet instant. J'en-
« tendis le rendez-vous donné pour onze heures moins un quart;
« mais cependant je me retirai, bien résolu à m'aller coucher.
« Dans le Palais Royal, mes pensées me revinrent plus fortes que
« jamais. Je songeai qu'à la fin du mois, je devais retourner à
« Versailles, et qu'alors mon projet serait ajourné pour long-
« temps. Je me mis à réfléchir, et je me dis : Si j'ai raison, pour-
« quoi le courage me manque-t-il? Si j'ai tort, pourquoi ces

« idées ne me quittent-elles pas? Je me décidai alors pour le « soir même. Il n'était guère que neuf heures, et en attendant « l'heure indiquée, je me promenai du Palais-Royal à l'Opéra, « sans que ma résolution faillît, si ce n'est de loin en loin, et tou- « jours pour peu d'instans. A onze heures, j'étais à la porte de « l'Opéra; je me plaçai près d'un cabriolet qui suivait la voiture « du prince, et me tenant à la tête du cheval, je semblais être « un domestique. Je restai là un quart d'heure à peu près. Mais « dès que le prince parut, je retrouvai toutes mes forces. Je me « précipitai un poignard en main, et en préparant un autre, dans « le cas où j'aurais manqué mon premier coup. Cependant, à l'in- « stant où je frappai, je perdis ma présence d'esprit, je laissai le « poignard dans la plaie; mais j'en avais gratté le manche de « peur qu'on ne le reconnût. Voilà, monsieur, comment j'ai pris « ma résolution, et comment je l'ai exécutée. Les journaux ne « m'auraient guères servi pour cela. — Vous savez que ce sont « les pairs qui doivent vous juger? Voudriez-vous avoir d'autres « juges? — Non, messieurs, les juges m'importent assez peu : « mon sort est fixé. J'ai vu d'ailleurs les noms de tous les pairs « au bas de l'acte d'accusation : ils sont deux cent huit; je les ai « comptés. Je les accepte tous pour juges. Ainsi, messieurs, vous « voyez ce que vous avez à dire : ne parlez ni de repentir, ni « d'indulgence surtout; car, je le déclare, la grâce demandée « par le duc de Berry, si on me l'accordait, me ferait plus de « peine que la mort! »

Après une demi-heure d'entretien, les avocats se retirèrent, emportant les pièces de la procédure, que le détenu leur avait apportées et remises. Ils eurent encore quelques entrevues avec celui qu'ils devaient défendre, mais ils n'avaient rien de plus à tirer de lui que ce que leur avait appris la première conversation. Ils voulurent le voir seul, et lui demander pour une dernière fois s'il n'avait rien à leur révéler; mais il leur répondait que s'il avait eu des révélations à faire, il n'eût point si longtemps attendu. Quelques instans après eux, M. Bellart descendit dans la prison. « Avez-vous trouvé, lui dit-il, les pièces de « votre procès suffisantes? En voulez-vous avoir d'autres? —

« Non, monsieur, tout est complet et bien en ordre : d'ailleurs, « tout serait inutile pour mon affaire. — Vos avocats sont-ils « venus vous visiter? — Oui, monsieur; je remercie fort la cour « des deux avocats qu'elle a bien voulu me donner; ils ont toute « ma confiance, et j'espère qu'ils diront bien, comme je le leur « ai recommandé, que l'intérêt seul de mon pays m'a fait com- « mettre ce crime. — Ainsi, vous n'avez rien de plus à me de- « mander? — Non, monsieur, sinon qu'on hâte mon jugement « autant que possible. » Resté seul avec ses gardiens habituels, il se mit à caresser tranquillement un petit chien noir qui paraissait l'affectionner beaucoup, et tout le reste de la journée, le plus profond silence régna dans le cachot.

Le lendemain, c'était le 1er juin. « Il y a cinq ans, dit-il, « qu'à pareil jour, je me mettais en route pour Waterloo : « nous étions gais alors, et nous ne doutions pas de la victoire; « mais la trahison nous a vaincus. Nous partions aux cris de « *vive l'empereur!* en vingt jours tout a été fini... Il fait bien « frais aujourd'hui pour un jour de Fête-Dieu. Je suis tout « souffrant; mais j'espère que je serai bientôt transféré au Luxem- « bourg. Je voudrais bien savoir où ils me mettront. Je ne crois « pas qu'il y ait de cachot au Luxembourg. Une chambre se- « rait tout aussi bonne qu'une prison. Je ne veux pas me sau- « ver, il y a trop long-temps qu'on me fait attendre. Quand je pa- « raîtrai devant les pairs, je voudrais bien être un peu mieux « que je ne suis aujourd'hui. Je serais bien fâché de me troubler « devant eux, et de ne point dire les choses comme je le veux. « Mais il est possible, tout en gardant mon sang-froid, que le « changement d'air et de lieu m'ôte mes forces. En tout cas, « ils verront bien qui je suis. »

Il parut devant la Chambre des Pairs dans le costume qu'il avait au jour de son crime. Sa redingote bleue était boutonnée jusqu'au cou, et il portait une cravate noire : son teint était pâle et étiolé, comme celui d'un homme qui sort d'une longue captivité : son maintien était calme et parfaitement assuré. Il supporta sans émotion l'entrée dans une salle où l'attendait la plus vive curiosité, et tous les assistans furent frappés de son air

et de sa tenue; ils n'attendaient point autant de dignité et de convenance d'un homme de sa profession. Son interrogatoire fut assez court, et il répondit avec assurance et bon sens à toutes les questions qui lui furent adressées. « Pourquoi « avez-vous assassiné le duc de Berry? — Dans l'intention de « détruire la race. — Comment, étant simple ouvrier, avez-« vous pu faire tant de voyages? Et pourquoi de loin en loin, « vous arrêtiez-vous? — Je m'arrêtais pour gagner ma vie, « quand mon argent était épuisé; et avec de la sobriété et de « l'économie, j'avais bientôt gagné de quoi me remettre en « route. — N'avez-vous pas été attendri, quand vous avez appris « que le duc de Berry, avant de mourir, avait demandé plu-« sieurs fois votre grâce? — Pardonnez-moi, monsieur. — Pour-« quoi n'avez-vous point abandonné votre projet, lorsque plu-« sieurs fois vous avez senti le courage vous manquer? — Je ne « l'ai pas pu. — Qu'entendiez-vous, quand vous avez dit que c'é-« tait une rude commission que de tuer un prince? — J'enten-« dais que c'était une commission intérieure dont je m'étais « chargé moi-même. — Vous saviez bien cependant que vous « vous exposiez à la mort? — C'était si peu de chose. Il ne faut voir « en moi qu'un bon Français qui se sacrifie pour son pays. Si « j'avais échappé, j'aurais persévéré contre le duc d'Angoulême, « et tous les autres qui ont porté les armes contre la patrie, « et qui l'ont trahie. Et puis, j'étais obligé de recommencer mon « crime pour qu'on me saisît à un second ou à un troisième, et « que je fisse ainsi délivrer toutes les personnes inquiétées à cause « de moi. Il y en a assurément dix ou douze mille, et souvent bien « mal-à-propos. J'ai vu, par la procédure, que des gens avaient été « poursuivis pour un bouquet, pour un mot dit sans intention, et « pour d'autres causes aussi futiles. » Après quelques autres questions, où l'accusé répéta ce que contenaient ses interrogatoires précédens, l'audience fut continuée au lendemain, pour entendre le procureur-général, sous prétexte que plusieurs de leurs Seigneuries étaient trop fatiguées pour tout entendre le même jour. Le président ajouta même que l'un des nobles pairs venait de mourir, victime de son assiduité aux débats. « Un jour de

« plus, c'est toujours autant de gagné, dit à l'accusé un des « gendarmes qui le conduisaient. — Et moi, répondit-il, « j'appelle cela du temps perdu. » Puis, après avoir refusé les secours d'un prêtre que M. de Sémonville l'engageait à recevoir, il lui demanda, comme une faveur, qu'il lui fît donner des draps un peu plus fins pour la dernière nuit qu'il eût à passer.

Devant les pairs, et après que son défenseur eut pris la parole, il demanda la permission de lire un petit discours qu'il avait écrit tout entier de sa main, et dont voici la teneur, recueillie par un témoin :

« Messieurs, j'ai aujourd'hui à rougir d'un crime que j'ai com- « mis seul..... J'ai la consolation de croire, en mourant, que « je n'ai déshonoré ni la nation, ni ma famille. Il ne faut voir « en moi qu'un Français dévoué à se sacrifier, pour détruire, « suivant son système, une partie des hommes qui ont pris les « armes contre sa patrie. Je suis accusé d'avoir ôté la vie à un « prince : je suis seul coupable ; mais, parmi les hommes qui « occupent le gouvernement, il y en a de plus coupables que « moi..... Ils ont, suivant moi, reconnu des crimes pour des « vertus. Les plus mauvais gouvernemens que la France a eus « ont puni les hommes qui l'ont trahie et qui ont porté les armes « contre la patrie.

(Ici sa voix commença sensiblement à s'affaiblir : il semblait embarrassé de quelques phrases de son discours, qu'il voulait passer, et dont il lisait le commencement, sans les pouvoir achever tout-à-fait; cependant il reprit, faisant encore quelques pauses de loin en loin.)

« Suivant mon système, lorsque les armées étrangères mena- « cent..... les partis de l'intérieur doivent cesser, et se rallier « pour combattre, pour faire cause commune contre les enne- « mis de tous les Français. Les Français qui ne se rallient pas « sont coupables. Le Français qui est obligé de sortir de France « par l'injustice du gouvernement, si ce même Français se met « à porter les armes pour les armées étrangères contre la France,

« il devient coupable et ne peut rentrer dans sa qualité de ci-
« toyen français (1).

« Selon moi..... je ne peux pas m'empêcher de croire que,
« si la bataille de Waterloo a été si fatale à la France, c'est qu'il
« y avait à Gand et à Bruxelles des Français qui ont semé la
« trahison dans nos armées, et qui ont donné secours à l'étranger.

« Suivant moi et selon mon système, la mort de Louis XVI
« était nécessaire, parce que la nation entière y a consenti.....
« Si c'était une poignée d'intrigans qui se fût portée au palais
« du roi, et qui lui eût ôté la vie dans le moment..... oui, je
« le croirais..... Mais, comme Louis XVI et sa famille sont
« restés long-temps en état d'arrestation, on ne peut pas conce-
« voir que ce ne soit pas de l'aveu de la nation....., de sorte
« que, s'il n'y avait eu que quelques hommes, il n'aurait pas
« péri. La nation entière s'y serait opposée..... Aujourd'hui ils
« prétendent être les maîtres de la nation; mais, suivant moi,
« les Bourbons sont coupables, et la nation serait déshonorée,
« si elle se laissait gouverner par eux. »

Cette dernière partie de son discours fut prononcée à voix basse, et l'on avait quelque peine à saisir ses paroles, malgré le profond silence de l'assemblée. Il salua en se retirant, et on le reconduisit à la Conciergerie pendant la délibération de la cour.

Une heure environ après, M. Cauchy, secrétaire de la chambre, vint dans son cachot lui lire son arrêt de mort, et le prisonnier, assis sur le pied de son lit, l'écouta sans donner le moindre signe d'émotion. L'instant de l'exécution était fixé pour le lendemain matin, huit heures. « Voulez-vous que je vous envoie
« un prêtre, lui dit M. Cauchy?—Non, monsieur, je vous re-
« mercie. A quoi me servirait un prêtre? Me fera-t-il aller au
« paradis? J'aurais presque envie d'y aller cependant, car j'y
« retrouverai peut-être le prince de Condé, qui, lui aussi, a
« porté les armes contre la France!! » M. Cauchy insistant:
« Soit! dit-il; envoyez-moi le prêtre, je le recevrai avec plai-
« sir: il me tiendra compagnie. » Puis il passa une partie de la

(1) Toutes ces phrases sont textuellement reproduites.

huit à écrire à sa famille. L'abbé Montès resta près de lui la nuit tout entière, l'exhortant au repentir, et lui parlant de la miséricorde infinie de Dieu. « Vous m'avez envoyé un bien « excellent homme, dit Louvel le matin à M. Cauchy, qui vint « lui annoncer que l'exécution était remise à quatre heures du « soir, j'ai craint que ma résistance ne lui causât trop de peine, « et sa bonté m'a tellement ému, que je suis tombé à ses ge- « noux, pour lui faire l'aveu de quelques peccadilles. » Cependant, depuis l'instant que le vénérable abbé l'avait quitté, vers sept heures du matin, il s'était habillé, avait demandé un bouillon et du vin, pour se remettre de la fatigue de la nuit, et il témoigna quelque impatience du sursis malencontreux qui retardait son supplice d'une demi-journée; puis il prit quelques heures de sommeil, écrivit encore plusieurs lettres, et, après un nouveau délai de quatre à six, il sortit enfin sur la charrette, escortée de gendarmes et de cuirassiers de la garde. L'abbé Montès était à ses côtés; mais le condamné ne l'écoutait pas. Pour lui, sa tenue était ce qu'elle avait toujours été, calme, froide, et ce jour-là, quelque peu dédaigneuse. Il avait obtenu de garder son chapeau, qui protégeait sa tête chauve sur le devant. Ses yeux erraient tranquillement sur la foule immense accourue pour le voir; et sa figure, durant le trajet, ne parut point un seul instant altérée. Il est vrai que, depuis long-temps, son teint était mortellement pâle. Au pied de l'échafaud, l'abbé lui dit : « Mon fils, il est temps encore de désarmer le Seigneur « par un sincère repentir. — Hâtons-nous, répondit-il, j'en « suis fâché; mais on m'attend là-haut. » Il monta les degrés d'un pas qu'il tâchait de rendre ferme; mais une si longue détention lui avait ôté toutes ses forces, et les valets du bourreau durent le soutenir. Pendant qu'on l'attachait sur la planche fatale, ses regards se portaient avec assurance de tous les côtés sur le peuple. A six heures à-peu-près, sa tête tomba. Comme il l'avait calculé, le mercredi, tout était terminé.

Vraiment, après cette psychologie criminelle révélée par le coupable lui-même, après cette histoire si naïve et si vraie d'une

idée homicide, nous sentons quelque embarras à présenter nos réflexions. A quelle mesure rapporter une action pareille, sur quelle règle la juger, pour être équitable et vrai? A quoi la comparerez-vous, je vous prie? Ma raison s'épouvante et recule à la vue du meurtre, quel qu'il soit; la vie de l'homme est inviolable à mes yeux. Mais cet homme, n'est-il donc qu'un meurtrier et rien de plus? Moralistes, qui avez classé tous nos vices; physiologistes, qui sur nos crânes avez noté toutes les touches qui doivent sonner le sang, venez à notre aide, et dites-nous si de tels forfaits rentrent dans vos catégories psychologiques, ou vos cases phrénologiques. La morale tiendra compte des combats que cette âme a rendus avant de succomber à une tentation de six années; elle n'oubliera pas cette vie si laborieuse et si sobre, cette constance qui se suffit à elle-même dès l'âge le plus tendre, et qui ne fléchit pas un seul instant. Puis quand il faudra prononcer sur cet acte définitif, cet acte unique où se résume toute une existence, jusque-là douce et honorable, comment la morale la pourra-t-elle flétrir, si ce n'est par des principes généraux de respect pour la vie de l'homme? L'acte en lui-même est monstrueux, effroyable, je l'accorde : mais serait-il juste de négliger toutes les circonstances qui l'ont fait naître et qui l'ont accompagné? La loi des hommes a été plus indulgente et plus intelligente : la loi morale serait-elle plus aveugle et plus sévère? La morale a condamné le meurtre en général, et il n'est venu à aucune pensée, même à celle du plus audacieux et du plus pervers de contester une réprobation éternellement vivante, et qui était gravée au cœur de l'homme, avant d'être écrite au Décalogue; mais encore une fois ce meurtre, dont je viens de lire l'histoire, est-il un meurtre ordinaire?

Creusez la vie de cet homme; prenez-la de son début jusqu'à l'instant de son supplice, l'instant plus fatal de sa résolution ; suivez-le dans sa vie laborieuse et errante, sur les grèves de l'île d'Elbe, ou le champ de Waterloo, de l'atelier de Porto-Ferrajo à celui des Tuileries, une seule idée, une seule le domine sous deux faces, dont l'une est louable et dont l'autre est horrible. C'est l'idée du devoir qui le retenait, sobre et paisible chez

son maître; c'est encore l'idée du devoir qui le transporte d'indignation à la vue de la patrie envahie, et le rue sur des princes qu'y ramène l'étranger. Qu'on déplore profondément l'aveuglement d'un homme qui en tue un autre, comme il vaque à son travail habituel, également tranquille, le poignard ou l'alène à la main. Mais on ne pourra le nier en y regardant avec quelque attention : au milieu de cette psychologie confuse dont le meurtrier lui-même nous a tracé le tableau, malgré ses lacunes et ses obscurités, il est facile de voir que s'il cède enfin à cette force aveugle qui l'entraîne, c'est en croyant obéir à une loi morale qui lui est imposée, à une *commission* intérieure que sa conscience lui a donnée; et notez bien qu'une raison calme et froide, sa raison individuelle, avec toute la rectitude et la netteté dont elle était capable, l'a seul guidé, et qu'elle l'a soutenu jusqu'au dernier instant. N'arguez donc pas d'emportement fanatique, de fureur délirante. Chez cet homme, tout est tranquille; la réflexion est assurée autant que la main est ferme ; et si l'une a vacillé un seul instant, c'est lorsque la vue et la chute de la victime sanglante vinrent troubler une nature qu'après tout sa volonté de fer n'a pas toujours pu dompter.

Quant aux motifs, nul, nous le pensons, ne les voudra contester. L'action fut exécrable, parce que le sang mérite toujours exécration ; mais ce ne fut pas un sentiment ordinaire qui l'inspira. Examinez, retournez, torturez, analysez en tous sens, de toute manière, les circonstances morales de ce forfait, elles ne vous donneront jamais pour résultat qu'un ardent patriotisme. Ajoutez que ce patriotisme autrement conçu, il est vrai, a été partagé par tous ceux qui, durant dix années, ont alimenté le *carbonarisme*, et je dirai plus, par tous ceux qui ont fait la révolution de juillet; l'illégalité, la foi rompue ne fut que le prétexte : l'unique motif, c'était la haine nationale contre des princes imposés par l'étranger. Omettons donc les motifs du crime : ils ne le justifient point assurément; et l'on pourrait même dire qu'ils sont tellement louables qu'à eux seuls ils sont la plus éclatante réprobation du forfait. L'assassinat ne peut jamais venger une

nation et flétrit toujours, dans la conscience du genre humain, le malheureux qui se dévoue à le commettre.

Mais qu'on veuille bien se reporter quelques instans, par la pensée, aux évènemens de 1814 et de 1815; qu'on se rappelle ce que durent être pour une nation vingt années triomphante et dominatrice de l'Europe, une défaite si désastreuse, et le joug imposé par l'étranger; que l'on songe à tout ce qu'il dut alors passer de frénésie et de douleur, aussi juste qu'inconsolable, dans tous les cœurs amis du pays; que l'on songe surtout à ce qu'éprouvèrent ces classes si désintéressées et si généreuses de la population que 89 avait émancipées, et qui depuis tant d'années inondaient de leur sang les frontières de la patrie; qu'on se rappelle que ces classes furent tout d'abord écrasées par la restauration, annulées par elle, et qu'elles durent supporter tout le fardeau de la honte et de la défaite, de même qu'elles avaient supporté tout le poids de la gloire et de la conquête. Quel affreux bouleversement d'idées! Quel chaos! Quel profond abattement! Quels transports de fureur! Quels espoirs de vengeance! Si, voulant personnifier, et présenter dans un homme tous ces sentimens réunis à leur plus haute puissance, toutes ces passions populaires bouillonnant sous l'invasion et le retour des princes émigrés, quelqu'un demande un représentant complet et fidèle de ces instincts nationaux, de ce drame moral dont la révolution de juillet fut la véritable explosion, où ira-t-il chercher cet homme? Certes, ce ne sera point dans les classes élevées ou dans les classes moyennes de la société : car, ou elles étaient complices de la restauration, ou du moins elles l'avaient reçue sans trop de répugnance, et se prêtaient sans peine aux transactions politiques: ce ne sera que dans les classes inférieures qu'on trouvera l'objet de cette personnification. L'irréconciliable ennemi des Bourbons sera cet ouvrier laborieux et honnête, dont le travail et la probité, dont les bras et le dévoûment font la richesse et la force du pays; ce sera l'homme du peuple dans toute sa vérité et sa grandeur : vivant de peu, sobre, actif; fier de son indépendance et de sa vertu; bon, obligeant pour tous; sérieux et grave, comme il convient de l'être à l'homme dont la vie est pénible et occupée;

soigneux de sa dignité, parce qu'il la sent et qu'elle est réelle; surtout amant passionné d'une patrie qu'il connaît pour l'avoir quinze ans parcourue, et qu'il adore pour l'avoir servie; admirateur sincère de l'homme qui a rendu cette patrie triomphante et glorieuse, mais implacable contre ceux qui l'ont avilie ou opprimée; prenant ses haines au sérieux, comme il y a pris son labeur et sa vie; ardent dans ses croyances politiques, parce que l'égoïsme ne les a point formées; droit dans ses jugemens, parce qu'une pratique dure et constante l'a toujours mis en rapport avec la réalité; inébranlable dans ses résolutions, parce que l'ergoterie ou la fausse science ne les a jamais perverties, la mollesse jamais arrêtées : certes, tel est l'homme qui de sa vie ne pardonnera aux Bourbons de Coblentz et de Gand. Et quel est ce portrait? Celui de l'homme dont vous venez de lire la vie, et dont le crime vous a fait frissonner; excusable à vos yeux pour ses vertus, si jamais, à quelque titre que ce soit, patriotisme ou tout autre, le meurtre pouvait être excusé.

Maintenant élargissez ce cercle, et de l'individu isolé, unique, transportez-le à un peuple entier; mêmes fautes à punir, même haine à satisfaire, même rage sous un joug pareil, résolution égale de se délivrer des oppresseurs : le complot s'ajourne non plus six ans, mais seize; l'occasion donnée, il éclate, la haine s'assouvit; pour un homme, c'est un assassinat; pour un peuple, une révolution. L'un est et doit être odieux; l'autre est sublime. C'est qu'ici le sang est versé par un seul, au risque de sa vie, il est vrai, mais de science certaine et de propos délibéré; là, il l'est des deux parts avec toutes les chances et l'incertitude d'un combat.

Que si l'on me demande pourquoi, après douze ans, j'ai réveillé la mémoire de cet homme, ma réponse est simple. Je crois que, jusqu'à ce jour, personne n'a complètement connu cet homme; un hasard m'a fait maître de la vérité et j'ai dû la dire; je vous l'ai rapportée comme je l'ai vue, grande et naïve, je vous la livre; c'est à vous de la juger. Pour moi, tout bien pesé, je me récuse.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

FROISSART.

La vieille France s'en va. Tous ces monumens, dont le génie du moyen âge avait couvert le sol de notre patrie, commencent à disparaître. Chaque jour, chaque heure, pour ainsi dire, en disperse les débris; et, suivant l'expression d'un poète ancien, les ruines même périssent, ébranlées qu'elles sont par le double pouvoir du temps et des réactions sociales.

Il ne faut pas dire que la révolution de 1789 ait seule travaillé à cette vaste destruction, ni surtout qu'elle l'ait seule commencée. Elle aussi, à son tour, *a remué bien des pierres*, et vidé bien des tombeaux; mais elle ne faisait que mettre en pratique, avec sa rigueur accoutumée, les leçons et les exemples qu'on lui avait donnés. Et qui ne se rappelle en effet ce mépris insensé, cette ironie dissolvante, dont le siècle, qui prépara cette grande révolution, accablait tout ce qui l'avait précédé? La féodalité surtout devint le but de toutes les attaques, le point de mire de toutes les haines. On oubliait qu'elle était la source et le fondement de ces croyances politiques et religieuses, à l'abri desquelles la société vivait dans un profond repos, et l'on ne voyait

point qu'elle seule était la cause de cette diversité merveilleuse des nations européennes, dont elle était le berceau. A tort ou à raison, en tout et pour tout, il ne fallait voir en elle qu'abomination et barbarie. L'auteur de l'*Esprit des lois* fut presque traduit à la barre de l'opinion publique, pour avoir introduit un traité des fiefs dans un livre où l'on ne voulait voir que des théories générales sur les droits de l'humanité. S'il recommandait quelquefois d'antiques maximes, de vieilles institutions, il sentait un peu *son président*, et la gloire de son nom ne préservait pas Montesquieu du ridicule. Que dirai-je de plus? L'attaque la plus âpre venait de ceux-là mêmes à qui était confié le soin de la défense. Ainsi, quand le tiers-état, à Versailles, se trouve face à face avec les deux ordres, ses rivaux, c'est d'eux qu'il reçoit ses chefs les plus actifs et ses tribuns les plus fougueux. La noblesse elle-même, en corps, s'en vient, par une belle nuit d'août, répudier ses propres titres, et renier jusqu'au nom de ses pères; et tout ce qui n'entrait pas dans ce mouvement irrésistible ne défendait que de vains privilèges, des abus odieux, sans plus avoir ni titres réels à faire valoir, ni dogmes politiques à invoquer.

Ainsi l'avait voulu, pour son malheur, l'absolutisme de la royauté que fonda Louis XIV sur des bases si fausses, et on peut le dire aujourd'hui, si peu durables. Pour se substituer à tout et dominer sans partage, il avait surtout fallu détruire dans les cœurs le culte des aïeux et le prestige des souvenirs. Le duc de Saint-Simon caractérise fort bien cette politique étrange, suivie avec persévérance, mais par instinct plutôt que par calcul, lorsqu'il affirme que Louis XIV en était venu au point de ne connaître de rois de France que lui. Cette infatuation, qui le dominait, se répandit sans peine autour de lui; et, après les soixante années de ce règne immense, il fallait tout l'effort d'un esprit vigoureux pour oser concevoir qu'il existât, avant 1650, une France autre que celle que l'on voyait, une France qui pouvait se conduire par des maximes d'un droit public, et non pas uniquement par les volontés du maître, et chez qui enfin la suprématie des prérogatives royales était énergiquement contre-

balancée par d'autres privilèges héréditaires, des coutumes vivaces et des franchises d'une incontestable antiquité.

Le siècle où vécut et écrivit Froissart est à-peu-près l'époque où se mettait en branle cette ancienne monarchie dont je parle, et que M. de Châteaubriand, dans ses *Etudes historiques*, a appelée la monarchie des états, pour la distinguer de la monarchie féodale qui la précède, et de la monarchie purement absolue qui la suit. Né en 1333, Jean Froissart est mort dans la première année du quinzième siècle. Au moins on doit le supposer ainsi par l'état où il nous a laissé le dernier livre de ses *Chroniques*, lesquelles semblent plutôt interrompues que terminées. A diverses reprises, Froissart se compare au pieux chevalier mettant à fin l'entreprise périlleuse à laquelle il s'est voué. Pour lui, ses *Chroniques* étaient un vœu de chevalerie, qu'il devait poursuivre jusqu'à son dernier jour, et accomplir *à son loyal pouvoir*. Artiste admirable, quelle que fût la simplicité de sa pensée, il n'était pas sans en comprendre l'importance et la dignité. « Point ne voulois être oiseux, dit-il quelque part; car « je savois bien que, encore au temps à venir, et quand je serai « mort, sera cette haute et noble histoire en grand cours. »

Aussi ai-je remarqué dans le chroniqueur du quatorzième siècle plus de soin, d'art et de composition que l'on ne serait porté à le croire. Le point de départ qu'il s'est fixé est heureux. C'est le double avènement d'Edouard III en Angleterre, de Philippe de Valois en France. Il comprit sans peine que la rivalité des deux monarques, d'où naquit celle de leurs peuples, était le fait principal qui dominait les évènemens dont il nous a laissé le récit : « car, dit-il, c'est la vraie fondation de cette histoire pour racon- « ter les grands emprises et les grands faits d'armes qui en sont « avenus. » On dirait que, juge du camp, il veut ouvrir lui-même la lice de ce tournoi séculaire, où il aura à faire paraître trois générations de rois et de braves.

Je sais qu'il serait ridicule d'attribuer au clerc du moyen âge les idées et l'apprêt tout académique d'un homme de lettres de nos jours. Mais je ne crois pas non plus que le génie de l'homme ait jamais rien produit, au moins de beau et de durable, sans

l'intelligence de l'art et la persévérance du travail : ce sont là des conditions indispensables, sans lesquelles on n'élève pas un monument pareil à celui que Froissart nous a laissé. Lui-même, d'ailleurs, s'explique en termes positifs, et qui ne laissent aucun doute sur son intention : « Si je disois : Ainsi et ainsi en advint « en ce temps, sans ouvrir ni éclaircir la matière, ce seroit chro- « nique, et non pas histoire. » L'histoire fut donc sa principale affaire, et sa vie entière paraît s'être consumée dans cette mission d'un nouveau genre. Il y a quelque chose de cela dans la pensée qui nous a valu les *Mémoires de Saint-Simon*. Mais au temps de Froissart, l'Europe n'était pas renfermée dans l'intérieur de quelques cours : on ne pouvait pas tout voir par l'œil de bœuf de Versailles : tous les caractères n'étaient pas jetés dans un même moule, celui de courtisan ; et pour connaître à fond ces hommes *de diverse et sauvage manière*, que produisait le système féodal, il fallait se mêler continuellement à eux et les étudier.

Telle est la marche qu'a suivie Froissart avec une constance dont il se loue et se glorifie à diverses reprises. Il était prêtre et chapelain de Guy de Châtillon, comte de Blois, sire d'Avenes et de Chimay en Hainaut, où il résidait ordinairement. De cette façon, les longs et sanglans débats qu'eut à soutenir la maison de Blois contre l'héritier de Montfort pour la succession de Bretagne, lui furent connus dans tous leurs détails, et presque comme une affaire de famille, tandis que les troubles de Flandre, qu'il a traités avec une supériorité remarquable, en étaient une de voisinage. Elevé et nourri à la cour d'Angleterre, *en l'hôtel de haute et noble dame Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III, dont il fut clerc en sa jeunesse*, il y connut tous ces vaillans chevaliers que les victoires de Crécy, de Poitiers, et leurs longs succès en France avaient rendus célèbres. Cela lui donna même occasion de pénétrer jusqu'en Ecosse, et d'y recueillir sur le grand roi Robert Bruce, les Douglas au cœur sanglant, et les Percy du Northumberland, leurs rivaux, beaucoup de ces aventures pittoresques et brillantes, dont Walter Scott enrichit ses romans et ses histoires, sans jamais indiquer la source originale où il les

puise. L'aspect sauvage de ce pays, et les mœurs non moins étranges de ses habitans, leur valeur obstinée avaient vivement frappé l'imagination de Froissart, et lui faisaient écrire, long-temps après, à l'occasion de je ne sais quelle bataille, ces lignes d'une précision énergique : « Et sachez que la bataille fut durement « bien combattue ; car Anglois et Ecossois, quand ils se rencon- « trent en bataille, sont dures gens et de longue haleine : en com- « battant, ils s'arrêtent sur le pas, et là fièrent et frappent de ha- « ches ou d'autres armures, sans eux ébahir, tant que haleine « leur dure. »

Mais cela ne suffisait pas encore à sa curiosité, ou plutôt, comme je l'ai déjà dit, dans cette immense variété d'intérêts, de mœurs, de caractères, d'existences que créait et entretenait le système féodal, quel moyen pour en connaître l'ensemble et l'effet général, si ce n'est d'étudier chaque partie séparément? Il fallait avoir long-temps et en tout sens traversé le champ si morcelé de cette société, avant d'en pouvoir tracer la mesure et la description. Sans l'activité du voyageur, l'intelligence de l'historien eût été stérile. Aussi Froissart voyageait sans cesse, cherchant nouvelles et souvenirs, comme les preux de son temps cherchaient périls et aventures. Son équipage était bien humble et bien chétif, s'il faut en croire ce début d'une de ses poésies :

Froissart d'Éscoce revenoit,
Sur un cheval qui gris étoit,
Un blanc levrier menoit en laisse, etc.

Mais quelle que fût la turbulence de ces temps, son habit de prêtre, et mieux encore sa réputation le protégeait partout. Aussitôt que le bruit de son travail se fut répandu, il devint le ménestrel révéré de cette chevalerie enthousiaste. Le manoir seigneurial abaissait avec joie ses ponts-levis et sa herse de fer pour recevoir un tel hôte ; et plus d'un puissant baron s'empressa de recueillir sous sa bannière le clerc doux et humble qui tenait registre de gloire, et savait y graver un nom en caractères plus

profonds et plus durables que ceux de l'inscription funéraire, que les pas des générations ont si tôt effacée.

C'est ainsi qu'à diverses reprises il vient à Paris, et qu'admis dans l'intimité des princes et des puissans du jour, il obtient d'eux les détails les plus secrets et les plus curieux. C'est ainsi que, pour mieux s'instruire *des besognes qui étaient avenues* au royaume de Castille et au royaume de Portugal, au pays de Bordelais et en toute la Gascogne, il s'en vient à la cour de haut prince et redouté seigneur, messire Gaston, comte de Foix et de Béarn, « lequel comte de « Foix, si très tôt comme il me vit, me fit bonne chère, et me « dit en riant, en bon françois : que bien il me connoissoit, et si « ne m'avoit oncques vu, mais plusieurs fois avoit ouï parler de « moi, et me retint de son hôtel tout aise, et tant qu'il m'y plut « à être : et j'avois prêts à la main, barons, chevaliers et « écuyers qui m'informoient de toutes choses touchans à ma ma- « tière. » Cette hospitalité généreuse excita puissamment la verve de Froissart. La description qu'il a laissée de la cour de ce seigneur, renommé parmi ses contemporains pour sa courtoisie et son courage, est célèbre. C'est la peinture la plus vive et la plus brillante des mœurs féodales que nous possédions. Il avait surtout admiré dans Gaston de Foix cette dextérité incomparable, qui, à côté de voisins puissans et jaloux, avait toujours su garder l'indépendance la plus altière, et préserver de toute atteinte le territoire et les vassaux d'une simple baronie, au milieu des guerres longues et sanglantes dont les grands royaumes d'Angleterre, d'Espagne et de France étaient le théâtre. Aussi lorsqu'à son retour d'Orthez, il apprend la mort de cet homme remarquable, il s'écrie avec douleur : « Ah! terre de Béarn, terre « désolée et déconfortée, que deviendras-tu? Tu n'auras jamais « le pareil du gentil et noble comte de Foix. » On voit qu'il partage avec sincérité les larmes que cette mort fait répandre dans la baronie d'Orthez. « Ce propre jour, fut mis en cercueil le comte « Gaston de Foix. Tous hommes, femmes, enfans pleuroient « amèrement; et lamentoient et recordoient la vaillance de lui, « sa noble vie, son puissant état et gouvernement, son sens, sa « prudence, sa prouesse, sa grand'largesse, la grand'prospérité

« de paix où ils avoient vécu, le temps que leur gentil seigneur « avoit régné : car il n'étoit ni avoit été François ni Anglois qui « les eût osé courroucer. » Et ces souvenirs, ces regrets éloquens, qu'il donne au suzerain heureux et puissant dont la splendeur l'enchante, il ne les refuse pas à la courtoisie du simple chevalier près de qui *il chevaucha* quelques jours, dans le cours de son pélerinage historique. Souvent il interrompt la suite ordinaire de son récit, pour laisser parler celui-là même qui a vu ou fait ce qu'il veut raconter; et c'est cette représentation animée, cette mise en scène perpétuelle de l'historien et de l'histoire qui répand sur les chroniques de Froissart tant de charme et d'intérêt : on voit qu'il ne fait pas son livre avec les livres des autres, et qu'il ne va pas chercher ses pensées dans les pensées d'un autre âge. Il est assez riche de son propre fonds, et ne connaît l'imitation ni l'emprunt.

Ainsi comprise et expliquée, l'histoire de Froissart (car ses *Chroniques* méritent tout-à-fait ce titre, que lui-même songeait à leur donner) présentera un caractère singulier: elle aura quelque chose de fixe et d'étroit; mais en même temps elle se montrera simple et énergique comme le siècle dont elle est l'image; pleine de foi et de soumission, comme les générations au sein desquelles elle poursuit son cours, et dans ce sens elle réalisera complètement ce problème d'une application si difficile, et dont je n'ai point ici à discuter le mérite, savoir que la littérature doit être l'expression de la société, car Froissart est l'écrivain féodal par excellence : non qu'il se donne à lui-même ce titre et ce rôle; il n'a point appris à classer et à dénommer les diverses périodes de l'humanité. Le monde qui est autour de lui est le monde qui a été avant lui et qui sera après lui. Avec tout son siècle, il marche dans la foi. Quelques principes souverains, exprimés en paroles brèves et concises, et gravés non dans un code, dans un livre, mais au plus profond des cœurs, forment le droit public. Des coutumes, des traditions, la science de quelques clercs, forment le droit privé. La force ou la ruse intervient souvent, mais sans faire scandale ni détruire l'harmonie générale du système. Et puis, la chevalerie a des fêtes si

belles, des institutions si généreuses! et l'église! quelle n'est pas la splendeur de ses cérémonies, l'autorité de ses ministres, la sainteté de ses cloîtres! L'enchantement est continuel, infini, et ne laisse de place pour le doute ni pour la critique.

Ainsi Froissart, historien et poète, ne nous peindra la féodalité que des couleurs les plus brillantes; ne la placera que dans sa sphère la plus élevée. Voulez-vous qu'il en soit autrement, que le pauvre chapelain du comte de Blois se fasse rêveur et philosophe à notre méthode? Voulez-vous qu'il s'intéresse au petit peuple, aux *Jacques*, par exemple, *à ces vilains noirs, et petits et très mal armés*, lorsqu'il voit à côté d'eux cette chevalerie tout étincelante d'or et d'acier, ces seigneurs si brillans sous leur pesante armure, *que chacun d'eux sembloit un roi?* Il racontera avec intelligence et avec énergie l'insurrection permanente des bonnes villes de Flandre, et leur lutte opiniâtre contre leur naturel seigneur; même la corrélation, la solidarité qui s'établit entre le sort de ces villes séditieuses, et celui des communes de France et d'Angleterre, tant le nom magique de liberté a de retentissement et d'écho dans tous les siècles! Il vous l'expliquera sans détour, et vous dira dans son langage vif et précis: « Encore se tenoit le roi de France sur le mont d'Ypres, « quand nouvelles vinrent que les Parisiens s'étoient rebellés; « or, regardez la grand'diablerie que ce eût été, si le roi de « France eût été déconfit en Flandre. On peut bien croire que « toute gentillesse et noblesse eût été morte et perdue en France, « et autant bien es autres pays, ni la jacquerie ne fut oncques « si grande qu'elle eût été ». Mais que pouvait une vaine sympathie contre l'association énergique de toute la noblesse? Froissart, mêlé par nécessité ou par goût à tout ce que l'aristocratie de cette époque avait de spirituel et de brave, la vit avec joie triompher à Rosebec et maintenir dans toute sa pureté le principe de son institution et l'honneur de ses armes. On sait du reste comment se termina cette malheureuse tentative de liberté, connue, dans notre histoire, sous le nom de *Révolte des Maillotins*. Le jeune Charles VI, entouré des princes ses oncles et de tous ses barons, rentra dans Paris en vainqueur plutôt qu'en

maître. On a fait observer que la triste réaction qui suivit son retour s'autorisait du nom de roi; mais en réalité rien ne se faisait que pour et par la noblesse. Froissart, qui la voyait de si près penser et agir, le témoigne à chaque page. Sans doute, il dut croire son triomphe complet, son pouvoir éternel; et quelle prévoyance eût pu alors découvrir dans la société une force capable de briser les liens de fer de cette immense aristocratie? Admirons cependant le rapide mouvement des choses. Froissart n'est mort que vingt ans avant la naissance de Louis XI.

Nos historiens, dont le discernement et la critique sont admirables, comme l'on sait, ont fait à Froissart un reproche bien étrange, celui de n'être pas *bon Français*. En vérité, il faut être bien infatué de l'idée de la monarchie des quatorze siècles, pour imaginer pareille chose. A l'époque où le suffrage des pairs et des hauts barons de France appelait à la couronne Philippe de Valois, nos provinces, quoique unies entre elles par le lien féodal, quoique soumises à la suzeraineté commune du monarque sacré dans Reims, ne présentaient rien qui ressemblât à la réunion solide et compacte de notre territoire, telle que nous la voyons aujourd'hui : et cette déclaration du parlement de 1327, que nos aïeux ont considérée comme le fondement de leur foi politique, ne fit d'abord qu'ajouter à la confusion générale. Froissart lui est positivement contraire. « Ainsi alla ledit « royaume hors de la droite ligne, ce semble à moult de gens, « dit-il en termes exprès, par quoi grandes guerres en sont nées et « avenues, etc. » Ces guerres, à certains égards, il faut les considérer comme des guerres civiles. A la bataille de Poitiers, il y avait dans l'armée du prince Noir plus de Gascons et de Poitevins que d'Anglais. Le sire de Mauléon, que Froissart rencontre dans une hôtellerie, lui raconte qu'il a toujours *tenu frontière et fait guerre pour le roi d'Angleterre; car son héritage sied et gît en Bordelais*. Duguesclin lui-même s'était toujours *armé françois*. Il ne l'était donc pas! En voyant ce que nos provinces de l'ouest et du midi ont d'influence sur nos destinées, ce que les hommes qu'elles produisent savent s'acquérir de prépondérance dans nos affaires, on peut juger combien nos aïeux avaient de désavan-

tage dans la lutte opiniâtre et sanglante qu'ils eurent à soutenir contre la puissante monarchie d'Angleterre, qui nous combattait avec nos meilleures armes. On a vanté la politique et le génie que déploya le sénat romain pour soumettre à son joug de fer les vingt peuples que renfermait l'antique Italie. Il n'en a peut-être pas moins fallu pour fonder avec des élémens si divers l'énergique association que forme le peuple français.

Cela est en réalité l'œuvre des Valois ; mais ils n'en ont pas assez recueilli l'honneur. On dirait que les cris furieux de la ligue contre le dernier de leur race retentissent encore parmi nous. J'ajouterai que l'adulation, la flatterie, le mensonge officiel qui ont constamment prévalu sous la dynastie des Bourbons, les ont injustement agrandis aux dépens de leurs devanciers. Cependant les Valois, il faut le reconnaître, tiennent une place distinguée parmi les races royales. Pendant les deux cent soixante ans qu'ils ont gouverné la France, ils ont énergiquement sympathisé avec leur peuple, et partagé ses idées et ses passions, ses périls et ses malheurs. Aussi étaient-ils singulièrement populaires. Les malheureux sujets de Charles VI avaient encore des pleurs à verser sur leur infortuné maître. Pour les peindre dans les grandes circonstances de leur vie, j'emprunterai quelques traits à Froissart qui les a vus de près, ces véritables pères de la monarchie française. A Crécy, « quand le roi Philippe vint « jusque sur la place où les Anglois étoient et il les vit, le sang « lui mua, car il les haïssoit. » Le soir, il fallut l'emmener comme par force, du champ de bataille, qu'il quitte, *lui cinquième de barons tant seulement.* Arrivé devant la porte du châtel de Broye, il s'écrie avec une indicible amertume : *Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est l'infortuné roi de France* (1). On sait que le roi Jean, son fils, à Poitiers, fut encore plus malheureux et plus brave. « Il « alloit par les champs monté sur un grand blanc coursier, et re-

(1) On croit communément que le mot de Philippe de Valois, fut : *Ouvrez, c'est la fortune de la France.* C'est une erreur. Tous les manuscrits de Froissart présentent la version, telle que je la cite. Elle est plus simple et plus conforme à l'esprit du temps.

« gardoit de fois à autre ses gens, et leur disoit tout haut : En-
« tre vous, quand vous êtes à Paris, à Chartres ou à Orléans,
« vous menacez les Anglois, et vous souhaitez le bassinet en la
« tête devant eux. Or y êtes-vous, je les vous montre. Si, leur
« veuillez montrer vos mautalens, et contrevenger les ennuis
« et les dépits qu'ils vous ont faits : car sans faute nous les com-
« battrons. » Cette héroïque simplicité, quoique suivie d'une immense infortune, ne mérite-t-elle pas le souvenir et le respect des peuples, au même degré que les brillantes gasconnades d'Arques ou d'Ivry? Que serait-ce, si j'allais chercher les termes de cette comparaison parmi les descendans du Béarnais?

Ce que j'ai cité de Froissart doit faire voir que la langue dont il se sert n'est pas à beaucoup près aussi étrange, ni aussi éloignée de la nôtre que l'on pourrait le croire. Les idées n'ont pas tellement changé depuis le temps où il écrivait, que les mots ne reprennent facilement la signification qu'il veut leur donner. Un apprentissage bien court, une étude bien facile, rendent la lecture de ses *Chroniques* aussi familière, aussi aisée qu'aucune autre : et combien son vieux langage a de charmes et de précision! L'histoire avec lui n'est point casanière, point philosophique et raisonneuse. Elle est sans cesse par vaux et par chemins : en lisant Froissart, vous vivez avec ces générations qu'il a traversées : ces hommes qu'il a vus parler, agir, combattre, vaincre, mourir, vous les voyez comme lui; vous êtes leur contemporain, et semblable au messager de l'Enéide, vous pouvez dire au retour de ce voyage intellectuel :

Vidimus, ô cives, Diomedem argivaque castra :
Contigimusque manum.

La guerre étant le but et le moyen de la société féodale, les récits guerriers ont dû prendre dans son historien une égale prépondérance. J'ai déjà cité les deux batailles de Crécy et de Poitiers. J'indiquerai, comme descriptions remarquables en ce genre, la bataille de Cocherel gagnée par Duguesclin, celle d'Otterburn entre les Douglas et les Percy, celle de Rosebec,

et enfin la passe-d'armes de Saint-Ingelbhert, près Calais, qui n'offre pas moins de détails romanesques que le tournoi d'Ivanhoé. Mais il ne faut pas croire qu'à l'exemple d'un roman de chevalerie, Froissart n'ait à vous entretenir que de prouesses et de coups de lances. Il excelle à peindre les passions, les mœurs, avec cette forme dramatique si recherchée aujourd'hui!.. L'épisode des amours d'Edouard III et de la belle comtesse de Salisbury est célèbre et mérite de l'être : c'est un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie. Il y a aussi des scènes pathétiques ou sanglantes. L'arrivée subite du roi Jean au château de Rouen, et ses terribles vengeances *dans le champ de pardon*, la trahison profonde qui livre Clisson au duc de Bretagne, dans le château de Lhermine, et les cruelles perplexités de menaces et de craintes auxquelles ils sont l'un et l'autre en proie, jusqu'au dénoûment du drame, tout cela est raconté avec un talent véritable, et dans un style aussi animé qu'il est pur. Je choisirai, dans un autre genre, ce récit des derniers momens de la reine d'Angleterre, Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III. Il y a long-temps que Froissart nous l'a fait connaître, alors que le jeune Edouard chassé d'Angleterre, et retiré avec sa mère en Hainaut, « s'adonnoit le plus et s'inclinoit de regard et d'amour sur « Philippe que sur les autres, et aussi la jeune fille le connois- « soit plus, et lui tenoit plus grande compagnie que nulle de « ses sœurs. » Quarante ans après, la scène change : ce ne sont plus les pensées du printemps de la vie, les chants d'amour et de fête; vous recueillez le dernier souffle d'une vie tranquille et heureuse : « Quand la bonne dame et reine connut que mourir « lui convenoit, elle fit appeler le roi son mari, et quand le roi « fut devant elle, elle traist de sa couverture sa main droite, et « la mit en la droite main dudit roi, qui grand'tristesse avoit au « cœur; et là dit la bonne dame ainsi : Nous avons en paix, en « joie et en prospérité usé notre temps : si vous prie qu'à ce dé- « partement vous me veuilliez donner trois dons.. Et tiercement « je vous prie que vous ne veuilliez élire autre sépulture que de « gésir de lès moi au cloître de Westminster, quand Dieu fera sa « volonté de vous. Le roi, tout en pleurant, répondit : Dame, je

« le vous accorde. En après la bonne dame fit le signe de la vraie « croix sur lui, et puis assez tôt elle rendit son esprit, lequel je « crois fermement que les saints angels de paradis ravirent et « emportèrent à grand'joie en la gloire des cieux, car oncques « de la vie ne fit ni ne pensa chose par quoi elle le dût perdre. »

C'est ainsi que pensaient et écrivaient ces hommes du moyen âge. Il faut convenir que ce n'est pas là le langage que l'ignorance leur prête aujourd'hui ; et ce ton si convenable, ce style si plein d'agrément et de goût forment le contraste le plus étrange avec les fausses et ignobles parodies, que l'on veut absolument nous donner comme la vérité littéraire et historique. Mais qu'y faire? Froissart pouvait-il penser qu'ayant à parler du prince Noir ou de Charles V, l'histoire du *Roi des ribauds* fût préférable, et qu'au lieu de s'occuper des grands hommes de son temps, il dût exclusivement s'attacher à connaître ces misérables Bohémiens, ces bateleurs grotesques, qui hantaient le charnier des Innocens ou le parvis Notre-Dame. Tout le monde n'est pas d'avis de rassembler avec industrie toutes les immondices de son temps, pour les rendre immortelles. Il faudrait donc que l'on prît la peine de lire Froissart, si l'on veut réellement connaître cette société féodale que tant de beaux esprits prennent plaisir à défigurer. On verrait que, sous ces armures de fer, on tenait à l'urbanité du langage et à la noblesse des idées, autant qu'à la bravoure; et, par amour pour notre littérature autant que par respect pour nos aïeux, je demanderais que ce père de nos historiens ne fût pas relégué dans les compilations informes des chartes et des manuscrits. Froissart méritait sans doute l'honneur d'une édition particulière, et cela se faisant, je voudrais que son nouveau livre prît quelque ressemblance avec ces vieux manuscrits, que nos aïeux parcouraient avec tant de plaisir. Aux savantes notes de MM. Dacier et Buchon, qui éclaircissent la lecture du texte, il faudrait joindre la copie de ces belles vignettes, qui souvent aident à l'expliquer. Par exemple, celle qui représente le couronnement de Charles V renferme un sens profond. Sur le premier plan, le jeune roi reçoit la couronne des mains du clergé. Dans le lointain, vous voyez une mêlée de

gens de guerre, l'étendard rouge aux fleurs de lys d'or, flottant dans les airs : c'est la bataille de Cocherel, qui assura le couronnement du nouveau roi, et peut-être sauva la France. L'importance de cette journée, qui valut à Duguesclin l'épée de connétable, était bien connue de nos aïeux. A peine en savons-nous le nom aujourd'hui. Ainsi le temps, sous sa marche pesante, efface et nivelle toutes choses. Dans cinq cents ans, quel effort de mémoire et d'érudition ne faudra-t-il pas, pour comprendre tous les intérêts de gloire, de liberté, de révolution, qui triomphaient avec Napoléon sur le champ de bataille de Marengo?

ERNEST BEQUET.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

ÉTRANGÈRE.

—

MISS FANNY KEMBLE.

Je viens de lire avec une attention religieuse le drame historique représenté en mars dernier, à Londres, et qui, s'il faut en croire les revues et les journaux de nos voisins, a obtenu un succès éclatant. Je regrette bien sincèrement de n'avoir pu moi-même assister au *François Ier* de miss Fanny Kemble; car son drame, bien qu'il soit exécuté avec une louable conscience, bien que tous les détails en aient été surveillés par l'auteur avec un soin assez rare dans ces sortes de travaux, doit nécessairement se mieux comprendre au théâtre qu'à la lecture, si attentive qu'elle soit d'ailleurs. *Francis the first* peut cependant légitimement prétendre à être jugé comme un poème, avec toute la sévérité que les œuvres littéraires subissent impunément, et qui souvent réduirait en cendres les ouvrages destinés au théâtre, quelquefois très réellement illisibles, malgré leur succès.

Et ainsi, je n'essaierai pas d'apprécier ou de conjecturer, même par induction, l'effet probable de *François Ier*, sur un auditoire anglais, disposé d'avance à l'indulgence et à l'approbation par le nom, la jeunesse et la beauté de l'auteur. Je ne veux pas faire sur un ouvrage applaudi au-delà de la Manche, un feuilleton comme il s'en publie vingt à Paris tous les jours. Je veux analyser et juger le drame de miss Fanny Kemble, comme un livre qui n'aurait rien à démêler avec le décorateur, le machiniste et le costumier. Cependant je n'oublierai pas, et je prie en même temps qu'on se rappelle, que l'auteur compte aujourd'hui vingt-un ans tout au plus, et qu'elle avait dix-sept ans, quand elle a commencé l'œuvre publiée cette année seulement par John Murray. C'est une réserve que je crois indispensable dans le double intérêt de l'art et de la critique, car il y aurait de l'injustice et presque de l'aveuglement à rechercher les motifs et la portée d'une scène, la vraisemblance et la solidité d'une combinaison dramatique avec une logique inexorable, lorsqu'il s'agit d'un début; quand on appelle à son tribunal un esprit qui peut subir encore bien des métamorphoses, qui ne connaît guère les réalités de la vie que par les livres, ou tout au plus par ses rêves et ses espérances. Plus tard, quand il aura vieilli, il saura bien lui-même, après le premier éblouissement du triomphe, se demander compte du passé, mesurer rigoureusement ce qu'il vaut, ce qu'il en faut garder, quelles feuilles ont séché, et ne doivent plus reverdir, dans le laurier qu'il croyait impérissable. Il saura bien retrouver dans sa mémoire le spectacle de ses émotions évanouies, et jeter au vent, quand l'heure sera venue, les cendres d'une gloire éteinte.

Donc, il y a dans *Francis the first* trois sujets bien distincts, trois drames différens, qui ont chacun leur importance et leur valeur; qui, à la rigueur, comporteraient séparément un développement individuel et complet, qui, seuls et sans le secours des deux autres, suffiraient à remplir la scène, à concentrer la curiosité, à donner enfin une fable avec son exposition, son nœud et son dénoûment. Les deux premiers actes sont tout entiers dévolus à la duchesse d'Angoulême et à son amour pour le con-

nétable de Bourbon. Le troisième et le quatrième sont uniquement consacrés à la passion de François Ier pour Françoise de Foix. Le cinquième acte se passe sous les murs de Pavie. Chacune de ces trois actions n'est guère liée aux deux autres que par un rapport de succession, par un accident de temps. Mais vraiment, on ne pourrait pas dire que la seconde se déduise de la première, ou la troisième de la seconde. Une femme vieille et passablement laide fait des avances au connétable, et le rappelle du gouvernement d'Italie pour se donner à lui. Sur son refus, auquel avec un peu de raison elle aurait dû s'attendre, après avoir vainement essayé de le séduire à sa personne par d'ambitieuses et criminelles espérances, quand elle s'est convaincue, à sa honte, que le duc de Bourbon ne voudrait pas même d'un trône à ce prix; que la plus riche couronne ne réussirait pas à déguiser sa laideur et sa vieillesse, elle n'écoute plus que sa colère et sa vanité humiliées; elle le dépouille de ses commandemens, et de la meilleure partie de ses richesses. Le connétable, poussé à bout, passe à Charles-Quint, et va combattre l'armée française à la tête des impériaux. Sans nul doute, il y a là toute l'étoffe d'une action vivante et animée. En attribuant, avec la partialité que l'art peut toujours se permettre, le premier rôle politique à la duchesse d'Angoulême; en rejetant dans l'ombre la figure du roi; en groupant autour de ces deux caractères entre lesquels la lutte est engagée, quelques ambitions subalternes toujours empressées au service des passions royales, si viles qu'elles puissent être; en donnant pour champ clos à ce duel la France du seizième siècle; en suivant toutes les chances du combat, jusqu'au moment où le vainqueur oblige le vaincu à lâcher pied, pour revenir bientôt plus ardent et plus fort, et pour venger enfin son outrage sur la liberté de son roi, je m'assure que le génie dramatique n'aurait rien à regretter, et n'appellerait à son secours aucune richesse étrangère au sujet. Les épisodes naîtraient d'eux-mêmes. La cour et le peuple se placeraient naturellement sur le second plan. Puis à l'horizon, on découvrirait Charles-Quint et Luther, Henri VIII et le cardinal Wolsey.

Si l'on préfère à ce drame sombre et sanglant la lutte d'une vertu expirante contre les séductions d'un amour royal; si au lieu d'Agrippine on prend Junie; si la poésie, cherchant dans le développement et la peinture d'une passion fraîche et jeune tous les ressorts de l'intérêt, compose avec François Ier et la comtesse de Châteaubriand un tableau simple, mais vrai; si elle voit dans le petit nombre de figures qu'elle doit dessiner la nécessité d'en tracer les contours avec plus de précision et de fermeté, d'en montrer plus à loisir, avec une curiosité plus complaisante, jusqu'aux traits les plus fins; si elle se complaît dans l'étude approfondie de ces deux physionomies qui contrastent si vivement, un roi qui desire et qui veut, une jeune femme qui résiste, et qui regrette peut-être la faute qu'elle n'ose commettre, placée entre son devoir et sa vanité, qui écoute dans le recueillement la voix impérieuse de sa conscience, mais qui cependant ne peut méconnaître le charme éblouissant de cette autre voix qu'elle refuse d'écouter, ce pourra être une belle et touchante tragédie, à la manière de Sophocle et d'Euripide, imprégnée d'abord d'une chaste vertu, puis couronnée dignement par le remords, et peut-être par le plus résigné de tous les sacrifices, par le renoncement à la vie, par un holocauste expiatoire. Et qu'on ne dise pas que ce serait là une tragédie d'enfans et de jeunes filles, un proverbe bon tout au plus pour les couvens et les pensionnats. Ni les cours, ni les voyages, ni les roueries diplomatiques et parlementaires, ni la plus vieille et la plus intime familiarité avec les livres de toutes sortes, ne suffisent à nous détacher, dans le sens poétique, de la vertu et de ses combats.

Reste un troisième drame, celui qui commence entre le roi et le duc de Bourbon, qui continue entre Lautrec et le duc de Milan, et qui se termine à la bataille de Pavie. Ce serait un drame politique et militaire, où l'amour ne jouerait aucun rôle; l'ambition et la ruse domineraient la scène. L'Italie se jouerait aux dés. La partie s'engagerait entre l'Espagne et la France; l'Angleterre compterait les points, et l'Europe placée à la galerie sifflerait le vaincu. Ce dernier sujet ne serait peut-être pas le

moins riche des trois. Il n'irait pas si volontiers aux curiosités vulgaires. Il faudrait, pour le comprendre et le suivre, plus d'attention et de sagacité, que pour inventer bien des harangues récitées à la tribune. L'iambe ou l'alexandrin éclateraient à contenir de pareils colosses, à moins d'être habilement trempés. Pour mouvoir librement tous les fils de cette vaste pantomime, la main devrait être capable d'une rude étreinte. Mais arrivé à ces hautes régions, d'où l'œil découvre les empires et les peuples comme les navires dans le port, on sentirait en soi-même un profond contentement. La vue se réjouirait à manier l'histoire comme les rayons de la lumière.

Miss Fanny Kemble a voulu relier, dans un nœud unique, les trois rameaux dramatiques que nous venons d'indiquer; elle a voulu réunir en un commun faisceau toutes les branches de l'arbre historique, recueillir et fondre au feu de son imagination les fragmens dispersés d'un siècle gisant, pour couler une grande et magnifique statue.

Or, pour mener à fin son projet, qui seul, et quelle qu'en pût être l'issue, a droit à nos éloges, elle a inventé le personnage de Gonzales, qui passe à la cour de François Ier pour un moine espagnol, pour le confesseur de la reine, mais qui, dans la pensée de l'auteur, se joue à-la-fois de Charles-Quint, de la duchesse d'Angoulême, du roi de France et du connétable de Bourbon, et dont toutes les supercheries aboutissent à venger une vieille injure de famille.

Clément Marot, Triboulet, Marguerite de Navarre, ont dans la tragédie anglaise un caractère constant de réserve et de chasteté. Laval et Lautrec sont généreux et chevaleresques; la comtesse de Châteaubriand, jusqu'au moment de sa chute, est d'une vertu exemplaire, et même après qu'elle a souillé sa vertu d'une tache ineffaçable, elle garde encore dans toute sa conduite une parfaite innocence. Elle n'a pas l'air d'avoir cédé; elle se reproche sa lâcheté, comme si elle n'avait pas même eu l'honneur de combattre jusqu'au dernier moment. A entendre les paroles qu'elle prononce, son crime est presqu'un rêve.

Il y a dans *Francis the first* un sentiment dont la peinture, souvent ramenée sur la scène, et quelquefois même au premier plan, éclate par une exquise vérité, et révèle une touche assurée, quoique naïve : c'est l'amour fraternel. L'enfantine confiance de Françoise de Foix dans Lautrec, sa pudique soumission à ses moindres avis, comme à des ordres saints et irrévocables, l'abandon et le laisser-aller de ses aveux, la grâce contenue avec laquelle elle lui explique sa répugnance à le laisser partir, à demeurer seule et sans soutien au milieu des dangers de la cour, sa crainte d'avoir un jour un autre et plus impérieux protecteur que lui, tous ces traits, habilement combinés, composent un ravissant tableau. C'est une belle et touchante étude qui doit être faite d'après nature. Et sans doute on ne doit pas s'en étonner : le cœur et l'imagination d'une jeune fille pouvaient sans violence, sans le secours d'un travail factice, s'élever jusqu'au type le plus complet et le plus pur d'un pareil sentiment. Pour y atteindre d'un seul coup, elle n'avait besoin de recourir à aucune tradition de collège ou de bibliothèque; elle n'avait qu'à descendre en elle-même ou regarder autour d'elle, pour trouver les couleurs et les nuances qui devaient lui servir. Mais l'ambition, l'ardeur de la conquête et des aventures, l'adultère, la jalousie, les trahisons politiques, où vouliez-vous que miss Kemble en trouvât les modèles pour les représenter dignement?

Le style de *Francis the first* est partout d'une éblouissante coquetterie. L'auteur n'y regrette ni les draperies ondoyantes et souples, ni l'éclat chatoyant et capricieux des pierreries; toutes les ruses de la parure la plus habile, toutes les séductions d'une démarche à-la-fois invitante et réservée y sont prodiguées avec une générosité merveilleuse.

C'est rarement, comme on pourrait s'y attendre, les images douces et modestes qui pourraient convenir à l'élégie. Ce n'est pas non plus le mouvement impétueux et presque militaire d'un hymne ou d'une ode; c'est le sourire apprêté, qui épie le regard pour montrer de belles dents; c'est une tête qui s'incline à propos, qui fléchit le cou, comme un cygne, pour dérouler

les boucles et les tresses de ses cheveux. A parler littérairement, c'est le style du sonnet.

Or, quoiqu'on ne puisse nier ni le charme, ni la grâce, ni même souvent la force et la portée des sonnets de Pétrarque et de Michel-Ange, de Milton ou de Wordsworth, forcés qu'ils sont cependant d'enfermer leur pensée dans l'étroit espace de deux quatrains et de deux tercets, il leur faut trouver une forme sonore et précise, retentissante et solide, qui donne aux moindres accidens de leurs idées un caractère saisissant, qui grave dans la mémoire, et profondément, ce qu'ils veulent raconter et signifier. Alors ils ne peuvent s'en tenir à la simple succession des images, comme dans le récit; ils choisissent une figure une et multiple, simple, quoique variée, capable de suivre pas à pas et de reproduire fidèlement toutes les évolutions de la rêverie : ils choisissent un symbole.

Mais ce style qui convient au sonnet, dont le sonnet ne peut guère se passer, quand on l'applique à un récit ou à une action, à l'épopée ou à la tragédie, au roman ou au drame, ralentit singulièrement le mouvement général de l'ouvrage. Une fois entré dans cette voie, qui, bien que belle et glorieuse en soi, n'est pourtant pas la vraie, et ne doit pas vous conduire au but que vous cherchez, vous ne pouvez plus faire acception du caractère et de l'âge des personnages, de la paix ou du tumulte d'une scène, de la hâte impétueuse du dénoûment, ou du cours tranquille d'une exposition; vous êtes condamné à l'éternelle et patiente ciselure de toutes les passions et de tous les sentimens. Que votre parole grave ou folle, tendre ou austère, passe par les lèvres de François Ier, ou de Triboulet, de la comtesse de Châteaubriand ou de la duchesse d'Angoulême, elle pourra être belle, mais non pas vivante.

Et je concevrais encore plus volontiers que le cliquetis des images se fît entendre à de fréquens intervalles dans le cours d'un récit; car alors le poète ou le romancier, deux artistes dont le nom seul diffère, intervient en son nom et pour son compte. En même temps qu'il déroule les plis merveilleux de ses souvenirs, en même temps qu'il nous emmène avec lui sur le

navire qu'il gouverne à son gré, et qu'il nomme toutes les villes du rivage, toutes les baies et tous les promontoires qui s'enfuient derrière nous, il a droit d'associer à son enseignement ses passions personnelles; il peut, à mesure qu'il avance, oublier les passagers qui l'écoutent pour se parler à lui-même, traduire sans réserve et sans réticence les impressions qu'il éprouve en présence du ciel et du paysage.

Qu'il s'agisse d'Achille ou d'Ulysse, d'Enée ou de Satan, de don Quixote ou de Tom Jones, nous ne pouvons défendre ni à Homère, ni à Milton, ni à Virgile, ni à Cervantes, de prendre parti pour ses héros. En poésie, et surtout en poésie épique, on n'admet pas de prévarication.

Or, dès que le poète accepte un rôle, il est libre, à coup sûr, de le jouer à sa manière, de le composer à sa guise. Si sa pensée, dédaignant les vêtemens vulgaires, s'habille d'une image éclatante, comme les rois s'habillent de pourpre et d'or; si, pour dessiner l'énergie et la grâce de son attitude, elle prend la cotte de maille ou la toge, il y aurait de l'injustice et de l'ignorance à l'en blâmer: autant vaudrait reprocher à l'oiseau ses ailes.

Pourvu que le poète sache descendre à propos des régions élevées où il plane, quand il nous oublie, pour reprendre l'allure et le pas que nous pouvons suivre, pourvu qu'après nous avoir conduits bien loin au-delà des limites de la réalité, il sache y revenir et y rentrer avec nous, il ne sort pas de son droit ni de son devoir.

Mais le poète dramatique n'a pas les mêmes privilèges. Eût-il en portefeuille les odes de Pindare, les sonnets de Pétrarque; fût-il capable de les dépasser, il ne pourra, sous peine de forfaire aux lois de son art, dépenser en aucune occasion les richesses d'un pareil trésor. Il faut qu'il s'efface et disparaisse complètement derrière ses personnages; qu'il parle avec leur bouche, mais que leur bouche ne se mette jamais au service de sa pensée; qu'il s'identifie avec eux, mais n'essaie jamais de les absorber en lui-même; qu'il les domine et les conduise, mais qu'il ne cherche jamais à leur imprimer ses mouvemens.

Je sais que des autorités imposantes ne partagent pas mon

avis; je sais que l'Allemagne, l'Italie et la France porteraient au besoin témoignage contre moi; que Schiller et Manzoni paraissent avoir dérogé aux lois que je prétends établir, ou plutôt que je déduis et que je tâche de traduire. On me citera le marquis de Posa, qui reparaît, à des intervalles réguliers, dans la tragédie de don Carlos, comme le retour de la strophe et de l'antistrophe antique, qui ne participe pas réellement à l'action générale, qui résume et personnifie le poète lui-même avec tous les accidens de temps et de lieu; type idéal d'un Allemand du dix-neuvième siècle, qui a traversé l'histoire et la philosophie, avant d'arriver à la poésie : mais, à mes yeux, une pareille exception, si glorieuse et si imposante qu'elle soit, un si flagrant et si réel anachronisme, ne saurait renverser le principe que j'ai posé.

Le marquis de Posa fait de la poésie lyrique tout à son aise, sans guère s'inquiéter des acteurs qui l'entourent. Mais croyez-vous que, s'il était autre, la tragédie de don Carlos en vaudrait moins? Pour ma part, j'en doute.

Cependant, comme il est impossible de scinder si distinctement les formes de l'imagination, que l'une ne se confonde jamais avec l'autre, il y a dans le drame lui-même quelques rares et solennelles occasions où le poète peut s'avancer sur la scène. S'il y a dans la fable qu'il a nouée un caractère avec lequel il sympathise plus profondément et plus naïvement qu'avec les autres, il peut, à de certains momens, résumer l'action et l'état de sa pensée dans un monologue, comme fait Corneille dans *Cinna*.

Mais, pour que le monologue soit à sa place et ne fasse pas tache dans l'étoffe du poème, il ne faut pas que le style en soit soudainement lyrique : il faut qu'il se détache insensiblement du style ordinaire et général de la pièce, avant de prendre un mouvement particulier.

A ces conditions, le monologue permet au poète dramatique de s'élever successivement à toutes les formes de l'ode et de l'élégie. A mesure que l'isolement développe, dans l'acteur qui le représente, une rêverie plus intense et plus idéale, il ne doi

se refuser aucune image, aucune figure, si riche qu'elle soit.

Maintenant que nous avons épuisé, selon la mesure de nos forces, la double question du plan et du style de *Francis the first*, considérés en eux-mêmes, il nous reste à envisager deux questions subsidiaires, et dont une seule a été soulevée par la critique anglaise.

A quelle période de la poésie anglaise se rapporte la tragédie de miss Kemble? Quelles ressources présentait l'époque historique qu'elle a choisie?

Une *Revue* publiée sous patronage de John Murray voit, dans *Francis the first*, un retour salutaire vers la méthode dramatique de Shakespeare. Je ne crois pas qu'elle entende parler des tragédies proprement dites de Shakespeare, telles qu'*Othello*, *Hamlet*, *Romeo et Juliette*; car les trois poèmes que nous venons de nommer, surtout le premier et le troisième, se font remarquer par la simplicité du plan, l'unité de l'action, la concentration de l'intérêt. Qu'on prenne dans le théâtre grec, ou dans Racine et Alfieri, qui tous deux, à leur manière, ont voulu renouveler l'antiquité, telle tragédie qu'on voudra, sauf la naïveté familière des détails, qui assure au poète de Strafford un avantage réel et durable, je ne vois aucune différence entre les tragédies anglaise, italienne et française. Le critique de Londres n'a pas voulu non plus rappeler les pièces fantastiques, telles que le *Songe d'une nuit d'été*. Titania et Oberon n'ont rien à faire avec la tragédie de miss Kemble.

Sans nul doute, il s'agit dans cette comparaison des pièces qui, dans l'édition de 1622, publiée huit ans seulement après la mort de l'auteur par Heminge et Condell, deux de ses camarades, s'appellent modestement *Chronicles*, telles que *la Vie et la mort du roi Jean*, *Richard III*, *Henri IV*. Dans ces chroniques, Shakespeare ne prétend à aucune unité rigoureuse et officielle. Il met l'histoire de tout un règne en dialogue et en action. Il ne choisit pas arbitrairement un épisode ou un personnage. Il ne fait subir aux évènemens qu'il a sous sa main, aucun triage de pruderie ou de dégoût; il ne répudie rien, ni personne. Scènes d'alcove et de camp, tout lui est bon pour esquisser à grands

traits le siècle auquel il s'en prend. Il entre aux conseils des rois, nous assistons aux débats qui vont décider du destin d'un empire. Puis, quand la bataille est résolue, quand les lances sont aiguisées, que les armées sont rangées dans la plaine, nous le suivons sur une hauteur voisine pour dominer avec lui la scène. Quand la mêlée s'engage, quand les lignes d'acier plient et s'entament, nous pénétrons au milieu des blessés, nous écoutons le râle des morts.

N'attendez pas que le poète oublie le vainqueur ou le vaincu; Dieu merci! la passion ne lui manque pas. Il prend parti pour ou contre ses acteurs. Ceux qui l'accusent d'impartialité ne l'ont pas lu ou l'ont bien mal compris; il n'y a pas une de ses *chroniques* qui n'ait le sens et l'énergie du plus hardi pamphlet, qui ne flétrisse et ne couronne aussi bien que les *vieilles* comédies d'Athènes. Mais il tient compte à chacun de son malheur pour juger sa faute, il ne condamne qu'en racontant.

C'est une sorte d'omniscience qui éblouit d'abord et qui trouble la vue. On ne comprend pas du premier coup où le poète en veut venir. Dans ce pêle-mêle confus d'Achilles et de Thersites, dans cette cohue de rois et de populaces, on ne distingue pas d'abord sur quels groupes l'attention va se fixer. Mais peu-à-peu l'histoire s'explique et s'éclaircit, les groupes se personnifient, les nations s'individualisent; grâces aux dimensions colossales de l'action, une catastrophe qui ruine un royaume n'a plus que l'importance relative d'une scène ordinaire; le drame tout entier prend une espèce d'unité involontaire et fatale, unité réelle et providentielle, qui ne résulte pas du choix ou de l'oubli, de la préférence ou du dédain, mais qui se fait d'elle-même, qui ressort des évènemens; unité inhérente à l'ensemble, à laquelle tous les détails concourent merveilleusement.

Qu'on ne s'y trompe pas; bien que les *chroniques* de Shakespeare ne soient pas, pour la plupart, la meilleure partie de son héritage; bien que je préfère de beaucoup *Othello* à *Richard III*, cependant le génie, je dirais volontiers l'instinct dramatique, qui ne l'abandonnait jamais, ne lui permettait pas de

mettre en scène l'histoire de son pays, ou l'histoire de Rome, sans qu'une pensée une et grande présidât, presque malgré lui, à toutes ces compositions.

Voyez *Coriolan* et *Jules César*. Il ouvre les biographies de Plutarque, et s'en contente sans pousser plus avant ses études. Il n'omet pas une page, pas un trait caractéristique; il trouve moyen d'enchatonner et de *sertir* dans sa pièce jusqu'aux moindres anecdotes qu'un autre eût négligées, peut-être, comme indignes de la toge et du cothurne, mais qui ajoutent singulièrement à la vérité naïve de la composition. Il ne dédaigne pas les trivialités qui peuvent compléter *l'humanité* de ses héros.

Qu'on relise attentivement deux ou trois des *chroniques* de Shakespeare, et l'on se convaincra facilement de l'exactitude des remarques précédentes; on aura la certitude qu'il est toujours *un*, parce qu'il est toujours complet.

Je m'assure donc que l'auteur du *Richard III* aurait vu dans le règne de François Ier autre chose qu'une trahison, un amour et une bataille. Comme il eût mis dans sa tragédie toutes les tragédies que le siècle contenait, il n'y en aurait pas eu trois, mais une. Sous la toute-puissance de son pinceau, peu-à-peu des figures, d'abord saillantes et prononcées, se seraient placées sur le second plan, dans la pénombre. La lumière d'abord diffuse et vague se serait insensiblement éteinte aux deux côtés du cadre, et concentrée vers le milieu de la toile.

Car dans une tragédie, comme dans un paysage, il n'y a pas de beauté sans sacrifice. Claude Lorrain et Ruysdael ne donnent pas à toutes les portions de leur tableau la même valeur et la même clarté. C'est un principe qui, une fois violé, met à mort toute poésie.

Or, dans *Francis the first,* je serais fort embarrassé de choisir entre les trois tragédies que je vous ai dites. Je ne saurais laquelle préférer. Toutes trois ont à mes yeux la même importance. La première et la troisième sont incomplètes. La seconde, sans avoir reçu tous les développemens qu'elle comporte, me paraît cependant absorber les plus intimes sympa-

thies de l'auteur. C'est un drame de pudeur et de chastete, d'amour et de dévoûment fraternel. Si la conduite de Françoise de Foix, qui, à mes yeux, voudrait être l'héroïne de la tragédie, eût été telle que nous la représente miss Kemble, peut-être que saint Augustin ne l'eût pas condamnée, comme on peut le voir dans *la Cité de Dieu*.

Et quoiqu'on ait volontiers mauvaise grâce à parler du style d'un poète étranger, bien qu'on puisse accuser de pédantisme et de fatuité un critique qui se permet de juger ce qu'il y a de plus délicat et de plus mystérieux pour un esprit qui n'est pas familiarisé, par la vie de tous les jours, avec l'idiome dont il prétend parler, nous nous hasarderons, cependant, à dire quelques mots du style de Shakespeare, comparé à celui de *Francis the first*.

Tous les deux sont *imagés*. Mais dans quelles conditions? Dans ses *chroniques* Shakespeare ne se refuse aucune des vulgarités du dialogue. Il dit *bonjour* et *adieu* comme tout le monde. En est-il de même dans *Francis the first?* Il joue sur les mots avec Mercutio, dans *Roméo;* quand il est au balcon avec Juliette, il rêve comme M. de Lamartine dans *les étoiles*. Mais au bal, dans le premier acte, il a des paroles comme nous pouvons tous les soirs en entendre, en pressant un gant de femme.

Cette différence ressort de la différence même des systèmes. Venons à la partie technique. Il y a dans Shakespeare quatre formes de langage : la prose qu'il ramène volontiers toutes les fois qu'il revient à des scènes ordinaires; le vers blanc, le vers héroïque et rimé, et enfin le vers qu'on appelle rhythmique, le vers de l'ode et de la ballade. Il emploie indistinctement ces quatre formes, il les quitte et les reprend, les entremêle et les coupe selon son caprice en apparence, mais le plus souvent pour des raisons que l'analyse et la réflexion pénètrent.

Miss Kemble n'a employé que deux formes de langage, la prose et le vers blanc. Parfois il lui arrive de ne pas terminer un vers commencé. Or il nous semble que ces irrégularités, qui pouvaient trouver leur excuse au seizième siècle dans la

précipitation obligée du travail, puisque l'auteur était à-la-fois poète, acteur et directeur, n'ont pas droit aujourd'hui à la même indulgence. Ce n'est pas par ces côtés-là qu'il faut imiter Shakespeare.

Aujourd'hui que la littérature dans toutes ses branches n'est plus un accident de la vie, mais bien une profession qui remplit toutes nos années, et qui jalouse toutes les distractions, qui a ses lois, ses préceptes, son code, quand on accepte une forme, quelle qu'elle soit, il ne faut pas la quitter; il faut choisir, selon la nature et le mouvement de sa pensée, entre la prose et le vers, mais ne pas renoncer capricieusement à l'une ou à l'autre dans le cours de cent cinquante pages.

Voyons quelle a été l'histoire.

Le règne de François Ier s'ouvrit glorieusement par la bataille de Marignan. On sait la lettre pleine de modestie et de dignité qu'il écrivit à sa mère après la victoire. Il n'y oublie aucun de ceux qui l'ont secondé de leurs bras et de leur courage, et trouve des paroles affectueuses pour les récompenser. Le soir même de la bataille, il mit un genou en terre, et se fit armer chevalier par Bayard.

Quatre ans plus tard, en 1519, la mort de Maximilien décida entre don Carlos et François Ier une rivalité, qui ne devait finir qu'avec leur vie. Les deux rois se mirent sur les rangs pour l'empire, et c'est à cette occasion que François Ier répondit aux hypocrites politesses de don Carlos par un mot franc et hardi, qui peut servir de symbole à toute sa carrière: « Nous courtisons tous les deux la même maîtresse; mais que celui des deux qui sera vaincu céde le pas à celui qu'elle préfère ». Sur le refus de Frédéric-le-Sage, don Carlos obtint l'empire. Henri VIII d'Angleterre, troisième compétiteur, manifesta publiquement sa colère, et le double échec qu'ils avaient éprouvé donna lieu à une entrevue célèbre entre les rois de France et d'Angleterre, *le camp du drap d'or*.

Si je ne me trompe, c'était là un beau prologue pour une tragédie de *François Ier*; c'était l'exposition de la lutte qui allait s'engager entre les trois monarques, lutte qui devait remplir

trente ans. Il y avait à faire l'analyse de ces trois caractères qui devaient se disputer l'attention de l'Europe. C'eût été un premier acte, à la manière des *Chroniques* de Shakespeare, où l'intérêt et le mouvement n'auraient pas manqué.

En 1521, Charles-Quint commence la campagne, et fait attaquer le duc de Bouillon. Trente-cinq mille impériaux se jettent sur Mézières, qui ne doit son salut qu'à la prudence et à l'intrépidité de Bayard. Battu sur un premier point, l'empereur songe au Milanais, compromis déjà par une administration vicieuse et par les rigueurs excessives de Lautrec. La duchesse d'Angoulême avait dissipé, dans ses prodigalités, 400,000 écus, destinés à l'armée d'Italie : elle accusa de concussion le surintendant des finances, Semblançay, vieillard austère et intègre, et obtint sa tête. Le roi, épris des charmes de la comtesse de Châteaubriand se montra indulgent pour le frère de sa maîtresse. Le duc de Bourbon, à qui la mère du roi avait souvent témoigné le goût qu'elle avait pour lui, étant devenu veuf, la duchesse d'Angoulême lui offrit sa main; le duc résista à ses instances, et repoussa même les prières du roi avec mépris. La duchesse humiliée retire au connétable le gouvernement du Milanais, et le ruine. Charles-Quint achète la trahison du connétable, qui trompe, par un lâche mensonge, la crédulité de François Ier, s'enfuit et livre à sa colère dix-neuf complices, après avoir vainement essayé de soulever plusieurs provinces sur son passage. Saint-Vallier, leur chef, est condamné à mort et obtient sa grâce, au moment même où il allait poser sa tête sur le billot, grâces à l'intercession de Diane de Poitiers, sa fille. On sait ce que lui coûta la vie de son père.

Nous sommes maintenant en pleine tragédie. Le connétable commande les impériaux en Italie. Le roi lui oppose le plus présomptueux de ses favoris, l'amiral Bonnivet, et met Bayard sous ses ordres. Bonnivet, dangereusement blessé, remet le destin de l'armée entre les mains de Bayard; mais il n'était plus temps. Les Français sont forcés d'abandonner l'Italie. Le connétable attaque la Provence, enlève quelques villes, et va mettre le siège devant Marseille. François Ier le chasse, et repasse

dans le Milanais. Il prend Milan, que la peste décime, et tient conseil avec ses principaux généraux; les têtes les plus sages sont d'avis qu'il atténde des renforts avant d'aller plus loin. Bonnivet et Montmorency se prononcent pour l'attaque de Pavie. Antoine de Leves, gouverneur de la ville, donne le temps au connétable d'arriver. Le 24 février 1525, au commencement de la nuit, le combat s'engage avec les impériaux, et dure jusqu'au matin. Les arquebusiers basques nous tuent beaucoup de monde, et visent au cœur les chefs de l'armée. Le duc d'Alençon plie. Trémouille et Foix sont frappés à mort. Bonnivet désespéré se précipite au milieu des bataillons ennemis. Le roi, après avoir tué de sa main plusieurs impériaux, reçoit deux blessures, son cheval est tué sous lui; il tombe. Pomperan, le seul gentilhomme qui eût suivi le connétable, lui demande son épée; le roi demande Lannoy, vice-roi de Naples, qui met un genou en terre, et lui donne son épée en échange de la sienne. François Ier est conduit à Madrid, comme prisonnier de Charles-Quint. L'empereur lui impose pour le rachat de sa liberté des conditions ignomineuses et inexécutables. Mais Marguerite, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, parvient à le décider au parjure. Si même il faut en croire les mémoires du temps, elle adoucit les ennuis de sa captivité au prix de ses devoirs.

François Ier suivit le conseil de sa sœur, ne refusa aucune des promesses qu'il devait violer, et en touchant la terre de France, s'écria : *Je suis encore roi.* En quelques jours la noblesse offrit 2,000,000 pour le rachat de ses enfans qu'il avait laissés en otage.

Léon X meurt après un règne glorieux. Clément VII, son successeur, s'allie à François Ier et à Henri VIII contre Charles V. Le 6 mai 1627, le connétable de Bourbon assiège Rome et meurt sur la brèche. Les impériaux mettent la ville à feu et à sang. Clément VII est prisonnier de Charles V. Lautrec reparaît en Italie, et avec l'assistance d'André Doria et de Gênes, il reprend possession du Milanais. La peste, après avoir éclairci les rangs des impériaux, passe dans nos rangs. Lautrec se

brouille avec Doria, qui décide la défection des autres états de l'Italie. Lautrec meurt, et l'armée française est anéantie. L'empereur et le roi de France, après avoir échangé plusieurs provocations ridicules, signent la paix de Cambrai, en 1529. Les enfans du roi sont rachetés au prix de 1,200,000 écus. François Ier renonce à ses prétentions sur le Milanais et épouse Éléonore, sœur de l'empereur. La paix européenne paraît assurée pour quelque temps. François Ier, aidé du connétable de Montmorency, remet l'ordre dans les finances. Il donne des fêtes élégantes et somptueuses. Il s'entoure de savans illustres, tels que Budée et Lascaris, et correspond avec Érasme. Il visite dans leurs ateliers Primatice et Léonard de Vinci. Il commence le Louvre, bâtit les châteaux de Fontainebleau, de Chambord et de Madrid. Il fonde le collége de France. Il forme à sa cour un conseil littéraire, composé des frères Dubellay, de Rabelais, de Marguerite de Navarre et de Clément Marot, qui tous deux prononçaient rarement les chastes paroles que miss Kemble a mises dans leur bouche. C'est à cette époque que François Ier prit une nouvelle maîtresse, Anne de Pisseleu, qu'il nomma duchesse d'Etampes. La comtesse de Châteaubriand était morte pendant sa captivité, victime de la jalousie de son mari. Le roi donna des larmes sincères aux cendres de la duchesse d'Angoulême, malgré les torts nombreux qu'il avait à lui reprocher, et maria peu de temps après, Henri, son second fils, à Catherine de Médicis.

L'expédition de Charles-Quint en Afrique ranime les prétentions de François Ier sur le Milanais. Il profite de l'absence de l'empereur pour y rentrer. François Sforce, frappé de terreur, meurt subitement; mais bientôt Charles-Quint revient et reprend l'Italie. En 1536, il conduit cinquante mille hommes en Provence. Le connétable Anne de Montmorency, instruit que les troupes impériales sont mal approvisionnées, n'hésite pas à sauver la France au prix d'une province, et met le feu aux villes et aux châteaux. La famine chasse l'empereur et l'oblige à repasser les Alpes. Le dauphin François, qui donnait les plus brillantes espérances, meurt empoisonné, à ce qu'on croit, par Montécuculli, son échanson, qui subit le supplice des régicides.

Le roi accusait Charles-Quint et voulait se venger. Mais cependant, sur la médiation de Clément VII, l'empereur et le roi signent à Aigues-Mortes une trève de dix ans.

En 1539, Charles-Quint, au grand étonnement de l'Europe, se confie à la loyauté de son rival, et lui demande passage pour aller demander raison aux Gantois de leur insurrection. François lui accorde sa demande, et demande en récompense l'investiture du Milanais. L'empereur se souvient du serment de Madrid violé, et promet. D'après l'avis du connétable de Montmorency, il n'y eut pas de convention écrite. Charles-Quint apprend que la duchesse d'Etampes agit auprès du roi contre lui; pour la gagner, il laisse adroitement tomber un diamant magnifique, qu'elle ramasse, et qu'il la prie de garder. Il soumet les Gantois, et traite la promesse du Milanais comme François avait traité les promesses de Madrid. Le connétable de Montmorency est disgracié en souvenir de ses conseils.

Landrecies, assiégée par Charles V, et délivrée par le roi, en 1544; la bataille de Cerizolles, gagnée en 1545, par le comte d'Enghien; la ligue de Henri VIII et de l'empereur; l'envahissement momentané de la Picardie et de la Champagne, jusqu'à la paix de Crespi, et enfin la promesse du Milanais au duc d'Orléans, second fils du roi, complètent l'histoire de François Ier. Il mourut en 1547, âgé de cinquante-deux ans. Depuis dix ans, sa santé s'était altérée à la suite d'une intrigue galante avec une bourgeoise nommée la *Belle Féronnière*. Le mari eut recours, pour se venger de sa femme et du roi, à un moyen sur lequel les historiens ne laissent aucun doute. La *Féronnière* en mourut, et le roi fut assez mal guéri.

Telle a été la réalité historique que miss Kemble avait choisie. Comme on le voit, elle en a tenu peu de compte. Cependant, en négligeant les évènemens accessoires qui n'ont pas assez d'importance pour paraître au premier plan, elle pouvait commencer par la bataille de Marignan, et l'élection impériale. Elle avait, pour terminer le premier acte, le *camp du drap d'or*.

La trahison du connétable de Bourbon pouvait remplir tout le second acte.

La bataille de Pavie et la captivité du roi auraient suffi au troisième acte.

Au quatrième acte, la rentrée du roi en France, le sac de Rome, la mort de Bourbon, de Lautrec, les fêtes de la cour, et le mariage de Henri avec Catherine de Médicis.

Au cinquième, le voyage de Charles-Quint et la mort de François Ier.

Mais l'imagination d'une jeune fille pouvait-elle manier et tailler librement cette étoffe immense? Je ne sais. Peut-être eût elle-mieux fait de s'en tenir aux amours et à la mort de Françoise de Foix.

En donnant le canevas dramatique de trente années, nous n'avons pas la prétention d'avoir indiqué une recette infaillible, et qui doive, fidèlement exécutée, produire une œuvre de belle et grande poésie. On n'a pas fait une statue, quand on a équarri un bloc de Carrare.

Malgré nos remarques, et à cause de nos remarques, *Francis the first* est et demeure une œuvre très remarquable. Mais puisque miss Kemble ne veut pas suivre la voie de Knowles, de Milman et de miss Joanna Baillie; puisqu'elle ne s'est pas laissé séduire aux tirades rhétoriques de *Virginius* et de *William Tell;* puisqu'elle ne croit pas que la tragédie biblique, ou la tragédie officiellement et didactiquement morale, soit appelée à régénérer le théâtre anglais; puisqu'elle ne veut ni de la fureur, quelque peu dévergondée d'Otway, ni de la douleur élégiaque de Rowe, ni de l'emphase castillane de Dryden; qu'elle étudie Shakespeare, et ne cherche pas à l'imiter; et puissent ces lignes, si elles arrivent jusque sous ses yeux, la décider, dans sa prochaine tragédie, à ne peindre que les sentimens qu'elle a éprouvés, ou dont le spectacle familier a pu l'instruire; qu'elle renonce à vouloir imposer aux siècles évanouis la grâce et la chasteté de sa jeunesse, qu'ils ne peuvent accepter. Si elle n'a pas lu *Pantagruel,* ou les *Nouvelles,* ni les *Dames galantes,* comme je le crois volontiers, qu'elle ne touche à l'avenir qu'aux hommes et aux choses qu'elle aura pu librement étudier, sans renoncer aux attributs de son sexe.

GUSTAVE PLANCHE.

LETTRE

SUR ARGOS ET MYCÈNES,

A M. MICHAUD DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Napoli de Romanie, juin 1830.

J'ai visité Argos et Mycènes pendant que vous visitiez vous-même les ruines cyclopéennes de Tyrinthe. Je vais vous parler des hommes et des choses qui m'ont le plus frappé dans cette course, à travers un des pays les plus célèbres de la terre.

Le 10 juin, à cinq heures du soir, j'étais sur le chemin d'Argos avec quelques compagnons de voyage, venus de France avec nous. De Nauplie à Argos on peut compter trois heures de marche. Nous n'avons rien vu sur notre route qui fût digne d'être remarqué. D'un côté, des marais où les grenouilles faisaient entendre leurs sauvages concerts, des ronces, des bruyères, des joncs et des touffes d'agnus-castus; de l'autre, des champs couverts de moissons jaunissantes, des gerbes entassées au bord des sillons, des troupeaux de brebis, de bœufs et de porcs, et quelques cabanes éparses çà et là, des chevaux en grand nombre, qui paissaient dans la plaine, et qui me rappelaient le surnom de *nourricière de coursiers*, qu'Homère donne à la ville d'Argos: tels sont les objets qui s'offrirent à notre vue. Avant la révolution grecque, une forêt d'oliviers couvrait au loin les plaines d'Argos; mais vous savez, monsieur, que la guerre, surtout quand elle est faite par des barbares, change en déserts tous les lieux par où elle passe; la flamme et le fer ont dévasté ces campagnes, autrefois si belles, et maintenant le voyageur y retrouve à peine un seul arbre.

Argos nous apparaissait au pied d'une montagne, à l'extrémité du golfe. La citadelle de Larissa, qui couronne le sommet de ce mont, brillait des derniers

feux du soleil. A une lieue de distance, mes yeux avides cherchaient des débris de palais, des tombeaux, des monumens, ou au moins quelques ruines qui pussent me parler du roi des rois, pasteur des peuples. Je n'apercevais sur la montagne qu'une forteresse, et, au fond du golfe, je découvrais un vaste amas de cabanes, mêlé de maisons blanches. Nous approchions d'Argos, et déjà les ombres de la nuit nous enveloppaient. Les pâtres et les moissonneurs reprenaient le chemin de leurs demeures; les ânes, chargés de gerbes, et les troupeaux s'avançaient ensemble; les hommes, les femmes et les petits enfans étaient eux-mêmes chargés d'épis. Ces pauvres Argiens retournaient gaîment à leurs chaumières, heureux de pouvoir enfin respirer après de longs désastres, et recueillir paisiblement les fruits de leurs travaux.

Il était nuit quand nous entrâmes dans Argos. Nous vîmes quelques maisons de bois nouvellement construites; d'humbles cabanes rangées en forme de rues; des feux semés sur le chemin, destinés à éclairer comme les réverbères de nos villes; des cafés d'où sortaient des nuages de fumée; des tavernes obscures où des Grecs préparaient des mets grossiers et dégoûtans. Au coin des rues, de grands vases remplis de lait chauffaient en plein air, posés sur des pierres, et des femmes et des enfans accouraient pour en acheter. Des malades et des mendians étaient couchés sur la terre, à côté de leurs haillons et de leur pain noir. Des Albanais, vêtus comme les héros d'Homère, rangés en cercle autour d'un flambeau, au milieu de la rue, fumaient, sans mot dire, dans une attitude tout-à-fait musulmane. Vous vous souvenez sans doute, monsieur, d'avoir vu à Paris, sur le quai de Grève, ces cuisines en plein vent, où les ouvriers, les baladins et même les mendians viennent chercher leur provision journalière; ces poêles fumantes dont l'odeur poursuit au loin les passans. Eh bien! monsieur, vous auriez retrouvé à Argos le même spectacle; vous y auriez revu les restaurateurs de la Grève; vous auriez respiré le même parfum.

Et pourtant j'étais dans le pays des Atrides, dans la cité d'Agamemnon, qui renversa l'empire de Priam! J'étais dans la ville fameuse, où jadis chaque dieu eut son temple, chaque héros son monument! Je voyais une taverne là où Hécate et Diane eurent des autels. Des Argiens demi nus étaient étendus tristement aux mêmes lieux où Castor et Pollux, où la chaste Lucine sur un trône d'or recevaient autrefois les adorations de leurs pères. Les statues d'Atrée et de Thieste, les trophées de cent victoires, les monumens de tout genre qui décoraient les places publiques, mille palais nés de l'orgueil et de la magnificence des rois, tout ce que les arts avaient embelli, tout ce que la gloire avait élevé, tout a disparu comme la poussière qu'emporte le vent. On s'étonne d'une aussi entière destruction, surtout quand on a entendu Pausanias sur Argos. A l'époque où le voyageur grec visita cette ville, elle était encore peuplée de ses statues et de ses dieux; elle avait ses monumens, ses murailles et ses portes, dont les principales étaient la porte de Lucine et celle du Soleil. Je ferme le livre de Pausanias, et autour de moi plus rien n'est debout. Tout s'est enfui, tout jusqu'à la poésie des souvenirs.

Telles étaient, monsieur, les réflexions qui me passaient dans la tête, lorsqu'on vint nous avertir qu'on nous avait trouvé un logement pour y passer la nuit. Nous étions six dans une petite chambre; nous nous répandîmes pêle-mêle sur des divans, des nattes ou des tapis. Je m'étais endormi, songeant à la gloire d'Agamemnon, plein des souvenirs d'Homère et de Pausanias, et je me réveillai bientôt après au milieu des insectes de la pauvreté et de la misère. Ainsi, dans le cours de la vie, on s'endort quelquefois avec des rêves de bonheur et de gloire, et, quand les songes se sont enfuis à l'approche du matin, on se réveille au milieu de ses maux et de sa triste obscurité.

Dès que l'aube parut, nous désertâmes nos couches et nous courûmes chercher des vestiges de l'antique cité d'Atrée; mais, avant de mettre sous vos yeux l'état actuel d'Argos, j'essaierai de vous retracer un historique rapide de cette ville depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.

Argos compte près de trente-six siècles depuis sa fondation. La race d'Inachus, les enfans de Pélops et d'Atrée, Agamemnon, Danaüs et les Héraclides dominèrent tour-à-tour dans l'Argolide. Argos, aimée des dieux, fière de ses belles campagnes et de cinquante rois fameux, redoutable par la force de ses enfans, ceinte de hautes murailles et armée de deux citadelles, prit une grande part à toutes les guerres de la Grèce. Liée au sort des Achéens, elle finit par succomber avec eux sous les coups des légions romaines. Argos, en changeant de maîtres, ne perdit ni son éclat ni son importance. Comme ville et comme position militaire, la nouvelle cité romaine conserva son premier rang au milieu des provinces conquises. Après la chute de l'empire romain et sous le Bas-Empire, elle devint l'apanage de petits princes grecs, que l'histoire nomme à peine. A la suite des guerres de la Croix, pendant que les Français régnaient dans la Morée, Argos était une place forte et le siège d'un évêché. En 1210, le prince grec Théodore, qui s'était maintenu dans la seigneurie d'Argos et de Corinthe, fut dépossédé par Guillaume de Ville-Hardouin; toutefois le noble sénéchal voulut bien laisser Argos à Théodore, sous la condition qu'il resterait son vassal. Deux ans après, celui-ci, soupçonné de tramer des complots contre les barons français, fut assiégé et dépouillé par le prince Geoffroy et par Othon de la Roche, duc d'Athènes. Les chroniques françaises du quatorzième siècle donnent à Guy d'Enghien le titre de seigneur d'Argos. Sous la décadence de l'empire français de Constantinople, les seigneurs d'Athènes, obligés de céder aux Catalans, se retirèrent à Argos, et les nouveaux vainqueurs ne les menacèrent point dans leur retraite : ainsi l'héritage d'Agamemnon et de Danaüs avait passé aux mains des chevaliers français, débris glorieux de nos antiques croisades.

Un historien grec (1) nous apprend que Bonne d'Enghien, appelée aussi Marie d'Enghien, veuve d'un seigneur de Venise, ayant eu en partage Argos et Napoli de Romanie, vendit les deux villes aux Vénitiens, au prix de 700 écus

(1) Théodore Zygomales.

d'or, que la république devait lui payer tous les ans, sa vie durant. De plus, elle se réservait 2,000 écus, dont elle pouvait disposer à son gré, et que Venise était tenue de lui donner (1). Une chronique grecque place cet évènement à la date de 1389. La cession d'Argos aux Vénitiens a été différemment racontée par les auteurs. Quelques-uns ont écrit que ce fut Théodore Paléologue, fils de l'empereur Jean, qui, effrayé de la marche victorieuse des Turcs, vendit Argos à la république de Venise; mais l'opinion la plus accréditée nomme Marie d'Enghien. Les Vénitiens ne gardèrent pas long-temps cette ville. En 1397, le sultan Bajazet la prit et la saccagea. Plus tard, les Vénitiens l'ayant rebâtie, elle tomba de nouveau au pouvoir des Turcs, sous Mahomet II, en 1463. Près de deux siècles s'écoulèrent, et les Vénitiens reparurent dans leur ancien domaine. Enfin la Morée passa tout entière sous la main des disciples du Coran, et Argos fut musulmane. Que de révolutions, monsieur, dans l'histoire d'une seule cité! et qu'il a fallu de siècles et d'évènemens pour qu'un aga remplaçât Agamemnon! Maintenant, depuis la délivrance de la Grèce, Argos est redevenue grecque, et ses propres enfans la gouvernent.

En lisant l'histoire de ces dernières révolutions, vous avez pu voir, monsieur, de combien de maux Argos a été accablée; plusieurs fois l'incendie l'a dévorée; et sa population a souffert tout ce que la guerre a de plus désastreux. Dans une seule nuit sept cents Argiens furent décapités. Le trépas de tant d'hommes ne resta pas sans vengeance; Hypsilanti, posté avec trois cents Grecs dans la citadelle d'Argos, fit éprouver de grandes pertes aux troupes musulmanes. En 1829, les représentans de la Grèce se réunirent à Argos, sur l'emplacement d'un ancien théâtre, pour régler les intérêts du pays. Je ne chercherai pas à caractériser cette réunion nationale qui tenait ses séances au lieu même où les Argiens d'autrefois applaudissaient les chefs-d'œuvre de Sophocle et d'Euripide; je ne vous dirai point si la tribune de la nouvelle Argos; avait aussi ses Démosthènes, et quel était le genre d'éloquence de ces représentans grecs. Tout ce que je sais, c'est qu'on y parla beaucoup d'avenir et de régénération, et qu'il est arrivé à la révolution grecque ce qui arrive à presque toutes les révolutions, c'est de promettre beaucoup et de tenir peu (2).

Aujourd'hui la population d'Argos ne s'élève pas au-delà de mille habitans: la misère y est grande; il faudra bien du temps pour que ce pauvre pays se relève et se console. Des maisons en pierre ont été récemment construites; quelques-unes sont mêmes élégantes. Nous avons vu une église qu'on achève de bâtir, et qui sera le plus bel édifice d'Argos. On lit sur une des murailles extérieures une inscription en grec moderne, qui fait connaître que la nouvelle église est dédiée à saint Jean, et qu'elle a été élevée sous les auspices du comte Capo-d'Istria, président de la Grèce. A côté du monument, un Grec

(1) *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, liv. VII.

(2) On peut voir dans l'Annuaire de Lesur, 1829, *Appendice* p. 111 et suiv. la traduction des pièces et des décrets relatifs à l'assemblée d'Argos.

fouillait dans des fosses, il en retirait des têtes et des ossemens, ruines d'hommes qui devaient faire place à d'autres ruines : on voulait convertir ce lieu en cimetière.

Il était sept heures du matin, quand nous nous dirigeâmes vers la citadelle. Strabon dit qu'Argos avait deux forteresses, on n'en voit qu'une depuis longtemps. Sur les chemins de la citadelle, on remarquait autrefois les tombeaux des fils d'Egyptus, un temple d'Apollon, le premier qui eût été bâti en l'honneur de ce dieu, et beaucoup d'autres monumens dont Pausanias nous a laissé le souvenir. Pour tout monument, nous rencontrâmes un ermitage construit sur les flancs de la montagne, peut-être à la place du temple d'Apollon. Deux caloyers vêtus d'une robe noire, n'ayant ni bas ni chaussures, nous accueillirent avec bonté, et nous conduisirent dans leur chapelle; elle était mesquine et à demi ruinée. L'un des deux ermites nous montra du doigt un fragment de marbre incrusté dans le mur de la chapelle; ce marbre, qui a dû appartenir à quelque ancien bas-relief, représentait un cavalier.

N'attendez pas que je vous donne la description de la forteresse Larissa; il serait difficile de dire avec vérité quelles formes et quelles proportions elle eut jadis, maintenant qu'elle n'est plus qu'un vaste amas de décombres. De grandes murailles dont les unes remontent aux temps anciens, les autres au moyen âge, des citernes à demi comblées, d'énormes fragmens de construction qui ont roulé dans l'enceinte, des tas de pierres et d'informes débris dispersés à travers les bruyères, tels sont les derniers restes de la citadelle de Larissa. Dans un angle de mur, du côté de l'ouest, je découvris deux croix en bas-relief, ruines françaises ou vénitiennes qui se mêlaient aux vieilles ruines de la vieille Argos.

Du haut de la forteresse, l'œil embrasse, au midi, Napoli de Romanie et son magnifique golfe; à l'orient, les hauteurs de Mycènes; au nord, le mont Lycone, jadis couvert de cyprès, célèbre par le temple de Diane Ortya; à l'occident, les montagnes de la Trézénie.

Nous redescendîmes à Argos par des sentiers du côté de l'ouest; nous reconnûmes l'emplacement du théâtre où se tint l'assemblée nationale dont nous avons parlé, et nous comptâmes jusqu'à soixante-huit larges gradins taillés dans la montagne. Un peu plus loin, on voit les restes d'une église grecque bâtie en briques, que des Grecs ignorans appelaient le palais d'Agamemnon; dans un fossé voisin, des tronçons de colonnes de marbre étalaient leur blancheur au milieu de ronces et d'ordures. Voilà donc tout ce qui reste d'une cité tant vantée! Oh! ne m'enviez pas le triste plaisir d'avoir vu Argos dans sa situation présente, conservez vos premières illusions et ne regardez cette terre qu'à travers le prisme homérique. A vous, la poésie et le charme des anciens souvenirs; à moi, le spectacle de la misère, la nudité, l'abandon. Les forfaits des Pélopides sont poursuivis jusque dans les derniers débris de leur cité, car ces forfaits furent épouvantables, et à peine en trouveriez-vous de pareils dans l'histoire des crimes et des fureurs de la multitude en des temps comme ceux où vous avez vécu.

Beaucoup de voyageurs ont parlé d'Argos. Fourmont, Chandler, Pellegrin,

M. Fauvel, M. Pouqueville et M. de Châteaubriand ont visité, à des époques différentes, l'ancienne capitale de l'Argolide, et n'ont retrouvé que de faibles restes. Le docteur Clarke trouva à Argos plusieurs beaux vases en terre cuite enlevés à d'anciens tombeaux, et découvrit au pied de la montagne de l'Acropolis les restes d'un temple souterrain où les prêtres des faux dieux faisaient parler les oracles. Le même voyageur a donné sur Mycènes des renseignemens savans et des interprétations souvent ingénieuses.

Nous n'avions plus rien à voir à Argos, et nous prîmes le chemin de Mycènes, à l'orient, montés sur de maigres chevaux qui ne ressemblaient guère aux coursiers argiens si renommés dans l'ancienne Grèce. Il était midi et le soleil était brûlant. Nous traversâmes d'abord, à un quart d'heure d'Argos, le lit desséché de l'Inachus, qui me rappela la vengeance de Neptune. Le chemin que nous suivions était bordé d'agnus-castus, mais pas un seul arbre, pas un peu d'ombre pour échapper aux feux du jour. Pausanias avait rencontré sur la même route les monumens de Thieste et de Persée; pour nous, moins heureux que lui, nous ne retrouvâmes que des agnus-castus et des épis tombés sous la faucille. Nous vîmes à droite et à gauche, quelques villages bâtis au penchant des collines; au loin, devant nous se montraient les montagnes de la Corinthie. Après trois heures de marche, nous arrivâmes au petit village de Carvathi, situé à un quart d'heure de Mycènes. Nous avions pour guides trois Argiens; ils ne connaissaient point le nom de Mycènes. Ce nom si doux et si poétique a été remplacé chez eux par le mot de Carvathi. Les Grecs qui nous accompagnaient ne disaient point: *Nous allons à Mycènes;* mais *nous allons à Carvathi*, et c'est nous, étrangers occidentaux, barbares des Gaules, qui allions montrer à des enfans d'Argos les ruines de Mycènes.

Grâce aux travaux et aux fouilles de lord Elgins, aux fidèles dessins de Choiseul-Gouffier et de M. Fauvel, les ruines de Mycènes sont parfaitement connues. Le tombeau d'Agamemnon, vaste caveau où furent déposées ses royales dépouilles, a été si souvent décrit et représenté sur des dessins si exacts, qu'il serait superflu d'en parler encore. Cette héroïque sépulture, fouillée tantôt par la science, tantôt par la cupidité, a subi dans son intérieur de déplorables dégradations. L'asile funéraire qui recueillit les restes du roi des rois sert de retraite aux mendians vagabonds et aux troupeaux. Mais Eschyle a parlé de ce tombeau, et la poésie gémit encore autour du monument. Les enfans d'Agamemnon font entendre des accens plaintifs, car le crime d'une mère leur a tout enlevé. Ce jeune Argien qui s'avance, triste et le front incliné, c'est Oreste; il vient déposer des offrandes sur le tombeau de son père; il parle, écoutons:

« O toi qui fus commis à la garde des morts, Mercure, sois mon protecteur « et mon appui: après un long exil, je reviens enfin dans ma patrie. Au pied « de ce tombeau, mon père, je t'appelle, entends-moi. Vois ces cheveux que « je coupe pour la seconde fois, et dont Inachus reçut jadis les prémices, pour « la nourriture qu'il me donna dans mon enfance. O mon père, c'est à toi que « je les consacre, ils sont l'offrande de la douleur.... Qu'ai-je vu? Quels sont « ces femmes vêtues d'habits lugubres?.... Apportent-elles des libations pour

« apaiser les mânes de mon père?.... Ah! c'est Electre, c'est ma sœur.... O Ju-
« piter, fais que je puisse venger la mort de mon père. »

ÉLECTRE.

« O mon père, envoyée par les maîtres de ce palais, j'apporte des libations.
« Je frappe à grands coups ma poitrine; j'ai déchiré mon visage, et le sang y
« ruisselle....

« Malheureux foyers!.... triste séjour! plus de soleil pour toi! d'odieuses té-
« nèbres t'enveloppent depuis la mort de ton maître....

« La terre féconde a bu du sang; le trépas vengeur a germé, il doit éclore....
« En vain se réuniraient tous les fleuves de l'univers, ils ne laveraient point un
« parricide....

« O Mercure, dis-moi si mes vœux sont agréables aux divinités infernales qui
« règnent où mon père habite, et à la terre elle-même qui enfante, nourrit et
« reprend tout. En répandant ces libations funèbres, mon père, je t'appelle;
« jette un regard de pitié sur moi et sur ton cher Oreste; fais-nous rentrer
« dans ton palais. Nous sommes errans, trahis par celle à qui nous devons le jour,
« elle a donné ton lit à Egyste, le complice de ta mort. Je suis esclave, Oreste
« est pauvre et fugitif, tandis que les coupables vivent dans les plaisirs et jouis-
« sent insolemment du fruit de tes travaux; fais qu'Oreste revienne et triom-
« phe. Ecoute ma prière, ô mon père! accorde-moi d'avoir un cœur plus chaste
« et des mains plus pures que ma mère. Voilà mes vœux pour tes enfans. Quant
« à tes ennemis, parais à leurs yeux armé de la vengeance; viens leur
« donner la mort, comme ils te l'ont donnée. Telles sont les imprécations que
« je mêle à mes prières; entends nos voix (1). » Et la jeune fille répand un lait pur sur ce tombeau que j'ai devant moi, et, malgré moi, je parcours le monument pour y chercher les cheveux d'Oreste.

Maintenant avançons vers Mycènes, et voyons ce qu'il en reste encore.

Mycènes était bâtie sur une montagne qni se détache entièrement des montagnes voisines. On reconnaît les restes de deux portes, dont la plus remarquable est la porte aux Lions. Tous les voyageurs ont admiré ce bas-relief cyclopéen représentant deux lions en regard qui appuient leurs pieds de devant sur une colonne. Le docteur Clarke voit dans ces animaux deux tigres ou deux panthères, et les considère comme ayant appartenu à l'ancienne mythologie des Mycéniens. Les deux lions sont là comme sur un écu d'armoirie, et vous eussiez pris ce vénérable bas-relief pour le blason de l'antique Mycènes. « Je
« n'ai point vu, dit M. de Châteaubriand, même en Egypte, d'architecture plus
« imposante; et le désert où elle se trouve, ajoute encore à sa gravité. » Les murs qui avoisinent cette porte sont formés d'énormes quartiers de rocs; il a

(1) Eschyle, tragédie des *Chephores*, acte premier.

fallu des mains de géans pour remuer de pareilles masses. Au revers de la montagne, à l'ouest pendent de vieux débris de murailles. Les vestiges du Propylée et de l'Acropolis, les chambres souterraines qui cachaient les trésors des rois, ont été décrits par plusieurs voyageurs, notamment par M. Fauvel dans ses intéressans mémoires: ce sont d'ailleurs des monumens très peu remarquables. Vous voyez, monsieur, que Mycènes n'offre rien de bien curieux; au temps de Pausanias, elle n'était déjà plus qu'un amas de ruines, et, chose remarquable, ces ruines sont encore comme elles étaient lors du passage du voyageur grec.

Quelques voyageurs modernes, entraînés par l'amour de la science et des découvertes, ont cru retrouver à Mycènes des tombeaux et des monumens inconnus jusqu'ici. Il ne m'appartient point de juger ce qu'il peut y avoir de vraisemblable dans leurs découvertes; mais, tandis que Pausanias n'a rencontré à Mycènes que des débris sans nom, comment, nous étrangers, qui arrivons là après tant de siècles, pouvons-nous avoir la prétention orgueilleuse d'expliquer ce que les temps ont effacé, et de relever ce qui n'est plus?

Cependant tout ce qui appartient à Mycènes n'a point péri: il est un monument qui embellit encore à mes yeux ces collines veuves de leurs palais : c'est l'*Electre* de Sophocle, œuvre immortelle de poésie et d'histoire, qui parle aux yeux et à l'imagination. Sophocle avait vu les lieux, et sa belle tragédie d'*Electre* nous représente Mycènes comme il l'avait vue lui-même. La plupart des monumens sont mentionnés, et les Mycéniennes et la famille d'Agamemnon se montrent à nous telles qu'elles furent autrefois. La première scène de la pièce est une exposition du pays. « Vous voyez à droite, dit le gouver-« neur d'Oreste, l'antique ville d'Argos, le bois de la fille d'Inachus et le lycée « consacré à Apollon; à gauche, vous voyez le célèbre temple de Junon. La « ville où vous arrivez, c'est Mycènes, et ce palais, témoin de tant d'affreuses « aventures, est le palais des descendans de Pélops. »

Quelle est touchante la douleur d'Electre! Combien ses accens sont tristes! « Lumière pure, s'écrie-t-elle, ciel qui environnez la terre, témoin assidu de « mes plaintes, que de fois vous avez entendu les coups dont j'ai frappé mon « sein! Hélas! vous n'avez vu que les restes de mes cruelles nuits; car, durant « les ténèbres, ma triste couche, seule dépositaire de mes maux, a vu couler « mes larmes au souvenir d'un père que j'aimais. Le dieu de la guerre l'avait « épargné sur une terre étrangère. Ma mère et son perfide Egyste ont été plus « inhumains que Mars: ils l'ont fait expirer sous leurs coups, comme on « voit un chêne tomber sous la hache des bûcherons. Tandis que mon père est « frappé d'une aussi horrible destinée, je suis la seule qui aie des larmes pour « lui. Je veux le pleurer tant que les astres de la nuit et du jour brilleront à « mes yeux. Semblable à Philomèle, privée de ses enfans, je ferai retentir ce palais « de mes plaintes, et je publierai partout les crimes de ma mère et mes propres « douleurs. Royaume sombre de Pluton et de Proserpine, Mercure qui conduisez les âmes aux enfers, déesse des imprécations, et vous, filles des dieux, « terribles Euménides, qui regardez avec horreur le meurtre et l'adultère, venez « à mon secours, et soyez le vengeur de mon père. »

L'histoire de Mycènes se lie à celle d'Argos. Agamemnon tenait quelquefois sa cour à Mycènes. Après avoir été long-temps sœurs de gloire et de malheur, les deux villes brisèrent les liens qui les unissaient. Mycènes avait envoyé quatre-vingts de ses citoyens aux Thermopyles, pour y triompher ou y mourir avec les enfans de Lacédémone. Argos, jalouse de l'éclat qui allait rejaillir sur sa rivale, la renversa de fond en comble, et Mycènes depuis ne fut jamais rebâtie. Il est douloureux de penser que les beaux dévoûmens et les actions héroïques soient quelquefois, pour les peuples comme pour les individus, un sujet de ruine et de misère.

En revenant de Mycènes à Carvathi, nous passâmes par la fontaine Eleutherie au pied du mont Eubée. A quinze stades de là on admirait jadis un magnifique temple consacré à Junon. Les hauts faits de quelques héros étaient représentés sur les colonnes de ce temple : on y voyait aussi la Naissance de Jupiter, les Amours des habitans de l'Olympe et la Guerre de Troie, si glorieuse pour les peuples de l'Argolide.

Avant de terminer cette lettre, je vous citerai un trait qui n'est pas indigne de remarque. Pendant que nous parcourions la montagne où fut Mycènes, un des guides demanda à notre interprète si c'était de l'or que nous cherchions. La plupart des Grecs croient que nous courons après les vieilles ruines, parce qu'elles cachent des trésors que nous seuls avons le talent de trouver; selon eux, ce n'est que l'amour des richesses qui pousse les Européens vers les antiquités de la Grèce et de l'Asie; ils ne conçoivent pas que des hommes sortent de leur pays pour aller chercher, à travers mille périls, les traces des peuples qui n'existent plus que dans l'histoire. On pardonnerait volontiers à des Turcs des idées aussi grossières; mais que des Grecs vivant sur une terre où tout leur parle d'un passé glorieux, poussent aussi loin l'oubli et l'ignorance de toute chose, voilà ce qu'on a de la peine à croire, et ce qui détruit de la manière la plus cruelle les illusions des voyageurs.

POUJOULAT.

REVUE SCIENTIFIQUE. (1)

ACADÉMIE DES SCIENCES.

1er TRIMESTRE DE 1832.

Séance du 2 janvier. L'Académie procède à la nomination d'un vice-président, qui cette année, doit être pris dans la section des sciences physiques. Les voix se partagent entre MM. Geoffroy-Saint-Hilaire et Cordier, qui, à un premier tour de scrutin, réunissent, l'un dix-neuf, et l'autre vingt-trois suffrages; au second tour, M. Cordier obtient vingt-trois votes, M. Geoffroy vingt-cinq: ce dernier est proclamé vice-président. M. Lacroix, qui en 1831 avait été chargé des mêmes fonctions, passe suivant l'usage à la présidence pour l'année dans laquelle nous entrons.

Divers mémoires sont adressés pour le concours aux prix fondés par M. de Montyon.

M. Gendrin ayant, dans une des séances précédentes, fait connaître les succès qu'il avait obtenus de l'usage de la limonade sulfurique dans le traitement de la colique de plomb, MM. Chevalier et Rayer adressent des documens qui prouvent que, depuis plusieurs années, ils emploient une méthode curative, la même au fond que celle proposée par M. Gendrin, et avec un succès égal à celui qu'il annonce avoir obtenu.

M. Ampère, faisant allusion aux expériences récentes de M. Faraday sur la production d'un courant électrique par l'action d'un courant voisin, rappelle qu'en 1822 il a fait à Genève des expériences analogues à celles du physicien anglais.

M. Cuvier lit un mémoire sur les progrès de l'ossification dans le sternum des oiseaux.

Le sternum des oiseaux, lorsqu'il s'ossifie, présente comme presque tous les

(1) Pour compléter de plus en plus notre *Revue*, nous donnerons désormais chaque mois un aperçu des travaux des corps savans M. le docteur Roulin a bien voulu se charger de ce soin. (*N. du D.*)

os larges, plusieurs points autour desquels commence à se déposer le phosphate calcaire. On en voit cinq chez le jeune poulet, et les anatomistes, supposant qu'il en était de même pour tous les autres oiseaux, considéraient le sternum de ces animaux comme résultant de la réunion de cinq os distincts. Telle était l'opinion générale lorsque M. Geoffroy-Saint-Hilaire, conduit par ses idées sur l'unité de composition dans le système osseux des vertébrés, chercha dans le sternum des oiseaux un plus grand nombre d'os, et annonça qu'il en existait neuf. Ces os, que, pour éviter l'emploi des périphrases, nous désignerons par les noms que M. Geoffroy leur a donnés sans rien préjuger d'ailleurs sur la théorie qui sert de base à cette nomenclature, sont, d'abord, les cinq pièces précédemment reconnues, savoir : la pièce médiane que forme la quille et la partie moyenne de la carène (l'*ento-sternal*), deux pièces triangulaires formant les angles antérieurs du sternum (les *hyo-sternaux*), et deux pièces le plus souvent fourchues formant les angles postérieurs (les *hypo-sternaux*); puis les quatre pièces nouvelles, savoir : les *épisternaux* et les *xiphisternaux*, situés, les premiers, en avant, et les autres, en arrière de la pièce impaire.

M. Cuvier, qui, d'après ses observations antérieures, était porté à douter de l'existence des nouvelles pièces annoncées par M. Geoffroy, a entrepris une série de recherches destinées à fixer les idées non-seulement sur ce point, mais encore sur plusieurs autres qui étaient considérés, quoique à tort, comme suffisamment avérés. Il ne s'est pas borné à étudier le gallinacés, mais il a porté ses investigations sur tous les ordres, et pour chacun d'eux sur plusieurs espèces; suivant de jour en jour, et pour ainsi dire d'heure en heure les progrès de l'ossification, depuis le moment où se montrent les premiers rudimens du système osseux dans l'embryon jusqu'à l'époque où ce système a atteint chez l'adulte toute sa perfection. Dans le mémoire que nous analysons, il s'est borné à faire connaître les résultats relatifs au sternum. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de faire connaître tous les détails de cet important travail et nous nous contenterons de rapporter les conclusions que l'auteur exprime dans les termes suivans :

1° Le sternum du poulet n'a que cinq pièces osseuses, cinq noyaux d'ossification : l'ento-sternal, les hyo-sternaux et les hypo-sternaux.

2° Les épisternaux et les xiphysternaux sont, non pas des noyaux osseux distincts, mais des restes non encore ossifiés du cartilage primitif.

3° Il s'en faut de beaucoup que les cinq noyaux se montrent dans tous les oiseaux ; dans les plus grands nombres, notamment dans les oiseaux d'eau et les oiseaux de proie, le squelette ne commence à s'ossifier que par deux points placés aux mêmes endroits que ceux qui, dans les gallinacés, ont été nommés hyo-sternaux.

4° Les formes du sternum, sa quille, ses échancrures, ses trous, ne sont pas les produits de l'ossification, mais cet os préexiste avec tous ses caractères en nature de cartilage, et avant qu'il s'y soit montré aucun point osseux.

5° Il n'est nullement nécessaire à la formation d'un trou dans un os ou du moins d'un de ces trous qui sont fermés par une membrane, que plusieurs os d'a-

bord distincts, l'aient entouré; ce trou peut être déjà existant dans le cartilage, et la matière osseuse peut l'enceindre petit à petit ou tout à-la-fois, sans jamais être divisée en plusieurs pièces.

6° Le cartilage préexistant avec tous ses caractères avant qu'il se montre aucun symptôme d'ossification, la manière dont cette ossification se fait, le nombre plus ou moins grand des noyaux où elle commence, la direction selon laquelle ces noyaux s'étendent, ne sont d'aucune considération dans la discussion de ces doctrines connues sous le nom d'*épigénèse* et d'*évolution;* surtout on ne peut en déduire aucune preuve en faveur de l'épigénèse.

7° Les grains osseux qui doivent donner au sternum son caractère se déposent successivement par l'effet de la nutrition et l'action des artères, non pas sur, mais dans la substance du cartilage. Ces molécules osseuses s'interposent entre celles du cartilage qui s'écartent pour les recevoir, et qui finissent par leur céder en partie la place. Il y a donc dans ce mode de durcissement, de la part du cartilage, une véritable intus-susception qui n'a rien de commun avec la juxta-position opérée dans la formation des dents et des coquilles, mais qui ressemble bien plutôt à la transformation de substance que ces mêmes dents, ces mêmes coquilles éprouvent si souvent dans l'intérieur de la terre.

Une réclamation de M. Serres, relativement aux trois dernières conclusions, donne lieu à une explication entre M. Cuvier et lui; explication d'où il résulte seulement que les deux académiciens attachent aux mêmes mots une valeur différente, et qu'ainsi, par exemple, tandis que par ossification M. Cuvier entend la déposition du phosphate calcaire dans le cartilage, M. Serres entend la formation du cartilage lui-même. Les deux adversaires ne se rencontrent donc pas ici sur le même terrein, et il faudra que ce soit sur quelque point plus reculé, que les deux doctrines de l'épigénèse et de l'évolution en viennent enfin à se prendre corps à corps. Quoi qu'il en soit, les faits recueillis par M. Cuvier sont désormais acquis à la science et ne perdront jamais rien de leur valeur.

M. Delpech lit, en son nom et celui de M. Coste, un mémoire sur les monstruosités, faisant suite au travail précédemment présenté par les mêmes auteurs sur la formation de l'embryon.

La monstruosité, à l'occasion de laquelle a été écrit ce mémoire, s'est offerte dans un œuf de poule, observé après trente-six heures d'incubation, mais dont le développement semble avoir été retardé de près de dix heures. On y voit deux germes avec leurs tapis qui chevauchent un peu l'un sur l'autre. L'appareil nerveux est bien marqué dans les deux; mais il est moins avancé dans celui dont le tapis est engagé sous l'autre. Les axes des deux appareils nerveux ne sont pas parallèles; celui du plus grand est dirigé parallèlement à la ligne des deux chalazes, l'autre forme avec cette ligne un angle d'environ 45°. Les auteurs du mémoire considèrent ce défaut de parallélisme entre les deux axes nerveux, non comme une disposition primitive, mais comme le résultat des forces qui président au développement des embryons, comme étant déterminée par la direction des courans électriques, dont ils admettent l'existence

autour de chaque germe. Si l'on suppose deux germes, situés parallèlement et de manière à ce que la tête soit, pour tous les deux, tournée du même côté, la même symétrie existera pour les courans électriques; or, les courans parallèles et dirigés dans le même sens s'attirant mutuellement, ainsi que nous l'ont appris les découvertes récentes, les deux germes, qui sont le siège de semblables courans, tendront à se porter l'un vers l'autre, en conservant leur parallélisme. Toutefois, comme, dans ce déplacement, la résistance dépendant du frottement pourra être plus grande vers une extrémité de l'axe que vers l'autre, la direction de celui-ci en sera altérée, et, au lieu d'une fusion des germes dans toute leur longueur, il se produira une réunion angulaire. C'est communément par les extrémités inférieures que se fait la jonction: celle des parties supérieures est beaucoup plus rare. Quant à la réunion qui s'opérerait entre les parties supérieures d'un fœtus et les parties inférieures, on n'en a pas d'exemple, et on n'en saurait avoir en effet, si la théorie de MM. Coste et Delpech est vraie, puisqu'en supposant les axes nerveux dirigés en sens opposés, leurs courans électriques seraient en sens contraire, et dès-lors, s'il s'exerçait entre eux une action, ce serait pour éloigner et non pour rapprocher les germes.

M. Schumacher, astronome à Altona, adresse à l'Académie le programme d'un prix que le roi de Danemark vient de fonder en faveur de toute personne qui, la première, découvrira une comète télescopique. L'observation devra être transmise sur-le-champ à M. Schumacher avec l'indication de l'heure précise à laquelle elle a été faite: on tiendra compte de la différence des méridiens des observateurs, pour décider de la priorité de leur découverte.

Séance du 9 janvier. M. Poisson dépose sur le bureau un travail inédit de La Grange, sur la force de la poudre à canon. On suppose que les recherches qui en font l'objet furent entreprises sur la demande du gouvernement, en 1793. Ce manuscrit sera joint à ceux du même auteur, que possède déjà la bibliothèque de l'Institut.

M. Cagniard-Latour donne la description d'une nouvelle machine de son invention, à laquelle il applique le nom de volcan hydraulique. Cette machine se compose d'un faisceau de tubes qui ont un assez petit diamètre, pour que les liquides et les gaz qu'on y introduit simultanément, y puissent rester mélangés. Si l'on place verticalement ce faisceau dans un réservoir d'eau, et qu'on fasse arriver à sa partie inférieure un courant d'air suffisamment abondant, on aura dans chaque tube une colonne intermittente d'air et d'eau, dont le poids sera nécessairement inférieur à celui de la même colonne, supposée entièrement liquide, et pourra être moindre que celui d'une colonne seulement égale en hauteur à la partie immergée. Dans ce dernier cas, il s'opérera évidemment un mouvement ascensionnel dans l'intérieur de chaque tube, dont l'extrémité supérieure donnera alternativement issue à des gouttes d'eau et à des bulles d'air.

M. Geoffroy, qui, à l'occasion du mémoire de M. Cuvier sur le sternum des oiseaux, avait fait observer que s'il évitait d'entrer sur ce sujet dans une discussion verbale, son silence ne devait point être considéré comme une marque d'adhésion, dépose sur le bureau, pour prendre date, un mémoire intitulé: *Réflexions*

sur les faits communiqués par M. Cuvier, relativement au sternum des oiseaux et sur leur immédiate application à la théorie des analogues.

M. Latreille fait un rapport sur un mémoire de M. Guérin, intitulé : DESCRIPTION *du genre leptognate dans l'ordre des crustacées décapodes;* l'honorable académicien n'admet point la réalité de ce nouveau genre, il croit que ces leptognates ne sont que les *sergestes* de M. Milne Edwards, et que les différences assez légères que présentent les individus décrits par M. Guérin, tiennent seulement à ce que les animaux observés par lui n'étaient pas encore parvenus à l'âge adulte.

M. Dulong fait en son nom et celui de MM. Arago, Prony et Cordier, un rapport très avantageux sur un nouveau producteur de vapeur, de l'invention de M. Seguier. Cet appareil paraît présenter des avantages marqués sous le rapport de la sûreté et de l'économie, avantages qui dépendent en partie du mode de chauffage à flamme renversée, et en partie du remplacement de la chaudière unique, par un système de bouilloires cylindriques, parallèles entre elles, et d'une inclinaison donnée relativement à la direction de la flamme. Le producteur de vapeur semble particulièrement propre aux usages de la navigation, et M. le rapporteur pense que l'académie pourrait engager le gouvernement à en faire l'essai sur un des bâtimens de l'état. M. Biot s'oppose à cette initiative qu'on propose de faire prendre à l'académie, comme étant tout-à-fait contraire à ses usages. On ne donne pas de suite à cette demande. L'impression du mémoire dans le *Recueil des savans étrangers* est ensuite mise aux voix et adoptée.

M. Chevreul fait un rapport très favorable sur un mémoire de M. Guérin, relatif à la classification et à l'analyse chimique des gommes. Sous le nom de gommes, l'auteur comprend seulement les substances qui, traitées par l'acide nitrique, donnent de l'acide mucique; cette propriété, comme il le fait voir, appartient à deux principes immédiats qui se trouvent toujours l'un ou l'autre dans les gommes, et qui le plus souvent y existent simultanément : ce sont l'*arabine*, principe soluble, et la *bassorine*, principe insoluble. M. Guérin partage toutes les gommes en deux grandes familles, suivant que l'un ou l'autre de ces principes y prédomine. Il examine ensuite séparément chacune d'elles, et donne, avec beaucoup d'exactitude, les proportions des principes immédiats qui s'y trouvent. Le rapporteur conclut en demandant pour le mémoire de M Guérin l'insertion au *Recueil des savans étrangers*. Cette proposition est adoptée.

M. Isidore Geoffroy termine la lecture, commencée dans une précédente séance, de son mémoire sur les variations générales de la taille chez les mammifères et dans les races humaines.

L'auteur fait d'abord remarquer qu'en considérant sous le rapport de la taille, les différentes classes d'animaux, il n'en est pas qui présente, entre les limites extrêmes, une distance aussi grande que celle que nous voyons chez les mammifères; puisque d'un côté nous trouvons les immenses baleines, et de l'autre de petites musaraignes dont le volume excède à peine celui des oiseaux-mou-

ches. Mais si, dans cette classe, nous envisageons séparément chaque ordre, chaque genre, chaque tribu, nous voyons les variations de taille devenir de moins en moins considérables à mesure que nous considérons un groupe d'ordre moins élevé. Lorsque enfin nous arrivons à la comparaison directe des espèces congénères, nous trouvons qu'aux différences importantes dans la taille coïncident toujours des différences dans l'organisation, et qu'au contraire, lorsque deux ou plusieurs espèces sont liées par des rapports très intimes, leur taille est à très peu près la même.

Pour tout ce qui concerne les variations de taille dépendante du genre de vie des mammifères, et des circonstances dans lesquelles la nature les a placés, l'auteur se livre à des recherches où nous regrettons de ne pouvoir le suivre, mais qui se trouvent résumées par lui-même dans les propositions suivantes.

La taille varie:

1° *Suivant la patrie et le lieu d'habitation.* Toutes les espèces qui habitent au sein des eaux, ou qui y passent une partie de leur vie, atteignent une taille supérieure à celle des autres animaux du même genre.

2° *D'après le genre de nourriture.* Les mammifères terrestres peuvent être rapportés à quatre groupes d'après leur genre de nourriture: les herbivores, les frugivores, les carnassiers et les insectivores. Les premiers sont les plus grands de tous, les carnivores viennent ensuite, puis les frugivores. Les plus petits de tous sont les insectivores.

3° *D'après la disposition des lieux habités.* La taille des mammifères est partout proportionnée à l'étendue des lieux qui doivent les recevoir; les grandes espèces sont réservées pour les mers, les continens et les grandes îles, les petites pour les rivières et les îles de peu d'étendue. Buffon avait déjà fait remarquer que les animaux américains sont d'une moindre taille que ceux qui leur correspondent dans l'ancien continent, et il y voyait un résultat de la moindre chaleur et de la plus grande humidité du continent. M. Geoffroy n'y voit qu'un cas particulier de la loi générale qui proportionne à l'étendue des différens pays la taille des animaux qui l'habitent. En effet, dit-il, chacune des deux régions qu'on réunit sous le nom d'Amérique, équivaut environ à la moitié de l'Afrique et de l'Asie, et ne porte que des espèces inférieures de dimension aux espèces asiatiques et africaines. Au contraire, la Nouvelle-Hollande, deux fois plus petite que l'Amérique du Sud, et comme celle-ci très isolée des autres grandes terres du globe, ne renferme que des espèces d'une taille généralement fort inférieure à celle des espèces américaines. Pour un même pays, les mammifères qui habitent les montagnes sont communément, sous le rapport de la taille, au-dessous de ceux qui habitent les plaines.

Chez les animaux que l'homme a soumis depuis très long-temps, on trouve, pour une même espèce, différentes races qui présentent souvent de grandes différences sous le rapport de la taille, comme on l'observe dans l'espèce du chien, depuis le dogue de forte race jusqu'au plus petit bichon; mais dans chacune de ces races les variations individuelles sont resserrées dans des limites beaucoup plus étroites. Pour l'homme, c'est précisément le contraire dans l'es-

pèce humaine, la différence des tailles extrêmes d'individus appartenant à une même race est beaucoup plus considerable que celle qui existe entre la moyenne de la plus grande des races et celle de la plus petite.

Les autres résultats auxquels conduit l'étude de l'homme considéré sous le rapport qui nous occupe, peuvent se résumer danr les propositions suivantes.

1° *Différence selon le sexe.* Chez les peuples de très grande taille, les femmes sont en général beaucoup plus petites que les hommes. Chez les peuples de petite taille au contraire, la différence est très faible.

2° *Différence suivant le climat.* Les peuples les plus remarquables par leur grande taille habitent généralement l'hémisphère austral, ceux de petite taille au contraire se trouvent (comme on l'a depuis long-temps observé) dans l'hémisphère boréal. Parmi les premiers, les uns vivent sur le continent de l'Amérique méridionale, les autres dans divers archipels de l'Océan du sud. Tous sont compris entre le dixième et le cinquantième degré de latitude sud. Il faut observer toutefois qu'il existe dans l'hémisphère austral des peuples dont la taille est au-dessous de la moyenne, et réciproquement, dans le boréal, des peuples dont la taille surpasse cette moyenne; et ce qui est remarquable, c'est que, dans un cas comme dans l'autre, près des peuples de la plus haute taille se trouvent ceux qui sont le plus remarquables par l'exiguité de leur stature. C'est qu'un froid modéré semble une circonstance très favorable au développement de la taille, et que quelques degrés de plus produisent sur-le-champ une sorte de rabougrissement.

3° *Différences suivant le régime diététique et le genre de vie.* C'est un résultat assez généralement reconnu, pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y arrêter. Toutefois, l'influence de ces causes est bien moins manifeste sur l'homme que sur les animaux domestiques.

En terminant son mémoire, M. Geoffroy discute la question relative à la prétendue dégénération physique de notre espèce, soutenue par divers écrivains, et fait voir que tous les faits sont contraires à cette opinion, de sorte qu'il est infiniment probable que, depuis les temps historiques, la taille moyenne n'a pas varié d'une manière appréciable.

Séance du 16 janvier. M. Cordier lit l'extrait d'une lettre qui lui a été adressée de Palerme, en date du 18 décembre, par M. Constant Prévost, et dans laquelle ce géologue donne des détails sur différentes parties du sol de la Sicile. Le cap *Passaro* ne lui a point présenté ces couches alternatives de basalte et de calcaire, que d'autres observateurs avaient cru y voir, mais une grande formation basaltique qui a soulevé et pénétré en diverses directions des calcaires de différens âges, depuis la craie jusqu'au calcaire moderne. Cette action volcanique a donc eu lieu à une époque très récente, et n'a été suivie que de la formation d'un terrein qu'il faudra nommer quaternaire, terrein qui renferme à l'état fossile des animaux analogues à ceux qui habitent aujourd'hui près des mêmes lieux, et qui se trouve à toute la périphérie de la Sicile autour de laquelle il forme une sorte de ceinture.

M. Prévost donne en outre quelques détails sur une ascension qu'il a faite à l'Etna, sur une visite à la presqu'île de Melazzo, etc.

M. Moreau de Jonnès lit des recherches statistiques sur l'accroissement de la population en Europe. Il serait difficile de donner dans une courte analyse une idée de ce travail, et les limites de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans de longs détails. Nous nous contenterons donc d'indiquer le principal résultat qui est une augmentation beaucoup plus rapide dans les peuples du nord que dans ceux du midi de l'Europe, de telle sorte que si l'on supposait que l'accroissement continuât dans le même rapport que celui des dernières années, la population du nord doublerait en moins d'un demi-siècle, tandis que celle du midi ne le ferait qu'en près de quatre-vingts ans.

M. le colonel Raucourt lit un mémoire sur les constructions maritimes exécutées avec les forçats du port de Toulon. Envoyé en 1818 à Toulon pour y diriger, comme ingénieur, les travaux du port, M. Raucourt eut l'idée d'y employer les forçats, espérant obtenir à-la-fois pour l'état une économie sensible, et pour les forçats une grande amélioration tant physique que morale. Comme les résultats de cette tentative paraissaient plus que douteux aux personnes qui auraient pu être consultées relativement aux avances de fonds à faire par le gouvernement, M. Raucourt éluda cette première difficulté, en s'arrangeant de manière à n'employer dans ses constructions que des matériaux presque sans valeur. Des briques faites avec l'argile que le voisinage lui fournissait, et cuites avec les copeaux des chantiers, furent fabriquées par les forçats. La menuiserie, les ferrures, lui furent fournies par les débris provenant du démolissement des vieux vaisseaux. Aux planchers qui eussent exigé des bois de choix, il substitua partout des voûtes, et trouva moyen de les faire assez légères pour les établir sur des murs déjà anciens. Pour les nouvelles constructions, au lieu de fonder sur pilotis, il affermissait le sol en le faisant battre à force de bras. A l'aide de ces diverses inventions, et malgré quelques échecs qui pouvaient être considérés comme le paiement de l'apprentissage des ouvriers qu'il avait eu à former, il atteignit complètement le but qu'il s'était proposé.

M. Raucourt ayant terminé son mémoire, M. Biot donne quelques détails sur les travaux de Tarragone, également exécutés par des forçats sous la direction d'un ingénieur fort éclairé, M. Schmidt, Irlandais au service de l'Espagne. Cet ingénieur parvint à faire naître chez les hommes qu'il employait un goût de travail et une habitude d'ordre tels, que la plupart des condamnés, en finissant leur temps, trouvaient à s'établir et à se marier à Tarragone même. Il avait trouvé pour eux deux grands moyens d'exciter l'émulation. L'un était d'accorder une haute paie pour le travail que chaque homme faisait au-delà de la tâche qui lui était imposée; l'autre, qui ne serait pas applicable chez nous, ou du moins qui exigerait une loi spéciale, était celle-ci : que tout condamné qui, pendant trois jours de suite, avait fait plus que le travail prescrit, indépendamment de la haute paie qu'il recevait pour cet excédant, obtenait encore la diminution d'un jour dans la durée de sa détention.

Séance du 23 janvier. M. Sarrut, professeur à la faculté des sciences de

Strasbourg, réclame la priorité pour l'invention dont M. Cagnard-Latour a entretenu l'Académie dans une des précédentes séances. Dès 1827, M. Sarrut, dans le cours de physique qu'il faisait à Perpignan, a montré l'usage d'un appareil semblable au volcan hydraulique, et il l'avait même employé à un usage domestique, savoir à faire remonter perpétuellement la lessive dans un cuvier à blanchir le linge.

L'Académie procède à la nomination d'un correspondant dans la section de minéralogie et de géologie. M. Buckland obtient dix-sept suffrages, M. Gustave Rose en obtient vingt-neuf, et est proclamé correspondant de l'Institut.

M. Ampère lit une note sur des expériences nouvelles qu'il a faites de concert avec M. Becquerel, pour vérifier quelques-uns des nouveaux résultats obtenus par M. Faraday. Si l'on enroule autour d'un cylindre creux de bois, un fil métallique dont les extrémités soient en communication avec un galvanomètre, et qu'ensuite on introduise dans l'intérieur de ce cylindre un barreau aimanté, il se produit dans le fil un courant instantané qui cesse, dès que l'aimant est en repos, quoique contenu encore dans l'intérieur du cylindre. Le courant va dans le même sens, tant qu'on s'avance d'une extrémité jusqu'à la partie moyenne de l'hélice. A partir de ce point, soit qu'on recule l'aimant, soit qu'on continue à le pousser en avant, le courant a lieu en sens contraire.

M. Civiale lit une note sur un cas de chirurgie très compliqué, qu'a présenté un ancien militaire, blessé, en 1812, de plusieurs coups de lance dans l'abdomen. Cet officier, qui, après la guérison de ses blessures, n'avait jamais recouvré parfaitement la santé, présenta, il y a quelques mois, les signes évidens d'une affection du foie. Un abcès s'y forma, et la tumeur, qui faisait saillie dans l'hypocondre gauche, ayant été ouverte, il en sortit de la bile, qui depuis n'a pas cessé de couler. Aujourd'hui encore, il en sort en vingt-quatre heures près d'un verre : malgré cette perte journalière, la santé générale est améliorée, et le malade a pu supporter l'opération de la lithotritie.

Séance du 30 *janvier*. M. de Humboldt fait connaître différens travaux récemment publiés en Allemagne : tels sont l'ouvrage de M. Karsten sur la métallurgie, la monographie du genre torpille, par M. d'Olfers, un mémoire de M. Ehrenberg sur la fructification des asclepiadées, un mémoire de M. G. Rose, sur l'identité des formes cristallines de l'or et de l'argent ; enfin une série d'observations destinées à montrer les rapports entre l'intensité du choléra à Berlin, et l'humidité de l'air aux différentes époques de l'épidémie. L'auteur est M. Auguste, directeur du gymnase mathématique à Berlin.

M. Héricart de Thury fait un rapport sur une note de M. Doé, relative à la disparition des eaux de la fontaine publique de Rosny. L'honorable académicien admet la réalité de la cause assignée à ce fait par l'auteur de la note (l'ouverture des fossés du fort construit dans cette commune). Après avoir indiqué ce qu'il y aurait à faire pour ramener les eaux à leur ancien point de réunion, il se demande si les frais qu'entraînera cette opération ne doivent pas être supportés par l'état, qui a commandé la construction des fossés, plutôt que par la commune, qui, n'ayant pu exercer aucune surveillance sur ces travaux, a déjà souffert assez

long-temps du défaut de prévoyance des ingénieurs chargés de les diriger.

M. Dutrochet lit un mémoire ayant pour titre : *De l'usage physiologique de l'oxigène, considéré dans ses rapports avec l'action des excitans.* L'auteur commence par exposer le fait qui l'a mis sur la voie de cette recherche. Si l'on place dans de l'eau une certaine mousse (l'*hypnum filicinum* de Linnée), recueillie par un temps pluvieux, on voit aussitôt dans cette eau une multitude d'animaux infusoires, qui alternativement descendent au fond, et remontent à la surface, par un mouvement qui ne paraît point dépendre de courans dans le liquide même. M. Dutrochet pensa que ces animalcules absorbaient, près de la surface, une portion d'oxigène, et que, devenus ainsi plus pesans, ils étaient entraînés vers le fond, où ils restaient jusqu'à ce que, perdant une partie de cet oxigène sous forme d'acide carbonique, et leur pesanteur spécifique devenant par-là moindre que celle de l'eau, ils étaient reportés de nouveau en haut. Il fut confirmé dans cette idée, en voyant les mouvemens s'arrêter dès qu'il interdisait la communication avec l'oxigène, soit en couvrant la surface de l'eau d'une couche d'huile, soit en bouchant hermétiquement le flacon, soit enfin en le plaçant ouvert sous une cloche où il faisait le vide, ou bien dont il dépouillait l'air d'oxigène, en y déposant quelques fragmens de phosphore.

Au bout de quelques jours, les animaux ne remontent plus jusqu'en haut, et à mesure que le temps s'avance, la limite supérieure de leurs excursions s'abaisse de plus en plus. A une certaine époque enfin, ils ne peuvent plus s'élever du tout, et restent au fond du vase. Cela tient, pense M. Dutrochet, à ce que leur pesanteur s'est progressivement accrue, parce qu'à chaque respiration, une portion de l'oxigène absorbé reste fixée dans leurs organes. M. Dutrochet considère cet état des animalcules comme un état de vieillesse, et fait voir qu'on peut en retarder l'époque en diminuant l'activité de leur respiration, soit en raréfiant le fluide respirable, soit en diminuant les excitans de la respiration, la lumière et la chaleur.

Selon M. Dutrochet, les diverses causes excitantes tendent toutes à produire le même effet, qui est de déterminer la matière organique et l'oxigène à s'unir, en agissant simultanément sur l'une et sur l'autre. Ainsi, selon lui, l'excitabilité est une véritable combustibilité ; cette excitabilité, ajoute-t-il, est très grande dans la jeunesse, parce qu'alors l'organisme est éminemment oxidable, ne possédant presque point d'oxigène fixé définitivement. Dans la vieillesse, au contraire, les excitans ont peu d'action, parce que la tendance à oxidation est moindre en raison de la grande quantité d'oxigène déjà fixé dans l'organisme.

M. Velpeau présente un jeune homme sur lequel il a lié avec un plein succès l'artère iliaque externe, qui avait été ouvert par un coup de couteau.

MOIS DE FÉVRIER.

Séance du 6 février. M. Dutrochet fait, en son nom et celui de MM. Serres et Duméril, un rapport très favorable sur le mémoire de M. Isidore Geoffroy

Saint Hilaire, concernant les variations de la taille chez les mammifères et les races humaines. L'académie, sur la demande du rapporteur, ordonne l'insertion de ce travail au *recueil des savans étrangers.*

M. Demoyers adresse à l'académie quelques considérations tendant à prouver que les ossemens d'hommes, et les débris d'art humain qu'on a trouvés dans certaines cavernes, surtout dans celles du midi de la France, y ont été laissés postérieurement au dernier cataclysme, quoiqu'on les trouve réunis à des ossemens d'espèces détruites.

M. Demoyers fait d'abord remarquer que les différens lits de gravier, de limon et ossemens introduits par des cours d'eau dans ces cavernes ont été déposés en couches très ondulées, et non simultanément, et que les cavités laissées par ces ondulations ont été remplies par les dépôts formés postérieurement, ou par des corps accidentellement laissés dans ces cavernes pendant la période actuelle; qu'ainsi, lorsqu'à une époque postérieure, des courans moins tumultueux ont passé sur ces couches, en enlevant une tranche horizontale, ils ont dû mettre à nu des corps appartenant à diverses époques, lesquels auront pu être d'autant plus aisément confondus et attribués à une seule et même époque, que souvent des stalactites ont cimenté le tout en agregats solides, les os d'ours et d'hyène des lits inférieurs avec les os humains et les poteries brisées des couches superficielles.

La présence d'os humains dans les cavernes indique-t-elle une époque fort antérieure aux temps historiques? nullement; car à l'époque de la conquête romaine, c'était encore la coutume, chez les peuples de race celtique, de mettre, à l'approche d'une invasion leurs grains, et tout ce qui composait leurs richesses, en sûreté dans des cavernes où eux-mêmes se réfugiaient quelquefois. Florus nous apprend qu'au temps de la guerre de César, les Aquitains vaincus se retirèrent dans des cavernes que le général romain fit murer; or il est à remarquer qu'une partie des cavernes où de nos jours on a trouvé des ossemens humains appartenaient à l'Aquitaine, telle qu'elle était au temps de Florus. Si l'on voulait tirer un argument, en faveur de la grande ancienneté de ces os, de la grossièreté des produits d'industrie qui s'y trouvent mêlés, il serait facile de montrer que les vases et ustensiles trouvés dans les *tumuli* près des *dolmens* ou sur l'emplacement des anciennes bourgades gauloises, n'indiquent pas un degré d'art plus avancé.

M. Dutrochet lit un mémoire intitulé : *Expérience sur la matière colorante des feuilles et des fleurs.*

Chez certains végétaux, les feuilles offrent, comme on le sait, une coloration différente à la face supérieure et à l'inférieure. Cette différence sembla à M. Dutrochet en indiquer une dans la composition chimique, et peut-être dans la nature électrique des deux matières colorantes. Pour s'en assurer, il pila une feuille de *begonia sanguinea* avec un peu d'eau, et mettant une goutte de ce liquide en communication avec les deux pôles d'une pile, il vit la matière rouge se porter au pôle positif, et la matière verte au pôle négatif. Dans cette circonstance, dit-il, il se manifesta comme à l'ordinaire, deux ondes, l'une alcaline et

négative, l'autre acide et positive. La première était verte, et la seconde était rouge; il se forma à leur rencontre un coagulum composé, d'un côté, d'une matière verte et négative, et de l'autre côté, de matière rouge et positive, en sorte que les deux matières étaient disposées en contact et en opposition, comme elles le sont dans la feuille. Cette expérience, variée de diverses manières, conduisit M. Dutrochet à conclure que dans toutes les feuilles unicolores aussi bien que bicolores, la face supérieure est occupée par une matière colorante négative, et l'inférieure par une matière colorante positive. Des expériences analogues, faites sur les pétales des fleurs, le portèrent à y admettre de même la superposition de deux matières douées d'une électricité opposée. Ainsi, dit-il, ces parties des végétaux sont de véritables piles galvaniques, ou plutôt *chaque fleur, chaque pétale est un élément de pile dont il représente un des couples.* On sait, poursuit M. Dutrochet, que sous l'influence de la lumière, la matière verte dégage de l'oxigène; la face supérieure de la feuille, ou son côté négatif, qui est en rapport avec la lumière, est donc désoxidante, et la face inférieure positive est le côté oxidant. C'est à la nécessité de la continuation de ce double phénomène de désoxidation et d'oxidation, sous l'influence de la lumière et par le moyen d'une pile, que M. Dutrochet rapporte, comme à sa cause première, le retournement des feuilles, lorsqu'on a artificiellement dirigé en haut leur face supérieure. Le mouvement, dit-il, est dû à une modification des phénomènes d'endosmose, mais cette modification elle-même ne se produit qu'en vertu de l'excitation que reçoit la matière colorante de la face inférieure, par l'action insolite de la lumière. Ainsi, ajoute l'honorable académicien, la matière colorée, et surtout la matière verte, joue, chez les végétaux, un rôle analogue à celui que joue la matière nerveuse chez les animaux.

M. Ampère donne le détail de nouvelles expériences sur la production de courans électriques. Son appareil est le même que celui dont la description a été donnée dans la séance du 23 janvier, à cette seule exception, qu'au lieu du barreau, aimanté, qu'on faisait mouvoir dans l'intérieur d'une hélice de fil métallique recouvert de soie, dont les extrémités étaient en communication avec le galvanomètre, on emploie ici une deuxième hélice semblable, mais d'un plus petit diamètre, et dont les deux bouts sont en communication avec les pôles d'une pile galvanique: les résultats obtenus sont tout-à-fait semblables, seulement il y a cela de plus, qu'on peut anéantir tout-à-coup, et recréer de même l'aimant artificiel que la deuxième hélice représente, en interrompant et rétablissant alternativement sa communication avec la pile. Dans l'un et l'autre cas, la suspension du courant électrique, et son rétablissement dans l'hélice produisent précisément les mêmes effets que l'on obtient en enlevant ou en replaçant dans la spirale, soit l'hélice, soit l'aimant.

M. Lamé, ingénieur des mines, lit un second mémoire sur la propagation de la chaleur dans les polyèdres. MM. Poisson, Ampère et Navier en feront l'objet d'un rapport à l'Académie.

M. Comesnil lit un mémoire sur les résultats obtenus à Reims, en 1831 et 1832, de l'emploi des soupes à la gélatine.

La gélatine était préparée avec un appareil que M. de Belleyme avait consenti à céder à la ville de Reims. Depuis le 3 janvier, où l'appareil commença à fonctionner, jusqu'au 15 mai inclusivement, deux cent douze mille huit cents rations de potage, contenant chacune deux onces et demi de pain, ont été distribuées aux indigens, porteurs de cartes, lesquels, de plus, ont reçu cinquante-trois mille deux cents rations de pommes-de-terre en ragoût, et vingt-six mille six cents rations de viande cuite, chacune de cinq onces.

Chaque ration, prise en masse, revenait, tous frais compris, à 7 cent. un quart. Les secours donnés sous cette forme ont été reçus avec reconnaissance par tous les ouvriers honnêtes. Ils ont, au contraire, excité les murmures des mendians de profession, qui préféraient de beaucoup recevoir les aumônes en argent dont ils employaient la plus grande partie à acheter des liqueurs fortes.

Séance du 13 février. M. Quest présente un échantillon de pain fabriqué avec la pomme-de-terre, sans addition de farine de céréale. Ce pain, d'un goût aussi agréable que le pain bis qu'on mange dans les campagnes, et dont le prix est inférieur d'un tiers, se fait, non pas avec la fécule de la pomme-de-terre, mais avec toute la pulpe que donne le tubercule trituré, et soumis à un simple lavage. M. Quest donne le nom de *Parmentine* à cette substance, qui contient, outre la fécule, le tissu parenchymateux et une partie de la peau. MM. Huzard, Sylvestre, Darcet et Flourens feront à l'Académie un rapport sur ce pain.

M. Damoiseau fait, en son nom et celui de M. Bouvard, un rapport sur une nouvelle méthode, pour corriger les distances de la lune aux astres. Cette méthode n'est jamais susceptible d'une grande exactitude, mais, quand on n'a besoin que d'une approximation, elle est d'un usage assez commode. Du reste, M. Mancel n'est pas le premier qui l'ait employée, et elle se trouve exposée dans divers ouvrages imprimés.

M. Arago présente deux thermomètres à tubes aplatis, construits par M. de Bunten. Les tubes de cette espèce, absolument nécessaires pour les instrumens qui doivent réunir à un petit volume une grande délicatesse, avaient été jusqu'à présent fabriqués seulement en Angleterre. Ceux des deux thermomètres présentés sont les premiers qui aient été exécutés en France. Ils sortent de la manufacture de Choisy, où on les exécute maintenant avec la même perfection qu'en Angleterre.

M. Azaïs lit la première partie d'un mémoire sur la production de tous les genres d'effets chimiques par la force universelle. Nous ne donnerons point l'analyse de ce mémoire, dans lequel l'élégance du style et le brillant de plusieurs pensées, réellement ingénieuses, n'ont pas suffi pour cacher la pauvreté du fond. L'Académie, qui avait écouté, avec une impatience difficilement contenue, cette première lecture et une seconde, qui eut lieu dans la séance du 27, a décidé enfin que la troisième n'aurait pas lieu, et que le mémoire serait renvoyé directement à des commissaires, qui en feraient l'objet d'un rapport.

Séance du 20 février. M. Libri annonce à l'Académie qu'il y a quelque espoir de retrouver les écrits dans lesquels Fermat a donné la démonstration des cé-

lèbres théorèmes dont nous n'avons aujourd'hui que l'énoncé. Ces écrits n'ont point été perdus entièrement, comme on le supposait à la mort de leur auteur, puisque M. Libri a trouvé, dans la bibliothèque de Bouillaud, mort près de trente ans plus tard, les titres de cinq ouvrages manuscrits de Fermat, qui faisaient partie de cette bibliothèque.

M. Larrey fait un rapport sur une opération de rhinoplastie, pratiquée par M. Blandin.

M. de Blainville fait un rapport verbal très favorable sur un ouvrage de M. Michaud, lieutenant au 10e régiment de ligne, intitulé : *Complément de l'histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, de Draparnaud.

M. Heurteloup lit un mémoire sur un nouveau moyen pour détruire la pierre dans la vessie. L'instrument dont il se sert est une sonde courbe à deux branches, qui glissent l'une sur l'autre, comme celle du compas des cordonniers. La sonde est introduite fermée; puis, la branche inférieure étant solidement fixée au bord de l'espèce de siège sur lequel le malade est assis, la branche supérieure est attirée en avant, et son extrémité interne, en se séparant de celle de la branche fixe, offre un espace dans lequel le calcul vient se loger naturellement, et sans qu'il soit nécessaire de le chercher. Cela fait, on rechasse en-dedans la branche mobile, en frappant à coups de marteau son extrémité externe. Les coups transmis presque sans perte de force à la pierre, qui ne peut reculer, puisqu'elle est soutenue en arrière par l'extrémité recourbée de la branche fixe, l'ont bientôt brisée et réduite en fragmens plus ou moins nombreux. Par ce procédé, dit l'auteur, on brise en quelques minutes un calcul, qui, par le forage, eût exigé plusieurs longues séances pour être divisé, et l'on opère avec une extrême facilité sur les pierres plates, contre lesquelles les anciennes méthodes lithotritiques étaient, pour ainsi dire, impuissantes. MM. Dupuytren, Larrey et Savart sont chargés de prendre connaissance du procédé de M. Heurteloup, et d'en faire leur rapport à l'Académie.

M. Girard, fait en son nom et celui de M. Molard, un rapport très favorable sur un mémoire de M. de Morogues, ayant pour titre : *De l'utilité des machines, de leurs inconvéniens, et des moyens d'y remédier, en assurant l'extension et les progrès de notre agriculture*. L'auteur avance, et les commissaires admettent comme lui, que toutes les fois qu'on applique l'usage des machines à une branche d'industrie, parmi les ouvriers que cette substitution prive tout-à-coup de leurs moyens ordinaires d'existence, il en reste quelques-uns qui ne réussissent point à s'ouvrir une nouvelle carrière, et qui viennent grossir, sans qu'il y ait de leur faute, la classe des pauvres. Il fait voir de plus qu'à mesure que le paupérisme augmente par l'accroissement de la classe manufacturière aux dépens de la classe agricole, les crimes et les délits se multiplient dans un rapport très grand. Passant ensuite en revue les différens moyens proposés pour arrêter les progrès du mal, il démontre que les uns sont entièrement illusoires, et que d'autres, tels que l'établissement de colonies lointaines, n'offrent qu'un secours passager. Il s'arrête donc à l'idée d'établir, dans le pays même, des colonies destinées à re-

cevoir l'excédant de la population manufacturière, colonies qui n'exigeraient pas les mêmes dépenses que celles d'outremer, n'offriraient pas les mêmes dangers pour la santé des colons, et ne seraient pas l'objet de la même répugnance puisqu'il ne s'agirait point d'une expatriation véritable, mais d'un simple dé-, placement dans l'intérieur du pays.

Séance du 27 février. M. de Mirbel fait, en son nom et celui de M. Desfontaines, un rapport verbal très favorable sur les cinq premières livraisons de la *Flore de la Sénégambie*, de MM. Guillemin, Perrotet et Richard. Cette flore, qui manquait entièrement à la science, renferme la description d'un grand nombre d'espèces nouvelles, et les auteurs ont eu un soin scrupuleux de n'en donner aucune pour telle qu'après avoir consulté tous les ouvrages écrits sur des pays dont la végétation a quelque analogie avec celle du Sénégal. Des planches très bien faites accompagnent le texte, et donnent d'une manière fort nette l'analyse de la fleur et du fruit. Cette flore, disent en terminant les rapporteurs, n'offre pas de l'intérêt aux seuls botanistes, et le commerce, l'industrie, l'administration même, y trouveront d'utiles renseignemens.

M. Becquerel lit un mémoire sur la cémentation et les altérations que le fer peut éprouver dans la terre. L'honorable académicien rappelle les faits exposés dans un premier mémoire sur les changemens qui s'opèrent par la chaleur, le contact, le frottement, etc., dans l'état électrique des corps, et sur les modifications qui en résultent dans l'arrangement de leurs parties moléculaires; puis de ces faits et de quelques considérations nouvelles, il en vient à conclure que les molécules des corps peuvent être considérées comme autant de petites piles électriques dont les actions réciproques et continues constituent la force d'agrégation. En outre il admet avec M. Ampère, dans les atomes une polarité électrique. En partant de ces données, on peut, dit-il, expliquer les décompositions qu'éprouvent de la surface au centre, et quelquefois du centre à la surface, des masses considérables de granit de fer, spathique, etc., sans que ces masses aient cessé d'être solides. Dans la cémentation qui est un effet évidemment de même nature, M. Becquerel a constaté pleinement l'origine électrique du changement.

Les décompositions parasites de Haïdinger ou pseudo-morphoses d'Haüy ne sont probablement aussi que des sortes de cémentations dont quelques-unes peuvent être imitées au moyen de forces électriques à petite tension.

Le reste de la séance a été occupé par la lecture du mémoire de M. Azaïs.

MOIS DE MARS.

5 mars. M. Dumas expose les propriétés qu'il vient de découvrir dans un composé qu'il désigne par le nom de camphogène.

Ce composé, obtenu d'abord par M. Oppermann, se compose pour un volume de douze volumes de carbone et de neuf d'hydrogène.

Un volume de camphogène combiné avec un volume d'eau constitue le camphre ordinaire.

Un volume de camphogène et un volume d'acide hydrochlorique produisent le camphre artificiel.

Deux volumes de camphogène avec un volume de vapeur d'eau produisent la cholestérine.

Quatre volumes de camphogène, une proportion d'acide nitrique, une proportion d'eau, produisent un ether particulier, le nitrate de camphre des anciens chimistes.

Le camphogène se combine avec l'oxigène. Deux volumes de camphogène et deux volumes d'oxigène fournissent l'acide caproïque; deux volumes de camphre et trois d'oxigène donnent l'acide caprique; enfin deux volumes de camphogène et cinq d'oxigène donnent l'acide camphorique.

Ces résultats, auxquels M. Dumas est arrivé en combinant ses observations avec celles de MM. Liebig, Oppermann et Chevreul, semblent de nature à jeter du jour sur divers points encore obscurs de la chimie organique.

M. Cuvier fait un rapport verbal sur les deux lettres de Scarpa à Weber, insérées dans les *Annales de Milan*, et dans lequel ce grand anatomiste expose les résultats auxquels il est arrivé relativement à la nature du nerf intercostal. Ce nerf, suivant lui, se compose uniquement des filets qui se détachent des nerfs intercostaux de la cinquième et de la huitième paire. Pour la sixième avec laquelle il communique également, on ne sait pas bien encore si c'est lui qui reçoit ou qui envoie les filets de communication.

Il peut sembler étrange au premier abord qu'un nerf, qui se compose uniquement de filets provenant du système cérébro-spinal, ne soit pas soumis à la volonté; mais cela tient, comme Scarpa le fait voir, à ce que tous ces différens filets proviennent des racines postérieures des nerfs spinaux, racines qui, comme on le sait depuis les travaux de MM. Bell et Magendie, sont affectées uniquement à la sensibilité, tandis que celles des racines antérieures donnent naissance aux nerfs du mouvement. Schmidt avait avancé que les filets qui se rendent au nerf intercostal, provenaient de la racine antérieure des nerfs de l'épine; mais un examen plus attentif fait voir qu'ils sortent réellement du tronc postérieur un peu avant le ganglion dont ce tronc est pourvu, comme le sont tous les nerfs de la sensibilité. Au-delà de ce ganglion, les racines antérieures et postérieures s'unissent, et dès-lors tous les rameaux qui se détachent du tronc commun contiennent des filets appartenant à l'une et à l'autre. Cependant il paraîtrait qu'un peu avant leur terminaison, ces filets s'isolent de nouveau de manière, par exemple, à ce que les ramuscules nerveux qui viennent se terminer dans la peau proviendraient uniquement des filets sensitifs.

M. de Humboldt fait une communication, relativement à un nouveau minéral qu'on trouve dans les grunsteins de l'Oural, avec des cristaux de pyroxène et d'amphibole, et qui, par son clivage, et ses formes cristallines, semble former le passage entre ces deux minéraux.

M. Rose avait déjà observé qu'en fondant dans un creuset les élémens de l'amphibole, on n'obtient que des cristaux de piroxène, la différence de forme cristalline de ces deux minéraux s'explique fort bien par celle des circonstan-

ces dans lesquelles l'agrégation a eu lieu, la forme de l'amphibole annonce un refroidissement lent, celle du pyroxène, un refroidissement plus rapide. La manière dont s'est opéré le changement de température dans la masse liquéfiée des grunsteins a de même exercé son influence sur la formation des cristaux de la nouvelle espèce; ainsi, parmi les échantillons présentés par M. de Humboldt, on voit des ouralites qui ont pour noyau un cristal de pyroxène beaucoup moins fusible qu'elle. L'ouralite, de même que l'amphibole et le pyroxène, échangeant très souvent des élémens isomorphores, on conçoit fort bien comment les élémens moins fusibles se sont cristallisés les premiers, et ont formé un silicate, le pyroxène; tandis que les bases plus fusibles ont pu former plus tard dans la pâte dont le refroidissement devenait de plus en plus lent, des amphiboles ou des ouralites.

L'amphibole est groupée généralement avec le quartz, l'albite, le feldspath qui se sont séparés de la masse par un refroidissement lent; le pyroxène, au contraire, se rencontre plus souvent avec l'olivine qui se forme par un refroidissement rapide.

M. Serullas lit un mémoire sur les chlorures de cyanogène. La composition assignée précédemment à ce corps par M. Serullas ne pouvait plus être admise, au moins sans modification, depuis que M. Wolher et Liebig avaient reconnu l'existence de l'hydrogène dans l'acide cyanique, obtenu par l'action de l'eau bouillante sur le perchlorure de cyanogène. Toutefois les expériences de ces deux chimistes étaient susceptibles de deux interprétations; car, d'une part, on se rendait compte du résultat obtenu par eux, en admettant que le perchlorure contenait de l'hydrogène; et de l'autre, on l'expliquait également, en supposant dans ce corps une proportion de chlore moindre que celle qui avait été admise jusque-là. Un moyen pour se décider entre ces deux hypothèses était d'évaluer la quantité d'acide hydrochlorique qui se produit quand on fait réagir du chlore sec sur de l'acide hydrocyanique pour produire le perchlorure de cyanogène. C'est ce qu'a fait l'auteur du mémoire, et cette expérience lui a fait reconnaître que l'hydrogène de l'acide hydrochlorique formé représente tout l'hydrogène de l'acide hydrocyanique. Une analyse directe du perchlorure de cyanogène, faite par le même chimiste, a également démontré la non-existence de l'hydrogène dans ce composé, et a fait voir en même temps qu'il renferme moitié moins de chlore qu'on ne le supposait, c'est-à-dire, un atome de chlore pour un atome de cyanogène, par conséquent la même composition que le chlorure de cyanogène gazeux.

M. Lamarre-Picquot lit un long mémoire relatif aux serpens venimeux de l'Inde, et à différens vers qu'il a trouvés dans les cavités splanchniques et dans le tissu même des organes de ces animaux. M. Lamarre-Picquot croit pouvoir, d'après une observation qui lui est propre, affirmer que certains serpens couvent leurs œufs, et éprouvent, pendant ce temps, un accroissement notable dans la température de leur corps. Des détails sur les différens effets de la morsure des serpens de l'Inde se trouvent dans ce mémoire, et l'auteur présente en

même temps le venin de plusieurs des espèces les plus redoutables conservé soit dans l'esprit de vin, soit par la dessication.

MM. Dumeril et Cuvier sont chargés de rendre compte de ce travail.

Séance du 12 mars. M. de Humboldt présente à l'académie un mémoire de M. Gherard, directeur général des mines et usines en Prusse, mémoire qui a pour titre : *Observations sur la température de la terre faites dans les mines de toutes les parties de la monarchie prusienne.*

Dès l'année 1828, dit M. de Humboldt, j'avais engagé M. Gherard à faire faire des observations thermométriques dans les mines; il s'y est prêté d'une manière digne de la reconnaissance des physiciens; des thermomètres exactement comparés entre eux ont été enfermés dans des trous cylindriques conservés dans la roche. M. Gherard a fait déterminer avec le plus grand soin la température moyenne de l'air au-dessus des mines, la hauteur au-dessus du niveau de la mer. Il a publié les moyennes de deux ou trois années d'observations, et discuté les causes de l'accroissement inégal de la température. Ses observations ont été faites en onze endroits, entre l'Oder et le Rhin, par les 50° et 51° 1/2 de latitude, et en employant une vingtaine de thermomètres. En Europe, la température des couches rocheuses correspondantes à trente-deux pieds, ancienne mesure de France, a été trouvée, terme moyen, 6° 54 de Réaumur ; mais par cent soixante-dix pieds de profondeur, la température est déjà de 7° 73 de Réaumur; par cinq et six cents pieds, elle est de 9° 6 à 11° 6 de Réaumur; à un accroissement de cent quatre-vingts pieds correspond une augmentation de température de 1° de Réaumur. Un trou de sonde percé dans les collines calcaires de Rüdersdorff, près de Berlin, a donné un accroissement bien plus rapide, que MM. Erman et Magnus ont observé au moyen d'appareils thermométriques très ingénieux.

Ces expériences se continuent maintenant en diverses parties de la Prusse avec un zèle et une constance très méritoires; des travaux analogues se font aussi d'après la demande de M. de Humboldt dans les mines de Freiberg, sous la direction de M. Herber.

M. de Humboldt présente en outre un mémoire de géologie générale, dont l'auteur, M. Erman, est bien connu des savans par son important travail sur le magnétisme. Le mémoire qui traite de la direction, de la hauteur et de l'âge relatif des grandes chaînes de montagnes et des plateaux du nord de l'Asie, est accompagné d'un Atlas manuscrit, présentant des profils et coupes de montagnes avec l'indication des roches qui les composent.

M. Cuvier fait un rapport verbal très avantageux sur les dernières livraisons de l'anatomie de MM. Bourgery et Jacob.

M. Girard fait, en son nom et celui de M. Dupin, un rapport favorable sur un appareil inventé par M. Fayard, pour charger les grandes voitures dites *fardiers*, qu'on emploie pour le transport des bois. Il serait à desirer, disent les rapporteurs, qu'on prît le parti de substituer cet appareil assez peu coûteux et d'un usage facile, au levier de bois qu'on emploie maintenant. On préviendrait de la sorte des accidens qui se répètent journellement, et qui coûtent chaque

année la vie à quelques-uns des hommes employés à charger et conduire ces voitures.

M. Dutrochet lit un mémoire sur l'hétérogénéité électrique des substances superposées dans les globules sanguins. On sait que le sang des animaux vertébrés offre de nombreux globules qui nagent isolés dans un fluide albumineux légèrement alcalin. Ces globules sont composés d'un noyau solide, blanchâtre, et d'une enveloppe peu consistante, formée principalement aux dépens de la matière colorante rouge. Quelque temps après que le sang est tiré de la veine, les globules s'agglomèrent, et, se séparant du liquide dans lequel ils étaient d'abord dispersés, forment ce que l'on nomme le caillot. Si l'on prend ce caillot et qu'on le triture dans l'eau, celle-ci retient en suspension la matière rouge de l'enveloppe, tandis que la partie incolore, qui formait le noyau, se dépose promptement. Ayant isolé par ce moyen les deux substances qui, dans les globules du sang, se trouvaient à l'état de superposition, M. Dutrochet annonce leur avoir trouvé une électricité opposée, de sorte que chaque globule, suivant lui, formait ainsi un petit appareil électrique. C'est de l'action de ces appareils, ajoute-t-il, que résulte la répulsion qui, pendant la vie, tient les globules constamment éloignés les uns des autres. Si, une fois que le sang est sorti des vaisseaux, ces mêmes globules, au lieu de se repousser, s'attirent, cela tient, suivant l'auteur, à ce qu'alors il ne se produit plus d'électricité.

M. Pelouse lit une note sur la transformation singulière de l'acide hydrocyanique et des cyanures en ammoniaque et en acide formique. L'auteur résume dans les propositions suivantes les résultats de ses recherches et de celles de quelques autres chimistes.

1° L'acide hydrocyanique est transformé en formiate d'ammoniaque par l'action des acides forts.

2° Une dissolution concentrée de cyanure de potassium, soumise à l'action de la chaleur, se change en ammoniaque et en formiate de potasse.

3° Le même composé à une haute température et sous l'influence d'un excès de potasse donne de l'hydrogène, de l'ammoniaque et du carbonate de potasse.

4° Un excès d'acide muriatique produit avec le cyanure de mercure un chlorure double d'ammoniaque et de mercure, de l'acide formique et très peu d'acide prussique.

5° La formiate d'ammoniaque, soumis à l'action de la chaleur, se transforme à une température d'environ 150° cent. en eau et en acide hydrocyanique.

M. Soulange-Bodin lit un mémoire sur les greffes et spécialement sur les greffes herbacées. L'auteur a greffé des tomates sur des tiges de pommes de terre. Les fruits des tomates ont été très abondans, très gros, et ont mûri aussi bien que s'ils étaient venus sur pied franc, et le produit des pommes de terre n'a été ni moins beau, ni moins considérable, de sorte que l'on a obtenu simultanément une double récolte sur une même surface de terrein.

M. Virlet lit une note sur la géologie de l'île de Thermia, une des Cyclades. Le sol de cette île est entièrement formé de roches primitives. Ce qu'il offre de

plus remarquable ; c'est une caverne très étendue, creusée dans une montagne de phyllades et de micaschistes d'une grande dureté. Cette caverne, formée de diverses chambres unies par d'étroites galeries, ne présente aucune stalactite ; mais, dans le sol qui en forme le fond, M. Virlet pense que l'on trouverait des ossemens fossiles. La configuration du pays voisin, qui représente un bassin presque complètement fermé, dont l'entrée de la grotte occupe le fond, a fait penser à l'auteur que ce conduit souterrain avait pu, à une époque antérieure, donner issue aux eaux du bassin, qui, plus tard et par suite de quelque grande catastrophe, se seraient frayé l'ouverture latérale par laquelle elles s'échappent aujourd'hui.

Séance du 19 *mars.* M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire fait hommage du premier volume de son *Histoire des anomalies de l'organisation chez l'homme et chez les animaux.*

M. de Humboldt présente trois ouvrages allemands sur le *cholera-morbus.*

M. Libri présente une note dans laquelle il donne l'intégrale générale de toutes les équations différentielles du premier ordre : ce théorème, qui sera pour les équations différentielles ce que le théorème de Fourier est pour les fonctions d'une seule variable, est d'une grande utilité dans les questions de physique mathématique. Par son secours, on pourra intégrer les équations qui expriment le mouvement de la chaleur, en supposant variables la conductibilité et la chaleur spécifique des corps échauffés. Ce cas, qui est celui qui a lieu dans la nature, ne pouvait pas être résolu par les formules connues jusqu'à présent.

M. de Humboldt annonce que la société patriotique de la Havane a ordonné l'an passé la construction d'un observatoire magnétique, conformément à la demande qui lui en avait été adressée.

Déjà, grâce à l'activité et à la persévérance de M. de Humboldt, des maisons magnétiques s'étendent sur une ligne qui va de Pékin à la Havanne, en passant par Kasan, Pétersbourg, Nikolajef, Berlin, Freiberg et Paris. Dans chacune, quatre fois l'année et à la même époque, on fait pendant un jour et demi, d'heure en heure, des observations sur les variations horaires de la déclinaison magnétique ; on y observe également tout ce qui est relatif à la déclinaison et à l'inclinaison absolue ainsi qu'à l'intensité magnétique.

M. le docteur Delpech, de retour d'un voyage qu'il a fait à Londres de concert avec M. Coste, annonce qu'il a reconnu sur presque tous les individus qui ont succombé au choléra une inflammation du plexus solaire, des ganglions semi-lunaires et des plexus renaux. L'ensemble des symptômes lui avait fait soupçonner dès le principe une affection du système des nerfs splanchniques, et l'autopsie cadavérique a, dit-il, justifié cette prévision.

M. Chevreul fait, en son nom et celui de MM. Magendie, Dupuytren, Serres, Flourens et Serullas, un rapport très avantageux sur le bouillon de la société Hollandaise : le rapporteur s'est livré à des recherches très étendues, relativement à la composition du bouillon de viande ordinaire, aux caractères qui le distinguent de la solution de gélatine des os, et à l'importance du rôle que jouent dans l'alimentation les substances qui se trouvent, en quantités presque inappré-

ciables à la vérité, dans le premier liquide et n'existent pas dans le second.

M. Latreille fait un rapport très avantageux sur une monographie du genre pourpre par M. Duclos. M. de Blainville annonce qu'il s'occupe d'un travail du même genre, mais dans lequel il s'est borné à considérer les espèces que possède le muséum d'histoire naturelle.

M. Mathieu fait, en son nom et celui de M. Puissant, un rapport sur un instrument d'arpentage inventé par M. de Riquehem. Cet instrument, dont la construction est presque aussi compliquée que celle d'un théodolite, ne le remplacerait que très imparfaitement. Il pourrait être, à la vérité, substitué avec avantage au graphomètre, mais il est plus cher et moins portatif.

M. Duméril fait, en son nom et celui de M. Latreille, un rapport peu avantageux sur un mémoire de M. Lamarre-Picquot, relatif aux serpens venimeux de l'Inde. L'honorable académicien signale plusieurs faits qui lui semblent erronés, et cherche à faire ressortir les circonstances qui ont pu induire l'observateur en erreur. M. Lamarre-Picquot du reste a des droits à la reconnaissance des naturalistes pour les beaux échantillons d'animaux qu'il a rapportés de l'Orient, et sur lesquels une commission prise dans le sein de l'académie a fait précédemment un rapport très favorable.

M. Heurteloup adresse une réclamation relativement à une lettre dans laquelle M. Leroy d'Etiolles annonçait avoir inventé depuis assez long-temps un instrument analogue à la sonde employée pour la lithocenose. M. Heurteloup montre que son instrument a des caractères qui le distinguent complètement de celui de M. Leroy.

M. Duméril fait un rapport très favorable sur les deux premiers cahiers du recueil mensuel de la *Gazette médicale.*

Séance du 26 *mars.* M. Cordier, donne lecture de divers extraits de lettres écrites de l'Inde par M. Jacquemont, lettres dans lesquelles ce jeune savant rend compte de son voyage de Calcutta aux sources de la Jumnah, l'un des principaux affluens du Gange, dans la vallée de Kanaor où coule le Sutledge, une des grandes sources tribulaires de l'Indus, enfin jusque sur le versant nord de la branche la plus septentrionale de l'Hymalaya, c'est-à-dire au-delà de la frontière chinoise.

Dans la vallée de Kanaor, la hauteur moyenne des villages est de trois milles mètres au-dessus du niveau de la mer, le long des rives du Sutledge, et de quatre mille mètres dans le bassin du Spiti, un des affluens du premier fleuve. Quant aux habitations séparées, on en trouve presque à la hauteur de cinq mille mètres.

De la vallée de Kanaor, M. Jacquemont est revenu à Delhi pour se préparer à entrer dans le Pendjâb, état indépendant, qui comprend presque tout le bassin de l'Indus. L'exploration de ce pays avait été jusqu'à présent à-peu-près interdite aux voyageurs européens, et elle l'eût été sans doute de même à M. Jacquemont sans une circonstance aussi heureuse qu'imprévue. Un officier français, M. Allard, était établi depuis assez long-temps dans ce pays et en grande faveur auprès du prince, dont il avait discipliné les armées presqu'à l'européenne.

Grâces à son intercession, notre naturaliste a obtenu du rajah toutes les facilités pour son voyage. Arrêté quelque temps par une sorte de brigand, un petit seigneur châtelain du pays, il est parvenu, à force d'adresse et de présence d'esprit, à se tirer de ses mains; mais le bandit n'a pas eu long-temps à se féliciter de l'avantage qu'il avait un moment obtenu: arrêté par l'ordre de *Runjit singh*, c'est le nom du rajah du Pendjâb, il ne dut la vie qu'à l'intercession de celui qu'il avait offensé. Toutefois M. Jacquemont sentit que la prudence ne lui permettait pas d'être trop généreux, aussi le coupable eut non-seulement à restituer les sommes extorquées, mais encore à subir un châtiment corporel et à rester prisonnier tout le temps que notre compatriote dut rester dans le voisinage.

M. Jacquemont n'a pas été émerveillé du pays de Cachemir. Si les environs de cette ville ont été célébrés par les poètes de la cour de l'Inde, il faut songer que cette contrée qui était la résidence d'été des souverains, devait en effet sembler délicieuse quand on la comparait aux plaines brûlées d'Agra et de Delhi.

M. Jacquemont croit pouvoir assurer qu'il existe quatre espèces de ruminans dont on tire un duvet propre à la fabrication des tissus de cachemire; il espère recevoir promptement du petit Thibet plusieurs couples de chacune de ces espèces.

M. Navier fait, en son nom et celui de MM. Arago et Poisson, un rapport très avantageux sur un mémoire concernant de nouvelles expériences sur le frottement, dont l'auteur est M. Morin, capitaine d'artillerie.

L'académie, conformément aux conclusions de ses commissaires, ordonne que le mémoire de M. Morin sera imprimé dans le *Recueil des savans étrangers*.

M. Thénard lit une note sur le moyen de détruire les rats et autres animaux malfaisans qui habitent les murs des maisons, au moyen de fumigations d'hydrogène sulfuré. On commence par boucher exactement tous les trous, mais bientôt ceux qui ferment les passages les plus fréquentés par ces animaux sont ouverts de nouveau. C'est à ceux-là seulement qu'on applique l'appareil, qui consiste en une cornue de verre dont on lute entièrement le goulot à l'entrée du trou; on y introduit ensuite par une tubulure du sulfure noir de fer; puis on y verse avec précaution, pour éviter l'explosion, une certaine quantité d'acide sulfurique étendu, il se fait alors un dégagement d'hydrogène sulfuré qui pénètre par le trou dans toutes les anfractuosités où les rats se retirent, et les fait périr en peu de temps.

M. Serullas lit, en son nom et celui de M. Chevreul, un rapport très favorable sur un mémoire de M. Pélouze, concernant la transformation de l'acide hydrocyanique et des cyanures en ammoniaque et en acide formique.

M. Serullas lit une note sur l'acide iodique. L'honorable académicien, ayant entendu dire qu'on avait obtenu de l'acide iodique en traitant l'iode par l'acide nitrique, essaya d'en obtenir en soumettant, dans une cornue munie d'un récipient, de l'iode à l'action de l'acide nitrique bouillant. Il ne parvint à

former, par ce moyen, qu'une quantité presque insensible d'acide iodique; mais il fut plus heureux en substituant à l'acide nitrique pur de l'acide nitrique surchargé de deutoxide d'azote. Ce liquide, ayant été chauffé dans une capsule avec de l'iode jusqu'à la disparition des vapeurs rutilantes, laissa, dans quelques minutes, une très grande quantité d'acide iodique en très petits cristaux brillans.

M. Blainville lit le mémoire qu'il avait annoncé sur le genre *pourpre* et les genres voisins.

ROULIN,

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1832.

On a beau faire, il faut se soumettre; c'est le choléra qui domine encore toutes les questions. Depuis un mois, c'est lui seul qui gouverne. A lui toutes les prérogatives de la couronne; et voyez s'il n'en use pas en vérité dans toute leur étendue! N'est-ce pas lui qui vient d'ajourner les chambres? N'a-t-il pas l'air de vouloir changer ou récomposer le ministère? Et si là, du moins, s'arrêtaient ses usurpations de pouvoir! Mais non pas. — Il prend avec nous des allures de roi légitime. Plus habile seulement, et plus fatal encore que Charles X, de débonnaire mémoire, le voilà qui nous mitraille en silence, depuis trente journées qui ne sont glorieuses que pour lui; car nous, pauvre peuple, avec notre souveraineté, que pouvons-nous contre cet invisible ennemi, qui tranche aussi du souverain, et nous décime avec sa muette artillerie? Que pouvons-nous? — Fuir. C'est ce qu'a fait déjà bon nombre des plus prudens; la masse néanmoins demeure. De force ou de gré, il lui faut patiemment attendre, l'arme au bras, que le bon plaisir du fléau juge nos rangs suffisamment éclaircis, et s'en aille promener ailleurs ses ravages. Quand cette grande et longue exécution sera terminée (et ce moment semble enfin approcher), quand Paris respirera, si nous sommes restés debout nous-mêmes toutefois, nous pourrons dire les noms des plus regrettables victimes qui seront tombées autour de nous; jusque-là, c'est bien assez de compter nos morts, et de les ensevelir.

Constatons néanmoins dès à présent un décès qui n'est pas du fait de l'épidémie. Le *Globe*, et avec lui la religion *saint-simonienne* sont morts la semaine dernière. C'est le vendredi saint que le nouveau Messie et ses disciples ont voulu procéder eux-mêmes à leurs funérailles. Cet arrangement paraît symbolique et le choix du jour semble cacher la pensée d'une résurrection. Quoi qu'il en soit, tout le collège est allé s'enterrer *sur l'une des hauteurs qui dominent Paris.* Jus-

qu'à ce qu'il leur plaise de ressusciter (si toutefois ils en ont l'idée, ce qu'entre nous, je ne crois point), que ces messieurs reposent en paix. Que la terre de Menilmontant leur soit légère. Il n'y a vraiment contre eux rien à dire. Chacun a bien joué son rôle. Ils sont demeurés *apôtres* et *père suprême* jusqu'au bout. Ils ont gardé leur sérieux jusqu'à la fin. Aujourd'hui que la recette baisse et que la foule se porte à d'autres parades, ils se retirent en gens d'esprit. C'est bien.

Mais à leur place, voici M. de Châteaubriand qui monte sur les planches. A la bonne heure. On commençait à s'inquiéter de son silence. Rassurez-vous cependant. Ce n'est pas encore cette fois son dernier mot.—Mais écoutez toutes les belles choses qu'il va vous dire, toutes les belles phrases qu'il va faire sur ces 12,000 francs offerts par madame la duchesse de Berry (somme que, par parenthèse on eût beaucoup mieux fait d'encaisser, en eût-il fallu donner reçu même au nom de toute la dynastie exilée, enfans, mère, oncle, tante et grand-père). Ne voyez-vous pas quelle bonne fortune pour M. de Châteaubriand que le refus de ces 12,000 francs? Il y a là de quoi lui fournir matière à brochures pendant tout un an. Hélas! c'est vraiment grande pitié de voir un beau talent, un noble caractère, se consumer à faire du style et du dévoûment pour une si pauvre cause. Il est triste de voir l'auteur de *René* devenu, depuis la révolution de juillet, le porte-guenille de la légitimité. Quelque ami sincère de M. de Châteaubriand ne pourrait-il donc lui dire charitablement qu'à force de se mettre en scène sous les plus frivoles prétextes, à force de se montrer au public et de le haranguer à tout propos, hors de tout propos, comme font ces vieux acteurs qui ne veulent plus quitter le théâtre, on finit par lasser étrangement et décourager les admirations les plus persévérantes? — Le conseil serait bon, mais je gage qu'on en ferait peu d'état.

Il y a loin de l'auteur des *Martyrs* à celui d'*Alonzo;* cependant il fallait bien que M. de Salvandy nous donnât aussi sa petite pièce; mais cette fois, pour varier sans doute un peu, ce n'est plus M. de Châteaubriand, c'est Milton qu'il a parodié. M. de Salvandy nous envoie le choléra en punition de nos péchés révolutionnaires. Il charge Satan de nous apporter ce cadeau: cela lui semble neuf et ingénieux. En vérité, M. de Salvandy, vous nous traitez bien peu charitablement. Vous êtes tout fier, j'imagine, des larmes qu'on prétend que Goëthe aurait répandues quelques instans avant sa mort, parce qu'on n'aurait pas voulu lui permettre de lire vos *Seize ou vingt mois de la révolution.* Nous avions entendu cependant raconter autrement le fait. Le grand poète aurait en effet pleuré, mais après avoir lu votre livre. Non pas qu'il en eût été bien vivement touché, mais ayant si laborieusement employé sa vie entière à l'admiration des belles choses, il eût amèrement regretté de ne vous avoir ainsi consacré que quelques-unes de ses dernières heures.— Cette version est néanmoins contredite, comme invraisemblable, par des personnes fort sensées qui prétendent que cet introuvable lecteur d'Alonzo que cherchait partout Benjamin-Constant, a pu seul lire vos *Vingt mois de la révolution.* Mais le lecteur d'Alonzo, c'était peut-être Goëthe! qui sait?

Quoi qu'il en soit, prenez-y garde, monsieur de Salvandy : vous voici véhémentement soupçonné d'avoir entretenu des relations avec un grand poète, avec un homme de génie ! Et cet homme de génie, feu M. Auger, comme chacun sait, l'a fait mettre au ban de l'Académie ! Et vous alliez être de l'Académie. Monsieur de Salvandy, prenez-y garde.

Nous venons d'indiquer les nouveautés théâtrales les plus remarquables des derniers jours ; d'ailleurs point d'évènemens littéraires, point de scandales intéressans à signaler. Les ordonnances et instructions expresses de la médecine ayant mis les esprits et les cœurs à la diète, ainsi que les corps, les intelligences se montrent très sobres, et l'amour se conduit avec une réserve et une prudence exemplaires : c'est que M. Broussais surtout, le plus *noir*, le plus inexorable de nos docteurs, interdit rigoureusement, et sous peine de choléra immédiat, toute espèce d'émotion vive, tout épanchement de tendresse. Hélas ! mesdames, qu'en dites-vous ? Que vont devenir les âmes aimantes à ce régime ?

ROMANS DE VICTOR HUGO, *nouvelle édition* (1).

Autant il importe que la critique, tout en demeurant digne et mesurée, se montre néanmoins sévère et dédaigneuse pour ces médiocrités bien constatées, chez lesquelles nul germe de talent n'autorise l'espoir d'un meilleur avenir, autant il convient que justice pleine et entière soit rendue par elle à l'artiste véritable ; qu'elle fasse cause commune et lutte avec lui, s'il combat encore, ou bien si, vainqueur, il s'est enfin élevé sur le pavois, qu'elle salue son triomphe, et joigne son adhésion à toutes celles qu'il a déjà obtenues ou conquises.

Certes M. Victor Hugo n'a maintenant nul besoin de la nôtre. Voici déjà long-temps que son avènement est proclamé, et que les voix éloquentes l'ont consacré. Déjà dans cette *Revue* le plus ingénieux et le plus fin de nos critiques a peint de main de maître toute la vie littéraire de M. Victor Hugo. Cependant, poète lui-même, par une sympathie que l'on comprend, c'est surtout le poète que l'auteur *des Consolations* a cherché à faire ressortir dans celui des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*. Mais aujourd'hui que se publie une nouvelle édition des romans de M. Victor Hugo, c'est le cas de montrer plus spécialement en lui le romancier. Nous passerons donc sommairement en revue ces romans tant de fois et si diversement jugés chacun en son temps. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de les considérer de nouveau, à distance, maintenant que le grand bruit qui s'est fait autour de leur première publication s'est apaisé, maintenant qu'ils occupent paisiblement le haut rang auquel ils se sont placés, en dépit de toute opposition.

Nous sommes de ceux qui aiment à classer par ordre de naissance les œuvres d'un écrivain. Grâce à Victor Hugo, nous savons que *Bug-Jargal* est l'aîné de ses romans. Il fit ce livre en 1818, deux ans avant *Han d'Islande*, ayant seize

(1) Chez Renduel.

ans. Il avait alors parié qu'il écrirait un volume en quinze jours. — Seize ans, dit-il lui-même, c'est l'âge où l'on parie pour tout et où l'on improvise sur tout; — où l'on fait tout vraiment, excepté pareilles choses. Au surplus, quoiqu'en 1825 l'auteur ait remanié Bug-Jargal et l'ait récrit en grande partie, ce livre n'en est pas moins, et par le fond et pour beaucoup de détails, son premier ouvrage. Il en avait emprunté l'idée première à l'histoire de la révolte des esclaves de Saint-Domingue en 1791. C'était débuter hardiment et placer déjà haut la scène. Cependant le drame du jeune homme ne fut pas indigne du théâtre neuf et large sur lequel il le faisait jouer. La fable tirant des circonstances et des localités un vif caractère d'intérêt et d'originalité, est d'ailleurs habilement ourdie et marche rapide et pressée vers un dénouement des plus pathétiques. Il y a beaucoup de grâce et de douceur, un charme infini dans l'amour de Marie et de Léopold d'Auverney. C'est bien là le premier amour, l'amour de seize ans. Il ne pouvait être écrit qu'à cet âge, ce livre dans lequel on respire toute la fraîcheur parfumée d'une de ces douces matinées d'été, qui promettent une journée brûlante et magnifique.

Mais après *Bug-Jargal* se présente à nous d'abord *Han d'Islande*. Han d'Islande! — Voilà le plus gros péché de M. Victor Hugo. Ce sera bien le dernier dont ces messieurs de l'Académie lui donneront l'absolution. — La plupart ne connaissent pas le livre. Qu'importe? Han d'Islande! Le titre dit tout! Ce doit être quelque chose d'absurde, de ridicule, de monstrueux, d'immoral! Han d'Islande! cela ne se lit point. Aussi ont-ils condamné l'ouvrage par contumace. Cependant nous qui, moins scrupuleux, au sortir du collège, avons lu ce roman de jeune homme; jeunes hommes nous-mêmes, nous l'avons réhabilité bien vite. Il a frémi sur toutes nos lèvres ce chaste baiser qu'Ordener prend sur les lèvres d'Ethel dans le noir corridor de la tour. Ce baiser, nul de nous ne l'a depuis oublié. C'est qu'il était pour nous comme une ablution. Il semblait que ce pur et nouvel amour avec lequel sympathisaient nos âmes, les lavât des souillures qu'y avaient laissées le Faublas et tout ce qu'en cachette, au lycée, dans notre ardente et inquiète curiosité, nous avions pu parcourir de sales et honteux ouvrages. Ce roman de poète nous rangeait du parti de la réaction qui se préparait contre M. Pigault-Lebrun et son école fangeuse. Quelle verve d'imagination d'ailleurs encore dans ce livre! Que de fantaisie et de vigueur! — Il y avait là telle page sur les exécutions publiques, où l'on pouvait découvrir en germe tout le *Dernier jour d'un condamné*.

Cette œuvre ne devait cependant éclore et se produire qu'en 1829. — Mais *Cromwell*, la seconde partie des *Odes*, les *Ballades* et les *Orientales*, font une magnifique transition de *Han d'Islande* au *Dernier jour d'un condamné*.

A vrai dire, ce n'est point un roman que *le Dernier jour d'un condamné*. C'est quelque chose de plus haut; c'est un livre à part, un livre dont on n'avait pas l'idée et qu'on n'imitera point; c'est une création qui doit demeurer isolée, unique dans l'art. Après cela, si bon vous semble, et comme le veut bien lui-même l'auteur, nommez l'ouvrage un plaidoyer, j'y consens aussi. Au moins celui-là n'est pas de ceux qu'on déclame au palais; il n'y a rien là du pro-

cureur général ou de l'avocat. C'est tout simplement le réquisitoire d'un homme de génie contre la peine de mort, ce grand crime de la société, flagrant depuis tant de siècles.

Il est beau de voir le poète prendre en mains une telle cause et la plaider ainsi. Dans une préface très étendue, qui accompagne la nouvelle édition du *Dernier jour d'un condamné*, résumant avec puissance tout ce qu'il y a d'argumens pour battre en brèche la vieille superstition des supplices, M. Victor Hugo prend contre la peine de mort des conclusions explicites et définitives : espérons qu'il n'est pas loin le jour où elles lui seront solennellement adjugées. La civilisation des peuples, cet arbitre suprême, ne peut plus en vérité tarder à juger cette question en dernier ressort.

Cependant après *Marion Delorme* et *Hernani*, voici venir, en 1831, *Notre-Dame de Paris*.

Cet ouvrage que nous venons de voir, se souciant peu de la difficulté des circonstances et de nos préoccupations politiques, réussissant même à les maîtriser et à les distraire, se frayer la route à travers l'émeute vers un immense succès, a trop récemment occupé toutes les voix de la critique, il est trop présent à toutes les mémoires pour qu'il soit besoin d'en rappeler autre chose ici que le titre. Toutes les mères savent par cœur ces chapitres ravissans de petits pieds baisés, de joie, d'ivresse et de folies maternelles. On les redit partout le soir au foyer de chaque maison, en faisant la toilette de nuit des petits enfans, en les couchant tout endormis dans leurs petits berceaux. La *Esmeralda*, cette poétique et délicieuse créature née seulement d'hier, nous apparaît déjà voltigeant avec ses ailes diaphanes, parmi les types les plus suaves et les plus purs de la grâce antique. Claude Frollo ne s'est pas moins puissamment emparé de nos imaginations. Ce n'est plus ici l'amour adolescent. Ce n'est plus l'amour timide et rougissant de Léopold et d'Ordener. Voici la passion virile! la passion fougueuse et criminelle! Voici la frénésie! voici l'enfer tout entier dans une âme! Cet homme est monstrueux, et pourtant prenons-en pitié! Il aime. — N'a-t-il pas plus souffert d'ailleurs qu'il n'a fait souffrir! — Et Notre-Dame, la vieille cathédrale! Elle était déserte pour nous avant ce livre; mais voici qu'elle s'est peuplée des créations du poète. Nous ne passons plus sous ses hautes tours noirâtres sans voir ce pauvre Quasimodo se hisser à leurs angles ou se balancer avec leurs cloches.

On nous promet pour la nouvelle édition de *Notre-Dame de Paris*, deux chapitres inedits dans l'un desquels doit reparaître encore Louis XI. Vienne donc vite la nouvelle édition.

Sans prétendre le moins du monde en donner l'analyse, nous avons rapidement examiné les divers romans de M. Victor Hugo, suivant l'ordre de leur composition plutôt que celui de leur publication, et nous contentant d'indiquer leurs plus saillans caractères. Il serait d'ailleurs fort difficile de les juger à part, soit isolément, soit dans leur ensemble; car ils ne sont eux-mêmes que des portions d'un tout plus vaste et en quelque sorte indivisible. Mais ce qu'il importe, c'est de bien observer de l'un à l'autre la marche progressive de l'é-

crivain, et de considérer en même temps la série de ses travaux intermédiaires. Quand nous briserions la chaîne, nous n'en verrions pas mieux les anneaux qui la composent.

Mais rapprochons d'abord les premières odes de Bug-Jargal et de Han d'Islande. Ces ouvrages contemporains s'expliquent plus complètement les uns par les autres. Ainsi groupés, ils se font mieux apprécier et comprendre. Voyez alors comme, dans ces romans, se répand toute cette exubérance d'imagination, toute cette sève, toute cette luxuriance de jeunesse à laquelle ne veulent point laisser passage les premières odes politiques, si graves et si austères par le fond, si précises et si arrêtées par la forme; moules déjà tellement remplis de pensée, que rien autre n'y peut plus pénétrer.

Cependant ce ne sont encore là que des préludes. Le poète qui, promenant ses doigts sur la lyre, en tire tour-à-tour des accords si mâles et des accens si passionnés, n'a pas encore assez, selon lui, dompté son instrument. Il lui demande une voix plus haute encore et plus puissante.

Mais écoutez: voici soudain *Cromwell* et sa préface retentissante, puis *les Odes* de fantaisie, *les Ballades*, puis *les Orientales*. — Le poète revient de l'Orient les ailes étendues, il voudrait les refermer, et redescendre sur quelque cime pour se reposer; il ne le peut. Son essor lyrique l'emporte, il vient d'apercevoir un de ces malheureux que nous mettons vingt-quatre heures à crucifier; écoutez, avant de s'abattre, il va suivre, d'en haut, une à une, toutes les tortures du misérable et nous les dire une à une; il va nous chanter le *Dernier jour d'un condamné;* immense et magnifique dithyrambe, la plus développée, la plus ailée, la plus sublime de ses odes. — De là cette admirable prose, toute de strophes et de rhythmes nouveaux; de là ce roman que les étrangers ne s'efforcent de traduire que dans leur plus haute poésie lyrique (1). Ne cherchez pas non plus ailleurs que dans ce livre la source où sont venus puiser tant de faiseurs à la suite qui, s'imaginant reproduire ce style si neuf, si vif, si pittoresque, l'ont travesti seulement en un cynique dévergondage d'expression, ne lui ont substitué qu'un pêle-mêle effréné de mots. — Pauvres et maladroites contrefaçons! Quoi! messieurs les inventeurs, vous voulez vous faire un style; mais faites-vous donc auparavant quelque originalité d'esprit! Ayez une individualité. — Si Sainte-Beuve, de Vigny, Mérimée, Nodier, ont su trouver une langue à eux propre, c'est qu'ils avaient d'abord une pensée. — Il n'y a pas d'autre secret, voyez-vous.

Mais revenons à M. Victor Hugo. Après *Marion de Lorme*, après *Hernani*, après *les Feuilles d'automne* (car la composition de la plupart des pièces qui composent ce beau recueil de poésies est de beaucoup antérieure à sa publication) se présente à nous *Notre-Dame de Paris*. Des divers ouvrages de l'auteur celui-ci semble le plus complet et le plus significatif. Le poète a mis toutes ses cordes à cet instrument. Ici, d'abord, c'est le drame qui s'expose, se noue et se dénoue,

(1) Un jeune italien a traduit le *Dernier jour d'un condamné* en tercets, dans le rhythme du Dante.

toujours varié, toujours simple en même temps que terrible et pathétique; et puis voici, sans qu'elle languisse jamais, son action coupée de loin à loin par de grands morceaux lyriques, ainsi que la tragédie antique l'était par ses chœurs, comme la messe par les chants de l'orgue, tandis que la voix des prêtres se tait. N'entendez-vous pas? Ce sont d'admirables cantiques qui tantôt, merveilles d'harmonie eux-mêmes, racontent les merveilles de l'architecture du moyen âge; tantôt, échos fidèles, répètent le vaste concert des cloches de toutes les paroisses du vieux Paris. Dites : le poète n'est-il pas là tout entier avec son drame et son lyrisme?

Disons-le cependant, dans ce livre comme dans les autres livres de M. Victor Hugo, parmi tant d'éminentes qualités, s'il en est une essentiellement suréminente, c'est ce lyrisme, sommité la plus haute de son génie, celle qui, dominant toute son œuvre, lui donne un tel caractère d'élévation et de grandeur.—C'est la flèche, qui, se dressant au-dessus du portail, monte dans le ciel, et plane sur toute la cathédrale.

Ne terminons pas sans le reconnaître, M. Victor Hugo, jeune encore, a déjà construit un bien noble et bien splendide monument. Pour le mener à fin sans doute, il a fallu que l'architecte ne manquât ni de courage, ni de persévérance; les ignobles et grossières critiques ne lui furent pas épargnées; — lui, sans en prendre souci, continuait laborieusement son œuvre. Mais, comme l'a dit Jean-Paul, la foule ne vient déposer d'immondices qu'au pied des grands édifices. — S'il nous était permis de continuer cette belle pensée, nous dirions aussi qu'un jour arrive où toute la cité s'indigne de ces profanations, et bientôt, obéissant à la voix unanime, les édiles font entourer de grilles dorées et de plantations le monument trop long-temps insulté.

A. FONTANEY.

Critiques et portraits littéraires, *par M. Sainte-Beuve* (1). — Voici un livre comme il s'en fait bien peu aujourd'hui, dans nos temps d'industrie et d'ambition, où l'art et l'étude sont tout au plus des moyens de succès dans un salon, un marchepied vers d'autres et plus actives occupations, à ce qu'on dit; un livre plein de convictions et de sincérités, et tellement que parfois il arrive à l'auteur de ne pas frapper droit au but qu'il se propose, parce qu'il raconte trop naïvement, avec une complaisance trop délicate et trop minutieuse, les impressions qu'il éprouve en chemin.

C'est le meilleur, le plus sérieux et le plus profond ouvrage de critique que nous ayons dans notre langue. Je n'hésite pas à le déclarer, et d'autant moins que je puis prouver sans peine ce que j'avance. On y trouve toute l'érudition curieuse et patiente de Warton, la logique persévérante et inflexible de Bouterweck, et en même temps ce qui manque tout-à-fait au critique anglais et au critique allemand, un sentiment fin et personnel, un sentiment d'artiste et de poète. Or, on sait que les vers de Warton, bien qu'écrits avec une correction

(1) Chez Eugène Renduel.

irréprochable, sont assez maigrement pourvus d'idées, si l'on excepte peut-être une pièce vraie et touchante sur la mort du malheureux Chatterton.

Les *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve forment le complément naturel et logique de son histoire de la poésie française au seizième siècle. Depuis 1828, époque à laquelle parut son premier ouvrage, l'auteur a manié la plupart des questions qui intéressent la poésie moderne de la France ; souvent même il les a personnellement soulevées.

Et il ne s'est pas contenté de résoudre dialectiquement les problèmes qu'il avait devant lui : il a donné à ses solutions une forme vivante et durable. Après l'histoire du seizième siècle poétique, il a publié un volume de poésies où il appliquait, avec une religieuse fidélité, la plupart des procédés rhythmiques que ses lectures lui avaient révélés, l'élégance et la grâce des strophes, qu'il avait dérobées à Baif, à Ronsard, aux meilleurs esprits de la *Pléiade*.

Notre poésie avait perdu ses titres : il les avait retrouvés, et les mettait en évidence avec une rare et louable habileté. Il remontait laborieusement d'André Chénier à Maturin Regnier, pour constater irrécusablement les franchises de notre vieille langue, et, comme il convient en pareil cas, il ajoutait l'exemple au précepte.

Ç'a été là le premier moment, la première et publique manifestation de ses pensées critiques et poétiques. Dans ces deux premiers volumes, on remarque une ferveur de prosélytisme, une ardeur de dévoûment à la *Pléiade* nouvelle, qui depuis a été s'apaisant et s'attiédissant de plus en plus, à mesure que l'horizon s'est agrandi.

Entre les *Consolations* et les *Portraits littéraires*, il y a la même et intime sympathie qu'entre *Joseph Delorme* et l'Histoire du seizième siècle poétique, et aussi, par une conséquence inévitable, le nouveau volume de critique est très supérieur au premier. Les différens morceaux de ce recueil, publiés à de lointains intervalles, dans l'espace de trois années, révèlent de nombreux et réels progrès dans l'esprit de l'auteur. Il a lui-même indiqué avec une grande bonne foi la distance qui sépare les premières pages des dernières ; comment des questions purement littéraires, telles que la valeur et le sens du mérite poétique de Boileau, il est arrivé aux questions sociales, philosophiques et religieuses, telles que la destinée probable des tentatives de rénovation poursuivies si courageusement par l'abbé de Lamennais.

Aujourd'hui M. Sainte-Beuve ne combat plus pour la gloire et l'inviolabilité du *cénacle*. Le temps des *agapes* est déjà bien loin. Et on peut suivre presque jour par jour toutes les évolutions qui se sont accomplies au sein de son intelligence, en lisant dans un certain ordre les chapitres de ses *Portraits*. En 1829 la questique lyrique était encore flagrante. A la veille d'un orage, la France avait presque autant de loisirs que l'école d'Alexandrie ; on discutait l'enjambement d'un sixain sur le sixain suivant avec une attention qui ne promet pas de revenir d'ici à long-temps. C'est à cette époque que se rattachent l'analyse et l'appréciation de Lebrun, de Jean-Baptiste Rousseau, d'André Chénier. Puis, après avoir justifié par l'inimitable négligence de madame de Sévigné, les ca-

prices et les saillies du style primesautier, trop rare aujourd'hui; après avoir réfuté la pruderie et les grimaces du style académique, il a franchement abordé la question dramatique dans la personne de Racine et de Corneille. La critique d'*Athalie* et de *Britannicus*, faite au nom de la Bible et de Tacite, et qui soulevait, il y a deux ans, presque autant de colères qu'un pamphlet, est désormais acquise à l'austère impartialité de l'histoire.

Après l'ode et le drame, il ne restait plus, pour compléter le développement cyclique de l'imagination, que le roman ou l'épopée. C'est ici que nous devons regretter que M. Sainte-Beuve n'ait pas touché aux noms de Lesage et de Voltaire, à *Gilblas* et à *la Henriade*. Il a écrit sur *Manon Lescaut* des pages qui n'ont rien à envier, pour l'abandon et la rapidité, aux meilleures de l'abbé Prévost.

Pour les autres chapitres, l'auteur n'a guère écouté que ses fantaisies et ses prédilections. Il a tracé de Diderot un portrait fin et ingénieux, mais où *Jacques le fataliste* se fait regretter.

Quand M. Sainte-Beuve aura fait sur Molière et Beaumarchais les études consciencieuses auxquelles il est rompu depuis long-temps, il aura épuisé la substance de notre histoire littéraire, il aura dit, sur les trois derniers siècles de notre France, les meilleures et les plus indispensables vérités.

Seulement nous hasarderons pour l'avenir un conseil sincère. N'y aurait-il pas plus d'avantage à négliger pour le public, qui en tient rarement compte, plusieurs détails qui, bien que vrais en eux-mêmes, nuisent cependant au relief et à l'évidence de l'idée principale qu'on veut mettre en lumière? En donnant sous la forme sôritique toutes les pensées intermédiaires, tous les anneaux de la chaîne, on va mieux aux esprits patiens; mais la chaîne, en s'élargissant n'étreint pas assez étroitement ce qu'on veut montrer. Pour atteindre les vulgaires attentions, il serait plus habile de laisser dans l'ombre les branches de l'arbre, et de n'éclairer que le tronc.

Une Révolution d'autrefois (1). — Il faut savoir gré à MM. Pyat et Theo d'avoir essayé de prendre l'antiquité latine du même côté que Pétrone et Suétone, d'avoir cherché la satire et la naïveté, là même où le dix-septième siècle tout entier n'avait vu que de pompeuses tragédies : c'était une hardie et heureuse innovation, et à laquelle le succès ne pouvait manquer. La première représentation de cette ingénieuse comédie avait été couverte d'applaudissemens. Des intrigues de police, d'inextricables calculs d'administration ont cherché, dans une peinture simple et nue de la vie romaine, des allusions modernes, bien éloignées sans doute de la pensée des auteurs. En attendant que la presse et la tribune épuisent et décident la question de la censure et de la liberté des théâtres, il ne reste aux hommes de cœur et de franchise, qui n'ont pu obtenir, pour une œuvre de conscience, le secours et l'éclat de la scène, que l'attention et les éloges des lecteurs. On pourrait desirer peut-être plus de profondeur et de portée dans le tableau que nous avons sous les yeux. On devine facilement, sous la gaîté spirituelle et mordante du dialogue, d'amères et sérieuses pensées, à qui le temps et le travail ont manqué, pour se révéler et se produire complète-

(1) Chez Paulin, place de la Bourse.

ment. Sans nul doute, dans d'autres circonstances, après un succès paisible et incontesté, MM. Pyat et Theo auraient repris dans une autre comédie, plus pleine et plus largement dessinée, la peinture satirique du monde romain, tel que nous le retrouvons dans quelques pages d'Horace. La tâche est belle et ne promet pas de s'épuiser sitôt. Si nos vœux et nos encouragemens peuvent ranimer la verve, qu'un premier échec a pu refroidir un instant, nous invitons publiquement MM. Pyat et Theo à continuer ce qu'ils ont commencé.—Et qu'ils se rassurent sur la pruderie guindée de la critique, sur le pédantisme gourmé des *jugeurs* jurés : dût l'aristarque officiel, qui les a tancés une première fois, feuilleter de nouveau le catalogue de trois ou quatre bibliothèques, pour leur prouver qu'ils ont oublié une anecdote dans la vie d'un tribun, ou qu'ils ont eu tort de choisir, parmi les turpitudes d'une majesté impériale, les traits les moins effrontés, le public saura toujours bien les remercier de leur réserve, et absoudre les condamnés.

Le choléra-morbus a bord de la frégate des États-Unis, *le Congrès* dans la mer du Sud. (1)—« Je m'empresse, conformément à votre desir, de vous envoyer un compte succinct des ravages qu'a exercés le choléra spasmodique à bord de la frégate des États-Unis *le Congrès*, en 1820. Mon journal médical ayant été égaré par un ami à qui je l'avais prêté à mon retour, je me vois forcé de vous écrire de mémoire.

Au mois de novembre 1820, *le Congrès* appareilla de l'embouchure de la rivière de Canton pour Manille. L'année d'avant, nous avions perdu dans ces parages beaucoup de monde de la dyssenterie des tropiques, mais aucun cas de choléra ne s'était manifesté à notre bord. Ce fléau avait, dans l'intervalle, éclaté à Manille, et quand nous y arrivâmes, il y régnait depuis deux mois avec une violence extrême.

Les naturels, qui formaient la majeure partie de la population, furent les plus maltraités par l'épidémie. Ce fut à tel point qu'ils accusèrent les résidans étrangers d'avoir empoisonné l'air et l'eau pour les faire périr, et s'emparer ainsi de leur pays. Dix à quinze mille indigènes avaient succombé dans l'espace de deux mois. Tout le monde se rappelle le cruel massacre des étrangers qui y eut lieu à cette époque. *Le Congrès* jeta l'ancre le 30 novembre, à la distance de trois ou quatre milles de la ville, et durant notre séjour dans cet ancrage le vent souffla continuellement de terre. Des officiers et des marins se rendaient journellement à Manille, où personne ne croyait à la contagion. Les naturels, dans leur rage contre les Européens, en avaient pris plusieurs de bien portans, et les avaient tenus durant des heures entières renfermés, avec les mourans pour leur donner le mal, convaincus qu'ils étaient, qu'en le leur communiquant, ceux-ci en guériraient. Toutefois aucun d'eux ne le gagna. Ce résultat et beaucoup d'autres que je pourrais citer tendent à prouver que le choléra n'est pas contagieux.

Son apparition à Manille avait été précédée d'un vent frais, qui avait occa-

(1) Lettre du docteur Edwards, chirurgien du *Congrès*, en date du 20 février 1832.

sionné une inondation des terreins bas de la côte, voisine de la ville, où la mer avait laissé, en se retirant, un quantité considérable de matières fangeuses et d'animalcules. Ces dépôts, exposés aux rayons d'un soleil brûlant, poussèrent des exhalaisons, qui corrompirent l'air, et étaient tellement infectes que des officiers qui avaient voulu visiter cette partie du rivage furent obligés de retourner sur leurs pas, et de regagner le vaisseau. J'ajouterai que les nuits étaient, en cette saison, extrêmement humides et froides.

L'épidémie, à ce qu'il paraît, avait exercé beaucoup plus de ravages dans les faubourgs que dans l'intérieur de la ville.

Le premier cas de choléra se manifesta à bord du *Congrès*, le 2 décembre. Un matelot, nommé Dunn, âgé de cinquante ans, et qui n'avait point été à terre, mais qui souffrait depuis long-temps de la dyssenterie, devint tout-à-coup plus malade, éprouva des vomissemens et des spasmes dans les muscles des doigts de pied, qui gagnèrent graduellement les grands muscles des extrémités inférieures, et s'étendirent enfin à tout le corps. Son pouls faiblit promptement et en peu d'heures les spasmes et les vomissemens cessèrent. Son épuisement était extrême; il expira en peu de temps.

Le lendemain 3, nous eûmes un autre accident. Un marin, homme vigoureux et sain, ressentit une douleur brûlante à l'épigastre, une soif dévorante, et de demi-heure en demi-heure, il avait des vomissemens et des déjections. Son estomac rejeta une assez grande quantité de ce fluide clair si souvent décrit. Le tout était accompagné de violentes contractions des muscles des pieds, des jambes et des cuisses, qui s'étendirent bientôt à d'autres parties du corps. Le malade n'éprouva que quelques intervalles fort courts de répit pendant les six heures que le mal fut le plus intense. Il fut alors délivré de ses douleurs, mais il était d'une faiblesse extrême, comme un homme au dernier période du typhus, et ne survécut que peu d'heures.

Le 4, nous en eûmes un autre. — Dans la soirée, nous levâmes l'ancre et nous remontâmes jusqu'à l'entrée du port.

Le 5, de grand matin, nous remîmes à la voile et nous gagnâmes la haute mer. Dans cette journée, il se manifesta six cas, présentant tous les caractères de la plus intense malignité. Trois d'entre eux ne vécurent que quelques heures, deux succombèrent le lendemain. Ayant fait l'autopsie des cadavres, nous trouvâmes, dans les intestins supérieurs, un fluide aqueux très pâle et une substance, ayant une légère teinte de crême, de la consistance du coagulum. Il n'y avait point de bile dans le duodenum, où l'on remarquait, ainsi que dans les parties contiguës, une inflammation considérable: l'on voyait aussi un grand nombre de petits vaisseaux rouges, qui paraissaient légèrement injectés. La vésicule du fiel, chez un de ces morts, était remplie d'un fluide semblable à de la mélasse. Le foie et le système nerveux étaient surchargés de sang peu épais et très noir, mais nullement coagulé. Les soins que nous étions obligés de donner aux malades ne nous laissèrent point le loisir de faire toutes les observations que nous aurions desiré. Plusieurs individus atteints d'autres maladies, et soumis à un traitement mercuriel, ne furent point attaqués du choléra.

Nous eûmes chaque jour plusieurs morts jusqu'au 9, que la maladie se ralentit et devint plus bénigne. A partir de ce jour jusqu'au 16, nous perdîmes seulement deux hommes.

Après avoir traversé toute la mer de la Chine et être arrivé en vue de la côte basse et marécageuse de Sumatra, pour franchir le détroit de Banca, nous essuyâmes fréquemment des calmes. Les rosées étaient abondantes durant la nuit, et le matin il y avait d'épais brouillards. Dès-lors le cholera reprit sa première malignité et ne nous quitta que quelques jours après que nous fûmes sortis du détroit. Nous rencontrâmes, à l'embouchure du fleuve de Palambng, l'escadre hollandaise, qui nous dit en avoir aussi beaucoup souffert. Ce fut après notre départ de Manille et dans le voisinage du détroit de Banca, que la maladie présenta le caractère le plus funeste. Elle enleva, pendant le mois de décembre, plus de trente personnes à notre bord. Sur quarante officiers, couchant dans la salle de garde et dans la sainte-barbe, il n'y eut qu'un jeune aspirant d'attaqué, encore ne le fut-il que fort légèrement.

Quant à l'étiologie du mal, je n'ai observé aucun fait qui donne lieu de supposer qu'il soit contagieux. Je le crois produit par l'atmosphère, comme la fièvre jaune ou l'influenza; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de dire si la cause agit d'abord sur les nerfs ou sur le sang.

Les symptômes étaient: 1° engourdissement des extrémités, 2° vertiges, 3° douleurs à l'épigastre; 4° yeux caves et contraction des traits de la face, 5° spasmes, 6° vomissemens et déjections, 7° extrême faiblesse, 8° froid aux extrémités et absence de pouls, 9° peau noire et livide, sueurs froides et visqueuses.

John Brown, un de ceux qui succombèrent le lendemain du jour où nous eûmes franchi le détroit de Banca (20 décembre), avait tous les muscles du corps extrêmement contractés. On eut beau lui administrer de copieuses doses d'opium; on ne put parvenir à les détendre. Ils formaient çà et là des nœuds durs, où l'on observait un léger tic qui ne disparut que lorsque la gangrène se fut manifestée; à peine si l'on put jusqu'alors persuader à ses camarades qu'il fût réellement mort.

Quant au traitement, ce que j'en puis dire, c'est que les moyens curatifs recommandés par la médecine m'ont rarement réussi. L'épidémie était évidemment beaucoup plus intraitable en Asie qu'elle ne l'a encore été en Europe. Nous employâmes tour-à-tour des stimulans et des anodins de toute espèce, que nous administrions en doses plus ou moins copieuses, des amers, des alcalis, des bains chauds, des bains de vapeurs, des fomentations, des frictions, en un mot tous les moyens susceptibles de provoquer la réaction. Il n'y eut que les anodins, pris en fortes doses dès l'origine, et à la suite de chaque paroxysme, et jusqu'à ce que le système fût tout-à-fait calmé, qui produisirent d'heureux effets : si l'on y avait recours dans les premières heures de la maladie, il y avait chance de guérison, sinon tous les efforts de la médecine étaient inefficaces.

Je pourrais donner plus d'extension à ce sujet; mais ce serait, suivant moi, apeine inutile; car je ne sache pas qu'il existe une épidémie plus rebelle aux ressources de l'art.»

DISCOURS

SUR

L'ANCIENNE LITTÉRATURE SCANDINAVE. (1)

Messieurs,

La bienveillante amitié de M. Fauriel m'a désigné pour le remplacer momentanément dans la chaire de littérature étrangère, création si importante et dont il s'est montré si digne. Vous n'attendez pas de moi, messieurs, cette profondeur de savoir, cette sûreté de critique, cette finesse d'exposition, qui caractérisent son enseignement; mais ce que vous êtes en droit d'exiger, c'est que celui qu'il a choisi s'efforce de ne pas être trop infidèle à ses exemples. Sur ces bancs, où j'ai été son auditeur

(1) Prononcé pour l'ouverture de son cours par M. J.-J. Ampère, suppléant M. Fauriel à la faculté des lettres.

C'est la première fois que le nom de M. Ampère paraît dans cette *Revue*, et nous sommes heureux, nous qui nous efforcerons toujours d'y rallier les esprits élevés, d'annoncer à nos lecteurs que sa collaboration nous est acquise pour l'avenir. Nous pouvons dès aujourd'hui promettre une série d'articles du jeune professeur.

(*N. du D.*)

15 Mai 1832.

assidu et où il me sera doux de m'asseoir de nouveau pour l'entendre, dans des communications journalières aussi instructives, plus précieuses peut-être que ses leçons, j'ai appris de lui à traiter sérieusement la science, à ne chercher dans les lettres qu'elles-mêmes, à ne point reculer devant de pénibles études, et à ne craindre que l'esprit de système, qui aspire à se passer d'elles. Ces principes seront les miens. Je tâcherai de tirer de mon sujet tout l'intérêt qu'il renferme; mais je m'interdirai sévèrement de chercher à lui prêter un intérêt étranger; et, pour commencer dès ce moment l'application de la méthode que je fais vœu de suivre, laissant de côté tout préambule, j'entre en matière.

Messieurs,

Tous les monumens de la littérature qui va nous occuper sont écrits dans une langue qui ne se parle plus, si ce n'est dans une île presque inconnue à l'Europe, presque entièrement isolée du monde. C'est dans cette île, à peine habitée, que se sont conservés la plupart de ces monumens. Ils contiennent les enseignemens d'une religion qui, depuis huit siècles, a cessé d'exister, des traditions héroïques qui ont été étrangères à notre enfance, les récits d'une histoire qui semble se lier à peine aux histoires que nous connaissons. Quel intérêt peut donc avoir pour nous cette littérature? Que nous font ces antiquités obscures, cette religion sanglante, ces langues et ces chants barbares? Pourquoi les tirer des brumes du nord et de la nuit du pôle?

Mais, messieurs, si cette île, pauvre et lointaine, avait été, durant quatre siècles, le siège d'une république indépendante, possédant une littérature originale comme sa civilisation; si l'étude approfondie de la langue, de la mythologie, des traditions scandinaves qu'elle nous a conservées, jetait un jour précieux sur les origines de la plupart de ces peuples barbares qui ont renouvelé l'Europe; si elle rattachait le nord à l'orient, les temps modernes à l'antiquité; si elle révélait les

rapports essentiels des nations germaniques avec la Grèce et l'Italie d'une part, et de l'autre avec la Perse et l'Inde ; si cette religion d'Odin, qui semble, au premier coup-d'œil, si bizarre et si monstrueuse, renfermait, avec un système cosmogonique et philosophique assez régulier, les traces de son histoire et celle des races au sein desquelles elle s'est successivement formée; si les poésies héroïques de l'*Edda* étaient les débris d'un grand ensemble épique, d'un grand cycle, héritage commun des nations germaniques; si les traces de la diffusion de ce cycle se retrouvaient dans presque toute l'Europe ; et si la comparaison de ces vestiges dispersés avec le recueil scandinave, éclairait la question de la poésie primitive par des rapprochemens avec la formation de l'épopée homérique, d'autant plus frappans qu'ils sont puisés plus loin d'elle; si des monumens d'un genre particulier offraient, sous le nom de *sagas*, le plus riche développement du récit traditionnel, transition curieuse de la fable à l'histoire; si leur lecture, importante à d'autres égards, faisait mieux comprendre sous quel point de vue on doit étudier les muses d'Hérodote et les premiers livres de Tite-Live ; si une poésie lyrique ou l'exaltation effrénée de la guerre et de la mort éclate à côté d'une recherche maniérée et d'une pédanterie laborieuse, fermait le cercle de cette littérature extraordinaire ; si enfin, de même qu'en remontant à ses sources, on est conduit au fond de l'orient et au sein de l'antiquité la plus reculée, en suivant son influence sur les temps postérieurs, on la voyait se répandre sur le moyen âge, le traverser même, et, dans certaines localités, se propager jusqu'à nos jours; en un mot, si ce point trop négligé de l'histoire littéraire touchait à tant de lieux, ce moment à tant de siècles, peut-être serais-je justifié à vos yeux d'en avoir fait l'objet de longues études, le but de lointains voyages, et de le choisir pour sujet du cours que j'ouvre aujourd'hui devant vous.

Messieurs, la littérature scandinave est peu connue en France. Avant de nous engager dans ses détails, je crois devoir vous exposer sommairement les principaux faits et les principaux résultats que ces leçons devront établir et développer.

On n'arrive, messieurs, à l'intelligence complète d'une littérature, et surtout d'une littérature primitive, qu'en passant par des recherches un peu profondes sur l'histoire du peuple qui l'a produite, sur les origines, la langue, la religion de ce peuple. C'est aussi par où nous commencerons; c'est quand nous connaîtrons les nations scandinaves en elles-mêmes et dans leur rapport avec les autres nations; c'est quand nous aurons rattaché leur développement particulier au développement général de l'humanité, que leurs monumens littéraires auront pour nous le sens et la valeur qui leur appartiennent.

La Scandinavie, c'est-à-dire les pays dont se composent aujourd'hui les trois royaumes du nord, le Danemark, la Suède et la Norwège (1); la Scandinavie est peuplée presque tout entière par des populations de race germanique. Cependant d'autres populations étrangères à cette race ont occupé jadis une grande partie, peuplent encore quelques extrémités, et sont errantes sur les confins de la terre scandinave. Ces populations faisaient partie de la grande famille des nations finnoises qui, se déversant à l'orient et à l'occident des monts Oural, semblent avoir, à des époques reculées, couvert un si vaste espace et joué un si grand rôle dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Europe. Nous arrêterons d'abord notre attention sur ces peuples qu'on pourrait appeler les Celtes du nord, dont ils disputèrent longtemps la possession aux tribus germaniques; ces peuples opiniâtres et sombres auxquels une disposition particulière à l'extase fit de bonne heure un renom de magie et de divination, que, dans plusieurs endroits, ils ont conservé jusqu'à nos jours; race maintenant fondue dans d'autres races ou asservie par elles, mais qui s'étendit sur les deux bords de la Baltique, conquit la Hongrie, comme l'atteste la langue de ce pays, fonda sur les plages glacées de la mer Blanche un état qui faisait le commerce avec l'Orient, quand les marchandises de l'Inde descendaient sur la Dwina, aux lieux où est Archangel; quand les monnaies arabes circulaient dans les comptoirs de la

(1) L'Islande et les îles Ferroé appartiennent au Danemark.

Baltique; et, si l'on en croit les opinions les plus récentes des orientalistes, race à laquelle appartenaient des nations nombreuses du nord de l'Asie, entre autres les Huns, ces terribles vengeurs de leurs frères opprimés ou détruits par les nations germaniques.

Passant des Finnois, premiers habitans de la Scandinavie, aux conquérans germains, ceux-ci nous présenteront deux divisions et, pour ainsi dire, deux couches au sein d'une même race. Les plus anciennement établis dans le sud de la Suède et en Danemark portaient le nom de Goths, ce nom qui a retenti dans toute l'Europe, qui a voyagé avec le soleil depuis les bords de la Caspienne jusqu'à l'embouchure du Tage. Après les Goths un autre rameau germanique fit invasion dans la péninsule scandinave.

Ces nouveaux envahisseurs s'appelaient les Ases, c'est-à-dire les forts, les dieux. Leur chef portait le nom d'Odin, l'une des principales divinités dans le système de religion commun aux Ases et aux Goths, et vraisemblablement aussi à un très grand nombre au moins des nations germaniques. Les Ases, qui paraissent être entrés plus au nord que les Goths, établirent sur les bords du lac Mellar, vers le point où depuis a été Stokholm, le centre d'un pouvoir théocratique et guerrier. Les Goths demeurèrent en possession de la Suède méridionale, les Ases pesèrent fortement sur les nations finnoises, et les reléguèrent partie au nord dans la Laponie, partie au nord-est dans la Finlande. Les guerres d'extermination que les Ases firent aux Finnois remplissent les traditions scandinaves. Il n'en fut pas de même à l'égard des Goths avec lesquels ils avaient communauté de religion et d'origine. Mais les Ases, qui prirent aussi le nom de Suédois (svi thiod), paraissent s'être placés, vis-à-vis des Goths, dans une attitude de supériorité sacerdotale et politique dont les traces se retrouvent au moyen âge, et n'ont peut-être pas encore complètement disparu.

Maintenant d'où venaient ces Goths et ces Ases? c'est demander d'où venaient les nations gothiques et même toutes les populations germaniques. Ici la question de l'origine des peuples scandinaves prend de la grandeur, car elle se rattache à celle de

la migration des barbares. Nous serons obligé, messieurs, de nous occuper de cet immense évènement; nous remonterons, pour ainsi dire, ce torrent de peuples en suivant les traces des nations scandinaves. Elles nous conduiront du côté de l'Orient : d'abord aux rives de la mer Noire, puis dans les gorges du Caucase, porte par où ont passé les tribus asiatiques, espèce de caravanserail sur la grande route du genre humain, où se sont arrêtés les traînards de toute race, et où on trouve comme des échantillons de chacune d'elles; enfin de précieux indices nous entraîneront encore plus loin : guidés par eux, nous entreverrons au centre et au sommet de l'Asie, au nord de l'Inde et de la Perse, le point d'où sont partis ceux que nous avons trouvés établis sur les bords de la Baltique et du golfe de Bothnie.

J'espère, messieurs, rassembler devant vous des preuves de cette longue course des populations scandinaves à travers le monde, qui ne laisseront aucune incertitude dans vos esprits. Mais dès aujourd'hui je dois vous prévenir contre la surprise que cette assertion peut vous causer. Comment, direz-vous avec Tacite, serait-on venu d'un pays plus heureux dans la triste Germanie? J'ajourne les diverses explications qu'on peut présenter de ce fait, et pour aujourd'hui je me borne à répondre : Connaissons-nous toutes les antiques révolutions qui ont agité ces masses d'hommes, pressées dans le centre de l'Asie ou perdues à ses extrémités? C'est du milieu de cet océan de peuples qu'ont dû se soulever ces grandes tempêtes dont nous avons à peine aperçu les dernières ondulations dans notre coin reculé du monde; et se heurtant, se brisant les uns contre les autres comme des vagues, ils se sont rués en désordre partout où ils trouvaient de la place, sans s'inquiéter s'ils allaient au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, n'ayant pas le choix de la marche à suivre et de la terre à prendre, allant où ils étaient forcés d'aller, s'emparant de ce qui restait libre, comme dans une foule on obéit à cette force immense et confuse qui vous entraîne vers un point ou vers un autre. Ainsi les peuples ballottés pêle-mêle n'ont point choisi librement leurs demeures; ils se sont avancés en tous sens selon que les poussait et les dirigeait la nécessité.

Revenus du fond de l'Orient dans la péninsule scandinave, nous ne nous y renfermerons pas long-temps, car ce ne fut ni dans cette péninsule qui comprend la Suède et la Norwège, ni dans les îles, ou la Chersonèse danoise, que se développe de la manière la plus complète la nationalité scandinave. Ce n'est pas dans ces pays que devaient se conserver le plus fidèlement la langue, la religion, les traditions poétiques des populations qui les habitaient; la Scandinavie devait, pour ainsi dire, se transporter tout entière dans une île; cette île devait être l'asile et comme le sanctuaire du génie des peuples germaniques, et nous transmettre un jour les seuls monumens littéraires où il subsiste dans sa pureté. C'est de cette contrée remarquable qu'il faut vous parler.

Sous le cercle polaire, entre l'extrémité septentrionale de l'Europe et la côte orientale de l'Amérique, aux confins du monde vivant, est situé l'un des plus singuliers pays que les hommes aient jamais habités : c'est l'Islande. Imaginez une grande île, formée presque tout entière de produits volcaniques, sillonnée de laves, couverte de cratères et de glaciers. Tout, dans ce pays boréal, avertit qu'on marche sur un gouffre ardent; on vient de franchir une nappe de neige, et le pied enfonce dans le soufre liquide. Ici s'élancent à cent pieds des jets intermittens d'eau bouillante de deux toises d'épaisseur, là des colonnes d'une vapeur chaude sortent du sein de la terre, et forment des réservoirs d'air tiède au sein d'une atmosphère glacée. L'Islande est un volcan à plusieurs bouches. Sans doute, elle est sortie un jour de la mer qui l'environne; la cause qui l'a soulevée continue à la travailler en tous sens, et maintenant il semble qu'au milieu de ses glaces, dans sa lointaine solitude, elle achève lentement de se dévorer elle-même.

Rien de plus triste, de plus désolé, comme on peut croire, que l'intérieur d'un tel pays. Les côtes seules sont habitées, le centre n'est qu'un désert de laves, où l'on ne rencontre ni un arbre, ni un être vivant. Pendant quelques mois seulement, l'Islande peut communiquer avec le reste du monde. Durant ses longs hivers, elle est isolée par les tempêtes, et cernée en partie par les gla-

ces que les courans accumulent sur ses bords. On voit arriver les ours blancs, embarqués sur ces glaces qui s'avancent avec une incroyable vitesse, et si alors il survient une tempête qui soulève et agite ces masses flottantes, elles se choquent et se brisent avec d'épouvantables craquemens. Eclairez une pareille scène des feux sanglans d'une aurore boréale, mêlée à la lueur des volcans, se reflétant sur la neige; qu'à ces tourmentes de l'océan du nord répondent les commotions de ces tempêtes souterraines qui soulèvent en vagues un sol de laves à demi refroidi, et vous aurez une idée de ce que peut présenter de plus terrible et de plus grand la nature septentrionale : telle est l'Islande, et l'amour de la patrie est si plein d'illusions chez tous les hommes, qu'un proverbe national dit : « l'Islande est le plus beau pays que le soleil éclaire. »

L'Islande fut peuplée au neuvième siècle, par suite d'une révolution qui s'opéra presque en même temps en Danemark, en Suède et en Norwège. C'est alors que ces royaumes furent fondés, que quelques chefs adroits soumirent les autres à leur autorité. Ceux à qui ce changement ne convenait point, ceux qui regrettaient l'ancienne indépendance, émigrèrent, et un grand nombre fut chercher un asile en Islande. L'Islande se trouva ainsi le refuge de tout ce qui tenait le plus fortement aux anciennes mœurs, aux traditions nationales. Ces fugitifs emportèrent avec eux la vieille religion du nord, établirent une sorte de république patriarcale, gouvernée par un président annuel, nommé l'*homme de la loi*. Cet état de choses dura quatre siècles. L'Islandais, dans sa jeunesse, était commerçant ou pirate, quelquefois tous les deux ensemble; puis, il revenait dans son île, vivait dans sa maison de bois, de ses troupeaux, de quelque agriculture, là où elle était possible, et partageait son temps entre ses affaires domestiques, les assemblées locales de chaque canton, et l'assemblée générale qui avait lieu une fois l'an, sur le plateau volcanique de Thing-Valla, appelé aussi la *Montagne de la loi*. Joignez-y quelques coups de main auxquels donnaient lieu les querelles des diverses familles, et force procès, et vous aurez une idée assez complète de l'existence d'un Islan-

dais. Tout le loisir que lui laissait un genre de vie si peu occupé était employé, soit à composer, soit à écouter des chants ou des récits. Grâce aux diverses circonstances qui favorisèrent ce penchant naturel, l'Islande devint bientôt le foyer principal de la littérature scandinave, et c'est ainsi que cette littérature et la langue dans laquelle elle existe, ont été nommées indifféremment scandinave ou islandaise.

Cette langue appartient à la famille des langues germaniques. Nous déterminerons la place qu'elle y occupe, et celle que la famille dont elle fait partie occupe elle-même dans le système général des langues.

Ici, nous aurons besoin de poser quelques principes de la science étymologique, pour ne pas nous laisser entraîner à des inductions mensongères.

Nous examinerons les règles que doit suivre une critique sévère dans les rapprochemens qu'elle établit soit entre les mots, soit entre les formes grammaticales qu'elle compare.

Grâce à des travaux récens entrepris en Allemagne et dans le nord, et qui se poursuivent en France avec succès, la science étymologique à laquelle des tentatives extravagantes avaient attaché une sorte de ridicule, est devenue une science philosophique et positive tout ensemble. Flambeau précieux et quelquefois unique, elle éclaire ce que l'histoire laisse trop souvent dans l'ombre, la filiation et le berceau des peuples. En outre, prise en elle-même, elle offre un intérêt indépendant de ce genre de services. L'histoire des langues peut s'appeler une anatomie on plutôt une physiologie comparée, car une langue est comme un être vivant dont l'organisme se développe suivant des lois constantes. Nous aurons à étudier cet organisme, à constater quelques-unes de ses lois, avant d'entamer la comparaison des idiomes germaniques avec les autres idiomes qui leur ressemblent. Nous livrant alors à cette comparaison, nous pourrons y apporter quelque méthode et quelque certitude. Les résultats auxquels nous arriverons seront à-la-fois assez piquans et assez vastes, pour mériter que nous ne marchions vers eux que pas à pas, avec prudence et réserve. N'est-ce pas un fait

frappant que l'analogie fondamentale de ce qui existe entre les langues germaniques, et les langues grecques et latines? Qu'aurait pensé, bon dieu! l'antiquité si dédaigneuse et si ignorante de tout ce qui était barbare? Qu'auraient dit les Romains, si on leur eût appris que ces Goths, ces Francs qu'ils regardaient à peine comme des hommes, parlaient une langue dont les principales racines se trouvaient dans leur propre langue, dont la grammaire ignorée était une contre-épreuve assez fidèle de celle de Sophocle et de Démosthène, de Cicéron et de Virgile?

Il fallait, pour reconnaître cette vérité, qu'après bien des siècles, les descendans de ces barbares eussent établi des bibliothèques et des académies dans la Chersonèse cimbrique et dans le pays des Cattes.

Ce n'est pas tout, et d'autres analogies non moins certaines rattacheront les langues germaniques aux anciens idiomes de la Perse et de l'Inde, si étroitement liés eux-mêmes avec ceux de la Grèce et de l'Italie; et pour la seconde fois, nous aurons touché aux régions lointaines de l'orient, en partant de l'Islande.

Enfin, après les considérations de races et de langues, un troisième objet d'étude achevera de nous préparer à la littérature des peuples scandinaves. Je veux parler de leur religion.

Il n'est plus permis aujourd'hui, messieurs, de ne voir dans une mythologie qu'un jeu de la fantaisie des poètes, ce serait transporter dans l'histoire de la pensée humaine l'erreur qui régnait autrefois dans l'étude du monde physique, quand on attribuait aux jeux de la nature ce qu'on ne savait pas ramener à ses lois : c'est aussi d'après des lois générales que se forme cette cristallisation brillante, bizarre en apparence, au fond régulière qu'on appelle une mythologie.

Mais, pour arriver à ces lois générales, il faut déterminer soigneusement tous les faits partiels d'où elles doivent sortir, et ici de graves difficultés se présentent. Rien n'est plus complexe et plus divers que les mythologies, car elles se forment à une époque de la pensée humaine où sa confusion égale sa hardiesse. Tout s'y trouve, et les idées que les hommes, dans leur ignorance, cherchent à se faire de l'origine et de la fin des

choses, de la nature de Dieu et de la structure de l'univers, et les faits dont le souvenir les intéresse, leur propre histoire qui se confond dans leur esprit avec celle de leur religion et de leurs dieux. Instinct du vrai, superstitions folles, traditions véridiques, légendes fabuleuses, pressentiment du bien et du beau, mouvemens brutaux, aperçus de l'infini, et grossières erreurs, de toutes ces choses et de mille autres se forme un chaos qu'illuminent d'éblouissans éclairs. C'est dans ce chaos qu'il faut descendre, pour y chercher les divers élémens qui fermentent pêle-mêle dans son sein.

Afin de répandre quelque lumière sur la mythologie scandinave, je vous présenterai d'abord un tableau de son ensemble. Je construirai devant vous ce monde ou plutôt ces mondes, dont la superposition et la juxta-position symétrique forment dans les idées scandinaves l'édifice de l'univers. Je déroulerai à vos yeux ce grand drame cosmogonique qui s'ouvre par la naissance du monde, et se dénoue par la catastrophe dans laquelle la terre, le ciel et tous les dieux périssent pour renaître; drame lugubre, sur lequel planent d'un bout à l'autre une tristesse belliqueuse et un pressentiment sinistre. C'est la vie sortant des ténèbres et des glaces de l'abîme; c'est l'univers formé des débris d'un cadavre, un déluge de sang, des dieux qui souffrent et combattent, des dieux qui savent qu'ils doivent mourir; c'est Balder qui périt de la main d'un frère; c'est Odin que le loup dévore: enfin c'est la destruction universelle des êtres. En présence de ces redoutables scènes, on est transporté au milieu des fantômes du nord, on croit sentir son âme, pressée par le froid et la nuit, se dissoudre avec ce nébuleux univers. Si l'on entrevoit, vers la fin, l'aurore d'une vie nouvelle, plus douce et plus sereine, elle est comme ces feux polaires qui brillent d'une lueur vague au sein des longs hivers, sans en dissiper les ténèbres.

Après avoir contemplé ces grands et sombres symboles, nous tenterons d'en pénétrer le sens, non par une minutieuse interprétation, qui poursuit, dans des détails arbitraires, la chimère d'une explication complète; mais, en nous attachant à quelques

idées fondamentales. Nous comparerons les mythes principaux de cette religion avec ceux qui peuvent leur correspondre réellement dans les religions de l'orient ou de l'antiquité; enfin nous demanderons à la mythologie scandinave sa propre histoire; nous chercherons dans son sein les traces des révolutions qu'elle a subies. Nous nous efforcerons de déterminer son point de départ et les limites de son extension. Ici la coïncidence des résultats auxquels nous conduira cette recherche, avec ceux que nous aura fournis un travail du même genre sur les races et les langues scandinaves, nous permettra de nous élever avec confiance à des conclusions qui ne sont peut-être pas sans importance pour la connaissance des origines et des migrations des peuples, et pour l'histoire du genre humain.

Ainsi préparés à l'étude des monumens de la littérature scandinave, nous aborderons ces monumens.

Nous parlerons d'abord des plus célèbres, des *Eddas*.

Il existe deux recueils d'une nature et d'une composition entièrement différentes, et qui tous deux portent le nom d'*Edda*. La moins ancienne est l'ouvrage du dernier grand homme de l'Islande, de Snorri Sturleson, mort au milieu du treizième siècle (1241). Cette *Edda* se compose de plusieurs traités en prose sur la mythologie et la langue figurée, employées par les scaldes ou poètes scandinaves. La première partie contient, sous forme de dialogue, une exposition scientifique de la mythologie scandinave, faite long-temps après qu'on n'y croyait plus, et dans un but purement littéraire. Cette partie de l'*Edda* de Snorri est l'ouvrage d'un mythographe : c'est en quelque sorte un dictionnaire de la fable. Une seconde partie contient un choix de locutions poétiques inventées par les scaldes, de périphrases consacrées parmi eux, et on peut rigoureusement le dire *classique*, assez semblable à ce qu'on trouve dans un *Gradus ad Parnassum*. Ce recueil avait pour but de faciliter à ceux qui prenaient plaisir à la lecture des poésies nationales, et qui continuaient à se servir pour les leurs de l'ancien merveilleux scandinave, l'intelligence et l'emploi du langage des scaldes.

Enfin, à ces deux parties l'auteur a ajouté un traité de gram-

maire, de rhétorique et de prosodie, que termine assez pédantesquement un poème bizarre, où sont renfermées toutes les formes de la versification scandinave, espèce de métrique en exemple, et que l'auteur a intitulée *Clef prosodique*.

Telle est l'*Edda* de Snorri, nommée aussi l'*Edda* en prose, la *Nouvelle-Edda*, la seule dont une partie ait été traduite en français par M. Mallet; compilation précieuse par les faits qu'elle contient, mais sans intérêt et sans valeur poétique, et qui ne ressemble pas plus à l'autre *Edda*, à l'*Edda* en vers, à la vieille et véritable *Edda*, que la bibliothèque d'Apollodore ne ressemble aux poésies d'Homère. Cette ancienne *Edda* est une collection de poèmes et de fragmens de poèmes mythologiques, gnomiques, héroïques, recueillis, au onzième siècle, par un Islandais, nommé Semund. Les auteurs en sont inconnus, les dates difficiles à déterminer. Elles remontent, au moins pour quelques-uns, à plusieurs siècles avant l'époque où ils furent recueillis.

Les poèmes mythologiques renferment les dogmes de cette religion sombre et guerrière dont je vous ai entretenus. Souvent ils sont empreints, comme elle, d'une majesté lugubre et d'une tristesse sublime.

Telle est la *Voluspa*, le plus important des poèmes mythologiques de l'*Edda*, débri d'une cosmogonie perdue, qui commence par la formation de l'univers, et se termine par l'embrasement dans lequel il doit périr: c'est l'expression voilée des mystères et des oracles; c'est une vision confuse, gigantesque et terrible; c'est à-la-fois la *Génèse* et l'*Apocalypse* du nord.

Il y a loin de là, messieurs, à ces poèmes burlesquement satiriques, qui se trouvent aussi dans la partie mythologique de l'*Edda*, et dans lesquels les divinités scandinaves apparaissent sous un jour grotesque, où le malin Loki persifle sans pitié la bravoure des dieux et la chasteté des déesses, où le maître de la foudre est devenu un personnage stupide et vorace; il y a entre ces deux ordres de poésie toute la distance qui sépare la théogonie d'Hésiode et les railleries de Lucien.

Un poème sentencieux, le *Hava-Mal*, contient les adages de

la sagesse antique des nations scandinaves : c'est un précieux dépôt de cette morale traditionnelle que recueille l'expérience naissante des âges primitifs, que les siècles suivans se transmettent, qui plus tard se conserve si long-temps, et voyage si loin sous la forme vivace et populaire du proverbe : à côté sont les enseignemens de la magie, de cette science des Runes qu'on pourrait appeler la cabale du nord.

Un autre poème de l'*Edda* (le chant de Rig) contient, sous l'enveloppe d'un mythe symbolique, l'histoire de l'origine de la société scandinave, et y montre la naissance des ordres dans ce qui fut ailleurs celle des castes dans la distinction des races.

Je néglige d'indiquer plusieurs portions curieuses de l'*Edda*, entre autres ce singulier *Chant du soleil*, le seul morceau chrétien qu'elle renferme; ce récit du monde invisible que Semund prononça, dit-on, réveillé pour un moment du sommeil de la mort; où les dogmes les plus menaçans du catholicisme font avec les mythes odiniques une étrange alliance ; où l'on voit un Islandais du onzième siècle, inspiré peut-être par ces peintures lugubres des supplices éternels qui dès-lors hantaient les imaginations méridionales, les rembrunir encore des noires couleurs de son ciel et du sanglant reflet des traditions, et empruntant aux deux religions leurs terreurs, créer un enfer où se mêle à des souvenirs de la *Voluspa* un pressentiment du Dante.

J'arrive à la partie peut-être la plus intéressante de l'*Edda*, à sa partie héroïque.

Tous les poèmes qui la composent, à l'exception d'un seul, se rapportent à un vaste ensemble de faits concernant tous l'histoire d'une famille, celle des Volsungs, et principalement la destinée d'un guerrier nommé Sigurd.

Sigurd est le héros du nord. Une grande gloire, une fin triste et prompte, c'est là sa destinée, c'est aussi celle d'Achille; et il est remarquable que dans la Scandinavie comme dans la Grèce, une même pensée mélancolique se soit associée à celle de la vaillance et de la gloire; que chez les deux peuples, le héros par excellence périsse dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe. L'idéal de la vie humaine leur a semblé de même une carrière

brillante et courte, sans déclin, sans vieillesse, laissant après elle de longs regrets, une longue renommée; dans le nord, on y a joint de longues vengeances.

Sigurd est le centre du grand cycle épique dont je vous ai parlé au commencement de cette lecture. L'histoire de ce cycle est certainement une des pages les plus curieuses des annales de la littérature primitive. Il est rare qu'on puisse analyser aussi complètement les élémens divers, et poursuivre avec autant d'exactitude les phases d'une légende épique. Le jour que réfléchit une pareille recherche rejaillit sur toutes les recherches du même genre. Nous ferons donc, avec le plus grand détail, cette monographie, d'où l'on peut tirer des matériaux propres à compléter l'histoire de la formation de l'épopée grecque et des épopées du moyen âge et de l'orient.

Nous recomposerons d'abord la destinée héroïque de Sigurd, selon la version scandinave contenue dans l'*Edda*. Nous verrons le héros conquérir sur un dragon le trésor fatal auquel ses malheurs et sa mort sont attachés; puis aller sur la montagne réveiller la jeune Valkyrie dans son palais entouré de flammes; périr enfin, victime de la jalousie et de la passion d'une femme, par la main d'un traître; et celle dont l'amour a demandé sa mort se tuer pour le suivre. A ce moment commencent de nouvelles aventures, et chose étrange, ici paraissent des noms historiques; les plus grands noms de la barbarie interviennent dans cette légende islandaise. La veuve de Sigurd devient la femme d'un roi des Huns qui s'appelle Atli, et dans lequel il est impossible de méconnaître le terrible Attila. Dès-lors, les horreurs s'enchaînent aux horreurs. Pour venger ses frères mis à mort par Atli, l'implacable Gudruna l'égorge après lui avoir offert le festin d'Atrée. Enfin, la figure d'Hermanrik, de ce puissant roi des nations gothiques, dont l'empire s'étendait de la mer Noire à la mer Baltique, clôt cette série de personnages fournis à la poésie, les uns par la mythologie, les autres par l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement en Scandinavie, dans les chants héroïques de l'*Edda*, que se sont conservées ces tragiques aventures. Le poème des Niebelungen, écrit en Allemagne au trei-

zième siècle, se compose d'une série d'évènemens dont l'analogie avec ceux que nous venons d'indiquer ne se peut contester. C'est une autre version du même récit; c'est une autre forme du même cycle. Quel fait peut être plus curieux que ces deux formations du même terrein épique chez deux peuples et dans deux langues différentes, à une distance de plusieurs siècles! Il ne sera pas sans intérêt, messieurs, de comparer cette version allemande à la version scandinave, de montrer ce qu'elles ont de commun et de divers, d'expliquer cette ressemblance et cette diversité.

Vous pouvez déjà pressentir, messieurs, de quelle utilité doit être cette étude pour celle des autres poésies primitives. Ainsi, quant aux poésies homériques, on n'a que le résultat définitif, on n'a point les divers degrés de l'élaboration, plus ou moins longue, plus ou moins compliquée, de laquelle elles sont sorties. La critique est obligée de distinguer, après coup, les divers élémens qui se sont agglomérés pour former ces admirables masses épiques que la portion la plus cultivée du genre humain admire depuis trois mille ans. La critique cherche à découvrir dans ce merveilleux produit des siècles héroïques de la Grèce, les vestiges de plusieurs transformations successives, mais elle ne sait y parvenir que par voie d'induction; ici les monumens de ces transformations subsistent; on a dans l'*Edda* les rhapsodies isolées et les rhapsodies réunies en un corps de poème dans les Niebelungen.

Arrivés à ce point, nous connaîtrons l'histoire du cycle et de ses deux modifications principales. Nous aurons vu sur un vieux mythe scandinave, d'origine orientale, s'implanter le souvenir d'Attila et de Hermaurik, puis en Allemagne, au moyen âge, sur ce fond barbare et idolâtre, s'étendre à demi une couleur chevaleresque et chrétienne.

Elargissant alors le cercle de nos études, nous chercherons ailleurs des débris du même cycle, des retentissemens de la même légende. Nous en trouverons dans presque toute l'Europe, depuis le pied de l'Hecla jusqu'à celui des Appenins, depuis les bords de la Baltique jusques aux rives de la Loire, depuis le fond de la Pologne jusqu'au cœur de l'Angleterre.

Ainsi sera établie l'existence d'une poésie produite par les nations germaniques, et qui se rencontre à-peu-près partout où ces nations ont paru. C'est un âge poétique tout entier avant l'ère de la littérature chevaleresque.

Ce sont là, messieurs, les siècles héroïques des peuples modernes; elle a eu aussi son Iliade, cette Europe barbare, dont M. Thierry, avec un courage égal à son malheur et à son talent recompose en ce moment l'histoire, et dont le plus grand écrivain de notre temps, a répandu la couleur sur quelques pages immortelles des *Martyrs* et des *Etudes*.

Il me reste à vous dire deux mots des *sagas* et des *scaldes*.

Les *sagas* ne sont point des poèmes comme on a paru souvent le croire. Ce sont des récits en prose, qui appartiennent à un genre littéraire, qu'il n'est pas inutile de signaler.

La *saga* n'est point un fait particulier à l'Islande : c'est un fait général dans la série des progrès de l'esprit humain. La *saga*, le mot l'indique, c'est ce que l'on dit, ce que l'on raconte; c'est l'histoire naïve qui correspond à la poésie naïve. En effet, à chaque phase de cette poésie correspond une phase de la *saga*. Dans un temps donné, ce que les uns chantent, d'autres le racontent. A côté des poésies mythologiques, partout les plus anciennes, il y a les *sagas* religieuses, les traditions sacrées, qui se transmettent dans les temples. Quand vient l'âge de la poésie héroïque, qui est toujours chantée, vient aussi l'âge des traditions héroïques parlées, si on peut dire ainsi : telles sont la plupart des sagas scandinaves ; enfin les chants populaires ont pour cortège ces contes, comme eux marqués souvent d'un caractère de trivialité, et qui sont de véritables sagas populaires. La *saga* est donc un produit à part de l'intelligence, comme l'histoire, l'épopée et le roman. C'est de l'histoire moins la critique, de l'épopée moins la forme, du roman moins la fiction volontaire ; c'est de la tradition orale, comme le mot l'indique, crue par ceux qui la racontent et par ceux qui l'écoutent. Dans Hérodote, il y a beaucoup de sagas grecques. Les premiers livres de Tite-Live sont des sagas romaines, mises en œuvre par un historien artiste ; mais si la saga a existé partout où a existé la poésie primi-

tive, l'Islande est plus riche qu'aucun pays dans ce genre de traditions. Nous ferons l'inventaire de cette richesse; nous classerons ces nombreux monumens qui, malgré leur commune dénomination, diffèrent si fortement par le sujet et la nature du récit. Nous rangerons, dans diverses catégories, les sagas épiques qui reproduisent dans leur rédaction en prose et complètent en plusieurs points le cycle de l'*Edda* et celui des *Niebelungen*; les sagas héroïques, qui racontent les destinées pleines de meurtre et d'inceste de quelques familles, dont la célébrité tragique fut semblable à celle qui s'attacha dans la Grèce au nom des Atrides et des Labdacides; les sagas historiques, qui contiennent tantôt de piquantes biographies d'individus, tantôt de curieuses annales de famille, quelquefois le récit d'évènemens mémorables, comme la colonisation ou la conversion de l'Islande, la découverte du Groënland ou celle de l'Amérique, quatre siècles avant Colomb, et qui offrent toujours un tableau fidèle et vivant de l'ancienne vie germanique, des vieilles mœurs du nord; enfin les sagas romanesques et merveilleuses, où l'on voit les caprices de la fantaisie et les extravagances de la crédulité populaire envahir peu-à-peu et finir par supplanter complètement les majestueuses traditions de la mythologie et les naïfs récits de l'histoire.

Je terminerai en vous faisant connaître quelques-uns des principaux exemples de la poésie lyrique des scaldes. Cette poésie, d'un âge postérieur à celle de l'*Edda*, n'en a pas la grandeur et la simplicité. Vous serez étonnés, messieurs, d'apprendre que, dès le dixième siècle, l'époque de la décadence et du faux goût avait commencé pour la littérature islandaise. Chose bizarre! ces pirates de l'Hécla poussaient la haine du mot propre et l'amour de la périphrase bien autrement loin que les précieuses de Molière. C'est une preuve que les raffinemens de la littérature n'attendent pas toujours ceux de la civilisation, et que la barbarie ne préserve pas de la recherche.

En effet ces poètes, qui contournaient si industrieusement leur pensée et leur expression, étaient la plupart des guerriers indomptables, et quelquefois féroces; et à travers ce tissu ar-

tificiel se fait jour, en plus d'un endroit, un enthousiasme de la guerre, une joie de la douleur et de la mort, un goût de sang, et comme une odeur de carnage dont n'approche, que je sache, nulle autre poésie. Un pareil contraste empreint celle-ci d'un caractère à part, qui suffirait pour y intéresser, quand elle n'offrirait pas fréquemment des traits sublimes, comme le peuvent dire tous ceux qui ont lu le chant célèbre de Regner.

Le temps nous manquera, messieurs, pour aller plus loin. Nous ne pourrons nous avancer à travers le moyen âge, pour y écouter retentir les échos de plus en plus affaiblis, mais toujours reconnaissables des anciennes traditions du nord. Nous ne pourrons faire entrer dans l'espace trop resserré de ce cours les chants populaires de la Scandinavie moderne. Nous resterons sur le terrein de la vieille Scandinavie.

Vous avez pu voir que la littérature, comme reléguée dans des régions lointaines et ignorées, renferme en elle tout un monde, qui a sa mythologie, sa poésie, son histoire, et que ce monde, à part, n'est pas sans rapport avec le triple monde de l'orient de l'antiquité et des temps modernes. Quelque rapide et quelque incomplet qu'ait été ce sommaire, il a pu vous donner une idée de ce que nous allons rencontrer dans la carrière où vous daignez me suivre. Messieurs, que votre bienveillance, à laquelle je n'apporte d'autres titres que des études sérieuses et un grand zèle, m'aide à la parcourir.

J.-J. AMPÈRE. (1)

(1) Nous espérons pouvoir suivre M. Ampère dans le cours de ses leçons sur la littérature scandinave, que cette première introduction fait si vivement desirer.

(*N. d. D.*)

UNE JEUNE POÈTE ANGLAISE.

Il y a quelques années que parut à Londres le poème de l'*Improvisatrice*. L'auteur en était inconnu; le frontispice portait seulement ces initiales : L. E. L.; mais le brillant succès de ce volume et de ceux qui le suivirent ne permit pas au poète de demeurer long-temps caché. Le nom de miss Lætitia Landon est aujourd'hui si connu en Angleterre, que, malgré le modeste incognito dont elle continue à le couvrir, je ne crains pas de commettre une indiscrétion en le révélant ici. Sans cette grande raison du *sans-nom*, les productions de l'aimable poète seraient sans doute aussi répandues parmi nous qu'elles le sont chez nos voisins; mais là le mystère dont s'entoure un auteur offre un appât de plus à l'imagination; ici, au contraire, le public veut savoir à qui s'en prendre de son ennui ou de ses plaisirs; l'anonyme le refroidit, le pseudonyme lui semble une mystification; aussi le nom de sir Walter Scott figurait déjà en tête des traductions françaises de ses romans, que l'Angleterre s'épuisait encore en suppositions merveilleuses sur le *grand inconnu*. Ceci ne viendrait-il point de ce que notre nation, l'une des moins *artistes*

qu'il y ait au monde, veut toujours juger l'homme dans l'écrivain, cherchant ainsi dans l'art toute autre chose que l'art.

Ne voyons-nous pas chaque jour des gens qui, avant d'admirer les vers d'un poète, en exigeraient volontiers un certificat de bonne vie et mœurs? ce qui prouve, ce me semble, en faveur de leur goût pour la morale, mais non pour la poésie. D'autres en revanche, sous prétexte d'enthousiasme pour des ouvrages dignes d'admiration, exaltent ou approuvent une conduite digne de blâme, donnant ainsi à penser qu'ils sympathisent avec les vices de l'homme, plus encore qu'avec le génie de l'artiste.

Espérons cependant que, dans ce siècle de perfectionnement, on en viendra à estimer chaque chose pour elle-même, à comprendre que le talent n'implique pas plus les vertus qu'il ne les exclut. Alors on cessera de confondre les convictions poétiques, qui tiennent à l'esprit et à l'imagination, avec les convictions morales, qui tiennent à la conscience; on avouera enfin que les premières sont les seules qu'on doive exiger du poète, sans toutefois en conclure qu'il soit dépourvu des autres. Si l'homme religieux est celui qui, pénétré de la vérité d'une croyance, y conforme toutes ses actions, au poète religieux, il suffit que la religion apparaisse comme une chose belle et poétique. Le même homme peut être à-la-fois l'un et l'autre, mais il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas l'un ou l'autre : le janséniste Boileau était païen en poésie. Ceci une fois admis, nous verrons disparaître du langage de la critique ces banales et insignifiantes accusations de déception ou de mauvaise foi, si étranges en matière d'art; comme si ce mot *art* ne disait pas précisément le contraire de vérité.

Qu'est-ce cependant que cette vérité qu'on demande à l'artiste? Faut-il qu'il ait ressenti tout ce qu'il exprime? La chose est-elle possible? Non, sans doute. D'ailleurs ce n'est pas l'émotion qu'il éprouve qui fait le poète, c'est celle qu'il comprend. Sa propre sensibilité n'est qu'une sorte de diapazon, qui sert tout au plus à lui donner le ton. Autre est la faculté de sentir, autre celle de connaître la note, le trait, le mot qui va frapper l'oreille, les yeux, l'imagination d'autrui, et la force de partager

la sensation par vous retracée. Dès-lors pourquoi s'étonner de voir nos auteurs les plus comiques porter dans la vie habituelle un caractère sérieux ou morose? Pourquoi ne pas vouloir qu'on puisse être à-la-fois un poète mélancolique et un homme gai et sociable; se montrer terrible dans ses conceptions, en même temps que doux et facile dans les relations privées, lorsque tant d'exemples sont là pour attester de la possibilité du fait? Pourquoi? si ce n'est, comme dit le cardinal de Retz, parce que le monde veut être trompé. En nous offrant des illusions, les arts ne nous trompent point; ils donnent ce qu'ils promettent; en exiger de la réalité, c'est les forcer au mensonge. C'est ainsi que la frayeur de cette terrible accusation de n'être pas l'homme de son livre a contraint tant de jeunes écrivains à se modeler après coup sur leur type poétique, et à poser en permanence la rêverie Lamartinienne, l'orgueil Dantesque ou le dédain Byronien. Qui sait même si quelque jeune peintre des passions forcenées ne se croira pas un jour obligé de tuer sa maîtresse, afin de donner à ses tableaux toute la vérité desirable.

Prétendre qu'un auteur ne se peint pas dans ses écrits, qu'il n'y faut chercher que le mouvement de ses idées et la tournure de son esprit, c'est désenchanter la poésie, me dira-t-on en me jetant à la tête un de ces éternels lieux communs qui seraient le plus grand fléau de ce monde, n'était le *cholera-morbus*.—Désenchanter la poésie! Non, si c'est elle que vous aimez.....

Quand un acteur nous a profondément émus dans quelque belle animation de nos poètes, nous n'en concluons pas qu'il a l'âme de Néron ou d'Othello, mais seulement qu'il est un grand comédien. Quelle est donc la différence d'un art à l'autre, si ce n'est que le poète passionne ses propres idées, au lieu de passionner celles d'autrui? Ainsi, lorsqu'à la simple lecture de quelques pages tracées par lui, un homme peut faire éprouver un sentiment profond, éloignement ou sympathie, admiration ou haine, on devrait en conclure seulement que celui-là qui sait ainsi incarner sa parole est un vrai poète; mais se laisser aller complètement à l'illusion, c'est ressembler à cette jeune femme

qui s'éprit de Garrick dans le rôle brillant de Lothario, au point de vouloir l'épouser, et se guérit de sa passion, en revoyant le même acteur dans le personnage ridicule de Falstaff. Elle aussi confondait l'homme avec sa création : ce n'était point Garrick qu'elle aimait, c'était Lothario.

Les jugeurs du temps de Boileau lui criaient :

Critiquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !

Les nôtres, qui rient de ceux-là, disent gravement, en fermant un livre : « Je ne ferais pas mon ami de cet homme, ou : Je « n'épouserais pas cette femme, » ce qui me paraît, à moi, tout aussi judicieux en matière littéraire.

Ceci nous ramène à miss Landon, qui sans doute s'est vue plus d'une fois exposée à de semblables jugemens. Elle-même, dans la préface d'un de ses volumes de poésie, se plaint spirituellement de cette manie de rechercher la vie d'un auteur dans ses ouvrages, et de rejeter sur sa personne le blâme que pourraient mériter ses idées. J'espère ne point encourir de sa part un pareil reproche, étant d'avis que, si miss Landon est jeune, aimable, honorable et honorée, ce sont choses dont il faut féliciter ses amis, sa famille et surtout elle-même, mais dont le lecteur n'a pas droit de s'enquérir. Je me bornerai à analyser de mon mieux le caractère de son talent.

Miss Landon, à en juger par la fréquence de ses publications, doit écrire avec une prodigieuse facilité. En moins de six années, elle a fait paraître quatre volumes, chacun de quatre à cinq mille vers. Les deux premiers, l'*Improvisatrice* et le *Troubadour*, sont des poèmes d'une étendue considérable, suivis tous deux de poésies détachées.

Le troisième, *la Violette d'or*, est un cadre qui permet au poète de déployer toute la variété de son talent : c'est le concours des bardes, des ménestrels, des troubadours de toutes les contrées se disputant la violette d'Isaure aux jeux floraux; c'est, l'auteur du moins le laisse entendre, c'est la ballade du cheva-

lier anglais qui remporte le prix; mais le sujet de ses chants, *Sir Walter Manny au tombeau de son père*, porte dans l'âme une si triste et si touchante émotion, qu'on ne songe pas à le lui contester.

Le quatrième volume de miss Landon contient plusieurs petits poèmes: *Le Bracelet vénitien*, récit emprunté à cette Italie, vers laquelle s'élance souvent l'imagination du poète; *la Pleïade perdue*, qui a aussi inspiré une autre femme célèbre de l'Angleterre, madame Hemans; une *Histoire de la lyre*, c'est-à-dire l'histoire d'une âme poétique, je n'ai pas besoin d'ajouter *féminine*. Si l'on joint à ces différentes productions le grand nombre de pièces dont miss Landon enrichit les divers *Annuaires* ou recueils littéraires, les illustrations poétiques faites pour des suites de gravures, telles que le *Fisher's drawing room sketch book;* enfin un roman en prose et en trois volumes, *Romance and reality*, récemment publié, on conviendra que je n'ai rien dit de trop, en parlant de la fécondité et de la souplesse de son talent.

Il n'est pas de poète, surtout pas de jeune poète, qui n'ait foi, comme miss Landon, à la haute et excellente influence de la poésie, et, comme elle, ne la croie appelée à remplir une mission: celle que lui attribue miss Landon, c'est de lutter contre l'égoïsme et la sécheresse de cœur, résultat de cette civilisation raffinée qui durcit tout ce qu'elle polit. Elle pense qu'en éveillant nos sympathies pour des chagrins auxquels les sentimens désintéressés peuvent seuls avoir part, nous en deviendrons moins positifs, moins personnels: Dieu veuille qu'elle ait dit vrai! Ainsi s'explique la mélancolie qui domine la poésie de miss Landon, et son penchant à retracer de préférence « la tristesse, le « désappointement, la feuille qui tombe, la fleur flétrie, le cœur « brisé et le tombeau précoce (1) ».

Les femmes, a dit un spirituel critique, ne connaissent que les détails, et ne brillent que par la manière plus ou moins heureuse de les rendre. Les ouvrages de miss Landon pourraient offrir une nouvelle preuve de la vérité de cette assertion, que

(1) Préface du *Bracelet vénitien*.

j'accepte comme un fait et non comme un tort : ils abondent en beautés de détails, et me paraissent supérieurs de ce côté ; or, l'essentiel dans les œuvres d'art n'est pas que la supériorité tienne à telle ou telle partie, mais qu'elle existe quelque part. Le *Troubadour* est un conte chevaleresque où miss Landon a répandu tout le luxe du moyen âge. La donnée de l'*Improvisatrice* est celle de Corinne, c'est-à-dire la peinture d'une destinée de femme et de poète brisée dans cette lutte qui s'établit entre sa vocation et sa destination, sujet qui, depuis que Sapho en a fourni le type réel, a tenté plus ou moins toutes les femmes auteurs. Un des plus beaux développemens de ce thême, la *Sapho* de Grillparzer, est, je pense, encore inconnu en France.

En général, les qualités qui me paraissent distinguer miss Landon sont une vive et profonde sensibilité ; des expressions qui vont à l'âme, parce qu'elles en viennent ; le talent de peindre ce qu'elle décrit ; un luxe d'images, un peu surchargées quelquefois de cette profusion de rayons de soleil, de gouttes de rosée, de pierres précieuses, de rubis, d'émeraudes, dont Th. Moore a *brillanté* plutôt qu'enrichi la poésie anglaise, mais plus souvent encore pleines de nouveauté, de fraîcheur et de vie.

Les affections de cœur ou de famille, le sentiment passionné de la gloire et de tous les genres de gloire, la gamme tout entière des émotions qui peuvent vibrer dans une âme artiste, agiter une vie littéraire, le vide de la louange et du succès, l'amer désappointement que fait éprouver à un cœur aimant la stérile bienveillance dont le monde paie ceux qui l'amusent ; l'amour enfin, l'amour pur, dévoué, fidèle, mais malheureux, payé d'indifférence, brisé par l'inconstance ou détruit par la mort, tels sont les sujets, les sentimens, les images qui se reproduisent le plus souvent et avec le plus de bonheur sous la plume de la jeune poète.

Je ne puis traduire ou analyser toutes ses compositions ; cependant je voudrais initier le lecteur à cette puissance de femme faite de douceur et de tristesse (1), et qui pourtant est loin de man-

(1) *My power is but a woman's power*
Of softness and of sadness made.

quer d'énergie. Plutôt que de citer des fragmens pris çà et là, je préfère traduire une pièce complète qui me paraît une de celles qui peuvent le mieux faire connaître la physionomie de ce talent. Je traduis en vers, cette langue m'étant plus familière que l'autre, et me permettant de suivre de plus près le mouvement de l'original sans avoir à lui faire subir cette double transformation d'anglais en français, puis de poésie en prose.

UNE CHRONIQUE D'AMOUR. (1)

Tout dans cette demeure ou se tait ou sommeille,
Tout, hormis la fontaine au murmure argentin,
Ou le vent, messager des roses qu'il éveille,
Mêlant au bruit de l'eau quelques soupirs lointains.
Il est plus de minuit. D'une huile parfumée
Les lampes tour-à-tour ont tari les flots d'or:
Toutes, en exhalant une tiède fumée,
S'éteignent; toutes, non: il en reste une encor!
Une lampe d'argent, près d'une jeune femme,
Qui, de sa clarté pâle, empruntant le secours,
Trace sur le vélin, où s'épanche son âme,
Ces derniers mots, hélas! si cruels et si courts!
— La peine confiée est, dit-on, moins amère!
S'il est vrai, c'est qu'alors la peine est éphémère;
Ce sont des maux légers, non de pesans malheurs,
Qui passent entraînés par le torrent des pleurs;
Mais il en est parfois d'incurables, d'intimes,
Qu'on ne saurait sonder sans en être victimes;
Dard mortel et caché, qui fait long-temps souffrir,
Et qu'on ne peut du cœur arracher sans mourir.

Jeune, bien jeune encor paraît celle qui penche
Un front appesanti sur sa main frêle et blanche;
Belle, elle ne l'est point, si ce n'est par hasard,
Quand un éclair de joie anime son regard;

(1) Le titre anglais de cette pièce est *The Neglected One.*

Belle ! non, si ce n'est cette beauté soudaine,
Intelligent reflet de la pensée humaine ;
Belle ! non, si ce n'est au moment fugitif
Où l'âme sur les traits jette un charme furtif.
Elle l'éprouva trop ! La jeune désolée,
Jetée au sein du monde, étrangère, isolée,
N'a point connu ces noms, doux et premier lien,
Où put se reposer un cœur tel que le sien !
Trop tendre pour goûter la vaine flatterie,
Trop aimante pour voir sa jeunesse flétrie,
Dans cet isolement, imposé par le sort,
Elle vit ; mais la vie est pour elle un effort !
Long-temps elle nourrit, dans le fond de son âme,
D'innocens alimens cette inquiète flamme.
Elle invoqua les Arts, l'Etude, la Pitié,
Qui, trompant notre cœur, le remplit à moitié;
Les doux chants du poète, et tout ce qu'à nos veilles
Le monde des romans peut offrir de merveilles:
C'est en vain, elle aima ! elle aima ! dès ce jour,
Des oiseaux et des fleurs fuit le tranquille amour,
Le livre nonchalant sur ses genoux retombe ;
Le luth reste oublié sous l'arbre favori,
Dont les rameaux, pendans comme autour d'une tombe,
Aux doux rêves du soir n'offrent plus leur abri.
Elle aima ! Quel pouvoir l'en aurait pu défendre ?
C'est *lui* qu'elle aime, *lui* qui voit, sans y prétendre,
Tous les yeux s'animer, tous les cœurs tressaillir,
Tous les fronts se parer d'une rougeur nouvelle,
Et chaque belle joue en devenir plus belle,
Hors une seule, hélas ! qui ne sait que pâlir.

Pauvre cœur ! qui, peu fait aux douloureuses crises,
Au premier battement qui t'agite, te brises.....
Pauvre fille ! qui n'as ces lèvres, ni ces yeux,
Pour qui le jeune amant échangerait les cieux !....
Malheur ! tu vas subir cet amour implacable,
Cet amour sans merci pour l'âme qu'il accable,
Qui, loin de s'apaiser du calme de la nuit,
Arrache à son repos le paisible minuit !
Qui, dans la foule immense, aperçoit un seul être;
Qui, de cent pas confus, n'écoute qu'un seul pas;
Qui, d'un brillant concert, n'aime et n'entend peut-être
Qu'un seul accent plaintif, qu'il répète tout bas ;

Qui ne cherche, en tournant les pages du poète,
Qu'un seul mot qui réponde à sa douleur muette!....
Malheur!.... car n'est-ce point un malheur sans retour
Que, dans un cœur si faible, un si puissant amour?

Que de fois, au milieu d'une fête brillante,
Seule, à l'écart, fuyant, et la foule bruyante,
Et ces mille flambeaux, et leur éclat moqueur,
Qui lui semble insulter aux peines de son cœur,
Oubliée, et bientôt s'oubliant elle-même,
Elle a, d'un long regard, suivi celui qu'elle aime,
Comme si, pour le voir brillant et radieux,
Son âme tout entière eût passé dans ses yeux!
Mais qu'alors, au travers de la danse folâtre,
De sa propre beauté, quelque belle idolâtre,
Au miroir, en passant, dérobe un prompt coup-d'œil,
Elle, que blesse, hélas! ce juste et doux orgueil,
De sa chambre, à pas lents, cherche l'asile sombre,
Pour y pleurer du moins dans le silence et l'ombre.
Et *lui!* de ce départ s'est-il même aperçu?
Cause de tant de pleurs, versés à son insu,
Quand seule elle gémit, lui, lui, sa noble idole,
Que fait-il au milieu de ce monde frivole?
Il promène au hasard, rayonnant de gaîté,
Cet œil d'aigle, planant sous un soleil d'été,
Et ces anneaux flottans et noirs, dont avec peine
Le vent capricieux quitte l'ombre d'ébène,
Et ce sourire fier, et cependant si doux,
Que tous il les appelle et les efface tous;
Ce sourire qu'elle aime, et qui n'est pas pour elle!
Oh! ne l'accablez point d'une raison cruelle!
Le cœur, à notre gré, se peut-il arrêter?
Quelle voix lui dira: Cesse de palpiter?

C'était trop de tourmens!.... Lasse de sa misère,
Elle avait imploré la paix d'un monastère.
Sa cellule est choisie, et demain est le jour
Qui doit ensevelir sa vie et son amour.....
Mais, pauvre enfant! l'amour vit de pleurs, de prière;
Tu ne l'endormiras qu'avec toi sous la pierre.

C'est sa dernière nuit ! Autour d'elle, au hasard,
La jeune fille encor jette un dernier regard.
Eh ! comment, sans effort, quitter cette demeure ?
Il avait été là..... L'heure passe après l'heure..
Un triste enchantement semble arrêter ses pas ;
Au ciel, sa lèvre pâle adresse encor tout bas
Quelques vœux de bonheur.... hélas ! non pas pour elle !
Mais quel soudain espoir à ses yeux étincelle,
Comme l'éclair lointain dans un noir horizon !
Elle aperçoit, couvert d'un antique blason,
Un vieux livre entr'ouvert, dont les pages gothiques
Racontaient aux lecteurs d'amoureuses chroniques.
Sur l'un des blancs feuillets, pour les jours à venir,
Ne peut-elle du moins laisser un souvenir ?
Ne peut-elle invoquer un regret, une plainte,
Qui la consolerait dans sa retraite sainte ;
Et, dans un dernier mot exhaler son amour? .....
La guirlande de fleurs, quittée avec le jour,
Que flétrit lentement le crépuscule sombre,
Par un dernier parfum se révèle dans l'ombre,
Et ce chant qui finit, mais qu'on écoute encor,
Nous jette pour adieu quelque dernier accord ! .....
Elle saisit la plume, et soudain la rejette.
— Quoi ! sa douleur timide et si long-temps muette,
Exposée au dédain !.,.. A cette ombre d'affront
Une pourpre rapide a coloré son front.
Bientôt, à flots pressés, inondant sa paupière,
Entre ses doigts tremblans tomba la pluie amère,
Et, devançant des vœux peut-être irrésolus,
Sa main ferma le livre, et ne le rouvrit plus. ....

Voici le jour, voici que, dans la vaste salle,
Tombent les premiers feux de l'heure matinale,
Qui, d'une humide haleine, ouvrant toutes les fleurs,
Semble, dans son éclat, réfléchir leurs couleurs.
Autour de la fenêtre un doux oiseau se joue ;
Il chante un chant joyeux ; du jasmin qu'il secoue,
Les blanches fleurs, cédant à ce choc passager,
Pénètrent dans la chambre en nuage léger.
Ce fut là qu'on trouva la jeune infortunée.
On voulut relever cette tête inclinée,
Que de ses longs cheveux le voile noir couvrait.
Elle était morte ! .... morte en gardant son secret !

De l'ensemble des poésies de miss Landon, résulte la même impression de passion et de mélancolie que laissera sans doute dans l'âme de celui qui la lira, la pièce que je viens de citer. Mais, quand, d'après le caractère de ce talent, il aura composé l'image de la jeune muse, ne serai-je point mal venue à déranger son type, à détruire son émotion, en lui montrant l'aimable auteur sous un autre aspect; et les sentimens qu'elle affectionne traités par elle d'un point de vue opposé? Essayons cependant de présenter le rire après les larmes, la prose après la poésie, me fiant au talent de miss Landon, pour forcer le lecteur à lui pardonner, comme il dira sans doute, de n'être plus elle.

Voici un fragment du roman que vient de publier miss Landon : c'est l'histoire de lady Mendeville racontée par elle-même, au coin du feu, pendant la soirée la plus *causante* et la plus confidentielle du monde.

« Je vais donc me faire l'héroïne d'un récit, quoique malheureusement je manque de toutes les qualités obligées. Un seul excepté, il ne m'est jamais arrivé de malheur : jamais je ne me suis trouvée réduite à de telles extrémités, que je me sois vue forcée de vendre jusqu'à la croix de rubis suspendue à mon cou par ma mère mystérieuse, ou le médaillon qui contenait deux tresses de cheveux, l'une d'un noir de jais, et l'autre d'un blond d'or, premier gage d'amour de mes infortunés parens. — Je n'ai jamais eu une fièvre, durant laquelle mon amant épiait chaque regard de mon compatissant médecin. — Je n'ai jamais été laissée pour morte; puis, après une profonde léthargie, rendue à la vie.— Mes cheveux n'ont jamais tenu la frisure. — Je n'ai jamais joué de la harpe. — Et j'ai toujours été plus disposée à rire qu'à pleurer.

« Mon père, lord Elmore, vivait dans une grande et ancienne maison, à la grande et ancienne manière : par *grande*, j'entends magnifique. Il était seulement un peu moins indulgent pour ses sept enfans que ma mère, qui, je crois, n'avait dit *non* de sa vie. Ce n'était pas le système d'indulgence pratiqué par la bonne femme de Dandie Dinmont, qui donnait aux enfans la clef des champs, parce que, pauvres créatures! elle n'avait que cela à

leur donner; mais ma mère pensait, je suppose, que comme elle donnait toutes les autres choses, elle pouvait encore donner celle-là par-dessus le marché.

« Je passe rapidement sur la *dynastie* des fourreaux blancs et des ceintures bleues. Tantôt j'apprenais mes leçons, tantôt je ne les apprenais pas. Mais, dans le fait, ce qui n'était pas affaire de nécessité devint souvent affaire d'inclination. C'est ainsi que j'arrivai à la dignité de quatorze ans, et de confidente de ma sœur. — Oh! quel intérêt je prenais à ses anxiétés! quelle sympathie je ressentais pour ses chagrins! c'était presque la même chose que d'avoir un amant à moi : il y avait dans cette alliance un bonheur à impatienter; les deux familles la desiraient également, seulement mon père insistait pour que le mariage ne se fît que lorsque Isabelle aurait dix-huit ans accomplis. Cependant les amans trouvaient moyen de se ménager quelques petites querelles ou jalousies, qui diversifiaient agréablement ce délai. — L'année d'épreuve passée, ma sœur se maria. Même aujourd'hui je me rappelle combien elle me manqua alors. Je pleurai les trois premiers soirs où je me vis obligée de mettre moi-même mes papillotes. Cependant septembre arriva, et avec lui mon second frère. Son compagnon pour la saison de la chasse était le jeune, le beau, le vif Henry O'Byrne, descendu de rois dont la couronne était assez vieille pour avoir été faite de l'or d'Ophir. Moi qui considérais un amant comme la conséquence naturelle de mes quinze ans, qui même me serais volontiers étonnée de n'en avoir pas un déjà, convaincue qu'une demi-douzaine de rougeurs était la preuve assurée de mes sentimens, je perdis mon cœur avec toute la facilité imaginable, et Henry me parla d'amour parce qu'il pensait, je le crois véritablement, que c'était une politesse convenable, et à laquelle devait s'attendre toute femme au-dessous de cinquante ans. Une déclaration d'amour était pour moi l'équivalent d'une proposition de mariage, quoique, pour dire toute la vérité, je doute qu'elle fût entendue dans ce sens par mon amant *milésien*. Mon père, je ne sais vraiment comment il osa prendre cette liberté, mon père, s'avisa de dire un jour qu'il desirait que je ne me prome-

nasse pas si long-temps sur la terrasse, au clair de la lune, avec M. O'Byrne : « tout enfant que j'étais, cela ne lui plaisait pas. » — Tout enfant que j'étais ! c'était ajouter l'insulte à l'injure. Je me jetai à ses pieds de la manière la plus *classique;* je le suppliai de ne pas sacrifier à l'ambition le sort de son enfant ; je parlai d'une chaumière et de bonheur...., d'espérances détruites, et de tombeau précoce ! — Je ne suis pas assurée si mon père rit ou jura : je crois bien qu'il fit l'un et l'autre. Cependant il envoya chercher ma mère, afin qu'elle essayât de me convaincre, au lieu de quoi elle s'efforça de me consoler. Elle appuya sur l'imprudence de s'exposer à la pauvreté, sur les misères d'un attachement irréfléchi, jusqu'à ce que, vaincue par le tableau des privations que j'aurais à endurer, des difficultés que je pourrais rencontrer, elle pleura de bonne foi sur les peines de mon avenir imaginaire.

« Le dîner vint ; mais la place d'O'Byrne était vacante. De grosses larmes tombèrent dans ma soupe ; mon poulet fut remporté intact : je refusai même ma gelée d'abricots favorite.

« Le soir toutefois m'apporta quelque consolation, sous la forme d'une réelle et véritable lettre d'amour, arrivée par la voie la plus orthodoxe, ma femme de chambre, à laquelle je ne pus m'empêcher d'en faire tout haut la lecture. *La barbarie de mon père !.... Eternelle constance !....* Comme ces phrases ressortaient bien sur le vélin de Bath !

« Ah ! ma chère Emilie, pour vous est fermée à jamais une des sources les plus douces de félicité dans la jeunesse. Vous n'avez pas de père armé d'une dureté de cœur proverbiale, point de tuteur qui vous enferme. Il vous est impossible d'éprouver une passion contrariée ; et jeune, riche, jolie, vous auriez peine, je pense, à vous consoler, en essayant d'en avoir une qui ne fût pas payée de retour.

« Combien je me trouvais tyrannisée ! Quelle importance j'en acquérais à mes propres yeux ! Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'attrapai deux gros rhumes, en restant à la fenêtre, pour contempler le clair de lune sur la terrasse, où nous avions coutume de nous promener ensemble. — Je menaçai ma

mère d'une consomption. Je veillai la nuit lisant et relisant *sa* lettre, et regardant un petit profil que j'avais dessiné à la mine de plomb, et que j'appelais le *sien*. Dieu sait s'il courait aucun risque d'être reconnu.

« Trois semaines se passèrent donc, lorsque, prenant le journal un matin, et sautant, comme les femmes le font toujours, à l'article des *naissances*, *morts* et *mariages*, que vis-je? sinon : marié, jeudi dernier, à Gretna, Henry O'Byrne, de Kildaren-Castle, dans le Connaught, à Elisa, seule fille et héritière de Jonathan Simpkin! — Le papier me tomba des mains. Je connaissais bien ma rivale aux cheveux roux : elle avait dîné à la maison avec la vieille Lady Driscol, qui lui servait de chaperon. C'est là qu'elle avait rencontré mon infidèle amant. Hélas! j'avais été mise en balance avec 100,000 liv. sterling, et trouvée trop légère. Combien je résolus d'être malheureuse! Une simple tresse réunit mes cheveux, que je ne devais plus prendre plaisir à boucler. Je négligeai ma toilette, ce qui veut dire que je ne portai plus que de la mousseline blanche; et ma tendre mère, qui avait été aussi fâchée contre moi, que sa douce nature lui permettait de l'être, pouvait maintenant se fâcher contre *lui* autant qu'il lui plaisait. Sa surprise d'une telle infidélité fut même plus grande que la mienne, et sa compassion s'en accrut. J'argumentai sur la perfidie des hommes, et je déclarai que je ne me marierais jamais. — Six mois s'écoulèrent ainsi, et, pour dire la vérité, je commençais à me trouver très fatiguée de mon désespoir, lorsqu'un jour, un jeune homme, un cousin duquel, à l'âge des fourreaux blancs, j'avais été la Benjamine, vint séjourner dans notre maison. Il parut touché de ma mélancolie. Je lui confiai mes chagrins, et de la confiance naquit la consolation.

« Je ne sais comment cela se fit; mais je pensais que les boucles de ma chevelure ne méritaient pas tant de mépris, qu'une imagination de jeune fille pourrait bien n'être qu'une folie. Lord Mendeville en tomba d'accord. Mon père se moqua de moi et dit que je devais me montrer plus conséquente; que jamais une héroïne n'avait aimé du consentement de sa famille;

mais ma mère ajouta : Pauvre chère enfant! ne la tourmentez pas.

« Bref, ma sœur avait été mariée à dix-huit ans ; je le fus de même, et le pernicieux système de *gâterie* a continué. Je connais dans le dictionnaire un certain mot de *contradiction ;* mais ma science à cet égard est toute en théorie. J'ai un mari *comme il n'y en a point*, pour qui j'ai été une femme *comme il y en a peu*. J'ai deux des plus jolis enfans du monde (ne me répondez pas, Emilie, ce sourire approbateur me suffit), et je me demande quelquefois si, comme cet ancien roi, il ne serait pas prudent de faire une offrande au Destin, et de jeter ma parure d'émeraude dans le lac ? »

Mme AMABLE TASTU.

AVENTURES

D'UN

VOYAGEUR AMÉRICAIN

AU MILIEU DES TRIBUS SAUVAGES DE LA COLUMBIA. (1)

La relation dont nous avons à parler ici embrasse une période de six années, dont cinq furent passées par l'auteur au milieu des tribus sauvages qui habitent les bords de la *Columbia* ou de ses affluens. M. Ross Cox remonta neuf fois cette rivière et la descendit huit fois. Il hiverna chez plusieurs tribus sauvages, se trouva à un grand nombre de combats livrés aux Indiens, resta égaré, pendant quatorze jours, dans un désert, et échappa plusieurs fois à la mort comme par miracle.

Aucune relation n'avait encore été publiée sur une grande

(1) THE COLUMBIA RIVER, OR SCENES AND ADVENTURES, *during a residence of six years on the western side of the Rocky Mountains among various tribes of Indians hitherto unknown, together with a journey across the american continent; by* ROSS COX. *London*, 1832, *in two volumes.*

partie des régions éloignées qu'a visitées le voyageur ; aussi son livre, quoique assez mal écrit, se fait lire avec intérêt.

M. Cox partit de New-York, le 17 octobre 1811, pour se rendre à l'embouchure de la Columbia sur l'océan Pacifique, dans l'intention de se joindre à la compagnie américaine, nommée *North-west american fur company*. Le bâtiment qui le portait doubla le cap Horn le 1er janvier, et arriva le 25 mars à l'île d'*Owhyee*, la plus grande des îles Sandwich, célèbre par la mort du malheureux capitaine Cook. Le roi ne s'y trouvant pas, et le capitaine desirant le voir, le bâtiment fit voile pour *Woahoo*, où il arriva le 26. Nous ne parlerons pas des remarques du voyageur sur ces îles, qui sont bien connues depuis les relations de Cook, Vancouver, La Peyrouse, Kotzebue, et tout récemment celles de Beechey.

Le bâtiment leva l'ancre le 6 avril, et le 1er mai il eut connaissance du cap Orford, par 41° de latitude nord. Longeant ensuite la côte, il arriva le 5 en vue de l'embouchure de la Columbia. Ce fleuve entre dans la mer par 46°19' latitude nord et 120° longitude ouest. Une barre dangereuse obstrue son entrée. Le canal qui la traverse est, au nord, très près du cap et très étroit. De cette place à la pointe opposée sud, s'étend une chaîne de rochers et de bancs de sable, à travers lesquels les eaux de la Columbia s'ouvrent un passage dans l'Océan avec un bruit qui s'entend à plusieurs milles de distance. Le voyage avait duré six mois et trois semaines, et avait été d'environ sept mille lieues. Les voyageurs débarquèrent à l'établissement de la compagnie, nommé *Fort Astoria*, en l'honneur de M. Astor, négociant de New-York et fondateur de cette colonie. Ils se trouvaient en tout cent quarante hommes : c'était sur cette côte que, quelque temps auparavant, s'était rendu le bâtiment américain *le Tonquin*, dont l'équipage avait été massacré par les naturels. On peut croire que cet évènement n'a pas contribué à prévenir M. Cox en faveur des Indiens ; aussi le portrait qu'il en fait est loin d'être flatteur. « Du Chili à Athabasca, dit-il, et de Noutka au Labrador, il existe, dans le sauvage américain, une froideur inexprimable qui repousse toute familiarité. Etranger à

nos espérances, à nos craintes, à nos joies, à nos douleurs, il est rare qu'une larme humecte ses yeux ou qu'un sourire adoucisse ses traits ; et, soit qu'un soleil vertical le brûle de ses feux dans les plaines de l'Amazone, soit qu'un éternel hiver l'enveloppe de ses frimats dans l'océan arctique, partout les mêmes yeux noirs et perçans, la même figure immobile et sévère, mettront en défaut la science du physionomiste.

« A peine étions-nous arrivés au lieu de notre destination, que les naturels accoururent en grand nombre pour nous voir. Le fort en était encombré, et tous les environs en fourmillaient. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver des êtres plus repoussans : leurs yeux noirs et perçans avaient une expression marquée de fausseté ; leurs oreilles étaient ornées de fils de perles, et le cartilage de leur nez était traversé par un morceau de *hyaquan*. Leur tête, depuis le sommet jusqu'à la racine du nez, présente un plan incliné, et c'est à cette conformation singulière qu'ils doivent le nom de *Têtes-Plates*. Tout leur corps était graissé d'huile. L'aspect des femmes avait encore quelque chose de plus rebutant : qu'on se figure des jambes cagneuses, des mamelles pendantes, des dents sales et usées, une peau sur laquelle l'huile coulait de toutes parts, enfin pour tout vêtement un sale jupon d'écorce de cèdre, et l'on jugera si les agaceries de ces dames n'étaient pas faites pour nous inspirer le plus profond dégoût, surtout quand nous pensions aux formes gracieuses de ces ravissantes créatures que nous avions laissées aux îles Sandwich. »

Mais si ces échantillons de l'espèce humaine étaient si horribles à voir, ceux de la nature végétale y étaient d'une admirable beauté. Des arbres immenses s'élevaient dans les forêts et derrière le fort. Un pin mesurait quarante-six pieds de circonférence, et cent cinquante pieds de hauteur avant la naissance des branches. Il n'est pas extraordinaire de trouver de ces arbres ayant de deux cents à deux cent quatre-vingts pieds de hauteur, et de vingt à quarante de circonférence. »

Le 29 juin 1812, M. Cox quitta Astoria, et partit pour l'intérieur avec trois de ses collègues, neuf commis, vingt naturels

des îles Sandwich, et onze autres personnes qui devaient aller par terre à Saint-Louis, dans le Missouri. Le voyage se faisait dans des bateaux plats et de légers canots, conduits par six ou huit hommes. Le chargement consistait en fusils et munitions, lances, haches, couteaux, trappes pour les castors, chaudières de cuivre, couvertures de laine, draps bleus, verts et rouges, calicots, perles, anneaux, etc. Les provisions se composaient de bœuf salé, porc, farine, riz, biscuit, thé, sucre, et une certaine quantité de rhum.

« La Columbia est une très belle rivière dont le cours ne présente point de rapides jusqu'à cent soixante-dix milles de son embouchure, et dans laquelle des bâtimens de trois cents tonneaux peuvent remonter près de cent milles. Elle a rarement moins d'un mille de large ; mais, dans certains endroits, elle s'étend quelquefois de deux à cinq. Ses rives sont généralement hautes, escarpées et très boisées. Toutes les différentes espèces de pins s'y trouvent et y sont mêlées au chêne blanc, au frêne, à l'érable, au peuplier, à l'aune, au pommier sauvage et au cotonnier, avec des broussailles épaisses à leurs pieds, à travers lesquelles nos chasseurs tentèrent vainement de passer. Au-dessous des rapides, la navigation est rendue incommode en divers points par des bancs de sable, qui se trouvent à sec quand les eaux sont basses. Plusieurs îles d'un à trois milles de longueur sont couvertes, les unes de beaux pâturages, et les autres d'épaisses forêts. En voyageant sur cette rivière, on doit prendre constamment de grandes précautions pour éviter les arbres morts qui se trouvent au-dessous de l'eau, si connus sur le Mississipi sous le nom de *snags*, et que les Canadiens appellent *chicots*. »

Après plusieurs jours de marche, les voyageurs rencontrèrent des tribus d'Indiens, et furent plus d'une fois dans la nécessité de recourir aux menaces pour ne pas en être volés. Ils arrivèrent enfin au-dessus des rapides, et les marchandises furent portées à dos d'hommes dans les endroits nommés pour cette raison *portages*. La Columbia est resserrée en ce point sur une longueur de trois milles environ, dans un canal étroit de soixante

à soixante-dix mètres de large, et coupé par une suite non interrompue de tourbillons effroyables. Jusqu'à cinq milles au-dessus de ce canal, le fleuve n'est qu'un rapide furieux, et, à cette place, s'élève un énorme rocher, qui s'avance du côté nord et rejoint presque un rocher semblable qui part du côté sud. Le détroit qui les sépare n'a pas cinquante mètres de large, et, pendant un demi-mille, les eaux immenses de la Colombia ne sont, dans cet étroit canal, qu'une masse épaisse d'écume, se frayant un passage avec une épouvantable impétuosité.

Après avoir remonté cent trente milles environ sur le fleuve, avoir rencontré une grande quantité d'Indiens à pied et à cheval, fumé le calumet avec eux, et donné force tabac dans l'espoir de ne pas être attaqué, on arriva à l'endroit où commencent à apparaître les serpens à sonnettes, qui jouent un si grand rôle dans l'ouvrage de M. Cox. On acheta alors cinq chevaux dans un village pour environs 5 shillings en marchandises; comme c'était pour les manger qu'on en avait fait l'acquisition, ils furent de suite mis à mort. « D'abord, dit l'auteur, l'idée de nous nourrir d'un animal si utile et si noble que le cheval nous répugna, mais l'exemple et surtout la nécessité firent bientôt évanouir ces petits scrupules de civilisation. »

Un incident assez commun dans ces contrées faillit coûter la vie à un des bateliers de la caravane, un Canadien nommé Lacourse.

« Il s'était couché par terre pour se reposer des fatigues de la journée, et la tête appuyée sur un ballot de marchandises, il n'avait pas tardé à s'endormir. Je vins à passer près de lui, et quelle ne fut pas mon épouvante en voyant un grand serpent à sonnettes ramper sur son corps et se diriger vers son côté gauche. Ma première idée fut de réveiller Lacourse; mais un vieux Canadien, qui arrivait près de moi, me fit signe de ne pas faire de bruit, et m'indiqua par gestes qu'il passerait par-dessus lui et s'en irait. Il se trompait, car le serpent, en atteignant l'épaule gauche de Lacourse, s'y roula tranquillement sur lui-même, sans cependant manifester d'intention hostile. Ayant fait signe à plusieurs des nôtres qui nous rejoignirent, il fut décidé

que deux hommes s'avanceraient devant le serpent pour fixer son attention, tandis qu'un autre s'approcherait de Lacourse par derrière, et tâcherait, à l'aide d'un grand bâton, de l'enlever de dessus son corps. Le serpent, à la vue des hommes qui s'approchaient, dressa aussitôt la tête, darda sa langue fourchue et agita ses grelots, preuve non équivoque de sa colère. Chacun de nous était alors dans une agitation fébrile et inexprimable sur le sort de ce pauvre Lacourse, qui était toujours là paisiblement endormi. Mais l'homme qui s'était approché par derrière avec une baguette de sept pieds de long, en plaça un bout sous le reptile, et lui donnant une forte impulsion, réussit à le jeter à dix pieds du dormeur. Un cri de joie fut le premier avis que Lacourse reçut du danger qu'il avait couru. L'homme au bâton, poursuivant le serpent, réussit à le tuer. Il avait trois pieds six pouces de long, et était âgé de onze ans, ce qui se connaît par le nombre des anneaux du grelot. Nous fîmes alors une battue générale des environs de notre camp, et nous en dépistâmes plus de cinquante que nous détruisîmes. On ne court aucun danger en les tuant, pourvu qu'on ait une longue baguette pliante, et qu'on ne s'en approche pas de plus de la longueur de son corps; car ce serpent ne peut s'élancer au-delà de cette longueur, et il est rare qu'il prenne l'offensive à moins qu'il ne soit poursuivi de très près. L'odeur du tabac semble lui être très désagréable; nous en ouvrîmes, en conséquence, une balle, et en répandîmes une quantité de feuilles dans les tentes pour nous mettre à l'abri de l'atteinte de ces dangereux reptiles. Nous eûmes néanmoins des visiteurs presque aussi terribles, je veux parler des mousquites, qui nous firent cruellement souffrir. Nous fûmes forcés de faire un feu de bois pourri dans nos tentes, dont la fumée épaisse et sans flamme les chassait; mais le remède était peut-être pire que le mal, nous étions presque aveuglés et suffoqués par cette fumée. »

Les voyageurs atteignirent ensuite la rivière Wallah-Wallah, rencontrant toujours sur leur route des Indiens qui leur vendaient des chevaux pour se nourrir, mais souvent obli-

gés de se passer de cette chair coriace, faute de bois pour faire du feu. Ils débarquèrent à un endroit nommé le *Grand-Rapide*. Là, une multitude de serpens à sonnettes vint encore les assaillir. Les uns se chauffaient au soleil, et les autres, le corps caché sous des pierres, ne laissaient sortir que leur tête. Les Canadiens tirèrent ensemble dans un nid sous un rocher, et trente-sept y restèrent morts. A peine s'il y avait une pierre qui n'en recélât quelques-uns! Les voyageurs étaient sans cesse sur le *qui vive*, et ne posaient leurs pieds par terre qu'avec la plus grande précaution. Le fleuve, dans cet endroit est bordé de saules, de cotonniers, de cèdres rouges, de sumach et d'une grande quantité de salsepareille. On vit dans les broussailles quelques lièvres qui furent facilement tués, et qui remplacèrent la chair de cheval.

La *Wallah-Wallah* est une rivière dont le courant est très rapide; sa largeur est de cinquante-cinq mètres, et sa profondeur a rarement plus de six pieds. Ses eaux sont claires, et courent sur un lit de sable fin et de gravier. De là la troupe se dirigea vers le nord de la rivière Lewis, qui se trouve à quatorze milles au-dessus de la Wallah-Wallah. Cette rivière a une largeur de six cents mètres à sa jonction avec la Columbia. Plus loin, les voyageurs rencontrèrent une autre rivière qui entre dans le Lewis par le nord, et à l'embouchure de laquelle s'élevait un village de quarante tentes environ. Les habitans étaient alors occupés à la pêche du saumon. Comme c'était à cet endroit que devait finir le voyage par canots, et qu'on devait continuer la route par terre, on s'y arrêta quelque temps. « Un jour après notre arrivée, dit M. Cox, me trouvant à peu de distance en avant de mes compagnons, mon cheval marcha tout-à-coup sur une touffe de *prickly pears* (cactus) qui le firent tant souffrir, qu'il se mit à se cabrer et à ruer si violemment, qu'il me jeta au milieu de ces plantes. Mon visage, mon cou, tout mon corps fut horriblement déchiré à l'instant, et chaque nouvel effort pour fuir ne faisait qu'augmenter ma douleur; car, partout où je posais mes mains pour me soulever, je ne tombais que sur ces maudites épines. Je n'osais faire le

moindre mouvement, lorsque, pour surcroît de malheur, j'aperçus tout-à-coup trois serpens à sonnettes à quelques pieds de ma tête. Les hommes qui me suivaient vinrent heureusement à mon secours dès qu'ils entendirent mes cris, et me tirèrent avec peine de ma douloureuse position. »

Après être resté quelque temps chez les Indiens *nez percés*, et avoir franchi quelques hautes montagnes, on arriva après une longue marche, à une espèce d'oasis, sur le bord d'un ruisseau, où l'herbe était épaisse et verte, et où s'élevaient de jolies fleurs.

« Il est inutile de dire qu'après une marche de huit heures nous déjeunâmes avec appétit; après ce repas je me promenai le long du ruisseau en cueillant des cerises, et j'arrivai bientôt à un joli petit berceau formé de sumach et de cerisiers. Je m'y assis pour jouir de la délicieuse fraîcheur qui y régnait. C'était un endroit charmant; et en face de moi, de l'autre côté du ruisseau, s'élevaient de hautes touffes et d'épais arbrisseaux d'aubépines, de chevrefeuilles, de rosiers sauvages et de groseilliers. La ressemblance qu'avait ce site avec l'habitation d'été d'un de mes amis, où bien des jours heureux s'étaient écoulés pour moi, me rappela mon pays avec toutes ces douces souvenances. Je m'abandonnai à la rêverie, j'oubliai ma situation, et la fatigue ne tarda pas à me fermer les yeux. Quand je m'éveillai, il était près de cinq heures, à en juger par la hauteur du soleil. Autour de moi tout était calme et silencieux comme la tombe. Je courus au lieu où nous avions déjeuné; personne à la place où les hommes avaient allumé leurs feux! Hélas! tous, tous étaient partis, et pas une trace d'un pas d'homme ou de cheval ne se voyait dans la vallée. Le courage fut près de m'abandonner. Je criai, j'appelai de tous côtés, à en perdre la voix. Ce fut en vain. Bientôt je ne pus plus me cacher que j'étais seul dans un pays sauvage et désert, sans cheval, sans armes, sans abri, et presque sans vêtemens. N'ayant plus d'autre ressource que de m'assurer de la direction prise par la caravane, je me mis à examiner le terrein, et vers la pointe nord-est de la vallée, je découvris des traces de pied de cheval, que

je suivis quelque temps, et qui me conduisirent à une chaîne de petites collines rocailleuses sur lesquelles le fer n'avait pas laissé d'empreinte. Je gravis néanmoins la plus élevée d'entre elles, d'où ma vue s'étendit autour de moi à plusieurs milles de distance; mais je ne découvris rien qui pût me mettre sur la voie de mes compagnons; je n'aperçus aucune apparence d'habitation, la nuit arrivait, et déjà une épaisse rosée commençait à tomber. Tout mon habillement consistait en une chemise légère, un pantalon de nankin et une paire de *mocassins* en assez mauvais état. Une heure avant le déjeuner, j'avais ôté mon habit à cause de la chaleur, et l'avais placé sur un de nos chevaux, comptant le reprendre le soir. J'avais donné mon fusil de chasse à porter à un de nos hommes; je n'avais même plus mon chapeau, car, dans l'état d'agitation où j'étais à mon réveil, je l'avais laissé derrière moi, et m'étais avancé trop loin pour songer à aller le reprendre. — A quelque distance sur la gauche, j'aperçus un champ d'herbes hautes et épaisses; j'y courus, et après en avoir arraché suffisamment pour m'en faire un lit et me couvrir, je me recommandai à Dieu, et m'endormis.

« Le lendemain matin, je me levai avec le soleil, tout gelé et mouillé par la rosée qui avait percé mon mince accoutrement. Je m'avançai à l'est, en marchant parallèlement aux montagnes, et passai le long de plusieurs lacs remplis d'oiseaux sauvages. Le pays était plat, et le sol graveleux. Les Indiens avaient mis le feu aux herbes, et ce qui restait de leurs tiges me mettait les pieds en sang. Vers le soir, je changeai de direction, et tournai vers le nord. A peu près à un mille de distance, je vis tout-à-coup deux hommes galopant à l'est. Je reconnus, à leurs vêtemens, qu'ils faisaient partie de notre troupe. Je courus aussitôt à une petite éminence, je criai d'une voix à laquelle la faim donnait un son aigu et singulier. — Mais ils continuèrent à galoper. J'ôtai ma chemise et l'agitai avec violence au-dessus de ma tête, en poussant des cris frénétiques. Mais ils continuèrent leur chemin. Je courus dans leur direction; le désespoir me donnait des ailes. Rochers, troncs d'arbre, tout fut franchi avec la vitesse de la gazelle : je m'épuisai

inutilement. En arrivant à l'endroit où j'espérais trouver leur chemin, je vis que je m'étais complètement trompé. Il était presque nuit, et je n'avais rien mangé depuis midi de la veille. Accablé de besoin et de lassitude, je me jetai sur l'herbe; mais un bruit léger que j'entendis derrière moi ne me laissa pas long-temps ma tranquillité; c'était un énorme serpent à sonnettes qui prenait le frais à l'ombre. Je reculai d'horreur, et prenant une grosse pierre, je la lançai de toute ma force contre l'animal dont elle écrasa la tête.

« Ma dernière course avait mis en lambeaux les semelles de mes *mocassins*, et j'avais les pieds très gonflés. Comme la nuit approchait, je cherchai un endroit pour dormir, et en peu de temps je me procurai un lit à-peu-près aussi bon que celui de la veille. Mes efforts pour arracher ces longues herbes avaient mis mes mains presque hors de service, en me coupant toutes les jointures des doigts.

« Le 19, je me levai avant le soleil, et me dirigeai vers l'est toute la journée. Les douleurs de la faim se firent d'abord cruellement sentir; mais après avoir fait quelques milles et bû de l'eau, je repris courage. Mes pieds étaient tout déchirés, et me faisaient beaucoup souffrir. — Le soleil qui dardait sur ma tête me força de m'arrêter pendant quelques heures de la journée, et j'employai ce temps à de vaines tentatives pour lui faire une couverture quelconque. Quelquefois je croyais que mon cerveau prenait feu, tant la chaleur était brûlante. — Je ne trouvai pas de fruits pendant ces deux jours, et je me sentis très faible vers le soir, ayant été quarante-huit heures sans manger. Quelle horrible nuit que celle que je passai, couché sur les bords d'un lac, dont les nombreux habitans auraient fait honneur à une table royale! Avec quel œil d'envie, avec quel regard assassin je suivais la grasse oie sauvage et l'épais canard qui se jouaient sur l'eau sans s'inquiéter de ma présence! Rien qu'avec un pistolet de poche j'aurais pu en tuer plusieurs. — L'état de mes mains m'empêcha de me procurer la même espèce de couverture que les nuits précédentes, et je n'eus rien pour m'abriter de la rosée.

« Le jour suivant, je me dirigeai vers le nord-est, et me trouvai dans un pays varié de bois et de lacs. Je vis un grand nombre d'oiseaux sauvages, d'oies, de canards, de courlieus, de sarcelles, quelques éperviers, des cormorans et une vingtaine de chevreuils réunis; mais je n'eus d'autre ressource, pour apaiser les tourmens de la faim, que de mâcher de l'herbe. Les serpens à sonnettes furent aussi très nombreux ce jour-là, ainsi que les lézards à cornes et les sauterelles. Ces dernières me tenaient dans un état continuel d'alarmes, tant le bruit de leurs ailes ressemblait à celui que fait entendre le serpent à sonnettes, quand il se prépare à s'élancer sur sa proie. J'arrivai enfin sur les bords d'un lac où je trouvai des cerises sauvages. Mon souper fut abondant. Je me couchai sous les arbres; mais, pendant la nuit, les hurlemens des loups et le grognement des ours me réveillèrent plusieurs fois, et finirent par m'empêcher complètement de dormir.

« Le matin du 21, je remarquai, en me levant, de l'autre côté du lac, l'entrée d'une grande caverne: c'était sans doute de là qu'étaient partis les hurlemens qui m'avaient tant effrayé pendant la nuit. Je me déterminai à faire dorénavant de courts voyages et dans différentes directions, dans l'espoir de trouver quelques traces de cheval nouvellement foulées, et, si je ne pouvais pas réussir, je devais chaque soir revenir au lac, où du moins j'étais sûr d'avoir de l'eau et des cerises. Je partis donc de bonne heure, en me dirigeant vers le sud, à travers un pays aride et sauvage, sans eau, sans végétation aucune, excepté quelques touffes d'herbes brûlées. Je m'étais armé d'un long bâton, avec lequel je tuai quelques serpens à sonnettes. N'ayant découvert aucune trace nouvelle, je rejoignis mon lac le soir, accablé de faim et de soif, et je repris possession de ma couche. J'étais au moment de m'y étendre, quand je vis un loup sortir de la caverne qui était en face de moi; pensant que je ferais bien de prendre l'offensive avec lui, pour qu'il ne s'imaginât pas que j'étais effrayé, je ramassai quelques pierres que je lui jetai, et j'eus le bonheur de l'attraper à une patte. Il rentra en criant dans sa caverne, et, après avoir attendu quelque temps dans

une cruelle incertitude, car je craignais de le voir reparaître, je me couchai de nouveau et tombai dans un profond sommeil.

« Le lendemain, je marchai vers l'est, et, après avoir traversé deux ruisseaux assez profonds, il me fallut entrer dans des bois épais, dont les broussailles mettaient mes pieds dans un état pitoyable. En revenant le soir à mon gîte, je fus obligé de raccourcir le bas de mon pantalon, en le coupant, pour faire des bandes à mes pieds ensanglantés. Le loup ne reparut pas; mais, pendant la nuit, j'entendis la voix de quelques-uns de ses frères.

« Le mauvais succès de mes deux dernières excursions me détermina à changer de direction, et à ne plus revenir au lac. En conséquence, le 29, m'étant levé avant le jour, je marchai droit au nord, et bientôt je tombai sur quelques traces qui ranimèrent mon espérance. J'eus le bonheur de trouver, à l'endroit où je m'arrêtai le soir, des cerises en abondance, et je fis un excellent souper. Je passai quelque temps, avant de me coucher, à raccourcir encore mon pantalon, pour en faire des bandages pour les plaies de mes pieds. Je réussis à me couvrir le corps avec des morceaux d'écorces de pin, que j'avais arrachées aux arbres. A peine étais-je endormi, que je fus réveillé par un concert fort peu de mon goût, où les ours faisaient la *basse*, et les loups le *soprano*.

« Le pays que je parcourus le 24, en allant au nord-ouest, était couvert de bois épais; je souffris cruellement de la soif; je n'eus, pendant toute la journée, que deux gorgées d'eau, encore d'une eau pourrie et nauséabonde. — Vers le coucher du soleil cependant, j'arrivai près d'un ruisseau, sur les bords duquel je m'établis pour passer la nuit. La rosée était épaisse, et j'étais si harassé, que je ne pus aller chercher de l'écorce, pour me couvrir; et, quand même j'eusse été tenté de l'entreprendre, le hurlement des loups m'y eût fait renoncer. Il devait y avoir une prodigieuse quantité de ces animaux : c'étaient d'abord les faibles cris des petits, couverts bientôt par les voix confuses et fortes des pères. Je n'osais plus croire qu'il me serait permis de me retirer sain et sauf le lendemain. Je ne pouvais fermer l'œil.

Mes seules armes étaient un tas de pierres et un bâton, que je mettais en joue comme un fusil. Bientôt les plus hardis se montrèrent. Je leur présentai mon bâton. Ce mouvement les fit reculer : ils poussèrent quelques cris, s'arrêtèrent, et, jetant sur moi des regards de feu, auxquels la lune semblait donner encore plus de férocité, ils rentrèrent dans le bois. C'est dans cet état d'agitation continuelle que je passai la nuit; mais, quand le jour commença à poindre, la nature reprit ses droits. Je m'endormis et ne me réveillai qu'entre huit et neuf heures du matin.

« Mes seconds bandages étaient déchirés : je fus obligé de mettre mes genoux à découvert, et, après avoir enveloppé mes pieds, et bu une bonne provision d'eau dans le ruisseau, je recommençai mes tristes excursions. Ce jour-là, ce fut au nord-nord-est que je me dirigeai. Je ne trouvai ni eau ni cerises; mais l'espérance me soutint, car je découvris quelques pas d'hommes et de chevaux.

« Vers le crépuscule, un loup d'une stature énorme sortit tout-à-coup d'un taillis fourré, à peu de distance du sentier que je suivais, et se planta droit à vingt pas de moi, dans une position menaçante, déterminé à me barrer le passage. Le moindre symptôme de peur eût été le signal de l'attaque : je lui présentai mon bâton et me mis à crier aussi fort que ma voix me le permettait. Il sembla d'abord assez étonné, et recula de quelques pas, tenant cependant toujours ses yeux perçans fixés sur moi. J'avançai doucement vers lui : il se mit à hurler d'une manière horrible, peut-être pour réunir autour de lui quelques camarades qui l'auraient aidé à se repaître de ma misérable carcasse. De mon côté je redoublai de cris jusqu'à m'enrouer. J'appelai plusieurs noms différens, *pour lui faire croire que je n'étais pas seul*. Un vieux lynx, accompagné d'un petit, vint à passer, en cet instant, tout près de moi; mais ils ne s'arrêtèrent pas. Le loup garda sa position environ un quart d'heure, et, voyant que j'étais bien déterminé à ne pas céder, et qu'aucun aide ne semblait devoir lui arriver, il se retira vers le bois, et, à mon grand plaisir, il disparut dans les ombres. »

Le pauvre voyageur égaré ne se sauvait d'un danger que pour tomber dans un autre. Après une journée d'horribles souffrances, de privations et de fatigues, il se blottit dans le tronc d'un pin renversé par la foudre, pour y passer la nuit. Mais l'hôte de ce gîte se présenta bientôt pour l'en déloger : c'était un ours énorme. M. Cox n'eut d'autre ressource, pour échapper à ce nouvel ennemi, que de grimper sur un arbre, et de se réfugier sur une branche trop faible pour porter l'animal qui le poursuivait, et d'où il lui asséna tant de coups de son bâton sur le museau et les pattes, qu'il le força de renoncer à sa proie. Il passa la nuit juché sur cet arbre, et se remit en route le lendemain, en marchant à l'est.

Il ne lui restait plus rien de son pantalon : le dernier lambeau lui avait servi à couvrir ses pieds ; il n'avait plus que sa chemise. Mais les empreintes des pieds des chevaux devenaient de plus en plus nombreuses, et ranimèrent son courage.

« Tout-à-coup, dit-il, j'entendis des hennissemens. Je m'arrêtai, j'écoutai sans respirer, craignant que ce ne fût une illusion. De nouveaux hennissemens se firent entendre. Je fus bientôt hors du bois et à l'entrée d'une prairie où de beaux chevaux galopaient en toute liberté. Je traversai un ruisseau qui m'en séparait. Un d'eux s'approcha de moi sans crainte, et l'aspect délicieux d'une petite colonne de fumée m'annonça le voisinage d'êtres humains. Au même moment, deux femmes indiennes, qui m'avaient aperçu coururent vers leur hutte, qui était à une extrémité de la prairie. Jusque-là je ne savais pas encore si j'avais affaire à des amis ou à des ennemis ; mais ces doutes se dissipèrent par l'arrivée de deux hommes, qui accoururent à moi de la manière la plus amicale. A la vue de mes pieds lacérés, ils me portèrent dans leurs bras à une bonne petite hutte, recouverte de peaux de daims, où ils m'offrirent du saumon et quelques racines rôties. Je compris par leurs signes qu'ils me savaient égaré, et qu'ils étaient à ma recherche depuis plusieurs jours. »

La place choisie par la compagnie pour fonder un établissement était située à la jonction des rivières *Spokan* et *Pointed-*

Heart. Il existait déjà trois établissemens de ce genre dans le pays, l'un situé à peu de distance, et qui appartenait également à la *Compagnie du nord-ouest;* le second, à deux cent quarante milles de celui-ci, dans le nord-est, au pied des Montagnes Rocheuses, et le troisième, à deux cents milles au milieu d'une tribu d'Indiens. Les castors, les chevreuils, les chèvres sauvages et même les bisons se trouvent en abondance dans le voisinage.

Les Indiens Spokans forment une tribu tranquille, honnête et inoffensive, et, quoique les habitations des négocians fussent fortifiées, il était rare qu'ils fermassent leurs portes pendant la nuit. La grande ambition de ces Indiens était de se procurer un fusil, et on ne leur en accordait qu'en échange de vingt peaux de castors. Un de ces fusils coûtait aux négocians 35 fr. environ, et la valeur de vingt peaux de castors est de 625 fr. Deux aunes de drap, qui pouvaient coûter environ 20 fr., rapportaient six ou huit castors, ou de 200 à 250 fr. Tout le reste était en proportion; mais, de part et d'autre, on était content. Une partie des marchandises que les Spokans obtiennent des blancs, en échange de leurs fourrures, leur sert à acheter des Indiens *Nez-percés* des chevaux qui sont leur principale richesse. Ces Spokans sont très adonnés au jeu, et ils s'y livrent avec tant de fureur, qu'ils y perdent souvent tous leurs chevaux.

Après avoir passé un hiver parmi les Spokans, les chefs des différens établissemens se rendirent à celui de M. Cox, chargés de pelleteries et de fourrures superbes, et le 25 mai, tout le monde se mit en marche pour retourner à Astoria, avec le produit des chasses de l'hiver. Pendant le voyage, plusieurs objets d'argenterie disparurent, et peu de temps après, quelques paquets furent également enlevés. M. Clarke, qui commandait l'expédition, assembla immédiatement les principaux Indiens, et déclara que, si les objets volés étaient restitués à l'instant même, il pardonnerait au voleur; mais que, dans le cas contraire, le coupable serait pendu, s'il était découvert. La nuit suivante, on vit un homme, chargé d'un énorme paquet, sortir furtivement d'une tente. On le suivit, et, au moment où il sautait dans un canot, on l'arrêta. Tous les objets perdus furent retrou-

vés dans le canot et sur lui. Une potence fut dressée, et, après un discours de M. Clarke aux Indiens, pour leur prouver la justice de l'acte qui allait se consommer, le voleur fut pendu, non sans opposer une vive résistance, et pousser des cris déchirans, bien différent en cela des autres sauvages qui font preuve de tant d'indifférence à l'approche de la mort.

Le 27 juin, les voyageurs arrivèrent à Astoria, où ils apprirent que la guerre avait éclaté entre l'Angleterre et l'Amérique. Ce fut une triste nouvelle pour nos négocians. Néanmoins, après plusieurs arrangemens avec l'*Hudson Bay Company*, M. Cox et d'autres, au nombre de vingt-cinq, repartirent d'Astoria, le 29 octobre, pour l'intérieur, avec de nouvelles marchandises. Ils rencontrèrent les Indiens en arrivant au premier rapide. Il fut passé sans agression de leur part; mais on en était à peine au tiers du second portage, qu'un homme de la troupe accourut leur annoncer que lui et son compagnon avaient été attaqués par un nombre considérable d'Indiens qui lui avaient volé deux balles de marchandises. En arrivant à la moitié du portage, où était situé le village, le sentier fut trouvé gardé par cinquante à soixante Indiens, couverts de leur chemise de guerre, armés de pied en cap, et paraissant déterminés à disputer le passage.

« Au moment où ils nous virent approcher, dit M. Cox, ils placèrent leurs flèches sur leurs arcs, les dirigèrent sur nous, et se mirent en même temps à sauter comme des kangaroos, à droite, à gauche, en avant, en arrière, de manière à rendre presque impossible de les viser juste. Dans notre surprise, nous n'avions pas eu le temps de nous couvrir de nos armures de cuir, qui étaient à l'épreuve des flèches, et, à la vue des démonstrations hostiles des sauvages, plusieurs de nos hommes déclarèrent qu'ils n'avanceraient pas d'un pas. Cependant une harangue chaleureuse de M. Stuart les décida à combattre; mais auparavant il s'adressa aux Indiens, leur dit qu'il ne desirait pas d'en venir aux mains, mais que, si les objets volés n'étaient pas restitués, les hommes blancs détruiraient leur village, et prendraient tous leurs biens. Ils feignirent de ne pas comprendre; car ils continuèrent de gambader pendant et après cette allocution. Ils ne proféraient

pas une parole ; mais leurs flèches étaient toujours dirigées sur nous. Du reste, comme nous tenions moins à éviter un conflit qu'à rentrer en possession de notre bien, nous prîmes le parti de faire bonne contenance jusqu'à l'arrivée de la seconde compagnie. Bientôt MM. Larocque et Gillivray parurent, avec leurs hommes, sur le derrière des Indiens, qui se trouvèrent ainsi placés entre deux feux; mais ceux-ci s'aperçurent bien que nous ne pourrions agir sans courir le risque de nous entretuer. La moitié d'entre eux se retourna promptement, et, par ce mouvement, ils firent front à chacun de nos petits corps; cependant, comme nous ne voyions paraître ni vieillards, ni femmes, ni enfans, M. Stuart nous donna l'ordre, à M. Larocque, et à moi d'aller fouiller avec quelques hommes dans les bois voisins, de nous emparer de tout ce que nous y trouverions, femmes et enfans, et de les amener comme otages jusqu'à la restitution des objets volés. Je découvris bientôt trois vieillards, plusieurs femmes et enfans assis autour d'un feu, occupés à aiguiser des pointes de flèches en fer et en pierre, qu'ils chauffaient et trempaient ensuite dans un vase de bois, rempli d'un liquide noirâtre. Ils essayèrent de s'enfuir, dès qu'ils nous aperçurent; mais nous prîmes deux hommes, trois femmes et quelques enfans. Ils tremblaient de frayeur : ils pensaient que nous allions les mettre à mort ; mais ils se calmèrent, quand nous leur apprîmes qu'ils ne couraient aucun danger, si nos marchandises nous étaient rendues; et nous les conduisîmes à M. Stuart, qui était toujours dans la même situation. Larocque avait été également heureux, et avait pris un homme, quatre femmes et cinq enfans. Les sauvages furent frappés de stupeur à cette vue ; et, craignant que nous ne suivissions leur usage barbare, qui est de tuer les prisonniers ou de les faire esclaves, ils baissèrent à l'instant leurs armes, et nous offrirent d'aller sur-le-champ chercher nos balles, pourvu que nous rendissions la liberté aux captifs. »

Une partie des marchandises fut rapportée, et les prisonniers furent mis en liberté.

« Nous repartîmes en canots; mais, comme il était déjà tard, nous ne pûmes faire plus de trois milles, et nous nous arrêtâmes

dans une petite anse, près de laquelle était un bois fourré d'érables, de pins et de noisetiers. Nous avions allumé un grand feu à chaque extrémité du camp, et nous avions divisé nos hommes en deux gardes. Le commencement de la nuit se passa tranquillement; mais, vers deux heures du matin, un homme qui avait été placé en sentinelle fut rapporté blessé et répandit l'alarme. Il raconta que, lui et deux de ses camarades s'étant approchés du feu pour allumer leurs pipes, plusieurs flèches leur avaient été lancées du bois, et qu'une était venue le blesser au bras gauche. La garde envoya aussitôt des coups de fusil dans le bois. Les tentes furent pliées, et les hommes eurent ordre de se retirer loin des feux et de se réunir derrière les canots. Dix minutes après environ, une nouvelle volée de flèches nous fut envoyée du même endroit, et fut suivie de cris sauvages. Les unes passèrent par-dessus nos têtes, et les autres furent arrêtées par les canots, dans lesquels elles restèrent fichées. Les deux gardes reçurent l'ordre de faire deux décharges consécutives et de recharger immédiatement. La première fit beaucoup de bruit dans les branches et les feuilles; la seconde, comme nous le supposâmes, délogea complétement les Indiens, et, par les gémissemens que nous entendîmes, nous pensâmes que nos balles n'avaient pas été sans effet.

« Le lendemain matin, nous nous embarquâmes de bonne heure. Le dernier homme resté sur le rivage était un habile chasseur métis, nommé Pierre Michel. Au moment où il allait entrer dans le canot, un des nôtres vit un Indien d'une taille élevée sortir du bois et bander son arc. A peine avait-il eu le temps d'avertir Michel du danger qu'il courait, que la flèche partit et perça son chapeau, où elle resta. Michel se retourna aussitôt, et, comme le sauvage fuyait dans le bois, il fit feu et le blessa près du genou. Il sauta alors dans le canot. Nous tirâmes quelques coups dans cette direction; nous poussâmes au large, et regagnâmes le plus vite possible le côté opposé. Comme il y avait lieu de croire que la flèche qui avait blessé la veille notre homme au bras était empoisonnée, un de nos chasseurs iroquois suça sa blessure, et c'est à cela sans doute que nous

dûmes de le conserver. Le bras était déjà noir jusqu'à l'épaule; mais, par l'application de quelques caustiques, ces symptômes dangereux disparurent. La guérison fut complète. »

Arrivés près de la Wallah-Wallah, les voyageurs, ne trouvant pas de chevaux pour leur entretien, firent l'acquisition de cent cinquante chiens. Ils apprirent des Indiens Wallah-Wallah que les parens de l'homme que M. Clarke avait fait pendre l'année précédente avaient juré de se venger, et ils durent prendre leurs précautions pour n'être pas attaqués à leur désavantage. Les hommes eurent ordre alors de ne pas se séparer, et on ajouta encore un stylet à leurs armes, qui consistaient en pistolets et fusils; après quoi on se remit en route. L'établissement n'était pas éloigné, et M. Cox partit à cheval avec trois hommes. Les deux premiers jours se passèrent sans incident; mais, le matin du troisième, il aperçut trois Indiens à un mille environ, qui venaient de la rivière Lewis.

« Ces Indiens, dit M. Cox, étaient à cheval, et lorsqu'ils nous aperçurent, ils s'arrêtèrent quelques instans pour nous compter. Nous leur fîmes signe d'approcher, mais ils affectèrent de ne pas nous comprendre, et après s'être bien assurés que nous n'étions que quatre, ils firent volte face et partirent au galop. Convaincus alors de leurs intentions hostiles, nous doublâmes le pas et nous les perdîmes de vue pendant trois heures; mais nos chevaux étaient épuisés de fatigue; il fallut nous arrêter pendant une demi-heure. Cette halte leur donna une nouvelle vigueur, et nous sauva probablement; car, vers deux heures, nous vîmes au sud-ouest de grands nuages de poussière, qui, en se dissipant, nous découvrirent trente à quarante sauvages à cheval à notre poursuite. Notre cri fut: *Sauve qui peut!* et comme les chevaux qui portaient notre bagage nous retardaient, nous les abandonnâmes et partîmes au triple galop. L'ennemi gagnait sur nous peu-à-peu; mais je remarquai que la plus grande partie de la troupe était restée en arrière, et avait abandonné l'idée de nous poursuivre. Au bout de deux heures elle ne se composait plus que de dix hommes. Cependant, nous ne nous crûmes pas encore de force à lutter

avec eux : mais leur nombre se réduisit bientôt à huit, qui paraissaient bien montés et bien armés. Nos chevaux buttaient à chaque pas, et il était évident qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Je savais que mes hommes étaient des braves; je leur proposai de mettre pied à terre, de nous placer derrière nos chevaux, de tirer sur nos ennemis aussitôt qu'ils seraient à portée, et de nous servir de nos pistolets, si nous n'avions pas le temps de charger. Dès que les sauvages nous virent prendre position, ils rebroussèrent promptement chemin; nous leur envoyâmes quelques coups de fusil, et deux de leurs chevaux tombèrent; leurs cavaliers montèrent, sans perdre de temps, derrière leurs compagnons, et disparurent. »

Le lendemain, M. Cox arriva sans accident à *Spokan-House*, et repartit peu de jours après pour le pays des *Têtes-plates*, où il passa l'hiver.

Les martres, les castors, les loutres, les loups, les lynx abondent dans cette partie de l'Amérique. Les loups y sont très grands et hardis, et entouraient le fort la nuit en grand nombre, pour enlever les restes du repas. M. Cox avait un beau chien né d'une louve et d'un chien de Terre-Neuve. Lorsqu'il apercevait un loup près du fort, il se jetait dessus et le terrassait; mais si c'était une louve, il la laissait se retirer, ou jouait avec elle. Il restait quelquefois huit ou dix jours absent, et ne rentrait guère sans porter les traces des combats qu'il avait livrés dans les bois à ses sauvages rivaux.

Pendant son séjour au milieu des *Têtes-plates*, M. Cox assista à une exécution de prisonnier, qui donnera une juste idée de la cruauté et en même temps de la fermeté stoïque de ces peuplades.

« Nous avions près de notre établissement, dit-il, une grande quantité de *Têtes-plates* qui revenaient de la guerre livrée aux *Pieds-noirs*, auxquels ils avaient fait quelques prisonniers. Ayant appris qu'un de ces prisonniers allait être mis à mort, j'allai à leur camp pour assister à ce cruel spectacle; le malheureux était attaché à un arbre. Un vieux canon de fusil fut chauffé jusqu'au rouge, et on lui brûla les jambes, les cuisses,

le cou, les joues et le ventre. On lui coupa ensuite la chair autour des ongles, on l'arracha, et on sépara les doigts des mains, jointures par jointures. Pendant cette cruelle exécution, le prisonnier resta impassible. A la fin, cependant, il exhala sa colère contre ses bourreaux; notre interprète nous traduisit ses paroles : — « Mon cœur est fort, vous ne me faites pas de mal. — Vous ne pouvez pas me faire de mal. — Vous êtes des imbécilles! — Vous ne savez pas torturer! — Essayez encore. — Je ne sens pas la moindre douleur. — Nous torturons bien autrement vos parens, car nous les faisons crier assez haut, — comme de petits enfans! — Vous n'êtes pas braves, vous avez de petits cœurs, et vous avez toujours peur de combattre. » Puis s'adressant à l'un d'eux : — « C'est ma flèche qui t'a crevé l'œil! » Le *Tête-plate* sauta sur lui à l'instant, et lui arracha un œil avec un couteau, en lui coupant en même temps le nez en deux. Le prisonnier ne se tut pas pour cela; de l'œil qui lui restait, il regarda hardiment un autre *Tête-plate*, et lui dit : — « C'est moi qui ai tué ton frère et scalpé ta vieille bête de père. » Celui à qui s'adressait cette interpellation sauta sur lui et lui enleva à l'instant le péricrâne, et il allait lui plonger son couteau dans le cœur, quand le chef l'arrêta. Le crâne du patient mis à nu et sanglant, son nez mutilé, offraient un horrible aspect; mais il ne changea pas encore de langage. — « C'est moi, dit-il, en s'adressant au chef, qui ai fait ta femme prisonnière l'automne dernier. Nous lui crevâmes les yeux; nous lui arrachâmes la langue; je la traitai comme un chien; quarante de nos guerriers..... » Mais le chef hors de lui s'empara d'un fusil, et sans lui laisser achever sa phrase, lui envoya une balle dans le cœur, qui l'acheva. »

Dans ces exécutions, les femmes, à ce qu'il paraît, se montrent encore plus cruelles que les hommes. Un jour, nos voyageurs en rencontrèrent plusieurs qui menaient au supplice une jeune fille de quatorze ou quinze ans; ils implorèrent vainement leur pitié, et ce ne fut qu'en menaçant les Indiens de ne plus acheter leurs fourrures, et de quitter pour toujours leur pays, qu'ils réussirent à arracher la jeune captive à la mort. Ces vieilles mégères

en étaient furieuses, et appelaient les hommes des lâches qui n'avaient pas plus de cœur que des puces.

Les *Têtes-plates* sont des hommes robustes et sujets à peu de maladies. Ils guérissent les fractures ordinaires au moyen de bandages très serrés et de morceaux de bois placés en long et fixés avec des lanières de cuir autour de la partie lésée. Pour les contusions, ils ont recours à la saignée, qu'ils pratiquent aux tempes, aux bras ou aux chevilles avec des morceaux de pierres aiguës ou des pointes de flèches; ils préféraient cependant être saignés avec la lancette, et souvent les malades venaient prier les négocians de leur faire cette opération.

Ces *Têtes-plates* ont un singulier moyen de guérir les rhumatismes.

« Le froid était très vif, dit M. Cox, et je souffrais d'un rhumatisme aigu dans les épaules et les genoux. Un vieil Indien me proposa d'employer un remède qui lui avait réussi sur plusieurs jeunes guerriers de la tribu. Je lui demandai quel était ce remède. Il me répondit qu'il consistait simplement à se lever de très bonne heure tous les matins pendant quelques semaines, de se plonger dans la rivière, et qu'il se chargeait du reste. Cette proposition me fit frissonner, car la rivière était prise, et il fallait faire une ouverture dans la glace pour me plonger dans l'eau. Je demandai à mon Indien si l'effet ne serait pas le même en faisant apporter l'eau dans ma chambre à coucher; mais il secoua la tête, et me dit qu'il était surpris qu'un jeune chef blanc, qui devait être sage, pût faire de si singulières questions. Quoique je crusse peu à son efficacité, je commençai le remède dès le lendemain. L'Indien fit d'abord dans la glace un trou assez grand pour nous contenir tous les deux. Je m'avançai, enveloppé dans une grande peau de bison et me débarrassant de ma couverture, nous sautâmes tous deux ensemble dans la rivière. Il se mit aussitôt à me frotter les épaules, le dos et les jointures. Mes cheveux ne tardèrent pas à se couvrir de glaçons, et pendant que les parties basses étaient soumises au frottement, ma figure, mon cou et mes épaules étaient enveloppés d'une couche de glace. En sortant de l'eau, je roulai une couverture

autour de moi, et courus à ma chambre où j'avais fait faire un bon feu. En peu de minutes j'éprouvai une forte transpiration. Malgré la sensation pénible de ces ablutions matinales, je les trouvai cependant si bienfaisantes, que je les continuai pendant vingt-cinq jours. Mon médecin me dit alors que cela suffisait, et que j'avais fait mon devoir comme un homme. Je ne ressentis plus de rhumatisme. »

Le 4 avril, les voyageurs quittèrent les *Têtes-plates* pour aller à *Spokan-House,* où ils apprirent le massacre de M. Read et de tous les siens par les Indiens. Ils repartirent bientôt, et le 16 juin ils arrivèrent au fort Astoria. Un bâtiment, *l'Isaac Tod,* venait d'entrer dans ce fleuve et avait débarqué, entre autres passagers, une jeune fille d'Albion à la blonde chevelure et aux yeux bleus, qui, dans un moment d'enthousiasme, avait consenti à partir comme compagne de voyage de M. Mac... Miss Jane Barnes était une séduisante servante d'un hôtel de Portsmouth. M. Mac... lui proposa le voyage, et sans penser aux conséquences et aux périls d'une longue traversée, miss Jane accepta. Les Indiens venaient en foule autour du fort pour la regarder et admirer chaque partie de son costume, qu'ils examinaient avec la curiosité la plus scrupuleuse. La garde-robe de la jeune Anglaise était assez singulièrement composée, et chaque jour on la voyait avec une toilette nouvelle qu'elle arrangeait toujours de manière à faire paraître ses formes dans toute leur beauté. Un jour, sa tête ornée de fleurs et de plumes excitait le plus vif enthousiasme; le lendemain ses cheveux tressés et lisses causaient une égale admiration. Les jeunes femmes craignaient presque de l'approcher, et les vieilles étaient ravies lorsqu'elles obtenaient la permission de la toucher. Quelques chefs, ayant appris que son *protecteur* avait l'intention de la renvoyer dans sa patrie, essayèrent de prévenir ce malheur en lui faisant des offres de mariage. L'un d'eux particulièrement, le chef principal des *Chinouks,* vint au fort, paré de ses plus beaux habits, la figure peinte en rouge et le corps reluisant d'huile de baleine. Il était jeune et avait quatre femmes. Il dit à Jane que si elle consentait à faire son bonheur, il enverrait cent

fourrures de loutre de mer à ses parens; qu'il s'engageait à ne lui jamais faire porter de bois, et qu'elle pourrait garder son costume européen; qu'elle aurait toujours du saumon, des anchois, du chevreuil en abondance, et qu'elle pourrait fumer par jour autant de pipes de tabac qu'elle le jugerait convenable. Ces offres séduisantes ne touchèrent pas cependant la belle Anglaise. L'Indien fit encore plusieurs tentatives infructueuses, et bientôt on apprit qu'il complotait, avec quelques-uns des siens, de l'enlever au moment où elle se promenerait seule sur la baie. Miss Barnes fut donc obligée de cesser ses rêveries solitaires sur les bords de la mer, et pour se soustraire aux poursuites amoureuses de l'Indien, elle se décida à retourner en Angleterre par Canton. Arrivée dans cette ville, elle devint aussi un objet d'admiration et de curiosité pour les habitans du céleste empire. Un *gentleman* anglais, d'une grande fortune, lui offrit de l'épouser. Cette proposition était beaucoup plus tentante que celle des chefs indiens, et bien au-delà de ce qu'elle aurait pu espérer en Angleterre. Elle accepta donc, et lady Jane vécut depuis dans toutes les jouissances du luxe oriental. »

Nous avons parlé de la forme singulière que présente le crâne chez les Indiens *Tête-platès*. Cette forme est due en grande partie à l'art, et M. Cox décrit ainsi le procédé par lequel on l'obtient. Immédiatement après sa naissance, l'enfant est placé dans une espèce de berceau semblable à une auge oblongue, et rempli de mousse. Un des côtés sur lequel repose la tête est plus élevé que le reste. On pose une natte sur le front de l'enfant, avec un morceau d'écorce de cèdre par-dessus, et on comprime le tout au moyen de cordes passées dans les trous pratiqués sur les côtés du berceau. Cet usage barbare se continue pendant un an environ. Un enfant dans cet état de compression, avec ses petits yeux noirs sortant de leur orbite, est horrible à voir.

Chez presque toutes les tribus sauvages de l'Amérique, la tactique militaire consiste à fondre à l'improviste sur l'ennemi, à massacrer ou à faire prisonniers les femmes et les enfans. La manière de faire la guerre des *Chinouks* leur fait plus d'honneur. Lorsqu'ils sont décidés à combattre, ils avertissent leurs

ennemis du jour où ils les attaqueront; et après avoir enrôlé un certain nombre de jeunes gens, ils s'embarquent dans leurs canots pour se rendre au lieu du combat. En arrivant au village ennemi, ils entrent en pour-parlers, et tâchent de terminer la querelle à l'amiable par une négociation. Quelquefois une tribu neutre se charge du rôle de médiateur. Mais si ses efforts sont inutiles, on se prépare de part et d'autre au combat; si le jour est avancé, on attend jusqu'au lendemain matin, et les deux camps passent la nuit à pousser des hurlemens horribles et à s'injurier mutuellement. Ces sauvages combattent en général de dedans leurs canots, qu'ils ont soin d'incliner d'un côté en présentant le flanc le plus élevé à l'ennemi. Il y a généralement peu de sang répandu dans ces combats, protégés comme le sont les combattans par leurs canots et par des armures impénétrables aux flèches. Dès qu'un ou deux guerriers succombent, le parti auquel ils appartiennent s'avoue vaincu, et le combat cesse. Si les assaillans ne réussissent pas, ils retournent chez eux sans la satisfaction qu'ils demandaient; mais s'ils sont vainqueurs, ils reçoivent du parti vaincu de nombreux présens, outre ceux qu'ils exigeaient dans leur première demande de satisfaction. Les femmes et les enfans sont toujours renvoyés avant que l'engagement ne commence. Les armes des *Chinouks* sont l'arc et la flèche et une espèce d'épée à deux tranchans de deux pieds et demi de long sur six pouces de large; mais il est rare qu'ils combattent d'assez près pour en faire usage. Leur armure consiste en une espèce de corset de peau de daim.

Le 5 août 1814, les négocians quittèrent de nouveau le fort *Astoria* pour rentrer dans l'intérieur. Une nouvelle attaque des Indiens les arrêta pendant la nuit, au second portage ; mais les sauvages furent délogés à coups de fusil; malheureusement un pauvre Canadien, qui avait été placé en sentinelle, avait été grièvement blessé d'un coup de feu, et mourut au bout de quelques heures; ce fut le premier indice que les Indiens eussent aussi des armes à feu.

Les Wallah-Wallah furent fort étonnés à la vue d'un coq, de trois poules, de trois chèvres et de trois cochons qu'avaient

apportés avec eux les Américains. Ils donnèrent aux poules le nom de *coqs de bruyère des hommes blancs*, aux chèvres celui de *chevreuils des hommes blancs*, et aux cochons celui d'*ours des hommes blancs*.

A sept cent milles de l'embouchure de la Columbia se trouve une chute immense et perpendiculaire de soixante à soixante-dix pieds. Le bassin au pied de la cascade ressemble à un chaudron bouillant : c'est pour cette raison sans doute, ainsi qu'en mémoire de celle qui porte le même nom, près de Québec, que les Canadiens l'ont appelée *la Chaudière*. La tribu d'Indiens qui habite les environs porte aussi le nom de *Chaudières*. Ces Indiens n'avaient pas encore vu d'hommes blancs, et les femmes surtout montrèrent le plus grand étonnement à leur vue. « Une d'elles, dit l'auteur, me pria de lui montrer mes bras : elle voulut voir ensuite ma poitrine. Je la lui découvris, et elle finit par être persuadée que ma peau était blanche par tout mon corps, ce dont elle semblait douter d'abord. Elle fut de même très surprise à la vue des cheveux roux de M. M'Donald, et demanda la permission de les voir de près. Il y consentit, et, s'étant assise, elle poussa de suite ses recherches jusqu'à leurs racines, croyant faire quelque découverte. Elle attribua l'absence des petites bêtes qu'elle cherchait à la couleur des cheveux, qui, disait-elle, leur faisait sans doute peur. Se tournant alors de mon côté, et voyant que mes cheveux étaient plus foncés, elle me demanda la permission de faire la même perquisition sur moi. Je m'y prêtai volontiers ; mais ses recherches n'ayant abouti à aucun résultat, elle parut fort désappointée, et se leva toute en colère, en disant que nous étions par trop propres. »

Le premier volume de ce voyage finit par le récit de la mort d'un des chasseurs de la caravane, nommé Jacques Hoobe, massacré par les Indiens. Hoobe était né en France, où il avait été soldat : il avait aussi combattu dans ces fameuses plaines d'Abraham, derrière Québec, où l'imprudent et trop brave marquis de Montcalm fut tué, et nous fit perdre à-la-fois Québec et tout le Canada.

Le second volume commence par une nouvelle attaque des

Indiens contre les négocians à la rivière Wallah-Wallah, attaque que M. Cox raconte fort longuement.

« Nous ne perdîmes pas de temps à débarquer, et nous armâmes promptement tous nos hommes en leur distribuant des munitions. Le peu d'Indiens qui étaient de notre côté de la rivière fuirent à notre approche, et ceux qui étaient de l'autre côté nous tirèrent des coups de fusils, mais la distance était trop grande pour que les balles arrivassent jusqu'à nous. La Columbia a plus d'un mille de large en cet endroit. La nuit approchait, et il était urgent de choisir une place convenable pour camper, et où l'on fût en sûreté jusqu'à ce qu'un rapprochement eût lieu entre nous et les sauvages. Au milieu de la rivière, et à peu de distance de nous, s'élevait une île de deux milles de long environ, basse, sans arbres, couverte de sable et de gravier. Nous pensâmes que c'était le lieu le plus propre à nous mettre à l'abri d'une surprise. A peine étions-nous à deux cents pas du rivage que plusieurs flèches vinrent tomber près de nous, quoiqu'au moment de notre embarquement, nous n'eussions vu aucun Indien. Deux hommes même furent blessés, l'un à l'épaule, et l'autre au cou. Nous arrivâmes cependant à l'île sans autre accident. — La nuit fut froide et obscure, avec de la pluie de temps en temps. On fit éteindre les feux du camp qui pouvaient servir de point de mire à nos ennemis; cette précaution ne fut pas inutile; car, une heure avant le jour, nous découvrîmes plusieurs sauvages tout près du camp, qui s'en approchaient en se traînant sur les mains et sur les pieds.

« Nos méditations ne furent rien moins que riantes pendant cette longue nuit, au milieu d'un grand fleuve, dont le rivage était occupé par des ennemis braves et puissans. Nous étions tous décidés cependant à vendre chèrement notre vie. Un conseil de guerre fut assemblé au point du jour, et, après quelques discussions, il fut résolu que nous quitterions l'île, que nous demanderions une entrevue à un chef, et que quelques marchandises lui seraient offertes pour l'apaiser. Il fit un si grand vent toute la journée, qu'il fut impossible de nous embarquer, et nous passâmes une autre bien triste nuit sur cette île, sans bois pour faire du feu.

Vers minuit, le vent tomba. Le ciel était sombre et sans une étoile. Nous aperçûmes tout-à-coup un feu sur une montagne, dans le nord-ouest. On répondit à l'instant à ce signal par un autre feu que nous vîmes briller au point opposé, et qui lui-même fut suivi par d'autres à l'est et à l'ouest. Pendant ce temps le bruit vague des pagaies des canots, qui passaient et repassaient le fleuve, nous prouva que nos ennemis veillaient sur nous, de manière à ce que nous ne pussions leur échapper dans l'ombre. »

Pour surcroît de malheur, plusieurs corbeaux vinrent à passer en ce moment, et mirent le comble à la terreur des superstitieux Canadiens. L'un des voyageurs, M. Keith, eut toutes les peines du monde à les rassurer. Ce n'est que sur la judicieuse observation que les corbeaux n'avaient pas croassé, qu'ils reprirent quelque courage. Une petite harangue dans laquelle il leur rappela le courage de leurs ancêtres, les Français, dont quelques centaines seulement mettaient en fuite des milliers d'Indiens, produisit un assez bon effet, et quelques verres de rhum, distribués à la ronde, firent le reste.

« On atteignit bientôt les rives du fleuve. Deux hommes furent laissés dans chaque canot, et le reste de la troupe, au nombre de quarante-huit, gravit la côte. Aucun naturel ne se montrait encore; on s'arrêta une demi-heure sans trop savoir quel chemin suivre, lorsque quelques Indiens à cheval apparurent à une certaine distance. Michel, l'interprète, fut envoyé au devant d'eux avec une longue perche surmontée d'un mouchoir blanc. Il les héla quelque temps sans obtenir de réponse. Ils parurent cependant comprendre ce signe de paix, et après quelque hésitation, deux d'entre eux s'approchèrent et demandèrent ce que nous voulions. Michel répondit que nous desirions avoir un entretien avec les chefs. Les deux Indiens se retirèrent et revinrent bientôt nous apprendre que les chefs des environs ne tarderaient pas d'arriver. En moins d'une demi-heure, nous vîmes paraître un nombre considérable d'Indiens à cheval, précédés d'environ cent cinquante guerriers à pied, tous armés de fusils, de lances, de tomahawks et de flèches : ils s'arrêtèrent à

cinquante pas de nous. Un groupe de trente à quarante guerriers également bien armés sortit en même temps du bois. Leurs cheveux étaient coupés en signe de deuil, et leurs corps presque nus étaient peints en rouge. C'étaient les parens de l'Indien que nous avions mis à mort, et ils chantaient en approchant le chant de mort de la tribu.

« Ils se placèrent au centre, et tout le corps se forma alors en un croissant. Parmi eux étaient des *Chinnapums*, des *Yackamans*, des *Sokulks* et des *Wallah-Wallah*. Ils restèrent quelque temps immobiles, et gardèrent un profond silence. Enfin MM. Larocque, Keith et Stewart s'avancèrent en armes à une égale distance des deux corps, et demandèrent la parole. Deux chefs, accompagnés de six Indiens en deuil, s'avancèrent vers eux : M. Keith leur offrit le calumet de paix, mais ils le refusèrent d'une manière froide et dédaigneuse. On leur fit entendre, dans un assez long discours, que nous étions fâchés de ce qui était arrivé, et que nous indemniserions les parens du mort. Ils demandèrent quelles seraient les indemnités offertes, et quand on leur répondit qu'elles consisteraient en couvertures, habillemens et ornemens de femmes, ils refusèrent avec indignation, et leur orateur déclara que la conférence était rompue, si deux hommes blancs (dont l'un devait être le *chef à la tête rouge*) ne leur étaient livrés pour être sacrifiés, selon leur coutume, aux âmes de leurs guerriers morts. Tous les yeux se tournèrent alors vers M. M'Donald, qui, à cette demande, fit la plus horrible grimace, et qui, si nous ne l'avions arrêté, se serait jeté à l'instant sur l'insolent orateur. M. Keith répondit aux Indiens, d'une voix calme et assurée, qu'aucune considération ne le déciderait jamais à sacrifier un homme blanc à leurs vengeances. Il leur rappela qu'ils avaient été les agresseurs, et que c'était pour avoir volé les marchandises des blancs que celui qu'ils regrettaient avait été tué. Il les assura que nous préférions vivre en amis plutôt qu'en ennemis avec eux; mais que, si la nécessité le voulait, les blancs sauraient se montrer dignes d'eux-mêmes. Il leur rappela la supériorité des armes à feu sur leurs arcs, et leur fit remarquer que pour un des siens mort, six des leurs mor-

draient la poussière; il finit par leur conseiller de se retirer, en les prévenant que de leur décision dépendrait le séjour des blancs dans leur pays ou leur départ pour toujours.

« Un violent débat s'éleva alors parmi les Indiens. Les uns voulaient qu'on retirât la demande des deux blancs, et qu'on exigeât en place plus de marchandises et de munitions. Mais les autres, au contraire, et c'étaient les plus nombreux, ne voulaient rien changer à leurs premières propositions. Bientôt Michel, qui nous traduisait tout ce qu'il entendait, nous avoua qu'il n'y avait plus d'espoir. Tout le monde reçut l'ordre de se préparer au combat. Nos ennemis se divisèrent en deux partis, dont l'un s'avança dans le bois, et l'autre se dispersa derrière les arbres et dans les broussailles, d'où, étant à l'abri, ils pouvaient tirer en sûreté. Par leurs mouvemens, nous jugeâmes qu'ils voulaient nous prendre en flanc. Nous changeâmes de position, et nous nous mîmes sur une seule file à trois pas les uns des autres. MM. Keith et Stewart demandèrent alors leurs fusils.

« Une pause suivit ces préparatifs, mais tout-à-coup un bruit de chevaux se fit entendre, et douze guerriers arrivèrent au galop; ils s'arrêtèrent au milieu des deux partis et mirent pied à terre. Ils étaient conduits par un jeune chef qui, courant aussitôt vers M. Keith, lui présenta la main de la manière la plus amicale; son exemple fut suivi à l'instant par ses compagnons. Le jeune guerrier donna ensuite l'ordre aux Indiens de sortir de leurs cachettes, et de comparaître devant lui. Il fut promptement obéi, et ayant pris connaissance de l'affaire, il leur fit un long discours qui dura près de deux heures et finit par ses mots : — *Venez, Wallah-Wallah, et vous tous qui m'aimez, fumer avec nous le calumet de paix*. La harangue du chef produisit son effet; tout s'arrangea à l'amiable, et le calumet passa de bouche en bouche des Indiens aux blancs mêlés ensemble.

« Ce jeune chef avait vingt-cinq ans et portait le nom d'*Etoile du matin*. Il était renommé pour sa bravoure, et dix-neuf chevelures qu'il avait enlevées à des ennemis tués de sa main ornaient le cou de son cheval. M. Keith lui offrit, en récompense

de sa protection, un superbe fusil de chasse avec une grande quantité de poudre et de plomb. ».

Dans les plaines immenses qui séparent Oakinagan de Spokan on voit à certaines époques de grands troupeaux de chevreuils. Ils sont faciles à chasser vers la fin de l'été, et les Indiens les prennent en grand nombre à-la-fois; voici la méthode qu'ils emploient : lorsqu'ils se sont assurés de la direction que les chevreuils ont prise, une partie de leurs chasseurs fait un détour pour arriver en tête de la bande, tandis qu'une autre partie reste sur les derrières, et met le feu aux herbes. La flamme se communique avec rapidité, les chevreuils sont arrêtés dans leur fuite par des chasseurs placés en embuscades, et pendant qu'ils hésitent entre deux dangers, un grand nombre tombe percé de flèches. Les loups rivalisent presque avec les Indiens par la manière dont ils chassent le chevreuil. Lorsque la faim les presse, ils s'avancent en troupe à la recherche de ces pauvres animaux; une fois assurés de la direction qu'ils ont prise, ils se forment aussitôt en fer à cheval, et après quelques habiles manœuvres, ils parviennent à les chasser vers le grand ravin qui traverse ces plaines; ils serrent alors leurs rangs, et pressent leurs victimes de si près, qu'ils ne leur laissent plus que le choix de se briser dans les précipices effrayans de ce ravin, ou de se jeter dans leurs gueules béantes.

M. Cox, ayant obtenu le commandement d'Oakinagan, y fit bâtir un petit fort entouré de fortes palissades de quinze pieds de haut, et flanquées de deux bastions. Chaque bastion portait un canon de quatorze, et avait des meurtrières pour les fusils. La situation d'Oakinagan est excellente pour une ville commerciale. Son sol est fertile, les chevaux s'y trouvent en grand nombre, et elle communique avec la mer par la Columbia. Les rivières abondent en poisson, et les naturels sont doux et tranquilles. Quand la civilisation, qui s'avance à si grands pas vers l'ouest de l'Amérique, aura passé les Montagnes Rocheuses, on ne pourra manquer de choisir cet emplacement pour y élever une ville. Cependant, si on en croit M. Cox, le séjour d'Oakinagan serait peu agréable. Les voyageurs eurent beaucoup à souffrir des mousquites, surtout aux momens de repos. Pendant leur repas

ils étaient obligés d'avoir à chaque bout de la table un pot de fer rempli de sciure de bois et de bois pourri, qui, étant allumés, donnaient une fumée très épaisse sans flamme. C'était le seul moyen de chasser ces terribles insectes, mais c'était un remède désespéré, car on était presque suffoqué par les nuages épais qui se dégageaient. Pendant ce temps les mousquites se tenaient en foule aux portes et aux fenêtres, attendant la dispersion graduelle de la fumée; et dès que l'atmosphère devenait moins chargée, ils attaquaient de plus belle les pauvres voyageurs.

« Les chevaux souffraient aussi de la piqûre de ces insectes. Nous fîmes allumer dans les prairies plusieurs feux de bois pourri près desquels leur instinct les rassemblait tous. Ces pauvres animaux avaient tant d'intelligence que, lorsque la fumée de leur feu commençait à diminuer et à ne plus les protéger, ils venaient au fort en galopant et en hennissant de la manière la plus significative pour demander une nouvelle provision : dès qu'ils voyaient les hommes partir avec du bois, et se rendre aux feux, ils les suivaient et attendaient patiemment que la fumée mît de nouveau l'ennemi en fuite. Il y avait de très belles fleurs dans le voisinage du fort, et les *oiseaux-mouches*, que les Canadiens nomment *oiseaux des dames*, y voltigeaient sans cesse. Mais il y avait aussi des serpens noirs et des serpens à sonnettes. Les Canadiens en mangeaient souvent; leur chair est très blanche, et a, dit-on, un goût délicieux. Il faut prendre, selon M. Cox, de grandes précautions quant à la manière de tuer cet animal, lorsqu'on le destine à la table, car s'il ne meurt pas du premier coup et qu'il ne soit qu'étourdi, il se mort aussitôt en plusieurs endroits, s'empoisonne, et devient fatal à celui qui le mange. Nous ne nous rendons pas, comme on le pense bien, garant de cette assertion, non plus que de l'anecdote suivante.

« Je chassais un jour dans la plaine, dit M. Cox, avec quelques-uns de mes hommes. Nous nous étions arrêtés vers midi, pour faire reposer nos chevaux et nous rafraîchir sous des sycomores baignés par un limpide ruisseau. Plusieurs faucons planaient au-dessus de nos têtes, et, à en juger par leur taille, leurs serres immenses et leur énorme bec, je crois qu'ils auraient

très facilement enlevé un canard et même une oie. Nous en abattîmes deux à coups de fusil, et nous pûmes les examiner à loisir; mais près de là était une petite colline, au haut de laquelle je remarquai que ces oiseaux se rassemblaient en grand nombre. Je pensai qu'ils avaient établi là leur quartier-général. Je m'acheminai seul de ce côté. Arrivé sur la colline, j'y vis en effet un nid énorme fait de branches d'arbres placées les unes sur les autres, et dont la moindre avait un pouce de circonférence. Des os épars, des squelettes, des pigeons à moitié dévorés et d'autres oiseaux morts étaient disséminés à l'entour. Ce que j'abhorre le plus après le requin et le serpent à sonnettes, c'est le faucon. Je résolus d'anéantir ce nid et d'en disperser les habitans : mais à peine avais-je commencé l'œuvre de destruction avec mon coutelas, que jeunes et vieux s'abattirent sur moi, et m'attaquèrent avec fureur de tous côtés, mais surtout au visage et aux yeux, qu'ils semblaient vouloir m'arracher. Je me mis à crier au secours de toutes mes forces, et me débattis tant que je pus avec mon coutelas. Trois hommes eurent bientôt gravi la colline : ils me crièrent de fermer les yeux et de me jeter à terre, si je ne voulais pas être aveuglé. J'obéis sur-le-champ. En même temps une balle de leurs carabines démonta un énorme faucon, qui semblait être le père de la troupe. Il tomba tout près de mon cou, et dans son agonie, tâcha de m'enlever l'oreille gauche, en faisant un dernier effort; mais je lui échappai, et lui donnai le coup de grâce avec mon poignard. La mort du chef fut suivie de celle de deux autres. Toute la bande se dispersa, et nous nous retirâmes, après avoir anéanti ce repaire. »

Le voyageur parle plus loin des singuliers combats que les loups livrent aux chevaux dans les immenses plaines de ces contrées.

« J'eus un jour, dit-il, tout le loisir d'observer un pareil spectacle. La première annonce de l'approche des loups fut quelques aboiemens aigus répétés à certains intervalles. Bientôt de semblables aboiemens y répondirent dans une direction opposée. Enfin les sons se rapprochèrent peu-à-peu et ces-

sèrent à la jonction des différentes bandes. Mes compagnons et moi, nous préparâmes nos fusils, et nous nous cachâmes derrière quelques haies; cependant les chevaux, qui prévoyaient le danger dont ils étaient menacés, commencèrent à frapper le sol avec leurs pieds, à secouer la tête et à regarder d'un air farouche autour d'eux, en montrant tous les symptômes de la plus grande terreur. Un ou deux étalons se mirent à leur tête, et paraissaient attendre l'attaque avec calme.

« Les confédérés, au nombre de deux à trois cents, entrèrent dans la plaine, en formant un demi-cercle dont les côtés s'étendaient, avec l'intention évidente d'entourer l'ennemi. Les chevaux, à la vue de ce mouvement, comprirent aussitôt son but, et, redoutant la rencontre d'une force aussi considérable, ils firent volte-face à l'instant, et partirent de tous côtés au galop. Leur fuite fut pour les loups le signal de l'attaque, et tous en même temps, poussant d'horribles hurlemens, les suivirent à la course, en formant toujours un croissant, et leur avant-garde atteignit bientôt deux ou trois traînards.

« Ces chevaux cependant firent bonne contenance, ils se ruèrent sur les loups qui les poursuivaient et en mirent quelques-uns hors de combat. Mais ceux-ci, venant à être renforcés par de nouveaux auxiliaires, auraient bientôt repris leur revanche, si, quittant tout-à-coup notre retraite, nous n'eussions fait feu sur le gros des ennemis, dont cinq restèrent sur la place. Tout le bataillon se retourna à l'instant et se dispersa en fuyant du côté des montagnes, tandis que les chevaux, au bruit des armes à feu, galopèrent à notre rencontre. Notre présence en enleva certainement un bon nombre aux dents de leurs ennemis, et par leurs hennissemens, ils semblaient exprimer leur joie et leur reconnaissance pour le secours que nous leur avions porté en temps si opportun. »

Les lynx ne sont pas aussi nombreux que les loups, mais ils font plus de ravages, et sont individuellement plus hardis. Le lynx est un animal dangereux à rencontrer, surtout s'il est légèrement blessé, ou si ses petits sont en danger; il se jette alors sur l'homme sans manifester la moindre crainte. Sa chair est excel-

lente, surtout en automne. Les ours y sont aussi très dangereux; l'anecdote suivante en est une preuve :

« Dix Canadiens avaient été envoyés en canot sur la rivière *Tête-plate*. Le troisième jour après avoir quitté le fort, pendant qu'ils étaient tranquillement assis autour d'un feu pétillant, à manger leur part d'un cerf rôti, un grand ours affamé sortit de derrière les arbres voisins, et s'approcha sans bruit du groupe. Avant d'être aperçu, il sauta par-dessus le feu, saisit un des convives qui avait en main un os bien fourni, et l'emporta à cinquante pas sans s'arrêter. Cet incident, comme on peut le croire, coupa court au repas. L'enlèvement de leur pauvre compagnon jeta les Canadiens dans une morne stupeur. Cependant un d'eux, Baptiste Leblanc, saisit son fusil, et allait tirer, quand ses compagnons l'arrêtèrent, craignant qu'il n'atteignît aussi leur malheureux camarade. Pendant ce temps, l'ours, qui s'était arrêté pour ronger l'os de son prisonnier, serrait moins fort sa proie, tout en la conservant en sa puissance. Une ou deux fois, le pauvre captif tenta de s'échapper. L'ours se contenta d'abord de le surveiller de plus près; mais à sa troisième tentative d'évasion, il le prit par le milieu du corps, et commença à lui faire sentir de ces terribles embrassemens qui finissent ordinairement par la mort. Le malheureux poussait des cris déchirans. Mais apercevant tout-à-coup Leblanc qui levait son fusil en attendant le moment favorable de faire feu : « Tire! tire! si tu m'aimes, s'écria-t-il; à la tête! à la tête! » — Leblanc n'en attendit pas davantage, fit feu, et blessa l'ours à la tempe droite. Il tomba en lâchant son prisonnier, mais il lui fit avec ses pattes une horrible égratignure à la figure. Le tireur courut ensuite au secours de son camarade, et acheva l'ours avec son couteau de chasse. Cet ours était extrêmement maigre, et n'avait réellement que la peau sur les os, ce qui explique sa hardie tentative. »

Depuis l'embouchure de la Columbia jusqu'aux premiers rapides, le climat est doux; le mercure descend rarement au-dessous de zéro, et ne dépasse jamais 22°. Les vents d'ouest règnent ordinairement pendant l'été et le printemps, et sont remplacés

par les vents du nord-ouest qui soufflent avec assez de force pendant l'automne. Les pluies commencent au mois d'octobre et ne cessent guère qu'au mois d'avril; alors ce sont des torrens qui tombent du ciel. Le soleil est des semaines entières sans se montrer, et le seul vêtement qui puisse garantir le voyageur est une chemise faite avec des intestins de lion de mer, dont les différentes parties sont artistement cousues ensemble. Elle est surmontée d'une espèce de capuchon, et lorsqu'on est recouvert de ce *garde-pluie*, comme l'appellent les Canadiens, on peut défier toutes les cataractes du ciel. Ces chemises sont faites par les naturels qui habitent le voisinage des établissemens russes au nord de la Columbia.

La nature s'est montrée libérale de ses dons envers ces contrées. Au printemps, on y trouve en abondance un petit poisson que Lewis et Clarke ont cru être l'anchois. Les naturels le fument et le salent, et s'en servent comme d'un moyen d'échange avec les Indiens de l'intérieur pour en obtenir des racines. Depuis le mois de juin jusqu'à la fin d'août, un saumon délicieux remplit les rivières, et août et septembre y amènent de superbes esturgeons. M. Cox en a vu de onze pieds de long, qui pesaient de trois à quatre cents livres. Une grande variété de fruits sauvages y croissent également.

Les principaux quadrupèdes sont le renne, le cerf rouge, le cerf à queue noire, l'ours noir, le brun et le gris (ce dernier est très féroce); le loup, la panthère, le chat-tigre, le chat sauvage, la marmotte, la loutre de terre, le rat musqué, le rat des bois, et la loutre de mer, qui fournit la fourrure la plus précieuse de toutes. On tue quelquefois des ours blancs au nord de la Columbia, mais ils y sont rares.

La santé de M. Cox était depuis long-temps languissante, il se décida à retourner par terre au Canada. Le 16 avril 1817, il partit du fort Saint-Georges, et remonta le fleuve. La troupe se composait de quatre-vingt-six personnes. Le 28 mai, les voyageurs arrivèrent à la *rivière Canot*, après avoir perdu six hommes, noyés par le chavirement d'un bateau. Cette rivière est située par 52°7'9" latitude nord. Les eaux étaient tellement

gonflées par la fonte des neiges, qu'elle avait l'aspect d'un lac immense, et qu'on ne pouvait reconnaître les endroits où elle était quelquefois guéable.

Rien de plus triste que l'aspect du pays : on n'y apercevait aucune trace d'êtres humains. Au nord s'élevaient, à une immense hauteur, des rangées de montagnes couvertes de cèdres et de pins énormes, tandis que le sud présentait des rochers perpendiculaires et gigantesques, couverts de mousse, d'où se précipitaient, à certaines distances, des cascades de sept à huit cents pieds, qui venaient bouillonner dans le torrent qui roulait au-dessous. Les voyageurs traversèrent la rivière à un endroit nommé la *Grande-Traverse*, à cause de sa largeur. Il était assez dangereux de tenter ce passage ; mais ils avancèrent tous en ligne, les plus faibles soutenus par les plus forts, chacun tenant son voisin fortement serré par la main. Cette disposition était fort sage ; car, pendant le passage, plusieurs perdirent pied, et auraient probablement péri sans le secours de ceux qui les soutenaient. Après s'être séché et avoir déjeuné, on campa assez près de la *Grande-Côte*, qui est la principale montagne à franchir, quand on vient de la Columbia. Sa base est couverte de cèdres et de pins d'une grandeur énorme ; mais, à mesure qu'on s'élève, leur taille diminue, et, au haut de la montagne, ils sont presque nains. En quatre heures et demie, on arriva à cet endroit. De là jusqu'au sommet il fallut traverser un vaste désert de neige, en envoyant des hommes en avant, pour se frayer un chemin : c'était une scène de désolation aussi sauvage que terrible. Parfois le bruit continuel des cascades était étouffé par le roulement sourd des avalanches, qui, détachées de leurs lits de glace, finissaient par une terrible explosion, qu'on aurait plutôt attribuée à des milliers de poudre éclatant dans les airs qu'à la simple chute d'une masse de neiges.

Le 2 juin, ils arrivèrent à la rivière *Rocky Mountain*, qu'ils traversèrent en radeau, non sans courir de grands dangers. La rivière Athabasca, qu'ils rencontrèrent après celle-ci, fut également traversée en radeau. Sa largeur était de quatre cents mètres à l'endroit du passage. En parlant des animaux qu'on

rencontre dans les Montagnes Rocheuses, l'auteur rapporte ce que les *Crees*, tribu qui habite les rives de l'Athabasca, lui dirent de certains animaux qui fréquentaient jadis ces montagues. Selon ces sauvages, ces animaux étaient d'une taille si prodigieuse, qu'aucun quadrupède connu n'en approcherait. Ils vivaient d'abord dans les plaines, à une grande distance dans l'est; mais ils furent chassés par les Indiens dans les montagnes. Ils détruisaient tous les animaux, et si leur agilité avait été égale à leur force, ils n'auraient probablement pas laissé un seul Indien vivant ». Peut-être ces Indiens faisaient-ils allusion au *mammouth* dont différens restes ont été trouvés, à plusieurs époques, dans quelques parties de l'Amérique (1).

La hauteur des Montagnes Rocheuses varie considérablement. M. Cox assure qu'il s'y est élevé à onze mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Le 10 juin, les voyageurs remontèrent la rivière de *la Biche*, et le 12, ils arrivèrent au lac qui porte ce nom. Le 25, on campa à une petite rivière nommée *la Plonge;* le 26, on entra dans un des principaux bras de la rivière du *Castor*, et l'on s'arrêta à l'*île à la Chasse*. Bientôt on vit flotter un drapeau sur le fort de la compagnie du Nord-ouest qui se trouve dans cet endroit, et la *chanson à l'aviron* fut entonnée par tous les Canadiens à-la-fois. Les voyageurs se remirent en route le 29, entrèrent dans l'*English-River*, passèrent de nombreux lacs et rapides, arrivèrent à Cumberland-House, à la rivière *Saskachowaine*, et le 15 juillet au lac *Winepec*. Enfin, après un voyage de plus de cinq mois, depuis leur départ de chez les sauvages, et des fatigues de toute espèce, ils atteignirent Montréal.

L'ouvrage de M. Cox se termine par une lettre qui lui est adressée de l'intérieur, en date du mois de juillet 1829. On y verra que les affaires de la compagnie n'y prospéraient pas.

(1) Il existe au muséum de Philadelphie un squelette entier de *mammouth*, dont une côte seulement est en bois. Entre ses jambes est placé un grand squelette d'éléphant qui ne le touche pas, et à un de ses pieds est une souris.

« Le nombre de personnes tuées l'hiver dernier est incroyable, surtout dans notre ancien département de Columbia.

« Le bâtiment de la compagnie, après un assez court passage, s'est perdu sur la barre, et son équipage entier, composé de trente-six personnes a été massacré par les *Clatsops*.

« Votre ami O. . . pendant qu'il était à la chasse, a été attaqué par les *Pieds-noirs*, et quatre de ses hommes ont été tués.

« Deux compagnies américaines, commandées par MM. Smith et Tulloch, ont été entièrement détruites; une grande quantité de marchandises est tombée dans les mains des sauvages. Ces malheurs réunis ont prodigieusement affaibli notre influence sur les Indiens, et ils sont devenus beaucoup plus hardis et entreprenans. Nous craignons que l'hiver prochain ne nous amène de nouveaux désastres.

EUGÈNE NEY.

HONESTUS.

Vers la fin du dernier siècle, dans ce moment de décomposition sociale, où toute la morale se refaisait en France, parce qu'il n'y avait plus de morale,—singulière époque d'hésitation et de doute où l'on ne doutait de rien,—alors il se passa dans l'esprit de la nation d'étranges choses; on remit en question le bien et le mal, la vertu et le vice; on se demanda si le luxe était une nécessité, et s'il y avait, en effet, au fond des choses des distinctions sociales. Il y avait partout en France, dans les écoles, dans les salons, dans les camps, à la ville, à la cour, en province, des rhéteurs préparés à tout soutenir; surtout c'était une rage de perfection qui a perdu le peuple français. On perfectionnait la charrue et la soupe économique, on perfectionnait la matière et l'âme, on enseignait aux petits garçons l'art de penser, et aux petites filles l'art de faire des enfans d'esprit. On bouleversait cette pauvre nature sens-dessus-dessous, on l'agitait de fond en comble, on la perçait jusqu'à la craie, jusqu'à l'eau; on s'élevait dans l'air, on vivait dans l'eau, on ajoutait un sixième sens aux cinq sens que nous avons déjà. Il y avait des faiseurs de paix perpétuelle, des faiseurs d'anguilles vivantes avec de la farine, des faiseurs de canards mangeant et digé-

rant, des faiseurs de bonheur universel. Dans ce temps-là, on vendait au coin des rues des bouteilles d'encre inépuisables, et des projets de coffres forts toujours pleins. En un mot, c'était le règne le plus absolu des ergoteurs, des enthousiastes, des dupes, des imbécilles, des gens d'esprit et des charlatans.

Ce fut à cette époque, et au plus fort de ces étranges disputes, qu'un jeune homme d'un esprit faux, mais d'un cœur honnête, vint en France du fond de la Suède, pour se faire initier au profond mystère du génie français. Le monde entier s'occupait alors de la France, et prenait au sérieux ses rêveries les plus folles. Notre jeune étranger, à peine eut-il touché ce sol mouvant de rêveries fantasques, de projets insensés, de poésies matérialistes, dernières occupations d'un peuple qui se meurt, qu'il fut pris tout-à-coup d'un vertige moral impossible à définir. Dans cet immense ramas de sophismes et de paradoxes qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle, il fit un choix dès l'abord; il comprit que s'il n'appelait pas l'analyse à son secours, il allait se perdre et se noyer sans retour dans cet océan de systèmes. Il choisit donc un système, comme on choisit un cheval dans l'écurie d'une poste aux chevaux; il prit un système à tous crins, bien hennissant, la tête droite, les naseaux enflammés, un système hongre; cependant, comme cela est du devoir de tous les systèmes, qui heureusement n'engendrent pas; son système sellé et bridé, il monta dessus, et voilà notre jeune homme, hardi cavalier, qui pique des deux et qui s'en va, bride abattue, dans le champ nébuleux des vérités et des certitudes de son temps.

Il avait une étrange et charmante manie, il en voulait aux vices comme l'abbé de Saint-Pierre en voulait à la guerre; son système à lui, c'était la vertu perpétuelle et simpiternelle, la vertu toute pure et sans mélange, ridée, sévère, brutale et brusque; la vertu stoïque, grand rêve réalisé trop souvent par le poignard. Ainsi aimant la vertu, notre jeune étranger recherchait le vice, il se plaisait à le voir, à le sentir, à le toucher, à vivre, à boire, à dormir, à aimer avec lui. Il donnait par vertu dans tous les désordres, c'était la vertu qui avait relâché sa cein-

ture, la vertu qui l'unissait au vice. Bizarre jeune homme! au milieu d'une orgie, il se levait au plus fort de l'ivresse, il déclamait contre le vin et contre les emportemens de l'orgie, il faisait rougir ses jeunes compagnons de leur raison perdue au fond d'une coupe. A cette boutade éloquente, les jeunes convives effrayés ôtaient de leur tête la couronne de lière, ils soufflaient sur le punch enflammé, et chacun se retirait chez soi, vaincu par l'éloquence du jeune comte suédois.

Un autre jour, le philosophe se trouvait attaché à une table de jeu; l'or éclatant sur le tapis vert ruisselait à travers le rateau. Il s'abandonnait tout entier à l'enivrement, à la couleur, au léger cliquetis de l'or. Le hasard tournait aveuglément au milieu de tous ces joueurs, distribuant à son gré ses faveurs funestes ou ses leçons sévères. Tout-à-coup au plus fort de l'enivrement, de l'ennui et du jeu, sous une pluie d'or, à l'instant même où la roue de fortune va tourner, se jouant de la boule d'ivoire comme de l'âme des joueurs, le noble Suédois déclamait contre le jeu et contre ses emportemens funestes, et contre ses joies sévères, et contre ses pertes délirantes. A cette voix passionée, le jeu s'arrêtait, les rateaux restaient suspendus, la roulette était immobile, et les joueurs attendaient que Gustave fût parti pour exposer de nouveau sur un chiffre leur fortune, leur âme, leur vie, leur femme. Gustave, sorti du tripot, bondissait de joie dans la rue, se croyant un véritable héros.

Un autre jour, il était attendu dans une petite maison du faubourg; la maison était noire et sombre au-dehors, elle était éclairée et joyeuse au-dedans. Au-dedans, le mystère attentif, le luxe élégant, la table blanche et bien dressée, le vin clair et vieux, la bougie parfumée, le boudoir aux tentures roses, et dans ce boudoir une jeune femme qui attendait Gustave, car c'était un philosophe jeune et beau, au frais sourire, à la vaste poitrine, à la voix douce et bien accentuée, au noble cœur; car c'était une philosophie riante et peu sévère en apparence. Il entra donc dans le boudoir, et aux pieds de cette jeune femme souriante et blanche, et la lèvre tendue, et la tête penchée sur un sein qui bat, et la main effilée qui repose sur son genou, Gustave s'assit

mollement, il la regarda comme un jeune homme de dix-huit ans regarde une femme de vingt-deux; il lui prit la main, et cette main lui fut abandonnée; il lui parla tout bas, et plus bas il parlait, plus sa parole était comprise. Tout-à-coup, quand sa bouche allait toucher cette joue si fraîche, quand son bras allait enlacer cette taille si frêle, quand la dernière bougie était prête à s'éteindre, et le dernier rideau de soie prêt à tomber, Gustave se souvient qu'il est philosophe, il échappe au sopha complaisant, il rejette cette main charmante. Il parle de vices et de vertus à cette jeune femme qui tout-à-l'heure lui parlait d'amour; puis il s'enfuit, se croyant un héros de vertu. Imbécille! Quant à elle, elle fut frappée d'un si grand étonnement, qu'elle oublia de tendre la main pour retenir par son manteau cet autre Joseph.

On conçoit que cette guerre absurde faite au vice et à tout propos, et en tout lieu, dut fatiguer étrangement notre jeune homme. Il était haletant dans cette lutte sans but, dont lui seul était le vaincu; à chaque nouvelle transaction qu'il passait avec le vice, il se trouvait que c'était lui qui était la dupe; ses passions n'étaient réfrénées que pour l'amusement des autres, et malgré tous ses efforts, le vice allait son train, s'inquiétant peu de toutes ses clameurs.

Un soir que Gustave, fatigué de morale, s'était établi à la porte de l'Opéra par une grande affluence de peuple qui attendait patiemment l'ouverture des bureaux, une aventure lui arriva, qui le corrigea pour toujours de sa manie, et qui lui fit estimer le vice à sa juste valeur. Afin d'être tout prêt à prendre son billet quand le moment serait venu, Gustave tira un écu de sa poche; cet écu échappa à sa main par un mouvement de la foule, et vainement il se mit à le chercher dans la rue, quand un mendiant, qui se tenait sur une borne, tendant son chapeau aux passans, ayant vu l'écu, le ramassa et le tendit à Gustave, après l'avoir essuyé avec soin sur les manches de son habit. La figure de cet homme était si douce, son attitude était si humble, il y avait tant de résignation dans toute sa personne, que Gustave en fut touché. — Gardez cet écu, brave

homme, lui dit-il. — Mais, monsieur, disait le mendiant, c'est beaucoup trop pour un si petit service. — Gardez cet écu, reprenait Gustave; » et se confondant dans la foule, Gustave disparut échappant à-la-fois à la reconnaissance du mendiant, et à la nécessité de prendre un billet à la porte de l'Opéra, car Gustave n'était pas riche, et cet écu était le seul dont il pouvait disposer pour ses plaisirs de la soirée.

Il allait donc dans la ville, marchant à grands pas, heureux de sa bonne action, regrettant peu l'Opéra et sa musique bruyante, jetant un regard de profonde pitié sur les filles de joie qu'il trouvait en son chemin, plus philosophe, plus sage, et plus ennemi du vice et plus près du vice que jamais.

Arrivé à sa maison, dans un quartier fort éloigné, —une de ces vieilles rues en pierres de taille, qui sont tout muraille, il frappa à sa porte; le portier dormait, la porte ne s'ouvrit pas. Gustave frappa à plusieurs reprises, à coups redoublés, il appela, il se mit en colère, rien n'y fit; la porte était devant lui, muette, inexorable, morte; il s'assit sur un banc de pierre, et les jambes croisées il attendit. Il était là depuis dix minutes, obsédé de mille pensées étranges, et se demandant pourquoi sa maison était ainsi muette et sourde, quand à l'extrémité de la rue, il vit arriver au grand galop une voiture traînée par deux chevaux; la voiture s'arrêta lourdement à ses pieds. Un grand laquais tout poudré, l'épée au côté, l'air insolent et les bas noirs, s'élança à la portière de l'élégante voiture; il ouvrit la portière, et Gustave ne fut pas peu étonné en voyant descendre de l'intérieur le même mendiant auquel il avait donné son écu. Cet homme était en guenilles comme il l'avait vu d'abord; ses reins étaient ceints d'une corde, il portait sur son dos une besace à moitié pleine, il avait des sabots pour chaussure, et un vieux feutre de forme espagnole, véritable chapeau de comédie, couvrait à grand'peine sa tête chargée de vigoureux et épais cheveux gris. Il s'appuya en descendant sur l'épaule de son laquais avec la morgue insolente d'un grand seigneur; il fit signe à sa voiture de s'éloigner de quelques pas; puis s'asseyant sans façon à côté du jeune homme: —Vous voilà bien isolé et bien triste; la soirée vous pa-

raît longue et fade, j'en suis sûr, et sur ce banc de pierre si froid, sous ce ciel pommelé, contre les murs suintans de cette maison qu'on prendrait pour une tombe, vous devez regretter bien fort, jeune homme, l'écu tout neuf que vous m'avez donné; les banquettes de l'Opéra et la danse lascive de la Guimard. — Je ne regrette qu'une chose, dit Gustave, c'est d'avoir donné mon écu à un plus riche que moi, et d'être venu à pied jusqu'à ma demeure, moi gentilhomme, pendant que mon effronté mendiant m'éclabousse avec son carrosse! Il faut que vous soyez un habile mendiant, monsieur, en vérité!

— Mais, mon gentilhomme, dit le mendiant, il est vrai que je mendie en habile. C'est une science, voyez-vous, aussi difficile que celle du gouvernement; jugez de la difficulté de recevoir par la difficulté de donner. Il faut tout un long cours d'études pour savoir tenir son chapeau de manière à n'avoir pas l'air de demander la bourse ou la vie, et puis il faut une grande force d'âme pour cela, jeune homme; tendre la main à des misérables sans pitié, prendre l'argent d'un débauché ou d'un joueur, accepter les secours d'une fille vénale qui jette dans votre escarcelle le prix d'un regard ou d'une moitié de baiser; flatter l'orgueil et la bassesse, saluer l'adultère d'une voix flatteuse, aller toujours tête nue et casser son organe jusqu'à ce qu'il reste plaintif pour le reste de la vie, plisser son front chaque soir en mettant son bonnet de nuit, pour qu'il imite les rides de la vieillesse, mâcher des herbes vénéneuses pour s'en faire un cancer factice, être vil par spéculation, tout recevoir, tout prendre, tout manger, et caresser jusqu'au chien de la maison qui vous mord! trouves-tu donc à présent que mon carrosse soit trop payé, et le gentilhomme à pied ose-t-il bien être jaloux du mendiant qui a des chevaux?

— Gustave dit au mendiant: —Tu parles bien, vieillard, tu es sage, je te pardonne ta voiture, et je ne regrette plus mon petit écu. Reprenez donc votre carrosse, monsieur; — l'Opéra va bientôt finir, mendiant;—vous ne serez pas arrivé à temps, messire, — et tu perdras peut-être vingt-quatre sous à cela, gueux que tu es!

Le vieillard se levant dit à Gustave : — Faisons mieux, ou-

blions ce petit écu qui nous sépare, vous et moi, comme un abîme; tenez, je ne vous le rends pas, et je ne le garde pas, je le jette. En même temps d'un bras vigoureux, il lançait la pièce de monnaie dans une mansarde au sixième étage. La pièce alla droit au but; elle tomba sur le grabat d'un pauvre poète qu'elle réveilla, et qui rêvait qu'il avait faim.

Quand la pièce eut jeté son dernier son :—A présent nous sommes égaux, dit le mendiant, vous avez des habits, et moi des haillons, cela est vrai; mais vous êtes à pied et j'ai une voiture, cela se compense. Passons donc la nuit ensemble comme deux jeunes amis dont la porte est fermée, et qui veulent oublier les heures en attendant le jour; aussi bien, je vous le dis en confidence, mon ami, vous frapperiez à votre porte jusqu'à demain et vous appelleriez à votre secours Francœur et tous les violons de l'Opéra, que ce serait peine perdue : votre porte ne s'ouvrirait pas.

Gustave reprit :—Mon cher ami, je veux bien te suivre, mais où diable veux-tu me mener?

— Oh! dit l'autre, là-bas, dans la ville, loin de ta maison maussade et de ton fastidieux quartier. Nous allons dans le séjour des plaisirs et du luxe, du vin et des femmes, des boudoirs et des grasses tavernes, dans le séjour des hommes. Viens avec moi, enfant!

— Mon père, dit Gustave, je veux bien être votre ami pour une heure encore, mais par la lune blafarde qui vous éclaire! et par la lame du roi Christine! je ne consentirai jamais à mettre mon blason sous ta besace; ainsi donc ne m'appelle pas ton fils, mon noble père, et même si tu le veux bien, nous abaisserons les stores de ta voiture, crainte d'accident.

Le vieillard ne répondit rien, ils montèrent en voiture, le jeune homme le premier et à la place d'honneur; et la voiture, qui était arrivée au grand galop, repartit au petit pas.

En chemin, ils eurent une conversation philosophique sur le vice et la vertu, Gustave ne parlait jamais que de cela. Le vieillard laissa parler Gustave tant qu'il voulut. Seulement il hochait la tête de temps à autre : — Hum! hum! disait-il, le

vice n'est pas toujours une mauvaise chose.... Hum! hum! le vice a son bon côté.... Hum! hum! les plus honnêtes gens sont tombés dans le vice, jeune homme, et vous-même qui êtes si honnête, si bien né et si jeune, et dont l'aumône est si facile, vous-même.... Eh! que diriez-vous, si vous deveniez tout-à-coup ivrogne, meurtrier, parricide et voleur? Je ne parle que de cela, car pour les crimes d'amour, ce ne sont pas des crimes.

Gustave, entendant parler ainsi le vieillard, leva les épaules et se mit à chanter d'un air goguenard : *Triste raison, j'abjure ton empire.*

Ainsi parlant et chantant, ils arrivèrent à une porte qui s'ouvrit toute grande devant eux; la voiture entra dans une cour sablée et silencieuse. — « Il me semble, dit le vieillard, que j'ai un meilleur portier que le vôtre, monsieur. » La voiture s'ouvrit de nouveau. Un escalier de pierre se présenta, les deux amis montèrent; ils traversèrent un vestibule, une grande chambre tendue en noyer, un petit cabinet en mosaïque déjà plus élégant, puis enfin ils s'arrêtèrent dans un petit salon de bonne humeur; la flamme dansait en pétillant dans le foyer, les meubles reluisaient avec un air de bonhomie tout-à-fait satisfaisant; onze heures sonnaient quand ils entrèrent dans ce lieu.

— Mon jeune ami, dit le vieillard, je vous assure que votre bonne volonté pour moi me rend très heureux dans cet instant. Cette heure de la nuit que vous voulez bien m'accorder m'est précieuse et chère, je veux donc que vous la passiez d'une manière agréable et décente, puisque vous êtes un homme de vertu. Il est bien vrai qu'un peu de vice assaisonne agréablement la vie, mais vous avez ôté le vice de la vôtre, et nous serons bien forcés de nous en passer pour ce soir, puisque ainsi vous l'avez résolu.

Le jeune homme laissa dire le vieillard, il accepta toutes ses prévenances d'un air passablement dédaigneux. Il s'étendit fort à son aise dans un large fauteuil. Il s'approcha du feu, et s'établit en maître à la meilleure place; puis, il regardait de côté et d'autre, les magots de la cheminée, les peintures du plafond, la dorure des corniches, et derrière lui les tableaux rouge et bleu

qui souriaient d'une manière fade, à la façon des Wanloó et des Boucher.

Ce dix-huitième siècle est un siècle bizarre jusque dans son ameublement : il affecte les petites moulures, les petites facettes, les contorsions de toutes sortes; il procède par zigzag, il est doré, il est faux, il est mesquin, il est riche, il est coquet et bon enfant. Cette chambre était ainsi faite, et puis il y avait un écho qui répétait les battemens de l'horloge. Le jeune homme trouvait tout cela fort bien; mais décidé à ne pas s'amuser, il jouissait en secret de l'embarras de son hôte et de tous ses efforts pour le divertir.

Son hôte, vieillard empressé, avait changé de costume; il s'était revêtu d'une longue robe très blanche, il avait remplacé son feutre usé par un bonnet de soie chamarré; il avait préparé la table en silence; sur cette table, il plaça des fleurs, puis à côté de ces fleurs, un petit plat en argent brun avec son couvercle; à côté de ce vase, il plaça un verre taillé à facettes, et il fit signe au jeune homme de s'approcher de la table.

— Oh! oh! dit le jeune homme; mon maître, il me semble que voilà bien de la vertu; je n'aime pas le vin, il est vrai, mais pardieu! j'aime encore moins les tulipes et les roses. N'aurez-vous donc pas autre chose à me donner ce soir, mon bon hôte?

Le vieillard, sans répondre, alla chercher dans un vieux meuble un poignard oriental. C'était une lame brillante comme un miroir et qui jetait le froid dans les veines, rien qu'à la regarder.

— Oh! oh! dit Gustave, voilà certainement le couteau qu'il me fallait pour découper tes tulipes, bon vieillard.

Le vieillard, sans répondre, sortit de l'appartement; puis il rentra tenant dans ses deux mains et sous ses deux bras quatre longues et vieilles bouteilles cachetées avec soin, et toutes chargées de toiles d'araignées séculaires, comme il convient à un vin généreux conservé depuis long-temps. — « Oh! oh! dit Gustave, voilà! soyez le bien-venu, ma tête grise! c'est donc avec cela que vous voulez arroser mes tulipes! à la bonne heure, trinquons! Mais que voulez-vous que nous fassions de ces quatre bouteilles? — Mon hôte, dit le mendiant d'une voix douce,

si ces bouteilles ne vous suffisent pas, j'en ai d'autres dans ma cave. C'est un vin généreux, et dont la barbe est aussi blanche que la vôtre est noire. Donc, faites-lui fête comme il vous fait fête à vous, et pardonnez-moi de n'avoir pas autre chose à vous donner; mais j'ai été pris à l'improviste, et je n'ai que cela. » Disant ces mots, il montrait le bouquet de fleurs et le plat mystérieux.

Gustave tendit son verre et il but; le vin était bon. Gustave tendit encore son verre, et il but; le vieillard, bon compagnon, lui versait le vin à longs flots. — Voilà qui va bien, disait Gustave, puis il tendait encore son verre; à la fin, à la troisième bouteille : — « N'as-tu donc à me donner à manger que ces fleurs, dit-il, voilà un vin qui pousse à l'appétit. — Découvrez ce plat, dit le vieillard, et si la chose vous plaît, mangez-en. Seulement je vous avertis que pour entamer cette denrée, il faut avoir le poignet fort, et que ce ne sera pas trop du damas que voilà. »

Gustave, poussé par le vin et par cette faim factice que donne le vin quand on n'y est pas habitué, souleva le couvercle du plat brun avec la pointe du poignard, et il vit au milieu du plat quelque chose qui ressemblait à un fromage. — « Diable, dit-il, du laitage et des fleurs! nous tombons dans la pastorale, mon hôte.... Allons! allons! ma bonne lame! c'est ici le cas de faire ton devoir! » En même temps il frappait le fromage avec son sabre. Le fromage jeta un éclair. — « Tu m'as servi là un fromage électrique, vieillard! » — Alors, comme un enfant, moitié riant, moitié colère, il frappa sur le fromage à coups redoublés. C'était un diamant brut, tout recouvert d'une couche terreuse, qui n'attendait plus que l'art de l'ouvrier pour jeter un vif éclat. Avec son poignard, Gustave débarrassait la pierre précieuse de tout l'alliage qui l'entourait. A chaque instant c'était un nouvel éclat, c'étaient de nouveaux feux; le diamant frappé, par l'acier, se dépouillait de son enveloppe terrestre; Gustave fasciné, hors de lui, frappait et buvait tour-à-tour.

Alors il se passa dans l'âme du jeune homme une de ces luttes terribles qui brisent le cœur dans la poitrine. Etrange effet de

la passion! Gustave, tout-à-l'heure si calme, hôte moqueur de son hôte empressé, à peine a-t-il taillé ce diamant, lapidaire improvisé, que voilà son œil qui flambloie, sa poitrine qui se soulève; tout son être se contracte sous le poids du desir. Oh! la passion! la passion! Quand elle est vraie et puissante, elle se fait jour à travers tous les pores, elle fait taire toutes les intelligences, elle soumet toutes les volontés! Le diamant était là qui étincelait de mille feux: c'était une flamme compacte, azur et or, et bleu de ciel. On la voyait grandir: c'était le premier éclat qu'il jetait, pauvre diamant enfermé dans un roc stérile et terne depuis le commencement du monde, — et devant ce trésor, ce jeune homme simple et bon, — rêveur enthousiaste, — poète dans l'âme, mais fasciné, fasciné à en mourir! — Et puis, dans ce crâne noir qui bouillonne, la vieille et sainte liqueur, qui dépose dans les veines son âme vineuse enterrée depuis des siècles; — et puis l'ivresse, la joie, la surprise, l'ambition! Oh! ce diamant tout seul sur cette table, — et à côté de ce diamant, pour le garder, un vieillard faible et à moitié endormi, — et dans les mains du jeune homme, ce poignard de l'Orient, cette force habile qui perce et qui tue! — Quelque chose de plus fort qu'un sceptre! Gustave, pauvre Gustave! Il était haletant, perdu, muet, mort, dans cette horrible contemplation.

Il voulut faire encore acte d'intelligence. L'intelligence lui manqua. Il voulut détruire son idole: il frappa le diamant avec le fer; mais, cette fois, devenue diamant tout-à-fait, la pierre repoussa le fer. Le diamant était arrivé à son état le plus pur: il s'était élevé au rang de toutes les forces qui existent par elle-même: il était; rien ne pouvait rien contre lui. Pauvre faible enfant, qui croit briser un diamant avec un poignard! — Se voyant repoussé, et voyant son fer émoussé, le jeune homme pâlit, et grinça des dents.

Il se leva. — Vieillard, dit-il, donne-moi ton diamant!

— Mon diamant! dit le vieillard, que veux-tu! C'est mon bien, c'est ma vie, c'est mon sang! Je vous l'ai montré, pour vous faire honneur, mon hôte! comme on fait entendre un son dans l'air, — comme on dit à sa jeune femme, ou à sa fille, enfant

de seize ans :— Prenez place à côté de notre hôte, et servez-le! —comme on dit à ses valets : — Préparez la plus belle de mes chambres, le plus doux de mes oreillers, et obéissez à notre hôte! — Ainsi, mon ami, vous, mon hôte, je vous ai montré ce que j'avais de plus beau et de plus cher, mon diamant. Je n'ai ni femme jolie à vous montrer, moi vieillard, ni jolie enfant à faire asseoir auprès de vous, ni domestique nombreux, ni musiciens aux voix sonores, ni parfums exquis. J'ai mon vin et mon diamant, des vins qui se boivent à longs traits, un diamant dont les reflets vont jaillir jusqu'au fond de l'âme, plus un poignard qui tranche. Eh bien ! je vous ai versé mon vin à longs flots; je vous ai prêté mon poignard nu, hors de sa gaîne; je vous ai montré mon diamant tout nu; je vous ai fait jouir de tout mon présent, de tout mon passé, de tout moi-même. J'ai fait les honneurs de ma maison comme pas un hôte ne le fait dans ce monde à son hôte. Soyez juge de cela, monsieur! Et à présent que je vous ai montré ma femme et ma fille, imprudent que je suis, vous voulez m'enlever ma femme et ma fille, et les faire vôtres par la prostitution ou par le viol! et à présent que vous avez bu mon vin, vous voulez vous emporter avec mon vin, vous voulez m'égorger avec mon poignard! Oh! non pas, non pas, jeune homme; j'en atteste vos dix-huit ans de philosophie et de vertu; non, tu ne dépouilleras pas le vieillard; non, tu n'abuseras pas de la lame effilée; non, tu ne seras pas si cruel et si injuste. O pitié! pitié! respecte mon diamant, mon seul bien. — Disant cela, le vieillard était à genoux devant le jeune homme, disant toujours en sanglotant : O pitié! pitié!

Gustave dit : *buvons*. Il tendit son verre, et il le vida tout d'un trait. — La quatrième bouteille fut vidée encore, — mais le diamant était toujours là, brillant comme l'étoile dans le ciel nébuleux.

Toujours il était là, cet astre de deuxième ciel, qui lançait sa flamme dans le cœur du jeune homme : l'ivresse débordait à pleins bords; le diamant étincelait à pleine âme. — Gustave se retourna vers le vieillard. — Décidément, dit-il, tu ne veux pas me le donner?

— Tu ne l'auras qu'avec ma vie ! dit le vieillard.

— Encore une fois, mendiant, ton diamant!

Le vieillard :

—Mendiant! oh! c'est alors que je serais mendiant et misérable, si je te donnais ma fortune, ma seule supériorité sociale, mon orgueil, mon nom, mon écusson qui brille sous mes guenilles, la liste de mes ancêtres qui se fait jour à travers mes haillons, mon univers à moi, mon voyage en Italie, mon ciel napolitain, mon prince, mon amour; n'en parlons plus, prends mon sang, frappe, et puis tu dépouilleras à ton aise le mendiant.

Disant cela, il découvrit sa poitrine vaste, noire et sonore. Le cœur battait vivement, caché sous un mince gilet de peau.

Gustave leva son poignard avec le plus grand sang-froid, car il était ivre.

Le vieillard alors changea tout-à-coup de visage. Il prit l'habit et la voix, et le geste, et le regard, et le tendre sourire que Gustave avait toujours connus à son père. C'était le même visage, les mêmes cheveux blancs, la même majesté. — Gustave, mon fils! mon fils! Gustave, dit-il, frappe donc ton père!

Gustave frappa!

Le vieillard tombe en gémissant, son sang coule, le poignard reste cloué à la terre; la terre tremble! Le diamant se couvre d'un voile comme les pierres précieuses qui pâlissent à l'approche du poison. A ce sang, à ce cri plaintif, à ces pleurs, à cette voix, à ces traits,—le diamant évanoui,—Gustave recule d'horreur! Il vient de se reconnaître assassin. Tout-à-coup le vin s'en va de sa tête, le desir de son cœur; il veut laver sa main tachée de sang, le sang reste à sa main. Il pleure, il sanglote, il s'accuse, il accuse le ciel et la terre, il s'arrache les cheveux, il veut mourir! A l'instant où il va se percer le sein, le vieillard, reprenant sa première forme, se relève, sa blessure se ferme, le sang s'en va, et le mendiant d'une voix douce :

— N'accuse donc pas les hommes, ô mon fils, et quand la voix d'un vieillard frappera ton oreille, ne te prends pas à chanter une frivole chanson d'amour. O mon fils! dépose ton orgueil! sois humble et doux. Ne déclame pas contre le vice et les

vicieux! Je te le disais bien, toi si honnête et si bon, te voilà devenu d'un seul coup assassin, parricide et voleur!

Gustave, hors de lui, se jeta aux genoux du magicien, car j'imagine que c'en était un.—O mon père, dit-il, oh! quel peur vous m'avez faite, mon père! Oui assassin, oui parricide, oui voleur! Moi gentilhomme! C'est la faute du vice, mon père! Et il pleurait ce bon jeune homme! Il pleurait, poussant du pied les bouteilles vides. Le vieillard se prit à le consoler.

— Console toi, Gustave, tu es honnête et bon. Tu as soulagé ma misère, ce soir, en me sacrifiant un plaisir innocent, je suis resté ton obligé. Regarde, ma blessure n'est pas mortelle. Vois mon sein, il est fermé; mon cœur bat plus calme que le tien. Minuit va venir. Profite donc de cette heure et de la lune nouvelle pour me demander une grâce que je ne te puis refuser! Parle!

—Je ne veux rien, dit Gustave, que votre pardon, mon père!

— Veux-tu mon diamant? dit le vieillard.

—Ton diamant! dit Gustave reculant d'horreur! Non, non! La fortune souille, le pouvoir souille, tout cela vous souille jusqu'à l'os, et je sais combien il en coûte pour se laver les mains. Je ne veux rien pour moi!

— Et ne veux-tu rien pour les autres? dit Honestus.

Gustave réfléchit profondément.—Il est une chose que je veux pour les autres et pour moi, dit-il.

—Laquelle? reprit Honestus déjà inquiet.

Ecoute ceci, reprit Gustave. Ecoute!—Que le vice disparaisse du monde; que le crime abandonne la terre.—Que le règne de la vertu arrive enfin. Tu l'as dis, tu ne peux pas me refuser. Obéis donc! je le veux.

Le vieillard poussa un soupir.

— Répète ton vœu à haute voix, dit-il.

Gustave répéta son vœu à haute voix.

En même temps, on entendit sortir de dessous terre un atroce et ridicule ricanement. On eût dit le ricanement d'un bourgeois

parvenu ou d'un huissier retiré; un ricanement méchant et bête, encore plus méchant que bête.

— Qui rit ainsi? demanda Gustave.

— C'est l'esprit des ténèbres, reprit le vieillard. Il rit toujours ainsi aux vœux absurdes des mortels. Son rire n'a jamais été si gros qu'aujourd'hui, en entendant ton vœu. — Rétracte-le, ce vœu fatal! rétracte-le, il en est temps encore, mon fils! Tu ne l'as pas encore prononcé une troisième fois!

— Vieillard, dit Gustave, tu ne m'as donc pas entendu? C'est l'abolition du vice que je demande; c'est la disparition complète des erreurs; c'est le règne de la vertu et des sages! Souffle donc sur le vice, et qu'il disparaisse de la terre! Et après cela que je meure au milieu des sages et des vertueux que j'aurai faits!

Et il répéta à haute voix sa troisième abjuration.

Le gros ricanement se fit entendre de plus belle; le vieillard leva les yeux au ciel, les yeux remplis de larmes. Puis il s'écria avec un soupir de douleur et de regret : — Soit fait comme tu le veux, mon fils!

Il prit Gustave par la main. Ils sortirent à pied dans la rue. Le ciel était pur, l'air embaumé, les étoiles scintillaient dans le ciel, la nature dormait mollement accroupie dans l'ombre et dans les fleurs. — Hélas! dit le vieillard, dites adieu à cette belle nuit. La nuit, c'est le péché du jour; la nuit, c'est le vice du soleil; la nuit, c'est un instant de repos et de paresse pour l'astre du jour. Plus de péché sur la terre, plus de nuit pour la terre, plus de repos pour le soleil, plus d'ombre le soir. Que tes rayons soient tendus sans relâche sur nos têtes, soleil! Que le soir ne ferme plus ton palais de cristal et ne détale plus tes chevaux! — Ainsi parlait le vieillard. Le jeune homme, croyant que son compagnon se livrait à une boutade poétique sans conséquence, le laissait dire et se frottait les mains tout joyeux.

Au détour d'une rue, ils rencontrèrent une échelle attachée à une fenêtre, et à cette échelle des hommes qui grimpaient mystérieusement.

— Qu'est-ce que cela? demanda Gustave.

— Ce sont de malheureux voleurs, reprit le mendiant, que votre loi contre le vice a surpris après leur vol. Soumis à la vertu, qui est à présent la seule maîtresse de ce monde, ils viennent rapporter ce qu'ils ont dérobé cette nuit; trop heureux que le maître de la maison ne les prenne pas en flagrant délit de restitution, car la bonne action leur coûterait cher.

Gustave pensait avec bonheur à la joie du maître de la maison quand il retrouverait à son lever les objets enlevés chez lui. Le mendiant comprit l'idée de Gustave.

— Oui, dit-il; mais cet homme volé est le commandant de la maréchaussée, il a une femme et des enfans à nourrir, tout ce monde ne vit que des voleurs, et le pauvre homme sera bien désagréablement surpris demain, quand il ne trouvera plus un seul voleur à arrêter.

—Qu'importe cela? pensait Gustave; la vertu de tout un peuple est-elle achetée trop cher au prix du bonheur d'un homme de maréchaussée? Pensant cela, ils poursuivirent leur chemin.

Sur leur passage, une porte s'ouvrit. D'une maison décriée s'enfuyaient plusieurs filles à demi nues. Leurs équivoques amans s'enfuyaient épouvantés de leur désordre. Bon! dit Gustave, voilà, j'espère un très grand avantage de la vertu!

— Hélas! dit le bon homme, en détruisant le vice de quelques femmes, M. Gustave, vous ôtez tous ses avantages à la vertu. Toutes les femmes vertueuses vont tomber désormais dans le découragement et l'apathie. Leur vertu leur sera lourde et pesante comme une nécessité.

Malheureuses femmes! vous ôtez la sanction nécessaire à leur propre estime! Il fallait à toute force cette fange au coin des rues, pour que la femme fût heureuse et fière de sa robe sans tache; il fallait ce vice à la voix rauque et chargé de musc, pour que la femme honnête fût heureuse de la douce joie et du calme de son cœur; il fallait ces misérables femmes et leurs amans pris de vin, hideux rebut de la débauche, pour faire comprendre au père de famille toute l'étendue de son bonheur. Imprudent Gustave! en ôtant le vice à ces femmes et à ces hommes, vous avez désenchanté leur vie, vous avez ôté son but à la vertu,

vous avez brisé les liens les plus sacrés et les plus chers. Cette triste maison abattue, Gustave! c'est tout comme si vous aviez brisé l'autel nuptial. — Mais ces profonds raisonnemens dépassaient Gustave, et il ne les comprenait pas.

A une fenêtre ils s'arrêtèrent. Un spectacle étrange vint frapper leurs regards. Une femme pâle, belle et jeune, se tenait agenouillée au berceau de son enfant. Le lit était défait et brisé. Dans un coin de l'appartement, se tenait un jeune homme pâle et beau! Cet homme et cette femme dans la nuit, près d'un enfant, près de ce lit brisé et défait, dans une position toute passionnée, étaient dans une attitude froide et inerte. Ils avaient été surpris sans transition par cette vertu subite qui venait tout-à-coup de tomber dans le monde. Fléau subit, inconcevable fléau, qui ôtait toutes ses grâces aux larmes, toutes ses douceurs aux remords; vertu qui desséchait l'âme, qui la surprenait plus qu'elle ne la saisissait, qui laissait les yeux secs et rouges! — Que font là cet homme et cette femme, demanda Gustave au vieillard?

Le vieillard répondit : — « Cet homme et cette femme étaient tout à l'heure deux amans, ils s'aimaient avec la passion la plus tendre, le jeune homme a séduit à grand'peine la femme de son ami, ils ont été surpris cette nuit par la vertu que nous avons jetée dans le monde; leur repentir a devancé leur crime; à présent la mère demande pardon à son enfant des torts dont elle s'est rendue coupable envers son père; le séducteur s'éloigne de la belle pécheresse; tout est dérangé dans ces deux existences si bien arrangées pour la passion et pour le drame; à présent, grâce à la vertu que tu leur as donnée, le jeune homme mourra d'ennui, cette femme mourra d'ennui, le mari de cette femme mourra d'ennui; l'enfant restera orphelin. Ce ménage pour vivre, heureux, avait besoin de jalousie, de colère, d'amour, de duel. Méchant jeune homme qui leur a enlevé tout cela! »

Ils continuèrent à marcher dans la ville, ils arrivèrent à une grande place, chargée de grands arbres; des hommes se précipitaient par milliers hors de toutes les maisons; c'était un débordement à faire peur, des figures hâves, des corps grossiers, des mains rudes, beaucoup d'yeux louches; population à part, ef-

farée, hontense du jour : on eût dit, à les voir, autant de loups chassés de leurs repaires qui arrivent dans la ville par l'hiver. Pour s'opposer à cette foule qui s'entassait, tous les soldats de la ville accouraient, fantassins et cavaliers, canons et tambours, enseignes déployées, mèches allumées. On chargeait les fusils, les canons, pour tenir cette foule en respect.—D'où vient donc tout ce peuple hideux à voir? dit Gustave, et pourquoi quitte-t-il ses demeures à présent? — Vous voyez, dit le vieillard, la nation des joueurs, des filous, des hommes de débauche, des espions, des gens de lettres mourant de faim, que la vertu vient de chasser de leurs occupations et de leurs demeures ténébreuses. Notre vertu est tombée sur la tête de ces gens-là, comme un seau d'eau glacée sur la tête d'un fou; elle les a enrhumés étrangement. Regardez-les, Gustave; sont-ce donc là des corps et des visages faits pour la vertu? Ce sont des âmes de boue naturellement, et naturellement aussi ils ont des corps penchés vers la terre comme ceux de la brute. Ce sont des appétits gloutons et des ventres insatiables. La vertu que vous leur avez jetée, comme on donne un soufflet à un menteur, elle les fait rougir au grand jour, bien plus que ne les ferait rougir une tache ou un trou à leur habit. Oh! oui, c'est un grand malheur d'avoir tiré de leurs cloaques tous les insectes qui se cachaient dans le limon. Croyez-moi, Gustave, il faut laisser le cloporte dans sa fange, et le voleur dans sa maison de jeu. Il faut laisser l'araignée dans sa toile, et la fille de joie à sa fenêtre. Il faut laisser chanter le hibou sur sa charogne et le poète dans son grenier. N'agitons jamais la fange des villes; voyez ce que va devenir tout ce peuple de filous honnêtes gens. La ville en a peur, les voyant tous réunis; elle n'a pas assez de soldats pour les contenir.

Cependant le jour venait de se lever, et le silence de la nuit, si touchant dans la nuit, si effrayant dans le jour, se prolongeait encore. Aucune voiture ne parcourait les rues, on n'entendait ni les cris du paysan matinal, ni le marteau du forgeron; les marchés étaient déserts. — « Pourquoi tout ce silence? dit le jeune homme au vieillard. — A présent qu'ils sont tous vertueux, à présent qu'ils n'ont plus de faux désirs, les hommes

dorment en paix et se reposent, ils n'ont plus besoin de s'agiter. »

A la porte des boulangeries et de tous les marchands de comestibles, les plus riches s'agitaient, tendaient leurs mains chargées d'or, et demandaient un morceau de pain. Mais tout le pain de la journée avait été distribué gratuitement aux pauvres par la vertu des boulangers. Ainsi les riches mouraient de faim, parce que les bouchers et les rotisseurs étaient entrés subitement dans la vertu.

A un certain carrefour, sur les bords de la rivière, des malheureux venaient mourir de faim. C'étaient des espions, des recors, des gendarmes, des danseuses, des huissiers, des procureurs, des soldats et autres gens de métiers équivoques, qui, par vertu, ne voulaient pas continuer leur métier.

Au palais du roi, on ne voyait plus de gardes, le monarque ne craignait plus personne, et personne ne le craignait. Les courtisans se fuyaient comme on fuit la peste. Chacun dans le palais se dénonçait lui-même. — J'ai volé le peuple, disait l'un; j'ai fait couler le sang innocent, disait l'autre; j'ai dépouillé l'orphelin, disait un troisième ; j'ai rempli les cachots et les bastilles, disait le ministre. Tous les hommes de cette cour s'accusaient de s'être vendus, et les femmes aussi. C'était horrible à voir, horrible à entendre. Le roi effrayé voulait abdiquer sa couronne ; mais par vertu personne ne voulait l'accepter, et il était forcé de rester roi.

Enfin, enfin, tout ce peuple démasqué, toute cette foule sans physionomie, toutes ces vertus vagabondes, aussi communes que le pavé des chemins, tout cela végétait, monotone, hideux, malsain, ennuyé, ne songeant plus à la terre, attendant la mort et le ciel.

Le jeune homme à l'aspect de ce troupeau de moutons, qui tous obéissaient à la même impulsion, fut saisi de terreur. — « Oh! mon Dieu, dit-il, quel mal j'ai fait au monde en lui ôtant le vice et le crime! — En lui ôtant le vice et le crime, reprit le vieillard, vous avez tué le monde, vous l'avez privé de sa principale condition d'existence, vous lui avez enlevé toutes ses nuances

de morale, vous avez privé la vertu de sa propre estime en la rendant plus commune que le sable des rivières. Changez tous les cailloux en or, et l'or n'aura plus de prix. Oh! mon fils, il fallait cette triste expérience pour vous apprendre qu'il n'y a rien de plus dangereux parmi les hommes qu'une vertu universelle. Il en est de la vertu comme de la vérité. Il faut jeter les vérités une à une dans le monde; ouvrir la main pour les répandre brusquement, c'est un crime. La vérité est trop grande, brûle et ne brille pas. »

Le jeune homme, sans réponse, alla s'agenouiller à la porte d'un temple désert, car depuis que les hommes étaient vertueux, ils ne priaient plus les dieux.

—Oh! mon Dieu, dit Gustave, en joignant les deux mains; mon Dieu, retirez toute cette vertu de la terre. Rendez aux hommes le vice qui les unit les uns aux autres; rendez-leur le crime, qui les rend vigilans et leur fait aimer les lois. Mon Dieu, faites que les hommes soient encore et toujours voleurs, méchans, assassins, espions, gens de lettres, blasphémateurs, impies; que les femmes soient toujours coquettes et fausses, et vénales, et danseuses!

La prière monta aux pieds de l'éternel.

Tout reprit son ordre accoutumé dans le monde. Le vice rendit à la société le mouvement et le charme que la vertu lui avait enlevés. Quant au vieillard, il jeta sur le jeune homme un regard satisfait : —C'est bien, mon fils, lui dit-il, te voilà revenu à temps d'un paradoxe fatal; te voilà convaincu par toi-même, que tout est bien dans le monde, et que d'en enlever le moindre des péchés capitaux, le plus léger de tous, la gourmandise, par exemple, ce serait en déranger la savante harmonie. —Adieu, Gustave, à présent que vous êtes indulgent pour le vice, rien ne manque à votre vertu. Cependant, jeune homme, je veux que vous emportiez un souvenir de moi : vous avez refusé mon diamant tout-à-l'heure, et vous avez eu raison; prenez ces trois fleurs, ce lis, cette violette et cette tulipe diaprée : le lis est l'emblème de l'innocenee, la violette vous avertira d'être

humble et modeste, la tulipe représente la santé. Tant que la tulipe fleurira, les deux autres fleurs seront florissantes: la santé est un vase qui renferme toutes les autres vertus.

Ainsi parla le vieillard, il embrassa Gustave, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

Depuis ce temps, Gustave est devenu un si grand philosophe, qu'il a été nommé membre correspondant des académies de Dijon, de Lyon et de Nancy.

JULES JANIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1832.

Enfin voici Paris en convalescence. La terreur s'en est allée. La grande ville respire et reprend confiance. Chacun retourne insensiblement à ses habitudes, à ses plaisirs. Nos dames de la Chaussée-d'Antin ont bien fait d'abord quelques façons avant de se décider à sortir de leurs boudoirs; mais à travers les vitres des croisées fermées le ciel était si bleu, le soleil si brillant! Tout cet air, en dépit de la peste semblait si pur et si parfumé! Quel bonheur il y aurait à se promener un peu par ce beau temps! Et puis le journal donnait du courage. Le chiffre officiel du bulletin sanitaire devenait chaque jour plus rassurant. Alors on s'est roulé de la tête aux pieds dans de la flanelle rose, et le sachet de camphre à la ceinture, le flacon de sel sous le nez, bref, aussi bien anti-cholérisé que possible, on s'est risqué bravement. On est venu d'abord seulement sur le boulevard; puis, on s'est enhardi davantage, on a poussé jusqu'aux Tuileries, et Dieu sait que d'exclamations, que de joie, quand on a revu là les lilas en fleurs, les tilleuls et les maronniers couverts de feuilles! Des feuilles, des feuilles partout! Des feuilles fraîches et pudiques, jusque sur les statues nouvelles! Cloîtré comme on l'avait été, confiné près du feu pendant ce long mois d'avril,

quelle agréable surprise c'était de trouver ainsi le printemps tout éclos!

A vrai dire, nous renaissons seulement avec lui. Les communications et les visites recommencent entre les deux rives de la Seine. Je sais telle jeune comtesse du faubourg Saint-Honoré, femme assurément la plus vive et la plus spirituelle du monde, mais chez laquelle on n'avait certes pas soupçonné jusqu'ici beaucoup de force d'âme, et qui n'a cependant pas craint, depuis les premiers jours de mai, de se faire conduire au faubourg Saint-Germain, les glaces de sa voiture baissées. Ces exemples de courage deviennent plus fréquens chaque jour. On revoit les riches équipages se croiser sur le Pont-Royal. Dans les salons reparaissent aussi ceux de leurs habitués que n'a point emmenés la poste, ce qui ne veut pas dire cependant que les *routs* soient encore à Paris, en ce moment, bien nombreux.

Quant aux théâtres, ils semblent avoir plus de peine encore à se repeupler. Il est vrai que pour rappeler la foule, ils ne se sont guères mis en frais de nouveautés. Le Théâtre-Français surtout, fier sans doute d'être sans rival depuis la chute de l'Odéon, paraît vouloir se borner à cette gloire et se complaire dans sa solitude. Après avoir essayé du *Duelliste*, comédie de mœurs qui rappelle le meilleur temps de M. Casimir Bonjour, il s'en tient à *Louis XI*, et laisse le drame consciencieux de M. Casimir Delavigne poursuivre imperturbablement son succès dans le désert.

L'Opéra seul n'a pas souffert qu'on abandonnât le chemin de sa caisse. Ce théâtre semble s'être au contraire attribué, dans les derniers temps, le monopole du public et des recettes. Au défaut de la Sylphide, qui s'est envolée vers Londres, un puissant magicien s'est chargé de convoquer tout Paris au théâtre de M. Véron.

Vous comprenez de reste que je veux parler de Paganini : c'est vraiment un être merveilleux que Paganini; ce n'est point un homme qui joue du violon. Il semble que ce soit un violon qui joue d'un homme. Assurément il y a toute une âme dans cet instrument : celle de l'artiste, dès qu'il le touche, y passe du

moins tout entière. Voyez en effet comme ils se mêlent et se confondent l'un et l'autre; voyez comme ce violon s'enfonce profondément sous le menton qui l'étreint, comme il s'emboîte dans cette poitrine osseuse, comme il presse ce cœur, qui lui doit communiquer tous ses battemens! Voyez ces yeux d'aigle que leur fixité rend presque louches à ce moment, suivre avec anxiété le travail et le mouvement de ces doigts dont l'agilité est telle que, dans leurs rapides évolutions, on les perd de vue, ainsi que les cordes durant leur vibration. Ecoutez alors, et ne vous étonnez pas qu'un archet puisse tirer de ce double instrument, tout à-la-fois homme et violon, ces cris de douleur ou de joie qui vous remuent si profondément, cette voix déchirante, cette voix de femme qui pleure et vous fait pleurer vous-même. Il ne faut pas croire néanmoins que toutes les âmes soient impressionnables, au point de se laisser ainsi maîtriser par celle de Paganini et de souffrir avec lui de ses souffrances. C'est dans un concert surtout qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais la tournure bizarre du célèbre violoniste, ses manières d'une gaucheté si noble et si gracieuse, et les difficultés les plus saillantes de son jeu (difficultés d'ailleurs le moindre de ses mérites), en voilà plus qu'il ne faut déjà pour étonner prodigieusement la foule, et satisfaire amplement tout le monde. Ainsi, qu'il vienne à pincer les cordes de son violon de la main gauche, en même temps qu'il promène sur elles l'archet de la main droite, la salle entière va se récrier et se pâmer. A l'un des derniers concerts de l'artiste génois, un gros monsieur, placé près de moi, ne fit autre chose que rire aux larmes, en le regardant, et répéter joyeusement: « Oh! qu'il a l'air romantique ». Ce n'était là que l'expression d'une admiration naïve, mais peu éclairée. Ceux qui lisent le journal n'ignorent plus que Paganini n'est point romantique, mais bien fantastique, et crient au foyer tout haut : « C'est vraiment un homme d'Hoffman, un conseiller Crespel ». Un autre petit monsieur, que j'entendais pérorer derrière moi, aurait voulu causer avec Paganini, pour savoir s'il a de l'esprit. — Quelle ingénieuse curiosité!

A Paris d'ailleurs il s'est passé bien peu d'évènemens qui méritent d'être rappelés.

Un étudiant en droit et une toute jeune fille se sont asphyxiés la semaine dernière. Nous ne ferions pas mention de ce double suicide, qu'un amour malheureux avait seul causé, comme bien l'on pense, s'il ne se présentait accompagné d'une circonstance fort touchante, et des plus rares en pareil cas : ces deux pauvres enfans n'avaient voulu rien autre chose que mourir ensemble. Dans ce suprême moment, l'amant avait respecté sa maîtresse. Mais on est entré dans leur chambre comme ils allaient expirer. La jeune fille est morte. On a, dit-on, conservé la vie au jeune homme. Voilà vraiment de l'humanité bien entendue !

Deux autres jeunes gens sont tombés à la place Vendôme, le 4 mai, sous les épées des sergens de ville. Je veux bien que cette fois ces derniers n'aient agi qu'à leur corps défendant. On ne peut néanmoins se dispenser de l'observer, ces messieurs les sergens mettent trop volontiers flamberge au vent, et c'est quelque chose de bien rigoureux qu'une police ainsi faite d'estoc et de taille. N'y avait-il pas moyen d'ailleurs d'éviter ce jour-là l'effusion du sang ? Aucun trouble sérieux n'avait compromis la tranquillité publique. Quelques rassemblemens inoffensifs s'étaient formés autour de la colonne. On avait jeté des fleurs au pied de ce cénotaphe d'un grand homme, le jour anniversaire de sa fête. Y avait-il donc tant de danger dans ce silencieux et reconnaissant souvenir, dans cet hommage religieux du peuple, surtout lorsque se répandait déjà le bruit que le fils de Napoléon était mourant ?

Au surplus, ce n'était vraiment là qu'un enfantillage. Aujourd'hui l'émeute véritable se déplace. Elle change de nature et de terrain. C'est dans les départemens qu'elle se prépare et s'exécute maintenant avec le plus d'ensemble. Après la révolte des ouvriers de Lyon, après les troubles de Grenoble, voici que Marseille vient de nous donner à son tour un échantillon de son savoir-faire. Mais ce sont les carlistes seuls qui se sont chargés cette fois de diriger les choses. Las à la fin de ne venir jamais qu'à la suite dans les conspirations habituelles, ils ont voulu nous en fabriquer une

toute de leur façon. Ce devait être quelque chose de neuf et de décisif. Ces messieurs s'étaient piqués d'honneur. Ils y avaient mis de l'amour-propre. « Vous savez, disaient-ils, si nous entendons la guerre civile, regardez la Vendée! Cela traîne cependant en longueur; nous sommes pressés, il faut en finir, voyez-vous. Nous avions compté sur l'Europe, mais l'Europe s'est laissée prendre au filet des protocoles; ne comptons donc que sur nous; faisons nos affaires nous-mêmes. » Là-dessus, le signal donné, l'on s'est mis à l'œuvre. La grande contre-révolution commençait à Marseille le 30 avril avec le jour. Un ci-devant colonel avait repris son uniforme, un ci-devant procureur du roi sa robe. Ces deux messieurs, en tête-à-tête, s'étant constitués d'abord gouvernement provisoire et en même temps assemblée primaire, avaient déjà proclamé Henri V à l'unanimité. Déjà, grâce au crépuscule, ils avaient arboré ce drapeau blanc, qui devait s'envoler du clocher de Saint-Laurent sur les tours de Notre-Dame. Tout allait bien jusque-là. Mais voici qu'un diable de lieutenant s'avise de résister au gouvernement provisoire qui voulait l'arrêter, et de l'arrêter lui-même. Aussitôt le rappel est battu. L'on jette le drapeau blanc dans la rue, puis le gouvernement provisoire et l'assemblée primaire en prison. A huit heures du matin tout était fini.

Ce n'était, il faut le dire, qu'un médiocre succès. On avait espéré mieux. Toute la Provence, tout le midi devaient se lever, et donnant la main à la Vendée, venir danser une immense ronde autour de Paris, en chantant vive Henri V. Madame la duchesse de Berry, qui se plaît fort au bal, avait été priée comme bien l'on pense. Il faut au surplus lui rendre justice. A l'occasion le courage ne lui eût pas, je crois, manqué. Ce qui reste de sève et de vigueur dans la branche aînée est d'habitude absorbé par ses rameaux féminins. Notre aventureuse princesse suivait donc depuis plusieurs jours la côte de la Provence, dans un fort joli bateau à vapeur, tout élégant et tout doré, et certes elle eût volontiers pris terre, si se faire eût pu. Une autre duchesse, grande d'Espagne, se tenait sur le pont regardant vers la côte, avec une longue vue. — « Duchesse, lui criait tristement

la princesse du fond du bateau, duchesse, n'apercevez-vous point de drapeau blanc? » — « Hélas! madame, répondait tristement la grande d'Espagne, je n'aperçois que des drapeaux tricolores. » — « Duchesse, reprenait lamentablement la princesse, ne voyez-vous point venir de nos amis? » — « Hélas! madame, reprenait lamentablement la grande d'Espagne, je ne vois venir que de la garde nationale. » Et ce mélancolique colloque se répétait tout le jour, si bien qu'à force de louvoyer et d'observer, le joli bateau à vapeur avait usé tout son charbon. Il fallait donc absolument, pour en refaire provision, aborder quelque part, fût-ce en pays révolutionnaire. Mais voyez la fatalité. Tandis que *le Carlo-Alberto* s'occupe à réparer pacifiquement à la Ciotat sa chaudière, survient un bâtiment de l'état, *le Sphynx*, qui vous le remorque sans façon et l'emmène en Corse avec tout son équipage. Là-dessus vous croyez bonnement la princesse prisonnière. Simples que vous êtes! Une princesse est bien trop fine pour se laisser prendre. Maintenant que vous voici arrivés à Ajaccio, voyez un peu votre capture. Au lieu d'une princesse, vous n'avez qu'une femme de trente-cinq ans en bonnet de nuit. Madame a disparu dans la vapeur de son bateau. Aussi bien a-t-elle eu grandement raison de s'évanouir ainsi, car pour lui faire faire pénitence, on allait la renvoyer sans miséricorde à ses parens d'Holyrood, ce qu'elle n'eût trouvé, j'imagine, que très peu divertissant.

Mais cette tentative aventureuse et son appendice, la conspiration de Marseille, ne sont pas les seuls essais poétiques que nous ait fournis la Provence durant cette dernière quinzaine. Celui que M. Polydore Bounin vient de nous expédier aussi de Marseille, ne semble pas cependant devoir remuer non plus bien profondément le pays. Il s'agit, il est vrai, cette fois tout simplement d'un recueil de poèmes et de poésies. Cela ne tire pas en général à conséquence. A voir néanmoins ce livre de M. Polydore Bounin, pour peu que vous ayez la vue basse, vous diriez d'abord les *Feuilles d'automne*. C'est en effet un volume in-octavo d'une fort raisonnable grosseur, et qui se trouve chez Renduel, l'éditeur des ouvrages de M. Victor Hugo. Comme les *Feuilles d'automne*,

les poèmes de M. Bounin sont brochés en beau papier jaune-clair. Que si vous les feuilletez, vous trouvez des strophes de rhythmes divers, assez richement rimées, et divisées de distance en distance par des chiffres romains, puis des doubles titres et des épigraphes. Ici s'arrête cependant la ressemblance. M. Bounin est d'ailleurs, selon l'usage, très mécontent de son siècle; il se plaint amèrement du sort qui l'a fait naître en des temps si mauvais, et dans sa fâcheuse humeur, prenant à partie les gouvernemens et la société qui n'en peuvent mais, il va jusqu'à chercher querelle à la Providence, qu'il traite même, à ce qu'il semble, assez cavalièrement. L'exécution typographique de ce volume est au surplus fort remarquable, et fait le plus grand honneur aux presses de MM. Feissat et Demouchy, imprimeurs à Marseille. Voilà sans doute le mérite le plus saillant de ces poésies, qui parfois vraiment ne manquent ni d'harmonie ni d'élégance, mais que sans leur format, confessons-le à notre honte, nous n'aurions pas probablement distinguées parmi tant d'autres essais que recommandent les mêmes qualités, et qui se perdent timidement dans la foule des in-dix-huit, tandis que par son splendide in-octavo, M. Polydore Bounin se place tout d'abord et d'emblée en première ligne.

Ne quittons pas les départemens sans dire un mot de l'accueil qu'y ont reçu quelques-uns de nos députés, soit à leur retour, soit à leur passage. Des ovations de toute sorte ont été faites, Cependant on a compté, dit-on, moins de sérénades que de charivaris. Ce dernier mode de félicitation était, à vrai dire, fort inconvenant. Il ne fallait pas cependant, ce nous semble, prendre sérieusement la chose, ni surtout se fâcher; le meilleur même était de se prêter à la plaisanterie et d'en rire. Nous connaissons un député qui s'est ainsi tiré d'affaire à merveille. Le charivari s'étant venu ranger sous les fenêtres de l'honorable membre, il s'est mis de fort bonne grâce au balcon, et tout étant fini, comme les concertans se retiraient, après les avoir remerciés d'un ton pénétré, il a dit en fermant sa croisée, qu'il goûtait fort ce morceau de musique, mais qu'il eût préféré peut-être le chœur des démons de *Robert-le-Diable*. Si jamais ce dé-

puté devient ministre, et vraiment il le mérite, il entendra, j'imagine, raillerie, et cela ne lui nuira pas.

D'importantes nouvelles nous sont aussi venues du dehors durant cette quinzaine.

Enfin les ratifications retardataires sont arrivées. Nous les tenons toutes maintenant. La collection des protocoles de la conférence se trouve au grand complet. Espérons aussi que ce ne sera point à la veille d'une guerre générale qu'auront été obtenues ces garanties définitives de la paix.

Toutefois, il ne faut point se le dissimuler, l'ajournement du bill de réforme en Angleterre et la dissolution du ministère Grey coïncidant avec la retraite de M. Périer, voilà des événemens dont les résultats sont incalculables, et qui remettent, au moins dès à présent, en question les destinées de toute l'Europe.

Ne terminons pas cette revue sommaire des nouvelles étrangères, sans y enregistrer l'abolition du supplice de la *horca* dans les états de Ferdinand VII. Ce prince vient de leur concéder cette faveur à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine son épouse. Ainsi donc tous les Espagnols deviennent désormais égaux devant la peine de mort. Ainsi donc, encore un privilège perdu pour la noblesse. A elle seule, au-delà des Pyrénées, avaient appartenu jusqu'ici les honneurs du *garrot*. Maintenant un homme sans naissance, un simple vilain jouira du droit d'être étranglé comme un grand d'Espagne de première classe.

JACQUES LEROND.

Histoire de la régence, par Lemontey (1). — Lemontey appartenait au dix-huitième siècle par le caractère satirique et mordant de son esprit, par ses fines et ingénieuses épigrammes, par son habileté à saisir en toute chose et en toute personne le côté ridicule, trop indulgent cependant pour emporter sa colère jusqu'à la satire amère de Juvénal ou de Gilbert, trop paisible et trop amoureux des détails, pour s'élever jusqu'à la comédie d'Aristophane ou de Beaumarchais. Sa conversation et ses écrits réfléchissaient merveilleusement le seul côté de Voltaire qui doive durer, une sorte de philosophie *litté-*

(1) Chez Paulin, place de la Bourse.

raire, qui ne prétend guère à la poésie ou au dogme, ou qui, du moins, ne montre pas grand courage pour y atteindre; mais en même temps, il apportait dans son style une élégance contenue et laborieuse, une savante et solide architecture, une sévérité latine qui a presque disparu de la littérature française depuis la fin du dix-septième siècle, une coquetterie grave et presque antique, dont le souvenir s'efface tous les jours, et qu'il faut aller chercher dans Fénelon et dans Pascal.

En même temps que ses habitudes, sa vie, les sociétés qu'il fréquentait, la direction de ses études, le disposaient à la moquerie, la parole châtiée qu'il s'était imposée comme un devoir, arrêtait souvent l'essor et le développement de sa pensée. Si parfois il lui arrivait d'oser, il ne s'aventurait pas trop avant dans une épigramme, parce qu'il eût craint, en se laissant aller, d'égratigner sur sa route quelques convenances de style, d'effaroucher, par mégarde, quelques pruderies phraséologiques. Dans l'ouvrage spirituel auquel il a dû sa première réputation, dans *Raison et folie*, on peut vérifier très littéralement la plupart de ces remarques. Il n'y a pas une page, si amusante et si gaie qu'elle soit, où l'on ne surprenne ce perpétuel *qui vive*, et pourtant c'est, à tout prendre, une lecture agréable et qui n'est pas sans profit. Mais souvent on y regrette l'abandon et la nonchalance, qui, dans ces sortes de compositions, ont volontiers plus de charme et de portée qu'une plaisanterie finement aiguisée, mais qui manque le but, parce qu'elle n'est pas assez vivement lancée. C'est un esprit habile et pénétrant, mais qui tremble de se compromettre. Napoléon le savait peut-être, lorsqu'en 1808, il lui confia l'histoire des deux derniers règnes. Les archives des affaires étrangères lui furent ouvertes. Il eut à sa disposition plusieurs centaines de volumes manuscrits, jusque-là fermés à la curiosité de l'histoire. Sous la restauration, il fit paraître le prodrome de son livre, l'*Essai sur la monarchie de Louis XIV*. Grâce au documens précieux et inédits où l'auteur avait pu largement puiser, cette introduction naturelle et indispensable au tableau du dix-huitième siècle offrit de nombreux élémens d'intérêt, de discussion et d'enseignement. Pour la première fois, depuis le panégyrique protégé par le nom de Voltaire, le génie et la majesté du grand roi furent analysés, soumis au doute et à l'interpellation. Ce qui passait pour infaillible et sacré reprit, sous la plume de Lemontey, des proportions humaines et intelligibles. Avant lui personne, en racontant tout ce qui s'est fait et voulu en France depuis 1638 jusqu'en 1715, n'avait montré que la centralisation de tous les pouvoirs politiques dans la personne royale, était un commencement de désorganisation sociale, qu'en retirant à la noblesse le droit d'intervention dans les affaires, à la magistrature le droit de remontrance et de conseil, Louis XIV avait fait de la guerre une nécessité, une distraction dont les grands ne pouvaient plus se passer, qu'il obligeait les parlemens à la chicane et à la tracasserie, que pour vouloir tremper trop solidement le métal de son sceptre, il l'avait rendu cassant, et qu'au jour où il le laisserait tomber, la royauté s'en irait en éclats.

Bien que la *Monarchie de Louis XIV*, comme les précédens ouvrages de Lemontey, manque de hardiesse et de portée, cependant ce premier volume

avait soulevé beaucoup de questions neuves, et qui jusque-là n'avaient pas même été posées; avait bouleversé la plupart des utopies qui servaient de lieux communs et presque de monnaie courante. En éclairant d'un jour éclatant l'idole que les historiens avaient encensée, il n'avait pas eu besoin de la renverser : elle était tombée d'elle-même.

Et cette première réaction historique prêtait un admirable secours aux réactions littéraires qui se préparaient dans le même temps. En dessinant avec une rare précision les lignes de l'horizon et des derniers plans, il donnait à la silhouette des acteurs et des artistes qui occupaient la scène, une pureté singulière et très utile à l'intelligence de la littérature comme de la politique. On devait donc naturellement attendre avec impatience l'*Histoire de la régence*, qui malheureusement complétera pour nous la série historique commencée par Lemontey. La mort, qui est venue le surprendre au milieu de ses travaux, ne lui a pas permis d'aller plus loin. Nous n'aurons de lui ni Louis XV ni Louis XVI, et nous devons sincèrement le regretter; car après ces deux prémisses, il aurait conclu; et à supposer même qu'un esprit complaisant et laborieux comme le sien veuille bien mener à fin le monument dont il construit les premières assises, son œuvre court grand risque, ainsi continuée, de manquer d'harmonie et d'unité.

Quoi qu'il arrive, nous devons déclarer que l'*Histoire de la régence* signale, dans la manière de Lemontey, un véritable progrès. Malgré les réserves de tout genre dont il entoure ses révélations, malgré les réticences innombrables à l'aide desquelles il espère déguiser et presque sanctifier ce que son sujet a de délicat et de chatouilleux, son nouveau livre est animé d'un intérêt pressant et volontiers romanesque. Les conspirations et les intrigues de cour, les négociations embrouillées comme une partie d'échecs, qui se croisent et se contrarient en mille sens, avant de se dénouer par un épilogue qui le plus souvent n'est pas la fin de la pièce; les portraits, les anecdotes, il y a là de quoi déborder les huit cents pages de son histoire. Aussi voyez comme il ménage et contient ses paroles! Il ne donne aux faits et aux personnages que la part de détails qui leur appartient légitimement; et pour le cadre qu'il a pris, les figures sont si nombreuses, qu'il ne laissera pas sans le couvrir un seul coin de la toile. Son langage, sans renoncer à sa coquetterie, se trouve parfois forcé à la concision et à la simplicité par la nature même des choses qu'il doit dire.

Seulement avec plus de franchise et de liberté, en ne se contraignant pas, comme il a fait, en n'essayant pas d'assujétir tous les épisodes de cette amusante histoire aux exigences d'un récit *écrit*, dans le sens le plus rigoureusement *littéraire*, et de jeter jusque dans la débauche une sorte de chasteté, il eût trouvé, je m'assure, des couleurs plus tranchées et plus vives, des oppositions plus nettes et plus pittoresques; ainsi fait, son livre eût été moins poli peut-être, mais il aurait eu plus de sève et de vigueur.

Mais si l'on veut pénétrer l'intention philosophique ou politique qui a guidé Lemontey dans les deux premières parties de son travail, et qui sans doute ne

lui eût pas fait défaut avant la fin, il devient assez difficile de la saisir et de la caractériser, à mesure que l'on avance dans la lecture.

Et d'abord il ne paraît pas avoir tenu grand compte des écoles historiques de France et d'Angleterre. Je veux parler des plus récentes. Il n'a pas prétendu au caractère rigoureux, et cependant très littéralement épique d'Augustin Thierry. Il n'a pas voulu divertir à la manière de Froissart et de Monstrelet, ou de M. de Barante, qui les a *modernisés* assez heureusement, ou plutôt qui les a découpés et cousus, et s'est effacé pour réaliser une phrase de Quintilien, qui, sans doute, était bien loin de leur pensée, *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, ce qui n'est rien moins qu'un anathème contre Thucydide et Tacite. Il ne s'est guère soucié de constituer logiquement et *à priori* la nécessité, la fatalité des rôles et des évènemens, comme MM. Thiers, Mignet et Guizot : il n'a pas eu non plus, comme le docteur Lingard, une idée théologique et légitimiste.

Il ne s'est prononcé explicitement, ni pour ni contre la vieille monarchie : il n'a pas non plus encouragé de ses vœux, ni hâté par sa dialectique un nouvel ordre de choses.

Non, Lemontey, suivant la double impulsion, la destinée irrésistible de son esprit, s'est contenté d'appliquer patiemment, avec une merveilleuse érudition, en se résignant, sans regrets ni paresse, au triage éclairé de ses lectures, la méthode voltairienne, à laquelle nous devons un des livres les plus populaires et les plus sensés, mais non pas un des plus savans de notre langue, l'*Essai sur les mœurs*, qui a servi de modèle à David Hume, à Smollett, à Robertson, à Ferguson.

Telle qu'elle est toutefois, l'*Histoire de la régence* est incontestablement un des livres les plus *essentiels* de notre littérature historique, qui ne dispense pas de la lecture des *Mémoires complets de Saint Simon*, mais qui aide à les comprendre, et les redresse parfois sur plusieurs points importans.

D'Egmont (1). Il y a dans ce livre une pensée politique juste et grande, une idée que l'histoire justifie, à quelque heure et chez quelque nation qu'on la prenne et l'étudie, le développement fatal et irrésistible de la liberté, la nécessité inévitable du triomphe lent ou rapide, facile ou douloureux pour les principes que le temps a posés, que les choses ont révélés aux hommes, et qui doivent se réaliser à tout prix.

Or, l'auteur de ce livre qui a fait un roman pour démontrer son idée, ce dont il faut le remercier, n'a pas voulu remonter bien loin dans le passé, dans la crainte sans doute que les analogies d'évènemens et de rôles ne fussent pas assez frappantes, et puis aussi par un besoin naturel d'originalité, d'indépendance, qu'il eût trouvé difficilement à satisfaire par une autre méthode. En plaçant la scène et les personnages à trois ou quatre siècles de distance, il aurait peut-être coudoyé sur sa route quelques entêtés *douteurs*, pour qui la

(1) Chez Fournier, rue de Seine.

vérité la plus vraie n'est jamais assez évidente, qui ne voient pas volontiers dans un passé lointain une leçon pour le présent.

Ayant appelé l'imagination au secours de la raison, contre l'usage ordinaire, ayant cherché une enveloppe vivante et réelle pour une pensée intérieure et longuement méditée, il devait se trouver entraîné, par un penchant involontaire, vers l'histoire moderne, l'histoire que nous pouvons toucher du doigt; il a choisi le 18 brumaire. On sait comment le vainqueur d'Italie sacrifia la liberté à son ambition; comment, après avoir promené ses aigles triomphantes dans toutes les capitales de l'Europe, il expia sur le rocher de Saint-Hélène le crime de Saint-Cloud.

En regard du principe militaire et despotique, l'auteur, quel qu'il soit, puisqu'il a eu la modestie de ne pas révéler son nom, a placé un cœur enthousiaste et pur, un cœur à qui les misères de la vie et les bassesses de la société n'ont pas encore appris le découragement, et qui, au moment même où l'exil le relégue loin de sa terre natale, ne renonce pas à toute espérance; qui, loin d'insulter, comme Brutus, à la réalité de la vertu, garde à l'avenir de la liberté une foi sincère et profonde. Ce héros, c'est d'Egmont.

Saûf quelques légers anachronismes dont l'auteur anonyme s'accuse ingénument, l'histoire est fidèlement retracée. Tous les détails du récit sont écrits avec une sévère conscience. Le style est clair et pur : seulement il manque parfois d'essor et de souffle. Trop souvent la parole concise et sentencieuse du publiciste déguise et masque l'imagination du romancier. La pensée, sous ce vêtement solide et serré, n'a pas toujours ses coudées franches, et doit souvent imposer silence à ses fantaisies; mais, à tout prendre, et tel qu'il est, *d'Egmont* est un livre plein de substance et d'idées, un livre nourri, qui sent, comme les pages de l'orateur grec, la lampe et l'étude. C'est un beau début.

L'Écolier de Cluny (1). Il y a deux parts bien distinctes dans l'*Ecolier de Cluny*, deux parts à la division desquelles, je m'assure, l'auteur n'a guère songé, une érudition superficielle et hâtive, un pastiche insouciant, une mosaïque de vieux et de moderne langage, assez paresseusement composée, à laquelle je renoncerais de grand cœur, puis à côté, une imagination vive, ardente et quelque peu dévergondée, qui prodigue les images et les couleurs, sans prévoir les contrastes et les oppositions, les ombres sourdes, ou les lumières éblouissantes, une fantaisie poétique qui déborde en similitudes, en allusions, en souvenirs de toute sorte, qui mêle et confond tous les élémens de la rêverie et de la discussion, une folle débauche qui dépense aventureusement le meilleur et le plus pur de ses forces sans songer au lendemain. Sous une provision d'archaïsmes assez gloutonnement digérés on démêle une inspiration énergique, une verve abondante et neuve.

Le sujet, qui se trouve indiqué dans quelques lignes de Brantome, n'a pu lui-même être choisi que par un jeune homme assez hardi ou assez aveugle pour

(1) Chez Fournier, 1 vol. in-8.

ne pas reculer devant le périls d'un pareil *thème*. C'est la prostitution et la cruauté de Jeanne de Bourgogne, les sanglantes amours de la tour de Nesle, Messaline insatiable et furieuse s'assurant de la discrétion de ses victimes à l'aide du bourreau, traitant ses époux d'une nuit, comme le giaour de Byron, et les dévouant, pour conquérir l'impunité, à une vengeance mystérieuse et muette.

S'il fallait analyser sévèrement l'*Ecolier de Cluny*, on regretterait sans doute que le livre ne soit pas plus sérieusement exécuté dans toutes ses parties, que l'auteur se contente trop souvent et trop volontiers du premier mot qui arrive sous sa plume, sans chercher à formuler sa pensée plus nettement, avec une précision plus fidèle et plus sévère. Mais après ces chicanes que la critique ne peut s'interdire, auxquelles, d'ailleurs, un travail de quelques jours imposerait silence, il faut reconnaître dans l'*Ecolier de Cluny* un intérêt puissant et bien soutenu, et surtout une qualité trop rare dans ce temps-ci, une spontanéité rapide, et tout-à-fait étrangère au métier.

Mais la plupart de ces remarques n'ont rien à faire avec la spirituelle préface qui précède le livre, et où l'auteur raconte *comment Octave fit un roman*. Ici l'abandon et la négligence, la profusion et la prodigalité que nous blâmions justement dans le récit, sont une grâce et un charme de plus. La vie élégante de Londres, les *Cockneys*, les *Dandies*, les *Blue stockings*, l'anecdote du *Pirithoüs*, la *Marinetta* et *Fanny*, la sotte complaisance du vieil émigré pour les moindres caprices de la *Prima donna*, entremêlés et confondus, un dialogue pétillant et tumultueux, de fines et boudeuses réparties, en voilà plus qu'il ne faut à coup sûr pour excuser la nonchalance et le style soudain et paresseux de l'auteur.

Si M. de Beauvoir écoute nos conseils, à l'avenir, sans renoncer à la vivacité et à la franchise de ses idées, il mettra de côté la *paléographie*, placera ses héros sur un théâtre moderne, châtiera son style, il essaiera de composer lentement, et à ces conditions les livres qui viendront après l'*Ecolier de Cluny* pourront prétendre à la durée, car l'improvisation qui éblouit et domine quelques instans, ne peut jamais prolonger son règne. Voyez Sgricci.

SEXTUS *ou* LE ROMAIN DES MAREMMES, *suivis d'essais détachés sur l'Italie, par madame Hortense Allart de Thérase.* (1)

L'auteur de ce roman a long-temps vécu en Italie et y a beaucoup aimé le séjour de Rome, l'impression majestueuse et sévère des ruines, le profil encore conservé des caractères antiques sous la frivolité des mœurs et l'épicuréisme des sentimens. C'est ce côté toujours noble, toujours héroïque, du type romain que madame Allart a voulu nous représenter dans Sextus, favori d'un cardinal, peut-être son fils, intendant de ses troupeaux dans les Maremmes, et l'un des hommes les plus distingués et les plus inutiles, hélas! de cet illustre pays.

(1) Urbain Canel, rue du Bac, n° 104, Heideloff et compagnie, rue Vivienne, n° 16.

Tant de hautes facultés dissipées tour-à-tour dans un emploi mercenaire et dans d'indignes plaisirs, la confusion de tous les rangs et de toutes les conditions dans le même cercle d'intrigues sensuelles, cette familiarité délicate, ingénieuse encore dans sa licence, où vivent pêle-mêle, en confidens ou en rivaux, cardinal, prince, abbé, intendant, favori : c'était là un fonds de roman tout-à-fait hors des données vulgaires, et duquel, avec une âme sérieuse et tournée à l'histoire, on devait tirer de fortes leçons. C'est ce qu'a fait madame Allart, et cela sans prodiguer les contrastes déclamatoires, sans s'arrêter à chaque instant pour s'étonner et faire remarquer, mais par le simple exposé, trop simple même et trop écourté souvent, de cette société, qu'elle a observée à loisir. L'héroïne du roman, Française de vingt-quatre ans, blonde au visage noble et animé, qui a quelque chose d'élégant, de modeste et de naturel dans toute sa personne, d'un abord parfois sévère, mais qui s'adoucit avec de la grâce et de la cordialité, telle enfin qu'on croit sentir en elle une âme à-la-fois aimable et forte, capable de grandes choses, mais sensible aux petites; Thérèse de Longueville, au milieu des hommages dont elle est l'objet, et auxquels elle reste assez indifférente, ne tarde pas à distinguer Sextus, à le craindre d'abord (car d'anciens chagrins l'ont rendue prudente), puis à desirer de le revoir et de lui plaire. Un sentiment profond de dignité de femme une fois abusée respire dans Thérèse. L'éternelle pensée de ce qu'il y a encore au fond du génie romain, exalte et dévore Sextus. Ces deux êtres choisis sont destinés l'un à l'autre, et, après la lutte première venant de quelque malentendu, ils doivent tout vaincre pour s'unir. Par malheur, dans le roman, tel que l'a écrit l'auteur, la place manque aux développemens. Ces deux personnes idéales et vraiment belles n'ont d'air ni d'espace qui les entoure, et où elles puissent se déployer. Familière dès long-temps avec ces types qu'elle perfectionne en secret et qu'elle aime, la femme distinguée qui a écrit ce livre n'a pas songé qu'il y avait lieu à une composition, et, dans un grand nombre de cas, elle a raconté ce qui les touche de plus important et de plus intime, en peu de mots, avec une sorte de brève négligence, comme on fait à la fin d'une lettre, lorsque le jour baisse ou que le papier manque. Il y a plutôt canevas qu'œuvre. Pourtant il nous semble que, dans ce genre de roman *austère*, comme elle l'appelle, je crois, madame Allart se pourrait créer une véritable originalité; mais il lui faudrait se souvenir que si, dans le genre tendre et aventureux, il est permis, en composant, de laisser courir sa plume, qui va d'elle-même alors aux digressions faciles, aux grâces variées et abondantes, il devient indispensable, en abordant un ordre de sentimens plus contenu et plus réservé, de nourrir son expression et de marquer ses effets. En se rapprochant de l'antique et jusqu'à un certain point de la statuaire, ce genre de roman, un peu froid peut-être, appelle tout le soin de l'artiste, toute sa méditation lente au-dedans, toute sa correction au-dehors. La négligence autrement, environnée de sévérité, n'a rien qui charme et ressemble trop à de la sécheresse. Et puis, dans toute espèce de roman, même le plus élevé, le plus sérieux, le plus digne, n'y a-t-il pas lieu, par instans aussi rares qu'on voudra, mais quelquefois enfin, à s'asseoir, à s'oublier, à s'épanouir? Couleur, abandon, abondance, attendrissement, ne sont-ce pas là des sources délicieuses, qu'il ne faut jamais se fermer? Nous soumettons, sans prétendre les lui appliquer dans toute leur extension, ces remarques à l'auteur éclairé de *Sextus*. *Sextus* est suivi de morceaux sur Rome, sur Naples, sur la Toscane, où l'on retrouve un esprit habitué au commerce et à la tournure des grands historiens, Machiavel et Guichardini, un coup-d'œil moral et observateur.

—

DE L'AVENIR DE L'ART.

I.

DE L'ART EN ALLEMAGNE.

Goëthe mort, c'est le dernier pouvoir en Europe dont nous dirons : Le roi est mort ! vive le roi ! Le siècle a fini, le siècle a commencé. L'art est mort, l'art vient de naître. La cloche de ses funérailles a sonné en même temps son baptême. La légitimité de génie dont se couronne incessamment le genre humain, ne veut point d'interrègne; sitôt qu'elle a mis son mort au tombeau, elle s'en va, on ne sait où, chercher et sacrer dans ses langes l'enfant de l'avenir. Que tous les enfans qui viennent de naître écoutent de loin le glas de cette cloche qui retentit en Allemagne; qu'ils commencent déjà leurs meilleurs rêves; qu'ils se retournent dans leurs lits en disant à leur mère : — Ma mère, ma mère, que me veux-tu? puisque c'est l'heure où la gloire se met en quête de celui d'entre eux qui va lui remplacer son vieillard dans le monde. Que les fleurs dans les bois, que les herbes dans les prés, que les sources dans le sable qu'il avait taries pour emplir sa coupe sans bords, se remplissent de nouveau de leur

1 Juin 1836

éternelle rosée, pour nourrir un autre siècle. Deuil et fête, mort et naissance, rien n'est changé. Sans terreur, sans colère et sans regrets, le royaume de l'art traverse l'ombre de ses morts, et marche avec sérénité à l'encontre de ses destinées et de sa forme nouvelle.

Cette forme, quelle sera-t-elle? Question qui entraîne avec elle cette autre-ci : Quels sont les élémens politiques de l'Europe actuelle que l'art a épuisés? quels sont ceux dont il présage l'avènement? de nos institutions contemporaines, laquelle a assez de durée en soi pour satisfaire à son principe éternel? C'est-à-dire que nous sommes conduits à nous servir de l'art comme d'un truchement divin, pour demander à des sépulcres vides si le cœur leur bat encore, et à des tombeaux de mille ans pourquoi le soleil d'orient ne fait plus résonner, au matin, la pierre du désert.

En quel état Goëthe laisse-t-il le domaine de la poésie et de l'imagination? Autour de lui, dans son pays, il ferme cette époque d'harmonie et de repos qui est à la tête de toutes les littératures. Tant que l'Allemagne resta en observation dans l'Europe, et qu'elle se fit des révolutions qui l'entouraient un amusement pour sa fantaisie; tant que rien de ce qui se passait autour d'elle ne vint à bout de la faire sortir de sa sérénité, l'art, pourvu qu'il fût, de quelque manière qu'il fût, satisfaisait l'état. Comme le pays, dans les questions flagrantes qui se débrouillaient sous ses yeux, ne prenait point encore parti; qu'au contraire il se laissait pousser par le flot de l'histoire, aveuglément, nonchalamment, il ne demandait pas à l'art de s'engager plus que lui, ni d'en faire plus que lui : c'était une religion à part qui avait son infini et son éternité distincte, de qui on n'exigeait rien, si ce n'est de dominer assez le bruit des affaires contemporaines, pour n'avoir rien à démêler avec elles. Étudiez toutes les créations de cette époque de sang, vous les trouverez toutes entourées d'une auréole de paix, comme ces vierges byzantines que j'ai vues, avec leur gloire d'or, sourire en plein air sur les murailles de leur église battue d'une éternelle tempête. Il arrivait précisément le contraire de ce qui s'était passé dans

le monde grec. Les institutions et les passions politiques s'étaient levées et exhaussées là, pour porter plus haut, sur la crête de leurs montagnes de marbre, le prodige de l'art. Ici, l'état disparaissait, s'évanouissait pour laisser l'art se montrer seul, se mouvoir seul, sans rives et sans limites, dans l'univers fait de sa main. Qu'on lise toutes les compositions de ce temps-là, et qu'on dise, si l'on peut, de quel établissement politique elles ont gardé l'empreinte. Monarchie, aristocratie, démocratie, liberté, despotisme, où sommes-nous, que voyons-nous? Le génie d'une race d'hommes qui erre dans l'immensité, sans corps et sans figure, et qui s'en va frapper à chaque point de la voûte du ciel, pour en tirer, sur tous les tons, en haut, en bas, le son de l'éternité. Je suppose que l'histoire qui grondait autour d'elle ait tout-à-coup disparu du souvenir des hommes. La monarchie de France est tombée en un jour sans que personne puisse dire où elle a laissé seulement la poignée de son épée. On ne sait ce que c'est que ce chiffre de 89, ni que ce renom de Mirabeau. La Convention a essuyé mieux que Macbeth sa main avec sa main, et j'ignore même si elle a été jamais. Que sont, de grâce, ces champs de Marengo, de Wagram, de Leipsick, de Waterloo, et que les bergers me disent donc quel si bon engrais ils y ont apporté de leurs cabanes pour que le trèfle y soit si frais, l'aubépine si épaisse, et que l'épi y soit si pesant avant l'été? Des douleurs et des joies qui, pendant ce temps-là, sont échues aux hommes, pas un homme n'en a gardé mémoire. Ce que c'est que la révolution française, je l'ignore complètement, aussi bien que ce que fit l'Europe tant qu'elle dura; et ce nom de Napoléon, ce nom inoui qui s'écrit de lui-même sur toutes les murailles, qui me trouble partout où je passe dans les bruyères des forêts et dans les carrefours des villes, dans le bruit des feuilles et dans les sanglots des flots, personne ne peut me dire ce qu'il est, ni qui l'a porté, ni si quelqu'un l'a en effet porté. Me voilà dans une étrange perplexité et dans une véritable épouvante de ne rien connaître de ce qui me touche de plus près, et de ne pouvoir remonter à la source des mouvemens de haine et de douleur qui s'agitent sans cause apparente comme des ombres sans corps au

fond de ma pensée. Pourtant, dans ce dénuement de témoignages politiques, il me reste quelque chose. Les poètes d'un grand peuple ont assisté à chacune des révolutions que j'ignore. Sans doute, ils auront conservé dans leurs urnes les larmes des peuples que je cherche, ils auront gardé en eux-mêmes l'image de ces temps qui ailleurs sont effacés sans retour, et je vais retrouver dans leurs œuvres ces jours de fête ou de deuil, et ces cris subits que toute une race d'homme a fait entendre, et qui autrement me sont perdus pour toujours.

Dans ce dessein, le premier homme que je rencontre a fait une fois l'épopée de l'esprit allemand. Il a personnifié celui-là à son insu dans les deux personnages de Faust et de Marguerite, les deux génies qui sont éternellement aux prises l'un avec l'autre: dans le génie de son peuple, l'extrême réflexion et l'extrême naïveté, l'excès de l'expérience et l'excès de l'abandon, tout l'héritage de science du genre humain et toute l'ignorante pudeur d'une race nouvelle qui n'a encore été mêlée ni aux rumeurs, ni aux convoitises de l'histoire. Le caractère étrange de cette œuvre qui est le fondement de l'art nouveau, annonce bien que quelque chose d'inoui vient de se passer dans le monde, et que les sociétés se sont formées tout-à-coup sur un type inconnu. Il faut certainement que la baguette des fées ait en un instant ensorcelé le genre humain, pour qu'il se soit réfléchi sous cette forme dans l'épopée contemporaine. Est-ce son bien, est-ce son mal? Est-ce avec joie, avec douleur? Le poète ne s'en inquiète pas; il bâtit sa merveilleuse énigme dans le désert, et à tout le reste de ses œuvres il donne le repos et l'éternelle immobilité d'autant de sphinx qui entourent sa pensée sans l'expliquer, ni l'éclairer. Voilà Goëthe. A côté de lui, n'interrogez ni Wieland, ni Herder. Leur sérénité est plus grande et plus irréfléchie encore; ils ne portent ni l'un, ni l'autre, la trace d'aucune douleur ni d'aucune blessure de leur temps; et je peux croire, si je veux, qu'ils ont écrit dans des jours de repos oriental, là où l'on n'entend, en une vie d'empire, que bruire la feuille d'un palmier, et la brise souffler sous la porte d'une vieille ville du Delta. Au milieu de ces hommes, il en est un pourtant qui sem-

ble avoir recueilli à lui seul le tourment et la fièvre de son époque. Voyez-le, il est possédé comme d'un secret, d'une délirante et inépuisable inquiétude. La rencontre de je ne sais quel abîme a bouleversé et exaspéré son génie. Cet homme est Schiller. Il ne fait rien pour cacher qu'il est battu, en effet, par un orage qui remue la terre sous ses pieds. Mais il est le seul qui se trahisse ainsi. Ses contemporains le lui reprochent amèrement; eux, si calmes et si sereins, ne se font pas faute de lui dire à leurs manières, sous toutes les formes : *Et moi donc, suis-je sur des roses?* Avec cela, la critique des frères Schlégel, héritière de celle de Herder, mais impassible, louangeuse, cérémonieuse, avec plus d'étendue que de profondeur, servait à la pompe de l'art, sans l'instruire nullement de ce qui se passait hors de lui; elle ressemblait, au milieu des compositions de cette époque, à ces conseillers intimes qui escortent magnifiquement le pouvoir en Allemagne, à la condition de ne lui conseiller jamais que sa gracieuse volonté. Dans le même temps (c'était sous la Convention), se réveillait une espèce de ménestrel, qui s'était endormi, ce semble, depuis des siècles, avec son empereur dans le château de Barberousse. Celui-là avait dormi au moins depuis mille ans, tant il était étranger à tout le monde moderne. Ce n'étaient qu'oiseaux merveilleux, chants inouis, chars de fées, cheveux enchantés, oiseaux qui parlaient, poésie plus diaphane et plus insouciante que la demoiselle aux ailes empourprées sur un lac de la forêt Noire. Le voici l'Ariel des poètes, le lutin qui forge, avec son marteau de pygmée, des diamans du ruisseau, des paillettes du sable, des crins du soleil, des clous arrachés aux pieds des chevaux du matin, son cristal de génie, où le monde entier reluit, terre, étoiles, firmament sans enfer, non pas la nature effrayante, immense, indivisible, n'ayant tout entière qu'une voix, mais la nature infinie dans son infinie mobilité, le rayon d'or qui chante, l'aubépine qui parle dans son parfum de mai : c'est Tieck, le conseiller Tieck, le sylphe espiègle qui se joue de lui-même et des autres dans les cent détours de son œuvre, le vrai bouffon de l'univers, l'héritier du cordonnier Hans Sachs et des compagnons de la maîtrise, le seul des poètes de cette

époque qui vive encore, fleur de génie ailée, diaprée, sautillante, toujours voltigeante, insaisissable à la mort, et qui va plonger et promener, sans savoir ce qu'elle fait, ses couleurs d'azur dans le gouffre et la plus profonde nuit de l'infini chrétien. Cette fois, l'art s'est-il assez séquestré de l'humanité contemporaine? Non pas, non pas; poursuivons: il y a au-delà un terme qu'il faut franchir, ces figures sont encore trop réelles et trop chargées de matière. Il faut qu'elles n'aient plus ni corps, ni formes, ni feu, ni lieu; qu'elles ne soient plus ni du présent, ni du passé; puisqu'on ne peut tout-à-fait se défaire de l'univers, et en alléger sa nef, on le changera tant qu'on pourra. Ce sera une autre terre, un autre soleil, une autre lune; ce sera une harmonie fausse, et un mélange de couleur d'une divine folie; vrai rêve de l'esprit créateur, où les mondes, comme des fantômes, croissent et s'allongent dans une infinité vide et enivrée de sa propre liqueur. Et du haut de ce ciel inconnu que le spiritualisme a fait, par cette lueur inconnue, par cette brise inconnue, les anges de Jean-Paul, comme un oiseau fait sa couvée, étendront leurs ailes blanches pour achever de cacher et d'étouffer, sous leurs envergures de vingt coudées, les cris et la détresse de l'univers réel.

Voilà donc une littérature entière dans laquelle ne se retrouve pas un seul écho véritable de la société politique. Depuis l'antiquité jusqu'à elle, je sais bien que l'histoire de l'art n'est qu'un effort continuel pour se débarrasser des liens et des formes de l'état. Mais ce dernier degré d'abstraction ne devait être atteint que par la race germanique. Elle était venue de son côté, en même temps que l'évangile, pour spiritualiser le monde. A chacun de ses âges, sa mission était de perpétuer de différentes manières le miracle de la pensée sans la forme : un paganisme sans victime, une épopée sans merveilleux, un christianisme sans autel, un droit sans code, et un art sans patrie.

Le dernier terme du spiritualisme atteint, rien n'était plus possible qu'une réaction en sens contraire. Cette réaction fut décidée le jour où l'Allemagne, en se jetant dans la mêlée, changea en 1813 et 1814 le droit public de l'Europe. Dès ce

moment, le principe de l'art fut aussi changé chez elle. La grande école dont nous avons parlé plus haut, avait eu le temps d'accomplir tout ce qu'elle avait à faire. Il ne lui restait pas un seul grand monument sur le chantier. Soit qu'elle eût elle-même la conscience que son âge était fini, soit que sa pensée fût en effet à bout, elle s'arrêta, et regarda faire l'avenir; il se trouva alors que son repos, qui avait paru sublime, ne satisfit plus à un patriotisme qui venait tout nouvellement de mesurer sa force. On appela froideur ce que l'on avait appelé sérénité, et indifférence ce qui avait semblé élevation divine. On lui gardait rancune de n'avoir voulu se mêler en rien des affaires de ce monde quand le sol allemand avait tremblé, et de n'avoir pas célébré plus tôt dans l'art l'ère d'affranchissement que l'état lui-même avait été si lent à consommer dans son histoire. C'est une erreur de croire, comme on le fait aujourd'hui, que Goëthe, jusqu'à sa mort, n'a rencontré pour lui qu'un culte aveugle dans son pays. Une opposition retentissante s'était élevée, au contraire, contre sa toute-puissance. C'était un véritable ostracisme que cette critique qui, dans ces derniers temps, se levait chaque matin pour lui dire dans sa langue : *Je suis las de t'entendre appeler le juste*. On ne sait pas assez combien ce génie cosmogonique avait froissé, à la longue, sans le vouloir, d'enthousiasmes sincères, ni combien cette main de bronze avait effeuillé, sans y songer, de vertes couronnes sur son chemin. C'est lui qui a donné à l'Allemagne la connaissance du bien et du mal, et cette science s'est trouvée si amère, qu'à présent son pays lui en fait un reproche. Les caractères passionnés des patriotes étaient décontenancés par cette impartialité d'une ombre. Ce qui reste de puritains de la vieille Allemagne finissaient par s'alarmer à mesure que cette vie merveilleuse déroulait, sous leurs yeux, ses métamorphoses imprévues. C'était tout un siècle qui marchait debout, corps et âme, dans un autre siècle, et qui l'effrayait de sa hauteur. Son impassible puissance causait aux fauteurs de l'école nouvelle le même déplaisir que, chez nous, le persifflage de Voltaire avait inspiré, sous l'empire, aux écoles de Mme de Staël et de M. de Châteaubriand. Autant on s'était

autrefois livré avec candeur à ses expériences, autant maintenant, désabusé et blasé, on prétendait ne pas se laisser dupér par ses pièges. Ce n'était plus le despotisme du génie à son avènement; ce n'était plus le Napoléon de l'art qui fondait de lui-même son droit impérial sur chaque parcelle de la nature, partout où son cheval avait secoué sa crinière. Non! l'avenir, qui mine autour de nous tous les corps politiques, minait aussi ce grand pouvoir; c'était devenu, à présent, un pouvoir muselé dont on se mêlait de juger les caprices, une religion qui avait ses sceptiques et ses réformateurs; moins que cela, une royauté comme toutes les royautés d'à-présent, controversée, niée, honnie, vilipendée, sans que le vieux lion tendît jamais sa griffe. Plutôt que de régner à ce prix, il était temps de mourir, au moins pour en finir de ces éclaboussures qu'un siècle qui commence jette toujours au front du siècle qui s'en va.

L'art s'imposa ainsi le devoir de se faire national; cet horizon vague et sans bornes dans lequel il avait erré jusque-là, il voulut le circonscrire à son climat. Il s'assit désormais, comme un laboureur fatigué, sur la borne des champs de bataille de l'indépendance. C'est alors que l'Allemagne commença à se prendre enfin pour but de ses recherches. L'érudition des frères Grimm alla fouiller son antiquité primitive, dont on n'avait connu, depuis Klopstock, qu'une fausse et théâtrale image. Tout changea. La musique ne fut plus, comme dans Mozart et Haydn, le son divin de tous les lieux, l'harmonie générale et diffuse qui sort du nord et du midi, de l'Italie et de l'Allemagne, l'écho nombreux et sans nom du genre humain dans un sein retentissant, la voix qui vient à-la-fois de la vague sur le Lido de Venise, des rayons du soleil sur un oranger de Naples, des herbes du Colysée, des lèvres des femmes de Salamanque, des guitares de Séville, des citronniers d'Andalousie, et des coquillages du Danube. Ce fut une musique indigène, celle de Wéber, de Beethowen et de Spohr, dont on avait entendu dès l'enfance les rhapsodies errantes le soir à la porte des villes, une mélodie faite à demi de chants populaires, de sou-

pirs pris aux forêts et aux pierres de son pays, aux murs fendus et aux lichens des vieux châteaux du Rhin, aux lierres et aux carrefours de la forêt Noire, aux cornemuses des Tyroliens, aux rames des bateliers de l'Elbe, aux tambourins des Bohémiens; chœur confus, nuageux, enfumé, de toute une race d'hommes qui, après sa semaine, se met à chanter le soir sur son banc en attendant le jour. Il faut en dire autant de la peinture; l'école grecque de Winkelmann et de Goëthe fut abandonnée pour l'ancienne école allemande des peintres du quatorzième siècle. On ne se contenta plus d'aller chercher ses sujets dans l'histoire nationale. Cornelius (1) ne voulut pas seulement continuer, après mille ans, le Banquet des Niebelungen, et refaire le Faust des sorciers du moyen âge; il eut besoin d'une sympathie plus intime avec ces temps héroïques. Pour mieux s'initier à leur génie, il reprit lui-même leurs procédés. Le patriotisme du moyen âge devint une religion qui eut à Munich sa chapelle Sixtine. Epuisé d'idées et perdu dans la forme, l'art moderne se recomposa dans l'atelier du vieil art germanique; on fit une étude toute nouvelle des fresques des cathédrales du nord qui étaient restées oubliées depuis la réforme; on gratta les murs des nefs; on découvrit les tableaux qui tapissaient de symboles de vermillon et d'or ces églises gothiques, que nous sommes accoutumés à nous représenter toujours si nues et si obscures. Ce fut une révélation subite que l'étude de ces fresques, et un monde inconnu où l'on s'engagea. Les conceptions philosophiques de notre époque s'habillèrent, à leur tour, des plis raides et diaphanes des vitraux de Cologne. L'infini se retrancha de mille manières dans le cadre vermoulu des gravures sur bois de Nuremberg. L'idée la plus nouvellement sortie de notre temps se chargeait volontiers du manteau pluvieux d'Holbein, et de ses couleurs séculaires. Pour traverser le camp de la routine, l'avenir se couvrait, comme Clorinde, de l'armure du vieux temps, et cachait sa jeunesse sous le casque et les brassards d'une époque immobile. A mesure qu'au dehors le peuple allemand se livrait davan-

(1) Cornelius. C'est de lui que sont les fameux dessins du *Faust* de Goëthe.

tage aux chances et aux séductions de l'action politique, il faisait un dernier appel dans sa peinture au calme et à la candeur des formes du moyen âge, comme Rome, à mesure qu'elle avait été plus entraînée vers le monde, et qu'il n'y avait plus eu pour elle d'espérance de repos, avait cherché, sous Adrien, à retrouver, au moins dans sa sculpture, la paix des tombeaux de l'Egypte et des dragons de l'Orient.

Sous l'impulsion de cette nouvelle époque, voilà la poésie qui se jette, à son tour, tête baissée dans la mêlée de l'invasion. Elle avait jusque-là vécu si retirée dans ses visions! la voilà soldat comme Jeanne d'Arc en quittant son arbre des fées. Adieu son chaume, adieu ses songes, adieu ses nuits d'été, adieu mon père, adieu ma mère. Allons! allons! la belle vierge, l'avez-vous vue passer? Quand je l'ai rencontrée, elle filait à sa quenouille avec un fuseau d'acier, une cotte d'acier. En avant! en avant! elle portait dans son tablier, pour cadeau à son fiancé, trois balles enchantées, deux pistolets d'argent, et deux bons éperons pour courir les chamois. Hourrah! hourrah! Sa ceinture pendillait dans les plis des drapeaux; elle chantait pour sa noce son chant d'acier dans le fourreau d'acier du long sabre de Koerner. O ciel! ô ciel! j'en mourrai. Garde à vous, mon empereur! jetez bas votre casaque grise et votre petit chapeau. Votre cheval blanc est trop pesant, votre épée de diamant est trop petite. Plus vite, encore plus vite. La voilà, la voyez-vous, tout habillée de fer qui vient au-devant de vous pour la fête sur son cheval qui sue le sang. N'allez pas, mon empereur, vous asseoir jusqu'au soir à son repas de noce.

Ces deux années de 1813 et de 1814 se repaissaient ainsi de chants terribles et enivrés comme elles. Les poètes montèrent à cheval avec la coalition. Il y en eut, comme Iahn, dont la mission officielle fut d'exalter les armées, ce qui rappelait les anciens Bardites(1). Il ne se trouva plus là de calculs de fantaisie,

(1) Iahn a continué ses prédications jusque dans le jardin du Palais-Royal. A son retour en Allemagne, il en a été récompensé par une réclusion perpétuelle dans sa ville natale. Le séjour des universités lui a été surtout interdit

mais une verve poudreuse, effarée, éperdue, qui court plus vite qu'un cheval de bataille, qui, elle aussi, fouille de son pied la vieille glèbe de l'Allemagne, qui vomit le feu de ses naseaux sur l'herbe de Lutzen, qui hennit avec la trompette, qui a la voix argentine d'une baguette de fer dans un fusil de Tyrolien. O le bel art haletant! le noble art écumant, piétinant; que nous veut-il? O les chants d'Arndt, gorgés de poudre! les joyeuses ballades qui flamboient dans la mitraille; les iambes intrépides qui se dressent debout, tout en feu, à la gueule des canons; tout le génie de ces jours-là: les balles enchantées qui sifflent comme des esprits dans l'air; les sabres qui sourient au soleil comme l'écharpe d'une fée du Hartz; les banderolles des lances, les poitrails des chevaux, comme un flot noir du Danube, qui porte sur son dos son cavalier, son panache et ses harnais d'écumes; la rosée terrible du soleil de Leipsick! Qui dira désormais que la réalité manque à cette poésie? Au contraire, elle en est plutôt affolée et enivrée: elle a bu du meilleur de notre sang. C'est un autre vertige. Elle est si bien à la solde des évènemens, qu'elle est elle-même un clairon dans la mêlée. Elle est tout feu, tout sang, tout bruit, tout action, tout héroïsme; et la balle qui frappe Koerner au front, à l'heure où il finit le *Chant du glaive*, achève de donner à l'art, par cet endroit, son baptême de feu.

Uhland est le Béranger de l'Allemagne (1). Quoiqu'il touche encore à l'époque que nous venons de franchir, son inspiration a déjà changé de caractère. Il est venu, lui, le soir de la bataille des géans. Les bruits sont déjà amortis, l'herbe est déjà séchée, l'épée est déjà essuyée, la lutte est déjà achevée. Il apporte sa foi de pélerin pour la prière avant la fin du jour. Naïf et re-

pour jamais. Voyez son livre *de la Nationalité*, traduit par Lortet, ouvrage fort curieux et pas assez connu.

(1) Uhland a publié un volume de poésies lyriques. Depuis la guerre de l'indépendance, il n'a pas cessé de rappeler aux rois du nord leurs promesses libérales, il a saisi l'occasion de chaque évènement politique, pour en composer son chant national. Depuis quelques années, il a quitté la poésie pour la critique, et l'on attend avec impatience de lui une histoire littéraire de l'Allemagne.

cueilli dans sa victoire, c'est l'ange de Novalis au bivouac; c'est la fête de l'affranchissement, joie d'enfant qui se remet à se chauffer à son soleil, à caresser ses fleurs, comme si elles ne souriaient que d'aujourd'hui. Lui aussi fait reverdir sa vieille nature d'Allemagne, comme si elle avait été stérile et muette dans ses plaines de trèfle, tout le temps de la conquête; mais l'originalité de ce poète est plus profonde. L'enivrement de l'orgueil national prend dans son âme l'humilité d'une vieille ballade populaire : il enveloppe les conquêtes du libéralisme moderne sous les airs et la candeur du moyen âge; c'est lui qui donne au génie ombrageux de notre époque la grâce diaphane des vitraux des croisades, et qui brise contre la sainte-alliance la lance d'un sonnet féodal. Qui parle d'un démagogue de 1819? Lui, c'est un vassal de Rudolphe qui chante sa chanson sous le prunier sauvage et sur la tour ruinée de son seigneur. De son fossé suzerain, plus son esprit se penche vers l'avenir, plus ses mains se retiennent par le bord aux lierres et aux herbes gothiques. Il est ainsi en poésie ce que Cornelius est en peinture, et ils représentent tous deux fort bien à leur manière l'état actuel de l'Allemagne, qui cache, elle aussi, des sympathies si nouvelles et une si jeune destinée sous la vieillesse des institutions et des formes politiques.

Une chose remarquable, c'est que la liberté, dans ses goûts les plus populaires, a montré, à son début en Allemagne et au nord, autant de prédilection pour le moyen âge, qu'en France elle lui a montré de répugnance. On était là carlovingien, comme chez nous on était bonapartiste. On portait là, pour signe de ralliement, après la restauration, les boucles des rois chevelus de la première race, comme, chez nous, on ramassait sous la botte de Napoléon la violette du 20 mars. Ce que l'on appelait démagogues au nord, c'était une espèce de sectaires de nationalité féodale, gens de religion et de foi enfantine, vrais pélerins d'armées, bons chrétiens, tout chargés de la ferraille du vieil empire germanique, puritains des anciennes coutumes, toujours chantant, souvent priant, bons prud'hommes qui portaient le poil fauve de Barberousse, et ce qu'ils avaient retrouvé

chemin faisant de la mantille et de l'épée de son siècle écourté. Tout bardés des temps gothiques, ils eussent fait horreur à un *carbonaro* du midi; et pourtant, sous cela, on sentait un instinct profond du pays. Pour se venger en un coup de sa longue défaite depuis la réforme, l'Allemagne était obligée de remonter jusqu'à son moyen âge. C'est là, dans la pompe de son empire écroulé qu'elle s'encourageait au sentiment renaissant de son unité, et que son ambition d'aujourd'hui allait chercher de quoi s'exalter et se rassurer. Elle réveillait, après mille ans, ses vieux Othon dans leurs caveaux aussi vite que nous, notre mort à Sainte-Hélène. Elle mettait de l'érudition dans son complot, de l'archéologie dans son émeute, et à son patriotisme savant il n'en coûtait pas plus de déterrer en secret les aigles de Charlemagne, et de faire de la sédition avec le treizième siècle, qu'à nous, après quelques années, d'avoir souvenance du soldat de l'an XII, et de garder sous nos chevets le drapeau de la république.

Me voici arrivé au moment de prononcer un nom bien peu connu de ce côté du Rhin et si plein pourtant de génie et de toutes les sortes d'audace, que ce n'est pas un faible effort que d'en parler sans passion. Celui-là a reçu évidemment une force herculéenne et une puissance titanique. La nature l'a armé dans son temps pour un duel corps à corps avec son propre pays. C'est lui qui a reçu mission de jeter pour jamais dans l'arène cette masse inerte de l'Allemagne, et de démuseler le monstre. Il l'enchante, il le séduit, il le blesse, il l'aiguillonne, il le désespère, il le terrasse, il le foule aux pieds, il s'en fait haïr, il s'en fait dévorer; c'est le tauréador qui va chercher dans son bois le buffle germanique. Il l'amène tout saignant à la lice de l'Europe, il le harcèle, il se met à sa merci, il en meurt; mais le taureau, une fois déchaîné, n'ira plus ruminer sous son frêne la vieille glèbe du passé. Dites ce que Goërres (1) n'est pas :

(1) Les principaux ouvrages de Goërres sont: l'*Histoire des mythes de l'Asie;* la traduction en prose de *Schanameh de Ferdoussi*, laquelle est précédée d'une introduction, qui est elle-même un monument; les *Livres populaires de l'Al-*

c'est le martyr et l'hostie du panthéisme. Partout où un principe succombe, il se met à sa place, pour le soutenir seul, et se faire écraser sous ses ruines. Il traite les idées comme les chevaliers faisaient les veuves et les orphelins. Il les prend sous sa protection, dès qu'il les voit assez nues et délaissées; peuples ou rois, il ne les connaît plus dès qu'il les a couronnées. Il est jacobin, il est absolutiste, il est prêtre, il est démagogue, il est papiste, il est ultramontain, il est patriote, selon que l'une de ces causes faiblit, et tout cela à un degré où personne ne l'a jamais été. C'est un héros qui épuise dans son âme les passions sociales et cosmopolites, comme d'autres font des passions individuelles, avant de remonter tout vivant à son Dieu à lui, le plus vaste, le plus abstrait, le plus visible, le plus obscur, le plus éblouissant qu'un poète ait chanté. Pas un homme dans son pays n'a plus fait ni plus souffert pour l'indépendance, et pas un homme n'a été plus haï au nom de l'indépendance. Par une combinaison que l'on ne peut rencontrer ailleurs, il unit l'énergie d'un montagnard de la Convention aux divines illuminations d'un alexandrin; il y a en lui du Danton et du Plotin. Pendant huit ans, il a été mis par la Sainte-Alliance au ban de l'Allemagne; et c'est lui qui disait, dans son patriotisme asiatique, en parlant de l'infidélité de l'Alsace : « Brûlez Strasbourg, et ne laissez debout que la flèche de sa cathédrale pour l'éternelle vengeance des peuples allemands. » A cette imagination héroïque, le mouvement de l'invasion avait apparu comme le signal d'une nouvelle ère sociale pour le genre humain. Mais, de cette épopée sanglante, quand il vit sortir un jour, confus et dépenaillé, ce haillon d'à-présent, qu'on appelle monarchie constitutionnelle; quand il vit tout ce sang, tout ce bruit, toute cette gloire, tous ces peuples, aboutir à ce pauvre oripeau, dont il sentait déjà la chute; quand il vit que

lemagne; Introduction au Lohengrin; un volume d'*Aphorismes;* la *Physiologie universelle; Leçons d'histoire générale; l'Europe et la Révolution;* une foule d'articles dans les recueils littéraires et politiques, où ce grand esprit s'est trop éparpillé. Depuis plusieurs années, Goerres est occupé d'une histoire des traditions du genre humain.

ces armées, qu'il avait exaltées si haut, n'avaient rapporté dans leurs sacs, de toutes leurs batailles, que ce triste plagiat et ces couronnes de laiton, et qu'il fallait que l'Allemagne se mît encore une fois sur sa porte à mendier en politique le pain du reste de l'Europe: oh! alors il répudia ces demi-libertés, il démasqua ces tristes joies, il jeta le gant à ces bourgeoises conquêtes où s'entravait et se dénaturait à ses yeux la mission de son pays. Les querelles du régime représentatif et sa chétive condition ne lui semblèrent qu'un jouet posé là par hasard pour amuser un moment les larges destinées de l'Allemagne. Retrouver et refaire, après Luther, l'unité des races germaniques, et les pousser de nouveau dans l'histoire comme un cavalier tout armé, c'était là, pour lui, la question. Mais quel serait le lien de ce faisceau de langues et de peuples? La royauté constitutionnelle, étroite et impuissante, divisait tout, morcelait tout. Un principe religieux pouvait seul rassembler pour jamais ces membres des fils de Cadmus semés sur chacune des grandes routes de l'Europe; où était-il donc ce principe? Goërres crut qu'un catholicisme renouvelé à la source des traditions du genre humain aurait cette puissance. Dès cette heure, il se mit en guerre avec tout le présent. Il fit le procès à la réforme qui avait gaspillé son peuple, et au libéralisme qui avait achevé la réforme; il conçut au profit de l'Allemagne une papauté révolutionnaire, qui, assise sur le corps de l'Autriche, exercerait pour le nord cette puissance de cohésion que la papauté du moyen âge avait exercée sur le midi; il provoqua une dictature de nationalité à tout prix; il appela une restauration religieuse, un Napoléon mitré, un Luther oriental, pour détruire l'œuvre du Saxon. Entre ses mains, la liberté allait se perdre dans la foi, comme chez nous elle s'était un jour perdue dans la gloire. En voyant autour de lui tous les peuples entamés au dedans, et qui s'ouvraient nonchalamment au premier occupant, il voulut, à la manière d'un législateur asiatique, murer le génie de l'Allemagne. Avant de l'envoyer, novice et imberbe, à la conquête de l'avenir, pour la raidir à sa haute discipline, il l'aurait volontiers, après Moïse, amusée quarante ans dans le désert. Telle

est l'idée politique de Goërres, idée qui pèche au fond plutôt par le manque que par le trop d'audace. Que sert de mettre debout l'orgueil national pour lui dire : Courbe ta tête sous l'aube du vieux catholicisme! Il s'en va, lui, comme le maître des Huns, à la rencontre de Rome, et il manque aussi là sa fortune, au même endroit, pour avoir tourné bride devant la crosse du chef de la ville des morts. Qu'a-t-il donc vu pour faire ainsi rebrousser son projet en chemin? Quand il fallait être réformateur et prophète et qu'il en avait le cœur, qui lui a lié la main? Dites-moi donc, vous qui le savez, je vous en prie, quelle si grande merveille est cachée sous cette ruine de l'église pour que des hommes aussi forts que celui dont je parle, ne la puissent toucher sans en rapporter sous leur manteau le tremblement et la peur d'un enfant! Voilà Goërres, le fier Sicambre, qui a vu le Vatican. Il a plié le genoux, lui, l'audacieux! à présent sa fortune est finie; personne ne le connaît plus. Il s'en va seul, il retourne seul en arrière, sans étoile et sans guide, dans son génie orageux, lui si vanté, si aimé, si idolâtré, à présent si méconnu, si délaissé, si lapidé par son propre pays, qui ne pardonne pas plus que le monde à qui le sert, le refait, le trouble ou le ruine à demi.

De tous les prosateurs de son pays, Goërres est peut-être celui qui est le plus Allemand sans mélange. On peut retrouver dans Goëthe la clarté limpide de Voltaire, dans Herder le repos de Buffon. Les chefs de cette école se sont tous appliqués à modérer, par l'art, l'exubérance de leur langue virginale. Goërres est un des premiers qui ait mis son effort à exagérer encore cette inculte indépendance. Emporté qu'il est par un idiome indompté, qu'il ne conduit plus, qu'il ne régit plus, ne fermez pas la barrière à ce Mazeppa avant qu'il soit rentré dans les traditions échevelées et dans la poésie sauvage de son peuple au berceau. C'est le Jean-Paul de la science et de la philosophie, la végétation désordonnée d'une forêt primitive, où tout germe, où tout meurt, où tout s'entasse à-la-fois, les troncs blancs des chênes centenaires, les palmiers nés d'hier que la fourmi courbe sous son pied, les carcasses des crocodiles et des serpens du dé-

luge, le bec du vieil aigle, les os des races évanouies. Quand cette langue, ainsi démuselée, veut se mettre à expliquer les intérêts actuels et ceux de la civilisation moderne, rien n'égale la gaucherie de cette voix de géant. L'impuissance où elle est de se discipliner fait trop éclater son impuissance à gouverner son époque; mais, quand Goërres l'applique, comme il fait presque toujours, aux âges héroïques de l'humanité, elle produit alors un effet surprenant. Cette langue, toute d'une pièce, confuse, mugissante, rumeur inarticulée d'un peuple d'idées qui grondent et s'amoncellent, prend peu-à-peu un corps : elle se dresse, elle se ramifie. La voilà, presque svelte et diaphane, qui s'élance et se cisèle elle-même à l'image d'un massif d'architecture gothique. Sans se briser, sans s'interrompre jamais, elle se couronne à chaque mot d'ornement et d'arabesques; elle s'enracine partout; elle prend terre partout; elle s'épanouit et s'effeuille partout; elle se noue en faisceaux sur ses piliers; elle grimpe; elle descend; elle remonte sans prendre haleine, ni s'arrêter nulle part dans sa tour résonnante; et, quand, lui, il a bâti ainsi son monument d'une seule pierre et presque d'une seule phrase, la pensée s'en échappe à la fin, éclatante et hurlante, comme la voix d'une cathédrale, sous les voûtes et les arceaux de sa parole.

Sorti de la philosophie de Schelling, Goërres l'a appliquée à l'histoire, comme Oken aux sciences naturelles. Dans son esprit de réformateur, sa tâche à lui est de recueillir les traditions universelles de tous les lieux, ou chrétiennes ou païennes, pour s'en faire une bible nouvelle. Son histoire des cultes de l'Orient, malgré l'immensité des recherches, est une œuvre d'art et de divination, plutôt encore que de science. Je ne connais aucun livre qui soit plus rempli de l'enivrement de la nature. Il a la marche triomphale du Bacchus indien, qui porte dans sa main la grappe cueillie au cep de l'infini. Chacune des religions de l'Asie primitive apparaît là, à son tour, sous le manteau et la physionomie de son climat. Il y en a qui bondissent enflammées dans leurs hymnes avec les lionnes de l'Iran, d'autres

qui rampent dans leurs liturgies, tristes et caverneuses avec les serpens de l'Abyssinie, d'autres qui hennissent altérées d'avenir dans leurs prophéties, et qui frappent de la corne de leurs pieds la terre promise avec le cheval de Juda, d'autres qui s'accroupissent dans leur éternité avec les sphynx et les canopes du Nil. Ce n'est point l'orient naïf et matinal, qui se lève de son lit, comme un enfant dans la première nuit de l'univers, pour appeler son père. C'est un orient refait, transfiguré, un orient savant, ressuscité de son sépulcre, pour s'expliquer son enfance par sa vieillesse, son Eden par son Alexandrie, et son berceau par sa tombe. Tous ces cultes qui se suivent à des siècles d'intervalle forment entre eux une procession infinie qui va à la même fête, et un catholicisme païen qui chante par des voix de peuples son hosannah dans la basilique de l'Asie. Oh! le merveilleux rite qui tend sur sa tête le ciel de l'Inde et de la Perse, quand les empires se lèvent les mains jointes et s'agenouillent dans leurs ruines comme des diacres à l'autel, quand Babylone met sa mitre d'or sur son front, quand Bactres secoue sur sa montagne l'encensoir de diamant, quand l'Egypte s'assied pour prier bas sous son dais de granit, quand la Chaldée sème autour d'elle ses dieux à pleines mains comme une jeune fille sème par les carrefours les marguerites et les roses de mai de sa corbeille sur le chemin du prêtre. Voyez! les religions errantes bénissent dans l'Orient le seuil où doit passer le genre humain pour entrer dans la vie, comme on bénit les trois degrés de pierre et le porche d'une église. Le soleil d'Asie est le calice de vermeil qu'un bras tient haut levé pendant la fête sur la tête courbée de l'Arabie et de l'Iran. L'infini se cache dans la nue, le prêtre sous son aube. Silence aux éperviers du Nil sur leurs obélisques! Silence aux licornes de l'Euphrate. Le sacrifice avance. La Judée est la victime. La voilà immolée sur son Liban. Rompue et partagée comme un pain d'expiation, que chacun, Asie, Europe, goûte un peu de sa chair à ses lèvres, et emporte avec soi dans sa maison un peu de ses reliques! Et à présent, la fête est finie; l'Orient lève sa tente. Ninive et Babylone, rendez-moi vos habits d'or et vos aubes brodées. Ecbatane et Persépolis, rendez-moi vos manteaux em-

pourprés et vos mitres de diamant. Jetez bas pour un autre que vous, vos couronnes de créneaux et vos surplis de murailles dentelées; passez, tombez, croulez, et si quelqu'un vous demande : Holà! qu'avez-vous fait du dieu? Répondez : Je ne sais.

La nature, qui a ouvert au nord le large horizon de l'Allemagne pour que les sociétés modernes s'y trouvassent à l'aise sur les champs de bataille, et que chaque contestation politique de peuple à peuple y eût ses coudées franches, a voulu aussi, ce semble, que cet horizon servît de champ-clos pour une grande épreuve des opinions et des philosophies humaines. Tant que les doctrines qui y sont à présent aux prises, ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécurent ensemble sans querelles. C'était plaisir alors de les voir toutes arriver et se mouvoir en liberté. Long-temps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais à mesure qu'elles eurent gagné leur rang et leur maturité, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories désarçonnées, que docteurs qui féraillent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme. C'est un cercle fatal qui est tracé dans le sable et au-delà duquel on ne peut faire un pas sans marcher sur un mort. La gloire de Schiller se retourne contre la gloire de Goëthe. La philosophie de Hégel sert à tuer la philosophie de Schelling; Schelling sert à tuer son maître. Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous là, comme dans une Alexandrie moderne, pour se développer chacune à sa manière, afin qu'arrivées à leur dernière puissance, elles fournissent entre elles un meilleur combat, et qu'il soit plus facile de se reconnaître dans leurs ruines. Monté à sa plus haute tour, l'édifice tout spirituel de la vieille Allemagne s'écroule sans fracas. Lui-même, il jette de ses créneaux

sa poussière aux quatre vents, poussière, non de mort, mais de vie; non de matière, mais de pensées; poussière d'idées que le Dieu de l'humanité ramasse dans le creux de sa main pour en pétrir avec sa salive un nouveau monde civil à son loisir. —

L'école littéraire qui commence aujourd'hui à se former est encore trop nouvelle pour qu'il soit possible de la juger. Plus remarquable par ses antipathies que par ses goûts, lle el'est plus aussi par ses projets que par ses œuvres. Elle débute par le désenchantement et la satire. Un de ses soins les plus importans est de montrer qu'elle a su se défaire de toute illusion, et qu'elle peut jouer l'esprit fort autant qu'un autre. C'est l'enthousiasme trompé dans sa foi, qui se retourne contre lui-même, pour se traîner lui-même sur la claie. Epoque froide et colère, où un peuple se convie à l'action, en s'aiguillonnant par l'insulte, et en s'agaçant lui-même dans sa bauge. On a peine à croire ce que le vertige du patriotisme fait excuser d'injures à Boerne, l'un des écrivains d'à-présent qui, dans son radicalisme fantastique, reproduit le mieux quelques-uns des traits de l'éloquence populaire de Luther. Wolfgang Menzel (1) est un critique plein de verve et d'âcreté, un niveleur littéraire qui a le premier ébranlé la royauté de Goëthe. Dans ses tableaux de l'Allemagne actuelle, Heine (2) se joue, avec une étourderie toute française, des convictions et de la candeur défaillante de son pays. Patriotisme, spiritualisme, christianisme, quelque chose qu'il touche, sa qualité de juif, donne à sa moquerie plus de venin; et c'est avec un rire folâtre et des grâces enfantines qu'il empoisonne, autant qu'il peut, la coupe où boit encore le vieux

(1) Wolfgan Menzel a publié un *Tableau de la littérature allemande* en trois volumes, une *Histoire populaire de l'Allemagne*, deux drames satiriques de l'école de Tieck. Aujourd'hui il rédige, presque seul, le *Litteratur Blatt.*

(2) Heine, fort jeune encore, a publié trois volumes, sous le titre de *Reisebilder*, impressions de voyages qu'il serait à desirer de voir traduites. — Nous en donnerons la meilleure partie dans notre prochaine livraison.

siècle qui se meurt. Toute préoccupée du présent, cette école n'a plus aucun des désintéressemens de celles qui l'ont précédée, elle est avide de réforme et de bruit politique autour d'elle. A la façon d'un chant populaire que tout le monde répète, l'art se partage entre une foule de poètes sans noms; avant de se personnifier de nouveau dans une seule vie, il s'ajourne jusqu'à ce que l'état, en se recomposant, lui ait cette fois donné le signal. Il est évident qu'un peu du levain de la France a pénétré dans le cœur et l'avenir de l'Allemagne. Autant nous avons emprunté d'elle, autant elle a pris de notre humeur. A son tour, elle veut savoir quelle joie c'est de démolir son passé, et si le plaisir est vraiment grand pour qui jette à pleines mains sa propre poussière aux vents. Les rois de la pensée sont détrônés dans leur génie, après eux les rois du peuple sous leur dais. Pour donner, lui aussi, à sa manière son avertissement de mort au monde politique, l'art immole par avance la meilleure de ses gloires, et abat dans son champ, comme Tarquin, ses pavots les plus hauts.

Mais que servent les symboles, mon Dieu, si le pouvoir en Europe a partout le vertige? Tout signe est mort, toute langue est à bout; puisque c'en est fait, et qu'il ne reste plus rien à dire, courage donc, sur vos trônes, nobles rois et reines, hâtez-vous, amusez-vous, votre enivrement fait toute notre fête. Votre escalier est de pierre, la rampe est de bronze; montez sans rien craindre, d'un degré plus haut, chacun dans votre égarement. Rois légitimes, rois constitutionnels, rois Guelfes et Gibelins, rois en exil, rois au pinacle, de vos châteaux, de vos vaisseaux, de vos tours ensorcelées, venez vous asseoir à votre repas de Balthazar; la table est longue, la nappe est mise. Remplissez tous votre verre de ce vin de colère qui murmure dans sa coupe, comme le bruit d'une ville qui s'émeut. Encore! encore! Oh! les hommes sages qui ne font que mouiller leurs lèvres! oh! les hommes réfléchis qui ne finiront jamais! Buvez donc, mes chers seigneurs; c'est du pur vin de ma treille, je vous le jure. Que ceux qui ont un sceptre frappent sur le bord de la table, que ceux qui ont une couronne l'abaissent sur leurs yeux, en guise

de bandeau, pour ne pas voir sur leurs murailles la main qui charbonne dans l'art : *Tu seras roi trois jours.*

EDGAR QUINET. (1)

(1) Notre collaborateur, qui vient de visiter l'Allemagne et qui voyage maintenant en Italie, nous écrit, en nous envoyant cet article, qu'il se propose de traiter la question de l'art sous le point de vue politique, et qu'il donnera successivement des articles spéciaux sur l'Italie, l'Angleterre, l'Amérique et la France. La manière remarquable et neuve dont il a commencé cette série fera, nous l'espérons, vivement desirer la suite, qu'il nous promet prochainement. Le second article sera consacré à l'Italie que l'auteur est allé étudier sur les lieux.

(*N. du D.*)

LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

WASHINGTON IRVING. — THE ALHAMBRA.[1]

Si nous laissons de côté Paulding qui compte à peine, miss Sedgwick qui ne peut compter, et quelques autres noms plus obscurs encore, révélés seulement aux lecteurs assidus des *Revues* étrangères, nous trouvons que la littérature vivante de l'Amérique anglaise n'est vraiment représentée au-delà de l'Atlantique, que par deux écrivains, Cooper et Washington Irving. Ce sont du moins les seuls dont la réputation, traversant les mers et venue des Etats-Unis en Angleterre, la mère-patrie, se soit de là répandue et solidement établie dans le reste de l'Europe. Ce qui constate bien chez nous leur vogue et leur succès, c'est la promptitude que met notre librairie à publier les réimpressions et les traductions de leurs livres, et l'empressement avec lequel elles sont recherchées par le public.

(1) *The Alhambra, or the New Sketch Book, by W. Irving.* A Londres et à Paris, chez Baudry, rue du Coq, et Galignani, rue Vivienne.

Cependant ces deux auteurs, que recommande un si réel et si incontestable talent, nous semblent, depuis quelque temps, s'être engagés dans une fausse voie, et se préparer, s'ils ne la quittent, plus d'un mécompte. Assurément ce qui leur a valu la célébrité dont ils jouissent, c'est bien moins l'originalité de la forme dans leurs ouvrages, que la nouveauté des mœurs qu'ils ont peintes d'abord, la nationalité des premiers sujets qu'ils ont traités.

A leurs débuts, ils avaient placé chez eux, dans leur propre pays, la scène de leurs drames. C'était une idée heureuse et intelligente. Aussi nous pressions-nous en foule à ces théâtres nouveaux qu'ils nous ouvraient : non point, parce qu'on y jouait comme sur les nôtres des comédies et des tragédies en trois ou cinq actes, mais parce que dans leurs pièces ils nous montraient, du moins, des décorations et des personnages que nous n'avions vus nulle part encore. Leurs livres nous plaisaient, surtout parce que nous y trouvions ce que nous cherchons si laborieusement, et ce que nous rencontrons si peu sur notre sol usé : — à savoir quelque coin inexploré de l'art; quelque chose de neuf et d'inédit. Voici cependant qu'aujourd'hui, comme s'ils avaient complètement exploité les mines fécondes de leur jeune continent, ils viennent nous disputer les filons épuisés de celles de notre vieille Europe. Voici que tout en se promenant à travers l'Espagne et l'Italie, ils se mettent comme nous à faire leurs romans espagnols et italiens. En vérité, qu'ils y prennent garde, à courir ainsi par des chemins que nous avons si longtemps battus, ils courent grand risque de manquer leur but, et de se perdre dans la foule de nos romanciers ordinaires.

Ceci s'applique surtout au plus célèbre des deux écrivains dont nous venons de parler. Assurément Cooper ne serait point chez nous en bien grand crédit, s'il n'avait jamais appliqué le procédé de Walter Scott qu'à des histoires vénitiennes, comme la dernière qu'il a publiée; mais dans des cadres imités de ceux de l'illustre Ecossais, il a su renfermer des peintures dont la nature vierge de son Amérique lui a seule fourni le modèle. Il a fait assister notre société décrépite à la lutte obstinée et triom-

phante d'une société jeune et pleine de vie aux prises avec la barbarie, et la défrichant par la civilisation. Puis il nous a le premier montré les vraies et grandes scènes de la mer, et dans la plus étroite unité de lieu possible, tout un drame orageux et agité se passant sur un seul navire, entre quelque planches. C'étaient là vraiment de belles et neuves études. Après cela que son style fût incorrect et négligé, ses héroïnes la plupart du temps effacées et insignifiantes, ses plaisans ridicules et de mauvais goût; peu nous importait. Au moins nous avait-il fait voir des scènes et des figures, dont avant lui nous n'avions pas eu l'idée. Mais ces créations qui abondent dans *les Pionniers, la Prairie,* et *le Dernier des Mohicans,* ainsi que dans *le Pilote* et *le Corsaire rouge,* nous n'en retrouvons plus rien dans *le Bravo*. L'originalité du fond n'y compense plus le commun de la forme; aussi, je n'en doute point, quelques autres ouvrages du genre de ce dernier compromettraient fort la renommée que Cooper s'est acquise, et s'il en entendait bien ses intérêts se hâterait-il de revenir à son Amérique.

Washington Irving est homme de moindre portée; son mérite bien différent de celui de Cooper, consiste surtout dans la grâce et l'élégance du style, l'esprit et l'agrément des détails; c'est un habile arrangeur de mots, un riche et fin brodeur en tissus légers; un conteur agréable et de bon goût, de l'école du *Spectateur;* un écrivain châtié, compassé, correct à la manière d'Addisson. Cette scrupuleuse fidélité d'un auteur américain aux méthodes classiques, quelque peu désertées par la mère-patrie, parut originale, en Angleterre, et Washington Irving lui dut peut-être une grande partie de la haute faveur dont il jouit chez nos voisins. La légèreté de son bagage lui permettait d'ailleurs de le transporter facilement. Il avait moins à perdre s'il n'avait pas plus à gagner que Cooper en se dépaysant. Et cependant, c'est notre avis, jamais Washington Irving n'afait un aussi heuheureux emploi de son talent et de son habileté que dans ses esquisses de mœurs américaines. Son histoire satirique de *New-York* est encore, sans contredit, le plus spirituel et le plus piquant de ses ouvrages. *Bracebridge-Hall,* avec ses humoristes

exagérés et ses peintures forcées des vieilles habitudes anglaises, ne vaut pas assurément les précieux croquis et les charges curieuses de *Salmagundi*(1).

Il faut pourtant le reconnaître, Washington Irving s'est livré à de consciencieuses études sur l'Espagne et quelques-unes des parties les plus intéressantes de son histoire. La *Conquête de Grenade* et surtout *la Vie et les Voyages de Christophe Colomb*, et les *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*, sont des ouvrages fort estimables, et qui ne seraient point passés inaperçus, fussent-ils sortis de la plume d'un auteur moins connu. Les deux derniers étaient même tout-à-fait de son ressort et se rattachaient particulièrement à l'histoire de son Amérique : aussi nous semblent-ils fort supérieurs à la *Conquête de Grenade*.

Un nouvel ouvrage sur l'Espagne vient d'être encore tout récemment publié par Washington Irving. Celui-ci n'a rien de sérieusement historique : c'est un recueil de contes et d'esquisses, comme son premier *Sketch Book*, comme ses *Tales of a traveller*. Washington Irving excelle dans les tableaux de genre, et l'*Alhambra* n'est autre chose qu'une galerie de ces tableaux. Plusieurs sont touchés avec grâce et délicatesse, et vraiment fort jolis. Il y a d'ailleurs, dans ce livre, des vues d'Espagne finement dessinées, des paysages bien indiqués, une observation parfois superficielle et incomplète peut-être, mais spirituelle et bienveillante, en général, une appréciation assez vraie du pays et de ses mœurs, sinon un sentiment bien vif et bien profond de sa poésie.

En somme, ce livre mérite vraiment d'être lu. Comme la traduction n'en est pas encore publiée, en le parcourant avec nos lecteurs, nous allons leur en donner quelques extraits.

L'auteur raconte d'abord son voyage, à travers le centre de l'Espagne : c'est peut-être la meilleure partie de son livre; elle renferme des portraits et des tableaux pleins d'exactitude et de vérité. Nous en citerons seulement quelques lignes qui pei-

(1) Washington Irving a débuté par des essais insérés dans un recueil périodique qui se publiait à New-York, sous le titre de *Salmagundi*.

gnent assez bien l'aspect général de la Manche et des Castilles.

« Il y a, dit-il, dans les traits simples et sévères du paysage espagnol, quelque chose qui fait pénétrer dans l'âme un profond sentiment de sublimité. Ces immenses plaines des Castilles et de la Manche, s'étendant de tous côtés à perte de vue, sont belles et intéressantes par leur nudité même et leur immensité. On y retrouve un peu de la solennelle grandeur de l'Océan. En traversant ces vastes solitudes, on aperçoit seulement quelque troupeau, surveillé par un berger, se tenant immobile comme une statue..... ou bien une longue file de mules s'avançant avec lenteur, comme une caravane de chameaux dans le désert. »

Mais pénétrons dans l'Andalousie avec notre voyageur. Hâtons-nous d'arriver à Grenade, « *ce vase d'argent rempli d'émeraudes et de jacinthes.* » Entrons à l'Alhambra, puis dans le jardin de Lindaraxa.

« Combien il est beau, nous dit une inscription arabe, ce jardin où les fleurs de la terre le disputent en éclat aux étoiles du firmament! Et que comparer au bassin de cette fontaine d'albâtre, rempli d'une eau plus pure que le cristal? Oh! rien, si ce n'est la pleine lune, brillant au milieu d'un ciel sans nuage. »

Cette poésie arabe éclipse bien complètement toute celle de Washington Irving. Ne le suivons donc pas dans les descriptions détaillées qu'il nous donne de l'Alhambra. Sans doute elles ne manquent ni d'esprit, ni d'élégance; mais ici ce n'est point assez. Il fallait, ce nous semble, ou bien sentir autrement de pareilles beautés, ou bien ne point essayer de les peindre. Mais l'*essayist* est venu là, sinon le poète. Ecoutons donc l'auteur du *Sketch Book* nous conter quelques-unes des légendes qu'il a recueillies touchant ce merveilleux palais durant le séjour qu'il y a fait.

—

LE GOUVERNEUR MANCO ET LE GREFFIER.

L'Alhambra eut, dans les temps passés, pour gouverneur un brave vieux cavalier, qui, ayant perdu un bras à la guerre, n'était généralement connu que sous le nom de *el Gobernador Manco*, ou le gouverneur manchot. Il se glorifiait d'être un vieux soldat, portait constamment ses moustaches retroussées jusqu'aux yeux, des bottes de campagne, et une épée de Tolède aussi longue qu'une broche et dont la poignée en corbeille lui servait à loger son mouchoir de poche.

Le gouverneur Manco était en outre fier et pointilleux à l'excès et incapable de céder le moindre des honneurs et des privilèges qu'il se croyait dus. Sous sa domination, les immunités de l'Alhambra, comme résidence royale et domaine de la couronne, étaient rigoureusement maintenues; on ne pouvait entrer dans la forteresse avec des armes à feu, ni même avec une épée ou un bâton, à moins d'appartenir à un certain rang. Chaque cavalier était obligé de mettre pied à terre à la porte, et de conduire son cheval par la bride.

La colline de l'Alhambra s'élève au milieu même de la ville de Grenade comme une sorte d'excroissance de cette capitale. Ce doit être en tout temps quelque chose d'assez gênant pour le capitaine-général qui commande la province, d'avoir ainsi un *imperium in imperio*, un joli poste indépendant au centre même de ses domaines. A l'époque du commandement du vieux gouverneur, cet inconvénient était rendu beaucoup plus sensible par son irritabilité jalouse, qui prenait feu à propos des moindres questions d'autorité et de juridiction, et par l'audace d'une population entière de fainéans et de vagabonds qui s'étaient nichés dans la forteresse comme dans un sanctuaire et n'en sortaient que pour exécuter un vaste et complet système de friponnerie et de déprédation aux dépens des honnêtes habitans de la ville.

La discorde et l'animosité régnaient donc perpétuellement entre le capitaine-général et le gouverneur. La virulence était surtout extrême de la part de ce dernier. C'est que de deux potentats voisins, le moins fort se montre toujours le plus susceptible à propos de sa dignité.

Le fastueux palais du capitaine-général se trouvait sur la Plaza Nueva, immédiatement au pied de la colline de l'Alhambra. Autour de ce palais, c'était continuellement un bruit et une parade de gardes, de domestiques, et de fonctionnaires civils. Un bastion en saillie, dépendant de la forteresse, dominait ce palais et la place publique qui lui fait face. Le gouverneur venait quelquefois se pavaner sur ce bastion, s'y promenant en long et en large, son épée de Tolède au côté, tenant l'œil fixé d'en haut sur son rival, comme un faucon considérant sa proie de son nid.

Toutes les fois que le gouverneur descendait dans la ville, c'était en grande cérémonie, soit à cheval, entouré de ses gardes, soit dans sa voiture de gala, ancien et pesant édifice espagnol de gros bois sculpté et de cuir doré, traîné par huit mules, précédé, suivi et entouré de coureurs à pied, de piqueurs et de laquais. Dans ces occasions, le gouverneur se flattait de frapper de respect et d'admiration tous ceux qui le regardaient passer et d'être considéré par eux comme une sorte de vice-roi. Cependant les beaux esprits de Grenade, et particulièrement les habitués du palais du capitaine-général se permettaient de ricaner de ce faste mesquin et faisant allusion aux habitudes des sujets du gouverneur, l'appelaient « le roi des gueux ».

L'une des sources de querelle les plus fécondes entre ces deux rivaux obstinés, c'était la prétention élevée par le gouverneur, qui réclamait franchise entière et exemption complète de droits, pour le passage à travers la ville de tout objet qui pouvait être nécessaire à son usage ou à celui de sa garnison. Ce privilège avait insensiblement donné naissance à d'innombrables fraudes. Des nichées de contrebandiers s'étaient logées dans les cabanes de la forteresse et les caves nombreuses qui l'avoisinent, et ces

braves gens, en connivence avec les soldats de la garnison, faisaient vraiment d'excellentes affaires.

Ces abus multipliés avaient éveillé la vigilance du capitaine-général : il consulta là-dessus une sorte de greffier ou de notaire, aigrefin consommé, son factotum et son conseil légal. Celui-ci fut ravi qu'on lui fournît une occasion de tourmenter le vieux potentat de l'Alhambra, et de l'envelopper dans le réseau des subtilités contentieuses. Il poussa le capitaine-général à insister fortement sur le droit qu'il avait de faire visiter toute espèce de convoi introduit par les portes de la ville, et il écrivit au gouverneur une longue lettre dans laquelle il revendiquait ce droit au nom de son client.

Le gouverneur Manco, vieux soldat droit et loyal, d'ailleurs de l'espèce la moins maniable, avait plus d'aversion pour un greffier que pour le diable, et il détestait surtout celui-ci plus que tous les autres greffiers du monde.

— Bah ! s'écria-t-il, retroussant ses moustaches d'un air féroce. Voici le capitaine-général qui charge son homme de plume de m'entourer de trames et de pièges ? Eh bien ! je lui ferai voir qu'un vieux soldat ne se laisse point prendre à des ruses d'école.

Il saisit une plume et griffonna une lettre fort courte et fort peu lisible, dans laquelle, sans daigner entrer dans la moindre discussion, il insistait sur le maintien de son droit de transit, franc de toute visite, et menaçait de sa vengeance le premier officier de la douane qui porterait une main profane sur un convoi quelconque, protégé par le drapeau de l'Alhambra.

Tandis que cette question s'agitait entre les deux potentats, une mule, chargée de provisions pour la forteresse, parut un jour à la porte de Xenil, ayant à traverser un faubourg de la ville, pour arriver à l'Alhambra. Le convoi était conduit par un vieux caporal bourru, qui avait long-temps servi sous le gouverneur : c'était un homme selon le cœur du commandant, un soldat aussi rouillé, aussi solide qu'une ancienne lame de Tolède. Comme le convoi approchait de la porte de la ville, le caporal plaça la bannière de l'Alhambra sur le bât de la mule, et se dressant de manière à ce que tout son corps formât une ligne

parfaitement perpendiculaire, il s'avança la tête haute, lançant néanmoins à droite et à gauche certains coups-d'œil circonspects, comme un chien belliqueux passant sur un territoire hostile, tout prêt à grogner et à mordre.

— Qui va là ? cria la sentinelle à la porte.

— Soldat de l'Alhambra, dit le caporal sans tourner la tête.

— Qu'avez-vous en charge ?

— Des provisions pour la garnison.

— Approchez.

Mais le caporal marcha soudain en avant, suivi du convoi; cependant il avait à peine fait quelques pas, lorsque tout-à-coup une escouade d'officiers de la douane sortit d'une maison de péage.

— Holà ! ici ! cria le chef de l'escouade; halte, muletier : approche et ouvre-nous ces ballots.

Le caporal fit volte face, et se mit lui-même en bataille rangée.

— Respect à la bannière de l'Alhambra, cria-t-il ; tout ceci est pour le gouverneur.

— Une figue pour le gouverneur et une figue pour sa bannière. Muletier, halte ! te dis-je.

— Et bien arrêtez le convoi si vous l'osez, cria le caporal, armant son mousquet. — Allons, muletier, en avant.

Le muletier frappa vigoureusement sa bête; mais l'officier de la douane, s'élançant en même temps, saisit la mule par le licou. Là-dessus le caporal couchant son homme en joue et tirant, le tua du coup.

Toute la rue se trouva immédiatement bouleversée.

Le vieux caporal fut arrêté après avoir reçu quantité de soufflets, de coups de pied et de coups de bâton, corrections qu'administre d'ordinaire la populace en Espagne, comme un avant-goût des autres peines que doit ensuite appliquer la loi. Le caporal fut ensuite mis aux fers, puis conduit dans les prisons de la ville. D'ailleurs après avoir bien fouillé tous les paquets du convoi, on le laissa poursuivre sa route vers l'Alhambra avec le reste de son escorte.

Le vieux gouverneur entra dans une effroyable colère, lors-

qu'il eut connaissance de cette insulte faite à son drapeau, ainsi que de l'arrestation du caporal. D'abord il tempêta dans les salles moresques, il jeta feu et flammes sur les bastions, et lança des regards flamboyans sur le palais du capitaine-général. Ayant ainsi exhalé les premiers bouillonnemens de sa fureur, il dépêcha vers la capitainerie-générale un message par lequel il demandait que le caporal fût remis entre ses mains, sous le motif qu'à lui seul appartenait le droit de juger les délits de ceux qui se trouvaient sous son commandement. Le capitaine-général, aidé de la plume de son greffier chéri, répondit à cette dépêche avec de grands développemens. Il prétendait que, le crime ayant été commis dans les murs mêmes de la ville et sur la personne d'un de ses officiers civils, l'accusé devait évidemment rester soumis à sa juridiction. Le gouverneur répondit, en renouvelant purement et simplement sa demande. Le capitaine-général de son côté fit une réplique plus légalement affilée et plus développée encore que la première. Le gouverneur se montra plus vif et plus péremptoire dans ses réclamations, le capitaine-général plus abondant et plus calme dans ses réponses, jusqu'à ce que le vieux soldat, au cœur de lion, finit véritablement par rugir avec fureur de se voir à ce point embarrassé dans les mailles d'une controverse légale.

Cependant le subtil greffier, tout en s'amusant ainsi aux dépens du gouverneur, ne laissait pas de faire marcher le procès du caporal, qui, cloîtré dans un étroit cachot de la prison, n'avait qu'une pauvre petite fenêtre grillée, pour montrer son imperturbable visage et recevoir les consolations de ses amis.

En peu de temps l'infatigable greffier eut entassé, selon l'usage espagnol, toute une montagne de témoignages écrits, et le pauvre caporal fut complètement accablé sous elle.

Ce fut en vain que le gouverneur fit pleuvoir de l'Alhambra les menaces et les remontrances. Le jour fatal approchait, et le caporal fut mis *in capilla,* c'est-à-dire dans la chapelle de la prison, ainsi que cela se pratique à l'égard des condamnés, deux jours avant l'exécution, afin qu'ils puissent méditer sur leur fin prochaine, et se repentir de leurs péchés.

Le vieux gouverneur, voyant le dénoûment approcher, se

détermina pourtant à intervenir lui-même en personne dans l'affaire. A cet effet, il sortit avec sa voiture de gala, et entouré de ses gardes, il descendit par l'avenue de l'Alhambra dans la ville; puis s'arrêtant devant la maison du greffier, il le fit prier de venir lui parler à la porte.

L'œil du vieux gouverneur brilla comme un charbon ardent, quand il aperçut l'homme de loi s'avançant vers lui d'un air riant et satisfait.

— Qu'est-ce que j'apprends? cria-t-il. Est-il bien vrai que vous soyez sur le point de faire mettre à mort un de mes soldats?

— Mais il n'y a rien là qui ne soit conforme à la loi et aux règles de la plus stricte justice, dit le bienheureux greffier, souriant et se frottant les mains; si votre excellence le désire, je puis lui montrer les témoignages écrits dans l'instruction.

— Eh bien, allez les chercher et apportez-les ici, dit le gouverneur.

L'homme de loi courut à son greffe, enchanté de trouver une nouvelle occasion pour déployer sa finesse aux dépens de l'indomptable vétéran. Bientôt notre homme revint avec un sac rempli de papiers, et se mit d'abord à lire, avec toute la volubilité de sa profession, une interminable déposition. Pendant ce temps, il s'était formé près de la porte un rassemblement de curieux écoutant le cou tendu, la bouche ouverte.

— Mon ami, dit le gouverneur, sors, je t'en prie, de cette foule infecte et monte dans ma voiture, tu seras plus à ton aise, et je pourrai mieux t'entendre.

Le greffier monta dans la voiture. — Alors en un clin-d'œil, la portière fut fermée, le cocher fit claquer son fouet, — et mules, voiture, gardes, tout partit et s'emporta avec le bruit d'un coup de tonnerre, laissant la foule dans une stupéfaction profonde. — Au bout de quelques instans le gouverneur avait déjà logé sa proie dans l'un des meilleurs cachots de l'Alhambra.

Alors le conquérant expédia en style de guerre, à la capitainerie générale un parlementaire pour proposer un cartel d'échange des prisonniers, — le caporal pour le notaire. Le capi-

taine-général se sentit vivement blessé dans son orgueil, et repoussant avec dédain les propositions du gouverneur, il fit immédiatement élever au milieu de la Plaza-Nueva une haute et solide potence pour l'exécution du caporal.

— Oh! est-ce là le jeu? dit le gouverneur Manco.

D'après ses ordres, en quelques instans un gibet fut dressé sur le bord du grand bastion qui fait saillie sur la place et la domine.

— Maintenant, déclara-t-il au capitaine-général par un nouveau message, pendez mon soldat quand il vous plaira; je vous préviens seulement qu'à l'instant même où le caporal fera son ascension sur la place, si vous levez les yeux vers le bastion, vous pourrez voir votre greffier voltiger dans le ciel.

Le capitaine-général ne fut point ébranlé : des troupes furent rangées sur la place. Les tambours battirent, les cloches sonnèrent.

Une immense multitude d'amateurs accourus pour voir l'exécution encombrait déjà la Plaza-Nueva. De son côté, le gouverneur avait disposé sa garnison sur le bastion. La cloche de la tour de la Campana avait aussi tinté en l'honneur des funérailles de l'homme de loi.

Cependant la femme du greffier, suivie de toute sa progéniture de petits greffiers, s'ouvrit soudain un passage à travers la foule, et courant se jeter aux pieds du capitaine-général, le supplia de ne point sacrifier la vie d'un père de famille, le soutien d'une pauvre femme et de ses nombreux petits enfans, à un point d'orgueil plutôt que d'honneur.

— Vous connaissez trop bien le vieux gouverneur, s'écria-t-elle enfin, pour douter qu'il ne mette immédiatement sa menace à exécution, si vous faites pendre son caporal.

Le capitaine-général se sentit vaincu par les larmes de la mère, ses lamentations, et les cris de sa bruyante couvée.

Le caporal fut renvoyé sous garde à l'Alhambra dans son costume de gibet, encapuchoné comme un moine. Le vieux soldat tenait toujours la tête droite, et son visage de fer ne semblait nullement altéré. Le greffier fut demandé en échange conformé-

ment au cartel. Alors l'homme de loi, si sémillant et si satisfait de lui-même quelques heures auparavant, fut tiré de son cachot plus mort en vérité que vif. Toute sa finesse et toute sa légèreté s'étaient sans doute évaporées. L'effroi même avait, dit-on, rendu ses cheveux gris. Son regard était triste et attéré, comme s'il eût encore senti la corde lui serrer le cou.

Le vieux gouverneur croisa son seul bras avec la manche de celui qu'il n'avait plus, et considéra quelques instans le greffier avec un sourire d'une dureté inexprimable.

— Désormais, mon ami, lui dit-il, modérez un peu le zèle que vous mettez à envoyer les autres au gibet. Ne soyez jamais trop sûr de votre personne lors même que vous avez la loi de votre côté; — et surtout prenez bien garde à la manière dont vous jouerez une autre fois vos tours à un vieux soldat.

LE GOUVERNEUR MANCO ET LE SOLDAT.

Le gouverneur Manco, qui déployait un certain appareil militaire à l'Alhambra, se sentit à-la-fin piqué des plaintes continuelles élevées contre sa forteresse, qu'on accusait d'être devenue un repaire véritable de contrebandiers et de voleurs. Le vieux potentat prit donc soudainement la détermination de faire cesser cet abus réel, et, se mettant vigoureusement à l'œuvre, il purgea de toutes leurs nichées de vagabonds et son château et les caves de Bohémiens qui criblent les collines environnantes comme les alvéoles d'une ruche.

Par une brillante matinée d'été, une patrouille, composée du vieux caporal bourru qui s'était si fort distingué dans l'affaire du greffier, d'un trompette et de deux soldats, se trouvait arrêtée sous les murs du jardin du Généralife, près de la route qui descend de la montagne du Soleil, lorsqu'ils entendirent le bruit des pas d'un cheval, et une voix mâle chantant avec assez de rudesse, mais néanmoins sans détoner, une vieille chanson de guerre castillane.

Bientôt ils virent paraître un personnage à l'air robuste, au teint brûlé du soleil, vêtu d'un habit de soldat d'infanterie en assez mauvais état, et conduisant par la bride un magnifique cheval arabe, caparaçonné à l'ancienne mode moresque.

Surpris à la vue de ce singulier soldat, descendant, un cheval en main, de cette montagne solitaire, le caporal s'avança vers lui, et l'interpellant :

— Qui va là? cria-t-il.

— Ami, dit le soldat.

— Qui êtes-vous?

— Un pauvre soldat revenant de la guerre avec la tête fêlée, et la bourse vide pour toute récompense.

Cependant notre patrouille avait eu le temps de l'examiner plus attentivement.

Une bande de taffetas noir, qui s'étendait en travers de son front, puis sa barbe grise, ne s'harmoniaient point mal avec l'effronterie diabolique de sa mine, tandis que ses yeux, louchant légèrement, faisaient luire de temps à autre sur son étrange physionomie une certaine expression de bonne humeur malicieuse et libertine.

Ayant répondu aux questions que lui avait faites la patrouille, le soldat se crut fondé à en adresser lui-même à son tour.

— Puis-je demander, dit-il, quelle est cette ville que je vois au pied de la colline?

— Quelle ville! cria le trompette, quelle ville! Ceci est par trop fort. Voici un gaillard qu'on trouve rôdant sur la montagne du Soleil, et qui vous demande le nom de la grande ville de Grenade!

— Grenade! Mère de Dieu! est-ce possible?

— Peut-être bien que non, reprit le trompette! peut-être bien ne croyez-vous point que ce soient là les tours de l'Alhambra!

— Fils de trompette, répliqua l'étranger, ne plaisantez pas. Si c'est bien en vérité l'Alhambra que je vois, j'ai d'étranges choses à révéler au gouverneur.

— Eh bien! ma foi, vous en aurez le loisir, dit le caporal, car nous avons l'idée de vous conduire à lui.

En même temps le trompette avait saisi la bride du cheval, et chacun des soldats s'était emparé de l'un des bras de l'étranger. Le caporal s'était placé sur le front de son corps d'armée.

— En avant — marche, cria-t-il.

Et ils s'acheminèrent tous vers l'Alhambra.

Il n'en fallait pas tant que la vue d'un soldat à pied, les habits en lambeaux, et celle d'un beau cheval arabe, ramenés, saisis par la patrouille, pour éveiller l'attention et la curiosité de tous les oisifs de la forteresse, et de ces groupes de commères qui s'assemblent généralement en Espagne, dès le point du jour, autour des sources et des fontaines. La roue de la citerne s'arrêta bientôt; la servante en pantoufles resta la bouche béante, la cruche à la main, tandis que le caporal passait avec sa prise. Une queue singulièrement bigarrée se forma derrière l'escorte et la suivit.

Des signes de tête, des clins d'œil significatifs, puis d'ingénieuses conjectures furent échangés dans le groupe.

— C'est un déserteur, dit l'un.

— C'est un contrebandier, dit un autre.

— C'est un bandoulier, dit un troisième.

Mais bientôt il fut affirmé que c'était le capitaine d'une bande désespérée de voleurs, capturé, grâce à l'intrépidité du caporal et de sa patrouille.

— Bien, bien, se disaient l'une à l'autre les vieilles femmes, qu'il s'échappe, s'il peut, des griffes du gouverneur, tout manchot qu'est le vieil homme.

Le gouverneur Manco se trouvait, à ce moment, assis dans l'une des salles intérieures de l'Alhambra, prenant sa tasse de chocolat du matin en la compagnie de son confesseur, gros et gras moine franciscain du couvent voisin. Une jeune fille de Malaga, au maintien réservé, à l'œil noir, se tenait aussi là, veillant aux besoins du gouverneur. C'était la fille de son intendant. On laissait bien entendre de par le monde que la demoiselle, joyeuse et rusée commère, malgré toute sa réserve, avait su trouver le défaut de la cuirasse de fer qui couvrait le cœur du

vieux gouverneur, et qu'il se laissait complètement mener par elle. — Mais cela ne nous regarde point. En vérité, ce serait à nous mal séant d'examiner de trop près la vie privée de ces puissans de la terre.

Dès que l'on eut annoncé qu'un étranger suspect avait été surpris rôdant autour de la forteresse, et que dans la cour extérieure il attendait, sous la garde du caporal, que son excellence eût fait connaître ses ordres, le sein du gouverneur se gonfla de tout l'orgueil et de toute la majesté du pouvoir. Remettant son chocolat entre les mains de la modeste demoiselle de compagnie, il se fit apporter son épée à la poignée en corbeille, l'attacha à son côté, releva ses moustaches, se plaça convenablement dans son large fauteuil à immense dossier, et prenant un air farouche et rébarbatif, il ordonna que l'on conduisît en sa présence le prisonnier.

Le soldat fut amené, gardé de près encore par ceux qui l'avaient arrêté, et présenté par le caporal. La contenance du prisonnier avait toujours la même résolution et la même assurance, et il répondit au regard dur et inquisitif du gouverneur par ce certain regard louche dont nous avons parlé déjà, et qui parut ne plaire en aucune façon au vieil et pointilleux potentat.

— C'est bien, accusé, dit le gouverneur après l'avoir considéré silencieusement un instant, qu'avez-vous à dire en votre faveur? — Qui êtes vous?

— Un soldat revenant de la guerre, et qui n'en a rapporté rien autre chose que des contusions et des cicatrices.

— Un soldat, — hum! — un fantassin, à ce que je vois par votre costume. — Vous avez cependant un beau cheval arabe; mais vous l'aurez aussi ramené de la guerre, je présume, indépendamment de vos contusions et de vos cicatrices.

S'il plaisait à votre excellence de m'entendre, j'aurais quelque chose d'étrange et de merveilleux à raconter au sujet de ce cheval, quelque chose qui intéresse la sûreté du château, celle de tout Grenade. Mais c'est une communication que je ne puis faire qu'à votre excellence en particulier, ou du moins en présence seulement de ceux qu'elle admet à sa confidence.

Le gouverneur réfléchit un moment, puis il donna l'ordre au caporal et à ses hommes de sortir, et de se placer derrière la porte, afin d'être prêts au moindre appel.

— Ce saint homme, poursuivit-il, est mon confesseur; vous pouvez tout dire en sa présence. — Et cette demoiselle? ajouta-t-il, désignant d'un signe de tête la jeune fille qui était demeurée là, et paraissait être en proie à une bien grande curiosité, — cette demoiselle est d'une discrétion à toute épreuve, et il n'y a point de secret qu'on ne lui puisse sûrement confier.

Le soldat lança à la timide demoiselle une œillade moitié louche, moitié tendre.

— C'est tout-à-fait mon avis, dit-il, que la demoiselle demeure ici.

Lorsque le caporal et ses hommes se furent retirés, le soldat commença son histoire. Le drôle avait la langue déliée et une facilité de parole fort au-dessus de sa condition apparente.

— Avec la permission de votre excellence, dit-il, ainsi que je l'ai déjà fait observer, je suis un soldat qui se peut vanter d'avoir vu un rude service; mais, le terme de mon engagement étant expiré, il n'y a pas long-temps, je fus congédié de l'armée de Valladolid, et autorisé à retourner à pied dans le village d'Andalousie où je suis né. Hier soir donc, le soleil se couchait, tandis que je traversais l'une des vastes et désertes plaines de la Vieille-Castille.

— Holà! cria le gouverneur, qu'est-ce à dire? La Vieille-Castille est à quelques deux ou trois cents milles d'ici.

—D'accord, reprit le soldat. Mais n'ai-je point prévenu votre excellence que j'avais d'étranges choses à raconter? — moins étranges cependant que véritables, comme votre excellence pourra s'en convaincre, si elle daigne seulement m'écouter avec patience.

— Poursuivez, accusé, dit le gouverneur, relevant sa moustache.

— Comme le soleil se couchait, continua le soldat, je cherchai des yeux quelque endroit où je pusse établir mes quartiers et passer la nuit; mais si loin que pût s'étendre ma vue, je

n'aperçus nulle trace d'habitation humaine. Je vis bien qu'il fallait faire mon lit sur la terre de la plaine et ne chercher d'autre oreiller que mon havresac; mais votre excellence est un vieux soldat, et votre excellence n'ignore pas que, pour quiconque a fait la guerre, c'est le moindre des maux qu'un pareil logement pendant la nuit.

Le gouverneur fit un signe d'assentiment, tout en tirant son mouchoir de la poignée de son épée, afin de chasser une mouche qui bourdonnait aux environs de son nez.

— Donc, pour abréger ma longue histoire, continua le soldat, j'avançai plusieurs milles encore, et je me trouvai bientôt près d'un pont jeté sur un profond ravin, où coulait un mince filet d'eau, presque tari par la chaleur de l'été. A l'une des extrémités du pont se trouvait une tour moresque toute ruinée à son sommet, mais dont une voûte entière subsistait encore dans les fondations. Voici, pensai-je, un excellent endroit pour une halte. Je descendis donc jusqu'au ruisseau et j'y bus long-temps et de grand cœur, car l'eau était pure et douce, et je mourais de soif. Ouvrant alors mon bissac, j'y pris un ognon et quelques croûtes, qui formaient toutes mes provisions, et, m'étant assis sur une pierre, près du ruisseau, je me mis à souper. Mon intention était de me retirer ensuite dans le souterrain de la tour, pour y passer la nuit: c'eût été là un merveilleux campement pour un troupier revenant de la guerre, comme peut bien se l'imaginer votre excellence, qui est un ancien soldat.

—J'en ai trouvé dans mon temps qui ne valaient pas celui-là, et je m'en suis fort bien accommodé, dit le gouverneur, replaçant son mouchoir de poche dans la poignée de son épée.

— Je croquais donc tranquillement mes croûtes, poursuivit le soldat, lorsque j'entendis quelque chose remuer dans le souterrain. J'écoutai. — C'était le bruit des pieds d'un cheval. Bientôt un homme sortit par une porte pratiquée dans les fondations de la tour, tout près du bord de l'eau, conduisant par la bride un magnifique cheval. Quel était cet homme? A la faible clarté des étoiles, il m'était difficile de le bien voir. Il y avait quelque hose de suspect de sa part à se trouver au milieu des ruines

d'une tour, dans un endroit aussi solitaire; — mais ce n'était peut-être, comme moi, qu'un simple voyageur! Peut-être était-ce bien aussi quelque contrebandier, quelque bandoulier! Que m'importait au surplus? Grâce au ciel et à ma pauvreté, je n'avais rien à perdre. Je demeurai donc assis, continuant à ronger mes croûtes.

Mais l'étranger conduisit son cheval vers le ruisseau, tout près de l'endroit où je me trouvais, de sorte que je pus le considérer à mon aise. A ma grande surprise, je m'aperçus qu'il portait le costume moresque avec une cuirasse d'acier et un casque brillant, sur lequel étincelaient les étoiles. Son cheval était aussi harnaché selon la mode des Maures, et leurs grands et larges étriers pendaient à sa selle. L'étranger le conduisit, ainsi que je l'ai dit, au bord du ruisseau; alors l'animal plongea la tête dans l'eau presque jusqu'aux yeux, et but si long-temps, que je m'imaginai qu'il en allait d'abord crever.

— Camarade, dis-je, votre cheval boit bien : c'est bon signe, quand un cheval plonge ainsi bravement sa tête dans l'eau.

— C'est le moins qu'il se désaltère à son souhait, dit l'étranger avec un accent étrange, voilà bien une année que cela ne lui est arrivé.

— Par Santiago, repris-je, votre cheval l'emporte même sur les chameaux que j'ai vus en Afrique. Mais approchez, camarade, vous m'avez quelque peu la mine d'un soldat. Voulez-vous vous asseoir et partager le repas d'un soldat?

Il est de fait que dans cet endroit désert je sentais le besoin d'un compagnon, et que j'étais tout disposé à m'arranger même d'un infidèle. En outre, comme ne l'ignore point votre excellence, un soldat ne s'inquiète jamais beaucoup de la foi de ceux en compagnie desquels il se trouve, et là où règne la paix, les soldats de tous pays sont camarades.

Le gouverneur fit un nouveau signe d'assentiment.

— Comme je disais donc, poursuivit le soldat, j'invitai le Maure à partager mon souper tel quel, et je ne pouvais vrai-

ment moins faire, sans manquer aux lois de la plus commune hospitalité.

— Je n'ai le temps de m'arrêter ni pour manger ni pour boire, répondit l'étranger, j'ai à faire un long voyage cette nuit.

— Et dans quelle direction? lui dis-je.

— Je vais en Andalousie, reprit-il.

— C'est exactement ma route, répondis-je. Si vous ne voulez point vous arrêter et souper avec moi, peut-être voudrez-vous bien au moins me prendre en croupe et m'emmener avec vous. Votre cheval est puissant et vigoureux, et je garantis qu'il peut porter double charge.

— C'est chose arrangée, dit le Maure.

Refuser n'eût point, en effet, été d'un soldat, ce n'eût point été poli, d'autant plus que je lui avais offert de partager mon souper. Il monta donc à cheval, et je sautai derrière lui.

— Tenez-vous bien, dit-il, mon cheval va comme le vent.

— Ne vous inquiétez point, répondis-je; et nous partîmes.

De l'amble le cheval passa bien vite au trot, du trot au galop, et du galop à un train d'enfer. Les rochers, les arbres, les maisons, tout fuyait derrière nous avec la rapidité du vent.

— Quelle est cette ville? criai-je bientôt.

— Ségovie, répondit-il.

Et avant que le mot fût sorti de sa bouche, les tours de Ségovie étaient déjà hors de vue. Nous gravîmes les montagnes du Guadarrama et nous descendîmes par la route de l'Escurial. Nous passâmes sous les murs de Madrid et nous franchîmes les plaines de la Manche. Nous traversions les collines et les vallées, les cités et les villages endormis, les lacs et les rivières où se réfléchissaient les étoiles.

Bref, pour abréger encore et ne point fatiguer votre excellence, le Maure dirigea soudain son cheval vers le penchant d'une montagne.

— Nous voici, dit-il alors, au terme de notre voyage.

Je regardai autour de moi, mais je ne distinguai nulle trace d'habitation, je n'aperçus que l'ouverture d'une caverne. Bientôt

je vis une multitude de personnages en costume moresque, les uns à cheval, les autres à pied, arrivant avec précipitation de tous les points environnans, et se pressant pour pénétrer dans la caverne, comme des abeilles pour entrer dans une ruche. Avant que j'eusse pu lui adresser une question, le Maure enfonça ses longs étrier dans les flancs du cheval, et le lança dans la caverne, se mêlant à la foule. Nous suivîmes un chemin raide et sinueux, qui descendait jusque dans les entrailles de la montagne. Comme nous avancions, je vis briller une clarté qui s'accroissait insensiblement comme les premières lueurs du jour. Je ne pouvais distinguer comment elle était produite. Elle augmentait cependant à chaque instant, et me permit bientôt de voir tout ce qui m'entourait. Alors je remarquai sur notre passage de grandes cavernes, s'ouvrant à droite et à gauche, comme les chambres d'un arsenal. Dans les unes, des boucliers, des casques, des cuirasses, des lances et des cimeterres étaient suspendus le long des murs; dans les autres, on voyait de grands monceaux de munitions de guerre, et des équipages de campement rangés sur le sol.

C'eût été pour votre excellence, vieux soldat qu'elle est, un touchant spectacle de voir de si grandes provisions de guerre; cependant on apercevait dans d'autres cavernes de longues files de cavaliers armés jusqu'aux dents, lances en mains et bannières déployées, tout prêts à se mettre en campagne. Ils se tenaient néanmoins tous immobiles sur leurs selles comme autant de statues.

Dans d'autres salles se trouvaient des guerriers dormant par terre à côté de leurs chevaux, et des fantassins groupés, et comme disposés à se mettre en rangs. Tous portaient les anciens costumes et les anciennes armes moresques.

Or, pour abréger et ne point trop impatienter votre excellence, nous pénétrâmes enfin dans une immense caverne, je pourrais dire un palais en forme de grotte, dont les murs semblaient sillonnés de veines d'or et d'argent, et où les diamans étincelaient de tous côtés près des saphirs et des pierres les plus précieuses: au fond de cette grotte était assis un roi maure sur

un trône d'or, entouré de ses grands à droite et à gauche, et d'une garde d'Africains noirs, leurs cimeterres tirés.

Cependant la foule continuait à affluer dans la caverne, et tous ces milliers d'hommes passaient un par un devant le trône du roi, chacun se courbant profondément pour lui rendre hommage. Il y avait, dans cette multitude, des personnages revêtus de robes d'étoffes magnifiques, et enrichies de précieux joyaux. D'autres étaient couverts d'armures brunies et émaillées, tandis qu'un grand nombre n'avait au contraire que de misérables vêtemens sales et déchirés, et des armures faussées, ébréchées et couvertes de rouille.

J'avais jusque-là gardé le silence; car, ainsi que le sait fort bien votre excellence, il ne convient pas qu'un soldat soit trop questionneur: cependant je ne pus me taire plus long-temps.

— Camarade, dis-je alors au Maure, que veut dire tout ceci, je vous prie?

— C'est un grand et profond mystère, répondit-il. Apprends, ô chrétien, que tu vois devant toi la cour et l'armée de Boabdil, le dernier roi de Grenade.

— Que me dites-vous là? m'écriai-je. Boabdil et sa cour furent exilés du pays il y a quelques centaines d'années, et s'en allèrent tous mourir en Afrique.

— C'est ainsi que le rapportent, il est vrai, vos chroniques menteuses, répliqua le Maure; mais apprenez que Boabdil et les guerriers qui défendirent avec lui Grenade les derniers, ont été tous renfermés dans la montagne par un puissant enchantement. Quant au roi, quant à l'armée, qui sortirent de Grenade au moment de sa reddition, ce n'était qu'une procession d'esprits, de fantômes et de démons, auxquels il avait été permis d'apparaître sous la forme de Maures, pour tromper les souverains chrétiens. Je vous dirai plus, mon ami, c'est que l'Espagne entière est soumise au pouvoir des enchantemens. Il n'y a point de montagne, point de tour solitaire dans les plaines, point de caverne, de château ruiné sur les collines où ne reposent, au fond de caves profondes, des guerriers endormis depuis des siècles, et qui ne se pourront réveiller que lorsque seront expiés les

crimes en punition desquels Allah a permis que la domination passât pour un temps aux mains des infidèles. Une fois chaque année, la veille de la Saint-Jean, du coucher du soleil à son lever, l'enchantement qui captive ces guerrriers enchantés est interrompu, et il leur est accordé le droit de venir ici rendre à leur souverain l'hommage qu'ils lui doivent. Et cette foule, dont vous voyez la caverne inondée, se compose de guerriers mahométans, accourus ici de toutes les parties de l'Espagne, du fond de leurs magiques retraites. Quant à mon séjour, vous le connaissez. Vous avez vu dans la Vieille-Castille la tour ruinée du pont sous laquelle j'ai passé les hivers comme les étés depuis bien des siècles. J'y dois être encore de retour avant l'aurore. Les escadrons de cavalerie et les bataillons d'infanterie que vous avez vus tout rangés et tout équipés dans les cavernes avoisinantes, ne sont autres que les anciens guerriers de Grenade. Il est écrit dans le livre du Destin qu'aussitôt leur enchantement rompu, Boabdil doit descendre de la montagne à la tête de cette armée, pour remonter sur son trône dans l'Alhambra, et reprendre son royaume de Grenade, et que, réunissant sous ses ordres les guerriers enchantés de toutes les parties de l'Espagne, il s'en ira reconquérir la Péninsule entière et la ranger de nouveau sous la loi de Mahomet.

— Et quand ce grand événement doit-il s'accomplir? dis-je au Maure.

— Allah seul le sait! Nous avions cependant espéré que le jour de notre délivrance n'était plus très éloigné; mais voici qu'un vigilant gouverneur règne maintenant à l'Alhambra: c'est un rude et vieux soldat bien connu sous le nom de gouverneur Manco. Tant qu'un tel guerrier commandera les avant-postes de nos ennemis, et sera là toujours prêt à repousser la première irruption que nous pourrions faire de la montagne, je crains bien que Boabdil et son armée ne doivent se résigner à se reposer, comme ils font depuis si long-temps, sur leur armes.

Ici le gouverneur se dressa quelque peu perpendiculairement, ajusta son épée à son côté et retroussa ses moustaches.

— En somme, pour abréger l'histoire et ne point abuser de

la bonté de votre excellence, dit le soldat, le Maure, après m'avoir conté tout cela, descendit de cheval.

— Attendez-moi ici, camarade, me dit-il, et veuillez bien garder mon cheval, pendant que je m'en vais aller fléchir le genou devant Boabdil.

En même temps il se jeta dans la foule qui se pressait en s'avançant vers le trône.

Qu'y a-t-il à faire en cette occurrence? pensai-je cependant, lorsque je me trouvai seul ainsi livré à moi-même. Attendrai-je ici que cet infidèle revienne m'emporter encore, Dieu sait où! sur son démon de cheval? ou bien ne vaut-il pas mieux, sans perdre de temps, battre en retraite et m'éloigner au plus vite de cette communauté de diables?

Un soldat a bientôt pris son parti, comme ne l'ignore point votre excellence. Ce cheval appartenait à un ennemi avoué du royaume et de la foi. L'animal était de bonne prise selon les lois de la guerre. M'étant donc hissé de la croupe sur la selle, je tournai les rênes de mon coursier, je lui piquai les flancs avec les étriers moresques, et le fis avancer de mon mieux dans le passage par lequel il était entré. Comme nous passions le long des salles où se tenaient immobiles les escadrons de cavaliers mahométans, il me sembla que j'entendais un cliquetis d'armures, et que des voix murmuraient sourdement. Je pressai mon cheval une seconde fois avec les étriers, ce qui redoubla sa vitesse. J'entendis encore à ce moment derrière moi comme le bruit d'une mêlée qui se précipitait, puis celui des pas de bien des milliers de chevaux; puis je me trouvai au milieu d'une foule innombrable de cavaliers : j'avais été emporté parmi eux; avec eux je me sentais lancé hors de l'embouchure de la caverne, tandis que des milliers de figures fantastiques étaient balayés dans toutes les directions par les quatre vents du ciel.

Au milieu du désordre et de la confusion de cette scène, je fus jeté à terre privé de sentiment. Quand je revins à moi, je me trouvai étendu sur le sommet d'une colline, aux pieds du cheval arabe qui se tenait près de moi. Au moment de ma chute, mon bras avait passé dans la bride; ce qui, je présume, avait

empêché le brave coursier de s'en retourner dans la Vieille-Castille.

Votre excellence peut aisément se figurer quelle surprise j'éprouvai, lorsque, regardant autour de moi, je vis des haies de figuiers de l'Inde et d'aloës, ainsi que d'autres objets annonçant un climat méridional; lorsque j'aperçus au-dessous de moi une grande ville avec des tours, des palais et une vaste cathédrale.

Je descendis la colline avec précaution, conduisant mon cheval en laisse, car je n'osais plus le monter; j'avais trop peur vraiment qu'il ne me jouât quelqu'autre tour diabolique. C'est à ce moment que je rencontrai votre patrouille. Elle m'apprit alors de grands secrets, à savoir que c'était Grenade qui s'offrait à ma vue, et que cette ville se trouvait actuellement placée sous les murs de l'Alhambra, forteresse où commandait le redoutable gouverneur Manco, la terreur de tous les Mahométans enchantés.

Dès que je fus instruit de ces particularités, je me déterminai soudain à faire visite à votre excellence, afin de lui révéler toutes les choses étranges que j'avais vues, et lui donner avis des périls qui minent et entourent Grenade et l'Alhambra. Vous pourrez ainsi prendre à temps les mesures convenables pour protéger la forteresse et au besoin le royaume contre cette armée intestine, qui fait ses évolutions dans les entrailles mêmes du pays.

— Eh bien! dites-moi, je vous prie, mon ami, vous qui êtes un vétéran, vous qui avez vieilli au service, vous qui avez fait et vu tant de campagnes, quels moyens me conseilleriez-vous d'employer pour prévenir ces malheurs qui nous menacent?

—Il n'appartient point à un obscur et humble soldat, répondit modestement notre homme, de prétendre donner des avis à un commandant de la sagacité de votre excellence. Il me semble pourtant que votre excellence pourrait faire murer et clore par de solides ouvrages de maçonnerie toutes les cavernes et même tous les trous qui pénètrent dans la montagne; de cette façon Boabdil et son armée se trouveraient à jamais renfermés

dans leur habitation souterraine. Et si le bon père lui-même, ajouta le soldat, s'inclinant révérencieusement devant le moine, et se signant dévotement, si le bon père voulait bien consacrer les barricades par ses bénédictions, s'il y ajoutait quelques croix, quelques reliques, quelques images de saints, je pense qu'ainsi fortifiées encore, elles pourraient braver tout le pouvoir et tout l'effort des enchantemens de l'infidèle.

—Assurément ces derniers moyens seraient d'un grand effet, dit le moine.

Le gouverneur appuya sa main sur la poignée de son épée de Tolède : il regarda le soldat fixement; puis, remuant la tête lentement et d'une épaule à l'autre :

— Ainsi donc, mon ami, dit-il, vous vous imaginez bonnement que vous m'avez pris pour dupe avec votre conte à dormir debout, à propos de montagnes et de Maures enchantés. Ecoutez, accusé ! — N'ajoutez pas un mot. Vous pouvez être un vieux soldat, vous allez voir pourtant que vous avez affaire à un soldat plus vieux encore, et auquel il n'est ni facile, ni commode de se jouer. Holà ! cria alors le gouverneur, holà ! gardes, ici ! Mettez-moi cet homme aux fers.

La timide demoiselle était bien tentée de dire un mot en faveur du prisonnier; mais le gouverneur lui imposa silence par un regard.

Comme les gardes s'occupaient à garrotter le soldat, l'un d'eux sentit quelque chose de fort gros dans la poche du prisonnier; l'extraction de cet objet fut faite aussitôt, et il se trouva que c'était une longue bourse de cuir, qui paraissait très bien garnie. Le garde, la prenant par le bout, en versa le contenu sur la table placée devant le gouverneur, et vraiment jamais sac de maraudeur ne fit plus abondante restitution. C'était une pluie de bagues, de joyaux, de rosaires de perles, de croix de diamans étincelans; c'était surtout une prodigieuse quantité d'anciennes pièces d'or, dont quelques-unes même tombèrent en sonnant sur le plancher, et se mirent à rouler dans les coins les plus éloignés de la chambre.

Les fonctions de la justice se trouvèrent quelques momens

interrompues: c'était une poursuite générale des brillantes fugitives. Le gouverneur seul, profondément pénétré, comme il était, du sentiment de la vraie dignité espagnole, sut garder le decorum et conserver toute la majesté de son maintien, bien que cependant son regard parût trahir quelque légère anxiété jusqu'au moment où la dernière pièce d'or, le dernier bijou, se trouvèrent rétablis dans le sac.

Le moine semblait beaucoup moins calme. Tout son visage était rouge et enflammé comme une fournaise. Ses yeux luisaient comme des éclairs à la vue des croix et des rosaires.

— Misérable, s'écria-t-il, misérable sacrilège, quelle église, quel sanctuaire as-tu dépouillés de ces précieuses reliques?

— Je n'ai dépouillé ni église, ni sanctuaire, reprit le soldat, croyez-le bien, ô très saint père. Si ce trésor provient en effet d'un pillage sacrilège, le crime aura été commis dans un temps, depuis long-temps passé, par ce guerrier infidèle dont je viens de vous parler. J'allais justement dire à son excellence, au moment où elle m'a interrompu, qu'en prenant possession du cheval de ce Maure, j'avais décroché un sac de cuir, qui était suspendu à l'arçon de sa selle, et contenait, j'imagine, le plus précieux butin qu'il avait pu faire dans ses anciennes campagnes, lorsque les Mahométans s'en allaient guerroyant par le pays.

— A merveille, s'écria le gouverneur. Maintenant, mon ami, vous allez vous disposer à établir vos quartiers dans l'une des chambres de la tour *Vermilion*, et bien que nous ne prétendions vous y placer sous l'influence d'aucun charme et d'aucune magie, vous serez, je vous assure, aussi bien gardé que vous auriez pu l'être dans quelque caverne de Maures enchantés que vous ayez pu voir.

—Votre excellence peut en décider comme elle le juge convenable, répondit tranquillement le soldat. De quelque façon que l'on me case dans la forteresse, ma reconnaissance sera la même pour votre excellence. Un soldat qui a fait la guerre, ainsi que ne l'ignore point votre excellence, n'est pas bien difficile en logemens; pourvu seulement que mon cachot ne soit point par trop étroit, et que l'on me fournisse de raisonnables

rations, je saurai m'arranger pour ne point pâtir et me mettre à l'aise. Et puisque votre excellence a pour moi tant de bontés, il est encore une grâce que je la supplierai de m'accorder; — ce serait de bien veiller sur sa forteresse, et d'aviser aux moyens de faire boucher les issues des cavernes de la montagne, ainsi que j'en ai insinué l'avis.

Ici se termina la scène.

Le prisonnier fut conduit dans l'un des meilleurs cachots de la tour Vermilion. Le cheval arabe fut mené aux écuries de son excellence, et la grande bourse de cuir déposée dans le coffre-fort de son excellence. Quant à la légalité de cette dernière disposition, le moine éleva bien, il est vrai, quelques doutes. Il demanda, par exemple, si les saintes reliques, dérobées évidemment dans un pillage sacrilège, ne devaient point plutôt être replacées sous la garde de l'église; mais le gouverneur s'était prononcé d'abord péremptoirement contre cette idée, et comme il était maître absolu dans l'Alhambra, le moine laissa là discrètement la discussion, bien résolu pourtant à donner avis du fait aux dignitaires de l'église de Grenade.

Pour expliquer ces mesures si promptes et si sévères, prises par le vieux gouverneur Manco, il est bon d'observer que, vers cette époque, les montagnes d'Alpuxarra, dans le voisinage de Grenade, étaient infestées d'une effroyable façon par une bande de voleurs sous les ordres d'un chef audacieux, nommé Manuel Borasco. Ces brigands avaient pris l'habitude de rôder dans les environs de la ville, où ils pénétraient même sous divers déguisemens, afin de s'y instruire des jours et des heures de départ des convois de marchandises, ou des voyageurs dont ils savaient les bourses bien garnies, prenant ensuite soin de les rejoindre sur les points les plus déserts de leur route.

D'aussi fréquens et audacieux attentats avaient éveillé l'attention du gouvernement, et les commandans des divers postes avaient reçu des instructions qui leur prescrivaient de se tenir constamment sur leurs gardes, et d'arrêter tous les aventuriers suspects. Le gouverneur Manco déployait un zèle tout particulier dans l'exécution de ces mesures, tenant à honneur d'ef-

facer le blâme que sa forteresse avait spécialement encouru, et cette fois il ne doutait point qu'il n'eût mis la main sur quelqu'un des plus formidables brigands de la bande.

Cependant l'aventure fit du bruit; elle devint bientôt le sujet général des conversations, non-seulement dans la forteresse, mais encore dans toute la ville de Grenade. — On disait que le fameux voleur Manuel Borasco, la terreur de l'Alpuxarra, étoit tombé dans les griffes du vieux gouverneur Manco, qui l'avait claquemuré dans un cachot de la tour Vermilion; et tous ceux que le maraudeur avait dépouillés, accouraient en foule pour le voir et le reconnaître.

La tour Vermilion, comme chacun sait, s'élève hors de l'Alhambra, sur une colline qui l'avoisine, et se trouve en dehors de la principale avenue qui mène à la forteresse. Nul rempart extérieur n'environnait cette tour; seulement un factionnaire faisait sentinelle au bas. La fenêtre du cachot dans lequel on avait renfermé le soldat, solidement garnie de barreaux de fer, donnait sur une petite esplanade. C'est là que venaient les bonnes gens de Grenade pour le considérer, comme s'il se fût agi de quelque hyène grimaçant et rugissant dans une cage de ménagerie. Personne ne reconnut, cependant, en lui Manuel Borasco, car ce terrible voleur était célèbre par la férocité de sa physionomie, et jamais il n'avait rien eu de ce regard louche et de bonne humeur du prisonnier.

Il lui vint cependant des visiteurs, non-seulement de la ville, mais encore de tous les environs. Nul ne reconnut davantage en lui Manuel Borasco. Alors on commença, dans le peuple, à soupçonner qu'il pouvait bien y avoir quelque chose de vrai dans son histoire. — Que Boabdil et son armée se trouvassent enfermés dans la montagne, il n'y avait là rien d'impossible. C'était même une vieille tradition que beaucoup d'anciens habitans de la ville avaient entendu raconter par leurs pères. Des curieux se portèrent en grand nombre à la montagne du Soleil, ou plutôt de Sainte-Hélène, et s'en allèrent à la recherche de la caverne mentionnée dans le récit du soldat. Il y en eut qui virent une sombre et profonde crevasse et y pénétrèrent, descendant, personne

ne sait jusqu'où, dans la montagne. — Cette ouverture a, d'ailleurs, depuis lors jusqu'à ce jour, passé pour l'entrée du palais souterrain de Boabdil.

Insensiblement le soldat devint populaire parmi les petites gens. Le maraudeur des montagnes n'est, d'ailleurs, rien moins que frappé d'opprobre en Espagne, ainsi que le voleur dans tous les autres pays : c'est, au contraire, aux yeux du bas peuple une sorte de personnage chevaleresque. Il existe aussi toujours et partout une certaine disposition à censurer ceux qui gouvernent. On commença donc bientôt à murmurer contre les mesures arbitraires du vieux gouverneur Manco, et à considérer le prisonnier comme une espèce de martyr.

Il est vrai que le soldat était un joyeux et plaisant compère, ayant toujours à sa disposition quelque bon mot pour quiconque s'approchait de sa fenêtre, quelque galanterie pour chaque femme qu'il apercevait. Il avait trouvé aussi moyen de se procurer une vieille guitare, de sorte qu'assis à sa croisée, il chantait des ballades et des *seguidillas*, à l'inexprimable satisfaction des filles du voisinage qui se rassemblaient le soir sur la petite esplanade, et dansaient des boléros aux sons de sa musique. Sa barbe grise avait disparu sous le rasoir, et son visage brûlé du soleil trouvait faveur auprès du beau sexe. La timide demoiselle de compagnie du gouverneur en vint même jusqu'à déclarer que ce regard louche du soldat était tout-à-fait irrésistible. Cette fille, dont le cœur était excellent, avait d'abord manifesté la plus vive sympathie pour l'étranger, et s'était profondément intéressée à son sort. Mais ayant fait de vains efforts en sollicitant la clémence du rigoureux gouverneur, elle avait pris sur elle d'adoucir au moins la sévérité des prescriptions auxquelles il soumettait le prisonnier. Chaque jour elle apportait à ce dernier quelque comfortable morceau tombé de la table du gouverneur, ou emprunté à son garde-manger. Elle y ajoutait de temps à autre une consolante bouteille d'un Val de peñas de choix, ou de vieux Malaga.

Tandis que cette petite trahison se poursuivait au centre même de la citadelle du vieux gouverneur, un autre orage s'ap-

prêtait à fondre sur lui. Ses ennemis extérieurs allaient entrer contre lui en guerre ouverte. Ce sac plein d'or et de joyaux, trouvé sur la personne du voleur supposé, c'était encore une circonstance que l'on n'avait pas manqué de raconter dans Grenade avec toutes les exagérations convenables. Une question de juridiction territoriale fut bientôt élevée par le capitaine-général, l'ennemi invétéré du gouverneur. Le capitaine-général prétendait donc que le prisonnier avait été arrêté hors des dépendances de l'Alhambra, et dans le ressort de la capitainerie générale. Il demandait en conséquence que la personne du délinquant lui fût livrée ainsi que les *dépouilles opimes* saisies avec elle.

Le moine n'avait pas non plus laissé ignorer au grand inquisiteur que des croix, des rosaires et d'autres reliques avaient été trouvés dans le sac en question, et le grand inquisiteur réclamait de son côté l'accusé comme coupable de sacrilège, et déclarait que ces saintes richesses appartenaient à l'église, ainsi que le corps du prisonnier au premier *auto de fé*.

La querelle s'échauffait. Le gouverneur furieux avait juré que plutôt que de livrer son prisonnier, il le ferait pendre dans l'Alhambra, comme espion saisi sur les frontières de la forteresse.

Le capitaine-général menaçait d'envoyer un corps de troupes qui s'emparerait du prisonnier, et le transférerait de la tour Vermilion dans la prison de la ville.

Le grand inquisiteur semblait aussi fort disposé à expédier vers l'Alhambra un certain nombre de familiers du saint-office.

Un soir, assez tard, le gouverneur fut averti de ces machinations.

— Eh bien! qu'ils viennent, dit-il, nous verrons s'ils me trouvent en défaut. Il aura besoin de se lever avec bien de l'éclat et de grand matin celui qui compte surprendre un vieux soldat!

Là-dessus, il donna l'ordre de faire passer le prisonnier, dès

le point du jour, de la tour Vermilion dans l'intérieur de l'Alhambra.

— Et vous, écoutez, enfant, dit-il à sa timide demoiselle de compagnie, frappez à ma porte et réveillez-moi avant que le coq chante, afin que je veille moi-même à cette affaire.

Le jour parut, le coq chanta; mais personne ne vint frapper à la porte du gouverneur. Le soleil s'était élevé déjà bien haut au-dessus des montagnes, ses rayons resplendissaient aux croisées de la chambre du gouverneur, et cependant le caporal vétéran qui, la terreur peinte sur son visage de fer, se tenait près du lit de son excellence, n'avait pas encore osé l'éveiller et l'arracher à ses rêves du matin.

— Il s'est échappé! il est parti! cria enfin le caporal, respirant à peine, comme suffoqué.

— Qui s'est échappé? — Qui est parti?

— Le soldat, — le voleur, — le diable. Dieu me damne si je sais ce qu'il est. Quoi qu'il en soit, son cachot est vide, bien que sa porte soit fermée. Personne au monde ne devine comment il en a pu sortir.

— Qui est-ce qui l'a vu le dernier?

— Votre demoiselle de compagnie. C'est elle qui lui a porté son souper.

— Qu'on la fasse venir à l'instant.

Ici ce fut un nouveau sujet de confusion. La chambre de la timide demoiselle se trouvait vide pareillement, et l'on avait remarqué qu'elle ne s'était point couchée dans son lit : elle s'était indubitablement évadée avec l'accusé. On se souvenait bien d'ailleurs que les jours précédens elle avait eu avec lui des conversations plus fréquentes et plus longues encore que d'habitude.

C'était-là une blessure qui frappait le gouverneur à un endroit bien sensible; il avait cependant à peine eu le temps d'exhaler un peu de sa rage, lorsque de nouvelles infortunes se révélèrent à ses yeux et le vinrent complètement accabler. Comme il entrait dans son cabinet, il trouva son coffre-fort ouvert. La bourse de cuir du soldat en avait été retirée, ainsi qu'une couple de sacs bien nourris de doublons.

Mais comment les fugitifs s'étaient-ils échappés? Quel chemin avaient-ils pris? Un vieux paysan, qui habitait une chaumière sur le bord du chemin de la Sierra, vint déclarer qu'il avait entendu, quelques instans avant le lever du jour, le bruit du galop d'un vigoureux cheval qui courait vers les montagnes. Ayant mis la tête à sa fenêtre, il n'avait pu que distinguer dans le lointain un homme à cheval, tenant une femme assise devant lui.

— Que l'on aille visiter les écuries, cria le gouverneur Manco.

On alla visiter les écuries. Tous les chevaux s'y trouvaient, excepté le cheval arabe. A sa place un solide gourdin était attaché à la mangeoire, avec un écriteau sur lequel étaient écrits ces mots :

PRÉSENT POUR LE GOUVERNEUR MANCO DE LA PART D'UN VIEUX SOLDAT.

Nous avions prévenu que nous allions laisser parler Washington Irving; peut-être trouvera-t-on qu'il a causé trop longtemps à propos du caporal et du gouverneur Manco. Si nous voulions l'écouter, il fallait bien cependant prendre notre parti de l'entendre sur quelque sujet pareil, car, depuis son arrivée à l'Alhambra, il ne fait guère plus que nous raconter des légendes de ce genre jusqu'à la fin du livre qu'il termine brusquement par deux notices fort sèches sur les rois maures, Mahomet Abu Alahmar, le fondateur de l'Ahambra, et Yusef Abul Hagig, qui a fait terminer ce palais.

On voit que les diverses parties de cet ouvrage ne sont unies entr'elles que par un bien faible lien; mais il leur suffit en vérité. L'auteur ne nous a d'ailleurs promis qu'un livre d'esquisses, un *nouveau Sketch Book*; ne lui demandons pas davantage. Quant à nous, ayant déjà parlé plus haut de l'ensemble de l'ouvrage, après avoir choisi parmi ces esquisses les deux légendes qui nous avaient paru les meilleures, et les avoir reproduites en entier, nous comptions nous arrêter et renvoyer à l'*Alhambra* ceux de nos lecteurs qui auraient pris goût à ces histoires; mais

comme en transcrivant nos citations, nous avons considéré de plus près et plus en détail le mécanisme du style et de la composition de l'auteur, nous ne terminerons pas sans ajouter quelques nouvelles et courtes observations qui s'appliquent surtout au mode et aux élémens de fabrication employés par Washington Irving dans ses livres.

Assurément, nous le répétons, c'est un écrivain bien spirituel et bien élégant que l'auteur de l'*Alhambra;* mais plus on met de soin à l'étudier, mieux on s'aperçoit que l'originalité lui manque complètement. Il sait à merveille employer quatre ou cinq manières, mais toutes sont empruntées; il n'en a pas une à lui.

On ne le contestera pas : quelque consciencieux et distingués que soient ses ouvrages historiques, c'est bien moins comme historien que comme *essayist* qu'il se recommande. Eh bien! dans ses essais, sauf l'originalité du fond de ses sujets américains, trouvez-vous quelque chose de neuf et qui lui appartienne en propre? Prenez le premier *Sketch Book*, les *Tales of a traveller, Bracebridge-Hall*. Qu'y rencontrez-vous? Bien souvent la grâce harmonieuse d'Addison, puis parfois la verve de Swift, parfois le caprice et les boutades de Sterne, parfois aussi la douceur aimable et la nonchalance sentimentale de Mackensie. Où est Washington Irving? Prenez maintenant son dernier livre, l'*Alhambra,* le *New Sketch Book*. Ce sont bien les mêmes emprunts continués, seulement il y en a d'autres. A côté des anciennes contrefaçons, vous en voyez de nouvelles. Si je ne me trompe, voici quelque chose de la fine gaîté de notre Lesage, puis un peu de la bonhomie caustique de Cervantes. Où est encore là Washington Irving? Il est vrai que nous sommes en Espagne, et que Cervantes est un admirable modèle; cependant en Espagne surtout, et près de Cervantes, nous voudrions que l'auteur américain fût un peu lui-même.

Mais que voulons-nous donc? N'est-il pas vraiment toujours et partout lui-même, c'est-à-dire un esprit flexible, aimable et varié, un artiste ingénieux, façonnant sa pensée selon les meilleurs modèles et la jetant dans les meilleurs moules; l'inventeur

des plus fines marquetteries et des plus harmonieuses mosaïques que l'on connaisse? Qu'on ne trouve pas que nous exigeons trop. Nous le déclarons : ces pastiches sont amusans et nous plaisent fort. Mais plairont-ils bien long-temps? Un long avenir est-il promis à ces sortes de livres? Nous en doutons. Et voilà pourquoi, revenant, pour finir, à une idée que nous avons, ce nous semble, indiquée déjà, nous souhaiterions que, dans l'intérêt de la durée de son nom, Washington Irving eût appliqué plus souvent son savoir-faire et son talent à des sujets qu'il eût traités exclusivement et sans concurrence possible, à des fantaisies purement transatlantiques, comme l'histoire de *New-York* et *Salmagundi*.

A. FONTANEY.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

II.

BULWER.

Le premier livre de M. Bulwer, publié en 1827, a passé presque inaperçu. Peu de personnes, à Londres même, se souviennent de *Falkland*. Il paraît d'ailleurs que l'auteur y attache peu d'importance, puisque, sur le titre de ses derniers ouvrages qu'il n'a jamais signés expressément, il ne rappelle jamais son début littéraire. C'est aussi le seul de ses romans qui n'ait pas été traduit à Paris, bien qu'à coup sûr il en vaille la peine.

L'année suivante, en 1828, parut *Pelham*, et le lendemain de cette publication, M. Bulwer était décidément un auteur à la mode. Le succès de ce livre se propagea avec une rapidité mer-

veilleuse. Quoiqu'il ne soit guère connu en France que par un travestissement assez médiocre, Paris se trouva cette fois du même avis que Londres. C'est qu'en effet, outre le mérite réel du roman en lui-même, nous vivions alors à une époque de répit pour les haines et les controverses politiques. M. de Villèle était tombé sous les attaques multipliées de la tribune et de la presse; son successeur, M. de Martignac, avait essayé, avec une rare et louable adresse, la réconciliation des deux principes qui, depuis treize ans, se faisaient une guerre acharnée, et dont le duel implacable devait se terminer par la chute et l'exil d'une dynastie. Il avait pris et remplissait avec assez d'habileté le rôle d'entremetteur entre la cour et la nation. Il déguisait à chacune des parties l'étendue et l'inflexibilité de leurs mutuelles exigences; et grâce à ce manège, plus convenable, il est vrai, aux soubrettes de théâtre, qui veulent raccommoder deux amans brouillés, et spéculer sur une bouderie et un serrement de main, qu'au ministre d'un roi, il avait obtenu une trêve de quelques mois. L'émigration, malgré son aveuglement, n'avait pas pris le change, Son entêtement qui avait tenu bon contre la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire et les Cent jours, ne pouvait pas se rendre aux promesses et aux espérances du ministre. Mais l'animosité populaire, fatiguée, malgré la franchise de ses vœux, de toutes les luttes qu'elle avait soutenues depuis trente-neuf ans, presque blasée sur les victoires qu'elle avait remportées, et que deux ou trois *roués* avaient toujours su escamoter à leur profit, avait posé les armes, et sans quitter la partie, se contentait d'escarmouches inoffensives.

Et ainsi, il ne faut pas une grande pénétration pour comprendre que cet *interim* était singulièrement favorable aux lectures, aux discussions, et au succès littéraires. *Pelham*, quoique mutilé avec une *liberté* plus que cavalière, fut cité partout à Paris, dans les cafés et les salons comme le manuel du *dandysme* le plus parfait et le plus pur. Pour moi, qui jusqu'ici n'ai pas pu voir de près et par mes yeux le modèle que M. Bulwer a voulu peindre, j'avais lu son livre comme distraction et comme étude, pour compléter mes renseignemens

sur l'état présent de la littérature anglaise, mais sans y attacher aucune importance sociale. D'ailleurs, à vrai dire, je ne crois pas que l'auteur lui-même ait jugé son livre autrement que moi. Mais un de mes amis, sectateur passionné des *belles manières*, observateur assidu de toutes les formes du dandysme, qu'on aurait désespéré en critiquant la couleur de ses gants ou le nœud de sa cravate, et qui, depuis deux ans, pour achever son éducation, pour approfondir plus à loisir l'art de saluer et de donner la main, de s'endormir et de se réveiller à propos au milieu d'un récit ou d'une conversation, s'est fait nommer secrétaire d'ambassade, essaya le premier de dessiller mes yeux. Il tombait d'accord avec moi sur la valeur et la durée probable de *Pelham* : mais pour lui, la question littéraire ne méritait pas dix minutes d'attention. Il prétendait y trouver un traité complet, un enseignement *ex professo* sur l'élégance et l'aristocratie anglaises. Comme à l'appui de son jugement mon interlocuteur apportait un grand nombre d'explications très fines et très spirituelles, auxquelles je ne savais que répondre; comme il possédait son *Pelham* aussi bien que le muphti possède le Coran, ou que le pape l'Evangile; comme il déroutait toute ma controverse par des citations textuelles qui ne lui manquaient jamais, force me fut de m'engager, malgré moi, dans la voie nouvelle qu'il m'indiquait. Je relus *Pelham* une seconde fois, en essayant d'y découvrir l'intention *aristocratique* que je n'avais pas d'abord saisie, et je dois à la vérité de déclarer qu'une seconde lecture n'a pas altéré ma première opinion.

Le héros de M. Bulwer, Henri Pelham, est un dandy achevé, qui peut servir de modèle et d'étude à tous ceux qui, n'ayant rien à faire en ce monde, incapables de haine et d'amitié, ennemis des livres qui les ennuient, des voyages qui les fatiguent, méprisant la vie de famille comme un engagement importun, et la vie politique comme un tracas soucieux, reportent volontairement toute leur activité sur la manière de prononcer un mot, d'écarter les épaules, de lorgner à bout portant une femme qui passe, ou même à qui l'on parle, et préfèrent le mérite d'un jockey à celui de George Canning. A la bonne heure, j'en con-

viens. Envisagé sous ce point de vue, *Pelham* serait encore un livre inestimable; car il est tel chapitre dont la lecture attentive et répétée peut former un jeune homme à l'impertinence, au vice et à l'oisiveté, mieux et plus sûrement que trois duels et six procès de *criminal conversation*. On y apprend l'art si difficile et si rarement impuni d'éloigner d'une femme à laquelle on veut adresser sans témoins, au milieu de quatre-vingts personnes, des paroles qu'elle ne peut accueillir que par la rougeur ou la moquerie, tous ceux qui l'environnent, en imaginant pour elle, pour sa grâce et sa beauté, pour son esprit et sa jeunesse, des complimens multipliés qui sont autant d'insultes détournées, mais sensibles, pour ses interlocuteurs.

Mais pour peu qu'on poursuive et qu'on soutienne la lecture entière, sans permettre à ses yeux et à son cerveau de broncher un seul instant, si l'on veut bien gouverner sa pensée comme un cheval ombrageux et rétif, je défie qu'on puisse, en dernière analyse, attribuer à M. Bulwer une autre intention que la satire et la comédie.

Oui l'aristocratie forme le fond de *Pelham*, mais l'aristocratie prise par le côté qu'aurait pu choisir Juvénal ou Molière.

Or, comment est-il arrivé que ce livre excite en Angleterre une si réelle et si vive sympathie, tandis que le même sujet, traité avec le même talent, si la scène et le héros étaient placés à Paris, n'aurait aucune chance de succès?

C'est que l'aristocratie anglaise, malgré le rude assaut qu'elle soutient maintenant, et qui menace de l'abattre et de joncher la terre de ses débris, a des racines profondes dans l'histoire et la constitution du pays; c'est que malgré le péril de mort où l'a jetée sa récente conduite, elle a su depuis l'avènement de la maison de Hanovre, dans la plupart des questions et des accidens qui l'intéressaient personnellement, associer le pays à ses intérêts, ou rattacher à sa cause l'indépendance et la gloire nationales; c'est que, sans vouloir remonter bien haut, nous pouvons suivre sa destinée depuis cent soixante-quatre ans, compter ses batailles et ses victoires, et nous la verrons toujours *active*, empressée à la guerre, soit qu'il s'agisse de défendre le sol

contre l'invasion étrangère, soit qu'il faille protéger les franchises publiques contre les empiètemens d'une royauté jalouse.

Mais en France, à la même époque, tandis que l'aristocratie anglaise chassait Jacques II et donnait le trône à Guillaume III, que faisait notre noblesse? Elle s'humiliait sous Louis XIV. Le demi-dieu de Versailles n'avait plus besoin, comme à son entrée au parlement, de son fouet et de ses éperons pour imposer silence aux murmures; sa parole, un pli de ses lèvres, un mouvement de sa paupière suffisait à sa volonté souveraine. Il continuait paisiblement, sans résistance et presque sans péril, l'œuvre commencée par Louis XI et si habilement reprise par le génie de Richelieu.

Et depuis, qu'a-t-elle fait pour se concilier l'estime et la confiance? qu'a-t-elle opposé à l'impatience populaire? quel rôle a-t-elle choisi, quand la royauté eut conquis le mépris par la débauche? le jour où le mépris appela l'insulte, a-t-elle embrassé d'autre parti que la fuite? Peut-elle revendiquer l'honneur d'un hardi conseil ou d'une vengeance courageuse? Depuis 1715 jusqu'en 1789, elle n'a rien fait pour éloigner la mort qui l'envahissait.

Aussi, voyez quels fruits a portés sa lâcheté! voyez la moisson qu'elle recueille pour avoir semé l'aveuglement et l'indifférence! Elle est morte: il n'y a plus aujourd'hui ni courage, ni pénétration à le dire. Elle a signé elle-même son acte de décès dans la dernière session; son existence politique n'est plus qu'une fiction, un thème qui suffit aux sophismes ingénieux de quelques publicistes. Si les noms historiques de la France conservent encore quelque crédit dans les chancelleries étrangères; si pour complaire aux cours de Russie ou d'Autriche, on daigne encore nommer aux ambassades les ducs et les marquis, ce ressouvenir de l'ancien régime ne peut durer long-temps; le recensement des emplois diplomatiques en fait foi. Le maréchal Mortier, le maréchal Maison, M. de Barante, n'ont qu'un blason d'hier. Dans quelques années, le roi donnera le titre de duc avec les lettres de créance.

Il faut donc chercher dans l'histoire comparée des deux pays

l'explication du succès de *Pelham;* car l'importance d'une classe de la société dans la vie civile ne va jamais sans une importance d'une autre nature. Pour qu'un nom, quel qu'il soit, ne se puisse prononcer dans un salon sans produire une sensation marquée, il faut à coup sûr que la personne qui le porte, joue dans le monde un rôle spécial, qu'elle puisse disposer d'une influence déterminée, qu'elle soit enfin un objet d'admiration ou d'envie.

C'est pourquoi la noblesse de France prise en elle-même, étudiée par un poète qui voudrait surprendre et copier les moindres secrets de sa vie ordinaire et quotidienne, ne suffirait pas à défrayer les mille pages d'un roman. On la verrait faire antichambre chez un banquier, solliciter dans les bureaux d'un avocat ministre. Toute sa vie n'est qu'une perpétuelle abdication, mais une abdication sans intérêt et sans majesté, qui ne rappelle en rien celles de Sylla, de Charles-Quint, de Christine ou de Napoléon.

Si M. Bulwer eût cherché à Paris l'équivalent de Henry Pelham, malgré la sagacité particulière qui le distingue, il eût bientôt renoncé à son projet. Pour se convaincre en peu de jours de l'inutilité de ses recherches, il n'aurait eu qu'à prendre les journaux de la semaine; au lieu d'y lire, comme dans le *Court Journal,* le récit détaillé d'un bal donné à Windsor ou dans les salons d'Almack, il n'aurait trouvé que deux lignes sèches et inanimées sur le bal des Tuileries ou de l'ambassade anglaise.

Pelham est un livre *unique*, car l'élégance *exclusive* qu'il représente n'est pas seulement impossible chez nous. Je ne crois pas que les autres capitales de l'Europe fussent moins embarrassées que Paris pour en fournir le modèle : à Madrid, à Vienne ou à Berlin, l'aristocratie se mêle trop rarement à la classe moyenne pour lui inspirer un intérêt bien vif.

Mais, outre le bonheur et la spécialité du sujet, *Pelham* est un livre prodigieusement spirituel. Si les comédies de Congreve ne peuvent pas soutenir la comparaison avec les *Femmes savantes,* il faut reconnaître dans M. Bulwer une finesse et une vivacité dignes d'être opposées, dans quelques pages, à Lesage ou à Beaumarchais. Le héros donne sur sa famille et en particulier

sur sa mère des détails curieux, et qu'il faut méditer pour bien comprendre sa destinée et son rôle. Il raconte à merveille comment lady Pelham, ayant lu tous les romans historiques publiés depuis dix ans, commence l'éducation de son fils, seule et sans conseil, ou daigne tout au plus prendre quelquefois l'avis d'un oncle du héros, qui a écrit un Traité de cuisine française, ce qui donne à la famille un caractère tout-à-fait littéraire. Toutes les lettres de lady Pelham adressées à son fils pendant son séjour à l'université, et son voyage en France, sont des chefs-d'œuvre d'ironie et *d'exclusion*. Les soins qu'il faut apporter dans le choix de ses amitiés, l'art d'utiliser à son profit les relations les plus indifférentes en apparence, de se lier publiquement avec une femme de *ton*, pour se ménager l'entrée des meilleures maisons, la tendre mère n'oublie rien. Absente, elle veut encore servir de guide et de Mentor à son enfant; et pour atteindre ce but honorable, elle ne regrette ni son temps ni son éloquence.

Le voyage de *Pelham* en France n'est pas la partie la moins intéressante du livre. M. Bulwer retrouve, pour la satire et la caricature de nos salons, la verve et l'entraînement de ses premiers chapitres sur la vie de Cambridge. Mais en admettant la vérité du premier tableau dont je ne suis pas juge, je me crois le droit de contester la fidélité du second. A coup sûr, je ne prétends pas révoquer en doute la vertu des dames anglaises : la solidité de leur première éducation, la gravité habituelle de leur vie de famille, l'amour qu'on leur inspire de bonne heure pour leurs devoirs d'épouse et de mère, les goûts austères et recueillis qu'on leur enseigne, avant de les mener dans le monde, garantissent, au-delà de toutes les prévisions humaines, la pureté irréprochable de leur conduite à venir. Mais tous ces motifs réunis ne justifient pas la grotesque mésaventure du maître de Pelham. Pour qu'une caricature soit bonne et plaisante, elle ne doit être que l'exagération logique d'un trait naturel et saisissable. Sans ce mérite indispensable, Callot, Cruikshank et Granville n'auraient pas obtenu le succès et la durée qu'ils ont eus. Or, nous ne sommes plus au temps où il pouvait être de bon ton à Londres et à Édimbourg de considérer toute la

France comme un peuple de danseurs et de cuisiniers. Autant vaudrait aujourd'hui imiter ce *touriste*, qui ayant vu dans une auberge de Calais une servante rousse, écrivit sur son album : « Toutes les françaises sont rousses. » Depuis quinze ans, nos mœurs ont pris un caractère nouveau. Nous ne sommes plus avantageux et vantards comme sous la régence. Il n'y a plus guère de marquis de Moncade. La fatuité, bannie des premiers rangs de la société, ne s'est pas refugiée chez les maîtres de langue. L'aventure d'un homme qui, à son premier rendez-vous, pour complaire aux caprices de sa maîtresse, consent à se placer dans un panier, et va par la fenêtre chercher un gant tombé dans la rue, n'est pas même vraisemblable. C'est tout bonnement un hors-d'œuvre, qui a le tort très grave de rappeler un des plus joyeux chapitres de Cervantes, celui de don Quixote et de Maritorne.

J'aime l'apologie du duel, présentée par Pelham au lecteur, lorsqu'il raconte sa querelle au Palais-Royal; il fournit pour sa défense d'excellentes raisons. Il comprend très bien la différence des devoirs que le séjour des différens pays impose au voyageur. Mais ici encore, il me semble que M. Bulwer a pris ailleurs que dans la nature les traits de son tableau. Le duel s'efface tous les jours de nos habitudes. Mais une fois qu'il est accepté, d'ordinaire il ne se termine pas par des complimens. J'admets l'opportunité du conseil donné à Pelham par son compatriote. Mais je doute qu'en pareille occasion un homme de *rien* se conduise autrement qu'un homme de *qualité*.

Je regrette sincèrement que *Pelham* ne se compose pas tout entier de satire et de comédie. Sans doute il eût été possible de jeter dans la fable, qui, à vrai dire, n'est pas très solidement nouée, un intérêt dramatique; mais alors cet intérêt aurait dû planer sur les principaux acteurs. Il aurait dû, au lieu d'être épisodique, pénétrer dans les entrailles mêmes du sujet. Mais, puisque M. Bulwer, comme tout porte à le croire, composait son livre à mesure qu'il l'écrivait, puisqu'il suivait la méthode de Swift et de Smollett, il eût mieux fait de renoncer à la ter-

reur, aux moyens pathétiques, qui gâtent la satire quand ils ne la dominent pas.

Quant au reproche adressé à Pelham par les critiques anglais pour la sympathie personnelle qu'il nous inspire, je suis loin de l'adopter. Je conçois très bien que pour se faire le biographe d'un héros, quel qu'il soit, on éprouve le besoin de s'identifier avec lui, et par cela même de le doter de quelques-unes des vertus qu'on possède ou qu'on révère. Si l'on écrit l'histoire de Pierre-le-Grand ou de Charles XII, involontairement on excuse les cruautés du premier et l'inconcevable étourderie du second. Bien que M. Bulwer ait eu le dessein avoué de tourner en ridicule l'aristocratie anglaise, il ne pouvait réaliser sa volonté sans attribuer à l'idole qu'il voulait briser quelques bonnes qualités. Autrement il eût provoqué du premier coup l'incrédulité. Si, dès les premières pages, il eût représenté Henry Pelham comme insensible et indifférent, si à seize ans il lui eût donné cette langueur fastueuse et apathique que les dandies admirent comme le plus haut degré du *ton*, s'il l'eût créé dès son début avec ces vices complets qu'on n'achète jamais qu'au prix de plusieurs passions désastreuses; s'il lui eût fait un front d'airain, des joues incapables de rougeur, des yeux sans larmes, toutes choses qu'on ne peut espérer qu'après avoir passé par la débauche, le jeu et l'ambition, on aurait eu le droit, en achevant le premier chapitre, de lui dire : « Votre héros est une nature perverse, que nous n'avons vue nulle part. Il est né sous une étoile maudite. Quelles que soient les conséquences que vous prétendiez tirer de votre histoire, nous les récusons d'avance. Car toute histoire emporte avec elle sa moralité, éclatante ou obscure. Vos prémisses sont fausses. Nous nions la conclusion. »

Le succès de *Pelham*, dont jusqu'ici nous avons seulement indiqué les élémens possibles, devait trouver dans l'état de la littérature anglaise en 1828, une chance infaillible de popularité. *Waverley* écrit en 1805, après avoir, pendant huit ans, inutilement cherché un éditeur intelligent, qui pût deviner et prédire la fortune qui lui était réservée, avait fondé en 1813 l'école *historique*. *Ivanhoë*, *Guy Mannering*, en offrant à la curiosité des

lecteurs de Londres et d'Edimbourg, tout à-la-fois avide et paresseuse, les principaux et les plus dramatiques épisodes de l'histoire d'Ecosse et d'Angleterre, sous une forme tantôt épique, comme la passe d'armes d'Ashby et la mort de Reginald *Front de bœuf*, tantôt romanesque, comme le croisé soigné par Rebecca, avaient détrôné, sans retour, miss Burney et Anne Radcliffe. L'Angleterre, la France, l'Italie et l'Allemagne, en suivant les traces de l'illustre romancier sans pouvoir marcher du même pas que lui, avaient trouvé le déplorable secret de rendre triviale une route qui n'était familière qu'à celui qui l'avait frayée. L'école historique vieillissait; les oisifs et les studieux d'Europe étaient rassasiés de tournois, de hauberts et de gantelets. Les poétiques descriptions de la vie des clans ne réussissaient plus qu'à grand'peine à prolonger la veillée.

Au milieu de pareilles circonstances, *Pelham*, par le choix du sujet, le talent des détails, et la position personnelle de l'auteur, membre de la chambre des communes, devait avoir tous les caractères d'une réaction, et en effet la réaction se fit; on vit éclore à la suite de M. Bulwer une foule de romanciers *dandies*, comme on avait vu à la suite de W. Scott naître des chroniqueurs.

Mais il est arrivé aux courtisans des deux rois ce qui arrive trop souvent, lorsque le chef d'une dynastie littéraire témoigne en toute occasion la franchise la plus ouverte, sans livrer cependant le mot d'ordre qui doit leur ouvrir toutes les portes du palais. Ils ont cru qu'il suffisait de mettre à chaque chapitre une course de chevaux, un *rout*, un duel, des créanciers ou un divorce, comme les premiers avaient cru que Hollinshed et Camden devaient les dispenser de tout effort d'invention.

Or, à l'heure qu'il est, *Pelham*, comme *Ivanhoë*, n'a encore enfanté que de plates imitations, qui ne l'ont pas fait oublier.

Si W. Scott et Bulwer, au lieu d'écrire ou de dicter les livres auxquels ils doivent leur gloire, sans s'inquiéter des redites, de la diffusion, de la longueur et des *ambages* de leurs descriptions et de leurs dialogues, sans chercher dans la peinture de leurs caractères, dans la marche des scènes où ils les placent, une

rapidité précise, avaient produit laborieusement comme Byron ou Alfieri; si au lieu de se contenter, pour traduire leur pensée, du premier mot venu, ou, pour suspendre l'attention et la curiosité, du premier moyen qui se présente à leur imagination, ils avaient pris plus de souci du plan et de l'expression dans leurs œuvres, les copistes, effrayés de la difficulté d'un pareil travail, n'auraient pas essayé une tâche au-dessus de leurs forces, et qui eût résisté à leur impuissance, comme la lime au serpent.

Toutefois, *Pelham* n'ayant rien de commun avec le savoir qu'on peut trouver dans les livres, empruntant à la vie réelle, aux salons et aux boudoirs, tout son charme et tout son intérêt, a dérouté, plus vite encore qu'*Ivanhoë*, ceux qui voulaient peindre ce qu'ils n'avaient pas vu ou ce qu'ils avaient mal regardé. Aujourd'hui la réaction de 1828 est à peu près effacée. Les romans de *high life*, auxquels M. Bulwer paraît avoir renoncé, ont pris un caractère nouveau, plus grave et plus direct, celui de la satire parlementaire, de la comédie politique.

Depuis quatre ans, l'auteur de *Pelham* a publié successivement l'*Enfant désavoué*, *Devereux*, *Paul Clifford* et *Eugene Aram*. Chacun de ces romans, sans révéler littéralement une manière inattendue, indique cependant une grande variété d'aperçus, une faculté puissante dans la création des caractères. Le premier, *the Disowned*, est inférieur à *Pelham*. Bien que le stoïcisme romain, la vertu antique de Mordaunt domine réellement le livre, cependant les incidens y sont trop multipliés, les transitions trop brusques, et, comme on l'a dit justement dans la patrie de l'auteur, trop *Ariosto-like*. Ce roman est d'ailleurs plus voisin du mélodrame que de la tragédie.

Devereux est tout entier consacré à la peinture du passé. Les deux principales figures qui animent la scène sont Bolingbroke et Louis d'Orléans. La fable y est plus habilement et plus solidement nouée que dans les ouvrages précédens. L'unité dramatique y est sévèrement respectée.

Paul Clifford forme avec *Pelham* un contraste frappant par la nature des personnages. La plupart des acteurs sont tirés de la dernière classe, et parlent le langage du vice. Malgré l'inté-

rêt réel et soutenu qu'il renferme, il doit certainement occuper le second rang parmi les titres littéraires de M. Bulwer. Le travestissement des caractères politiques en bandits de grande route est une invention de mauvais goût.

Eugene Aram, publié le mois dernier, ferme la série que nous avions à parcourir. C'est, après *Pelham*, le plus important ouvrage de l'auteur. Il n'aurait pas si rapidement commencé sa réputation, mais il la soutiendra plus sûrement.

C'est un poème merveilleux et pathétique, une tragédie de village, où les acteurs sont peu nombreux, et n'empruntent aucun éclat à leur rang social, à l'illustration de leur nom, mais une tragédie si pleine, si rapide, si riche de terreur et de larmes, qu'Euripide ou Shakespeare ne l'auraient pas désavouée. Le sujet choisi par M. Bulwer appartient à l'histoire, et se trouve dans Lloyd et dans Smollett. Les caractères introduits par l'auteur n'ont rien d'*exclusif* ni de conventionnel, mais possèdent au contraire cette profondeur et cette majesté que l'*universalité* emporte toujours avec elle. C'est à coup sûr le fruit de longues méditations.

L'auteur annonce dans sa préface qu'il avait d'abord conçu le projet d'écrire *Eugene Aram* pour le théâtre, et, à moins qu'il n'ait reculé devant les intrigues de la *chambre verte*, ce que nous ne saurions blâmer, on doit regretter qu'il n'ait pas réalisé sa première intention ; car il y a pour les romanciers des usages depuis long-temps établis, et qui ont presque force de loi. S'ils ont sur les *dramatistes* le privilège d'appeler à leur aide l'analyse psychologique d'un acteur, la description de son costume, on ne leur permet pas volontiers d'imprimer au héros la même *réalité :* c'est un tort sans doute, un préjugé que le poète devrait fouler aux pieds ; mais ce préjugé, pour peu qu'on y réfléchisse, s'explique facilement. Comme on est habitué à trouver dans un roman plus de *fiction* qu'au théâtre, on ne pardonne pas à l'auteur de présenter sous une forme trop nue le vice ou le crime. On est presque tenté d'imputer à sa moralité personnelle les inventions de sa fantaisie.

Et ainsi, si *Eugene Aram* eût été divisé en actes et en scènes,

nul doute que M. Bulwer ne se fût dispensé d'altérer et d'adoucir le caractère primitif et *historique* de son héros. Il l'eût montré tel qu'il était, comme un meurtrier hardi, plein de courage et de résignation, luttant jusqu'au dernier moment, par l'éloquence et le sophisme, contre l'évidence qui menace sa tête. Il n'aurait pas cru nécessaire, pour partager l'âme de son auditoire entre l'horreur et l'admiration, d'ajouter à cette *donnée*, assez riche par elle-même, un amour enthousiaste.

Il résulte de cette superfétation un inconvénient assez grave. Bien qu'on connaisse d'avance la vérité *réelle,* pendant la lecture des deux premiers volumes, l'imagination prend le change sur le mot de l'énigme. On espère toujours découvrir que le meurtre commis par Eugene Aram pourra s'expliquer par l'amour, la jalousie, la vengeance, la défense personnelle, un accident imprévu et fatal. Rien de tout cela : on finit par trouver ce qu'on savait déjà, que le crime a été mis à fin *pour de l'argent :* est-il possible que le lecteur n'éprouve pas, en voyant approcher le dénoûment, un désappointement pénible ?

De toutes les passions humaines, la cupidité est peut-être la seule qui résiste à la poésie, à moins qu'on ne l'attaque du même côté que Plaute.

Le portrait du vieux Lester et de ses deux filles est un beau prologue et qui ouvre simplement la marche du récit. Madeline et sa sœur rappellent peut-être Minna et Brenda, ou du moins, en suivant la poétique opposition des deux caractères, nos souvenirs se reportent involontairement vers les premiers chapitres du *Pirate;* mais cette ressemblance n'a rien qui tienne du pastiche. L'entretien d'Eugene Aram avec Houseman, son complice, la découverte des ossemens de sa victime, son arrestation et son procès sont de magnifiques épisodes. L'entrevue de Walter, cousin de Madeline et rival dédaigné d'Eugene Aram auprès d'elle, la veille de l'interrogatoire, touche aux dernières limites de la terreur dramatique. Quand Walter, fils de Clarke, celui-là même qui a péri sous les coups d'Eugene Aram, se jette aux genoux de Madeline et la prie de lui pardonner la mort de

son amant, la vengeance de son père, les yeux s'emplissent de larmes, et la critique est désarmée.

Mais quand la lecture est achevée, quand on a fermé le livre et qu'on a mené à bout son émotion et sa tristesse, la raison reprend ses droits; sans renoncer aux sentimens douloureux, aux poignantes sympathies qu'on a subies en assistant à la destinée d'Eugene Aram, on se demande si ce poème, malgré les nombreux mérites qui le distinguent, est assuré de vivre dans vingt ans, s'il renferme en lui-même les élémens indestructibles qui assurent aux marbres et aux bronzes de la vieille Grèce plusieurs siècles d'admiration. Involontairement on soumet son plaisir à l'analyse et à la réflexion; on interroge l'histoire de l'art, on se laisse entraîner à de sérieuses comparaisons.

Peut-on croire, peut-on espérer que *Pelham* et *Eugene Aram* ne seront pas effacés de la mémoire des lecteurs d'Europe, longtemps avant *Werther* et *Childe Harold?*

La question à mon avis ne saurait être douteuse.

Si je ne prends que le second et le sixième ouvrage de M. Bulwer, c'est qu'à mes yeux ils ont une importance très supérieure aux autres : *Falkland* n'est guère qu'une mosaïque de Byron et de *Réné*. L'exécution des détails est plus châtiée, mais la composition toute entière manque d'énergie et de portée. *Pelham* et *Eugene Aram* résument, quant à présent, les deux idées que M. Bulwer s'est proposé de mettre en lumière depuis quatre ans, la satire et le drame.

Or, il ne faut pas une attention bien sévère pour voir que ces deux livres sont écrits avec une facilité *excessive*. C'est le langage spirituel, rapide, mais diffus, d'un salon ou d'une promenade, c'est un récit de conversation, plutôt *dit* qu'*écrit*. La *composition*, dans le sens intellectuel et technique du mot, porte bien plus sur la charpente de la fable, que sur le style des chapitres et des pages. M. Bulwer s'occupe plutôt de tracer les lignes et l'épaisseur des murs de son édifice, que de surveiller l'architecture définitive, et surtout la sculpture extérieure, qui doit embellir un palais ou une cathédrale, comme l'or et les broderies un manteau ducal.

Si l'on rencontrait par le monde un conteur aussi abondant, aussi riche, aussi habile à vous suspendre à sa bouche, comme Virgile l'a dit si élégamment et si justement d'Énée, que M. Bulwer, on n'aurait aucun reproche à lui faire. Comme on ne conserverait que l'impression générale de son récit, on oublierait les parties défectueuses pour ne se rappeler que les belles et magnifiques parties. Il lui arriverait ce qui arrive aux conteurs arabes qui ne disent pas sous la tente deux fois la même épopée, sans y faire de notables changemens. Il défierait la critique comme Paganini ou madame Malibran, qui improvisent presque chaque soir de nouvelles variations sur le thème qu'ils nous livrent. Mais une fois que la pensée est écrite irrévocablement, qu'on ne peut plus reprendre, déguiser, dissimuler, par une parole nouvelle, un mot pris en flagrant délit de négligence, alors la question est bien autrement grave. Il ne s'agit plus de bien penser ni de bien dire. Il faut penser et dire, non pas le mieux possible, car cette limite superlative est toujours très contestable, mais au moins de manière à se contenter; il faut trouver, pour ses idées, un vêtement solide et juste, éclatant et bien pris, sans plis et sans grimace, tel qu'on puisse déclarer, au moment où on l'adopte, qu'on n'en soupçonne pas de meilleur et de plus beau.

A ces conditions, on peut considérer comme définitif le livre que l'on quitte. Cette épreuve de conscience, ce jugement de soi par soi-même trompe rarement.

Dans le cas contraire, on peut toujours revenir sur une exécution contingente et provisoire. On peut toujours réserver pour des jours meilleurs et plus courageux la ciselure de l'ébauche qu'on a lâchement abandonnée.

Et à supposer, ce que je ne conseillerai jamais à personne, que six mois plus tard, on veuille reprendre et terminer sur nouveaux frais ce qu'on a laissé imparfait, ressaisira-t-on, pour ce nouveau travail, la trace lumineuse et féconde de ses premières pensées, ne sera-t-on pas frappé de satiété dès les premières heures de cette expiation?

Si nous connaissions la biographie de M. Bulwer, peut-être que sa vie habituelle expliquerait l'*insuffisance*, et quelquefois

même l'*absence* de son style; peut-être que si un nouveau Boswell nous le montrait partagé entre les clubs politiques, les querelles de parlement et la chasse au renard, pariant à New-Market sur le jarret d'un cheval *pur sang*, parcourant les rues de Bath et de Brighton dans un élégant tandem, menant enfin une existence seigneuriale, nous trouverions tout naturel qu'il jette à la hâte ses idées sur le papier, et qu'il prenne pour *nécessaire* une expression *soudaine*.

Mais par malheur ces hypothèses ne sont pas même des conjectures. Nous ne savons rien de l'auteur de *Pelham*. Bien qu'il siége à la chambre des communes, il ne paraît pas qu'il ait jamais joué aucun rôle politique; nous pouvons seulement conclure des éloges de la critique écossaise qu'il doit être whig et réformiste. Autrement, comme les Quintilien d'Edimbourg ne pardonnent pas au torysme, ils eussent fait à M. Bulwer une vive et rude guerre; car le plus souvent, chez nos voisins, au fond de la plupart des controverses littéraires, il y a un levain théologique ou politique.

Après tout, la paresse ou l'absence de résolution et de volonté n'ont pas besoin, pour se développer, d'équipages, de meutes et de haras. Il y a des cerveaux organisés de façon à ne jamais vouloir qu'à moitié, dans quelques conditions qu'il soient placés. Il y a des oisifs sans fortune plus entêtés dans leur indolence que des *heureux*.

Seulement, et pour conclure, il serait fort à souhaiter que M. Bulwer voulût prendre sur lui d'écrire à l'avenir d'un style plus serré, plus concis, moins incorrect et moins vague, moins rempli de taches sombres, puis éclairé parfois de brillantes étincelles, moins semblable à du sable semé de parcelles d'or, et digne enfin d'être comparé aux plis majestueux d'un manteau de pourpre.

GUSTAVE PLANCHE.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

V.

QU'EST-CE QU'UNE RÉVOLUTION?

Paris, 21 mai 1832.

Vous êtes heureux, monsieur, et je vois dans vos lettres que je garde pour moi seul le calme et la sérénité d'un esprit satisfait et reposé. Vous n'avez pas encore permis aux évènemens d'altérer le cours de vos belles études, aux tourmentes politiques d'apporter leur écume jusque sur les marches de votre sanctuaire. Jusqu'à présent vous vous êtes, pour ainsi dire, sauvé de votre siècle, et, seul avec l'histoire et la pensée, vous vous êtes réfugié dans une contemplation un peu sauvage des temps

(1) Voyez les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars et 15 avril.

qui ne sont plus; néanmoins, dans les regrets inconsolables que vous m'exprimez sur la disparition de votre illustre et vieil ami, le plus grand de vos grands hommes, il se trahit, permettez-moi de vous le dire, quelque effroi sur l'avenir de votre pays. Il m'a semblé que vous pleuriez plus que Gœthe; vous sentez avec amertume s'évanouir dans le passé cette poétique et savante Allemagne, dont Klopstock et Kant avaient inauguré la gloire. Effectivement Niebuhr a vécu, Hégel a succombé, Gœthe n'est plus. Les géans sont couchés. Qui les remplacera? Que va-t-il advenir? Quelque chose d'inconnu, d'incertain, de moins grand et de plus turbulent. Vous craignez, je le sens, les hommes et les évènemens nouveaux; enfin vous aimeriez mieux n'étudier les révolutions qu'à quelques siècles de distance.

Bien qu'un peu familier avec la civilisation morale de l'Allemagne, monsieur, je n'en sais pas assez pour préjuger exactement le moment où il lui conviendra d'échanger ses études contre les premiers essais d'une vie plus active; mais, si ce temps était proche, ne faudrait-il pas se résigner? Ne devons-nous pas nous accommoder à notre siècle, encore qu'il puisse parfois déranger la délicatesse de nos loisirs et de notre recueillement? N'est-il pas même nécessaire, ne serait-ce que pour mieux conduire sa vie, de reconnaître le plus tôt et le mieux possible le caractère du temps où l'on est jeté, afin d'éviter les mécomptes, de se faire une raison et de marcher soi-même, que bien que mal, sans se donner la mauvaise réputation d'un réfractaire ou d'un traînard? Notre siècle n'est plus tout-à-fait un jeune homme: il a trente-deux ans; il doit sentir le besoin de bien savoir ce qu'il veut, et de chercher les moyens de remplir sa vocation.

Aussi, monsieur, dès aujourd'hui je m'engage avec vous dans des démonstrations nouvelles; j'abandonne la philosophie de la restauration, je ne vous en parlerai plus, je me trouve heureux d'avoir liquidé définitivement ce petit passé. A d'autres choses; songeons au présent, dorénavant je vous entretiendrai de ce qui nous intéresse et nous occupe maintenant; je veux causer avec vous des impressions diverses par lesquelles ici a passé l'opinion; vous êtes curieux aussi des théories qui se sont manifestées de-

puis près de deux ans ; le spectacle de la société française remuant sous toutes les faces le problême de la sociabilité, vous a ému au fond de votre solitude; je vous en écrirai; et vous verrez combien d'idées dans un court espace de temps ont été produites, éparpillées, répandues; nous en ferons le triage ; nous séparerons ce qui est ingénieux, nouveau et doit être fécond d'avec les imitations maladroites, les précipitations puériles et les comédies ridicules. Mais avant de choisir et de considérer quelque chose en particulier, il importe, monsieur, de vous édifier sur le caractère de notre dernière révolution : autrement vous auriez de la peine à me suivre dans le tableau que vous me demandez des opinions qu'elle a fait éclater; aujourd'hui donc, si vous le permettez, je vous mettrai sous les yeux la déduction et la marche du principe révolutionnaire.

Laissez-moi faire une hypothèse, monsieur, un peu bizarre, je l'avoue, mais propre peut-être à vous faire saisir ma pensée rapidement, et qui me permettra de supprimer quelques explications intermédiaires. Je sais d'ailleurs à qui je m'adresse. Avec vous, monsieur, on peut être court et prompt. Or, je suppose, et c'est une hypothèse, qu'aujourd'hui un homme d'un entendement sain et régulier ouvre pour la première fois les livres que le christianisme a rédigés à son avènement, je veux dire les quatre Evangiles, et que ce même homme ignore tous les évènemens qui se sont passés depuis l'apparition de la religion qui a enseveli le paganisme, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire les b rbares, la féodalité, le moyen âge, les temps plus modernes. Que pensera cet homme sur la manière dont le monde a dû être gouverné depuis la promulgation de ces livres sacrés où il a lu la fraternité des hommes, leur égalité, leur commune origine? Ne se représentera-t-il pas le monde heureux, dirigé par une moralité efficace et persévérante, la vérité non-seulement encensée, mais obéie, son règne assuré par une pratique triomphante, les hommes égaux et frères, soumis seulement aux règles légitimes de leur propre nature et à l'empire de l'esprit des choses. Vous savez si

la réalité correspond aux conjectures de cet honnête homme. Le christianisme a voulu régner en son nom; mais il a pu tout au plus, après longues années, se glisser sous la pourpre de Constantin : il charme parfois le barbare par la douceur de ses paroles; mais il n'en voit pas moins la framée suspendue sur sa tête, et il est obligé de flatter le Sicambre, après l'avoir baptisé. La féodalité lui donnera des terres, mais en lui ôtant son indépendance. Il aura une législation canonique; mais il s'épuisera en transactions continuelles avec la vieille législation romaine, qu'il imitera; enfin, comme pour se dédommager de tant de mécomptes, le christianisme desirera dominer quelque part, seul, d'une manière absolue. Rome lui plaît : il s'en empare; mais, même en trônant auprès de l'image de saint Pierre, qui est peut-être une vieille statue de Jupiter, il ne pourra pas être tout puissant. La tête des rois secouera le joug. Partout la monarchie temporelle ne relevera que d'elle-même, et, sous la thiare, je vois le spiritualisme chrétien chargé d'honneurs, mais sans crédit énergique, élevé au-dessus du monde, mais ne l'ayant pas sous sa main.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'à la fin du moyen âge le christianisme était à bout de son influence sociale, et dans la manière dont il s'était employé à civiliser et à consoler le monde, je trouve un singulier mélange de succès et de revers, d'impuissance et d'efficacité; il est à la foi sujet et roi, vassal et pontife; on l'adore, mais il obéit, et il se résigne enfin à couvrir de son autorité les jeux insolens de la fortune, la propriété féodale telle que l'a faite l'épée de la conquête, la puissance royale telle qu'elle était sortie des traditions de Dioclétien et de l'imitation du fief et du manoir. Le christianisme ne songe plus à changer la terre; il n'a plus d'autre ambition que de s'en faire un logement commode, riant et voluptueux.

Je sais, monsieur, que Luther vint, devant les fresques encore fraîches du Vatican, amasser dans son cœur ces puissantes coléres qui enfantent les réactions victorieuses; il retira le christianisme des plis et des replis de la pourpre romaine; il le rendit à la conscience de l'homme et livra le commentaire de l'Évangile

à une indépendance qui avait ses respects et ses limites. Un siècle, l'Europe sanglante, une guerre continue de trente années, vaste tragédie qui n'a pas échappé au génie de votre Schiller, l'Allemagne remuée en tous sens, Gustave-Adolphe, Richelieu, voilà les instrumens et les conditions qui firent passer la liberté de conscience dans les traités et les constitutions.

Le dix-septième siècle consigna donc dans la paix de Westphalie l'héritage du seizième : de plus, ce siècle que j'enfermerais volontiers entre 1610 et 1715, entre la mort de Henri IV et celle de Louis XIV, vit les différens états de l'Europe s'asseoir et se définir. Les monarchies s'établirent solidement, et en 1713 la paix d'Utrecht détermina entre les puissances après mille oscillations, l'état de l'Europe tel à-peu-près qu'il se maintint jusqu'au moment où l'Autriche, la Prusse et la Saxe s'ingérèrent de délibérer à Pilnitz sur les affaires de la France. Cependant la pensée scientifique et littéraire de l'Europe porta ses fruits. Je ne veux pas insister ici sur nos avantages: les compagnies savantes s'organisèrent; la société royale de Londres fut confirmée vers la même époque où l'on institua à Paris l'académie des inscriptions. Celle des sciences existait déjà chez nous depuis plusieurs années. La vôtre à Berlin, monsieur, date de 1700; ainsi l'Europe s'instruisait, étendant ses connaissances et sa discipline.

Mais où était la pensée souveraine dans ce mouvement? La religion chrétienne ne brillait plus au premier rang dans l'arène scientifique; elle ne dirigeait plus la politique des rois; elle ne réchauffait plus les peuples dans ses bras; elle doute presque d'elle-même avec Pascal; elle est éloquente, intolérante et ministérielle avec Bossuet; elle se perd dans un mysticisme novateur, mais incertain avec Fénélon; elle ne tient plus les rênes; donnez-moi encore quelques momens, et je vous montrerai la société échappant à la religion pour tomber entre les mains de la philosophie moderne. C'est que, monsieur, il y eut dans le dix-septième siècle, quelques hommes qui poussèrent les idées chacun dans sa route : l'un fit divorce un peu plus, l'autre un peu moins, avec l'autorité de la tradition et du christianisme;

mais malgré ces différences, ils précipitaient à leur insu les mêmes résultats. En 1637, un jeune Tourangeau écrivit touchant la méthode sans scholastique, sans formules, sans ces expédiens précieux pour déguiser la pauvreté du fond; il annonça qu'il venait de prendre le parti, pour lui-même, de ne plus croire que sa propre raison. Mallebranche dans sa cellule fait de Dieu une grande idée, mais purement une idée. Leibnitz, comme alarmé du combat que vont se livrer la tradition et l'esprit novateur, se hâte d'offrir et de rédiger un traité de paix entre la foi et la raison, l'autorité et l'insurrection; ce vaste conciliateur voudrait tout rapprocher, mais c'est trop tôt : les bonnes paix ne se font qu'après les grandes guerres. Spinosa l'entend mieux, il ne transige pas; il fait de l'esprit humain l'autorité dernière; il est inébranlable, il ne craint rien, car il peut vivre avec quatre sous par jour. Cependant à Oxford, dans cette résidence du torysme et de l'anglicanisme, Locke était persécuté parce qu'il cherchait les lois de l'entendement humain; mais aujourd'hui, on peut voir son portrait dans la bibliothèque de l'université.

Que vous en semble, monsieur? Croyez-vous que l'esprit humain aime à se jouer dans des théories inutiles et oisives, qu'il travaille sur lui-même et sur la nature, pour n'aboutir à rien, et pour laisser immobile la condition de l'humanité? Non, la pensée n'est pas une fantaisie destinée seulement à procurer quelques plaisirs à des tempéramens délicats et sensuels, à récréer quelques imaginations littéraires, à fournir des sujets de composition à d'élégans rhéteurs: c'est chose plus sérieuse; on ne joue pas impunément avec elle; elle veut être obéie après avoir été comprise, et passer de la tête humaine à l'empire du monde.

Si vous vous êtes enquis, monsieur, de ce qui entre tous les siècles caractérise le dix-huitième, vous avez dû trouver du moins, je me le persuade, que seul entre toutes les autres époque de l'humanité, il est philosophique par excellence, c'est-à-dire qu'il a foi à la philosophie, et qu'il veut opérer par la philosophie. Cherchez bien dans l'histoire, vous verrez que, pour la première fois, les hommes en majorité ont cru ardemment à la puissance de la raison. Platon *dans sa République*, où il veut

lutter, mais en vain, contre le courant de la démocratie grecque, appelle de ses vœux le temps où le gouvernement des sociétés et de la terre appartiendra à la philosophie; le stoïcisme a pu exercer quelque influence tant sur l'héroïsme particulier à quelques hommes, que sur les termes et les formules de la jurisprudence romaine; mais il n'a jamais eu la puissance et la responsabilité d'une contagion sociale. J'ai donc le droit d'estimer que c'est seulement au dix-huitième siècle, chez une nation réputée spirituelle, que l'esprit humain se sentit indépendant et libre, voulut rompre avec la tradition, s'insurger contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autorité, et ne relever enfin que de la nature des choses, c'est-à-dire de Dieu. Glorieuse époque! victoire signalée dont nous avons abondamment profité!

Dès que le génie philosophique eut pris possession et conscience de lui-même, il se tourna vers la société et en même temps, monsieur, remarquez-le bien, vers les rois; et présentant à ceux-ci les vœux et la détresse de leurs peuples, il leur demanda de verser sur les nations les trésors de la paternité monarchique. Tous les penseurs du dix-huitième siècle, tous, excepté Rousseau, s'adressèrent aux gouvernemens pour leur remontrer que les peuples n'étaient pas faits pour eux, mais eux pour les peuples : lisez *Télémaque* que le régent fit publier au commencement de son administration, les expansions chimériques du bonhomme Saint-Pierre sur la paix perpétuelle et la *polysynodie*, les graves enseignemens de Montesquieu, les exclamations de Diderot, les inépuisables épanchemens du génie de Voltaire, partout vous trouverez les rois invoqués, suppliés, admonestés. Les philosophes furent entendus : votre Frédéric, Carvalho Pombal à Lisbonne, Joseph II, Catherine, montrèrent de la bonne volonté, du zèle, avertis par les instincts d'une grande ambition qu'ils ne pouvaient plus saisir la gloire qu'en courtisant l'humanité.

Que faisaient cependant les ministres de la religion chrétienne? Ils gardaient un morne silence, ou plutôt ils ouvraient la bouche pour se plaindre aux rois de ce que sur le trône ils prêtaient l'oreille à des doctrines empestées. Faire du bien, opé-

rer des réformes par les conseils et les suggestions de la philosophie, quel scandale! Croire à l'esprit humain, quelle horreur! Servir l'humanité pour elle-même, quelle impiété! Eh bien! ministres de l'évangile, parlez et agissez; montrez-nous votre génie, déployez votre supériorité; où est parmi vous la plume qui triomphera de l'éclat et de la facilité de Voltaire, où est le cœur dont les battemens seront plus éloquens que l'âme de Rousseau? Avez-vous dans vos cohortes quelqu'un qui sache la nature comme Buffon? Un peu plus de modestie, messieurs; vous n'êtes plus au temps où vous civilisiez les Gaules; vous triomphiez alors à bon droit, utilement pour l'humanité. Mais maintenant votre médiocrité se trouve enlacée au milieu de la société la plus éclairée et la plus railleuse.

Le génie philosophique poursuivait sa course; les stupides clameurs qui bourdonnaient à l'entour, lui servaient d'aiguillon : plein de foi en lui-même, se prenant pour une puissance, se créant une armée, il s'établit au cœur de la société européenne; et vingt ans sont à peine écoulés que nous pouvons déjà saisir le symptôme d'une disposition toute nouvelle. Effectivement jusqu'alors, par une habitude invétérée, inévitable héritage des traditions féodales, les sociétés avaient considéré les gouvernemens comme leurs maîtres et leurs propriétaires, elles avaient consenti à les voir planer au-dessus d'elles comme des dieux; Fénélon s'était fait le hérault de l'opinion commune quand il traçait cet idéal d'un grand roi : *Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses; il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain.* Mais peu-à-peu on passa de cette foi à la réflexion; et dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, je constate dans les esprits un changement éclatant. D'abord l'homme commence à se compter pour quelque chose; je dis l'homme, monsieur, et non plus le personnage; l'intelligence se sentit une puissance; le talent, une force; et puis, la société crut à elle-même; elle se considéra comme son principe et sa fin, ne voulant plus laisser à ses gouvernans le rôle de Jupiter tonnant. A qui doit-on cette révolution dans les esprits? A Rousseau, qui

laissa courir sa plume pendant vingt-huit ans. Dites encore qu'on ne gouverne pas le monde avec des théories.

En attribuant ainsi aux théories une puissance aussi énergique et aussi immédiate sur les destinées d'une société, je ne puis me rappeler, sans sourire, la colère étudiée et théâtrale avec laquelle, dans les derniers jours de 1807, l'empereur s'exprimait sur la révolution française dans une audience accordée à Chambéry à Auguste de Staël, qui sollicitait auprès de lui le retour à Paris de son illustre mère. Comme ce jeune homme rappelait à Napoléon avec une respectueuse fermeté que M. Necker n'avait jamais parlé de lui que dans les termes les plus dignes, l'empereur s'échauffa au nom de M. Necker qui l'avait appelé seulement un homme nécessaire, et se lançant dans une des formidables tirades dont il avait l'art et le secret : « M. Necker ! mais « c'est lui qui a renversé la monarchie et conduit Louis XVI à « l'échafaud..... Robespierre lui-même, Marat, Dan- « ton, ont fait moins de mal à la France que M. Necker : c'est « lui qui a fait la révolution ; vous ne l'avez pas vue : eh bien ! « moi, j'y étais, j'ai vu ce que c'était que ces temps de terreur « et de calamités publiques ; mais, moi vivant, ces temps ne re- « viendront pas, je puis vous en donner l'assurance. Vos faiseurs « de plans tracent des utopies sur le papier, des imbécilles li- « sent leurs rêveries, on les colporte, on y croit, le bonheur « général est dans toutes les bouches, et bientôt après le peuple « n'a pas de pain ; il se révolte, et voilà le fruit ordinaire de tou- « tes ces belles théories. C'est votre grand-père qui est cause « des saturnales qui ont désolé la France. Tout le sang versé « dans la révolution doit retomber sur lui. (1) »

Le rusé conquérant se moquait de son généreux interlocuteur et de tout le monde, quand il faisait de M. Necker l'auteur de la révolution française : il savait bien que cette révolution qui l'avait couronné empereur et dont il était le soldat, n'avait pas été mise au monde par le *compte rendu* du célèbre financier ; mais il lui convenait, en sortant du bivouac de Friedland, après

(1) Mémoires de Bourienne, t. VIII, p. 108-109.

avoir signé la paix à Tilsit, de se séparer plus que jamais des souvenirs de la révolution, il oubliait volontiers et voulait faire oublier aux autres le républicanisme de sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, je veux m'autoriser ici des paroles de l'empereur sur la puissance même des théories : on peut l'en croire sur la contagion des idées; il la redoutait assez; il aurait voulu que la civilisation nouvelle et révolutionnaire qui avait jeté sur ses épaules la pourpre impériale s'arrêtât devant lui, soumise et dépendante.

Prenez donc, monsieur, la révolution française pour la fille légitime de la philosophie moderne : vous ne sauriez voir en elle une révolte pour le plaisir de la révolte. La révolution française n'a été ni une effervescence étourdie, ni le cri de quelques passions mauvaises; la révolution française est un ordre nouveau venant s'installer brusquement, je l'avoue, sur les ruines de l'ancien; elle est la résultante de la pensée d'un siècle; c'est un monde; elle est l'avènement politique au sein d'une grande nation du principe de l'égalité qui passe de l'Évangile dans une constitution écrite; elle est le triomphe de l'esprit novateur sur la tradition, de la raison humaine croyant à elle-même sur des simulacres que Dieu n'habite plus; elle est le cri le plus puissant qu'ait encore jeté l'homme pour s'interroger lui-même sur ses destinées et les accomplir; elle est le signe le plus énergique de sa volonté; de plus, elle embrasse tout, religion, sociabilité, morale, sciences, politique, activité humaine en tout sens; elle a touché à tout, elle hérite de tout; elle tient à tout pour tout convertir : c'est le système entier du monde historique en travail pour se renouveler.

Mais s'il en est ainsi, d'où viennent les écueils et les excès dans lesquels est tombée cette révolution si philosophique? Je vais vous l'expliquer, monsieur. Une révolution, et je ne parle plus ici du fond, mais des moyens qu'elle emploie, une révolution, c'est la suppression du temps et le triomphe de la force : il est une illusion inévitable dans le saint enthousiasme qui produit les révolutions et les alimente, c'est qu'on croit pouvoir se passer du temps, enjamber les années, voire même un siècle, et jeter d'un seul coup les fondemens durables et l'édifice com-

plet d'une société nouvelle. Examinez les théories qui ont été développées pendant notre révolution, et si vous en répudiez quelques-unes, vous trouverez souvent que ce n'est pas tant parce qu'elles sont essentiellement erronées, que parce qu'elles sont prématurées; ce sont plutôt des anticipations que des mensonges; il y a plus de précipitation que d'erreur. Cependant à l'époque dont je vous parle, on s'irrite contre les obstacles; on s'emporte contre les récalcitrans; on en appelle à la force : entre les novateurs et les vétérans du passé, le fer décidera; la révolution devient guerrière, sanglante; mais elle n'est au fond, ni du sang, ni la guerre, car son génie l'appelle à gouverner le monde, et non pas à l'ensanglanter.

Quant aux excès extraordinaires qui ont souillé l'extraordinaire grandeur de notre révolution, comme si nous dussions, dans le crime ainsi que dans l'héroïsme, dépasser les proportions communes, je vous les abandonne, monsieur, ou plutôt, comme Français, j'ai le droit de les réprouver avec plus d'indignation encore et d'amertume que vous-même : que de fois sur ce lamentable sujet, je me suis rappelé ces vers qui vous ont frappé sans doute, où Byron, cet héroïque et sauvage amant de la liberté, demande si elle est possible, cette liberté, dans les vieilles sociétés européennes!

XCVI.

Can tyrants but by tyrants conquer'd be,
And freedom find no champion and no child,
Such as Columbia saw arise when she
Sprung forth a Pallas, arm'd and undefiled?
Or must such minds be nourish'd in the wild,
Deep in the unpruned forest, 'midst the roar
Of cataracts, where nursing nature smiled
On infant Washington? Has earth no more
Such seeds within her breast, or Europe no such shore?

XCVII.

But France got drunck with blood to vomit crime,
And dreadful have her Saturnalia been

To freedom's cause, in every age and clime;
Because the deadly days which we have seen,
And vile ambition, that built up between
Man and his hopes an adamantine wall,
And the base pageant last upon the scene,
Are grown the pretext for the eternal thrall
Which nips life's tree, and dooms man's worst — his second fall.

XCVIII.

Yet, freedom! yet thy banner torn, but flying,
Streams like the thunder-storm *against* the wind:
Thy trumpet voice, though broken now and dying,
The loudest still the tempest leaves behind;
Thy tree hath lost its blossoms, and the rind,
Chopp'd by the axe, looks rough and little worth;
But the sap lasts, — and still the seed we find
Sown deep, even in the bosom of the north;
So shall a better spring less bitter fruit bring forth. (1)

96.

« Les tyrans ne peuvent-ils être vaincus que par des tyrans, « et la liberté ne trouvera-t-elle aucun champion, aucun fils, « tels que la Colombie en a vu se lever lorsque, comme Pallas, « elle apparut tout-à-coup vierge et couverte de ses armes? ou « de pareilles âmes doivent-elles être nourries dans le désert, « dans la profondeur des forêts séculaires, au milieu du mugis- « sement des cataractes, où la nature nourricière sourit à l'en- « fance de Washington? La terre ne renferme-t-elle plus de « pareilles semences dans son sein? ou l'Europe n'a-t-elle point « de semblables rivages? »

97.

« La France s'enivra de sang pour vomir le crime, et ses satur- « nales ont été et seront funestes à la cause de la liberté dans

(1) Childe Harold's Pilgrimage, canto IV.

« tous les âges et sous tous les climats, parce que les jours ef-
« frayans dont nous avons été témoins, et la vile ambition qui
« élève entre l'homme et ses espérances un mur d'airain, le
« dernier et ignoble spectacle enfin que nous avons vu, sont
« devenus les prétextes de l'éternel asservissement qui flétrit
« l'arbre de la vie et rend plus funeste encore que la première
« cette seconde chute de l'homme. »

98.

« Cependant, liberté! cependant ta bannière déchirée, mais
« avançant toujours, marche comme la nuée qui porte le ton-
« nerre, en luttant *contre* le vent. Ta voix retentissante comme
« la trompette, quoique aujourd'hui brisée et expirante, reten-
« tira plus forte après l'orage. Ton arbre a perdu ses fleurs, et
« son écorce, mutilée par la hache, n'offre plus aux regards que
« de sanglantes cicatrices; mais la sève lui reste encore, et sa
« semence a été déposée profondément, même dans le sein des
« terres du nord; ainsi un printemps plus heureux fait espérer
« des fruits moins amers. (1) »

Oui, nous pouvons répéter ce cri du poète : *cependant, liberté! cependant ta bannière déchirée, mais avançant toujours marche comme la nuée qui porte le tonnerre, en luttant contre le vent.* Voilà ce qui ne meurt pas, voilà ce qui survit toujours pour se relever et vaincre, voilà ce qui seul vaut la peine qu'on s'y dévoue : c'est la liberté! Sauvons notre foi de l'épreuve des plus tristes souvenirs. Laissons en paix à jamais la Convention et ses terribles montagnards; ils appartiennent au passé qui est irréparable et à l'histoire qui est intègre. Vous m'avez paru choqué, monsieur, de ce qu'ici quelques jeunes gens s'étaient pris d'enthousiasme pour Robespierre; mais n'avez-vous pas eu en Alle-

(1) Traduction de M. Paulin Paris, de la bibliothèque du roi, tome 3, pages 244, 245.

magne des étudians qui s'étaient mis à courir les grandes routes pour imiter les brigands de Schiller? Les plus singulières erreurs peuvent se loger un instant dans des têtes vives et jeunes, mais elles en sortent promptement. Cette manie qui vous avait un peu indisposé, passera; que dis-je, elle est passée. Connaissez mieux, monsieur, la génération qui se prépare; elle a quelque fierté dans le cœur; elle veut travailler à une œuvre qui lui appartienne; elle laisse au passé sa responsabilité; elle se sent pure de tout contact avec ce qui n'a pas été bon, et dans ses rangs vous ne trouverez personne qui veuille se condamner à l'infériorité dans l'imitation du crime.

Maintenant, monsieur, je voudrais vous faire voir nettement le lien qui unit notre première révolution à la seconde; comment elle en procède, comment elle en est la seconde phase. D'abord veuillez comprendre que depuis 1789 la France ne vit que sur le principe et les idées de la révolution française, plus ou moins, suivant les époques; mais elle n'a véritablement d'autres mœurs politiques que les règles et les maximes établies depuis sa grande insurrection : c'est le seul pays de l'Europe qui ait si complètement rompu avec le passé, qu'il ne puisse avoir d'autres pratiques sociales que celles inventées depuis à-peu-près quarante-trois ans. Quarante années, voilà toute son antiquité; le peuple ne connaît pas d'autre histoire : or pendant ce temps si court et si rempli, le génie de la révolution française n'a jamais véritablement rétrogradé; il a trouvé des embarras sur sa route, il a pu s'arrêter quelques instans, mais toujours il est resté en possession du sol et du champ de bataille; il a commencé par poser des principes généraux, il s'est défendu contre l'Europe, il a proscrit ses ennemis, il a cherché un refuge contre l'anarchie de ses propres enfans dans l'éclat d'un despotisme nécessaire, qui sut à-la-fois enchaîner sa pensée et enraciner ses intérêts dans la terre de France; enfin il semble vaincu. Eh bien! même dans sa défaite ses vainqueurs seront obligés de le flatter, que dis-je? de lui obéir; qu'est-ce que la charte de 1814 si ce

n'est comme une sorte de gâteau magique jeté dans la gueule du lion subjugué pour l'endormir :

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit.

mais ni les capitulations offertes, ni les transactions officieuses, ni les persécutions suscitées par les soutiens du passé, ni les échecs temporaires, ne peuvent déconcerter au fond la fatalité progressive qui pousse la révolution française; elle est dans les esprits, dans l'air qui circule, dans le siècle qui ne la comprend pas encore; elle se sert de tout, réactions, fautes et défections de ses ennemis, indignations populaires; et quand tout est mûr, préparé, elle éclate, elle se lève, elle abat les insignes d'un passé devenu coupable pour planter son drapeau.

Quand vous songez à la France, monsieur, considérez avec respect les trois couleurs; elles sont l'image sacrée de notre religion politique, l'unique symbole qui, à nos yeux aujourd'hui, signifie quelque chose : gloire de la patrie, indépendance nationale, émancipation européenne, liberté et puissance de l'esprit humain, voilà ce que représente pour nous le drapeau tricolore. Non, je n'oublierai jamais l'enthousiasme qui passa dans mon cœur quand je le vis reparaître; c'était ma première joie patriotique, depuis qu'enfant, j'avais pleuré sur Waterloo, à côté de ma mère.

La révolution de 1830 est la reprise triomphante du mouvement rénovateur; c'est une déclaration itérative de l'indépendance de l'esprit humain; ç'a été le cri de l'homme qu'il est libre, de la société, qu'elle est souveraine. Enfermer la portée possible de cette révolution dans la continuation de la charte de 1814, en vérité ce n'est pas une erreur, c'est une bêtise; vous figurez-vous le génie de la révolution française emprisonné à toujours dans les petits compartimens ménagés à Hartwell ou à Saint-Ouen? Eh! il a usé des choses plus ingénieuses ou plus solides; il a usé la constitution de 91, les combinaisons de Sieyes; il a usé Napoléon. C'est sa destinée de survivre à tous les instrumens qu'il emploie.

Mais voulez-vous, au moins pendant quelque temps, le fixer quelque part; commencez par le reconnaître dans ses principes et sa légitimité; faites comprendre par vos actes que vous êtes le soldat de la révolution : alors elle pourra gouverner, parce que vous pourrez la gouverner. Elle n'a pas de plus vif desir que de trouver une expression et des représentans; elle est en quête de dévoûmens et d'intelligences; elle ne se reposera pas qu'elle n'ait trouvé satisfaction. Or, je ne conseillerai à personne, monsieur, d'être plus révolutionnaire que la France elle-même, mais je crois que c'est un devoir pour chacun de la suivre partout où la conduira sa fortune.

La France sent fort bien qu'il n'y a plus d'issue pour elle que dans l'instinct de l'avenir, et dans l'impossibilité de rebrousser chemin. Que ferait-elle autrement? Ira-t-elle se remettre sous la tutelle d'un passé dont rien ne saurait corriger la vindicative impuissance? Non; elle n'a donc qu'à marcher devant elle, sous l'aimant d'une attraction irrésistible.

Ne croyez pas, monsieur, que j'accuse aveuglément le passé; je l'étudie tous les jours, je sais tout ce qu'il y a de charme dans le culte des vieux souvenirs et de l'antique patrie avec ses illustrations et ses maximes; je sais que, sous la restauration, de jeunes esprits pleins d'élévation et de noblesse, qui s'étaient gardés purs des intrigues et des complots dirigés contre notre liberté, avaient rêvé l'alliance solide du passé et de l'avenir de la France, et la solidarité paisible de toutes les gloires de la patrie. Ils ont vu maintenant si ce passé pouvait gouverner notre pays; ils connaissent le fonds de ses desseins, et la portée de son intelligence : eh bien! qu'ils viennent à nous, qu'ils désertent à jamais une cause égoïste qui ne les mérite pas; qu'ils grossissent nos rangs, le drapeau tricolore est assez large, et nous le placerons assez haut pour qu'il puisse flotter sur la tête de tous les enfans de la France : la liberté leur appartient comme à nous; comme le pain du désert, elle peut se multiplier pour se donner à tous : y a-t-il dans les opinions et les théories du siècle quelque chose qui les blesse? qu'ils parlent, qu'ils écrivent, et qu'ils ourdissent au grand jour la conspiration des idées.

Ah! si l'esprit nouveau n'était pas assez fort pour triompher par la persuasion, je le répudierais et je ne le servirais pas : je ne voudrais pas d'une cause violente dans ses procédés et médiocre dans ses raisons : mais, monsieur, nous aviserons aux moyens de ne pas laisser dépérir par l'insuffisance les conquêtes de l'héroïsme populaire; si la guerre ne nous appelle pas sur la frontière, nous tournerons la paix à l'avantage de la liberté; nous nous servirons de nos loisirs pour éclaircir quelques questions; nous verrons si après quarante années ce qui a paru impraticable d'abord, ne saurait écarter cette fin de non-recevoir; nous nous instruirons. On a exploité l'Angleterre; nous nous informerons de ce qui se passe en Amérique, non pour l'imiter aveuglément, monsieur, mais pour montrer aux bonnes gens qu'une démocratie peut se tenir debout elle-même, sans réminiscence des Grecs et des Romains; nous chercherons à notre siècle un sens et une vocation; nous observerons les faits; nous nous permettrons quelques inductions; même nous nous passerons la fantaisie de quelques théories, *ludibria ventis*. Mais peut-être les vents en porteront au loin la semence. Dans ce pays, monsieur, les idées vont vite; les lieux communs n'ont pas un cours éternel, et ils ne sont jamais plus près de leur fin qu'après avoir régné quelque temps.

Ce que vous desirez de moi, monsieur, c'est un jugement ferme et sincère sur les choses; je vous le donne autant que je le puis. Je n'ai pas voulu vous embarquer dans le débrouillement des petites combinaisons qui, depuis près d'un an, constituent l'histoire de France; je vous ai adressé plus haut, je vous ai renvoyé à l'examen des causes : vous avez pu reconnaître dans la révolution de 1789 la fille de la philosophie moderne, dans celle de 1830, le corollaire de la première et la reprise de la rénovation européenne; voilà le fond des choses. Quant à la disposition des esprits, monsieur, elle est calme et patiente; on comprend qu'il faut reprendre par la réflexion une œuvre ébauchée par l'enthousiasme; on entrevoit la puissance des idées; on espère dans la marche du temps. La société, à qui on a crié de toutes parts qu'elle tombe en dissolution, après avoir eu peur de

cet avertissement funeste, sentant néanmoins qu'elle marche toujours, a repris quelque courage, regarde et attend. Elle soupçonne que si elle est destinée à s'organiser en une vaste démocratie, la démocratie n'est pas la démagogie, et que la liberté moderne n'est pas destinée à dégénérer finalement en une sanguinaire déception. Ce progrès de l'opinion publique n'est pas, je le crois du moins, une bénévole illusion; je le tiens pour une réalité. Pour ce qui est des évènemens possibles et futurs, je n'augure rien de positif; je ne sais rien, hormis ceci, c'est que paix ou guerre, orage ou calme plat, succès continus ou revers passagers, le définitif avantage doit rester à l'esprit nouveau. On ne sustente pas le monde et on ne continue pas l'histoire avec des vieilleries. Le génie moderne qui, depuis la perturbation du moyen âge, se cherche un ordre nouveau, une société, est-il donc destiné à toujours protester sans agir, s'insurger sans régner? Non, j'ai foi en lui, et cette religion m'est précieuse, car si je la perdais, je resterais la proie d'un incurable athéisme.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1832.

En terminant notre dernière chronique, nous signalions les chances de guerre dont l'échec du ministère whig et l'ajournement du bill de réforme en Angleterre nous semblaient menacer l'Europe. Cependant à peine l'horizon a-t-il été sombre quelques jours. — C'est qu'en ces mois de printemps les nuages sont légers et ne font que passer, et le dernier orage politique n'était qu'un de ces nuages. Ainsi la brusque et courte réapparition de lord Wellington a vraiment plutôt fait rire que trembler. C'était, il faut en convenir, chose plaisante de voir le pauvre grand homme s'efforçant de remonter au pouvoir. Le roi Guillaume lui tendait la main d'en haut, la chambre des lords l'encourageait et le poussait d'en bas; mais de plus bas encore, le peuple sifflait et secouait outrageusement l'échelle. Le noble pair ne s'y pouvait tenir en conscience; aussi a-t-il pris le bon parti, descendant bien vite tandis qu'il en était temps encore. — Le peuple demeurait néanmoins toujours là, grondant au pied du trône. Il fallut donc que bon gré mal gré, le vieux roi cédât et rappelât lord Grey près de lui. C'est ainsi qu'en quelques

jours et par une brusque péripétie, après avoir été compromise un moment, triomphait avec plus d'éclat la double cause de la réforme et de la paix.

Cependant presque au même moment où lord Grey reparaissait sur la scène des affaires, son pacifique coopérateur, M. Casimir Périer, quittait celle du monde, succombant à la maladie contre laquelle il luttait depuis un mois. Cette agonie si prolongée a bien affaibli, sans doute, l'effet produit par la mort de ce ministre. C'est qu'il faut mourir vite chez nous, quand on veut frapper un grand coup. Autrement, si vous languissez trop longtemps, il se trouve que lorsque vous partez, on s'est consolé d'avance et que le deuil est déjà tout porté.

Nous ne sommes point de ceux qui proclament M. Périer grand homme d'emblée et de plein droit. C'est une manie que l'on a maintenant de faire des grands hommes. Il s'en improvise tant chaque jour, que le Panthéon n'y eût pas suffi; aussi la patrie s'est-elle montrée fort sage, en ne voulant point se charger d'arrêter leur contingent. Quant à M. Périer, on ne peut nier qu'il ne fût doué d'un haut entêtement, d'une volonté, si vous voulez. C'était un homme; c'est quelque chose, allez; mais un grand homme! oh! non pas encore.

Au surplus, la garde nationale de Paris, se souvenant moins, comme il convenait en ce cas, de la liberté combattue que de l'ordre public protégé par ce ministre, a suivi son convoi jusqu'au cimetière. C'était un bel hommage, c'était assez. Une souscription, c'était trop. A quoi bon payer en effet le tombeau d'un homme qui laisse à ses enfans des millions? En ces temps de fléaux et de misères, n'y avait-il donc pas pour cet argent porté par les riches chez les riches, un emploi plus convenable et plus utile? N'en doutons pas, car ce sera, selon nous, un devoir, une fois la souscription fermée et son produit constaté, la famille de M. Périer, se contentant de l'honneur du chiffre, en versera le montant dans la caisse épuisée des hospices.

Une perte plus irréparable est celle que nous avons faite de M. Cuvier. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire combien de trésors de science se sont enfouis dans la terre avec cette

tête encyclopédique qui cumulait toutes les capacités. A peine osons-nous, frivole chroniqueur, enregistrer cette calamité publique sur ces pages légères où nous inscrivons gravement tant de riens et de futilités. Mais parmi les nombreuses places que cet homme de génie laisse vacantes, il en est une au moins dont il nous appartient de discuter l'héritage. Nous voulons parler de la succession au fauteuil académique de M. Cuvier.

Assurément, si l'académie avait quelque tact, il est un point qu'elle s'empresserait d'abord d'éclaircir et de fixer. Est-il bien vrai, comme on l'assure, que M. Béranger s'obstine à ne pas permettre qu'on le porte au fauteuil? Si le fait est réel, il faudrait au moins le constater au plus vite. Ce serait bien simple. Que M. Béranger soit sommé d'accepter. Ainsi mis en demeure, s'il refuse, alors il encourra seul toute la responsabilité du refus, et l'académie sera déchargée, ce qui importe fort, il nous semble, à sa considération.

Au défaut de M. Béranger, il est d'autres écrivains essentiels que l'académie va sans doute tenir à l'honneur d'appeler au plus tôt à elle, en les dispensant même de toute candidature.

M. Charles Nodier, par exemple, sera peut-être enfin élu cette fois.

— Non pas, diront messieurs de l'Institut. M. Charles Nodier est bien poète et savant, et nous aiderait fort à finir le dictionnaire; mais il fait fi de nous, et ne veut point entendre parler des visites.

— C'est donc M. Victor Hugo que vous allez faire asseoir auprès de M. de Lamartine!

— M. Victor Hugo! oh! non pas encore. Les choses n'en sont pas à ce point! M. Victor Hugo est jeune, il a du génie, et peut attendre. D'ailleurs, une fois entré chez nous, il ouvrirait d'abord les deux battans de notre porte. Après lui viendraient bientôt tous les autres, MM. Sainte-Beuve, De Vigny, Mérimée, Alexandre Dumas; ce serait trop en vérité.

La question va donc vraisemblablement s'agiter entre M. Thiers et M. de Salvandy. Mais M. Thiers a fait ses preuves comme écrivain et comme orateur; M. Thiers est homme d'esprit et homme d'état; — tout bien pesé, M. de Salvandy sera nommé.

A moins cependant que M. Viennet, dont l'influence est grande à l'Institut comme à la Chambre, ne parvienne à rallier à M. Thiers la majorité académique. Il doit bien en conscience ce dédommagement au député d'Aix, si déjà ce dernier n'a demandé et n'a obtenu réparation de l'Épître du député de Béziers.

Mais que satisfaction soit faite à M. Thiers, est-ce donc assez? Ce n'est pas à lui seulement au moins que l'Épître de M. Viennet est injurieuse. La poésie, la langue, le bon sens, le bon goût, le pays, ne sont-ils pas également insultés par elle, sans que, pour les désarmer, on leur puisse promettre de les mettre de l'académie?

En vérité, cette nouvelle provocation de M. Viennet nous pousse à bout, et nous fait sortir de notre caractère. Conçoit-on que les journaux aient inséré dans leurs colonnes pareille poésie, et n'y aient point été contraints en vertu de je ne sais plus quelle loi de 1822 et d'une ordonnance du préfet de police? Conçoit-on que cela se soit trouvé d'abord dans le *Journal des Débats*, dans ce même feuilleton qui nous avait habitués aux belles choses, et qui nous donnait aux grandes occasions les odes de M. Victor Hugo? Et maintenant ce sont des vers de M. Viennet! — Hélas! si du moins ceux-là restaient où reposent ses livres! Mais non, cela va courir l'Europe et le monde avec le journal! Quelle humiliation nationale! Que dira-t-on d'un peuple qui a de tels poètes? Que dira-t-on de ces vingt académies dont M. Viennet est membre? Quelle solidarité pour elles!

Réfugions-nous donc bien vite en France, et à propos du député de Béziers rappelons sans détails et seulement pour mémoire l'émeute de cette ville et celles de Clermont et de Grenoble. En chroniqueur fidèle nous devons au moins les enregistrer ainsi; l'histoire d'une quinzaine sans émeute serait évidemment trop incomplète; nous laissons d'ailleurs les développements aux Froissart du *Constitutionnel* et de la *Gazette*.

Revenons cependant à Paris, et toujours à propos de M. Viennet occupons-nous de ce qui s'y est fabriqué dernièrement en matière d'art et de poésie.

Même inaction, même solitude à nos grands théâtres. Toujours *Louis XI* aux Français. Promesse seulement d'un chef-d'œuvre

à l'Opéra. Vienne donc le chef-d'œuvre! vienne la *Tentation*, nous verrons.

Une grande activité règne en revanche à la Porte-Saint-Martin. On y a repris avec succès la *Christine* de M. Alexandre Dumas, et le *Joueur* de madame Dorval et de Frédérick. Bocage a reparu à ce théâtre dans un drame habilement monstrueux, la *Tour de Nesle*. L'acteur et le drame ont obtenu un succès complet, surtout l'acteur qui a été profond, pathétique et vrai.

Venons-en maintenant au plus rude et au plus pénible de notre tâche. Examinons rapidement ce qu'il s'est récemment publié de plus notable et de plus important en fait de livres sans conséquence.

Ce sont surtout les romans qui ont abondé. Cela pousse, à ce qu'il semble, comme les feuilles au printemps. Ou bien peut-être y a-t-il une autre cause à cette excessive production que ne paraît pas devoir absolument balancer la consommation. Pendant qu'a régné le choléra, peut-être la librairie n'a-t-elle rien voulu risquer de ce qu'elle avait de chefs-d'œuvre en magasin. Il devait donc y avoir encombrement. Tant de belles choses s'étaient amassées, que le réservoir en avait été rempli. Aussi, quand vers le mois de mai l'écluse a été lâchée, quelle inondation de volumes in-8°! Les voilà qui se sont répandus à flots chez les libraires! Oh! les beaux livres! voyez-vous comme ils se pavanent, élégans et coquets, sous les glaces, aux brillans étalages des boutiques de la galerie d'Orléans! Voyez comme ils se sont faits magnifiques durant leur emprisonnement! Voyez quel luxe de couvertures! quelle variété de couleurs! quelle émulation de vignettes! quel plaisir de regarder ces ouvrages si bien parés, si bien rangés dans les montres! Personne n'a troublé leur repos. Ils demeureront au moins là deux ou trois mois dans toute leur gloire, pour le plus grand amusement des promeneurs, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent, Dieu sait où, et cèdent leur place à d'autres. Pauvres livres! hélas! ils aimeraient mieux sans doute qu'on leur fît moins d'honneur, et qu'on les achetât, qu'on les lût; mais la plupart ils meurent ainsi en bas âge. Ils meurent vierges! ils meurent inconnus! ils meurent sans qu'une

jolie main blanche ait coupé et feuilleté leurs jolies pages blanches! Cela est triste!

Nous ne nous chargeons pas assurément d'exhumer tous ces morts, de ranimer tous ces mourans. Mais, parmi ces livres, quelques-uns cependant sont nés très viables. Nous constaterons leur existence. Il en est quelques autres dont nous ferons seulement l'oraison funèbre.

Rendons d'abord ces tristes honneurs au *Charette* (1) de M. Bergounioux: aussi bien, ce dont sans doute on lui saura gré dans un autre monde, en bon catholique et en bon Vendéen, *Charette* semble-t-il s'être résigné dès sa naissance à mourir. Sa couverture, revêtue d'une vignette représentant une croix blanche sur un drap noir, figurait symboliquement et par anticipation ses funérailles. Qu'il repose en paix. Il annonçait bien quelques dispositions heureuses; mais les forces lui manquaient vraiment. Il ne pouvait vivre. Ses frères futurs auront peut-être meilleure chance.

Parlons d'un autre mort-né, de l'*Echafaud* de M. Bignan(2). Qui ne connaît M. Bignan? M. Bignan a remporté des prix pour le moins dans toutes les vingt académies dont est membre M. Viennet. M. Bignan est un accapareur. Il entasse dans ses greniers des moissons amoncelées de palmes et d'églantines; il s'est attribué le monopole des couronnes. Eh bien! voyez-vous, je gage que l'*Echafaud* de M. Bignan était originairement un discours en vers sur la peine de mort, destiné à remporter le prix dans quelque concours de province; mais le discours n'aura pas été fini à temps ou aura été envoyé trop tard; alors M. Bignan, ne sachant plus qu'en faire, et ne voulant point qu'il lui restât sur les bras, n'en trouvant pas meilleur emploi d'ailleurs, aura mis sa poésie en prose, ce qui ne demandait pas grand'peine, et fabriqué le roman sentencieux, philosophique et déclamatoire dont s'agit. L'intention du livre était cependant excellente, et M. Bignan mérite d'être loué du moins pour s'être

(1) Chez Eugène Renduel.
(2) Chez madame Charles Béchet.

joint à cette croisade sainte qui marche au renversement des échafauds. Néanmoins M. Bignan fera mieux de nous donner une autre fois un livre fait exprès, un roman tout neuf et non pas d'occasion.

Le *Mutilé* (1) de M. Saintine ne doit pas être confondu dans la cohue des romans de pacotille. Assurément, ce n'est pas un ouvrage de premier ordre; mais c'est l'ouvrage d'un homme de talent. Si vous acceptez une fois la situation invraisemblable et forcée du *Mutilé*, vous prenez à son histoire un singulier intérêt. Ce livre ne manque pas d'ailleurs d'une certaine poésie, et l'on y retrouve bien quelque chose du ciel et du soleil de l'Italie. Le roman de M. Saintine se distingue encore per une préface, à vrai dire, plus curieuse de disposition qu'amusante et spirituelle au fond. Cette préface est divisée en trois chapitres. Les deux premiers sont placés au commencement du volume; le troisième est rejeté à la fin, en forme d'épilogue, de façon que tel lecteur impatient, qui, par effroi du discours préliminaire, se sauve d'abord au dénoûment d'une histoire, sera bien désappointé de rencontrer une queue de préface au bout du *Mutilé*, et de se trouver ainsi pris entre deux introductions. M. Saintine nous a joué là un malin tour.

Un roman supérieur encore à celui de M. Saintine, sinon par le style et les détails, au moins par la chaleur et la passion, c'est *Indiana* (2) de M. Sand. Il y a dans ce livre tout à-la-fois un amour sensuel, une volupté fougueuse, et une exquise délicatesse de sentiment. On dirait que cette étoffe brillante, mais sans harmonie, est l'œuvre de deux ouvriers bien distincts : qu'une main vigoureuse et ardente, une main de jeune homme, en a serré le tissu fort et grossier; qu'une main plus légère, une main de femme, y a brodé des fleurs de soie et d'or. Quoi qu'il en soit, nous félicitons sincèrement M. Sand. Ses débuts n'avaient pas promis *Indiana*. Le voici en bon chemin, qu'il poursuive.

Voici venir maintenant un joli petit volume qui se fait appe-

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, n. 16.
(2) Chez Roret, rue des Grands-Augustins, n. 11.

ler *le Saphir* (1). C'est comme l'*Emeraude*. Ce n'est pas plus un livre précieux qu'une pierre précieuse. C'est un bijou faux fabriqué pour servir de hochet à de grands enfans que l'on amuse en leur promettant le retour des exilés d'Holy-Rood. Il y aura sans doute beaucoup de ces bijoux. On en fera de toutes les couleurs. Nous verrons des topazes, des rubis, des améthystes. Vous en aurez des parures entières, mesdames les marquises, qui avez fermé vos écrins en signe de douleur, et qui, par regret de la légitimité, ne voulez plus danser. Tant que ce sera la mode au faubourg Saint-Germain, le libraire Urbain Canel tiendra, je vous assure, magasin de cette joaillerie littéraire. Cela ne coûte pas cher d'ailleurs. Pour quelques francs on vous donne de fort grosses et de fort lourdes pierreries. Que si, revenant au *Saphir*, nous déclarons y avoir trouvé des pages infiniment spirituelles de M. Janin, à propos de Rambouillet, un joli conte maritime de M. Eugène Sue, un morceau fort bien écrit de M. Merle sur Rosny, puis des vers prétentieux et fades de M. Jules de Resseguier, et d'autres vers singulièrement plats de M. Saint-Valry, ainsi qu'une bien pauvre lettre écrite d'Holy-Rood et contresignée par M. Mennechet; si nous déclarons ingénument cela, nous n'étonnerons assurément personne; nous n'avons cependant rien autre chose à dire, que nous sachions, concernant le *Saphir*.

De cet imperceptible in-dix-huit passons à l'immense in-octavo de Mlle Rose Rovel (2). *Rose Rovel*, ce sont les noms de l'auteur et c'est le titre de son livre. Que l'on ne s'étonne pas trop de cette singularité, car en lisant, il faudrait s'étonner d'avantage. Mademoiselle Rose Rovel est encore, dit-on, très jeune, et pourtant sa vie paraît avoir été déjà bien agitée, bien orageuse. Elle a traversé plusieurs fois les mers, seule, n'ayant que sa guitare pour consolatrice et pour amie. Disons-le d'abord avec franchise, avec rudesse, la plupart des pièces que lui ont inspirées ses voyages sont inintelligibles et barbares. On trouve cependant çà et là, dans ce livre, de belles et touchantes rêveries. Si l'on

(1) Chez Urbain Canel.

(2) Chez Levavasseur.

prête bien l'oreille, au milieu de cette harmonie vague et confuse, à travers le bourdonnement de cette guitare, on entend des cris de détresse dont on se sent profondément ému. Oh! c'est un devoir, il faut tenir compte à cette pauvre jeune fille de ce qu'il y a là vraiment de soupirs et de poésie de cœur.

La poésie de cœur, c'est la vraie! c'est la sainte! c'est la poésie de la poésie. Ne laissons pas se perdre et s'évaporer une seule goutte de cette rosée du ciel! Partout où elle peut tomber sachons la recueillir! Il nous a été donné de rencontrer, il y a peu de jours, un de ces inappréciables diamans. C'est une larme maternelle enchâssée sur un tombeau. Ce sont des vers anglais adressés à la mémoire d'un jeune homme dont nous taisons le nom, et que nous avons lus gravés sur un petit cénotaphe d'albâtre. Voici d'abord les vers. Nous essayerons de les traduire en terminant.

As the soft tints that on nigth's visage play
Bring sweet remembrance of the dyng day;
As odours ling'ring o'er a perish'd flow'r
With dreamy fragrance charm the widow'd bow'r; —
So do thy virtues mellow sorrow's gloom,
And shed delicious sweets about thy tomb!
Lov'd shade for earth too good, to heav'n too dear.
It took thy soul, but left its beauties here!

O sweet content that knew not to repine
But kiss'd the hand that robb'd the carthly shrine!
O filial worth that evr'y groan reprov'd,
Lest grief should dim the eye that watch'd and lov'd!
Live here, on this frail monument impress'd
More deeply sculptur'd in the mothers' breast!
She tears this remnant from reluctant fate. —
'Tis hers to build; — 'tis thine to consecrate.

« Ainsi que ces teintes adoucies qui jouent sur le pâle visage de la nuit, apportent un doux souvenir du jour mourant. Ainsi que la faible odeur qu'exhale une fleur fanée, embaume et charme

encore le veuvage du berceau. Oh! c'est ainsi que tes vertus viennent briller au milieu de l'obscurité de notre douleur, et qu'elles répandent autour de ta tombe de délicieux parfums. Ombre chérie, trop précieuse pour la terre, — trop chère au ciel! Le ciel! il a repris ton âme, mais il a laissé parmi nous ses beautés!

« O douce et parfaite résignation qui n'as su que baiser la main qui brisait le corps et en arrachait la vie! O tendresse filiale qui renfermais et contenais chaque soupir, chaque gémissement, de peur que l'œil maternel qui veillait et aimait n'en fût obscurci : demeurez ici gravées sur ce frêle monument, et plus profondément encore sculptées dans le cœur d'une mère! Elle arrache au moins ce débris à l'inexorable destinée! — C'est à elle de bâtir! c'est à toi de consacrer! »

JACQUES LEROND.

COLLÈGE DE FRANCE.

COURS D'HISTOIRE,

PAR M. LETRONNE.

PREMIÈRES LEÇONS.

En paraissant pour la première fois dans la chaire que M. Daunou avait occupée avec tant de distinction les années précédentes, M. Letronne a commencé, comme on devait s'y attendre, par payer un juste tribut d'éloges au beau talent et au noble caractère de son prédécesseur. Après avoir ensuite réclamé pour lui-même une indulgence dont ses auditeurs savaient d'avance qu'il n'aurait nullement besoin, le professeur a cherché à déterminer d'une manière générale, ce que devait être un cours d'histoire au Collège de France. Pour cela, il s'est demandé quel était le but spécial de cette institution, et si elle n'avait pas de caractères qui la distinguassent des autres établissemens scientifiques de la capitale.

Si l'on n'avait égard qu'aux titres des chaires, on pourrait, en retrouvant les mêmes à-peu-près sur le tableau du Collège de France et sur celui des facultés de Paris, s'imaginer qu'il y a double emploi, et c'est en effet ce qu'on entend dire quelquefois à ces hommes qui, sans avoir rien examiné à fond, ont sur chaque chose un jugement arrêté. Rien n'est plus faux cependant que de se représenter une de ces institutions comme la répétition de l'autre; car, bien que leur degré d'importance soit à-peu-près égal, leur mission est toute différente. Celle des Facultés est de compléter l'instruction universitaire, soit en reproduisant sous une forme plus générale et plus élevée, pour les jeunes gens arrivés à l'âge d'homme, le cercle des études qui les ont déjà occupés, soit à leur donner une instruction nouvelle dans des branches spéciales, afin de les préparer à entrer dans les professions littéraires ou savantes de l'enseignement, du droit, de la médecine ou des services publics. Mais chez une nation éclairée, et surtout dans une ville telle que Paris, où

viennent se réunir comme en un centre commun toutes les lumières scientifiques de l'Europe, il se manifeste des besoins intellectuels qu'il faut satisfaire sous peine de manquer à la gloire et à la haute destinée du pays. Il se trouve un certain nombre d'hommes qui ne se contentent point encore de l'instruction solide et immédiatement applicable qu'ils ont puisée dans les établissemens scientifiques dont nous venons de parler. Aimant la science pour elle-même et d'un amour constant et désintéressé, ils veulent pénétrer jusque dans ses profondeurs, prendre part à son mouvement. C'est pour cette classe d'hommes qu'est surtout destiné l'enseignement du Collège de France, et le professeur doit leur exposer, non les principes de la science qui déjà leur sont suffisamment connus, mais sa philosophie, mais la marche à suivre dans les recherches destinées à en étendre le domaine, et l'ordre de raisonnemens sur lequel on doit s'appuyer. Abordant les théories nouvelles qui y prennent naissance, il examinera jusqu'à quel point elles sont confirmées ou ébranlées par les faits précédemment connus et par ceux dont la découverte est plus récente encore. C'est ainsi qu'il entretiendra le goût des recherches profondes, qu'il stimulera l'esprit d'invention et préparera à l'avenir du pays les hommes destinés à conserver et à étendre sa gloire scientifique et littéraire. Telle est, à n'en point douter, la destination du Collège de France, établissement unique en Europe, institution éminemment libérale et conçue dans une vue de progrès indéfini.

Des considérations générales que nous venons d'exposer, on déduira aisément, comme cas particulier, les indications qu'aura à remplir le professeur dans un cours d'histoire fait au Collège de France. Evidemment sa tâche ne consistera point à dérouler d'une manière plus ou moins complète, plus ou moins attachante, la série chronologique des détails de l'histoire ancienne ou moderne. Ces détails sont pour la plupart bien connus des élèves, et d'ailleurs ils se trouvent consignés, avec plus de développemens qu'il n'en pourrait donner, dans une foule d'ouvrage estimables. Ce qu'il devra se proposer principalement, ce sera de tracer la véritable marche à suivre dans les études historiques. Il indiquera donc les méthodes à l'aide desquelles on peut dégager les faits importans des erreurs qui tendent à les dénaturer, soit que ces erreurs résultent, comme pour les évènemens qui ont été conservés long-temps par simple tradition orale, de l'imperfection des souvenirs, du goût pour le merveilleux, de l'emploi si fréquent dans les âges reculés des métaphores et des symboles; soit qu'elles proviennent, comme dans les chroniques contemporaines, des passions, des préjugés, ou même de la mauvaise foi de l'écrivain; soit qu'enfin, dans les récits des historiens proprement dits, elles soient dues aux écarts de l'imagination, à un abus de l'esprit systématique. Il fera voir quels secours la science de l'histoire peut emprunter aux autres branches de nos connaissances; comment, en consultant, non-seulement les monumens des arts, mais encore ceux des révolutions de notre globe, en rapprochant les annales célestes des annales des nations, on peut arriver pour certains faits long-temps obscurs à une certitude véritable, ou du moins les élever au degré de probabilité dont ils sont susceptibles. Cette méthode, qu'on appelle la critique historique, se fonde sur un emploi raisonné

de l'observation, de l'induction et de l'analogie, c'est-à-dire des mêmes instrumens qui, dans la philosophie naturelle, ont conduit l'esprit humain à ses plus belles découvertes; c'est, en un mot, la méthode de Galilée et de Newton, modifiée par la nature très différente des faits sur lesquels on opère. Cette méthode est réservée, mais elle n'est pas timide; elle ne rejette point les idées générales; au contraire, son résultat certain est de les faire naître. En effet, du moment où l'on vient à coordonner des faits nombreux et soigneusement observés, on découvre aisément ce qu'ils ont de commun, et l'on arrive ainsi à établir certaines règles à l'aide desquelles on peut ensuite se guider dans l'investigation des cas particuliers où l'observation immédiate n'est pas applicable. Mais pour ces prétendues généralités qui ne reposent que sur des conceptions à *priori* ou qui ne sont que l'extension forcée d'une loi toute particulière, quelque séduisantes qu'elles puissent paraître, quelque jour qu'elles semblent jeter sur certaines questions restées long-temps obscures, la critique historique les repousse comme des guides infidèles.

C'est principalement à l'histoire des peuples de l'antiquité que le professeur se propose de faire l'application de la méthode critique; mais l'histoire, pour lui, ne se compose pas seulement du récit des actions politiques des nations, elle comprend encore toutes les notions que nous pouvons acquérir sur leur état moral et intellectuel, et sur la part qu'elles ont prise aux progrès de la civilisation.

Entre tous les peuples de l'ancien monde qui sont arrivés successivement à la connaissance des Grecs et des Romains, les Juifs seuls ont eu des annales qui nous aient été conservées. L'Inde elle-même n'a point d'histoire, puisqu'on ne saurait donner ce nom au petit nombre d'inductions historiques auxquelles on parvient avec tant de peine à travers le chaos mythologique qui a tout enveloppé; en sorte que les récits divers que les Grecs en ont faits avant et depuis Alexandre resteraient absolument sans autre contrôle, si des connaissances récemment acquises sur la nature du pays et le caractère de la race qui l'habite, ne nous permettaient, en certains cas, d'en apprécier la valeur et le degré d'exactitude. Pour ce qui est des autres contrées de l'Asie occidentale ou septentrionale, les nations scytiques, celles de l'Asie mineure, les peuples d'entre le Tigre et la Méditerranée, le golfe Persique et la Mer-Rouge, les Perses, les Mèdes et les Assyriens n'ont plus d'histoire ancienne connue, ou le peu qu'on en sait ne nous a été transmis que par les Grecs. La même chose se doit dire de l'Afrique; ce vaste continent n'est entré dans le domaine de l'histoire que par ses côtes septentrionales et l'Egypte: or, les unes, peuplées de colonies phéniciennes grecques et romaines, ne nous sont connues que par les écrivains classiques; l'Egypte elle-même, avant qu'une découverte heureuse eût mis sur la voie de l'interprétation de ses monumens, était tout entière dans les historiens occidentaux; et maintenant que l'on commence à déchiffrer ses anciennes écritures, les récits d'Hérodote, de Diodore et de Strabon, les divers fragmens grecs qui peuvent servir à reconstituer son histoire perdue, restent encore comme élémens indispensables pour vérifier les principaux résultats des nouvelles études.

Ainsi, pour nous, l'antiquité grecque recèle, en quelque sorte, dans son sein l'antiquité tout entière. C'est que, parmi les peuples de l'ancien monde, les Grecs seuls semblent avoir été animés de cet esprit de curiosité qui porte à s'enquérir de ce qui se fait ailleurs. Ils sont du moins les seuls qui aient fait des efforts pour connaître les autres peuples, pour étudier leurs mœurs, leurs institutions et leur histoire. C'est une question de savoir si les Perses, les Chaldéens, les Mèdes et les Egyptiens ont jamais eu une histoire nationale dans le sens que nous attachons à ce mot. M. Cuvier l'a mis en doute dans son admirable Discours sur les révolutions du globe, et il est difficile de lui opposer rien de concluant; mais même, en admettant que ces peuples aient eu leurs annales, tout démontre qu'ils n'ont jamais cherché à conserver la mémoire des évènemens qui se passaient hors de leur pays.

Après avoir ainsi fait sentir la nécessité d'ouvrir, par l'examen des monumens grecs, l'histoire de l'ancien monde; après avoir insisté sur l'importance des études géographiques, et montré la direction dans laquelle elles doivent être poursuivies pour le but que l'on se propose, le professeur se livre à la recherche des causes qui ont retardé, dans les derniers siècles, les progrès des sciences historiques : il en voit une des principales dans l'obligation où l'on s'est cru long-temps de ne rien établir relativement à l'histoire profane, qui ne pût s'accorder avec l'histoire sacrée. Si aujourd'hui l'indépendance à cet égard semble suffisamment établie, il n'en reste pas moins en circulation un certain nombre d'opinions qui n'ont pas une autre origine; et plus d'un écrivain admet encore, sans s'en douter, les résultats de cet ordre d'idées, tout en protestant contre le principe.

On reconnaît par exemple, assez généralement, que l'histoire positive ne remonte qu'à un petit nombre de siècles avant l'ère chrétienne, et que si l'on met de côté les nombres extravagans des Egyptiens, des Chaldéens et des Indiens, les traditions primitives ne semblent pas s'élever à plus de trente siècles, à compter du temps où nous vivons. Or, quoiqu'il ne soit guère probable que la limite extrême de ces traditions des peuples indique réellement celle de leur formation en corps de nation, comme cette époque correspond à-peu-près à celle du déluge biblique, suivant le texte samaritain, divers écrivains ont été entraînés à admettre la réalité d'une catastrophe de ce genre, survenue à l'époque désignée par le livre saint, et qui aurait précédé la formation des sociétés. Leurs efforts pour retrouver, dans les annales des hommes et dans les monumens de la nature, des traces de cet évènement, ont singulièrement contribué à redoubler l'obscurité en divers points sur lesquels on n'avait pas déjà trop de lumières. Il en résulte qu'aujourd'hui, en traitant des époques les plus reculées de l'histoire, on ne peut se dispenser d'aborder la question du déluge. C'est aussi par là que M. Letronne a cru devoir commencer son cours. Nous ferons connaître, dans un prochain article, les principaux résultats auxquels il est arrivé.

R.

LI ROMANS DE BERTE AUS GRANS PIÉS, *précédé d'une dissertation sur les romans des douze pairs* (1); par M. PAULIN PARIS, de la Bibliothèque du roi.

En annonçant avec un vif plaisir cette publication érudite et pleine de goût que M. Paris vient de faire de l'un des romans du cycle de Charlemagne, tel que le poète Adenès l'a arrangé et rimé vers la fin du treizième siècle, nous nous garderons de revenir en rien sur une polémique déjà ancienne dans laquelle nous n'avions pas hésité à prendre parti. Cette polémique, toutefois, si pénible quant à la forme, soulevait une question fondamentale qui nous semble devoir être réservée. La pensée de notre jeune et savant collaborateur consistait à rechercher dans les anciennes épopées françaises, non pas seulement les imaginations plus ou moins gracieuses des conteurs et des poètes, non pas le mérite et l'agrément littéraire de leurs romans, mais les croyances diverses des populations, les récits historiques altérés, les invasions mythologiques qui avaient laissé des traces. Pour cela, la comparaison de nos épopées avec le cycle germanique, avec le cycle scandinave, devenait indispensable; notre cycle de la Table ronde en particulier en pouvait recevoir une vive lumière. Cette pensée de notre collaborateur demeure intacte, selon nous, et nous espérons qu'il ne la laissera pas tomber. Mais à prendre les choses par un côté plus exclusivement français et gaulois, plus littéraire, en abordant nos vieux romans suivant l'aspect plus familier à nos érudits, en venant modestement à la suite de Lamonnoye, de Bouhier, de Sainte-Palaye, des savans auteurs de l'*Histoire littéraire*, sans arriver de l'Allemagne ni s'être nourri des *Niebelungen* ou des *Eddas*, mais s'adressant tout simplement à M. de Monmerqué, il y a lieu, sous le rapport du goût et d'une critique soigneuse et délicate, de faire des travaux précieux sur les vieux monumens de notre langue. C'est ce genre de mérite que M. Paris vient de prouver par sa publication de *Berte*, et par l'ingénieuse lettre à M. de Monmerqué qui en est la préface. Si l'on n'y remarque aucune vue d'ensemble bien nouvelle sur nos épopées, s'il se hâte trop, selon nous, de rejeter dans un horizon fabuleux ce qu'on pourrait appeler les *grosses* questions à ce sujet, on y trouve en revanche beaucoup de détails piquans, des rapprochemens d'une scrupuleuse exactitude, le tout exprimé en ce style élégant et légèrement épigrammatique dont M. Abel Rémusat est le modèle dans l'érudition. Quant au roman, grâce aux notes essentielles, bien que discrètes, de M. Paris, il est d'une lecture facile, et respire dans toutes ses parties une naïveté charmante. Berte *aus grans piés* est la fille chérie du roi Floire et de la reine Blanchefleur de Hongrie; accordée au roi Pépin en mariage, elle arrive avec sa suite composée de Margiste, espèce de gouvernante, d'Aliste fille de Margiste, et de leur cousin Tybert. Les noces se font; les ménestrels jouent devant les futurs époux de la harpe, de la vielle et de la flûte; on festine, on *carole*. Mais voilà que Margiste, mauvaise conseillère, imagine de dire à l'oreille de Berte que Pépin est un mari à craindre, et qu'elle sait de bonne part, qu'il pourrait bien la tuer dès cette nuit.

(1) Techener, place du Louvre, n° 12.

Là-dessus la pauvre Berte se met à fondre en larmes. Que faire? Comment échapper à ce mari qui tue ses femmes, à ce Pepin, vrai Barbe-Bleue? Or, Margiste a sa fille Aliste, suivante de Berte, Aliste qui ressemble à Berte mieux qu'un peintre ne saurait la peindre, et d'ailleurs Pepin n'y regarde pas de si près. Aliste donc se dévoue au lit du roi; mais une embûche entre elle et sa mère est préparée. Pendant qu'Aliste est au lit, un peu avant le jour, Margiste introduit Berte dans la chambre sous je ne sais quel prétexte, problablement pour qu'elle s'assure si la pauvre Aliste est réellement morte en sa place. Aliste, qui a un poignard tout prêt, le tire aussitôt, s'en pique légèrement à la cuisse, le passe aux mains de Berte, qui le prend sans savoir pourquoi; puis Aliste se met à crier, à réveiller le roi qui continuait de dormir, à montrer son sang, bien qu'il fasse nuit, et à accuser Berte, que la vieille Margiste vient saisir aussitôt comme sa fille, et la disant folle, sujette à ces frénésies. On la baillonne, on demande la permission de l'envoyer perdre au bon roi Pepin, qui consent à demi-endormi. Tybert, le cousin, est prévenu avec deux hommes d'armes, et, avant le matin, la pauvre Berte, bâillonnée, voyage, pour être mise à mort, vers la forêt du Mans.

Mais, quand les hommes d'armes qui sont avec Tybert, voient Berte si belle, ils ne la veulent plus tuer. Une querelle entre eux et lui s'engage, et Berte s'échappe dans les bois. Elle va, elle erre dans ces bois bien des jours et des nuits, priant la Vierge et les saints, maudissant Margiste, et se répétant maintes fois : « Que diraient le roi Floire et la reine Blanchefleur, s'ils savaient que Berte, leur fille, est ici? » La situation de cette pauvre Berte égarée ressemble extrêmement à celle d'Una dans *Spencer*, de la vierge dans le *Comus* de Milton, et de la belle Damaïanti des poèmes indiens. Ce sont des voleurs qui surviennent; l'un la veut prendre pour femme, l'autre la lui dispute : Berte s'échappe encore. Elle trouve un ermitage; mais le vieil ermite ne la peut recevoir à cause d'un vœu, et d'ailleurs il ne sait trop si ce n'est pas une tentation; car, malgré sa robe déchirée, la pâleur de son front et ses pieds en sang, Berte est bien belle. A propos, n'est-ce donc pas à cause de tant marcher par la forêt, que ses *grans piés*, pauvre Berte! lui sont venus? Le bon ermite, quoi qu'il en soit, lui a donné un peu de nourriture : il l'a remise dans son chemin, vers la maison de Symon, qui est un noble homme hospitalier. Berte s'y achemine, bénissant le bon ermite. Un ours traverse la route, mais ne la voit pas. Elle arrive chez Symon, où sont Constance sa femme, et ses deux filles, qui deviennent comme ses sœurs; car il faut dire que, durant ses périls, Berte a fait vœu, si elle échappait, de ne pas dire qu'elle est la reine et de rester pauvre et méconnue. Elle s'établit donc chez Symon. Moyennant quelque histoire qu'elle invente, on la garde : elle sait d'ailleurs si bien travailler et filer! Elle demeure là, dans la forêt, *neuf ans et demi*, toujours sage, toujours fraîche et belle. Pendant ce temps, la fausse reine se fait détester et accable ses sujets de son avarice. Elle a du roi deux fils, deux bâtards, Heudry et Rainfroy, qui deviendront par la suite de méchans chevaliers; mais la reine Blanchefleur arrive un jour de Hongrie, pour visiter sa fille si chère.

La fausse reine a beau faire la malade et se cacher dans ses rideaux : elle est démasquée, chassée ; on brûle Margiste, et l'on cherche la pauvre Berte, mais sans la trouver. Ce n'est que plus tard, un jour où le roi Pepin est à la chasse dans la forêt du Mans, qu'il s'égare et la rencontre au sortir d'une chapelle isolée, où elle venait de prier Dieu et la Vierge pour son père Floire, sa mère Blanchefleur, et ce roi Pepin lui-même qu'elle *n'oublie mie*. Il y a, nous le savons, *neuf ans et demi* de séparation : aussi on n'a garde de se reconnaître ; mais Berte est toujours belle, et Pepin toujours galant. Il descend de cheval, et la prie d'amour, et la veut emmener *en France*, lui disant, pour la décider, qu'il est maire du palais du roi ; mais Berte, en cette crise, et ne sachant comment arrêter ce seigneur entreprenant, se déclare, se nomme. On devine le reste. Berte, la *blonde*, l'accomplie, rentre dans ses droits, et d'elle naquit la femme de Milon d'Ayglent, mère du brave Roland ; d'elle, de Berte la *Débonnaire*, naquit Charlemagne.

Tel est le sec canevas de ce poème, dont la parfaite naïveté éveille involontairement dans l'esprit du lecteur l'essaim des moqueries familières à l'*Arioste*. M. Paris nous promet la série des autres romans des douze pairs. Nous suivrons cette continuation avec l'intérêt qu'inspirent ces récits des vieux trouvères qui firent les délices de nos aïeux. S.-B.

De l'Expédition d'Afrique en 1830 (1), *par M. E. d'Ault-Dumesnil, ex-officier d'ordonnance de M. de Bourmont.* — Nos lecteurs ont accueilli avec empressement la relation si vive et si pittoresque, que M. Barchou-Penhoën a donnée de la campagne d'Alger ; on s'est plu à le suivre dans les spectacles divers qu'il nous a fortement représentés, les colorant de son impression personnelle, les entremêlant de sa réflexion métaphysique. Voici maintenant un autre témoin de la campagne d'Afrique, un autre narrateur, que nous recommandons également. M. d'Ault-Dumesnil, attaché au général en chef par sa position et aussi par les sentimens de confraternité qui l'unissaient à ses fils, à celui qui mourut en Afrique en particulier, indépendant d'ailleurs d'esprit et de caractère, a été, dès le premier jour, à même d'observer l'expédition par le centre et du côté intérieur et dirigeant. Il avait dès-lors la pensée de mettre à profit cette observation de chaque jour et de chaque heure, pour écrire une histoire complète de cette grande entreprise, dont les résultats, tout négligés qu'ils sont, ne doivent pas périr. Les évènemens qui survinrent au retour, le jour faux et l'obscurcissement injuste où fut rejetée cette expédition glorieuse, les préjugés, parfois calomnieux, qui la dénaturaient, engagèrent M. d'Ault à ne pas attendre ; et, tout en ajournant son premier projet plus vaste, il insérra dans l'*Avenir* une série d'articles remarquables, où, avec une bonne foi et une indépendance pleine de mesure, il chercha à replacer à leur vrai point de

(1) Se vend au profit des blessés nécessiteux de la campagne d'Alger, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 *bis* ; Delaunay, Palais-Royal.

vne les faits et les hommes. C'est le recueil de ces articles composant une brochure assez volumineuse, que nous annonçons. Nous eussions desiré peut-être que l'auteur s'y montrât parfois moins sobre des détails personnels et des particularités épisodiques dont sa mémoire abonde, et que ceux qui l'ont entendu trouvent avec un charme infini dans sa conversation; mais son but dans ce récit a été plus grave, plus circonscrit aux points essentiels et aux questions qui peuvent concerner l'histoire. Aucun témoignage, en effet, ne nous semble mériter plus de poids que celui de M. d'Ault, et par la situation intime de laquelle il a vu, et par l'esprit éclairé autant qu'attentif qu'il y a porté, et enfin par la véracité de sa parole. Il n'était pas de ceux qui n'aimaient dans la conquête d'Afrique qu'une distraction périlleuse et brillante, une occasion d'avancement, ou la satisfaction détournée d'une idée politique à l'intérieur. Il a vu, dès l'abord, dans l'entreprise, une conquête de la civilisation chrétienne sur la barbarie. La colonisation lui apparaissait au-delà de la guerre, et tout en lui élargissait cette pensée. Rallié de cœur aux principes de cette philosophie catholique, dont MM. de la Mennais et Serbet sont les principaux organes, M. d'Ault ne conçoit Alger tout-à-fait bien colonisé que lorsqu'il sera aussi un peu évangélisé. Ses idées là-dessus qui ajoutent un élément de plus, l'élément d'esprit et de vie, aux plans d'ailleurs si judicieux du maréchal Clauzel, méritent d'être méditées. C'est un rapprochement sur lequel nous ne pouvons nous empêcher de revenir à l'honneur du sérieux de notre temps, que celui de deux jeunes hommes, tels que MM. d'Ault et Barchou, sachant faire, tout au sortir des états-majors, un emploi aussi élevé de leurs loisirs. M. Barchou, puisque nous l'avons nommé, nous prépare en ce moment une série d'articles sur les systèmes métaphysiques de l'Allemagne, dont ceux qu'il a publiés déjà sur M. Ballanche et sur Fichte font suffisamment augurer. M. d'Ault, attaché aux travaux de l'*Avenir* jusqu'à sa cessation, et depuis aux études intérieures que poursuit cette école de philosophie religieuse, professait cet hiver, parallèlement à MM. Gerbet et de Coux, un cours où il s'occupait de la littérature espagnole, considérée comme littérature catholique. S.-B.

Voyages historiques et littéraires en Italie, *par M.* Valery (1). — Après les moustiques, le sirocco, l'air des Marais-Pontins, les douanes autrichiennes et les brigands des Abruzzes, si beaux sous le pinceau de notre Schnetz, ce qu'il y a de plus fâcheux, de plus importun, de plus insupportable pour qui voyage en Italie, c'est le bavardage descriptif des faiseurs de livrets et cette nuée de bourdonnantes sauterelles que l'on appelle *cicerone*. Si l'un de mes amis se disposait à partir pour Milan, Florence ou Naples, je ne lui adresserais que ce conseil : Si vous voulez bien voir l'Italie et rapporter de cette belle contrée, de ses mœurs, de ses ruines, de ses chefs-d'œuvre, une impression vraie, naïve, qui vous appartienne, gardez-vous, autant que possible,

(1) Chez Le Normant.

de tous les indicateurs à titre d'office. Laissez chez les libraires de chaque ville ces livrets insipides dont on voit les étrangers déchiffrer studieusement la triste prose dans les musées de Rome et de Florence, en tournant le plus souvent le dos au marbre ou à la toile. Regardez vous-même; cherchez, choisissez; restez où le beau vous frappe. Ne dressez pas, non plus, je vous prie, avant de partir, un itinéraire rigoureux et immuable. Allez à la découverte, en zig-zag, suivant le caprice et l'attrait du moment. Sans doute, il vous échappera, en voyageant de la sorte, quelques sites classiques, quelques ruines célèbres; vous regretterez la vue de quelques palais dont la gloire est consacrée : mais combien vous connaîtrez mieux ce que vous aurez ainsi découvert. Les itinéraires sont des lisières; voyagez en homme. Les seuls bons indicateurs sont, dans chaque ville, les hommes de mérite instruits, et pas trop antiquaires, pour lesquels vous aurez des lettres de recommandation.

On me répondra que n'a pas qui veut en Italie des hôtes distingués, sans infatuation ni pédantisme; que, d'une autre part, les voyageurs ayant le goût et le sentiment du beau, le coup-d'œil artiste et quelque temps à perdre pour s'orienter eux-mêmes, ne sont pas, non plus, en fort grand nombre; que si les riches désœuvrés, les dandys de Paris et de Londres, n'emportaient pas dans leur valise un itinéraire tout tracé, la plupart risqueraient de rester en route, faute de motifs déterminans pour aller ici plutôt que là. A cette tourbe moutonnière il faut bien des livrets, des itinéraires, des *cicerone*.

Très peu prévenu, comme on voit, en faveur de cette sorte de livres, je dois me hâter de dire qu'il serait fort injuste de ranger les *Voyages historiques et littéraires* de M. Valery dans cette classe. On ne trouve dans cet ouvrage ni l'enthousiasme à froid, ni la monotone et prolixe admiration des curiosités locales, ni surtout le mauvais style des *indicateurs* vulgaires. M. Valery ne note que les choses vraiment notables : pas d'emphase, pas de puérilités, pas de pathos sentimental; c'est la conversation d'un homme éclairé qui connaît bien l'Italie, et qui en cause avec finesse. On peut, en sautant par-dessus quelques nomenclatatures de manuscrits et de tableaux, lire cet ouvrage avec intérêt et profit, même sans avoir intention de passer les Alpes. Les deux premiers volumes, qui ont paru en 1831, contiennent la description de l'Italie du nord, Turin, Milan, Venise, Padoue, Bologne, Modène. Le troisième volume est consacré à une partie de l'Italie centrale et méridionale. L'auteur entre en Toscane et visite avec soin Florence, cette Athènes chrétienne du moyen-âge. Il nous fait connaître non-seulement les palais, les musées, les églises, les bibliothèques de cette ville; mais ses grands poètes, ses grands artistes, ses grands publicistes, Dante, Michel-Ange, Machiavel. De Florence, il nous conduit à Pise, sa rivale; traverse Imola, Faenza, Forli, Césène, Rimini, toutes ces villes de la Romagne, sur lesquelles est aujourd'hui fixée l'attention de la France et de l'Europe; puis, il descend par Pesaro et Fano jusqu'à Ancône, et, s'éloignant de l'Adriatique, se rend par Popoli, l'ancienne Sulmone et Isernia à Naples. Il donne également la route de Livourne à Naples par le bateau à vapeur, d'où l'on jouit délicieusement de

l'aspect merveilleux de la baie napolitaine. Enfin, après avoir admiré Naples, son ciel, sa mer, son musée, avoir visité les catacombes d'Herculanum et les boutiques de Pompéï que l'on continue d'exhumer, M. Valery descend à Sorrente et à Amalfi et remonte par Capoue, Gaëte, Terracine et Velletri jusqu'aux portes de Rome, terme de son voyage, et qui sera l'objet de son dernier volume.

Ce qui me plaît dans ce livre, écrit avec élégance et précision, c'est qu'il peut tenir lieu de tous les autres guides. M. Valery est un compagnon de route instruit, causeur, peut-être un peu trop épigrammatique; mais un compagnon qui a sur vous le grand avantage d'avoir visité trois fois l'Italie. Lisez-le donc avant de partir; repassez-le encore, si vous voulez, le soir, à l'auberge; mais, pour Dieu, ne l'emportez ni dans les galeries de Venise et de Florence, ni dans les églises de Milan, ni dans vos courses au Vésuve; là, vos yeux et votre âme auront assez d'autres occupations; cela soit dit pour ceux qui ont des yeux et une âme. CH. M.

EXPÉDITION GÉOGRAPRIQUE DU CAPITAINE ROSS.

—On commence en Angleterre à avoir les plus vives inquiétudes sur le sort du brave capitaine Ross, qui est parti, il y a trois ans, pour chercher un passage au nord-ouest. S'il a succombé dans l'entreprise, ce malheur sera d'autant plus à déplorer, qu'il aura péri victime d'une misérable cabale. Ross échoua dans le projet qu'il avait formé d'explorer le détroit de Lancaster, par un de ces accidens qui fussent arrivés à toute autre aussi bien qu'à lui. Ses accusateurs eux-mêmes furent cause de sa méprise. Se trouvant à la hauteur présumée de ce détroit, il envoya dire aux géographes de l'expédition de se rendre sur le pont pour examiner la côte, et voir s'il ne conviendrait pas de s'en approcher pour chercher l'ouverture en question. Ces messieurs (le capitaine Sabine était du nombre) qui jouaient en ce moment aux échecs, ne voulant point interrompre leur partie, lui firent répondre qu'ils avaient déjà observé la côte, et n'y avaient reconnu aucune ouverture. Ross, confiant dans cette déclaration dont rien d'ailleurs ne pouvait lui faire suspecter l'exactitude, continua sa route. Les géographes persistèrent dans leur opinion jusqu'à l'arrivée de l'expédition à Orkney. Là, le capitaine Sabine ayant lu, dans un journal, un article signé de M. Barrow, dans lequel ce dernier assurait qu'à la latitude où Ross les avait consultés, il existait véritablement une ouverture, ils changèrent tout-à-coup d'avis et gourmandèrent le capitaine de ce qu'il avait passé outre sans vérifier le fait. Ross eut peine à contenir son indignation, mais il n'en fut plus maître lorsque, à son retour en Angleterre, il apprit qu'un passage venait d'être découvert à l'endroit où, sur l'assurance des géographes, il avait déclaré qu'il n'en existait pas. Décidé à réparer son erreur, il fit construire à ses frais un bâtiment à vapeur, à bord duquel il partit, accompagné de son fils et d'un petit nombre d'intrépides marins, avec l'intention de pénétrer dans l'entrée du Prince-Régent, par le détroit de la Furie et de l'Hécla, en longeant

la côte septentrionale de l'Amérique, et de gagner de là le Kamtschatka par le détroit de Behring. Toutefois, depuis son arrivée dans l'entrée du Prince-Régent, on n'a point reçu de ses nouvelles; et l'on a acquis la certitude qu'il a échoué dans sa hasardeuse entreprise. L'on craint qu'il n'ait manqué des ressources nécessaires pour passer trois hivers dans ces régions glaciales, et qu'il n'ait fini par succomber avec ses braves compagnons de voyage. Ross espérait, à l'aide d'un bateau à vapeur, parvenir plus facilement et en moins de temps à vaincre les difficultés de ces mers, et comme il a été évidemment déçu dans son espoir, l'on présume, ou qu'il est enfermé par les glaces, ou qu'il a été jeté sur quelque côte inhospitalière de la mer Arctique.

Le gouvernement d'Angleterre avait d'abord eu l'idée d'envoyer un ou deux navires à la recherche de cette expédition, mais il paraît avoir depuis renoncé à ce projet. Les journaux anglais invitent les capitaines des bâtimens baleiniers qui se rendent à la pêche sur la côte nord-est de l'Amérique à faire tous leurs efforts pour découvrir quelque trace de ces aventureux explorateurs, et à leur porter secours. Nous ne pouvons qu'adresser la même recommandation à ceux de nos compatriotes qui fréquentent ces parages.

— Le tableau suivant, présenté au parlement d'Angleterre, en 1832, indique le nombre d'individus qui ont émigré de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, à l'Amérique du Nord, pendant les quatre dernières années.

En 1828,	aux Etats-Unis.		12,817.
Idem,	aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.	12,081.	
En 1829,	aux Etats-Unis.		15,678.
Idem,	aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.	13,307.	
En 1830,	aux Etats-Unis.		24,887.
Idem,	aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.	30,574.	
En 1831,	depuis le 1er janv. jusqu'au 5 juill. aux Etats Unis.		15,724.
	aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.	39,383.	
	Totaux.	95,345.	69,106.

— Suivant les dernières nouvelles de Buenos-Ayres, un bâtiment allait mettre à la voile de cette capitale avec un chargement pour un port du Paraguay, appelé Nembucée. Aussitôt qu'un vaisseau y arrive, le premier soin du capitaine, doit être d'en informer le dictateur, et de lui adresser l'état des marchandises qu'il a à bord, pour qu'il choisisse les articles qui lui conviennent. Il devra néanmoins se bien garder d'en fixer le prix, car pareille incivilité pourrait lui coûter cher. Le docteur Francia lui envoie en retour de la matta, du tabac et des peaux écrues, qu'on est obligé d'embarquer sur-le-champ. En général, le dictateur se montre très libéral dans ses échanges.

—

EXCURSION

AU BLOCKSBERG

ET

DANS LES MONTAGNES DU HARTZ.

Traduit de l'allemand de H. Heine.

Il vient de se former en Allemagne une école qu'on pourrait désigner sous le nom de la doctrine *du désespoir de cause*. Les lettres de Boerne qu'on vient de lire en France, en sont un échantillon. Heine, l'auteur de ce fragment, écrivait avant Boerne. Ses tableaux de l'Allemagne et de l'Italie ont eu un immense succès. C'est la première fois qu'un Allemand se permet une raillerie aussi franche et aussi incisive de ces choses dont on se raille depuis long-temps parmi nous, de ces sentimens vieillis dont le dix-huitième siècle a fait justice, qu'on nomme encore en Allemagne enthousiasme, amour, patriotisme, lien de famille, etc.; mais que nous désignons, nous autres, sous le nom générique de préjugés. Il est curieux toute-

15 Juin 1838

fois de voir les écrivains allemands chercher à se débarrasser de ce bagage comme trop lourd pour un philosophe, et ne pouvoir y parvenir; c'est un plaisir que de voir leurs roueries candides, leurs fanfaronnades de matérialisme du milieu desquelles ils retombent sans cesse, bien malgré eux, dans la rêverie, dans l'enthousiasme, dans la poésie spiritualiste et dans toutes les folies de leurs pères. Il y a cependant une conséquence assez grave à tirer de la naissance de cette école littéraire : c'est que les Allemands commencent à sortir de cette période de philosophie patiente et céleste, qui les a livrés tour-à-tour, depuis trente ans, à la domination étrangère et au despotisme des potentats, grands et petits, de la confédération. Depuis quinze ans, il s'est élevé en Allemagne des écrivains qui ont plaidé chaudement et avec courage la cause de la liberté. Ceux-là flattaient le peuple, ils cherchaient à réveiller le courage antique qui ne se mettait pas au service du premier prince qui voulait bien lever une bannière; ils tâchaient de faire en sorte que les Allemands crussent à leurs propres vertus : ils n'ont rien obtenu. Les Heine, etc., procèdent autrement. Ils versent à pleines mains le mépris sur leurs compatriotes; ils les déclarent incapables de se faire nation; ils rient de leurs efforts, de leurs prétentions patriotiques, de leur vieille histoire, de leurs vieilles mœurs; ils démolissent à-la-fois l'édifice gothique et l'édifice nouveau : en un mot, ils se croient en droit de traiter l'Allemagne couchée aux pieds de M. de Metternich, comme les derniers poètes italiens, mourant dans les cachots de l'Autriche, traitent l'Italie après trois siècles de lâcheté!

J'ai choisi à dessein, pour donner une idée de la manière de Heine et de son école, *le Voyage au Blocksberg*. On sait que toutes les légendes de l'Allemagne ont illustré cette haute montagne du Hartz. Tout le monde a lu Faust. Dans un pays où l'on brûlait des sorcières, il n'y a pas plus de cinquante ans, la terreur ou du moins le sérieux qu'inspire un lieu où se célèbre, dit-on, le sabbat, est presqu'un reste de religion. Heine a tiré bon parti de cette croyance. Il a su trouver sur cette sombre montagne tous les ridicules de son pays, et il les a peints

avec une vigueur peu commune. Le sentimentalisme des étudians allemands n'a pas été plus épargné que l'érudition des professeurs, que la prétendue réforme du théâtre, que toutes ces vertus inutiles, que cette aptitude oiseuse, dont les Allemands se servent pour apprécier des dactyles et des spondées, et pour juger du tabac et de la bierre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'école encyclopédique, avec son esprit de désespoir et de démolition, commence seulement aujourd'hui en Allemagne : passera-t-elle de la spéculation dans la réalité?

La ville de Gœttingue, célèbre par ses saucissons et par ses universités, appartient au roi de Hanôvre et contient neuf cent quatre-vingt-dix-neuf feux, diverses églises, un hospice de la maternité, un observatoire, une prison, une bibliothèque et une cave de taverne où la bierre est très bonne. Le ruisseau qui passe près de la ville se nomme la Line, et sert de bain pendant l'été. L'eau en est très froide et si large en certains endroits, qu'il faut prendre tout son élan pour la franchir. La ville est belle et doit être fort ancienne; car je me souviens que lorsque j'y fus admis au doctorat, elle avait le même et vieil aspect, et elle était tout aussi pourvue qu'elle l'est aujourd'hui, de dissertations, de thèses, de thés dansans, de compendiums, d'étudians, de blanchisseuses, de chevaliers de l'ordre des Guelfes, de carrosses de gala, de conseillers de justice, de conseillers auliques, de conseillers de légation, de professeurs et d'autres fesseurs de toute espèce. Quelques savans prétendent même que la ville fut bâtie à l'époque de la grande migration des peuples, et que chaque race germaine y déposa un exemplaire de ses membres; de là tous les Vandales, les Goths et les Teutons qu'on voit encore rôder par hordes dans Gœttingue. Races distinctes par la couleur de leurs bonnets et la forme de leurs pipes, qui se répandent sur toutes les places publiques, se querellent dans toutes les rues,

dont les mœurs et les coutumes sont encore les mêmes qu'au temps de la grande migration, qui se gouvernent par leurs *duces* qu'ils nomment chefs de bandes et dont les lois sont écrites dans de vieux livres des commentaires fort dignes de prendre place parmi les lois des barbares, *in legibus barbarorum!*

En général, la population de Gœttingue se divise en étudians, en professeurs, en philistins (1) et en bétail: quatre classes qui ne sont pas rigoureusement classées. Celle du *bétail* est la plus nombreuse. Il serait trop long de dire ici les noms de tous les étudians et de tous les professeurs ordinaires et extraordinaires; d'ailleurs parmi ces derniers, il en est beaucoup qui n'ont pas de nom du tout. Le nombre des philistins de Gœttingue doit être aussi grand que celui du sable, ou pour mieux dire, de la vase des mers. En vérité, lorsqu'on les voit plantés le matin à la porte du tribunal académique, on s'étonne qu'il ait plu à Dieu de créer de semblable canaille.

Il était encore de très bonne heure lorsque je quittai Gœttingue, et le savant *** était certainement encore étendu dans son lit, où il rêvait qu'il se promenait dans un beau jardin dont les parterres étaient émaillés de petits papiers couverts de citations, qu'il cueillait péniblement pour en faire des volumes à sa manière, renouvelée de celle du savant de Gil-Blas.

Devant la porte de Veend nous rencontrâmes deux petits écoliers indigènes dont l'un disait à l'autre: « Je ne veux plus aller avec « Théodore, c'est un petit polissson qui n'a pas même su dire « hier quel est le génitif de *Mensa.* » Ces mots sont bien insignifians, mais on pourrait les écrire sur la porte de la ville; ils en peignent toutes les mœurs, car les enfans sifflent selon que chantent les vieillards, et les mots que j'ai dits sont l'expression exacte de l'orgueil scientifique sec et étroit de la haute, savante et universitaire *Georgia Augusta* (2).

(1) Les philistins sont une classe d'étudians qui se distingue par leurs prétentions et la rudesse de leurs manières.

(2) Nom latin de Gœttingue.

Sur la chaussée soufflait une fraîche brise matinale, les oiseaux chantaient joyeusement, et moi aussi je me sentis renaître la joie dans l'âme. J'avais besoin de cette émotion et de ce soulagement. Depuis long-temps je n'étais pas sorti de cette écurie d'Augias dont les Pandectes sont la litière. Les syllogismes du droit romain enveloppaient ma cervelle comme un nuage épais. Mon cœur était comme écrasé entre les paragraphes de fer des égoïstes systèmes jurisconsulaires. Il me semblait que des portes de la ville sortissent des voix qui faisaient retentir à mes oreilles les noms de Tribonien, de Justinien, d'Hermogène et de Dummerjahn. La route commençait à s'animer. Des laitières, des nourrisseurs d'ânes, passaient en foule devant moi avec leurs élèves, étudians gris et fringans. Au-delà de Veend, je rencontrai Doris. Ce n'est pas précisément un de ces personnages d'idylles que Gessner a chanté, mais le *Pedelle* ou surveillant bien nourri de l'université, dont les fonctions consistent à parcourir les environs de Goettingue et à y faire quarantaine, afin que les étudians ne s'y battent pas en duel, et que quelque idée nouvelle ne s'introduise pas en contrebande sur le territoire de la docte ville, par un professeur intrus qui ne serait pas patenté. Doris me salua très collégialement et en camarade; car c'est aussi un écrivain qui fait paraître de très beaux rapports tous les six mois, et qui a eu souvent l'occasion de me citer dans ses ouvrages quand je ne suivais pas exactement mes cours; il avait même la bonté, le cher homme, de venir écrire en personne sa citation avec de la craie sur la porte de ma chambre, afin que je n'en ignorasse, ni mes camarades non plus. Il me souviendra long-temps de ces bontés qui m'ont valu plus d'un jour d'arrêt et plus d'une mauvaise note. Tout en continuant ma route, je voyais filer de temps en temps une voiture attelée d'un cheval, surchargée d'étudians qui s'éloignaient pour le temps des vacances ou pour toujours. Dans ces villes d'université, c'est un départ et une arrivée continuels. Tous les trois ans, on y voit une nouvelle génération d'étudians; ce sont de vraies marées scientifiques dont une vague sémestrielle chasse l'autre. Il n'y a que les vieux professeurs qui restent immobiles dans ce mouvement général, fermes, iné-

branlables, semblables aux pyramides d'Égypte; — seulement dans ces pyramides universitaires, il ne faut pas chercher les dépôts de la sagesse humaine.

La route était véritablement jonchée d'étudians. Dans l'auberge de Norten, j'en trouvai encore trois, aussi gourmands et aussi exigeans que des professeurs. A Nordheim, encore une auberge et des étudians. Là, du moins la population commence à se varier. Derrière Nordheim, on commence à entrer dans les montagnes et l'on aperçoit de pittoresques éminences; on marche au milieu de marchands ambulans qui s'en vont gagnant la foire de Brunswick, et d'une nuée de femmes appartenant à la même espèce qui portent sur le dos un attirail de la hauteur d'une maison, couvert d'une immense toile blanche. Ce sont des cages pleines d'oiseaux qui sifflent, chantent et gazouillent, tandis que celles qui les portent chantent, gazouillent et sifflent non moins bruyamment; véritables oiseaux sans cervelles, l'un l'autre se portant.

J'arrivai à Osterode par une nuit noire, je me plongeai aussitôt dans mon lit, et le lendemain j'eus un joyeux réveil. Les troupeaux se rendaient aux champs et j'entendais de ma chambre le bruit de leurs clochettes, les rayons du soleil traversaient mes rideaux et frappaient sur les tableaux qui ornaient les murs. C'étaient des scènes de la guerre de la délivrance où l'on avait fidèlement constaté comme quoi, nous autres Allemands, nous fûmes alors des héros; puis des scènes d'exécution du temps de la révolution française, Louis XVI sur l'échafaud et autres couperies de têtes qu'on ne peut regarder sans remercier Dieu d'être tranquillement dans son lit, d'y boire en paix son café, et de se sentir le chef très confortablement placé sur ses épaules. Après avoir bu ce café, m'être habillé, avoir lu les inscriptions qui se trouvaient sur les carreaux de mes fenêtres et réglé mon compte d'auberge, je quittai Osterode.

Cette ville a tant et tant de maisons et différens habitans parmi lesquels on compte quelques âmes : vous trouverez le reste, s'il vous plaît, dans le *Guide du voyageur*. Avant de reprendre la grande route, je visitai les ruines de l'antique château d'Osterode;

elles consistent dans la moitié d'une immense et épaisse tour, mangée par le temps. Le chemin s'élève sur une montagne jusqu'à Clausthal d'où l'on aperçoit, en se retournant dans la vallée, la ville d'Osterode avec ses toits rouges qui s'élèvent au milieu de la verdure des bois de pins, comme ces roses écarlates qui poussent dans la mousse.

Après avoir fait un certain nombre de pas, je rencontrai un apprenti-compagnon en voyage qui venait de Brunswick, et qui me raconta les bruits de la ville. Le jeune duc, s'étant mis en route pour la terre promise, avait été pris par les Turcs, qui demandaient une forte rançon pour le rendre. Les voyages du duc occupent fort le petit peuple de Brunswick, qui, depuis la mort de son fameux duc Ernest, a toujours en réserve quelques histoires romantiques sur ses princes. Le conteur de cette nouvelle était un compagnon tailleur, un gentil petit jeune homme, si mince qu'à travers sa personne il eût été facile de distinguer les étoiles, comme à travers les personnages nuageux d'Ossian; un véritable esprit populaire, mélange baroque de jovialité et de mélancolie. Ce double sentiment éclatait surtout dans ses chansons. Je l'admirais tout en marchant auprès de lui. Ce qu'il y a vraiment de beau parmi nous autres Allemands, c'est que nul de nous, si fou qu'il soit, ne manque de trouver un plus fou que lui qui le comprenne. Le tailleur chantait la fameuse chanson: « Un hanneton était sur la haie, et bourdonnait, bourdon-« nait, bourdonnait. » Il n'y a qu'un Allemand qui puisse s'émouvoir à cette chanson, en rire aux larmes, et en pleurer jusqu'au rire. Je remarquai combien l'esprit poétique de Goëthe a pénétré dans la vie du peuple. Mon mince compagnon de route se mit aussi à chanter une chanson dans laquelle Lolotte pleure sur le tombeau de Werther. Le tailleur pleurait vraiment comme s'il eût été sur une tombe. Mais bientôt il se montra mécontent de lui-même et de son peu de sensibilité, et il se mit à dire : « Nous avons, dans l'auberge, à Cassel, un Prussien qui fait lui-même des chansons comme celle-là. Il ne peut pas coudre deux points de suite, et quand il a un gros dans sa poche, il a deux gros de soif, et quand il est en

train et qu'il prend le ciel pour une camisole bleue, il se met à chanter de la double poésie qui est bien belle. » Je voulus lui faire expliquer cette dernière expression, mais mon petit tailleur se contentait de sautiller et de dire : « De la double poésie est de la double poésie! » Enfin, j'en tirai qu'il voulait parler de poésies en rimes redoublées, c'est-à-dire de stances. A force de mouvement et de lutter contre le vent contraire, mon tailleur se trouva fatigué. Il se plaignit d'avoir les pieds enflés, de ce que le monde était beaucoup trop vaste, et enfin il se laissa couler au pied d'un arbre d'où il refusa de bouger.

Les montagnes devenaient de plus en plus escarpées, les bois de pins s'agitaient au-dessous de moi comme une mer de verdure. La nature sauvage de la contrée était embellie par son unité et sa simplicité. La nature, comme les bons poètes, n'aime pas les transitions heurtées. Les nuages, sous quelques formes bizarres qu'il nous apparaissent quelquefois, ont un coloris blanc ou gris qui s'harmonise avec le bleu du ciel et la verdure de la terre. Tout comme un grand poète, la nature sait aussi produire les plus grands effets avec les plus chétifs moyens. Sans doute ce n'est partout qu'un soleil, que des arbres et des fleurs et de l'eau : l'âme anime tout.

Il est vrai que si l'âme manque dans le cœur du spectateur, le tout prend un bien maigre aspect. Le soleil n'est plus qu'une planète dont on peut calculer l'étendue et la circonférence; les arbres, bons tout au plus pour le chauffage ou la construction; les fleurs faites pour être classées dans un herbier par espèces; et l'eau une fort mauvaise chose, humide et malsaine.

J'arrivai à l'auberge de la Couronne à Clausthal où l'on mange de ces bons harengs fumés, qu'on nomme Buckings, du nom de l'inventeur Willhelm Bucking, qui mourut en 1447, et que Charles-Quint honorait tellement à cause de cette découverte, qu'il se rendit, en 1556, de Middelbourg à Boewlid en Zélande, uniquement pour visiter la tombe de ce grand homme. Qu'un mets a de goût lorsqu'on a une notice historique à débiter en le mangeant!

J'étais heureux en effet; seulement le café me manqua, atten-

du qu'un jeune homme qui était assis près de moi discourut si bien, qu'il renversa ma tasse. C'était un jeune homme attaché à une maison de commerce; il portait six gilets de couleurs variées avec autant de cachets, d'anneaux et d'épingles de toute espèce; il savait par cœur une multitude de charades et d'anecdotes, qu'il amenait bon gré malgré. Il me demanda ce qu'il y avait de nouveau à Gœttingue: je lui dis qu'avant mon départ, le sénat académique avait rendu un décret par lequel il était défendu, sous peine d'amende, de couper les queues des chiens, attendu que dans la canicule les chiens enragés portant la queue entre les jambes, il est alors impossible de les distinguer de ceux qui ne le sont pas, ce qui n'arriverait pas s'ils n'avaient pas de queues. Mon discours lui parut le plus clair et le plus sensé du monde, ce qui acheva de me donner la plus haute opinion de son esprit. Après dîner, je me mis en route pour visiter les mines et la monnaie.

Dans les mines, il me manqua ce qui me manque souvent dans la vie, la vue de l'argent. A la monnaie, je fus plus heureux et je pus voir au moins comment l'argent se fait, mais voilà tout; en aucun temps je n'allai plus loin. Je n'eus jamais que le droit de conspection, et je crois vraiment que si les écus tombaient du ciel, je n'en aurais, moi, que des trous à la tête, tandis que les enfans d'Israël recueilleraient joyeusement la manne argentée. Pénétré de ce sentiment, je ne pus m'empêcher de prendre dans mes mains un bel écu brillant, nouveau né qui venait de sortir de dessous le balancier, et je m'écriai en le contemplant: « Jeune écu! que de bien et de mal tu vas produire sur la terre! Que de fois tu protègeras le vice et tu souilleras la vertu; que tu seras aimé et que tu seras maudit ensuite! que de fois tu aideras au mensonge, à l'accouplement, au meurtre! Avec quelle rapidité tu passeras de main en main, mains propres, mains sales, jusqu'à ce qu'enfin, chargé de dettes et las de péchés, tu seras recueilli avec tous les tiens, dans le sein d'Abraham qui te rognera, qui t'amincira, puis te fondra pour te faire recommencer une vie nouvelle! »

Je suivis avec beaucoup d'intérêt l'exploitation des deux prin-

cipales mines, nommées la Dorothea et la Carolina. A une demi-heure de chemin de la ville, on arrive à deux grands édifices noirâtres; c'est en cet endroit que vous reçoivent les mineurs. Ces gens-là portent habituellement une large jaquette couleur de gris de fer, qui leur couvre le ventre; les culottes de même couleur; un tablier noué par derrière, et un petit chapeau de castor vert sans bord. On revêt le visiteur d'un costume semblable, mais sans le tablier de cuir; et un mineur, après avoir allumé sa lampe, vous conduit à une ouverture obscure qui ressemble assez à l'ouverture d'une cheminée; il y descend jusqu'à la poitrine, vous indique une règle pour vous tenir fortement aux échelles et vous prie de le suivre sans inquiétude. La descente n'est pas dangereuse, mais on ne le croit pas d'abord, surtout lorsqu'on n'est jamais descendu dans les mines. On éprouve déjà un sentiment singulier en se déshabillant et en se couvrant de ce sombre costume, puis il faut en quelque sorte grimper en descendant sur les mains et sur les pieds, puis ce trou est si noir, et Dieu sait quelle longueur peut avoir cette interminable échelle.

Mais bientôt on s'aperçoit que ce n'est pas une seule échelle qui vous conduit dans la noire éternité, et qu'il y en a plusieurs de quinze à vingt échelons; que chacune vous mène à une petite esplanade sur laquelle on peut s'arrêter et où se présente une nouvelle ouverture, dans laquelle vous conduit une nouvelle échelle. J'étais d'abord descendu dans la Caroline. De toutes les Carolines que j'ai connues, c'est assurément la plus repoussante et la plus sale. Les échelons sont humides de fange, et cependant il faut toujours descendre d'échelon en échelon, d'échelle en échelle, avec le mineur devant vous, qui glisse et qui disparaît sous vos pieds, toujours disant qu'il n'y a pas de danger du tout, seulement qu'il faut se tenir ferme avec ses mains, ne pas regarder ses jambes, ne pas avoir d'étourdissement, et surtout ne pas se tenir au bord de l'échelle, le long de laquelle remontent de lourds tonneaux qui, il y a huit jours, ont accroché un visiteur imprudent et lui ont fait rompre le cou au fond de la mine. Là bas dans ce fond, c'est un bruit confus, un infernal murmure; on se heurte sans cesse à des cordages et à des poutres qui sont

en mouvement, de temps en temps on arrive à des chemins ouverts par le marteau et qu'on nomme des crochets, où le laborieux mineur est assis solitairement tout le jour, occupé à extraire le minerai avec le ciseau et la pioche. Je ne suis pas descendu jusque dans les dernières profondeurs où, comme on le prétend, on peut déjà entendre les gens qui crient en Amérique : *Hourrah Lafayette!* entre nous je me trouvais assez profondément enterré comme cela; ce bruit étourdissant, ce mouvement des machines, ce ruissellement des sources souterraines, cette eau qui suintait de tous côtés, ces vapeurs de la terre qui s'élevaient en tourbillons, et la lueur lugubre de la lanterne des mineurs, qui pâlissait de plus en plus dans les ténèbres, tout cela m'avait étourdi; je respirais à peine et je me retenais avec difficulté aux bâtons des échelles glissantes.

Je n'éprouvai pas précisément une inquiétude réelle; mais là-bas, au fond de cette mine, il m'arriva de me souvenir que, l'année précédente, à-peu-près à la même époque, j'avais été accueilli par une tempête sur la Mer du Nord, et je pensai, sur mon échelle, que c'était vraiment une chose bien douce et bien agréable que ce balancement rapide du vaisseau, que ces morceaux de trompette exécutés par les vents, que ces clameurs et ces juremens de nos joyeux matelots, que tout ce désordre contemplé par l'œil de Dieu en plein air! Oui, de l'air! c'est là ce que j'enviais et ce qui me manquait. Impatient de respirer, je gravis rapidement une douzaine d'échelles, et mon guide me conduisit par un chemin long et étroit, percé dans la montagne, à la mine dite *Dorothéa*. Là tout est plus frais, plus aéré, et les échelles sont plus propres, mais plus raides et plus longues que dans la Caroline. Dans cette mine, je repris courage; car j'y trouvai trace de créatures vivantes. Dans l'éloignement j'apercevais des ombres errantes. Des mineurs avec leurs lampes s'élevoient lentement dans l'espace, passaient devant nous aux cris de : *Biens venus!* et disparaissaient, suivis par le même cri que nous leur répétions; et je continuais ma route, occupé de cette paisible et mystérieuse apparition, songeant à ces figures de jeunes gens et de vieillards, un peu pâles, aux regards pensifs

et sérieux, éclairés par la triste lampe des mineurs, qui tous avaient passé solitairement cette longue journée dans les recoins de ces profondeurs, et qui soupiraient en ce moment avec impatience pour la lumière du jour et la vue de leurs femmes et de leurs enfans.

Mon *Cicerone* lui-même était un pieux et honnête Allemand, de la nature d'un Allemand, ou, ce qui est la même chose, de la nature d'un caniche. Il me montra avec une satisfaction visible le carrefour où le duc de Cambridge, vice-roi du Hanôvre, avait dîné avec toute sa suite, lorsqu'il avait visité la mine, où se trouvent encore la longue table de bois et le fauteuil qui ont servi au duc. « Ils resteront comme un souvenir éternel », me dit l'honnête mineur. Il me conta aussi avec feu combien de fêtes avaient eu lieu, comment toute la galerie avait été ornée de lumières, de fleurs et de feuillage, comme quoi un mineur avait joué du cistre et chanté, comment le joyeux, cher et gros duc avait bu beaucoup de santés, et comment tous les mineurs et mon guide lui-même se feraient tuer volontiers pour le cher et gros duc et pour toute la maison de Hanôvre. C'est une belle chose vraiment que la fidélité allemande!

Notre lumière nous guida enfin à travers le labyrinthe des galeries et des carrefours jusqu'à la lumière plus rejouissante du soleil. Je lui criai aussi *la bien-venue!*

La plupart des travailleurs aux mines demeurent à Clausthal et dans le petit bourg de Zellerfeld, qui y touche. Je visitai plusieurs de ces braves gens. J'examinai leur aménagement intérieur; je les entendis chanter plusieurs de leurs chansons, qu'ils accompagnent fort bien avec le cistre, leur instrument favori; je me fis raconter leurs légendes de montagnes, et j'écoutai, en les répétant avec eux, les prières qu'ils disent en commun avant que de descendre dans le gouffre où ils se plongent chaque jour. Quelque paisible que soit en apparence la vie de ces gens, c'est cependant une existence fort animée. La vieillesse seule jouit d'un calme sans mélange. La vieille grand'mère tremblante, que je trouvai assise vis-à-vis de la grande armoire, derrière le poêle de fer, était sans doute là depuis un quart de

siècle, et ses pensées comme ses sensations s'étaient probablement identifiées à toutes les angulosités de ce poêle, à toutes les découpures bizarres de cette armoire. L'armoire et le poêle vivaient certainement, car une créature animée leur avait donné une partie de son âme !

C'est de cette contemplation solitaire de la vie qu'est née la poésie merveilleuse du nord, qui anime non pas seulement les animaux et les plantes, mais qui donne l'action à des objets entièrement inanimés. Cette révélation s'est faite, au fond des bois et sur les montagnes, à un peuple pensif et innocent. Ç'a été un doux mélange d'humeur fantastique et de pure et profonde philosophie. Des rêves d'enfant et des pensées d'homme, voilà nos légendes. Ici c'est l'épingle et l'aiguille qui s'échappent de l'auberge des tailleurs, et qui courent ensemble dans l'ombre; là le brin de paille et la branche d'arbre qui chavirent en voulant témérairement traverser un ruisseau, ou la pelle et le balai qui se rencontrent sur l'escalier, qui se querellent et se culbutent; ou bien le miroir, qu'on interroge et qui répond; les gouttes de sang, qui se mettent à parler et qui prononcent de sombres et d'inquiètes paroles d'indignation et de pitié, poésie bizarre et puérile, qui annonce de fraîches et jeunes imaginations. — C'est ainsi que notre vie d'enfance est si infiniment significative. En un tel temps, tout nous importe également. Nous écoutons tout, nous voyons tout. Toutes nos impressions sont profondes, au lieu que plus tard nous devenons plus raisonneurs et moins extatiques, et alors nous échangeons l'or pur de la contemplation pour le papier-monnaie des définitions littéraires, et notre vie, en s'étendant, gagne en largeur tout ce qu'elle perd en profondeur. Alors aussi nous sommes des gens bien grands, des gens distingués; nous habitons souvent des maisons nouvelles; les servantes nettoient régulièrement et changent à leur gré la situation des meubles qui nous intéressent peu, car ils sont tout neufs, et ils appartiennent aujourd'hui à Jean, et demain à Pierre. Nos habits même nous sont étrangers. Nous savons à peine combien il y a de boutons à celui que nous portons sur le corps. Nous changeons ces habits aussi souvent que

nous le pouvons : ils n'ont aucun rapport avec les évènemens de notre vie. A peine nous souvenons-nous du vêtement que nous avions, quand la main chérie d'une maîtresse s'appuya pour la première fois sur notre épaule !

La vieille femme, assise vis-à-vis de l'armoire, derrière le poèle, portait une robe à fleurs d'étoffe changeante, sans doute la robe de fiancée de sa feue mère. Son petit-fils, vêtu en mineur, enfant blond, aux yeux étincelans, était assis à ses pieds, et comptait les fleurs de cette robe, et sans doute la vielle femme lui avait déjà fait sur cette robe nombre d'histoires, de belles et de sérieuses histoires, que l'enfant n'oubliera pas certainement de si tôt, qui planeront long-temps sur sa tête, lorsque, bientôt homme fait, il travaillera solitairement dans les carrefours ténébreux de la Caroline ! Il les racontera peut-être à son tour, long-temps après que la bonne grand'mère sera morte, et que lui-même, vieillard aux cheveux d'argent, aux yeux éteints, il sera assis, entouré de ses petits-enfans vis-à-vis de la grande armoire et derrière le poèle.

Je passai toute la nuit à l'auberge de la Couronne, où venait d'arriver de Goettingue le conseiller aulique B..... J'eus le plaisir de présenter mes devoirs à un illustre vieillard. En m'inscrivant dans le livre des étrangers, je trouvai le nom bien cher à mon cœur d'Adalbert de Chamisso, le biographe de l'immortel Pierre Schlemiehl. L'hôte me raconta que ce monsieur était arrivé par un temps effroyable, et qu'il était reparti par un temps pareil.

Le lendemain matin il me fallut encore diminuer mon lest. Je jetai par-dessus le bord ma paire de bottes de rechange; je levai gaîment les pieds, et je partis pour Gosslar.

Le nom de Gosslar résonne si agréablement, et il s'y rattache tant de vieux souvenirs impériaux, que je m'attendais à trouver une ville imposante et solennelle; mais il en arrive toujours ainsi quand on vient regarder les célébrités sous le nez !

Je trouvai un misérable nid avec des rues tortueuses et étroites, traversé par quelques gouttes d'eau, qu'on décore du nom de rivière, et qu'on nomme, je crois, *la Gose*, puis un pavé aussi

rude et aussi rocailleux que les hexamètres des poètes de Berlin. Il n'y a que les antiquités de l'encadrement, à savoir les restes de murs, de tours et de remparts, qui donnent à la ville un aspect piquant. Une de ces tours, nommée le *Zwinger,* a des murailles si épaisses, qu'on a percé dans leur épaisseur d'assez vastes chambres. La place qui est devant la ville, où se tenait la célèbre assemblée des communes, est une belle et grande plaine, entourée de hautes montagnes. Le marché est petit : au milieu est une fontaine, dont l'eau se répand dans une grande cuve de métal. Lorsqu'il éclate un incendie, on frappe plusieurs fois sur cette cuve, qui produit un son retentissant. Le peuple prétend que le diable apporta, par une belle nuit, cette cuve sur le marché. Dans ce temps-là, on attribuait beaucoup de choses au diable. Les gens étaient fort bêtes, le diable fort bête aussi, et ils se faisaient réciproquement des cadeaux.

La maison de ville de Gosslar n'est qu'un corps-de-garde badigeonné en blanc. L'édifice de la Banque, qui est auprès, a meilleure tournure. Depuis le sol jusqu'au toit, à distances égales, il est couvert de peintures, représentant les empereurs d'Allemagne, plus enfumés que dorés, le sceptre dans une main, et le globe terrestre dans l'autre.

Un de ces empereurs tient une épée au lieu d'un sceptre. Je ne pus deviner la cause de cette distinction. Les Allemands ont cependant la mauvaise habitude d'avoir une pensée en tête, lorsqu'ils font quelque chose.

J'avais lu dans le manuel de Gottschalk une longue description de l'antique dôme et du célèbre trône de Gosslar; mais, lorsque je voulus voir ces deux choses, on me dit que le dôme était détruit et que le siège impérial avait été transporté à Berlin. Nous vivons à une époque rudement significative : on démolit les dômes centenaires, et on jette les trônes au fond du garde-meuble.

Quelques curiosités du défunt dôme sont maintenant placées dans l'église de Saint-Etienne : des peintures sur verre, qui sont admirables; quelques mauvais tableaux, parmi lesquels on nomme un Lucas Cranach, un Christ en bois, et un autel païen

d'un métal inconnu, soutenu par quatre caryatides, qui ont d'affreuses figures. Celle du Christ en bois est encore plus affreuse. Cette tête de Christ, couverte de cheveux et d'épines naturels, le visage barbouillé de sang, est sans doute l'image accomplie de l'agonie d'un homme, mais non pas de l'agonie d'un dieu. La souffrance matérielle y est parfaitement exprimée, mais nullement la poésie de la douleur. Une telle image convient mieux à un amphithéâtre anatomique qu'à une maison de prière.

Mon auberge était près du marché, et j'aurais pris goût à mon dîner, si mon hôte n'était venu m'apporter sa longue figure superflue et ses ennuyeuses questions. Heureusement je fus bientôt délivré par l'arrivée d'un autre voyageur qui eut à subir les mêmes questions, et dans le même ordre. Cet étranger était un vieil homme usé, las, fourbu, qui avait parcouru l'univers entier, ainsi qu'il résultait de ses discours, qui avait long-temps vécu à Batavia, gagné beaucoup d'argent, tout perdu, et qui revenait maintenant, après une absence de trente années, à Quedlimbourg, sa patrie; car, ajoutait-il, notre famille a là sa tombe héréditaire. L'hôte, en homme éclairé, remarqua qu'il importe peu pour l'âme en quel lieu le corps est enterré. — « En êtes-vous sûr? dit l'étranger d'un air soucieux. « Mais reprit-il, je ne veux pas dire du mal des tombeaux étrangers. Les Turcs enterrent leurs morts encore plus joliment que nous; leurs tombeaux sont de beaux jardins et ils viennent se reposer sur leurs tombes blanches, ornées de turbans, à l'ombre d'un cyprès sous lequel ils fûment tranquillement leur tabac turc, dans leurs longues pipes turques! — Et chez les Chinois! c'est vraiment un plaisir que de les voir comme ils dansent dans leurs cimetières, comme ils y boivent du thé, comme ils y jouent du violon, et comme ils savent orner gentiment les tombeaux avec toute sorte d'ornemens dorés, de magots de porcelaine, d'étoffes de soie bariolés, de fleurs artificielles et de lanternes de couleur. — Tout cela est fort beau. — Combien y a-t-il encore d'ici à Quedlimbourg? »

A mon départ de Goslar, le soleil était en son plein; je con-

tinuai à monter et à descendre des montagnes, ayant toujours devant moi le soleil qui éclairait sans cesse de nouvelles beautés. L'esprit de la montagne me favorisait évidemment; il savait sans doute qu'un voyageur poète peut, au besoin, raconter de belles choses, et il me fit voir son Harz dans cette matinée comme certainement personne ne l'a vu. Mais le Harz me vit aussi comme il a vu peu de gens, les yeux brillans d'enthousiasme, les joues animées par la pensée de me trouver dans ces gorges si célèbres! Je m'avançais à travers les pins agités par le vent, et il me semblait entendre des voix mystérieuses s'échapper de leurs cimes, et j'écoutais avec ravissement la clochette des troupeaux qui a, dans l'air pur du Harz, un retentissement vif et mélodieux.

D'après la position du soleil, il pouvait être midi lorsque je rencontrai un de ces troupeaux. Le berger, jeune homme amical, à la chevelure blonde, me dit que cette haute montagne au pied de laquelle je me trouvais, était le vieux Brocken, célèbre par tout le monde. Il ne se trouve pas d'habitations à plusieurs heures de distance, et je fus heureux que le jeune berger voulût bien m'inviter à manger avec lui. Nous nous assîmes pour prendre un déjeûner dinatoire, qui consistait en pain et en fromage; puis, après avoir pris amicalement congé de lui, je me remis à grimper joyeusement la montagne. Bientôt j'arrivai à une forêt de pins aussi haute que le ciel, et qui m'inspira un respect véritable. Ces arbres ont dû avoir beaucoup de peine à pousser, et leur jeunesse a sans doute été fort difficile; car la montagne est parsemée d'immenses blocs de granit, et presque tous les arbres sont forcés d'étendre leurs racines sous ces pierres et de chercher avec effort un sol qui les nourrisse. Çà et là les blocs sont amoncelés les uns sur les autres, et forment une espèce de porte sur laquelle poussent de grands arbres dont les racines nues s'étendent, comme des membres décharnés, sur ces monumens bruts. Les arbres semblent pousser au milieu des airs, et cependant à cette hauteur prodigieuse, enclavés au milieu des pierres et comme poussés avec elles, ils ont plus de solidité que ceux qui grandissent dans le sol mou du plat pays. Sur les branches de ces pins aériens, on voit se balancer une multitude de

petits écureuils, et sous leur ombre errent sans crainte des cerfs et des daims fauves. Les rayons du soleil se jouent curieusement à travers la couleur vert foncé du feuillage. Les épaisses racines des arbres forment un escalier naturel le long de la montagne; des deux côtés des chemins, s'élèvent des grands bancs de mousse, car les pierres sont couvertes des plus belles de ces variétés qui semblent des coussins de velours d'un vert tendre. On ressent une agréable fraîcheur, on entend le murmure des sources qui porte tant à la rêverie; souvent l'eau s'échappe en filets d'argent de dessous les pierres, et descend en petites cascades le long des racines des arbres. En se baissant et en écoutant involontairement, il semble qu'on va contempler l'histoire secrète de la formation des plantes et que l'on entende le sourd battement des artères de la montagne. En quelques endroits, l'eau part avec bruit, traverse la route avec violence, et disparaît tout-à-coup dans les profondeurs où elle retombe en une pluie blanche.

Plus on monte sur la montagne, plus la hauteur des pins diminue; peu-à-peu la végétation devient rabougrie jusqu'à n'offrir plus que des mûres, des groseilles, et enfin quelques herbes. Le froid augmente aussi à proportion. Les blocs de granit forment des groupes merveilleux qui sont souvent d'une grandeur prodigieuse. Ce pourraient bien être là les balles que se jettent, dans leurs jeux de la nuit de Walpurgis, les esprits infernaux, quand les sorcières arrivent en ce lieu à cheval sur des fourches et des balais, et que commence le sabbat, maudit, désordonné et joyeux, tel que nous le racontent nos crédules nourrices, et comme il est représenté dans les belles illustrations de *Faust*, par notre excellent peintre Retzsch.

Vraiment, lorsqu'on arrive à la partie supérieure du Brocken, on ne peut se défendre de songer à ces divines histoires du Blocksberg, et surtout à la grande et mystique tragédie nationale du docteur Faust! Il me semblait à chaque instant que j'entendais le fameux pied de bouc grimper près de moi, et que j'entendais ricaner lorsque je reprenais haleine. Je crois que Méphistophelès est obligé de reprendre haleine aussi, lorsqu'il gravit sa montagne favorite; c'est une route affreusement fatigante, et ce

fut avec une vive satisfaction que j'aperçus enfin la maison du Brocken que j'attendais depuis long-temps.

Cette maison, qui est connue par un grand nombre de descriptions et de dessins, consiste en un seul rez-de-chaussée situé à la cime de la montagne, et fut bâtie en 1800, par le comte de Stollberg-Wernigerode, pour le compte duquel elle est tenue en auberge. Les murailles sont excessivement épaisses à cause du vent et de la rigueur du froid en hiver; le toît est très bas, il il est surmonté par un petit pavillon en forme de tour, et deux petits bâtimens contigus à la maison servent à loger les voyageurs lorsqu'ils sont en trop grand nombre.

L'entrée de la maison du Brocken me causa une impression singulière. Après une longue marche solitaire et d'immenses circuits à travers les pins et les rochers, on est tout-à-coup transporté dans une maison au milieu des nuages; les villes, les montagnes et les bois restent au-dessous de vous; on se croit arrivé aux solitudes du ciel, et tout-à-coup l'on se voit au milieu d'une société nombreuse qui vous reçoit comme un hôte à-peu-près attendu, et qui vous examine avec une curiosité mêlée d'indifférence. Je trouvai l'auberge pleine de voyageurs, et en homme prudent, je m'occupai de la nuit. L'aubergiste me procura une petite chambre dans laquelle s'était déjà établi un jeune négociant.

Dans la salle commune, il y avait beaucoup de vie et de mouvement; il s'y trouvait un grand nombre d'étudians de l'université: les uns, arrivés récemment, étaient occupés à se restaurer; les autres se préparaient au départ, laçaient leurs guêtres, écrivaient leurs noms sur le livre blanc, et recevaient des bouquets cueillis sur le Brocken de la main des filles d'auberge. Alors on pince les joues, on chante, on saute, on embrasse, on interroge, on répond: du beau temps! une belle route! de bons profits! adieu! — et tout est fini. Quelques-uns des partans sont un peu gris, et ceux-là ont le plus de jouissances, car les ivrognes voient tout double.

Après m'être un peu récréé à tout ce spectacle, je montai à la petite tour, et j'y trouvai un petit monsieur avec deux dames,

une jeune, l'autre vieille. La jeune dame était très jolie; une tournure élégante; sur ses cheveux blonds elle portait un chapeau de satin noir, dont les plumes blanches étaient agitées par le vent; ses épaules étaient couvertes d'un manteau de soie noire qui dessinait ses formes, et son grand œil calme contemplait paisiblement l'immensité qui se déroulait devant nous.

Je liai conversation avec la jolie dame. Elle parlait peu, mais elle écoutait attentivement. Je développai, à mon étonnement, de grandes connaissances en géographie. Je nommai à la belle personne curieuse de s'instruire, toutes les villes qui étaient à nos pieds, et je les lui montrai sur ma carte que j'avais déroulée doctoralement sur la table de pierre qui se trouvait au milieu du pavillon. Il y eut mainte ville que j'eus de la peine à trouver, car je la cherchais plus avec mes doigts qu'avec mes yeux qui étaient fixés sur la jolie figure. Je ne sais dans quel rapport se trouvait le petit monsieur avec les dames qu'il accompagnait. C'était une mince, remarquable figure. Une petite tête parcimonieusement couverte de petits cheveux gris dont quelques-uns traversaient un front étroit, et tombaient sur des yeux brillans et malicieux qui ressemblaient à des libelles. Le nez se projetait avec aisance, et la bouche et le menton se retiraient péniblement; en général tout ce petit visage semblait composé avec cette pâte molle et jaunâtre dont les sculpteurs se servent pour pétrir leur premier modèle, le petit homme ne disait pas un mot; il se contentait de sourire quand la vieille dame lui adressait une parole agréable.

Celle-ci était la mère de la plus jeune et avait aussi des manières distinguées. Son œil trahissait une disposition rêveuse et maladive, sa bouche sévère exprimait la rigueur et la piété; mais il me sembla que cette bouche avait dû jadis être fort jolie, que ses lèvres avaient beaucoup souri autrefois, qu'elles avaient reçu beaucoup de baisers, et qu'elles en avaient aussi beaucoup rendu. Les deux dames avaient été cette année en Italie, avec leur compagnon, et elles contaient beaucoup de choses de Rome, de Florence et de Venise. La mère parlait

beaucoup des tableaux de Raphaël, de l'église Saint-Pierre; la fille parlait davantage des opéras du théâtre Fenice.

Tandis que nous parlions, le crépuscule commençait à s'étendre; l'air devenait plus froid, le soleil descendait au bas de la montagne, et la rotonde de la tour se couvrit d'étudians, d'apprentis compagnons, de quelques honnêtes bourgeois en compagnie de leurs femmes et de leurs filles, qui tous venaient voir le coucher du jour. Comme je le contemplais moi-même avec émotion, j'entendis quelqu'un s'écrier près de moi : « Que la nature est donc belle ! » Ces paroles sortaient de la bouche de mon compagnon de chambre, et me rappelant à la vie commune, me permirent de causer avec les dames, comme on cause. La mère se crut obligée de citer un passage de Goëthe. Je crois que nous parlâmes aussi de chats angoras, de vases étrusques, de châles turcs, de macaroni et de lord Byron, dont la vieille dame se crut encore obligée de citer un passage. La jeune dame ne savait pas l'anglais. Je lui recommandai la traduction de ma belle et spirituelle compatriote la baronne Elise de Loehnhausen. Je ne manquai pas cette occasion de me récrier sur la dépravation, l'abomination, et l'esprit de damnation de Byron : c'est une chose à quoi il ne faut jamais manquer quand on parle à des jeunes dames.

Après cette affaire, j'allai encore me promener sur le Brocken; car à la cime de la montagne, il ne fait jamais nuit noire. Les nuages n'étaient pas épais, et je contemplai les contours des deux collines qu'on nomme l'*Autel des sorcières* et *la Chancellerie du diable*. Je déchargeai mes pistolets, mais il n'y eut aucun écho. A mon retour à l'auberge, je trouvai le souper préparé dans la grande salle. Une longue table avec deux rangées d'étudians affamés. Au commencement, ce fut la conversation ordinaire des universités : des duels, des duels et encore des duels. La société consistait principalement en étudians de Halle, et il ne fut question que de Halle. Je ne m'amuserai pas à rapporter toutes les gentillesses que débitent d'ordinaire ces passé-maîtres buveurs de bierre. On en vint aussi à parler des deux Chinois qui se faisaient voir à Berlin il y a deux ans, et qui maintenant sont professeurs particuliers d'esthétique chinoise à Halle. On se mit

alors à faire de l'esprit; on posa le cas où un Allemand se ferait voir en Chine pour de l'argent, et où l'affiche attesterait que c'est un Allemand véritable, et énumérerait ses talens qui consisteraient principalement à parler philosophie, à fumer du tabac et à savoir prendre patience. Le pauvre Allemand aurait peu de succès, je crois.

Un jeune étudiant, qui venait de Berlin où il était allé se faire purifier de ses mauvaises notes *de menées démagogiques*, parla beaucoup de cette ville qu'il était loin d'avoir vu sous tous ses aspects. Il avait visité le théâtre; mais il le jugeait fort mal. Le pauvre jeune homme attribuait de grands résultats pour l'art, aux intendans royaux, aux grands comédiens et aux directeurs; il ne savait pas, le pauvre jeune homme, que l'art n'entre pour rien dans toutes les idées de ces gens-là, et que l'intendance n'a guère à s'occuper que de la couleur de la barbe avec laquelle tel rôle doit être joué, et de la fidélité des costumes qui sont dessinés par des historiens assermentés, et cousus par des tailleurs scientifiques. Rien n'est plus nécessaire en effet! Si Marie Stuart portait un tablier qui appartînt au temps de la reine Anne, les banquiers se plaindraient certainement avec raison qu'on leur enlève toute leur illusion; et si, par malheur, lord Burleigh passait les culottes de Henri IV, cet anachronisme occuperait à coup sûr pendant toute la soirée les conseillères de finances et de justice et toute leur société. Mais l'intendance royale ne doit pas seulement s'en tenir à l'exactitude des tabliers et des culottes; l'art bien entendu, la couleur locale, veulent qu'elle nous rende la réalité des personnages. Aussi Othello sera bientôt joué par un Maure véritable, et le professeur Lichtenstein a certainement déjà écrit en Afrique à cet effet. Dans *Misanthropie et repentir*, le rôle d'Eulalie sera donné à une véritable femme perdue, celui de Pierre sera joué par un véritable idiot et celui de l'inconnu par un cocu réel; toutes choses qu'on n'aura pas besoin de faire venir d'Afrique. Si le jeune homme dont je parle avait mal apprécié la comédie de Berlin, il avait encore plus mal compris l'opéra; car il n'avait pas remarqué que la musique de janissaires de Spontini avec ses timbales, ses trompettes, ses

tamtams, ses éléphans, est un moyen héroïque pour ranimer notre ardeur guerrière endormie, moyen que Platon et Cicéron ont déjà recommandé avec une merveilleuse finesse. Comment autrement expliquer le vacarme que Spontini nous fait chaque soir ?

Tandis que de tels discours volaient çà et là, on ne perdait pas des yeux l'affaire plus importante, et les grands plats chargés de viande et remplis fort loyalement étaient attaqués avec assiduité. Cependant la chère était mauvaise. J'en dis un mot à mon voisin qui me répondit assez impoliment, avec un accent auquel je reconnus un Suisse, que nous autres Allemands, nous ne connaissons pas plus la véritable liberté que la vraie modération. Je haussai les épaules et je lui fis remarquer que partout les mercenaires et les confiseurs sont des Suisses, et que ses compatriotes sont de grands obstacles aux deux vertus qu'il nous recommandait.

L'enfant des Alpes n'avait certainement pas eu une mauvaise intention. « C'était un gros homme, partant un bon homme, » dit Cervantes. Mais mon autre voisin fut très piqué de l'assertion du Suisse; il s'écria que l'énergie allemande et la simplicité de nos mœurs n'étaient pas encore éteintes, et en démonstration de ceci, il se frappa la poitrine avec force et avala un immense pot de bierre. Le Suisse cherchait à le calmer en disant: « Allons, allons! » Mais plus il voulait le tranquilliser, plus l'autre se démenait et mettait d'ardeur à vider la vaisselle. C'était un homme de ces temps où la vermine devait vivre dans l'abondance, et les coiffeurs ainsi que les baigneurs mourir de faim et de misère. Vrai face de patriote de 1816 (1). Il portait de grands cheveux épars, une barrette à la chevalière, un jaquette noire, selon l'ancienne forme nationale, une chemise sale que ne cachait pas un gilet, et à son cou pendait un médaillon dans lequel figuraient quelques crins de la queue du cheval de Blücher. J'aime assez à

(1) Epoque où Jahn et ses amis prêchaient une nouvelle croisade contre la France et où le patriotisme consistait dans la haine des Français.

(Le traducteur.)

me donner du mouvement à table, et je ne répugnai pas à entrer dans une discussion patriotique avec lui. Il était d'opinion qu'il fallait diviser l'Allemagne en trente-trois cercles. Moi je prétendis qu'il fallait la diviser en quarante-huit, attendu qu'on pourrait alors écrire un manuel systématique sur l'Allemagne, et qu'il est nécessaire de lier la politique à la science. Mon homme était aussi un barde allemand, et il me confia qu'il travaillait à une épopée nationale en l'honneur d'Hermann et de la bataille d'Hermann. Je lui donnai plus d'un bon conseil pour la confection de son œuvre, et je lui fis remarquer que ce serait une manière très onomatopaeique de rendre les détours et les difficultés de la forêt de Teutobourg, que d'y employer des vers difficiles et rocailleux. J'espère que les beaux-arts gagneront encore beaucoup à cette bonne imitation de la nature.

A notre table, les épanchemens et le tumulte augmentaient de moment en moment; le vin chassait la bierre, la flamme du punch pétillait; il fut bu, hurlé et mangé radicalement. Les belles chansons de Müller, de Ruckert, de Kœrner, de Uhland, retentissaient à briser les vitres. Les mélodies de Methfessel ne nous manquèrent pas: mais on entendait par-dessus tout le refrain allemand de Arndt : « Le dieu qui fit pousser le fer n'a pas voulu d'esclaves! » Et au-dehors, on entendait mugir comme si le vieux Blocksberg eût répété le chœur, et quelques convives avinés prétendirent que la montagne secouait joyeusement sa tête chenue, et qu'ils la sentaient s'ébranler sous leurs jambes. Les bouteilles devenaient de plus en plus vides et les têtes de plus en plus pleines: l'un hurlait, l'autre gesticulait, un troisième déclamait une tirade de *la Faute* (1), un quatrième parlait latin, un cinquième prêchait sur la modération, et un sixième, monté sur une chaise, enseignait en ces termes : « Messieurs! la terre est une boule ronde. Les hommes sont de petits instrumens épars à sa surface jetés fort inconsidéremment en apparence; mais la boule tourne, les instrumens se choquent et retentissent, les uns vive-

(1) Tragédie de Mulner.

ment, les autres doucement; cela produit une musique merveilleuse et compliquée, et on la nomme histoire du monde. Nous parlerons donc de la musique, puis du monde et enfin de l'histoire; cette dernière, nous la diviserons en positive et en mouches cantarides ». — Et ainsi de suite continuèrent les raisonnemens et les folies.

Un honnête Mecklenbourgeois, qui tenait son nez dans son verre, se trouvait aussi bien, disait-il, sur cette montagne si redoutée, qu'au buffet du théâtre de Schwerin. Un autre tenait une bouteille en perspective devant ses yeux, et la contemplait attentivement, tandis que le vin rouge lui coulait sur le visage. Le patriote se jeta tout-à-coup sur moi et s'écria en m'embrassant : « Oh! si tu me comprenais. Je suis un amant, et un amant heureux. On m'aime, et, Dieu me damne, c'est une fille bien élevée, car elle a beaucoup de gorge, elle joue du piano et elle porte une robe blanche! » — Pour le Suisse, il pleurait et me baisait tendrement les mains, en s'écriant : Oh! Baebely, oh! Baebely!

Dans ce tumulte confus où les verres et les assiettes volaient dans l'espace, je me trouvais assis vis-à-vis de deux jeunes gens beaux et pâles comme des statues de marbre. On apercevait à peine la légère teinte rosée que le vin avait laissée sur leurs joues. Ils étaient assis l'un près de l'autre, se regardaient d'un air de tendre amitié, se parlaient doucement, d'une voix tremblante, et semblaient se faire de tristes récits; car de temps en temps un accent douloureux s'échappait de leurs lèvres. — « La pauvre Laure est morte aussi maintenant! » dit l'un d'eux en soupirant; et après un moment de silence, il raconta l'histoire d'une jeune fille de Halle qui s'était prise d'amour pour un étudiant, et qui, lorsque celui-ci quitta la ville, ne parla plus à personne, ne mangea plus, pleura toutes les nuits et passa tous les jours à regarder l'oiseau que son bien-aimé lui avait donné. — « L'oiseau mourut et bientôt après la pauvre Laure mourut aussi! » Ainsi se termina l'histoire, et les deux jeunes gens se turent de nouveau, et soupirèrent comme si leur cœur allait se briser. Enfin l'un dit : « Je suis triste, sortons. Je veux respirer au mi-

lieu des nuages! » Ils se levèrent en se tenant sous le bras et ils quittèrent cette salle bruyante. Je les suivis de près, et je les vis entrer dans une chambre assez obscure où l'un d'eux, croyant ouvrir la fenêtre, ouvrit une grande armoire pleine d'habits. Je les vis étendre les bras avec enthousiasme, s'embrasser et s'écrier en regardant le fond de l'armoire : « Vents frais de la nuit que vous faites du bien à l'âme! — Que ces brises agitent doucement ma chevelure! — Me voici sur la cime nuageuse de la montagne; à mes pieds sont les populations endormies de plus de vingts cités et là bas étincèlent les eaux bleues des lacs!—Ecoute! entends-tu le bruit que font les pins dans la vallée! Là bas sur cette colline, ces images nébuleuses, ne sont-ce pas les esprits de nos pères? Oh! si je pouvais traverser avec eux la nuit orageuse sur un cheval de nuages, bondir sur la mer irritée, m'élever à travers les airs jusqu'aux astres! mais hélas! je succombe sous le poids d'un corps terrestre et mon âme est enchaînée! » — L'autre jeune homme avait également étendu les bras vers l'armoire, de grosses larmes coulaient de ses yeux, et s'adressant à une culotte de peau jaune qu'il prenait pour la lune, il lui dit d'une voix pénétrée : « Que tu es belle, fille du ciel! que ton visage est doux et calme! Les étoiles suivent à l'ouest tes traces bleues. A ta vue les nuages se réjouissent, et leurs sombres flancs s'éclairent! Qui t'égale au ciel! Les étoiles sont honteuses en ta présence, et détournent leurs yeux étincelans. Où fuis-tu, quand ton front pâlit le matin? As-tu, comme moi, une retraite où tu caches tes douleurs? Es-tu seule? Tes sœurs sont-elles tombées du ciel? Celles qui marchaient joyeusement autour de toi ne sont-elles plus? Oui! elles sont tombées, anges déchus; et toi, lumière divine, tu te caches souvent pour les pleurer! Déchirez les nuages, ô vents, afin que l'élue de la nuit apparaisse dans son éclat, et que les montagnes ombragées ne soient plus cachées à nos regards! »

Un honnête convive, qui avait mangé ce soir-là suffisamment pour rassassier six lieutenans des gardes et un enfant innocent, passa en trébuchant, renversa d'une manière fort rude les deux amis élégiaques dans l'armoire, gagna la porte de la maison, et

y fit un tapage effroyable. Les deux jeunes gens gémissaient et se lamentaient au fond de leur armoire : ils se croyaient tombés au pied de la montagne, brisés en mille pièces, et rendaient avec prodigalité le généreux vin rouge qu'ils avaient bu, s'inondant mutuellement et se disant l'un à l'autre : « Adieu ! je m'aperçois que je perds tout mon sang! — Pourquoi me réveilles-tu, vent matinal, et m'arroses-tu d'une douce rosée? — Demain le voyageur passera : son œil me cherchera dans la plaine, et il ne me trouvera plus! » Bientôt ces accents plaintifs furent étouffés par les cris, les hurlemens et les chants qui se faisaient entendre dans la salle.

La pudeur m'empêcha de compter le nombre des bouteilles. Je regagnai ma chambre, et je ne me réveillai qu'au lever du soleil, à la voix de mon hôte, qui venait m'engager à aller voir le point du jour. Sur la tour se trouvaient déjà quelques voyageurs se frottant leurs mains gelées; d'autres arrivaient, le sommeil encore dans les yeux. Bientôt notre société de la veille se trouva rassemblée, et l'on se rendit dans la salle, pour y prendre le café. Après le déjeuner, on me présenta le livre du Broken, où tous les voyageurs qui gravissent la montagne inscrivent leur nom, auquel la plupart d'entre eux ajoutent quelques pensées, ou, à défaut, quelques phrases. Le palais du prince de Paphlagonie contient moins de choses de mauvais goût que ce livre, où brillent particulièrement les receveurs des contributions avec leurs hautes pensées philosophiques; les commis avec leurs épanchemens pathétiques; les patriotes, dillettanti révolutionnaires, avec leurs lieux communs; et les professeurs de Berlin avec leur admiration malencontreuse. Ici on décrit la majesté du soleil levant; là on se plaint du mauvais temps, du brouillard, des nuages qui cachent la vue :

Monté au milieu des nuages, descendu au milieu des nuages! c'est là un trait saillant pris entre cent autres.

Tout le livre sent le fromage, la bierre et le tabac : on croit lire un roman de Clauren.

Les étudians firent leurs préparatifs de départ. Les guêtres furent lacées; les mémoires, qui se trouvaient fort bon marché

contre toute attente, furent payés; les filles d'auberge, qui portaient sur leurs traits les traces de l'amour heureux, apportèrent des bouquets, comme il est d'usage. Elles aidèrent à les attacher aux bonnets, reçurent quelques baisers et quelques gros en récompense, et nous nous mîmes tous à descendre la montagne. Le Suisse et le patriote prirent la route qui conduit à Schirke, et les autres, au nombre de vingt personnes, parmi lesquels je me trouvais, conduits par un guide, gagnèrent Ilsenbourg par le chemin qu'on nomme les trous de neige.

La marche alla grand train. Les étudians de Halle marchaient plus vite que de la landwehr autrichienne. Avant que je me fusse retourné, toute la partie aride de la montagne avec les groupes de pierres qui la parsèment, était derrière nous. Nous traversâmes un bois de pins semblable à ceux que j'avais vus la veille. Le soleil répandait déjà sur nous ses rayons les plus vifs, et éclairait d'une façon pittoresque ces étudians, vêtus d'habits bariolés, qui pénétraient joyeusement à travers les broussailles, disparaissaient pour reparaître bientôt, passaient des marécages en courant le long des troncs d'arbres renversés, évitaient les précipices en se tenant aux racines qui sortaient de terre, et poussaient jusqu'aux cieux des cris d'allégresse, auxquels répondaient les oiseaux dans les bois, le murmure des pins, le bruit des sources, et que répétait l'écho de montagne en montagne.

Plus nous descendions, plus la végétation devenait belle, plus les eaux souterraines ruisselaient agréablement; on les voyait à peine sous les pierres et les branchages, mais on les entendait sourdre devant soi; enfin nous trouvâmes quelques petites vagues qui s'échappaient avec rapidité; à quelques pas, une multitude de petites sources se réunissaient en un filet d'eau, et formaient déjà un peu plus bas un ruisseau considérable. C'est l'Ilse, la douce et belle Ilse, elle s'étend à travers la vallée de l'Ilse dont les deux côtés forment de hautes montagnes au pied desquelles on trouve, au lieu de pins et d'une végétation amaigrie, des faînes épais et de grands chênes. C'est le côté occidental du Brocken qu'on nomme le Bas-Harz en opposition au côté oriental qu'on nomme le Haut-Harz. Il est impossible de décrire la

grâce avec laquelle l'Ilse se répand à travers les rochers parmi lesquels elle prend sa course comme une jeune fille. A la voir, on est tenté d'ajouter foi à la légende qui veut que l'Ilse ait été jadis une princesse qui s'amusait à descendre en riant et en courant cette haute montagne. Enfin nous parvînmes à l'Ilsenstein; c'est un prodigieux bloc de granit qui s'élève hardiment du fond d'un précipice; de trois côtés, les hautes montagnes couvertes de bois l'environnent; mais du quatrième côté, celui du nord, il est découvert, et l'on aperçoit tout le bas pays avec l'Ilse qui serpente au loin dans la plaine. Sur la pointe la plus élevée du rocher qui a la forme d'une tour, on a planté une énorme croix de fer, près de laquelle il y a place au besoin pour quatre pieds d'hommes.

La nature ayant doué l'Ilsenstein, par sa forme et par sa position, de tous les charmes fantastiques, la tradition a voulu aussi l'embellir : Gottschalk rapporte qu'en ce lieu existait jadis un château maudit, dans lequel demeurait la riche et belle princesse Ilse qui se baigne encore chaque matin dans la rivière. D'autres content une belle histoire des amours d'Ilse et du chevalier de Westemberg; d'autres parlent encore du vieil empereur saxon Henri, qui venait passer de véritables heures impériales avec la belle Ilse, la fée des eaux. Un écrivain moderne, M. Nieman, qui a fait un guide du voyageur dans le Harz où il décrit, avec un zèle fort louable et une grande exactitude, les hauteurs des montagnes, les déviations de l'aiguille magnétique et le chiffre de la population des villes, avance ceci : « Ce qu'on a raconté de la belle princesse Ilse appartient au domaine de la fable. » Ainsi parlent tous ces gens à qui une telle princesse n'est jamais apparue! Mais nous autres, nous savons mieux que cela, l'empereur Henri en savait plus aussi. Ce n'est pas pour rien que les vieux empereurs saxons tenaient tant à leurs montagnes du Harz; on n'a qu'à feuilleter la belle chronique de Lunebourg où les bons vieux seigneurs sont merveilleusement représentés par des gravures en bois, harnachés de fer, sur leurs chevaux de bataille à leur blason, la sainte couronne impériale dans leurs mains vigoureuses; on pourra voir facilement sur leur visage barbu com-

bien ils devaient soupirer du fond de leur cœur pour leurs princesses du Harz et le doux murmure des bois du Brocken; combien souvent ils devaient y songer dans les contrées étrangères, même dans le pays des oranges et des poisons, dans la belle Italie où les attira si souvent l'envie de se faire nommer empereurs romains, véritable manie de titres allemande qui perdit plus d'une fois et l'empereur et l'empire!

Je conseille toutefois à ceux qui se trouvent sur la pointe de l'Ilsenstein, de ne penser ni à l'empereur, ni à l'empire, ni à la belle Ilse, mais bien à leurs pieds. Car, comme j'étais là, perdu dans mes pensées, je vis tout-à-coup les montagnes se renverser sur leurs bases; les toits de briques rouges d'Ilsenbourg se mirent à danser, les arbres verts se confondirent avec le bleu du ciel, et je serais certainement tombé dans le précipice, saisi comme je l'étais par un vertige, si dans mon anxiété, je ne m'étais retenu à la grande croix de fer, qui me sauva.

Il n'est pas toujours bon, ni pour lui, ni pour ses lecteurs, qu'un voyageur soit poète.

A. LOÈVE-VEIMARS.

REVUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

SECOND ARTICLE. (1)

Dans notre premier article, nous avons montré le Piémont jouissant, depuis plusieurs siècles, d'une indépendance presque complète, et Turin étendant son influence en raison des agrandissemens successifs de la maison de Savoie, jusqu'à ce qu'elle devînt enfin le centre politique et littéraire des états du roi de Sardaigne. La Lombardie, dont nous avons maintenant à parler,

(1) Dans le premier article, il s'est glissé une erreur que nous devons signaler. Page 708 du ve volume, au lieu de *né sur les bords du Pô*, il faut lire *né sur les bords de la Dora.*

est arrivée, à travers une suite de vicissitudes, à un état de choses qui malheureusement est bien différent de celui-là.

A la renaissance des lettres, chaque ville lombarde put se vanter d'avoir concouru presque également à secouer le joug de la barbarie. Les petits tyrans, qui, au quatorzième siècle, se partageaient cette belle contrée, au milieu de leurs guerres continuelles, protégeaient les talens, et se disputaient la possession d'un homme supérieur, comme s'il se fût agi d'une riche province. Cependant peu-à-peu tous les petits états disparurent devant la puissance prépondérante de Milan et de Venise, qui devinrent les capitales de l'Italie en-deçà du Pô. Milan, jusqu'à la perte de son indépendance, continua à réunir un grand nombre d'hommes célèbres; et, lorsque François Ier envahit la Lombardie, il considéra comme un des plus beaux fruits de sa victoire, la possession de Léonard de Vinci, qui demeurait alors à la cour du duc de Milan. Tombée, au seizième siècle, sous la domination espagnole, cette ville perdit peu-à-peu sa première splendeur, tandis que sa rivale, Venise, vit les sciences et les lettres prospérer chaque jour davantage en son sein. La position de cette reine de l'Adriatique et le commerce qu'elle entretenait avec l'Orient, fournirent à ses intrépides marchands l'occasion de parvenir jusqu'aux extrémités inconnues et presque fabuleuses de l'Asie. Aux voyages célèbres de la famille de Marc Paul succédèrent des explorations dans l'Atlantique; explorations moins connues sans doute, mais presque aussi importantes. D'autre part les relations fréquentes des Vénitiens avec les Grecs, et leurs possessions dans l'Archipel, devaient les amener nécessairement de bonne heure à s'occuper de la langue d'Homère. Après la chute de Constantinople, Venise, comme d'autres villes italiennes, servit d'asile aux débris de la civilisation grecque, et la bibliothèque du cardinal Bessarion fut la première récompense de cette hospitalité. L'académie vénitienne, fondée par Alde l'ancien, fit prospérer rapidement l'étude des lettres grecques; et ce célèbre imprimeur s'acquit des droits à la reconnaissance de la postérité, en publiant les ouvrages les plus importans de la littérature hellénique. Dans le seizième

siècle, la gloire littéraire de Venise parvint à son plus haut degré de développement. Non-seulement le sol de la république donna naissance à des hommes célèbres comme Palladio, Tartaglia, Fracastoro, Bembo, le Titien, etc. ; mais Venise servit aussi d'asile à un grand nombre d'autres Italiens illustres qui fuyaient la tyrannie de Charles V ou les rigueurs de la cour de Rome. L'aristocratie vénitienne, inexorable envers ceux qui osaient s'immiscer dans sa politique intérieure, permettait cependant qu'on combattît avec une certaine liberté contre l'oppression étrangère et le joug de la superstition : c'était là que Strozzi, Varchi, della Casa, cherchaient un abri contre les fureurs d'Alexandre et des Médicis : c'était là que Brucioli et d'autres se retiraient pour prêcher hardiment la réforme. L'histoire redira toujours que plus tard la république de Venise accueillit Galilée, forcé de s'expatrier dans sa jeunesse, et protégea Fra Paolo Sarpi contre *lo stile della curia di Roma*.

Dans les siècles suivans, Venise et l'université de Padoue, sans pouvoir compter des hommes aussi illustres que ceux que nous venons de citer, conservèrent cependant une sorte de suprématie littéraire sur toute la Lombardie. Mais, vers le milieu du siècle dernier, Milan parut s'éveiller d'un long sommeil. Cette ville, qui venait de passer sous la domination autrichienne, reprit une vie nouvelle, et l'on vit s'élever successivement Beccaria, Verri, Parini, Volta, Spallanzani et d'autres hommes célèbres qui, sous l'administration éclairée du comte de Firmian, répandirent au loin la gloire de leur patrie.

Sous le règne de Napoléon, les sciences et les lettres furent puissamment encouragées en Lombardie. Milan, capitale alors d'un royaume de huit millions d'habitans, avec une cour brillante, offrant mille moyens de faire fortune, attirait dans son sein tout ce qu'il y avait de plus distingué entre les Alpes et les Appennins. Quelques savans devenus tout puissans, comme Paradisi et Aldini, protégeaient efficacement les jeunes gens qui suivaient la carrière littéraire ou scientifique. D'autres composaient la partie active de l'Institut national italien.

Cette célèbre assemblée, qui à peine formée comptait des

noms tels que ceux de Volta, Scarpa, Oriani, Monti, Longhi, etc., et dans laquelle le grand capitaine lui-même avait voulu être inscrit, pouvait disputer la prééminence à tous les autres corps savans de l'Europe. Mais depuis tout a changé. Soit que la révolution de 1821 ait éveillé la méfiance de la maison d'Autriche, soit, comme d'autres l'ont prétendu, que le conseil aulique n'ait jamais abandonné la pensée d'ôter à Milan sa suprématie, toujours est-il vrai que toute centralisation a disparu, et avec elle tout principe d'action et de vie. Le vice-roi demeure presque continuellement à Monza; le sénat et le général résident à Vérone; le bâton du commandement est à Vienne. Il n'y a plus de lien ni d'ensemble, et si on a consenti à laisser debout l'Institut italien, c'est à condition qu'il ne se recruterait plus. Maintenant on assiste à son agonie, et l'instant de son anéantissement est marqué dans un avenir prochain.

Quoique privé aujourd'hui de son plus grand éclat, Milan renferme encore des hommes du premier ordre: à leur tête brille Manzoni. Ayant perdu son père de bonne heure, Manzoni reçut par les soins de sa mère, femme d'un grand mérite, et fille du marquis Beccaria, auteur du fameux *Traité des délits et des peines*, une éducation fort distinguée : il passa avec elle à Paris une partie de sa première jeunesse, et rentra en Italie avec beaucoup d'idées françaises, qui n'excluaient pas cependant une dévotion forte et sincère. Poussé par ses inspirations, Manzoni devint le poète de la religion, mais de cette religion qui secoue les préjugés du vulgaire pour s'élancer vers la source de la vertu, du génie et de la liberté. Il a épanché sa piété dans des hymnes à la Vierge, pleins de suavité; il a chanté la religion du génie dans sa belle ode sur la mort de Napoléon. Manzoni a écrit deux tragédies, le *Carmagnola* et l'*Adelchi*. Ces deux ouvrages, qui renferment de grandes beautés, mais dans lesquels l'auteur a violé les règles des trois unités, furent attaqués par les partisans d'Aristote, et trouvèrent un digne défenseur dans Gœthe. Ce grand poète publia en Allemagne une analyse raisonnée du *Carmagnola* qu'il plaçait parmi les chefs-d'œuvre du théâtre moderne. Après *Carmagnola*, la réputation

de Manzoni n'a fait que s'accroître : il a fait école, il a eu de nombreux imitateurs, et est devenu le chef du romantisme italien. Mais Manzoni n'est pas seulement connu comme poète : le roman des *Promessi Sposi*, qui a eu un si grand succès en Italie, y a rendu son nom très populaire. La littérature italienne, si riche dans tous les autres genres, manquait de romans en prose; car les plus anciens romans italiens sont à peine connus des érudits, et les autres sont inconnus à tout le monde. Les contes de Boccace, de Bandello, et des autres *novellieri*, où Shakespeare et La Fontaine ont puisé avec tant de bonheur, quoique très intéressans, manquent des développemens nécessaires à un roman. Les vrais romans italiens sont en vers, comme l'étaient les romans provençaux (1) d'où l'Arioste, le Boiardo le Pulci, etc., ont tiré les sujets de leurs poèmes. Au commencement de notre siècle, Foscolo essaya de remplir cette lacune de la littérature italienne; mais dans son *Jacopo Ortis*, qui n'est qu'une imitation du *Werther* de Gœthe, il manqua de l'originalité nécessaire à un chef d'école. Manzoni trouva donc le genre presque neuf lorsqu'il composa ses *Fiancés*, et le succès éclatant qu'obtint cet ouvrage prouva que l'auteur avait bien réellement atteint le but qu'il se proposait. Le roman des *Fiancés*, accueilli avec un vif enthousiasme dans toutes les parties de l'Italie et qui y conserve encore aujourd'hui toute sa popularité, fut reçu, au contraire, assez froidement en France. Nous pensons que cette différence d'accueil doit être en partie attribuée à une cause tout-à-fait indépendante du talent de l'auteur. Un ouvrage destiné à être populaire doit répondre d'abord au be-

(1) J'espère qu'on ne voudra pas opposer à ce que j'avance ici, ce vers si connu du Dante

« *Versi d'amore e prosa di romanzi* »

(PURGATOIRE, c. 26)

car *prose* chez les anciens Provençaux signifiait ce genre de poésie grave et élevée dont ils se servaient pour célébrer les faits des héros : c'est dans ce sens que le Dante a employé en italien le mot *prosa*.

soin de son temps, et exprimer les sentimens du peuple auquel il s'adresse. Si la censure refuse les choses évidentes, il faut qu'on y trouve des intentions, des allusions délicates; il faut qu'on puisse deviner un sens caché. Tout cela est dans Manzoni. Son roman enseigne la résignation, l'abnégation de soi-même : il dit à l'Italien opprimé par l'étranger : « Ne crains rien; Dieu « est là pour anéantir les tyrans. » Mais ces élémens de succès n'étaient pas applicables à la France. Ce qu'un traducteur de talent aurait pu faire passer en français, c'étaient les beautés du style, la pureté virginale des sentimens; mais bon Dieu !..... Supposons pour un moment qu'un Italien, en traduisant la *Nouvelle Héloïse* ou les *Martyrs*, se fût avisé de dire que le mérite principal de Rousseau ou de Châteaubriand consistait dans le bonheur avec lequel ces écrivains avaient su se servir de tous les dialectes français, et que dans leurs ouvrages il y avait une page en parisien, et dix pages en bas-breton ! croit-on qu'un tel traducteur aurait beaucoup contribué au succès de ces romans? Eh bien! c'est ce qu'a fait à-peu-près le traducteur des *Promessi Sposi*, M. Rey-Dusseuil, dans une préface où il parle de la littérature italienne, et de peur qu'on n'en doute, nous rapporterons ici textuellement ses paroles. « *M. Manzoni*, « dit-il, *prend les idiotismes dans tous les dialectes; il fait quel-* « *quefois une page de pur toscan, quelquefois dix pages entières* « *de lombard, et quoique le fond de son style soit milanais, il n'a* « *pas de style à lui*, etc. » Quand on traduit un ouvrage, il nous semble qu'il n'y aurait pas grand mal à savoir au moins le nom de la langue dans laquelle il a été écrit. Heureusement que les tragédies de Manzoni ont trouvé un plus digne interprète dans M. Fauriel, si connu pour ses *Chants populaires de la Grèce:* M. Fauriel, auquel Manzoni avait dédié le *Carmagnola*, a contribué à la gloire de son ami par la belle traduction qu'il a donnée de ses ouvrages dramatiques.

Quelques personnes ont supposé que Manzoni avait voulu désigner le pape comme chef futur de la régénération italienne, et que c'est là la dernière pensée de son roman : nous croyons, nous, qu'il n'a fait qu'écrire ce qu'il avait dans le cœur, et se

peindre lui-même. S'il y a de la pitié, de la résignation, dans son roman, c'est que Manzoni avait tout cela dans l'âme; mais nous ne pensons pas qu'il ait voulu faire un livre politique. C'est plutôt dans les chœurs du *Carmagnola*, pendant que deux peuples italiens se battent entre eux, que Manzoni a épanché la douleur que lui causaient les malheurs de sa patrie. On partage l'anxiété toujours croissante du poète, lorsqu'il s'écrie :

Ahi.....

Ahi sventura.....

Ahi sventura, sventura, sventura;

et ce cri déchirant fait palpiter tous les cœurs italiens. Au reste, s'il y a des gens qui ont pensé que le signal de la régénération italienne devait partir du Vatican, autrefois on pouvait leur dire : Ouvrez l'histoire et lisez; à présent on peut leur dire: Ouvrez les yeux et regardez.

Manzoni prépare maintenant deux nouveaux ouvrages, l'un sur la philosophie moderne, l'autre sur la littérature italienne; mais sa santé chancelante ne lui permet pas un travail assidu. Il n'ose pas sortir sans être accompagné, et on dit qu'il croit voir souvent un gouffre ouvert à ses côtés. Ses ennemis ont prétendu qu'il y avait de l'affectation dans cette ressemblance avec Pascal : mais ces gens-là ne connaissent pas la simplicité des mœurs de Manzoni, ni sa touchante modestie; ils ne l'ont jamais vu se troubler, comme une jeune fille, à l'aspect d'un étranger.

On ne saurait séparer Manzoni de Grossi, un de ses amis les plus chers. On doit à ce dernier deux jolies nouvelles en vers, *Ildegonda* et *la Fugitive*. Grossi manie avec le plus grand bonheur le dialecte milanais, dont Porta et Bossi s'étaient déjà servis avec tant d'habileté. Son *Orphée* est un modèle d'originalité et de verve burlesque. Il a écrit en italien un poème épique, dans le genre romantique : *les Lombards à la Croisade;* mais ce dernier ouvrage, quoique renfermant de grandes beautés, a eu moins de succès que ses contes. Il prépare maintenant un roman historique sur *la guerre de Créme,* dont on attend la publication avec impatience.

L'influence et la célébrité de Beccaria et de Verri avaient concouru à former en Lombardie une école de publicistes et d'économistes distingués; mais leur nombre diminue tous les jours. Nous avons vu dernièrement Melchiorre Gioja (l'auteur de la *Philosophie de la Statistique*), mourir presqu'en sortant de prison, et le vénérable auteur du *Colbertisme* (Mengotti), périr à la suite d'une violente destitution. Il reste encore cette âme stoïque de Romagnosi, qui lutte courageusement contre toutes les difficultés qui l'entourent. Romagnosi, né aux environs de Plaisance, se signala, très jeune encore, par son ouvrage sur l'origine du droit pénal. Pendant les guerres qui, vers la fin du siècle dernier, désolèrent la Lombardie, il se retira à Trente, dans le Tirol, où il se livra à des recherches de physique et d'histoire naturelle. C'est là qu'en 1802, il observa, pour la première fois, la déviation de l'aiguille aimantée soumise à l'action d'un courant galvanique, phénomène important qui constitue la base de l'*électromagnétisme;* peu après il fut rappelé à Milan par le nouveau gouvernement italien, et chargé de la rédaction d'un code de procédure pénale pour l'Italie. La manière dont il remplit cette tâche lui valut les plus grands éloges. Vers la même époque, il fit paraître sa belle *Introduction à l'étude du droit public universel* et d'autres ouvrages également profonds. Nommé successivement professeur à l'université de Parme et à celle de Pavie, il remplit aussi des fonctions importantes auprès du ministre de la justice, à Milan. Après la chute de Napoléon, Romagnosi perdit toutes ses places, et fut emprisonné à Venise; c'est dans les fers qu'il écrivit son ouvrage sur l'*enseignement primitif des mathématiques*. Ayant enfin recouvré sa liberté, il revint à Milan, où il vit aujourd'hui dans une noble indigence. Quoique fort âgé, il fait preuve encore d'une activité prodigieuse: il a publié récemment une collection des écrits de Zanotti et de Stellini sur l'ancienne philosophie morale. Il travaille aux *Annales de statistique* de M. Lampato et à d'autres publications périodiques.

Parmi les hommes qui s'occupent d'études historiques, nous citerons en première ligne le comte Pompée Litta, qui a con-

sacré sa fortune et son talent à la publication d'un grand ouvrage également important sous le rapport de l'histoire et des arts: *Les familles célèbres italiennes* ne sont pas un simple recueil de généalogies, comme le titre semblerait l'indiquer; c'est un ouvrage qui renferme d'excellentes biographies des hommes les plus distingués qu'offre l'histoire italienne, où d'habiles artistes ont reproduit un grand nombre de monumens remarquables; c'est, à notre avis, une des belles productions de la littérature moderne. On doit à M. Ferrario des recherches importantes sur les romans de chevalerie, dont M. Raynouard a rendu un compte détaillé dans le *Journal des savans*. Le même auteur, en compagnie de M. Landriani, vient de faire paraître un excellent essai sur l'*Histoire des théâtres*. M. Defendente Sacchi a publié une savante histoire de la philosophie grecque, et dirige, avec un zèle admirable, la grande collection des métaphysiciens qui s'imprime à Milan; il a fait, conjointement avec un de ses parens (M. Joseph Sacchi), des recherches très intéressantes sur l'architecture des Longobards. Le comte Castiglioni a décrit avec une grande érudition les médailles cufiques du musée de Milan, et a publié divers mémoires sur des questions importantes de littérature orientale. Il vient de faire paraître récemment un fragment d'Ulphilas, que M. Mai avait trouvé autrefois dans les palimpsestes de la bibliothèque Ambroisienne. M. Cattaneo, qui a contribué avec tant de zèle à la formation du beau musée numismatique de Milan, a publié des recherches savantes sur des monumens hongrois et sur quelques autres monumens du moyen âge. Enfin on doit à M. Bossi, homme d'un savoir immense, une *Histoire d'Italie,* et des recherches sur presque toutes les branches des connaissances humaines.

Milan a possédé pendant quelques années un philologue distingué, M. Mai, auquel on doit des découvertes de la plus haute importance. Dans les siècles barbares, le parchemin étant fort rare, des moines ignorans grattaient les anciens manuscrits, et transformaient en livres de liturgie et en sermonaires les écrits des auteurs grecs et latins. M. Mai, qui jusqu'en 1812 avait vécu presque ignoré dans une province du Vénitien, ayant

été appelé, à cette époque, à diriger la bibliothèque Ambroisienne de Milan, s'occupa spécialement de ces manuscrits, qu'on appelle *palimpsestes;* ses recherches furent suivies du plus grand succès. En peu d'années, il publia le *Fronton,* le *Denys d'Halicarnasse* et d'autres ouvrages importans. Appelé ensuite à Rome pour diriger la bibliothèque du Vatican, il retrouva le fameux *Traité de la république de Cicéron,* dont la découverte fit tant de bruit dans le monde savant. M. Mai a publié aussi d'autres ouvrages qui n'étaient pas tirés des palimpsestes. On lui doit un *Itinéraire* et une *Histoire romanesque d'Alexandre,* écrite en grec et très curieuse. En société avec M. Zohrabe, savant arménien, il a restitué une partie d'Eusèbe, dont l'original avait été perdu, mais qui se conservait traduite en arménien. M. Mai publie maintenant à Rome une nouvelle série d'anciens auteurs, dont cinq volumes ont déjà paru. La dernière livraison, qui est de l'année 1831, contient un catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, catalogue qui doit intéresser vivement tous ceux qui s'occupent de littérature asiatique.

Quoiqu'il n'y ait pas à Milan la même unité de travaux qu'à Turin, les sciences mathématiques et physiques ne laissent pas que d'y être cultivées avec beaucoup de succès. Le doyen des savans italiens, Oriani, y déploie encore toute l'activité d'esprit d'un jeune homme. Né de parens fort pauvres dans les environs de Milan, Oriani se distingua de bonne heure par ses talens, et mérita, très jeune encore, d'être reçu parmi les astronomes de Brera. En 1783, il publia des tables de la nouvelle planète Uranus, qu'Herschell venait de découvrir, et bientôt après, il se rendit en France et en Angletterre avec une mission scientifique; à son retour en Lombardie, il fut chargé, par le gouvernement, de diriger avec Cesaris la mesure de l'arc du méridien. Il publia successivement la *Théorie d'Uranus,* celle de Mercure, et plusieurs mémoires fort remarquables sur les perturbations des planètes. En 1801, il fut le premier à annoncer que le nouvel astre (Cérès) observé par Piazzi, et que cet astronome croyait être une comète, était une planète: les observa-

tions postérieures démontrèrent qu'Oriani avait raison. On lui doit des *Elémens de trigonométrie sphéroidique,* qui, bien que publiés depuis plus de vingt-cinq ans, sont restés un ouvrage classique dans leur genre, et plusieurs autres mémoires insérés dans les *Éphémérides de Milan* et dans d'autres collections scientifiques. Oriani a été l'un des premiers astronomes observateurs qui se soient en même temps livrés à de profondes recherches sur la mécanique céleste. Il jouissait d'une si grande réputation, que, lors de la première campagne de Bonaparte en Italie, Carnot, alors membre du directoire, recommanda spécialement au jeune général l'astronome de Brera. A son entrée à Milan, Bonaparte voulut voir l'abbé Oriani et lui fit les offres les plus brillantes; mais celui-ci refusa constamment, et lui demanda en grâce de le laisser continuer paisiblement ses recherches. Napoléon exigea qu'au moins il s'adressât directement à lui chaque fois qu'il aurait quelque chose à demander au gouvernement français. Peu de temps après, les professeurs de l'université de Pavie, ayant cessé de recevoir leur traitement, sollicitèrent l'appui d'Oriani, qui écrivit à Livourne au général Bonaparte, *s'il voulait prendre les sciences par famine.* L'ordre de payer les pensions arriva à l'instant. Quelques années plus tard, Napoléon étant allé à Milan prendre la couronne de fer, se rappela cette circonstance et demanda en souriant à l'astronome de Brera, si les pensions des savans étaient payées avec exactitude. Oriani, après avoir refusé successivement un riche évêché, et le ministère de l'instruction publique, que le roi d'Italie voulait lui confier, fut forcé d'accepter la dignité de sénateur et le titre de comte : mais il ne sortit jamais de sa simplicité habituelle. Personne en Italie n'a joui plus que lui de la confiance du grand homme, et personne n'en a fait un plus noble usage. C'est sur sa présentation que Brunacci obtint la chaire de mathématiques à l'université de Pavie : c'est à lui que Carlini, alors très jeune, dut d'être nommé secrétaire de l'Institut national italien. Oriani vit encore dans cet observatoire de Brera où il a étudié les astres pendant cinquante ans; et les jeunes gens qui, se livrant à la carrière des sciences, viennent chercher en ce

lieu de nobles inspirations, ne s'éloignent jamais sans regret du savant dont l'esprit conserve à l'âge le plus avancé toute l'activité et toutes les grâces de la jeunesse.

L'institut de Brera compte encore plusieurs astronomes distingués. Celui qui s'occupe avec le plus de constance de l'observation les astres, M. Carlini, partagea, comme nous avons déjà dit, avec M. Plana de Turin, le prix proposé par l'Institut de France sur la théorie de la lune. Ses nombreuses occupations l'avaient empêché jusqu'à présent de publier son travail, mais il va le faire paraître successivement par chapitres séparés dans les *Ephémérides de Milan*, dont il dirige depuis longtemps la publication. Cette importante collection, commencée en 1775 par Cesaris, renferme des mémoires très intéressans d'Oriani, de Carlini et d'autres savans astronomes : elle est pour l'Italie ce qu'est pour la France la *Connaissance des temps* que publie le Bureau des longitudes. Nous avons vu entre les mains de M. Carlini un traité manuscrit *des fonctions périodiques*, dont la publication serait très utile aux jeunes géomètres; mais la multiplicité des travaux de cet astronome ne lui laisse pas le temps nécessaire pour faire paraître ses recherches originales.

M. Cesaris, qui a succédé à Oriani dans la direction de l'observatoire de Brera, ne s'occupe presque plus à présent que d'observations météorologiques. Par la comparaison d'un très grand nombre d'observations, il a cru pouvoir établir que la quantité moyenne de pluie qui tombe à Milan a varié depuis le siècle dernier. Ses observations de température, qui sont faites depuis plus de cinquante ans avec le même thermomètre, situé toujours à la même place, offrent un grand intérêt; mais il faudrait tâcher, sans déranger l'instrument, de déterminer la quantité de l'*élévation du zéro*. Il faut espérer aussi que maintenant qu'il y a des observatoires magnétiques jusqu'en Sibérie, on ne voudra pas négliger à Brera cette partie si intéressante de la physique terrestre.

M. Frisiani, également attaché à l'observatoire de Brera, mérite aussi une mention spéciale. Nous avons vu chez lui un instrument très ingénieux, qu'il a inventé pour déterminer la

verticale par des phénomènes d'optique, sans fil à plomb, ni niveau à bulle d'air, ni corps flottant. Il en a publié la description dans la Bibliothèque italienne, et nous espérons qu'on en introduira l'usage dans les observatoires. L'institut de Brera a fait récemment des pertes sensibles. Mossotti, qui était l'un des plus habiles géomètres de la Lombardie, a dû quitter sa patrie; et après avoir erré long-temps dans diverses parties de l'Europe, il a été forcé d'aller chercher en Amérique des moyens d'existence. Brambilla, qui, pendant plusieurs années, avait coopéré efficacement à la rédaction des Ephémérides, a péri misérablement, il y a peu de temps. M. Piola aussi a quitté Brera, mais il continue à s'occuper avec succès d'analyse mathématique. Il y a peu d'années qu'il a remporté un prix à l'institut de Milan, pour l'application des principes de la *Mécanique analytique* aux problèmes mécaniques et hydrauliques : on lui doit de savans mémoires sur les intégrales définies et sur d'autres sujets importans. M. Piola réunit chez lui plusieurs jeunes savans, tels que MM. Casati, Basti, Frisiani, etc., dans un salon où tout porte les attributs de la science. Nous y avons vu presque tous les meubles servir de tableaux analytiques : les écrans de la cheminée étaient couverts d'intégrales définies.

L'un des hommes les plus remarquables de Milan est sans contredit le modeste professeur Belli, qui, avec très peu de moyens de recherches, a pu faire des observations de physique fort importantes. M. Belli est en même temps un géomètre très distingué : il a appliqué au niveau des instrumens géodésiques et astronomiques une observation qu'on avait faite avant lui, sur la répulsion que les corps échauffés exercent sur des gouttes de liquide, et il a montré qu'il suffisait d'une légère différence de température dans les deux parties de l'instrument, pour faire marcher l'indice du côté opposé à la source de la chaleur. M. Belli a fait un travail sur l'attraction moléculaire; mais son manuscrit, qu'il avait envoyé à l'Institut de France, paraît avoir été égaré. Il s'est occupé aussi à déterminer la loi du refroidissement des corps en opérant sur une échelle de température beaucoup plus étendue que celle dans laquelle MM. Dulong et

Petit ont fait leurs belles expériences. M. Belli a eu la bonté de nous montrer l'appareil dont il s'est servi pour ces recherches, ainsi qu'une machine électrique très ingénieuse, où le premier développement de l'électricité est opéré par le contact de deux métaux différens, et où cette électricité est augmentée indéfiniment par l'action des atmosphères électriques comme dans le condensateur de Volta. Nous espérons que M. Belli fera paraître ses importans travaux dans le *Traité de physique* qu'il a commencé à publier, et nous faisons des vœux pour qu'on assure à un homme aussi distingué un sort plus conforme à son mérite.

Le chanoine Bellani, ami de M. Belli, est très connu pour ses instrumens de météorologie et pour des recherches intéressantes sur divers sujets de physique. M. Bellani s'est occupé des perfectionnemens à introduire dans la construction des thermomètres : c'est lui qui a établi le premier ce fait si curieux, que l'eau entre en ébullition à des températures différentes, selon la nature des vases qui la contiennent. On lui doit aussi d'avoir appelé l'attention des physiciens sur le déplacement qui s'opère avec le temps dans le zéro des thermomètres, déplacement qui affecte toutes les observations d'une erreur constante. Nous avons vu chez M. Bellani des thermomètres dont le zéro s'était élevé d'une quantité sensible, quinze jours après leur graduation. Maintenant ce physicien s'occupe spécialement de ces verres si bien colorés, qu'on rencontre dans les endroits où il y a dégagement de gaz hydrogène sulphuré, et sur lesquels M. Bossi a publié, il y plusieurs années, une savante dissertation.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans parler des beaux travaux du chevalier Morosi. Né aux environs de Pise, en Toscane, Morosi montra de bonne heure une grande disposition pour la mécanique pratique, et s'attira ainsi la protection du ministre Manfredini, auquel il présenta plus tard ce fameux automate, joueur d'échecs, dont on parla tant vers la fin du siècle dernier. En 1799, Morosi, craignant les excès des Aretins insurgés, se réfugia en France, où il se créa des ressources par la construction de diverses machines, et put être utile à ses compagnons d'exil. A la formation du royaume d'Italie, Morosi

fut appelé à Milan, et dirigea la construction des belles machines de la *Monnaie*, où les pièces, à l'aide d'un courant d'eau très faible, sont mises sous le coin et retirées par une main de métal, qui, lorsqu'elle n'a plus rien à faire, sonne une clochette pour demander du travail. Morosi a fait un grand nombre d'autres machines ingénieuses, poussé par cet instinct qu'on rencontre de temps en temps en Italie, par cet instinct qui a fait les Fontana à Rome et les Mazera à Turin. Nommé membre de l'Institut italien, il étudia la partie théorique de la science que son génie avait devinée. Personne ne connaît mieux que lui tous les détails des constructions, et c'est à lui qu'on doit une remarque fort importante sur l'action de l'eau dans les machines hydrauliques. Il observa que l'eau, en frappant perpendiculairement contre un obstacle, ne perd pas toute sa vitesse, de sorte qu'on peut augmenter considérablement l'effet produit, en ajoutant un bord à l'extrémité du plan sur lequel elle exerce son action. La pratique a profité de cette découverte. Morosi s'est occupé aussi du développement de la chaleur par le frottement de métaux, et de l'application qu'on en peut faire à l'industrie. Il est arrivé à produire de cette manière une température suffisante pour la fabrication de la soie. Il se propose de poursuivre ces recherches, qui, si elles conduisaient à transformer la force motrice en chaleur, pourraient amener dans les arts une révolution non moins importante que celle due à la transformation de la chaleur en force motrice dans les machines à vapeur.

Le chef de la nouvelle médecine italienne, Rasori, quoique né à Parme, vit depuis long-temps à Milan, et doit par conséquent trouver sa place ici. Rasori, dans sa jeunesse, voyagea en France et en Angleterre, pour étudier la médecine sous les meilleurs maîtres. A Edimbourg, il devint admirateur passionné de Brown, dont il adopta les idées. A la formation de la république cisalpine, Rasori se montra un des plus zélés partisans du nouvel ordre de choses. Nommé plus tard protomédecin et directeur des hôpitaux militaires de Milan, il s'aperçut aisément de l'insuffisance de la médecine écossaise; et, la modifiant

d'après des principes qu'il serait trop long d'exposer ici, il fonda enfin la théorie du *contre-stimulus*, qui compte beaucoup de partisans en Italie. Rasori a publié peu d'ouvrages, et c'est moins par des écrits que par l'enseignement oral, qu'il a propagé sa théorie. On lui doit cependant divers opuscules qui ont été réunis récemment à Milan, et une *Histoire du typhus de Gênes*, qui a été traduite en français. On trouve aussi plusieurs mémoires de lui dans les *Annales des sciences et des lettres*, dont il a dirigé la rédaction pendant deux ans. Après la restauration autrichienne, Rasori fut condamné à mort; mais ayant été gracié, il resta cinq ans en prison. C'est dans le fort Saint-Georges de Mantoue, qu'il écrivit son beau *Traité de l'inflammation*. Il travaille maintenant à un grand ouvrage, où il se propose d'exposer l'ensemble de sa théorie.

Milan est peut-être la ville d'Italie où le commerce de la librairie est le plus étendu, et où il se publie le plus de livres (1). Du temps de Napoléon, le gouvernement encourageait puissamment les publications importantes. On accorda une forte somme aux éditeurs de la grande collection des classiques italiens, et M. Custodi reçut 60,000 francs, pour publier la collection des écrivains italiens sur l'économie politique. Maintenant cette protection a cessé; mais on publie encore des collections importantes et volumineuses, dirigées par des hommes distingués. Nous citerons spécialement l'*Encyclopédie des sciences et des arts*, la *Bibliothèque encyclopédique italienne*, la *Bibliothèque agraire* et la *Collection des classiques*, traduits en italien. On réimprime aussi en petit format les classiques italiens, et ces éditions à bon marché produisent un excellent effet. La munificence éclairée de quelques riches particuliers milanais a mul-

(1) Afin qu'on ne puisse pas croire que ce que je dis ici soit en contradiction avec ce que j'ai avancé dans mon premier article sur le peu de ressources que le commerce de la librairie offre aux gens de lettres en Italie, je dirai que Monti, arrivé au plus haut degré de sa célébrité poétique, ne vendit que cinquante louis à un libraire de Milan, le manuscrit de sa traduction d'Homère, qui lui avait coûté plusieurs années de travail.

tiplié des éditions magnifiques d'ouvrages rares ou inédits. Sous ce rapport, la mort récente du marquis Trivulzi est une grande perte pour la littérature italienne.

Outre les Annales de statistique que nous avons déjà citées, il paraît à Milan d'autres recueils périodiques. Le plus connu est la *Bibliothèque italienne*. Ce journal, fondé en 1816 par trois des hommes les plus remarquables de l'Italie, Breislak, Giordani et Monti, sous la direction d'Acerbi, acquit dès sa naissance une grande réputation; mais au bout de quelques années, des disputes de prééminence de langue entre les Lombards et les Toscans amenèrent une polémique âcre et mordante qui dégénéra en une question municipale. Ces discordes, qui aigrissaient les esprits, sans produire aucun bien réel, et qui étaient soufflées par le vent du nord, nuisirent au succès du journal. D'ailleurs des bruits sinistres se répandirent contre le directeur Acerbi; il avait, disait-on, embrassé la cause de l'étranger, ce qui le rendit odieux aux Italiens : les rédacteurs les plus distingués se retirèrent, et la *Bibliothèque italienne* perdit tout son crédit. Après la mort d'Acerbi, elle a été dirigée par des hommes de talent, dont on ne soupçonne pas les intentions; mais elle n'a jamais pu rappeler ses beaux jours.

Non-seulement Milan renferme des notabilités littéraires et scientifiques, mais c'est l'une des villes de la péninsule où l'instruction est le plus répandue. Cependant, nous le disons à regret, on y chercherait en vain, surtout dans les classes supérieures, cette ardeur pour les études graves que nous avons signalée à Turin. Sans doute cela tient en grande partie à l'action du gouvernement, mais il en faut aussi chercher la cause dans le caractère des habitans. Milan est une ville de plaisir : les jeunes gens, ne voyant aucune carrière ouverte pour eux, préfèrent le théâtre de la Scala aux études du cabinet. On ne saurait se figurer l'importance qu'on attache aux spectacles à Milan : on publie des almanachs de tel ou tel théâtre; la haute société, à l'arrivée d'une *prima donna*, ne s'occupe que de la débutante : on se querelle, on s'anime, et on oublie dans ces débats de plus graves intérêts. Les bustes en marbre,

les médailles, sont prodigués aux cantatrices, et les hommes qui honorent leur patrie restent dans l'oubli. Les bustes de madame Pasta et d'autres chanteuses sont placés dans plusieurs établissemens publics. Pendant mon séjour à Milan, on frappait des médailles en l'honneur de madame Lalande.....; et un prince étranger nouvellement arrivé demandait vainement au vice-roi à voir Manzoni; l'archiduc et ses courtisans restaient interdits, ne sachant ce que c'est que Manzoni. Je cherchai plusieurs jours l'adresse de Romagnosi, sans que personne pût m'indiquer l'humble demeure de ce vénérable vieillard. A Come, madame Pasta ne sortait jamais dans la rue sans être accompagnée d'une espèce de garde d'honneur, formée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la société de Milan; et c'est à Come que Volta a passé ses dernières années sans que personne daignât faire attention à lui!

Il s'en faut de beaucoup que tous les savans de la Lombardie soient réunis à Milan. Pavie, dont l'université, dans le siècle dernier, compta à-la-fois pour professeurs Volta, Spallanzani, Scarpa, Paoli, etc.; Pavie, quoique moins célèbre aujourd'hui, renferme encore des hommes du plus grand mérite. Il faut placer à leur tête Scarpa dont les travaux sur l'organe de l'ouïe, sur les yeux, sur les nerfs, sont si connus des anatomistes. Mais il y a un trait de la vie de Scarpa moins connu que ses ouvrages, et que nous devons signaler. Ce célèbre physiologiste, qui était déjà professeur à l'époque de l'invasion française en Italie, ne voulut pas prêter serment au nouveau gouvernement, et perdit sa place. Quelques années plus tard, lorsque Napoléon alla se faire couronner roi d'Italie, il visita l'université de Pavie, et se fit présenter les professeurs. « Où est donc M. Scarpa? » dit-il. On lui expliqua la cause de son absence. « Eh! qu'im-« portent le refus du serment et les opinions politiques? répliqua-« t-il, Scarpa honore l'université et mes états. » — Depuis cette époque, Scarpa est toujours resté professeur; quoique fort âgé, il n'a jamais interrompu ses recherches savantes; et M. Cuvier, peu de jours avant sa mort, avait fait connaître à l'Institut les curieux résultats auxquels ce doyen des anatomistes italiens était

arrivé récemment relativement à la nature et aux usages des différens nerfs. Le professeur de mathématiques Bordoni a publié des recherches importantes sur l'équilibre des voûtes, sur les ombres, et sur d'autres sujets de même nature. Les ouvrages de Borgnis, professeur de mécanique, sont connus et appréciés de tous les ingénieurs de l'Europe. Le professeur Panizza a publié un volume de recherches physiologiques qui lui ont valu l'année dernière un prix de l'Institut de France : cette académie a accordé en même temps une autre médaille à M. Rusconi pour ses belles observations sur les salamandres et les grenouilles. La mort récente de Mangili est une perte pour les sciences naturelles : c'est à lui qu'on doit l'explication d'un fait singulier sur lequel Spallanzani avait le premier fixé l'attention. Il montra que la faculté dont jouissent les chauve-souris de se guider dans leur vol, même après avoir été privées de la vue, s'explique très bien par la délicatesse de leur ouïe, et n'exige nullement qu'on admette chez ces animaux l'existence d'un sixième sens. On doit beaucoup regretter que le *Journal de Pavie*, qui paraissait sous la direction de deux savans distingués, Configliacchi et Brugnatelli, ait cessé faute d'abonnés.

L'université de Padoue compte le professeur Santini, auteur d'un excellent Traité d'astronomie, et d'un ouvrage fort important sur les instrumens d'optique. On doit aussi à cet astronome des recherches savantes sur les perturbations de Vesta. Le professeur Melandri-Contessi, de la même ville, a publié un cours de chimie fort estimé, et des mémoires intéressans sur divers points de physique. C'est à Padoue que se publient les *Annales des sciences du royaume lombardo-vénitien*, sous la direction de M. Fusinieri, physicien très connu par ses belles expériences sur le transport de la matière pondérable par l'électricité. Enfin Padoue renferme un homme d'un mérite fort rare en Italie, M. Barbieri, prédicateur distingué, qui est peu aimé de ces gens qui voudraient qu'on ne fît entendre de la chaire que des paroles d'intolérance et de persécution.

Véronne doit au naturaliste Pollini une excellente *Flore Véronnaise*, des expériences intéressantes sur la végétation

des arbres, et d'autres ouvrages importans. Le professeur Zamboni de la même ville a beaucoup travaillé à la construction d'une pile voltaïque sans conducteur humide; il est parvenu, en combinant l'attraction électrique avec le magnétisme terrestre, à produire un mouvement qu'on pourrait presque appeler *perpétuel*, puisqu'il se continue pendant plusieurs années de suite. M. Zamboni s'occupe maintenant d'expériences électromagnétiques qui ne peuvent manquer d'apporter de nouvelles lumières dans la science. Véronne a perdu récemment le père Césari, qui s'était occupé toute sa vie de philologie italienne : on lui doit la publication de plusieurs anciens auteurs italiens, et une nouvelle édition considérablement augmentée du grand vocabulaire de l'académie de la Crusca. Césari était la quintessence du *purisme* italien; et quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir manqué quelquefois de goût et de critique, ses travaux seront toujours fort utiles à ceux qui voudront faire des études approfondies sur la langue italienne.

La petite ville de Bassano a perdu dans ces dernières années un homme de premier ordre, Brocchi, dont les travaux sont cependant peu connus hors d'Italie. Brocchi, né à Bassano en 1772, étudia d'abord la jurisprudence à l'université de Padoue; mais tout-à-coup, fatigué de cette science, il quitta Padoue et s'enfuit à Rome où il s'occupa de philologie. En 1792, il publia à Venise un petit traité fort intéressant sur la sculpture des Égyptiens; mais il quitta bientôt ces recherches pour se donner uniquement à l'histoire naturelle, qu'il professa publiquement pendant quelques années à Brescia. Il fit paraître, en 1808, un excellent ouvrage sur les mines de fer du département du Mella. Nommé ensuite membre de l'Institut italien, et conseiller des mines, il publia plusieurs mémoires sur la géologie de divers points du Tyrol et de la Lombardie. En 1811, Brocchi entreprit un voyage géologique dans l'Italie méridionale; et après d'immenses recherches, il publia, en 1814, sa *Conchyliologie subapennine*. Dans les années suivantes, il visita de nouveau la Toscane et Rome; pendant la terrible épidémie qui régna dans cette ville, en septembre 1818, il fit de courageuses expériences sur le *malaria*.

Il parcourut ensuite la Sicile et assista à une éruption de l'Etna. En 1820, il fit paraître un *Essai sur l'état physique de Rome*, ouvrage très important pour la géologie et l'histoire physique de cette ville. Vers la même époque, Brocchi, qui avait perdu ses places en Lombardie, se décida à aller, en Égypte, diriger les mines du vice-roi; mais avant de quitter l'Europe, il visita la Carinthie pour connaître à fond la construction et l'emploi des fourneaux à réverbère. Arrivé en novembre 1822 à Alexandrie, il partit bientôt après pour la Nubie; là ses essais ne furent pas heureux : il avait compté, pour la fusion des métaux, sur l'*olchus dura*, espèce de roseau du Nil, dont les anciens Égyptiens paraissent s'être servis pour cuire leur porcelaine; mais ce combustible fut trouvé insuffisant. Brocchi fit alors un voyage au mont Liban, où il découvrit des mines abondantes de charbon de terre. S'étant rendu très habile dans l'arabe, il étudia avec soin les mœurs religieuses des Druses, et traduisit plusieurs manuscrits importans. En 1825, il alla dans le Sennaar, mais le climat de ce pays lui fut fatal : il mourut à Chartum, le 23 septembre 1826, laissant par son testament toutes ses collections, ses manuscrits, et une somme considérable à sa ville natale, pour former un musée d'histoire naturelle. Brocchi réunissait un grand talent à une prodigieuse activité d'esprit; dans ses voyages rien ne lui échappait, il observait avec le même intérêt les monumens de l'art et les productions de la nature.

Aujourd'hui que Venise n'est plus centre de gouvernement, elle compte à peine quelques noms éminens dans les sciences et les lettres. Le comte Cicognara, président de l'académie des beaux-arts, a publié une *Histoire de la sculpture* qui lui fait honneur, et lui a valu les éloges de l'Institut de France. Maintenant le comte Cicognara prépare une histoire de la gravure. Le professeur Marianini, que ses travaux ont placé au premier rang des physiciens italiens, a publié à Venise un excellent *Essai d'expériences électromagnétiques*, et plusieurs mémoires insérés dans les *actes de l'Athénée* de cette ville. Après Marianini, il ne nous reste guère à nommer que M. Bizio, auteur d'*Opuscules de chimie et de physique* fort estimés, et M. Filiasi à

qui l'on doit des observations très curieuses sur les changemens atmosphériques de Venise.

Le cardinal Zurla, Vénitien, a fait des recherches savantes sur la *mappemonde de Fra Mauro*, sur les voyages de Marco Polo et de Cadamosto et sur d'autres points de géographie vénitienne. M. Gamba, savant bibliographe, a rendu de grands services aux lettres par ses recherches sur les classiques italiens et sa collection *d'ouvrages d'instruction et d'agrément*, collection qui renferme un grand nombre d'écrits inédits ou peu connus. M. Tiepolo a publié des *Discours sur l'histoire vénitienne* qui forment un supplément indispensable à l'*Histoire de Venise* par Daru, et M. Cicogna publie un recueil d'*Inscriptions vénitiennes* où l'on trouve des détails biographiques fort intéressans. Enfin il existe dans une petite île, près de Venise, un couvent de religieux arméniens, avec une imprimerie orientale d'où sont sortis récemment des fragmens d'Eusèbe et de Philon en arménien, publiés par le père Aucher, et un tableau de la *littérature arménienne* du père Sukias Somal, ouvrage très important. Dernièrement encore le père Ciakciak (auteur d'une grammaire arménienne) a fait paraître une seconde édition de son *Dictionnaire arménien-italien* qui a mérité les éloges de tous les orientalistes.

Ce tableau de l'état littéraire de la Lombardie n'est pas aussi complet que nous l'aurions voulu; il y a des travaux d'un intérêt purement local que nous avons dû omettre ici; il y en a probablement d'autres plus importans dont nous n'avons pas eu connaissance à cause de la difficulté et de la lenteur des communications. Cependant il suffit pour prouver que, malgré les circonstances défavorables où elle est placée, la Lombardie renferme un grand nombre d'hommes distingués dans les sciences et les lettres. Ce serait ici, peut-être, l'occasion de montrer quels sont les obstacles qui s'opposent dans ce pays à un plus grand développement de lumières, et d'indiquer les moyens que le gouvernement devrait employer pour les surmonter : mais c'est une tâche dont nous ne nous chargerons pas. Si nous avons consenti à donner quelques avis à l'aristocratie piémontaise, c'est

que quoique ses privilèges soient peu d'accord avec les besoins de notre siècle, cependant elle conserve encore un caractère national, et que nous sympathisons avec tout ce qui est italien. Mais en Lombardie c'est autre chose : un Italien ne saurait se faire le conseiller des étrangers.

G. LIBRI.

ESQUISSES DU CŒUR.

I.

UN ADIEU.

Lors de mon séjour à Madrid, en 18.., la maison que je fréquentais le plus assidument était celle de la jeune comtesse de Talavera. Mariée depuis un an peut-être, elle en avait cependant à peine dix-huit. Elevée à Madrid, quoique née dans le royaume de Grenade, le commerce de la cour, en lui donnant de bonne heure toute l'élégance et toute la distinction du grand monde, ne lui avait pourtant rien fait perdre de son exquis naturel et de sa grâce andalouse. Quant à sa personne, la finesse et l'élasticité de sa petite taille, sa pâleur rosée, ses longs cheveux et ses grands yeux noirs, ses pieds et ses mains imperceptibles, la souplesse et la vivacité de ses moindres mouvemens, de ses moindres gestes, toutes ces perfections la rendaient assurément bien

séduisante; — qu'était-ce cependant que ces beautés extérieures auprès de celles dont son âme et son esprit avaient été doués?

O Mercedès, Mercedès, créature unique, femme incomparable! Je vous vois encore comme je vous voyais chaque soir, une fleur dans les cheveux, en robe blanche, assise au fond de votre petit salon, sur le canapé de soie bleue. Je suis près de vous. Je vous écoute, je vous entends avec délices, avec transports.—Vous me contez dans un charmant abandon les secrets naïfs de votre cœur candide et pur. Vous m'apprenez à connaître votre Espagne. Vous me faites comprendre et sentir sa poésie. —Et tandis que vous me chantez, l'œil tour-à-tour étincelant et voilé, la voix émue et joyeuse, vos *tiranas* si mélancoliques et si passionnées, vos *seguidillas* si vives, si spirituelles, si andalouses, cette belle Espagne, je la personnifie tout entière en vous. C'est en vous que je l'adore et que je l'admire. —

O Mercedès, si votre mari, presque de votre âge, jeune comme vous, et digne de vous sans doute, puisque vous vous étiez donnée à lui, si votre mari ne vous eût aimée autant que vous l'aimiez!—S'il ne l'eût pas fallu croire du moins! Mercedès, Mercedès, comme on eût été fier d'être choisi par la Providence pour vous venger de son ingratitude! combien l'on se fût senti de force et de dévoûment pour la réparation de son injustice, pour l'expiation de son crime!—Mais hélas! on n'avait pas cette belle cause à défendre! Vous n'aviez nul besoin d'être consolée, Mercedès! Il ne restait plus de place dans votre cœur que pour un peu d'amitié. Cette place, vous m'aviez permis de la prendre! N'y en avait-il pas assez là pour rendre toute une vie bien douce et bien heureuse? Il a fallu cependant renoncer vite à ce bonheur. Oh! jamais au moins, jamais il ne s'effacera de ma mémoire, non plus que cette scène douloureuse et déchirante par laquelle il a fini.

Après onze mois de séjour à Madrid, je reçus par courrier, le 6 août 18.., dans la matinée, une dépêche de mon gouvernement qui me prescrivait impérieusement de partir le lendemain matin pour Cadix où je devais m'embarquer sans retard sur un

navire qui m'attendait et devait me conduire au Mexique. Il n'y avait pas à lutter contre cette inexorable nécessité. Je dus me résigner et faire le jour même mes préparatifs de départ.

Une fois libre de ces soins et privé de la distraction qu'ils m'avaient donnée, je tombai dans une profonde tristesse. J'avais beau me dire qu'en quittant Madrid, je n'avais à rompre aucun de ces liens qu'on ne brise qu'en déchirant deux âmes, en faisant saigner deux cœurs; vainement je me répétais qu'en partant je ne désespérais personne et que je laisserais à peine à l'amitié quelques regrets; tous ces sages raisonnemens ne m'étaient point une consolation suffisante, et je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié de moi-même; je m'estimais au moins bien malheureux d'être contraint de m'éloigner ainsi brusquement et pour toujours, sans doute, de Mercedès, et de perdre aussi soudainement ce bonheur calme et reposé; ce bonheur si nouveau pour moi que j'avais trouvé près d'elle dans la plus pure et la plus fraternelle intimité.

Plein de ces pénibles pensées, en attendant l'heure à laquelle j'avais l'habitude d'aller faire mes visites à la comtesse, le soir; souhaitant et redoutant tout à-la-fois que fût venu ce moment qui devait ne me la laisser voir que pour la dernière fois, vers sept heures, je fus me promener au Prado. La foule y était grande, car la chaleur de la journée avait été dévorante, et le vent du nord qui descendait du Guadarrama promettait une belle et fraîche soirée.

Je suivais machinalement la file des promeneurs, tout absorbé dans mes réflexions, lorsque soudain je sentis un bras léger se glisser doucement dans le mien.

Je fus saisi vivement. Rien qu'à son toucher, j'avais reconnu la comtesse. Elle était avec son mari, qui, me confiant sa femme, et me priant de la reconduire après la promenade, nous quitta pour aller entendre la *Tosi*, au théâtre du prince, dans la *Straniera* de Bellini.

La comtesse n'était point habituée à marcher, et déjà sans doute quelque peu fatiguée, elle s'appuyait légèrement sur moi. Nous n'étions jamais sortis ensemble qu'en voiture. C'était la première fois qu'il m'arrivait de lui donner le bras; c'était la

première fois que je la voyais en basquine et en mantille noire, le costume national, le seul que puissent encore porter les femmes qui se promènent à pied dans la ville. Mercedès était bien charmante ainsi. Ce vêtement lui allait à ravir. Je ne me lassais point de la regarder, et chaque fois qu'il se baissait vers elle, mon regard rencontrait le sien qui me souriait doucement à travers sa mantille. Ses beaux yeux brillaient vraiment sous la blonde noire, comme deux étoiles dans le ciel.

Nous avions fait plusieurs tours de Prado sans nous parler. La comtesse rompit enfin le silence.

— Qu'avez-vous donc ce soir? me dit-elle, John, vous me semblez bien préoccupé, bien sombre. Voyons. Est-ce que je vous gène; serais-je venue troubler quelque mystérieux rendez-vous que vous aviez ici ? — En ce cas, je vous laisse.

Et en même temps, d'un air boudeur, elle voulut dégager son bras du mien. Mais je le retins en le serrant doucement.

— Oh! je vous en prie, répondis-je, ne plaisantez pas ainsi, Mercedès, ce serait par trop cruel aujourd'hui.

— Comment donc? Que voulez-vous dire? Que vous est-il arrivé, mon ami? reprit-elle vivement. Si vous avez quelques peines, d'où vient que je ne les connais pas encore?

—Que vous êtes bonne! Mercedès.—Ne me grondez pas pourtant. J'ai bien en effet sujet d'être triste, allez; mais je vous conterai mes petits chagrins plus tard, après la promenade, lorsque nous serons seuls, lorsque nous serons rentrés chez vous.

— Eh bien! rentrons, rentrons tout de suite, mon ami, dit-elle, m'entraînant avec vivacité par le bras. Je me sens d'ailleurs déjà trop lasse pour marcher davantage. Ma voiture ne doit pas me venir reprendre. Ramenez-moi, John, allons.

Nous sortîmes de la foule, et je reconduisis la comtesse à son hôtel, situé à l'entrée de la rue d'Alcala, du côté du Prado.

Tout le long du chemin, une sorte de lutte s'était établie entre nous. Elle s'impatientait, et me cherchait querelle à cha-

que pas, se plaignant de ce que je la faisais marcher avec une insupportable lenteur. Elle eût, je crois, couru, si je n'avais en quelque façon usé de force pour l'en empêcher. — A peine ses pauvres petits pieds pouvaient-ils cependant la soutenir. Mais c'est qu'il lui tardait bien fort de savoir ce qui m'attristait, et de me consoler. — Cette femme si faible et si frêle, cette adorable enfant, elle avait tant de force et de courage dans le cœur!

Lorsque nous fûmes arrivés, la comtesse me laissa seul quelques instans dans le salon. Je m'y promenais cependant en long et en large, jetant les yeux à droite et à gauche, regardant avec tristesse chaque meuble, chaque tableau, leur disant adieu comme à des amis, prenant congé de ces tapis que Mercedès avait foulés, de ces boîtes à ouvrage, de ces vases de fleurs, de ces jolis riens dont je l'avais vue si souvent entourée, — de tout ce que je laissais près d'elle!

La comtesse vint bientôt me retrouver. Elle n'avait pris que le temps de se faire déchausser, et de passer une robe blanche. Elle avait aussi relevé à la hâte ses cheveux, que la fraîcheur du soir avait défrisés, et les avait rejetés négligemment derrière ses tempes. Un petit fichu de tulle blanc et brodé, dont la pointe retombait sur son grand peigne d'écaille, venait par les deux bouts se nouer sous son menton.

Ayant fait défendre sa porte pour toute la soirée, la comtesse s'était jetée sur son petit canapé bleu, moi je m'étais assis à côté d'elle, dans un grand fauteuil très bas.

Huit heures sonnèrent au couvent de la Merci. Il faisait jour encore.

Une fenêtre donnant sur la rue d'Alcala, était ouverte devant nous. Un vent frais qu'elle laissait pénétrer dans le salon, venait souffler au visage de la comtesse, et agitait sur sa tête la pointe de son fichu.

— N'avez vous pas froid, lui dis-je? Voulez-vous que je ferme cette croisée?

— Non, John, à moins qu'elle ne vous gêne, laissez-la ouverte au contraire, cet air me fait du bien.

Après ce peu de mots, nous demeurâmes quelques instans silencieux. La comtesse paraissait agitée. Elle ne semblait plus néanmoins bien impatiente de recevoir ma confidence. Peut-être n'était-elle pas pressée d'apprendre de ma bouche ce qu'elle avait déjà deviné sans doute, car elle le devait bien savoir. Quel autre grand malheur qu'un ordre de départ, avait pu m'arriver? Et ce malheur-là, ignorait-elle que j'en étais depuis long-temps menacé? — Je n'osais cependant pas non plus moi-même lui annoncer que mon heure était venue.

Ce silence était pénible. J'essayai de le rompre une seconde fois.

— Vous qui ne marchez jamais, Mercedès, lui dis-je, vous devez être bien fatiguée ce soir de votre promenade.

— J'avais en effet oublié que j'étais lasse, reprit-elle, souriant tristement, vous m'y faites songer.

Puis elle se tut. Il y eut un nouveau silence.

Cependant le jour baissait. Le vent devenait plus vif.

— Vous m'allez trouver capricieuse, mais j'ai vraiment presque froid maintenant, me dit la comtesse, voulez-vous bien, mon ami, fermer la croisée?

Je me levai vite, et courus fermer la croisée. De petits rideaux de mousseline étaient tendus sur ses vîtres : le salon se trouva tout-à-coup plongé dans l'obscurité.

Je demeurai long-temps le front appuyé contre l'espagnolette de la fenêtre. Mon front brûlait, ce fer était glacé, — cela me faisait du bien. Puis je regardais machinalement dans la rue, à travers les carreaux, la foule des promeneurs remontant du Prado vers la *Puerta del Sol.*

La pleine lune s'était cependant levée et planait dans le ciel au-dessus des jardins du *Buen-retiro*. Sa douce et blanche lumière se répandant par toute la ville, l'illuminait comme un nouveau jour. Les longs filets de dalles polies qui coupent parallèlement le pavé de la rue d'Alcala, vivement frappés par cette clarté, brillaient surtout singulièrement, et ressemblaient à des ruisseaux d'argent. Mes yeux en étaient éblouis et fatigués, je

me retournai, et les reportai sur l'intérieur du salon. Il me parut bien sombre d'abord. Peu-à-peu néanmoins, tous les objets s'y dégagèrent de l'obscurité, et réapparurent à mon regard enveloppés d'une clarté bleuâtre et veloutée. Puis je revis la comtesse toujours à la même place, appuyée, les bras croisés, sur l'un des oreillers de son canapé ; — si blanche au milieu de ce fond bleu, l'on eût dit une de ces vierges que Murillo suspend dans le ciel de ses merveilleuses peintures. Ses grand yeux noirs étaient levés vers le plafond, humides et étincelans.

Mes idées se troublaient. Je ne savais plus si je sortais d'un rêve ou si j'en commençais un. Je revins néanmoins précipitamment m'asseoir dans le fauteuil vis-à-vis de la comtesse. Là je retrouvai trop vite et trop bien toute l'amertume de mes pensées, — toute la réalité.

La lune éclairait alors complètement le salon. Je n'osais plus regarder la comtesse. Cette situation, ce silence, devenaient insupportables. Je n'y pus tenir davantage.

— Eh bien! m'écriai-je, je pars, Mercedès.

— C'est décidé?

— C'est décidé.

— Et quand partez-vous?

— Demain matin.

— Demain matin!

— Demain matin pour Cadix et de là pour le Mexique.

Tout était dit. Enfin je respirais ; la comtesse sans répondre avait baissé la tête. Elle resta quelques instans ainsi, puis elle se leva soudain, traversa rapidement le salon et entra dans sa chambre à coucher, dont la porte était ouverte. Elle y demeura peut-être une minute. J'entendis qu'elle ouvrait un tiroir de sa commode. Elle revint s'asseoir sur le canapé. Elle tenait à la main un des mouchoirs de batiste brodée que je lui avais donnés au mois de janvier. Je le reconnus bien.

Elle avait de nouveau baissé la tête. S'était-elle cependant levée, était-elle entrée dans sa chambre pour y aller cacher et dévorer une larme? Avait-elle pleuré la première? Oh! je ne sais. Quant à moi, je pleurais, je ne le pouvais cacher, et je ne l'essayais point. Je sanglottais. Quand je me sentis moins suffoqué, quand je pus parler, je tendis la main à la comtesse.

— C'est un adieu à tout, Mercedès? je serai comme mort. Penserez-vous au moins un peu à moi?

— Oui! reprit-elle d'une voix émue.

Et elle me donna sa main que je pressai, et elle souriait les yeux humides.

Elle se leva de nouveau et s'approcha de la croisée. Elle pleurait aussi. Je la voyais s'essuyer les yeux avec son mouchoir. Elle revint bientôt et se tint debout près de moi, détournant la tête. Je repris sa main, je la serrai dans les deux miennes.

— C'est fini, n'est-ce pas, Mercedès? C'est fini! On ne revient pas!

— Oh! la mer, toute la mer, reprit-elle en frissonnant, et sa main tremblait.

— Oui, toute la mer entre nous, Mercedès!

— Enfin, c'est un moment, dit-elle en apparence plus calme et la voix moins émue, après un long silence; c'est un moment : vous ne penserez pas toujours à nous, John!

— C'est un moment! Vous ne penserez pas toujours à nous! Oh! que dites-vous là, Mercedès?

Je laissai retomber sa main. Elle reprit sa place vis-à-vis de moi sur le canapé. Pour moi, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, je pleurai long-temps et avec amertume.

— Oh! mon Dieu, m'écriai-je enfin, je voudrais bien ne vous avoir connue jamais, Mercedès! C'est un grand malheur, allez, quand des âmes qui s'étaient trouvées et comprises se séparent à jamais.

— Oh! calmez-vous, John, je vous en supplie, dit-elle, vivement agitée elle-même.

— Croyez-moi, Mercedès, croyez-moi, vous ne trouverez pas d'ami qui vous aime comme moi.

— Et pensez-vous que j'en cherche un autre comme vous, cher John?

Et sa main vint en même temps reprendre la mienne, et mon front, auquel elle ôtait cet appui, se pencha jusque sur ses genoux.

— Mais qu'importe mon sort? mécriai-je en relevant soudain la tête et me rejetant au fond du dossier de mon fauteuil. Qu'importe mon bonheur? Au moins le vôtre est-il assuré! Je vous laisse heureuse! Vous aimez, on vous aime, que me faut-il de plus, Mercedès? On peut vivre de souvenir d'ailleurs; eh bien! je vivrai du vôtre. C'est assez, c'est beaucoup pour moi, voyez-vous. Il y a de mauvaises destinées. Je ne dois pas au moins trop me plaindre de la mienne. Je pouvais ne pas vous rencontrer. N'est-ce pas cependant quelque chose que de vous avoir aperçue un jour dans la vie? N'est-ce pas une bénédiction que d'avoir votre image à emporter en exil par le monde?

J'étais violemment agité. Mon cœur battait à briser ma poitrine.

Cependant la fenêtre que j'avais mal fermée se rouvrit tout-à-coup avec bruit. Je tressaillis. Je regardai la comtesse. Les rayons de la lune que ne voilaient plus les rideaux frappaient en plein sur son visage. Je vis deux grosses larmes briller et trembler à ses longs cils et rouler lentement sur ses joues. O mon Dieu, mon Dieu, qu'elle était adorable ainsi! C'était une sainte! une Madeleine! J'allais, je crois, tout éperdu me prosterner à ses pieds et les lui baiser, en me frappant la poitrine. — Elle se leva soudain. Au moment où elle passait devant moi, je saisis sa main que je serrai convulsivement contre mon cœur. Elle me la retira avec effort; puis, comme saisie d'effroi, elle recula jusque vers la cheminée. Elle se tint là long-temps debout en silence.

— Nous sommes des enfans, dit-elle enfin d'une voix douce et presque calme. Voyons, John, remettez-vous; je vais sonner et demander de la lumière, levez-vous et placez-vous au balcon pendant ce temps. Allons, mon ami, du courage, ce n'est pas raisonnable de pleurer ainsi. Tenez, prenez ce mouchoir, essuyez-vous les yeux.

Je saisis son mouchoir qu'elle me tendit, et je courus à la croisée. O bonheur! son mouchoir! — Son mouchoir! — Et il était tout humide. Je le portai d'abord à mes lèvres et l'y pressai long-temps, puis je le cachai dans mon sein. Relique précieuse et sacrée! gage des adieux! je te conserve encore, je te conserverai toujours sur mon cœur avec les larmes de Mercedès, comme mon plus saint talisman.

Il devait être tard. La rue d'Alcala était presque déserte et les *quien vive?* des factionnaires des corps-de-garde commençaient à s'y faire entendre. Je refermai la fenêtre.

Je retrouvai le salon éclairé, l'on avait allumé les lampes de la cheminée et de la console. Il y avait aussi deux bougies sur la petite table à ouvrage devant la comtesse, qui, ayant repris sa place habituelle au bout du canapé, était occupée à examiner de la tapisserie.

Je m'approchai de la comtesse; la tête baissée, elle semblait disposer son canevas et en compter les points avec une extrême attention.

— Mercedès, lui dis-je, ce serait un grand bonheur pour moi de vous entendre une fois encore. Ne voulez-vous pas me chanter quelque chose?

Elle tressaillit et leva la tête.

— Oh! oui, mon ami, je le veux bien. Je ne sais pourtant si je pourrai chanter ce soir; j'essayerai du moins.

J'ouvris le piano et j'y conduisis la comtesse, puis je demeurai debout près d'elle.

— Que voulez-vous donc que je vous chante, John?

— Oh! ce qui vous plaira, mon amie. C'est un peu de votre

voix seulement qu'il me faut. — Chantez le *Calesero*, notre *tirana* favorite.

Ayant préludé, elle commença d'une voix mal assurée et tremblante.

— Iba un chusco calesero
Por un camino cantando
Al son de las campanillas,
Que llevaba su caballo;
A Dios, mi querida prenda,
A Dios, mi dulce cuidado,
Acuerdate de un amante
Que por tí va suspirando;
Duelete de mis pesares,
Duelete de mis quebrantos.

Ici elle s'interrompit comme suffoquée.

— Je ne puis continuer, John, dit-elle.

— Remettez-vous, mon amie, attendez un peu. Peut-être vous sera-t-il possible de finir tout-à-l'heure.

J'allai m'asseoir sur une chaise au bout du piano, et j'appuyai ma tête sur sa table. Après quelques momens de silence :

— J'acheverai maintenant, dit Mercedès.

Et elle reprit d'une voix moins émue :

— De esta suerte el pobrecito
Se consolaba cantando,
Y aliviaba del camino
Las penas y los trabajos.
A Dios, mi querida prenda,
A Dios, mi dulce cuidado,
Acuerdate de un amante
Que por tí va suspirando;
Duelete de mis pesares,
Duelete de mis quebrantos.

Andaba poco á poco
El pobrecito caballo,

Porque le pesaban mucho
Los cuidados de su amo.
A Dios, mi querida prenda,
A Dios, mi dulce cuidado,
¡Quando volvere yo á ver te
Y á gozar de tus halagos!
Duelete de mis pesares,
Duelete de mis quebrantos.

Oh! quand on ne l'a pas entendue chantée par Mercedès, on n'a nulle idée de l'émotion que peut produire cette ballade si simple et si naïve. Ce soir-là surtout, l'impression qu'elle fit sur moi fut inexprimable. Pendant que la comtesse chantait, j'étais resté le front appuyé sur la table du piano, de sorte que les vibrations de ses cordes, se communiquant à tous mes nerfs, me saisissant par toutes les fibres en même temps que la voix de Mercedès résonnait jusqu'au fond de mon âme, m'avaient brisé comme ferait l'action d'une électricité continuée plusieurs instans de suite.

Cependant onze heures venaient de sonner, et la comtesse était encore au piano, quand son mari rentra. Il s'approcha d'elle et l'embrassa plusieurs fois sur le front, puis il me tendit la main. — Je lui laissai prendre et serrer la mienne.

— Vous faisiez de la musique, dit le comte d'un air insouciant et léger, en arrangeant ses cheveux devant la glace; et moi, je viens d'en entendre aussi d'excellente. La *Straniera* de Bellini a complètement réussi ce soir au théâtre du Prince. Cet ouvrage est vraiment une belle chose, et puis la Tosi s'y est montrée merveilleuse.

— Pardon, mon ami, dit la comtesse, si nous ne te demandons pas plus de détails sur la représentation. Mais c'est que nous sommes bien préoccupés et bien tristes, vois-tu. M. John nous quitte, et part demain matin pour Cadix, et de-là pour le Mexique.

— Vous avez tort, dit le comte, d'un ton affectueusement glacial, en venant vers moi; vous avez tort, John, de laisser si

brusquement vos amis. Comment! vous allez au Mexique! Le Mexique, c'est un beau pays; mais c'est bien loin. Cependant c'est un poste avantageux pour vous sans doute, et si nous ne vous perdions, je vous féliciterais.

Je remerciai le comte en m'inclinant.

Il était presque minuit, et bien temps pour moi de me retirer. Je pris donc congé de ces deux amis que je ne devais plus revoir.

Je serrai la main du comte. C'était tout, je n'avais rien autre à lui dire. Je baisai la main de la comtesse. Entre elle et moi ce n'était pourtant là qu'un adieu de forme, un adieu superflu; l'adieu véritable, l'adieu des âmes, nous nous l'étions déjà dit. Nous avions pleuré ensemble.

Le lendemain matin, avant le jour, je courais en poste sur la route de Cadix.

LORD FEELING.

LA PAUVRETÉ.

Perch' una gente impera, e l'altra langue?...

DANTE, *Inferno.*

La voilà, dites-vous? Quoi! c'est la jeune fille
Dont j'admirai naguère, au sein de sa famille,
Dans leur pure fraîcheur les attraits séduisans!
Se peut-il que déjà cette fleur soit fanée,
Et qu'en passant dix fois, l'année
Ait vieilli ce front de seize ans?

D'ordinaire à nous fuir la jeunesse est plus lente!
Quel vent funeste a donc touché la frêle plante?
Quel froid hâtif surprit son feuillage mouillé,
Pour voir si tôt privés de leur grâce infinie,
Sa feuille crispée et jaunie,
Et son calice dépouillé?....

La pauvreté. — Vous tous qui, chers à la fortune,
N'avez subi jamais sa visite importune,

Son image pour vous est un rêve imparfait;
Mais nos foyers éteints, mais nos tables désertes,
Nos demeures, aux vents ouvertes,
Sont les moindres maux qu'elle fait!

La pauvreté! — Tout meurt sous sa serre cruelle!
Cet esprit lumineux, dont la vive étincelle
Pétillait à vos yeux comme l'âtre en hiver,
S'obscurcit tout-à-coup, et vous laisse dans l'ombre :
Savez-vous quel nuage sombre
Amortit ce lucide éclair?...

La pauvreté. — Ce cœur, dont l'altière noblesse
Resplendit si long-temps, sans tache et sans faiblesse,
Dément-il aujourd'hui ce qu'il était hier,
Cherchez bien le secret d'une chûte si prompte,
Et quel joug de plomb, ou de honte,
A courbé cet honneur si fier :

La pauvreté. — Ce mot, qui de vous sait l'entendre?
Manquer à tous les biens qu'on avait droit d'attendre,
Vivre jeune sans joie, aimante sans époux,
Tandis que jour et nuit l'âpre travail dévore
Un éclat que long-temps encore
Eût épargné le temps jaloux;

Porter incessamment tout le faix de la vie;
A ses nécessités sans relâche asservie,
Passer de l'une à l'autre, y pourvoir tour-à-tour,
Comme le passereau, grain à grain, goutte à goutte;
N'avoir pas d'heure qui ne coûte,
De jour qu'on n'ait payé d'un jour;

Obéir, sans jamais disposer de soi-même;
Au sourd bourdonnement de cette voix suprême,

Qui trouble le silence ou domine le bruit;
Et soit qu'on ait cherché la retraite ou la foule,
Sentir le moment qui s'écoule
Gâté par le moment qui suit;

Aux chances du malheur las enfin d'être en butte,
Invoquer à regret, trop faible dans la lutte,
Des appuis dont peut-être on se fût tenu loin;
Et, pour dernier fardeau, portant son propre blâme,
Apprendre que l'orgueil de l'âme
Fléchit sous le poids du besoin :

Cela, c'est être pauvre! — Où donc est ta justice,
Seigneur?... Qu'à tant de maux ton pouvoir compatisse!
Ou, voyant inféconds les dons de la beauté,
Ceux de l'esprit perdus, ceux de l'âme inutiles,
Nous dirons vaines et futiles
Nos croyances en ta bonté.

Est-ce donc qu'à nos yeux la suprême Puissance
Témoigne, en prodiguant, de sa magnificence?
De hautains courtisans, nobles voluptueux,
Ainsi de leurs manteaux secouaient sur l'arène
Les perles qu'aux yeux d'une reine
Semait leur dédain fastueux.

Mais toi, Seigneur, par qui tout s'enchaîne et se classe;
Qui dus marquer à tout son lot, sa fin, sa place;
L'ordre est ta gloire à toi, comme tous dons parfaits :
Qui donc impunément dérangea ton ouvrage?
Quel pouvoir malfaisant t'outrage
En paralysant tes bienfaits?

Pourquoi, parmi nos voix tant de voix rejetées?
Pour un fruit qui mûrit tant de fleurs avortées?

Tant de grains échappés à l'épi du glaneur?
D'où vient que sans profit tout ce bien s'éparpille,
Et que la main du sort gaspille
Tant de bonheurs pour un bonheur?

L'âme demande en vain, rebelle et curieuse,
Quelle est de cette loi la clé mystérieuse :
Nul effort jusque-là n'est encor parvenu.
Toujours il faut souffrir dans un but qu'on ignore,
Vieillir en le cherchant encore,
Et mourir sans l'avoir connu!...

— Mme AMABLE TASTU.

MOEURS DES AMÉRICAINS.[1]

Ce fut le 4 novembre 1827 que mistress Trollope, l'auteur de cet ouvrage, quitta Londres pour se rendre en Amérique. Elle était accompagnée de ses deux filles et du plus jeune de ses fils. Le but de son voyage était la fondation d'un établissement pour ce dernier à Cincinnati, capitale de l'état d'Ohio. Le navire qui les portait, atteignit l'embouchure du Mississipi le 25 décembre. Mistress Trollope avait fait la traversée avec son amie, la célèbre miss Wright, qui était alors très préoccupée du dessein philanthropique de démontrer l'égalité intellectuelle des nègres et des blancs. Pour exécuter ce dessein, elle avait acheté un terrein considérable à Nashaboa, au milieu des forêts vierges de l'état de Tennessée. Par ses ordres, une grande clairière y avait été pratiquée, et dans cette clairière, des cases avaient été construites et un défrichement commencé. Sa sœur mistress W.... avait présidé à ces travaux préliminaires et l'y attendait. C'était là que devait se faire l'expérience, sur une égale quantité de petits nègres et de petits blancs, élevés de la même manière et sans aucune distinction de traitement. Des collections

(1) Domestic manners of the Americans, by mistress Trollope. Londres, 2 vol. 1832.

de livres avaient été envoyées, des professeurs étaient engagés; il ne manquait plus à Nashaboa que des enfans et miss Wright. Aussi était-elle très impatiente d'arriver, et mistress Trollope, qui lui avait promis de passer un mois avec elle dans son établissement, ne put demeurer que quelques jours à la Nouvelle-Orléans. Ces dames s'embarquèrent donc le 1er janvier 1828, sur un bateau à vapeur, et remontèrent le Mississipi jusqu'à Memphis, point le plus rapproché de Nashaboa, où elles eurent grand'peine à se rendre à travers des forêts sans chemins, et des ruisseaux sans ponts ni bacs. Le spectacle qui les y attendait répondait si peu aux brillantes illusions de miss Wright, que mistress Trollope reconnut au premier coup-d'œil l'imprudence de sa promesse. Le défrichement n'offrait à la vue que des troncs noircis, un terrein inculte, des hangards en bois désolés, et tout autour l'effrayante profondeur de la forêt animée seulement par les cris sauvages des bêtes féroces. Cette terre, qui voyait le soleil pour la première fois, exhalait des vapeurs qui donnaient la fièvre. Tous les blancs l'avaient, et mouraient de peur et d'ennui. Un tel séjour convenait peu à de belles dames accoutumées à la vie délicate des salons aristocratiques de Londres. L'ardente imagination de miss Wright elle-même ne résista pas à l'aspect de ce lieu sauvage; peu de mois après, elle avait rendu Nashaboa à ses propriétaires naturels, et se livrant à une autre mission, courait les villes de l'Amérique, donnant des séances publiques où elle enseignait les fondemens de la certitude et les droits imprescriptibles de l'homme. Mistress Trollope ne l'attendit pas. Elle prétexta des craintes pour la santé de ses enfans, et après dix jours qui lui parurent bien longs, elle regagna Memphis, où elle s'embarqua de nouveau, le 1er février, sur un bateau à vapeur qui la déposa le 10, sur le quai de Cincinnati. C'est dans cette métropole de l'ouest qu'elle passa deux ans, tantôt à la ville, tantôt à la campagne, et qu'elle eut le temps de faire connaissance avec les mœurs des Américains. Elle y fut rejointe par son mari et son autre fils qui la quittèrent bientôt. Enfin, l'établissement essayé par son fils n'ayant point réussi, elle quitta elle-même Cincinnati avec ses enfans, au mois de

mars 1830. Trois jours de navigation sur l'Ohio, les conduisirent à Wheeling, dans l'état de Virginie, au pied des Alleghanys. Elle traversa ces belles montagnes qui séparent le bassin du Mississipi des eaux de l'Atlantique, et divisent en deux régions distinctes le vaste territoire de l'Union. Elle avait passé deux ans dans celles de l'ouest, elle passa quinze mois dans les cités florissantes des états de l'est. Ils furent employés à visiter Baltimore, Washington, Philadelphie, New-York, Albany, la chute célèbre du Niagara et les rives du lac Erié. Enfin une lettre de son mari l'ayant autorisée à quitter un pays qui lui plaisait peu, elle s'embarqua à New-York au mois de juillet 1831, pour revenir en Angleterre, où son livre nous prouve qu'elle est heureusement arrivée, et où nous sommes convaincu qu'elle n'a pris aucune part aux diverses assemblées populaires qui ont si puissamment contribué au succès du bill de réforme.

En effet mistress Trollope n'a point rapporté de l'Amérique le goût des institutions américaines. Il n'y a pas une page de son livre qui puisse causer la moindre peine au tory le plus encroûté des trois royaumes, et il y en a des centaines que lord Eldon lui-même voudrait avoir écrites. La cause de l'église et de l'état peut moissonner des argumens dans le livre de notre voyageuse; elle lui en apporte en foule, du pays même où il n'y a ni état ni église, où chacun est à soi-même son pape et son roi et tient à l'être. Dans ces forêts à peine ouvertes par la hache qui bordent le Mississipi, dans ces clairières déjà plus vastes et plus rapprochées qui s'étendent au revers occidental des Alleghanys, sur cette large plage, enfin, qui se montre toute entière au soleil entre ces montagnes et l'Atlantique, elle a vu le principe démocratique régner en maître, pur de tout mélange, libre de tout frein, développant à son aise tout le bien et tout le mal, qui est en lui. Là point de voisins menaçans qui le forcent à des concessions; point d'aristocratie puissante qui l'oblige à l'hypocrisie; point de vieilles habitudes qui le condamnent à la politesse et à la réserve. La nature humaine et lui, jetés sur une terre vierge et sans passé, isolée comme une île et grande comme un monde, organisant sur cette terre la famille et la tribu, le

village et la cité, la province et l'état, créant les mœurs et les lois, les habitudes et les principes, tout, jusques aux vertus et aux vices, voilà le spectacle que présente l'union américaine. Quand des philosophes et des hommes d'état, curieux de connaître ce que peut produire le principe démocratique appliqué dans toute sa pureté et se développant sans obstacles, auraient rêvé à plaisir les meilleures conditions d'une grande expérience politique, ils n'auraient pas mieux trouvé. Mistress Trollope est allée voir cette expérience; elle y est allée prévenue et pleine d'enthousiasme, elle en est revenue déconcertée et pleine de dégoût. La vieille Tamise qui l'avait vue s'embarquer donnant la main à miss Wright, l'a vue débarquer prête à la donner à lord Wellington. Elle était partie ultra-wigh, elle est revenue ultra-tory.

Aussi son livre a été une bénédiction pour les anti-réformistes. L'église et l'état ont tressailli de joie. Tous les vieux chasseurs de renards de l'Angleterre ont battu des mains, et la *Quarterly Review* a presque réimprimé ses deux volumes, dans l'énorme article qu'elle leur a consacré. Depuis le spirituel Voyage du capitaine Hall, la presse n'avait pas donné une si grande joie à l'aristocratie anglaise. Il n'y a pas une de ses idées, pas un de ses intérêts, pas une de ses haines qui ne se trouve servie ou caressée par cette production. Et dans quel moment lui est arrivée cette bonne fortune? au plus chaud d'une lutte décisive entre le principe démocratique et elle; entre deux défaites: le lendemain de la révolution de juillet et la veille du triomphe du bill de réforme. Qu'on juge du succès de mistress Trollope et de son livre dans les salons aristocratiques de Londres! Ce succès a été étourdissant; il a dû surprendre l'esprit sensé et effrayer la modestie pleine de réserve de l'aimable auteur. Elle venait d'admirer les extravagances de l'esprit démocratique en Amérique; elle a pu admirer les folies de l'esprit aristocratique en Angleterre. Il est possible qu'au moment ou nous écrivons, elle n'admire plus rien, si ce n'est les lois immuables de la nature humaine qui poussent aux mêmes extrémités les principes les plus opposés, et la providence de Dieu qui de la lutte de ces principes

et des orages qu'ils soulèvent, sait faire sortir par une loi supérieure la vie et le progrès de l'humanité.

Nous croyons l'esprit de mistress Trollope tout-à-fait digne de s'élever à cette conclusion. Car on se tromperait beaucoup si on induisait de ce que nous venons de dire, qu'elle manque de jugement ou de modération; elle a beaucoup de l'un et de l'autre, et rien ne le prouve mieux que la révolution même qui s'est opérée dans ses idées. C'est le privilège des esprits libres et sensés de changer d'opinions ; quiconque n'a pas renouvelé les siennes cinq ou six fois dans sa vie est un fanatique ou un sot, et le plus souvent l'un et l'autre, car l'un fait l'autre. Entre de pareils esprits et celui de mistress Trollope, il n'y a rien de commun. Par conscience autant que par raison, mistress Trollope veut être impartiale, et elle l'est autant que la portée de son esprit le lui permet. Mais son esprit a des bornes qui racourcissent ses jugemens; il est sain et judicieux, il va droit et il pénètre, mais il ne s'élève pas. Elle voit les causes prochaines, elle ne voit pas les causes supérieures des effets qui la frappent. Elle n'a pas non plus cette faculté des grands esprits, de se voir eux-mêmes dans le spectacle qu'ils contemplent, jouant leur rôle, et faisant partie de la pièce; elle oublie de se compter parmi les causes des impressions qu'elle reçoit. En un mot, elle n'arrive pas à cette ample vue des choses, du haut de laquelle tout s'explique, parce que tout se montre à sa place; du haut de laquelle rien ne choque, parce que tout paraît ce qu'il doit être. Mistress Trollope est plus qu'une femme d'esprit, c'est une femme de sens; il ne lui a manqué qu'une chose pour bien apprécier l'Amérique, c'est d'être une femme supérieure.

Ce qui lui est arrivé, est la chose du monde la plus simple. Elle a quitté l'Angleterre avec des idées et des habitudes qui n'étaient pas de même couleur; ses idées étaient démocratiques et ses habitudes aristocratiques. Au fond, nous en sommes tous là, nous autres démocrates européens; mais nous ne remarquons pas cette contradiction qui est en nous, et mistress Trollope ne s'en doutait pas. Ainsi faite, elle est tombée dans un pays où les habitudes, au lieu d'être venues avant les idées, sont venues après,

et ne sont pas moins démocratiques qu'elles; et ces habitudes ont violemment choqué les siennes. Or, comme on doute beaucoup moins de l'excellence de ses habitudes que de la vérité de ses idées, parce qu'on discute celles-ci et qu'on ne discute pas celles-là, mistress Trollope, obligée de choisir entre des habitudes conséquentes à ses idées, et des idées conséquentes à ses habitudes, n'a pas hésité : révoltée des habitudes démocratiques, elle a renié les principes qui les engendrent, et ouvert les yeux à la beauté des maximes aristocratiques. Qui pourrait s'en étonner? Quant à moi, je trouve charmant ce choix d'une femme, et cette naïve conversion. J'en voudrais beaucoup à mistress Trollope si elle n'eût pas gardé fidélité à nos bonnes habitudes monarchiques. Je déclare qu'en les sacrifiant à des idées, à de pures idées, elle se perdait entièrement dans mon imagination. J'en aurais conclu qu'elle n'a jamais été belle, et me souvenant de lady Morgan, j'aurais mis sur le compte de sa figure un libéralisme aussi impitoyable. Quelle femme, en effet, a pu jouir du pouvoir de sa beauté, et pourrait renoncer à un principe de gouvernement qui met la beauté sur le trône et le monde à ses pieds? Car, qu'on ne s'y trompe pas, cet usage dépend de la constitution; il émane du principe aristocratique, et si bien, qu'en Amérique, sous le régime du principe opposé, il n'y en a pas trace. Là les hommes, si l'on en excepte les prêtres, ne regardent pas les femmes, n'en tiennent aucun compte. Ils dînent à l'auberge pour ne pas les voir, même à table; s'il y a fête, ils manifestent solitairement leur joie; eux seuls prennent place au banquet; les femmes sont reléguées dans une chambre voisine où on leur sert des biscuits et de la viande salée, et où elles attendent patiemment la fin du repas et l'heure du bal. Dans le salon et au théâtre, en leur présence, à côté d'elles, les hommes cèdent tranquillement à leurs démocratiques habitudes, comme, par exemple, de mâcher du tabac, de cracher sans cesse, et d'avoir constamment les pieds plus haut que la tête. Est-il possible qu'un principe qui engendre de telles mœurs soit vrai; et le fût-il, sa vérité pourrait-elle être perceptible à une femme?

Nous venons d'expliquer tout le livre de mistress Trollope. Ce

livre n'exprime qu'une chose, l'antipathie profonde qui existe entre nos mœurs et les habitudes démocratiques. A ce titre, on ne saurait dire s'il nous en apprend plus sur les Américains que sur nous-mêmes; car, s'il nous fait connaître l'esprit de leurs mœurs, il nous révèle en même temps celui des nôtres, que nous ne remarquons pas, et que nous ignorons profondément. Voyez plutôt ce qui nous arrive. Nous nous croyons des démocrates, parce que nous sommes en Europe les représentans du principe et des idées démocratiques. Ce rôle est beau : il a pour lui l'avenir, les idées contraires ayant gouverné le passé; tôt ou tard, il placera la France à la tête de l'Europe. Considérez toutefois combien il s'en faut encore que nous soyons à la hauteur de notre mission et de nos idées. La république est la dernière conséquence, la conséquence rigoureuse du principe démocratique; les têtes logiques, c'est-à-dire les jeunes têtes, le sentent; et de temps en temps, à coups de fusil, dans les rues, elles somment la nation d'être conséquente. Comment la nation répond-elle à l'invitation? A coups de fusil. Ce n'est pas tout : il y a trente ans, cette même nation, jeune alors et logique aussi parce qu'elle était jeune, échappée depuis trois ans à l'ancien régime, arriva tout droit, et par le plus court chemin, à la dernière conséquence des principes qu'elle venait de proclamer. Elle se mit en république. Comme en Amérique, tout fut électif, et tous furent électeurs. La souveraineté fut subdivisée en trente millions de parties, et chacun en prit sa part, les prolétaires comme les autres et plus que les autres. Quand tout le monde fut citoyen, quand tous les citoyens furent égaux, quand tous les égaux furent souverains, qu'arriva-t-il? Que tout le monde se mit à trembler et à rire; à trembler, parce qu'on coupait des têtes, ce qui ne tenait que fort indirectement au principe; mais à rire, parce que cet état de choses, en lui-même et indépendamment de l'incident des têtes coupées, parut souverainement absurde et grotesque à la *raison publique*. Ce rire fut si franc, que nos théâtres en retentissent encore, si unanime, qu'on se dépêcha bien vite de casser la république, et pour se dédommager, de prendre un tyran, c'est-à-dire quelque chose de mieux

qu'un roi. Depuis, la raison publique, a fait des pas : elle est plus démocrate que jamais ; qu'on essaie de lui faire de l'aristocratie, et l'on verra ; mais parlez-lui de la république passée, montrez-lui la nouvelle frappant à la porte, elle hausse les épaules. Nous nous ferions tuer pour démocratiser l'Europe, et nous nous faisons tuer pour ne pas devenir républicains. Que signifie cela ? Nation héroïque, de grâce expliquez-vous ! Confiez votre secret à ces enfans que vous fouettez au collège s'ils n'acceptent pas vos principes, et que vous tuez dans la rue s'ils en soutiennent la conséquence ! Mais ce secret, la nation a, pour le garder, la meilleure des raisons : c'est qu'elle ne le sait pas elle-même. Bonne et naïve nation ! quand elle argumente avec les républicains, quand ils lui montrent la contradiction dans laquelle elle tombe, elle est toute étonnée ; elle ne trouve rien à répondre, elle demeure convaincue de sa propre sottise, elle se croit inconséquente : comme si les nations l'étaient jamais ! Non la France ne l'est pas. C'est parce qu'elle est tout-à-fait conséquente qu'elle a l'air de ne l'être pas ; c'est parce qu'elle l'est à ses habitudes comme à ses idées et à ses idées comme à ses habitudes. C'est en vertu de ses idées qu'elle a rayé l'aristocratie de sa constitution et qu'elle est démocrate ; c'est en vertu de ses habitudes qu'elle a trouvé la république ridicule et qu'elle est monarchique. Il est vrai que ses habitudes ne sont point en harmonie avec ses idées ; mais ce n'est ni sa faute, ni celle de personne. Outre que les mœurs ont plus de racines que les principes, on doit remarquer que la révolution des mœurs présupposant celle des principes, il faut que la seconde soit accomplie pour que l'autre commence : c'est pourquoi les idées sont toujours obligées d'attendre les habitudes, dans une révolution. La France employa le dix-huitième siècle tout entier à transformer ses idées ; mais durant ces cent années, rien ne fut modifié dans ses habitudes : Diderot et Voltaire, M. de Mirabeau et M. de Robespierre vivaient en aristocrates. Aussi quand les idées de la France eurent proclamé la république, ses habitudes épouvantées la brisèrent ; la logique exclusive fut écrasée par la logique complète. La réaction des habitudes créa l'empire, qui fut ren-

versé par la réaction des principes. Rien ne pouvait prendre, et de long-temps rien ne pourra tenir, au sein de ce conflit, qu'un gouvernement amphibie, milieu plus où moins juste entre la monarchie et la république, s'accommodant tout à-la-fois aux habitudes et aux idées de la nation, sans contenter entièrement les unes ni les autres; gouvernement mobile, inclinant toujours un peu plus vers les idées qui attendent, à mesure que les mœurs avancent, transformant ainsi peu-à-peu les unes par les autres et les rapprochant, destiné par sa mission même à être toujours accusé et toujours nécessaire tant que la contradiction qui l'a créé n'aura pas disparu, et à périr le jour où elle s'évanouira; gouvernement de tapage et de lutte, pain béni des avocats et des gendarmes, mauvais pour l'art, mauvais pour la science, mauvais pour la philosophie, qui vivent d'unité et de repos, éminemment représentatif du reste, car il représente à merveille la contradiction qui l'a mis au monde; gouvernement qui est le nôtre, que la force des choses nous donna en 1814 et que la révolution de juillet n'a fait que retourner, mettant du côté de l'avenir sa tête, qui, sous la restauration, était du côté du passé. Combien ce gouvernement durera-t-il, et pendant combien de temps seront impuissantes les tentatives républicaines: qui le sait? Mais s'il a fallu cent ans pour changer nos idées; s'il en a fallu cinquante pour faire passer la moitié de nos idées dans nos institutions; qui oserait croire, qui oserait dire qu'il en faudra moins à nos institutions et à nos idées pour convertir nos habitudes? nos habitudes qui ne sont pas *nôtres* comme nos idées, mais qui sont *nous*. Voilà le vrai secret de la France, la vraie vérité, celle qui répond à tous les faits et qui explique toutes les contradictions, celle qu'il faut dire aux hommes afin qu'ils comprennent les enfans, aux enfans afin qu'ils comprennent les hommes, aux uns et aux autres afin qu'ils s'épargnent et qu'ils s'aiment. Cette vérité, on ne la sait qu'à moitié, parce qu'on ne connaît que ses idées et qu'on ignore ses mœurs. Il faudrait, pour l'apprendre tout entière, que nous fissions tous, grands et petits, un voyage en Amérique. Là nous verrions les mœurs démocratiques telles que la vraie démocratie les fait; là

nous apprendrions à connaître les notres et la grande distance qui les sépare; c'est pourquoi le livre de mistress Trollope est bon à lire en ce temps et en ce pays, et c'est pourquoi nous en donnerons quelques extraits. Nous ne partagerons pas au même degré toutes ses antipathies; elle est femme et Anglaise: nous sommes Français; elle a vu et senti les choses; nous ne pouvons les voir et les sentir qu'à travers sa narration; la différence est grande, et toutefois elle laissera subsister l'identité des impressions. Quant aux conclusions générales et aux jugemens particuliers de mistress Trollope, nous ne pouvons en aucune manière accepter les unes, et nous aurons à rectifier les autres. Disons quelques mots encore pour expliquer notre pensée.

Le raisonnement de mistress Trollope est continuellement celui-ci : Voilà des habitudes détestables; or, elles découlent rigoureusement du principe démocratique; donc le principe démocratique n'est pas moins détestable qu'elles. J'en demande pardon à mistress Trollope, mais il n'y a là de détestable que son raisonnement. Des habitudes ne sont jamais détestables pour les habitués; et la preuve, c'est qu'ils les ont, et qu'ils ne les auraient pas s'ils les trouvaient mauvaises. Elles ne le sont que pour ceux qui en ont de contraires, et qui doivent les trouver telles, parce qu'ils en ont de contraires. On ne peut donc pas dire que des habitudes soient plus détestables que d'autres; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont différentes; on ne peut donc rien en conclure contre le principe qui les engendre, sinon qu'il engendre des habitudes différentes. Voilà tout; et cette remarque suffit pour détruire les accusations de mistress Trollope contre le principe démocratique. Encore une fois, tout ce qui résulte de son livre, c'est que les mœurs démocratiques sont antipathiques aux nôtres; mais il n'en résulte nullement que le principe démocratique qui gouverne les États-Unis, soit plus vrai que le principe aristocratique qui gouverne l'Angleterre.

Avec plus de supériorité dans l'esprit, mistress Trollope aurait vu cela. L'horreur des Américains pour l'aristocratie des mœurs anglaises, dont elle cite tant de traits, aurait dû le lui révéler.

Voilà pour la conclusion générale de son livre; une autre méprise vient souvent égarer ses jugemens particuliers.

L'ensemble des mœurs américaines dérive du principe de gouvernement qui régit l'Amérique; et dans le plus grand nombre des cas, il est facile de rapporter logiquement l'un à l'autre. Toutefois on rencontre dans les mœurs américaines un assez grand nombre de détails qui sont tout-à-fait contradictoires aux idés démocratiques. Mistress Trollope prend plaisir à signaler ces détails, et elle les reproche le plus sérieusement du monde aux Américains, comme autant d'inconséquences choquantes. Elle va même quelquefois jusqu'à en conclure que le surplus de leurs habitudes n'est qu'une orgueilleuse affectation de républicanisme, une hypocrisie libérale. Ici, comme il arrive toujours, mistress Trollope est injuste parce qu'elle manque de lumières. Quelque influence qu'exerce sur les mœurs d'une nation l'institution politique qui la régit, elle ne les produit pas à elle seule. Il est d'autres causes qu'elle n'étouffe point, et qui concourent avec elle. Elle n'abolit pas les lois éternelles de la nature humaine qui sont antérieures à toutes les formes de gouvernement, et qui survivent à toutes; elle ne supprime ni le climat, ni la position géographique, ni l'influence plus ou moins civilisante, attachée à telle ou telle manière de vivre; elle n'extirpe pas même entièrement toutes les vieilles habitudes, tous les vieux préjugés contraires à son esprit, qui ont pu s'implanter dans la nation avant son avènement, et que le temps a transformés en articles de foi. On n'explique jamais rien, et les mœurs d'une nation moins que toute autre chose, par un seul principe; les affaires de ce monde ne sont pas si simples. Toutes ces causes et beaucoup d'autres agissent sur les habitudes d'un peuple en même temps que l'institution politique, et comme elle, y produisent leurs effets. Qu'il arrive que ces effets ne soient point en harmonie avec l'institution politique, cela peut être; qu'on remarque et qu'on fasse remarquer la contradiction, j'y consens: mais qu'on qualifie cette contradiction d'inconséquence, c'est ce que je ne puis admettre. Ces effets ne sauraient être conséquens au principe politique, puisqu'ils

n'en dérivent pas; tout ce qu'on peut exiger, c'est qu'ils le soient aux principes qui les produisent, et ils le sont toujours; car il n'y a jamais d'inconséquence dans les choses qui se produisent naturellement. Nous ne nous appesantirons pas davantage sur cette remarque, mais nous nous en servirons pour rectifier quelques-uns des jugemens de mistress Trollope. Nous nous hâtons de clore ce long préambule, et d'arriver aux extraits que nous avons promis, et qui auront beaucoup plus d'intérêt pour le lecteur.

La maxime fondamentale du gouvernement démocratique, c'est que tous les hommes sont égaux. Aucune autre n'est entrée plus avant dans l'esprit des Américains, et cette proposition est considérée comme un axiome d'un bout à l'autre des États-Unis. La phrase « je vaux autant que vous » y est incessamment répétée par les uns, et n'y est jamais contestée par les autres. Les conséquences de cette idée sur les mœurs du pays, et les singularités qu'elle y a semées, sont curieuses à suivre dans l'ouvrage de mistress Trollope. Nous nous arrêterons d'abord à en citer quelques traits.

Le premier symptôme d'égalité républicaine qui frappa mistress Trollope, fut de trouver une marchande de modes à la tête de la belle société de la Nouvelle-Orléans. Bientôt ces symptômes se multiplièrent, et devinrent très désagréables à notre voyageuse; car cette égalité se traduisait, à l'auberge et sur le bateau à vapeur, en exigences et en susceptibilités qui imposaient de fortes restrictions à son libre arbitre. La voici débarquant à Mémphis, écoutons-la :

« La société du bateau à vapeur m'avait donné le besoin de la solitude, et j'aurais donné beaucoup pour dîner dans ma chambre; mais miss Wright m'apprit que c'était impossible : la maîtresse de la maison aurait considéré cette proposition comme une injure, et l'aurait certainement rejetée. Je me résignai donc, et quand la grosse cloche se fit entendre, nous nous rendîmes à la salle à manger. La table était de cinquante couverts, et déjà

presque pleine. Nous avions l'honneur d'être placés près de la *dame* du logis; mais de peur qu'une telle distinction ne nous enorgueillît, mon domestique William était assis de l'autre côté en face de moi. La société était composée des boutiquiers de la petite ville, classe d'hommes qu'on appelle négocians dans toute l'étendue de la république. Le maire qui était un ami de miss Wright se trouvait aussi parmi les convives. Nous apprîmes que, depuis l'érection de cet hôtel, les habitans mâles de la ville avaient pris l'habitude d'y déjeûner et d'y dîner. — Ils mangèrent dans le plus profond silence, et avec une rapidité telle qu'ils avaient fini avant que nous eussions commencé. Ils se levèrent aussitôt sans dire un mot, et ils furent immédiatement remplacés par une seconde fournée qui mangea avec la même promptitude et le même silence. On n'entendait que le bruit des fourchettes et des couteaux, et celui que produit l'éternelle expectoration des Américains. Il n'y avait là aucune femme que l'hôtesse et nous. Les bonnes femmes de Memphis s'estimaient heureuses d'être délivrées à ce prix du soin de faire la cuisine, et tandis que leurs maris prenaient leur part des savantes préparations de l'hôtel, elles se régalaient au logis de *champignons* et de lait. »

Mistress Trollope est encore plus malheureuse à Cincinnati :

« En arrivant à Cincinnati, nous descendîmes à l'hôtel Washington, et nous nous estimâmes heureux quand on nous dit que nous arrivions tout juste à temps pour dîner à table d'hôte; mais lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit, nous fûmes bien désappointés en voyant de soixante à soixante-dix hommes déjà assis et mangeans. Nous battîmes en retraite, et obtînmes de dîner avec les femmes de la maison. Le soir, n'ayant aucune envie de souper avec les soixante-dix gentilshommes du matin, ou avec la demi douzaine de dames assises au comptoir, je demandai du thé dans ma chambre. Elle était assez grande, et garnie d'un lit assez propre; mais elle n'avait point de tapis, et des bandes de papier peint, pendantes devant les fenêtres, la rendaient fort sombre. Cette manière de rideaux est d'un usage général en Amérique :

quand on veût de la lumière ou de l'air, on est obligé de les rouler et de les accrocher à des anneaux, fichés dans le cadre de la fenêtre. »

« Bientôt on nous apporta le thé avec l'inévitable escorte de bœuf salé et de confitures sèches qui l'accompagne en Amérique. Nous prîmes notre thé, et nous commencions à goûter le plaisir d'être entre nous, et de causer de nos futurs arrangemens, quand un grand coup frappé à la porte vint nous interrompre. Je priai d'entrer, et nous vîmes paraître un majestueux personnage qui nous apprit qu'il était notre hôte.

— Y a-t-il ici quelqu'un de malade? demanda-t-il.

— Vous êtes bien bon, monsieur, lui répondis-je, nous nous portons tous bien.

—Alors, madame, je dois vous dire que je ne puis m'accommoder de cet arrangement. Nous avons ici un thé de famille, et il faut que vous viviez avec moi ou avec ma femme, ou que vous quittiez ma maison.

« Cela fut dit d'un ton d'autorité qui admettait à peine la réplique. Je hasardai toutefois d'alléguer pour ma justification que nous étions étrangers et point accoutumés aux usages du pays.

— Nos usages sont de très bons usages, madame, et nous n'avons aucune envie de les changer contre ceux d'Angleterre.

« Quand je lus plus tard l'Anne de Geierstein de Scott, je reconnus mon hôte de Cincinnati dans l'excellent portrait de cet aubergiste des rives du Rhin qui fait manger, boire et dormir ses hôtes précisément où, quand et comme il lui plaît. Je ne poussai pas plus loin mes humbles remontrances, et je me hâtai de chercher un logement. »

Il faut convenir que dans un auberge, placée sous l'invocation de Washington, il est triste d'être aussi peu libre, et mistress Trollope fit bien de louer au plus vite une maison; mais les inconvéniens de l'égalité l'y poursuivirent; voici un morceau qui nous paraît plus propre qu'aucun autre à donner une idée de la susceptibilité qu'elle engendre dans les dernières

classes de la société, et des ennuis qui en résultent pour les autres.

« La plus grande difficulté d'un établissement dans l'Ohio est celle de trouver des domestiques, ou, comme on dit en Amérique, des *gens qui vous aident;* car c'est presque un crime contre la république d'appeler domestique un citoyen libre. Toute la classe des jeunes filles qui ne peuvent gagner leur vie qu'en travaillant, est élevée dans l'idée que la plus abjecte pauvreté est préférable au service domestique. Des centaines de femmes, à demi nues travaillent dans les moulins à papier ou dans toute autre manufacture, pour la moitié des gages qu'elles recevraient dans une maison; mais elles pensent que la domesticité compromettrait leur égalité, et il n'y a guère que l'envie d'obtenir quelque article de toilette qui puisse les déterminer à s'y soumettre. Cependant un de mes amis se donna tant de mal pour me procurer une fille, qu'un matin j'en vis entrer une chez moi. C'était une grande et forte personne qui se présenta elle-même en me disant: Je viens pour vous aider. Cette nouvelle m'était trop agréable pour que je n'accueillisse pas bien celle qui me l'annonçait. Je lui demandai donc ce que je lui donnerais par an.

« Seigneur Dieu! s'écria la demoiselle avec un gros rire, on « voit bien que vous êtes une Anglaise. Sur ma foi, j'aimerais « bien à voir une jeune demoiselle (*lady*) s'engager à l'année en « Amérique! J'espère bien trouver un mari avant peu de mois; « autrement je serais tout-à-fait une vieille fille, car j'ai déjà « dix-sept ans; et puis peut-être faudra-t-il que j'aille à l'école. « Vous me donnerez un dollar et demi par semaine, et Philis, « l'esclave de ma mère, viendra une fois par semaine de l'autre « côté de l'eau, pour m'aider à nétoyer. »

« J'acceptai le marché avec une respectueuse soumission, et, voyant qu'elle se préparait à se mettre à l'ouvrage avec une robe jaune, parsemée de roses rouges, je lui dis doucement que

c'était dommage de salir une si jolie robe, et qu'elle ferait mieux d'en mettre une autre.

« Mon dieu ! c'est ma meilleure et ma plus mauvaise, me répondit-elle ; car je n'en ai pas d'autre. »

« Et en effet je trouvai que cette jeune *demoiselle* avait quitté la maison de son père sans autres vêtemens que ceux qu'elle portait. Je lui donnai aussitôt de l'argent pour acheter ce qui était nécessaire, et nous nous mîmes à l'ouvrage, mes filles et moi, pour lui faire une jupe. Elle applaudit d'un sourire quand la besogne fut terminée ; mais jamais nous n'en eûmes une parole de remercîmens, non plus que pour aucune autre chose que nous ayons pu faire pour elle. Elle ne cessait de nous demander quelques-unes de nos hardes à emprunter, et lorsque nous refusions : « A la bonne heure, disait-elle ; mais je n'ai jamais « vu gens aussi regardans que vous. Il y a des jeunes *demoiselles* « de ma connaissance qui vivent auprès des vieilles femmes de la « ville, et elles et leurs filles leur prêtent tout ce qu'elles de- « mandent. Je parie que, vous autres Anglaises, vous pen- « sez que nous empoisonnerions vos habits, comme si nous « étions des négresses ». Et ici j'ai besoin de dire aux lecteurs que ce ne sont point des conversations faites à loisir que je leur donne. Toutes celles qu'ils trouveront dans ce livre ont été écrites le jour même, avec toute la fidélité que ma mémoire y a pu mettre.

« Cette jeune *demoiselle* me quitta au bout de deux mois, parce que je refusai un jour de lui prêter assez d'argent pour acheter une robe de soie pour un bal où elle voulait aller. « Alors, me dit- « elle, ce n'est pas la peine que je reste ici plus long-temps. »

« Je ne saurais admettre qu'un tel état de choses puisse être desirable, ni qu'il soit avantageux à l'une des deux classes intéressées. Je pourrais écrire cent pages sur ce sujet, et cependant ne donner qu'une imparfaite idée de l'orgueilleuse et maladive susceptibilité qui tourmente ces pauvres créatures. Elle était si excessive dans plusieurs, que la compassion l'emportait en moi sur tout sentiment de déplaisir ou même de ridicule. Une de celles que j'eus était une jolie personne,

à qui la nature avait donné les dispositions les plus douces et les plus aimables; mais, ayant entendu répéter mille et mille fois qu'elle valait autant qu'une autre femme, que tous les hommes étaient égaux et les femmes aussi, et que c'était un péché et une honte pour une Américaine libre d'être traitée comme une servante, tous ses bons sentimens s'étaient aigris, et la gentillesse de ses manières s'était transformée en une susceptibilité que la moindre chose irritait.

« Lorsqu'elle apprit qu'elle devait dîner à la cuisine, sa jolie lèvre se contracta. « Je vois bien, dit-elle, que c'est parce que « vous ne me trouvez pas assez bonne pour manger avec vous ». Je m'aperçus bientôt qu'elle ne mangeait presque pas, et qu'elle passait le temps du dîner dans les larmes. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour la réconcilier avec sa condition et la rendre heureuse; mais je suis persuadée qu'elle me haïssait. Je lui donnais de très gros gages, et elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût obtenu différens articles de toilette assez coûteux. Alors un beau matin elle vint me trouver avec ses habits de fête, et me dit: « Il faut « que je sorte. — Quand rentrerez-vous, Charlotte? lui deman- « dai-je.—Je crois, me dit-elle, que vous ne me reverrez pas. » Et voilà comment nous nous séparâmes. Sa sœur était aussi avec moi; mais sa garde-robe n'était pas encore au complet : elle demeura quelques semaines encore, puis partit.

« Je crains qu'on ne me reproche de m'arrêter trop long-temps sur un sujet si vulgaire; mais il caractérise si bien l'Amérique, que je me permettrai de citer encore un fait qui s'y rapporte. Peu de jours après le départ de ma belle ambitieuse, mes recherches d'*une fille qui m'aidât* furent si efficaces, qu'une autre jeune *demoiselle* parut devant moi avec la phrase consacrée: « Je viens pour vous aider ». On m'avait prévenue que, pour peu que je voulusse avoir celle-là et ne pas me mettre dans l'impossibilité absolue d'en trouver une autre, je ne devais me permettre aucune question sur son caractère; ainsi, cinq minutes après son entrée, elle était engagée, installée, et circulait dans la maison comme un membre de la famille: elle n'était rien moins que jolie; mais elle avait un air de simplicité et de franchise dans les manières

qui nous gagna le cœur à tous. Pour ma part, je crus que j'avais trouvé une seconde Jenny Deans ; car elle me racontait des histoires de sa première jeunesse, dans lesquelles, à travers une armée de belles-mères méchantes, de frères avides et d'amoureux infidèles, son bon sens et sa fermeté de caractère l'avaient sauvée de bien des écueils. Entre autres choses, elle me dit un jour, avec l'apparence d'une vive émotion, que, depuis son arrivée dans la ville, elle avait trouvé un remède pour tous ses chagrins. « Et quel remède, lui dis-je?—La religion, reprit-elle, et que Dieu soit loué de m'avoir fait cette grâce. » Puis elle me demanda la permission d'aller à l'assemblée tous les mardis et les jeudis soirs. « Cela ne nuira en rien à ma besogne, mistress Troloppe, ajouta-t-elle; car notre ministre sait que nous devons « remplir nos devoirs envers l'homme aussi bien qu'envers Dieu, « et c'est afin que les uns ne traversent pas les autres, qu'il tient « l'assemblée le soir et si tard. » Qui aurait pu se refuser à une pareille demande ? Je consentis, et Nancy eut la permission d'aller à l'assemblée deux fois par semaine, outre le dimanche.

« Un soir que les moustiques avaient trouvé le chemin de ma chambre, et m'empêchaient de dormir, j'entendis quelqu'un entrer dans la maison fort tard ; je me levai, je gagnai le haut de l'escalier, et à la lumière de la lune, je reconnus Nancy coiffée de son plus beau bonnet. Je l'appelai. « Vous rentrez bien tard, lui dis-je ; pourquoi cela? « Oh! mistress Troloppe, me dit-elle, « notre troupeau s'est augmenté cette nuit de dix-sept âmes; « aussi la séance a été longue et très chaude; je vais bien vite boire « un verre d'eau et me coucher; vous verrez que demain je ne « m'en leverai pas une minute plus tard pour cela. » Elle tint parole; elle était très bonne servante; elle faisait toujours plus qu'on n'exigeait d'elle, sans compter qu'elle trouvait encore le temps de lire la *Bible* plusieurs fois par jour. Je la voyais rarement occupée à quelque chose sans remarquer le livre près d'elle.

« A la fin, elle fut attaquée du choléra, et sa vie fut en danger; je lui donnai tous les soins possibles, et je passai deux nuits presque entières à son chevet. Elle avait des momens de délire,

et toutes ses pensées semblaient avoir le ciel pour objet. « J'ai « péché, s'écriait-elle, mais mon salut est en vous, Seigneur Jé- « sus! » — Lorsqu'elle fut rétablie, elle me pria de la laisser aller à la campagne quelques jours pour changer d'air, et me demanda de lui prêter trois dollars.

« Pendant son absence, une dame de la ville vint me demander, et s'informa, avec quelque agitation, si ma servante Nancy était à la maison; je lui répondis qu'elle était à la campagne: Dieu soit loué! s'écria-t-elle, ne souffrez pas qu'elle remette les pieds chez vous; c'est la femme la plus abandonnée de la ville. On a dit à un gentilhomme qui vous connaît, qu'elle était à votre service, et qu'elle se vantait de pouvoir entrer dans votre maison à toutes les heures de la nuit. Elle me raconta ensuite beaucoup de circonstances qu'il n'est pas nécessaire que je répète, mais qui prouvaient clairement combien Nancy était un hôte dangereux.

« Je l'attendais le lendemain soir, et je crois que dans l'intervalle je ne fis autre chose que chercher un prétexte pour lui donner son congé sans en venir à un éclaircissement. A la fin elle arriva, et toutes mes réflexions n'ayant pu me suggérer une autre raison, je lui donnai la véritable. Je n'aperçus pas la moindre altération sur son visage; elle me regarda fixement et me dit du ton le plus civil: « J'aimerais bien à savoir qui vous « a dit cela ». Je lui répondis qu'il était fort inutile qu'elle l'apprît, et que je desirais qu'elle quittât de suite la maison. « Je suis toute « prête, dit-elle avec la même tranquillité; mais comment nous « arrangerons-nous pour les trois dollars?—C'est tout arrangé, « Nancy, lui dis-je, je vous souhaite le bonjour. — Alors je « vais rassembler mes hardes, reprit-elle; » et elle sortit. — Une demi-heure après, comme nous allions nous mettre à table, elle entra avec cet air composé et civil qui lui était habituel: « Je « viens pour vous souhaiter toutes sortes de bonheur, » dit-elle; et elle quitta la maison. »

Cette difficulté de trouver et de conserver des domestiques, engendrée par l'esprit démocratique, entraîne à son tour deux

conséquences que signale mistress Trollope: la première, c'est que les femmes, obligées de mettre la main à tout, n'ont aucun loisir pour développer leur esprit; de là leur profonde insignifiance dans tous les états où il n'y a pas d'esclaves; la seconde, c'est que les classes riches sont infiniment plus distinguées, les femmes surtout, et la vie infiniment plus agréable et plus policée dans les provinces à esclaves : de là une raison de plus pour qu'elles résistent à l'abolition de l'esclavage. Tant il est vrai que l'excès, même dans les choses qui paraissent le plus favorables au bien de l'humanité, tourne toujours en définitive à son détriment. Cette même susceptibilité démocratique des classes inférieures se présenta à mistress Trollope sous une autre forme, durant son séjour à la campagne,

« Il n'y avait pas trois jours que j'étais établie à Mohawk, lorsqu'un couple d'enfans en haillons, vint me demander je ne sais plus quel remède pour leur mère qui était malade. Quand ils l'eurent, le plus grand tira de sa poche une poignée de petite monnaie, et me demanda combien il devait me donner. — Nous ne consommions pas tout le lait de notre vache; on le sut et on vint me le demander, mais tous ceux qui se présentaient offraient de payer. — Lorsqu'ils virent enfin que la vieille Anglaise ne voulait rien vendre, je suis persuadé qu'ils ne l'en aimèrent pas davantage; mais ils parurent penser que si elle était folle, ce n'était pas une raison pour qu'ils le fussent aussi, et ils ne cessaient de venir *emprunter* telle ou telle chose, comme ils disaient, mais toujours d'une manière et avec des formes qui mettaient à couvert leur dignité et leur indépendance. Une femme me faisait prier de lui prêter une livre de fromage; une autre une demi-livre de café. Souvent une demande de lait m'arrivait avec la condition qu'il fût bien frais et non écrêmé. Une fois le messager refusa le lait en me disant avec dignité : « Ma mère avait seulement besoin d'un peu de crême pour son café. »

« Je ne pus jamais leur persuader, pendant plus d'un an que

j'habitai le village, que je n'entendais point vendre les vieilles bardes que je leur donnais. Ils étaient si obstinément décidés à faire du commerce avec moi, que tout en prenant ils me disaient : « A la bonne heure, mais je compte que vous me ferez « travailler pour cela; envoyez-moi chercher quand vous aurez « besoin d'un coup de main. » Cependant comme je ne les envoyais jamais chercher, et qu'ils ne laissaient pas de me répéter constamment la même formule, je commençai à soupçonner qu'ils ne parlaient ainsi que pour éviter cette phrase, la plus odieuse de toutes aux Américains : « Je vous remercie. »

Ici encore il y a excès d'un bon principe, et cet excès produit du mal. La charité est une chose inconnue en Amérique, et la reconnaissance y est un sentiment insupportable. En revanche on y trouve l'orgueil sous toutes les formes possibles.

Mistress Trollope ne se trouva pas plus à l'abri des conséquences de l'égalité à la campagne qu'à la ville. Le passage qui suit est curieux sous plus d'un rapport.

« Dans les premiers temps, la familiarité extraordinaire de nos pauvres voisins de campagne nous confondait, et nous ne savions ni comment recevoir leurs étranges avances, ni de quelle manière nous devions y répondre. Cependant cette familiarité produisait quelquefois des scènes très plaisantes. Un jour mes deux fils étaient allés faire une promenade de découverte sur les collines du voisinage; leur retour se fit attendre, et nous nous décidâmes à aller à leur rencontre. Nous savions la direction qu'ils avaient prise, mais nous trouvâmes bon cependant de frapper à la porte d'une petite auberge située au pied des collines, afin de savoir si on les avait vus passer. — Une femme que je ne puis mieux comparer qu'à celles qui vendent des herbes au marché de Covent-Garden, sortit, et répondit affirmativement à notre question du ton le plus familièrement jovial; mais elle ne s'en tint pas là, et se joignit à nous pour nous aider

dans notre recherche.—Son air, sa voix, ses manières, étaient si extraordinairement incultes et véhéments, que j'en fus presque effrayée : elle passa son bras sous le mien, et à l'amusement inexprimable de mes enfans, elle me traîna à la remorque en m'accablant de son babil et de ses questions. Sa maison n'était pas loin de la nôtre, et je suis convaincue qu'elle cherchait à se montrer bonne voisine; mais sa violente intimité me fit si peur, que je n'osai jamais depuis franchir le seuil de sa porte. Elle n'appelait mes enfans, mes fils compris, que par leurs noms de baptême, excepté toutefois lorsqu'elle y substituait le mot *mon cœur.* — J'ai remarqué depuis que cette familiarité de dénominations était universelle dans les États-Unis et commune à tous les rangs.

« Mes voisines ne me désignaient, entre elles, que sous le titre « de la vieille femme anglaise », mais en parlant de l'une d'elles, elles employaient constamment le terme de *lady*. Elles trouvaient évidemment du plaisir à s'appliquer ce mot, car j'ai mille fois observé qu'en parlant d'une voisine, au lieu de dire tout simplement *mistress une telle,* elles prenaient la périphrase descriptive et disaient, la *lady sur le chemin de la rivière,* la *lady qui fait des chandelles.*—M. Trollope était aussi constamment appelé « le *vieil homme*, » tandis que des charretiers, des garçons bouchers, des ouvriers sur le canal, recevaient invariablement la dénomination de *gentlemen.*— J'ai même vu un jour l'un des citoyens les plus distingués de Cincinnati, présenter à un de ses amis un pauvre diable en simple veste, et les manches de la chemise horriblement sales, avec la formule; « Mon cher, « permettez-moi de vous présenter ce gentilhomme. »

« Je tenais certainement fort peu à nos titres respectifs; mais les éternelles poignées de mains de ces *ladies* et de ces *gentlemen* étaient réellement une chose insupportable, surtout quand en s'approchant d'eux, leur qualité s'annonçait de loin par l'odeur du whiskey et du tabac.

« Mais ce qui me déplaisait par dessus tout de cette égalité républicaine, c'étaient les fréquentes visites qu'elle me procurait. Fermer sa porte est une chose dont personne ne s'avise dans l'ouest de l'Amérique. On m'avertit qu'une telle licence serait

considérée comme un affront par tout le voisinage. J'étais ainsi exposée à me voir troublée à chaque instant et de la manière la plus déplaisante par des gens que souvent je n'avais jamais vus, et dont plus souvent encore les noms m'étaient absolument inconnus.

Les indigènes, accoutumés à cet usage, emploient pour le supporter, une méthode que je n'ai jamais pu prendre sur moi d'appliquer. Vingt fois j'ai vu des personnes de ma connaissance ainsi envahies par des visites, sans avoir l'air d'en être le moins du monde troublées; elles continuaient leur occupation ou leur conversation avec moi, à-peu-près comme si de rien n'eût été. — Quand le visiteur entrait, elles lui disaient: « *Comment vous portez-vous?* » et lui secouaient la main. — « *Assez bien; et vous?* » était la réponse du visiteur, et là se bornaient les civilités. Si le nouveau venu était une femme, elle ôtait son chapeau; si c'était un homme, il gardait le sien; puis, prenant possession de la première chaise qu'il trouvait, il s'y établissait et restait là une heure sans dire un seul mot. A la fin il se levait tout-à-coup en disant: « Il est temps que je m'en aille, je crois. » Puis, après une nouvelle poignée de main, il s'en allait avec l'air parfaitement satisfait de la réception qu'on lui avait faite.

« Il n'était pas en mon pouvoir de conserver cette philosophique tranquillité. Je ne pouvais tant qu'on était là, ni lire, ni écrire, et je me figurais toujours que je devais entretenir la personne qui m'honorait de sa visite. Je vais donner au lecteur le procès-verbal d'une de ces conversations, rédigé immédiatement après l'évènement; ce sera un échantillon du ton et des idées des visiteurs qui me venaient. Cette fois c'était un laitier.

« Eh bien! vous voilà donc maintenant loin de la vieille terre. Ah! vous avez bien des choses à voir ici, j'imagine.

— J'espère effectivement en voir quelques-unes.

— C'est un fait. — Ah! çà, je pense bien qu'il n'y a pas assez de place dans votre petite île, pour qu'il y croisse du blé d'Inde (maïs) de la beauté de celui que vous voyez ici.

— Il n'en croît point du tout, monsieur.

— Est-il possible! Alors je ne m'étonne plus des terribles his-

toires que nous lisons dans les papiers, que le pauvre peuple là bas meurt de faim et de besoin.

— Mais nous avons du froment.

— Oui, les riches, sans doute. Quant aux pauvres, je présume que ce n'est pas souvent qu'ils en ont chez vous.

— Vous en avez certainement en beaucoup plus grande abondance que nous.

— Je le crois bien! — Et ne disent-ils pas aussi que si un pauvre homme est assez adroit là bas pour mettre quelques dollars l'un sur l'autre, votre roi Georges tombe sur lui et emporte tout? Le fait-il réellement?

— Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu parler de pareille chose.

— Ah! je pense qu'ils sont joliment discrets sur cela. — Vos gazettes ne sont pas comme les nôtres, je suppose? Maintenant nous disons et imprimons tout ce qu'il nous plaît.

— Il me semble que vous dépensez bien du temps à lire les gazettes.

— Hé! je vous demande comment nous pourrions le dépenser mieux? Que peuvent faire de mieux des hommes libres, que de veiller sur leur gouvernement, et de prendre garde que ceux à qui ils donnent les places, fassent leur devoir et ne se donnent pas des airs?

— Je pense pourtant quelquefois que vos clôtures pourraient être en meilleur état et vos routes mieux entretenues, si vous donniez moins de temps à la politique.

— Dieu soit loué! on voit bien que vous ne savez guère ce que c'est qu'un pays libre. Qu'est ce qu'une bonne route en comparaison de la liberté d'un Américain né libre; et qu'importe une barrière rompue par-ci par-là, auprès de savoir si les hommes que nous avons trouvé bon d'envoyer au Congrès, parlent proprement et comme nous leur avons donné mandat de parler.

— C'est donc par devoir alors, que vous allez au cabaret pour lire les gazettes.

— Il n'y a pas de doute, et qui ne le ferait pas, ne serait point un véritable Américain né libre. Je ne dis pas que le père

de famille doive toujours caresser la bouteille, mais je dis que j'aimerais mieux que mon fils s'enivrât trois fois par semaine que de le voir ne pas prendre souci des affaires de son pays. »

Voici un autre trait que cette conversation me rappelle et m'engage à citer.

« Notre petite maison de campagne avait un grand portique, dont l'ombre de plusieurs beaux accacias faisait une délicieuse chambre de repos. Nous y étions un jour, lorsque nous aperçûmes dans un champ, tout près, quelques travaux qui semblaient annoncer des projets de construction. Ces symptômes nous alarmèrent; nous nous avançâmes vers les ouvriers, et nous leur demandâmes de quoi il s'agissait. « Il s'agit, nous dit l'un, d'un abattoir pour les cochons. » Il faut savoir que la quantité de cochons consommée en Amérique est immense, et que nous en voyions chaque jour de grand troupeaux se diriger vers la ville. Je fus donc fort effrayée de la nouvelle, et réfléchissant que le lieu choisi pour établir cette boucherie, était environné à peu de distance de différentes maisons appartenant à des personnes de distinction, je demandai à l'ouvrier si ces personnes ne s'y opposeraient point pour cause *d'incommodité?* « Pour cause de quoi? reprit-il avec étonnement. Je lui expliquai ce que je voulais dire. « Il n'y a pas de danger, mistress; « c'est bon pour un pays de tyrannie comme le vôtre, où l'on « songe plus au nez d'un riche qu'à l'estomac d'un pauvre. Mais « nous sommes trop libres nous, pour avoir une loi de cette « espèce. »

« Une foule de petites circonstances semblables m'ont souvent rappelé, durant mon séjour en Amérique, la réponse que me fit un jour un vieux gentilhomme français à qui je parlais mal de la police et des gendarmes de son pays: « Croyez-moi, madame, il n'y a que ceux à qui ils ont à faire qui les trouvent de trop. » Le vieux gentilhomme avait raison. Les hommes que leurs propres sentimens de justice portent à ne point nuire aux autres,

ne se plaignent jamais des restrictions de la loi. Toute la liberté dont l'Amérique jouit par-delà l'Angleterre, tourne au profit de ceux qui n'aiment pas l'ordre, et leur est accordée aux dépens de ceux qui l'aiment. »

Voici comment on reçoit dans une grande ville d'un pays démocratique, le chef suprême de l'état :

« La foule qui attendait sur le rivage était parfaitement tranquille. Lorsque le bateau qui portait le général Jackson toucha la rive, les gens qui étaient à bord poussèrent un faible huzza; mais aucun signe de bien-venue n'y répondit de la terre. Ce froid silence ne provenait certainement pas d'un sentiment d'indifférence pour le nouveau président. A l'époque de l'élection, il avait été bien décidément le candidat populaire à Cincinnati, et, pendant plusieurs mois, nous avions été assourdis du cri de *Jackson for ever,* poussé dans les rues par l'immense majorité de la population; mais l'enthousiasme n'est point la vertu, ou, si l'on aime mieux, le vice des Américains.

« Plusieurs voitures particulières attendaient sur le rivage, pour se mettre à la disposition du président; mais elles s'en allèrent sur l'avis que son intention était de se rendre à pied à l'hôtel. Dès qu'on le sut, la foule silencieuse s'ouvrit avec beaucoup d'ordre, lui laissant un espace libre pour passer. Il s'avança, la tête nue, quoique la distance fût considérable et le temps très froid. A l'exception de quelques Anglais, il était le seul qui n'eût pas son chapeau sur la tête. Ses cheveux gris pendaient négligemment, mais non sans grâce; et en dépit de sa rude et maigre figure, il avait la mine d'un gentilhomme et d'un soldat. Il venait de perdre sa femme, et son visage portait l'empreinte d'un profond chagrin. On me dit qu'ils s'aimaient tendrement, et ce ne fut pas sans une vive peine qu'au moment où il s'approcha du lieu où j'étais, j'entendis une voix s'écrier tout haut : « Voilà Jackson! Où donc « est sa femme? » Une autre voix très aiguë cria du milieu de la foule : « *Adams for ever* ». Ce furent les seuls sons qui interrompirent le profond silence qui régnait sur son passage.

« Mon mari et mes deux fils se joignirent au grouppe de citoyens qui suivirent le président à l'hôtel, et ils lui furent présentés en forme, c'est-à-dire qu'ils furent admis à échanger avec lui une poignée de main. Ils s'embarquèrent sur le même bateau à vapeur qui le portait. J'appris par leurs lettres qu'ils avaient souvent causé avec lui durant le voyage, et qu'ils avaient été charmés de sa conversation et de ses manières; mais en même temps ils avaient été profondément choqués de la brutale familiarité à laquelle ils l'avaient vu exposé dans tous les lieux où ils avaient mis pied à terre. Je ne résiste point à la tentation de citer un passage de cette correspondance ; il suffira pour faire connaître des habitudes si contraires à nos sentimens européens.

« Il n'y avait pas si lourd marinier de l'avant, qui ne fût introduit auprès du président quand il le voulait, à moins qu'il ne préférât s'introduire tout seul, ce qui arrivait à quelques-uns. J'étais un jour à côté de lui, lorsqu'un sale compagnon l'aborda par ces mots :

— C'est le général Jackson, je crois ?

Le général s'inclina en signe d'assentiment.

— Ils m'avaient dit que vous étiez mort !

— Non! la Providence m'a jusqu'ici conservé la vie.

— Et votre femme vit-elle encore?

« Le général parut frappé au cœur et fit un signe négatif. Sur quoi le courtisan conclut sa harangue, en disant : « Ah ! il me semblait bien que c'était l'un de vous deux qui était mort. »

Toute réflexion sur de pareils faits serait superflue. Ils parlent assez d'eux-mêmes. On entretient avec un soin jaloux le sentiment d'égalité en Amérique; on l'inculque de bonne heure dans l'esprit des enfans : en voici la preuve.

Il y avait à Cincinnati, à l'époque où mistress Trollope y arriva, un maître de dessin allemand. Un peintre anglais, M. H..., qui avait suivi miss Wright en Amérique, lui ayant fait voir quelques-unes de ses esquisses, le bon Allemand en fut si enchanté, qu'il lui offrit généreusement de partager avec lui la direction et les bénéfices de son école.

« M. H... accepta la proposition, dit notre voyageuse; mais l'association ne dura pas long-temps; et la cause en est si américaine, qu'elle mérite d'être racontée. M. H... prépara ses modèles, et se rendit dans la classe qui était nombreuse et composée d'enfans des deux sexes; mais il s'aperçut bientôt que le personnage, appelé *Discipline,* n'était pas au nombre des assistans. Les enfans ne cessaient de causer entre eux et de voyager d'une place à une autre. Il fit des remontrances aux élèves; mais ce fut en vain : sentant toutefois l'impossibilité d'enseigner au milieu d'un pareil bruit et d'un tel désordre, il rédigea quelques réglemens impératifs, avec l'intention de les afficher à la porte de l'école, et de renvoyer ceux qui se refuseraient à s'y soumettre; mais, lorsqu'il communiqua son projet à son collègue, celui-ci secoua la tête. « Cela serait bon, très bon même en Europe, dit-il; mais ici ni les garçons ni les filles ne supporteront pareille chose : ils ne font que ce qui leur plaît, et demain bien certainement l'école serait déserte. — Vous ne consentez donc pas, monsieur, à leur imposer des règles si indispensables.—Bonté du ciel! je m'en garderai bien. »—Eh bien! monsieur, je renonce à l'association et abandonne à votre direction ces jeunes républicains. »

En parlant de l'école que M. Ibberston est parvenu à fonder à Baltimore sur des bases un peu moins démocratiques, mistress Trollope revient sur cette observation.

« M. Ibberston, dit-elle, sera le bienfaiteur de l'Union, s'il parvient à répandre l'admirable méthode par laquelle il a poli les manières, et éveillé l'intelligence de ces charmans petits républicains. J'ai causé avec beaucoup de mères américaines sur l'absence absolue de discipline et de soumission que j'observais en tous lieux parmi les enfans de tout âge, je n'en ai point trouvé qui ne reconnût et ne déplorât la vérité de cette remarque. Il y a une loi dans l'état d'Ohio (je ne sais cependant si elle existe encore) qui dit que si un père frappe son fils, il paiera pour chaque fois une amende de 10

dollars. Un gentilhomme de Cincinnati me raconta qu'il avait vu cette amende infligée à la requête d'un petit garçon de douze ans, qui fournit la preuve que son père l'avait frappé pour avoir menti. » Une telle loi engendre, dit-on, l'esprit de liberté. A la bonne heure, mais est-ce là tout ce qu'elle engendre?»

On serait tenté de croire qu'une passion d'égalité si effrénée est incompatible avec l'aristocratie du sang. Il n'en est rien, cependant. Sur cette terre classique des droits de l'homme, ceux du nègre sont foulés aux pieds; non-seulement il y est esclave, mais on l'y considère absolument comme une chose. Et le préjugé ne s'arrête point aux noirs de race pure, il poursuit impitoyablement dans les métis la dernière goutte de sang africain qui coule dans leurs veines.

Écoutons mistress Trollope sur ce sujet, et partageons son indignation; mais appliquons ici la remarque que nous avons jetée en avant de ces extraits, et repoussons l'accusation d'inconséquence qu'elle en induit. Assurément il y a contradiction entre l'esclavage des noirs, et la passion d'égalité qui règne en Amérique. Mais ces deux effets ne découlent point de la même cause. — Tous les détails de mœurs que nous venons de citer sous des dérivations évidentes du principe politique qui régit les États-Unis. Il n'en est pas de même de l'esclavage des noirs. L'esclavage des noirs est un fait qui a précédé le principe démocratique sur le sol, et que celui-ci y a rencontré. Ce fait contemporain de la colonisation, c'est-à-dire de la nation, était dans les lois, dans les mœurs, dans les intérêts, dans tout, quand la démocratie et la liberté sont venues. Il n'est point né sous le régime du principe d'égalité, il lui a résisté, et il subsiste à côté. C'est ainsi que parmi nous les habitudes aristocratiques subsistent à côté d'idées qui ne le sont pas. Ce n'est point là de l'inconséquence, mais de l'histoire. Il fallait faire cette remarque; revenons maintenant aux observations de mistress Trollope.

« La sensation produite sur les Européens par le spectacle de

l'esclavage est d'autant plus pénible en Amérique, qu'on y entend répéter plus souvent cette phrase philosophique, qui n'est qu'une amère dérision. « Tous les hommes naissent égaux et libres. » Ce n'est pas que la condition des esclaves domestiques soit généralement mauvaise; mais enfin elle le serait, que ces malheureux devraient la subir et n'auraient aucun moyen d'y échapper. J'ai été témoin des soins qu'on prend de la santé des esclaves, mais je n'ai pu oublier que ces soins avaient pour résultat la conservation d'une propriété. Les esclaves le savent aussi, et il en résulte qu'ils éprouvent rarement une affection vraie pour leurs maîtres. On dit que les esclaves qui naissent dans le sein d'une famille, s'attachent aux enfans blancs avec lesquels ils sont élevés : cela peut arriver lorsque les actes de tyrannie des petits blancs ne sont point poussés assez loin pour détruire les effets naturels d'une éducation commune; mais dans tous les cas cet attachement ne peut durer qu'à une condition, c'est que l'esclave soit maintenu dans cet état de profonde ignorance qui exclut la réflexion. La loi y a pourvu dans l'état de Virginie. Elle attache une peine à l'action d'apprendre à lire à un esclave, et une autre peine à la complicité d'un pareil acte. Cette loi en dit plus que des volumes. Généralement parlant, les esclaves domestiques sont passablement nourris et vêtus; ils sont mal logés, mais ils n'y tiennent pas. Il est rare qu'on les fouette, et on les soigne bien quand ils sont malades. Voilà le bon côté de leur situation. — Le mauvais, c'est qu'on peut les expédier pour le sud, et les y vendre. C'est là crainte qui préoccupe tous les esclaves au nord de la Louisiane; les plantations de sucre, et surtout les risières de la Géorgie et des Carolines, sont la terreur des nègres de l'Amérique, et à juste titre, car des milliers d'esclaves y trouvent la mort, et *pour éviter de perdre*, les maîtres se pressent, avant que la fièvre ne les tue, de tirer de leur travail le prix qu'ils ont coûté.

« Le système d'élever des nègres dans les états du nord, pour les vendre quand ils sont grands sur les marchés du sud, blesse douloureusement tous les sentimens de justice et d'humanité que Dieu a mis dans le cœur des hommes. J'eus, pendant mon séjour

en Virginie, une preuve frappante de l'horreur que cette terrible destination inspire aux nègres. Le père d'un jeune esclave qui appartenait à la dame chez qui je logeais, fut condamné par son maître à ce funeste sort. Une heure après l'avoir appris, il aiguisa la hache avec laquelle il fendait du bois, et avec sa main droite il se coupa la gauche d'un seul coup.

« Les effets de l'esclavage sur les mœurs de la nation sont extrêmement fâcheux. Le même homme qui vient de braver son voisoin plus riche et mieux élevé que lui, avec la phrase superbe : « Je vaux autant que vous, » se tourne vers son esclave, et l'étend d'un coup à ses pieds, si le sillon qu'il a creusé ou la buche qu'il a fendue ne plaît pas à ce champion de l'égalité. Il y a dans les principes d'un tel homme une fausseté sans pudeur qui révolte. Ce n'est point dans les plus hautes classes que l'esclavage produit les pires effets. Les hommes des classes inférieures, presque toujours aussi ignorans que leurs nègres, résistent infiniment moins à l'action démoralisante de ce pouvoir absolu qui leur est donné sur des esclaves mâles et femelles. L'autorité grossière, pour ne pas dire barbare qu'ils exercent, est le spectacle moral le plus dégoûtant que j'aie vu. Je dois le dire cependant, aucun rang n'échappe à l'influence de ces relations du maître et de l'esclave. Partout elle paralyse les plus nobles et les meilleurs sentimens du cœur humain. Le caractère et l'âme des enfans en reçoivent une empreinte ineffaçable. Pendant mon séjour en Virginie, j'ai vécu quelques semaines dans le sein d'une famille composée d'un veuve et de ses quatre filles. Un jour une petite esclave de huit ans, ayant trouvé un biscuit bien beurré, ne put résister à la tentation, et elle en avait mangé la moitié avant qu'on ne s'en aperçût; ce biscuit avait été imprudemment mis là pour les rats, et le beurre était saupoudré d'arsenic. La maîtresse de la maison accourut à moi pour savoir ce qu'il fallait faire; je délayai, de suite, de la moutarde dans de l'eau, et je fis avaler à la petite esclave ce plus puissant des vomitifs; il produisit immédiatement son effet, mais la violence du remède et la terreur excitée en elle par une douzaine de voix qui criaient qu'elle était perdue, causèrent un si grand tremble-

ment à la pauvre créature, que je pensai qu'elle allait s'évanouir. Je m'assis donc au milieu de la cour et la pris sur mes genoux. — Je n'oublierai jamais les chuchotemens et la profonde surprise que cette action si naturelle produisit parmi les membres blancs de la famille. La plus jeune des filles, à-peu-près de l'âge de la petite noire, après m'avoir considérée quelques instans avec un étonnement inexprimable, s'écria tout-à-coup : « Maman ! maman ! Mistress Trollope l'a prise sur ses genoux ! elle essuie sa vilaine bouche ! je ne voudrais pas pour deux cents dollars avoir touché sa bouche !

« La petite malade fut mise au lit et je regagnai ma chambre. J'envoyai demander de ses nouvelles quelques heures après e l'on me fit dire qu'elle souffrait beaucoup; je sortais pour en apprendre davantage lorsque je rencontrai une autre fille de la maison, celle-là même dont l'imprudence avait causé l'accident. Après avoir répondu à mes questions empressées avec une gaîté qu'elle ne cherchait point à déguiser, elle me dit qu'on venait d'envoyer chercher le médecin, et finit par céder à un accès de fou rire qu'elle ne pouvait plus réprimer. L'idée de sympathiser réellement aux souffrances d'une esclave leur paraissait à toutes aussi absurde que nous le paraîtrait à nous celle de pleurer sur le malheur d'un veau mis à mort par le boucher. Les filles de mon hôtesse étaient de jolies et aimables personnes ; mais pour comprendre combien une pareille absence de sensibilité enlaidit la jeunesse et la beauté, il faut l'avoir vu de ses propres yeux.

« C'est une opinion générale en Amérique qu'on ne peut se fier à aucun individu de la race nègre, et comme en vertu de cette idée la crainte est le seul principe par lequel on agisse sur eux, il est tout simple que leur conduite justifie l'imputation..... J'ai remarqué que dans les états où il y a des esclaves, tout ce qui peut être pris ou mangé est constamment tenu sous clé. — Dans les nombreuses familles, où l'étendue de la maison multiplie les clés, elles sont déposées dans un panier; une petite négresse porte ce panier à son bras et suit partout la maîtresse de la maison; de cette façon non-seulement ces clés sont toujours à la

disposition de cette dernière, mais elle ne les perd pas un moment de vue : un instant de distraction serait infailliblement mis à profit pour le vol. Il me semblait que dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, il devait être souverainement ennuyeux d'avoir toujours sur ses talons cette espèce d'ombre noire. Mais toutes les fois qu'il m'est arrivé de communiquer cette remarque, on m'a dit qu'elle n'était point fondée et que l'habitude d'être servi par des esclaves faisait qu'on ne s'apercevait pas même de leur présence.

« J'ai eu mille occasions d'observer cette habitude de ne faire aucune attention à la présence des esclaves. On parle d'eux, de leur condition, de leurs facultés, de leur conduite, exactement comme s'ils étaient incapables d'entendre. J'ai vu une jeune dame, qui poussait la pruderie à ce point, qu'assise à table entre un homme et une femme, elle envahissait la chaise de sa voisine pour éviter l'indécence de toucher le coude d'un *homme;* j'ai vu, dis-je, cette jeune dame lacer son corset devant un domestique nègre avec la plus parfaite tranquillité. — Un gentilhomme de Virginie me racontait un jour que depuis son mariage il avait l'habitude de faire coucher dans sa chambre une jeune négresse. Je lui demandai, avec quelque surprise, à quoi pouvait lui servir durant la nuit la présence de cette esclave. « Bonté du ciel! me dit-il, et si j'avais besoin d'un verre d'eau, qui me le donnerait? »

« La société à la Nouvelle-Orléans, dit ailleurs notre voyageuse, est divisée en deux classes distinctes, la première est composée des familles créoles ou de sang pur, la seconde de celles des quarterons ou de sang mêlé. De tous les préjugés que j'ai rencontrés en Amérique, celui qui sépare ainsi ces deux classes m'a paru le plus violent et le plus invétéré. Les jeunes quarteronnes, filles reconnues de pères créoles, élevées avec toute la perfection que l'argent peut procurer à la Nouvelle-Orléans, et avec tous les soins prévoyans que l'amour paternel peut inspirer parfaitement belles, d'une grâce, d'une gentillesse et d'une amabilité exquises; les jeunes quarteronnes ne sont ni admises, ni sous aucun prétexte admissibles dans la société des familles créoles de la Louisiane. Il y a plus, aucune cérémonie ne peut

rendre une union avec elles légale ou obligatoire. Tel est, néanmoins, le puissant effet de la grâce, de la beauté, de la douceur particulière de manières qui les distinguent, qu'elles fixent perpétuellement et pour leur malheur la préférence et l'attention de ceux qui les méprisent. Si les dames créoles ont le triste privilège d'exercer à leur égard le pouvoir de répulsion, les ravissantes quarterones ont la douce, mais dangereuse compensation de posséder celui d'attraction. On dit que les unions formées avec les personnes de cette malheureuse race sont souvent durables et heureuses, autant, du moins, que peuvent l'être des unions que l'opinion flétrit à quelque degré. »

Voici un dernier trait qui prouve mieux que tout autre, jusqu'à quel point l'esclavage des noirs est passé en habitude dans les États-Unis d'Amérique. En voyant un esprit aussi éclairé que celui de Jefferson, n'avoir pas conscience de l'illégitimité d'un pareil usage, même alors que les sentimens les plus sacrés et les plus naturels auraient dû réveiller en lui cette conscience, on s'effraie de la puissance des préjugés, et on a pitié de la nature humaine.

« Peu de réputations sont placées plus haut dans l'estime des Américains que celle de Jefferson. Pour le parti démocratique, c'est le plus grand homme d'état qui ait dirigé les affaires de l'Union, et pour tous, c'est l'un des plus grands. — Et cependant j'ai entendu associer son nom à des actes qui feraient frémir des Européens. Ces actes ne sont point racontés à l'oreille par un petit nombre de personnes; tout le monde les connaît, tout le monde en parle ouvertement; et dans un pays où l'on cause religion autour de la table à thé, et où il est de bon goût d'en pratiquer strictement tous les devoirs, ces faits sont rappelés et écoutés, je ne dis pas sans horreur, mais sans la plus faible trace d'émotion.

« On dit donc que M. Jefferson avait des enfans de presque toutes les malheureuses négresses qui composaient le nombreux troupeau de ses esclaves femelles. Ces infortunés enfans étaient

comme leurs mères, les esclaves légitimes de leur père, et travaillaient comme tels dans sa maison et dans ses plantations. C'était surtout son plaisir d'être servi à table par eux, et les orgies hospitalières qui ont rendu si célèbre sa maison de *Montecielo* étaient incomplètes, si le verre dans lequel il buvait, ne lui était présenté par la main tremblante de quelqu'une de ces déplorables créatures.

« J'ai entendu raconter à un démocratique adorateur de ce grand homme, que quand il arrivait que quelques-uns de ces enfans, nés d'esclaves quarterones et suffisamment blancs pour échapper au soupçon de leur origine, parvenaient à s'évader, il ne voulait pas qu'on les poursuivît, et disait en riant : « Que « les drôles se sauvent s'ils peuvent; je ne veux pas m'y oppo- « ser. » On citait ce trait en présence d'une société nombreuse, pour prouver la noblesse et la douceur d'âme de M. Jefferson, et il fut accueilli par un sourire universel d'approbation.

Ou la vertu et le vice ne sont que des mots, ou une telle conduite est d'un tyran sans principe et d'un libertin sans cœur. »

En voilà bien assez sur ce triste sujet. Le passage suivant, en prouvant que dans le pays de l'égalité, le cœur humain n'est pas plus à l'abri de la manie des distinctions aristocratiques que dans notre Europe encore à moitié féodale, réveille des idées qui n'ont rien de pénible. — Il s'agit d'un bal donné à Cincinnati, le 22 février, jour anniversaire de la naissance de Washington.

« Je fus réellement surprise du coup-d'œil que m'offrit la salle: elle était vaste et remplie d'une société fort bien mise, au milieu de laquelle on distinguait de très jolies personnes. La mise des hommes était extrêmement recherchée; mais j'étais en Amérique depuis trop peu de temps, pour n'être point très surprise de reconnaître dans la plupart des petits-maîtres tirés à quatre épingles, qui passaient devant moi, les hommes que j'avais coutume de voir assis derrière les comptoirs, ou appuyés à la porte des boutiques de la ville. Toutefois les plus belles et les plus élégantes se mettaient pour eux en frais de coquetterie et de

sourires, avec le même zèle et la même satisfaction que les belles de Londres pour l'héritier d'une pairie; d'où je tirai l'infaillible conséquence qu'ils étaient considérés à Cincinnati comme appartenant à la plus haute classe de la société. — Il ne faudrait pas en conclure cependant qu'il n'y ait en Amérique aucune distinction de classes. Je me souviens qu'au même bal, je cherchai vainement des yeux, parmi le groupe brillant de filles charmantes qui l'embellissaient, une jeune personne plus charmante encore, et dont la rare beauté m'avait frappée quelques jours auparavant. Etonnée de ne l'y point trouver, je m'adressai à un gentilhomme : « Où est donc la belle miss C...? » lui dis-je.

— Vous ne connaissez point encore les mystères de notre aristocratie, me répondit-il; Miss C.... appartient à une famille d'ouvriers.

— Mais, lui dis-je, cette jeune personne a été élevée dans la même pension que toutes celles que je vois; son père a dans la ville une boutique tout aussi grande, et, si je ne me trompe, tout aussi bien achalandée que celles de ces messieurs qui nous entourent. — Où prenez-vous donc la différence!

— C'est un ouvrier : il met la main dans la fabrication des articles qu'il vend; ces messieurs sont des marchands. »

(*La suite au numéro prochain.*)

TH. JOUFFROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1832.

De bien graves évènemens se sont passés pendant la quinzaine qui vient de s'écouler. Tandis qu'on bâtissait sur sa disparition mille folles conjectures, et qu'on la faisait voyager tour-à-tour en Autriche, en Espagne et en Italie, la duchesse de Berry avait traversé tranquillement le midi de la France, au grand jour, en calèche découverte, et s'était allée jeter au milieu de ses fidèles dans la Vendée. A peine ont-ils vu la mère de Henri V à leur tête, que dociles à sa voix et à ses proclamations, les chouans ont levé sur tous les points l'étendard de l'insurrection, et bientôt ici, par contre-coup, réactionnairement, à l'occasion du convoi du général Lamarque, les républicains exaltés se sont aussi soulevés au milieu de la ville, et une lutte acharnée s'est établie entr'eux et une partie de la garde nationale et de l'armée; lutte déplorable dans laquelle bien du sang généreux a été versé, et trop de courage et de dévoûment irréparablement prodigué de part et d'autre. Par suite de ces événemens, quatre départemens de l'Ouest et Paris ont été mis en état de siége. Il ne nous appartient point d'entrer en plus de détails sur ces matières : renfermons-nous donc dans notre modeste Chronique et les faits qu'il nous est permis d'enregistrer.

Le général Lamarque n'est pas le seul personnage célèbre qu'il faille inscrire sur la liste des morts de la dernière quinzaine.

En tête de cet état nécrologique, il convient de placer M. Abel

de Rémusat l'orientaliste, l'un de nos collaborateurs, sa mort est une nouvelle et bien sensible perte pour la science. Une autre fois, nous tâcherons, dans un article étendu, de faire ressortir les beaux travaux de M. Rémusat sur l'Orient.

M. Bergasse, laisse également un nom qui ne périra pas sans doute, grâce surtout aux sarcasmes indélébiles dont l'a stigmatisé Beaumarchais.

M. Colnet mérite bien aussi une mention de notre part. C'était un écrivain poli, décent et mesuré, le moqueur le plus inoffensif qui se pût trouver. Ses articles avaient été, dit-on, jadis fort spirituels et fort amusans. Beaucoup de gens de notre époque, sur la foi de cette tradition, se réjouissaient encore singulièrement en les lisant. Quant à nous, confessons-le, nous n'avons pas souvenance qu'ils nous aient jamais beaucoup divertis. Il est vrai que de temps immémorial, M. Colnet remplissait inévitablement chaque lundi, trois colonnes de la *Gazette*. Quel esprit, si robuste qu'il soit, ne s'userait à ce métier ? Et puis M. Colnet avait fait aussi de la poésie. Son *Art de dîner en ville* avait un moment menacé de détrôner la gloire didactique de la *Gastronomie* de M. Berchoux. Quoi qu'il en soit, de poète retombé journaliste, M. Colnet est mort les armes à la main, en faisant un article. M. Genoude trouvera difficilement un rédacteur plus exact et plus laborieux, les faiseurs de livres n'auront jamais affaire à un critique plus indulgent et de meilleur ton.

Disons maintenant quelques mots des élections académiques qui se sont faites dernièrement, ou qui se préparent.

A l'Académie des Beaux-Arts, plusieurs peintres uniquement recommandés par leur talent et par leurs œuvres, entre autres M. M. Schnetz et Delaroche, se présentaient comme candidats à la place laissée vacante par M. Lethière; M. Blondel a été nommé.

A l'Académie française rien n'est encore décidé. Seulement deux nouveaux prétendans, MM. Dupin et Guizot, se sont mis, dit-on, sur les rangs. M. Dupin, reconnaissons-le d'abord, est un éloquent avocat. Mais à quoi bon des avocats à l'Académie ?

N'y en a-t-il pas assez ailleurs et de tous côtés? Faut-il donc absolument en mettre partout. Quant à M. Guizot, c'est un doctrinaire fort habile et fort distingué, mais un écrivain peu remarquable. Eh bien! parmi les quarante la doctrine n'est-elle pas suffisamment représentée par son doyen M. Royer-Collard? Trouve-t-on que ce n'est point assez d'un fauteuil à l'Institut pour cette corporation, qui pouvait, à ce que l'on assure, s'asseoir tout entière et très commodément sur un canapé? Cependant M. Guizot et M. Dupin ont chacun, on ne peut le nier, une valeur très réelle, et le choix de l'un d'eux, au défaut des hommes vraiment littéraires, serait à tous égards préférable à celui de l'auteur d'*Islaor* et d'*Alonzo*. Mais il faut se résigner et en prendre son parti. Nous aurons beau faire, nous n'éviterons pas M. de Salvandy.

Au milieu de tous nos graves débats, les petites jalousies littéraires vont toujours leur train. Nous allons en citer un exemple qui mérite d'être signalé.

Le *Stello* de M. Alfred de Vigny, fait pour la *Revue des Deux Mondes,* a été réimprimé à part en un beau volume, par le libraire Gosselin. Nous n'aurions point parlé de ce livre dont il ne nous est peut-être pas permis de faire l'éloge, et que nos lecteurs ont déjà pu, d'ailleurs, depuis long-temps, juger et apprécier par eux-mêmes, puisque c'est cette Revue qui l'a publié d'abord et le leur a donné dans toute sa primeur, si une critique assez amère et maladroite n'en avait été faite dans un recueil autrefois en vogue et de bon ton, mais fort déchu maintenant. Nous ne dirons cependant qu'un mot à ce sujet, et ce mot s'adresse uniquement aux rédacteurs du recueil que nous venons d'indiquer. Comment, messieurs! parce que, malgré vos pressantes sollicitations, M. Alfred de Vigny ne s'est point soucié d'écrire chez vous et de contribuer à votre *Magazine,* vous attaquez son ouvrage sans ménagement et sans mesure, vous traitez aussi cavalièrement l'auteur de *Cinq-Mars,* quand chaque dimanche vous prodiguez l'éloge à tout ce qui tient une plume dans Paris. Oubliez-vous, messieurs, qu'en 1829, alors que vous vous efforciez d'attirer à vous Alfred de Vigny, vous le déclariez le

créateur du roman historique en France? Avouez en conscience que votre critique est de mauvais goût et de mauvaise compagnie.

Voici maintenant un livre de moindre portée, mais qui se recommande par un mérite tout différent de celui du *Stello* de M. Alfred de Vigny. C'est *Mademoiselle de Liron*, nouvelle par M. Delecluze (1). Rien n'est plus simple, et cependant rien n'est plus attachant que cette histoire. C'est un dessin d'une perfection et d'une pureté remarquables. M. Delecluze y a su tracer avec un art infini cette figure douce et calme de *mademoiselle de Liron* si sage et si prudente, et en même temps si tendre et si dévouée. D'ailleurs, cette nouvelle est écrite d'un bout à l'autre avec un grand charme de style et un naturel exquis. A la fin de ce petit roman, il est dit qu'Ernest, son héros, *fut raisonnablement heureux, chose bien rare.* On peut dire aussi du livre de M. Delecluze, qu'il est raisonnablement beau, ce qui, de notre temps, n'est certes pas moins rare.

Nous avons été, cette semaine, en veine de bonheur. On a bien voulu nous admettre au nombre des privilégiés. Il nous a été permis de lire une autre nouvelle que distinguent des qualités non moins précieuses que celles de *Mademoiselle de Liron*. Cette nouvelle, imprimée avec luxe et tirée à un très petit nombre d'exemplaires, ne se vend point, non pas parce que les acheteurs ne lui viennent point, mais parce qu'elle ne veut point se vendre, parce que timide et modeste, elle desire rester, sinon inconnue, du moins mystérieuse et voilée. On y reconnaît bien la touche délicate et légère d'une main de femme, de cette même main qui avait esquissé déjà avec tant de finesse et de grâce *les douze premières années de ma vie.* Mais s'il nous est défendu de révéler le nom de son auteur, nous pouvons dire au moins que *Sœur Inès* est le titre de ce nouveau petit chef-d'œuvre. Sœur Inès est de la famille de Paul et Virginie, c'est un livre du cœur. Le récit touchant qui en fait le fond, et dont la scène se passe à la Havane, souffrirait aussi peu l'analyse que celui de Bernardin de Saint-Pierre. Il faut pouvoir montrer ces sortes d'ouvra-

(1) Chez Gosselin.

ges avec tous leurs détails, autrement on ne donnerait point l'idée de la souplesse et du fini de leur tissu. Un jour ou l'autre, au surplus, en dépit des scrupules de la modestie, quelque charitable contrefaçon livrera *Sœur Inès* à la publicité qui la réclame. Il sera permis à chacun de jouir de ce délicieux livre, et personne n'ignorera plus que son auteur est une femme, qui, placée déjà bien haut dans le monde par sa beauté, sa naissance et sa fortune, s'est élevée plus haut encore par la noblesse de son âme, les charmes de son esprit, et la perfection de ses talens. Mais nous en avons déjà trop dit, et voilà que nous avons été indiscrets sans le vouloir.

Passons bien vite aux *Poésies* de M. Amédée Pommier (1). Ce n'est pas au moins par le manque de confiance et la timidité que pèche l'éditeur de ce petit volume. Il est touchant et beau cependant de voir un libraire ayant ainsi foi en son poète. Cela est devenu rare. « L'auteur de ces poésies, » s'écrie donc d'abord M. Abel Ledoux, dans son Avertissement au lecteur, « l'auteur de ces poésies s'est fait connaître récemment par deux articles insérés dans le livre des *Cent et un*, et qui se distinguent par le talent d'observation, par la frappante vérité des tableaux, etc. « Les poésies qu'on va lire, » ajoute l'éditeur, « sont d'un ton absolument différent, au point que si l'auteur ne se fût pas nommé, ou n'eût guère pu se douter qu'elles sortaient de la même plume. Ce sera un nouvel exemple à ajouter à ceux que notre siècle présente en assez grand nombre et qui étaient rares autrefois, je veux parler des écrivains qui manient avec une égale facilité la prose et le vers. »

Suit le programme des diverses pièces qui composent le volume, avec un coup de trompette bien éclatant en l'honneur de chacune. L'Avertissement se termine par ces mots : « Ou tout sentiment d'art et de poésie est éteint parmi nous, ou le public encouragera de son suffrage l'incontestable talent qui brille dans le recueil que nous mettons sous ses yeux. »

Nous avons cité textuellement quelques passages de cet Aver-

(1) Chez Abel Ledoux.

tissement parce qu'il nous semble devoir faire époque dans l'histoire des préfaces. Il n'y avait rien eu, j'imagine, jusqu'ici de pareil. Jamais livre en se produisant n'avait si bien pris ses mesures et ne s'était adjugé une telle somme de louanges. C'est un défi porté aux admirateurs. Ils doivent renoncer à mieux dire. Quant à nous, nous ne le tenterons même pas. En vérité, toute raillerie à part, bien que M. Amédée Pommier ait mis en tête de son livre une épigraphe quelque peu ambitieuse, bien qu'il s'écrie dès la première page : *Anch' io son pittore*, « et moi aussi je suis peintre, » nous lui croyons trop d'esprit et de goût pour le soupçonner même d'avoir trempé dans l'inconcevable introduction qui précède ses poésies. Mais, qu'il ne se le dissimule pas, certaines gens seront de moins honne composition que nous et le rendront solidairement responsable de l'*Avertissement* de son éditeur. Le moindre inconvénient qui en puisse résulter pour M. Amédée Pommier, c'est que le lecteur lui demande compte sévèrement des magnifiques promesses du libraire. Dans ce cas, notre pauvre auteur se trouverait sans doute singulièrement embarrassé; car enfin, il faut bien le dire, ses poésies ne manquent pas de cette facilité malheureusement trop commune aujourd'hui, et qui fait que chacun sait écrire assez correctement des vers passables, d'ailleurs on ne peut plus harmonieusement monotones; mais c'est à-peu-près le seul mérite du livre. M. Amédée Pommier appartient évidemment à cette nombreuse école née de l'ombre et du reflet de deux grands poètes, MM. Victor Hugo et Lamartine. On nous avait donné le droit d'attendre de lui plus d'originalité. Il faut que dans son prochain recueil il s'applique à justifier mieux encore les hautes espérances que nous avait fait concevoir son éditeur, et surtout que le succès de ses articles insérés au livre des *Cent et un* ne lui fasse pas perdre la tête.

Ce livre des *cent et un* (1), ce livre sur Paris, dans lequel il est question de Constantinople et de beaucoup d'autres choses qui n'ont guères de rapport avec Paris, a révélé bien des célé-

(1) Chez Ladvocat.

brités ignorées, a mis en circulation bien des noms qu'on n'avait garde de croire si littéraires. Comme nous n'avons point l'honneur d'être inscrit sur leur liste, nous pouvons en toute liberté, dire quelques mots à propos de cet ouvrage, et du nombreux personnel qui travaille incessamment à le produire. En somme, ce n'est qu'une *revue* volumineuse et confuse On y remarque bien d'excellens morceaux de MM. Charles Nodier, Sainte-Beuve, Jules Janin, et de quelques autres écrivains distingués. Mais, à côté de ces belles pièces, combien de pauvres et misérables pages; près de ces riches étoffes, combien de sales et hideux lambeaux! Tout cela forme néanmoins une étrange et singulière bigarrure, une cohue et un pêle-mêle curieux à voir. Le cinquième volume de cet ouvrage nous est dernièrement tombé sous la main, et nous y avons lu un article très fin et très spirituel de M. le marquis de Custines sur les *Amitiés littéraires*. Ce morceau, légèrement satirique, quoique plein de mesure et d'un ton parfait, rappelle la manière élégante et gracieuse de M. de Boufflers. Nous aurions voulu cependant que M. de Custines s'y montrât moins dédaigneux de la poésie de notre temps, et qu'il eût plus de foi en son avenir. Ne sera-ce donc pas une belle et grande époque poétique, que celle qui aura produit MM. Béranger, Sainte-Beuve, de Vigny, Victor Hugo et Lamartine?

Parlons maintenant d'un écrivain dont on se sera du moins beaucoup occupé de nos jours, s'il n'est pas bien certain qu'il leur survive. M. de Balzac vient de faire paraître de nouvelles *Scènes de la vie privée* (1) qui font suite aux premières, précédemment publiées. Cette dernière production de M. de Balzac, se recommande par les qualités et les défauts qui distinguent tous les autres ouvrages du même auteur. Le poétique et le commun, le faux et le vrai, le mauvais et le bon, s'y trouvent également mêlés et confondus. Il y a bien un peu d'or pur dans chacun de ces bijoux de pacotille, mais à peine en trouverez-vous un ou deux sans alliage. Les nouvelles *Scènes de la vie*

(1) Chez Mame-Delaunay.

privée contiennent cependant plusieurs nouvelles presque entièrement irréprochables. *Le Conseil* n'offre que de jolis morceaux, et ne satisfait pas complètement; mais *le Rendez-vous* est une histoire intéressante et vraie d'un bout à l'autre. *La Femme de trente ans* nous semble la meilleure des nouvelles *Scènes de la vie privée* : c'est un petit tableau plein de coquetterie et de délicatesse. Le portrait de la marquise de Vieumesnil y est surtout bien dessiné, et peint avec beaucoup de finesse. Ces diverses pièces pèchent néanmoins toujours quelque peu par le style. Mais qu'y faire, M. de Balzac ne veut pas écrire. Il ne daigne point en prendre le temps; cependant, s'il écoutait nos conseils, il se défierait singulièrement de sa dangereuse facilité; il laisserait mûrir ses plans et ses pensées; dans ses fabrications de romans, de nouvelles et de contes, il viserait moins à la quantité qu'à la qualité : bref, *il saurait se borner*.—Mais en vérité, ce n'est pas l'instant de soumettre ces sortes d'avis à M. de Balzac. En ce moment, il est sans doute préoccupé de soins bien autres que celui de sa réputation littéraire. L'ambition politique lui est venue avec le cens de l'éligibilité. D'homme de lettres, voici qu'il essaie de se transformer en homme d'état, ou du moins en homme de parti. Candidat légitimiste à la députation de Chinon, voici qu'il entre dans l'un des bassins de la balance électorale avec tout son bagage fantastique, drolatique et philosophique, tandis que M. Girod de l'Ain se place gravement dans l'autre avec toute sa capacité ministérielle et les souvenirs de sa présidence. Nous ne tarderons pas à savoir lequel des deux aura fait pencher de son côté la balance, lequel des deux les électeurs auront jugé peser assez pour aller siéger à la chambre. En attendant, nous souhaitons bonne chance à M. de Balzac.

LA REVUE.

A MEMOIR OF SEBASTIAN CABOT, ETC. *Mémoire sur Sébastien Cabot, auquel on a ajouté un Coup-d'œil sur l'histoire des découvertes maritimes, et des documens extraits des archives d'Angleterre, et publiés pour la première fois. Londres, in-8. 1831.*

Le but de l'auteur de ce mémoire est de réparer une injustice que les historiens, même les plus recommandables, ont commise à l'égard de Cabot, et de prouver que ses découvertes ne sont pas fabuleuses, comme plusieurs d'entre eux l'ont prétendu. Les faits qu'il rapporte à l'appui de son opinion, il les a puisés aux sources les plus authentiques, et il a exhumé des archives de la Grande-Bretagne plusieurs documens précieux, relatifs à ce célèbre navigateur, qui n'avaient point encore vu le jour.

L'auteur s'attache d'abord à fixer d'une manière précise le degré de latitude que Cabot a dû atteindre en naviguant le long du continent américain, et à concilier la dissidence des écrivains sur ce point important. Par exemple, on lit dans un Discours sur Sébastien Cabot, « qu'un négociant de Cadix, qui disait avoir eu plusieurs entretiens avec lui, avait raconté à Galearius Butrigarius, légat du pape, en Espagne, que ce navigateur lui avait dit qu'il n'était point allé au-dela du 56° de latitude. Hakluyt, qui rapporte ce prétendu entretien, publie six versions différentes de ce voyage. D'un autre côté, Ramusio déclare avoir vu une pièce, écrite de la main de Cabot, et dans laquelle celui-ci assurait formellement avoir dépassé le 67°. Pierre Martyr, d'Angleria, n'indique point le degré de latitude, mais il dit que Cabot pénétra jusqu'à une région tellement nord, « qu'il y faisait presque continuellement jour ». François Lopez Gomara dit que « Cabot doubla le cap Labrador, et dépassa le 58° de latitude, où il trouva les jours très longs et pour ainsi dire point de nuit, et que le peu qu'il y en avait était très clair. »

L'auteur attribue la divergence d'opinion des historiens sur ce point, à l'erreur commise par Hakluyt, qu'ils ont servilement copié sans prendre la peine de vérifier l'exactitude de son récit. Il soutient que Cabot a pénétré au-delà du 67° et s'appuie sur le témoignage de De Bry (1), Belleforest (2), Chauveton (3), etc., etc. Ce dernier dit que « Sébastien Gabotto entreprit aux despens de Henry VII, rex d'Angleterre, de chercher quelque passage pour aller en Catay par la Tramontaine. Cestuy la descouvrit la pointe de Baccalaos, que les mariniers de Bretaigne et de Normandie appellent la coste des Molues (morues) et plus haut jusqu'à 67° du pole ». Thomas Churchyard, dans son récit du voyage de Frobisher à Meta Incognita (4), déclare que « Gabotto est le premier qui, sous le règne de Henri VII, ait découvert ces terres et mers glacées, à partir

(1) *Grand Voyage*, t. IV, p. 69.
(2) *Cosmographie universelle*, Paris, 1576, t. II, p. 2,175.
(3) *Du Nouveau Monde*, Genève, , 1579, p. 141.
(4) Publié à Londres en 1578.

du 67° vers le nord, et de là vers le sud, le long de la côte d'Amérique, jusqu'au 36° et demi ». Herrera, historien espagnol digne de foi, affirme que Cabot navigua jusqu'au 68° (1).

Le second fait que l'auteur s'attache à constater, c'est que Cabot visita la baie d'Hudson. On lit en effet, dans le *Traité* de sir Humphry Gilbert sur le passage du nord-ouest (2), reproduit par Hakluyt, « que Cabot avait tracé et décrit ce passage sur une carte, *conservée dans la galerie privée de la reine, à Whitehall*, qu'il y était entré et avait navigué vers l'ouest, un quart nord sur la côte septentrionale de la terre de Labrador, et que, le 11 juin, étant arrivé par latitude 67° et demi, et trouvant la mer encore libre, il allait et aurait pu cingler vers Cataia, sans la mutinerie du maître et de l'équipage de son navire. »

Le célèbre Ortelius a figuré sur sa carte (*America, sive Novi Orbis descriptio*) (3) la forme de la baie d'Hudson et le canal qui s'étend de son extrémité septentrionale vers le pôle; or, la publication de cette carte précéda de longtemps les voyages de Hudson et de Frobisher, et Ortelius affirme les avoir représentés d'après la carte de Cabot, qu'il avait eue sous les yeux.

Galvano, auteur portugais, dont le témoignage ne saurait être taxé de partialité, dit que « Cabot navigua directement au nord jusqu'au 60° de latitude, où les jours ont une durée de dix-huit heures, et les nuits sont très claires. Il y rencontra de grandes îles de glace, mais ne put parvenir à trouver fond avec un câble de cent brasses de longueur. Ayant remarqué que la *terre tournait en cet endroit à l'est*, il la côtoya, découvrit la baie et la rivière de *Deseado*, et chercha à s'assurer si celle-ci ne passait point de l'autre côté. Il retourna de là sur ses pas, jusqu'au 38°, vers la ligne équinoxiale, et revint en Angleterre. »

Le mot portugais *deseado*, qui signifie *desiré* ou *cherché*, indique suffisamment, suivant l'auteur, quelle était cette baie. Quant à la direction orientale que, selon Cabot, la côte prenait à cette latitude, il a été démontré dernièrement, par le navigateur anglais Parry, que cette observation était exacte.

L'auteur justifie ensuite Cabot du reproche que lui font plusieurs écrivains, de n'avoir point publié de récit de son voyage. Sa justification est tout entière, dit-il, dans ce passage de Hakluyt : « Le compte, dit cet historien, que je viens de rendre des découvertes de Sébastien Cabot, satisfera pour le moment la curiosité de mes lecteurs; mais bientôt, Dieu aidant, seront publiés *toutes ses cartes et discours, tracés et exécutés de sa main*, qui sont en la possession de l'honorable maître William Worthington, un des pensionnaires de sa majesté, lequel, ne voulant pas que de si *précieux monumens* restent ensevelis dans un éternel oubli, consent volontiers à les laisser consulter et publier pour l'encouragement et l'instruction de nos compatriotes. »

Ce William Worthington était un gentilhomme de la cour d'Edouard VI,

(1) Décade I, liv. VI, ch. 16.
(2) Publié en 1576.
(3) Voyez son *Theatrum orbis terrarum*.

qui fut appelé dans la suite à partager la pension dont Cabot jouissait en Angleterre. Ce dernier était-il devenu trop infirme dans ses vieux jours, pour suffire aux importantes fonctions qui lui étaient dévolues ; ou Philippe II aurait-il apposté auprès de lui cet individu, qui paraît avoir été un de ses favoris, pour s'emparer des cartes et voyages qui établissaient la priorité des droits de l'Angleterre sur le continent de l'Amérique du Nord. Les découvertes des navigateurs anglais portaient alors ombrage au gouvernement d'Espagne, qui devait naturellement convoiter des documens de l'importance des manuscrits de Cabot. Aussi est-il à présumer que ce Worthington, qui, au rapport de Hakluyt, en était dépositaire, fut l'instrument dont le monarque espagnol se servit pour en obtenir la possession.

L'auteur traite ensuite la question de la patrie de Sébastien Cabot, qui a fourni matière à tant de conjectures. Hakluyt, Purchas, Locke, Harris, Charlevoix, Pinkerton et d'autres écrivains prétendent qu'il naquit à Venise. Son biographe, toutefois, combat cette opinion, et se prévaut du témoignage d'un historien, méconnu par Hakluyt, qu'il avait dévancé de cinquante ans. Eden, le fidèle ami de Cabot, et le premier écrivain anglais qui ait eu l'idée de publier les étonnans résultats de cet esprit d'entreprise maritime qu'enfanta la découverte de l'Amérique, assure (folio 255) que « Sébastien Cabot lui avait dit qu'il était né à Brystowe (Bristol); qu'à l'âge de quatre ans, son père l'avait conduit à Venise, d'où il était revenu en Angleterre après un certain nombre d'années, et que c'était là ce qui avait fait croire qu'il avait vu le jour à Venise. « Ainsi, dit notre auteur, s'est trouvée résolue, il y a deux cent soixante-quinze ans, la question de la patrie de Cabot! »

L'auteur résume ensuite les découvertes que Cabot exécuta au service d'Espagne, en qualité de pilote majeur. Il décrit son expédition dans la Plata, la Parana et le Paraguay, ses projets sur le Pérou, et les divers autres voyages qu'il entreprit pour le compte de cette puissance.

Cabot, de retour en Angleterre, fut nommé grand pilote du royaume, poste qui paraît avoir été créé expressément pour lui, et obtint une pension de 166 liv. sterling. Des négocians anglais étant venus le consulter, dans un moment de grande stagnation commerciale, sur la possibilité d'entreprendre quelque expédition profitable, Cabot leur indiqua les moyens d'ouvrir un commerce direct avec le nord de la Russie. Edouard VI fut si content des instructions qu'il leur donna pour ce voyage, qu'il le gratifia d'une somme de 200 livres sterling, et la « compagnie des négocians aventuriers, » qui se forma sous ses auspices, le nomma son gouverneur à vie. Cette compagnie équipa à ses frais trois navires, dont elle confia le commandement à sir Hugh Willoughby. Cet amiral, toutefois, et les équipages de deux bâtimens de l'expédition périrent de froid sur la côte de la Laponie (janvier 1554), et il n'y eut que Chancelor, commandant du troisième, qui, suivant de point en point l'itinéraire, tracé par Cabot, aborda en sûreté à Archangel, se rendit de là par terre à Moscou, et jeta ainsi les fondemens d'un commerce fort étendu et très lucratif entre ce pays et l'Angleterre.

La mort d'Edouard VI, arrivée le 6 juillet 1553, fut un coup funeste pour Cabot. La prospérité commerciale de l'Angleterre, alors à sa naissance, s'en ressentit également. La dévote Marie ne pouvait en effet encourager le favori d'un frère qu'elle avait toujours considéré comme un hérétique et un persécuteur. De son côté, Philippe II, jaloux du commerce et des découvertes maritimes de l'Angleterre, voyait dans Cabot un homme qui avait déserté le service de son père, pour aller enrichir une nation rivale du fruit de sa vieille expérience et de ses vastes connaissances. Aussi n'est-il question de lui que plusieurs années après l'avènement de Marie, que cette princesse lui rendit sa pension, à charge de la partager, dans sa vieillesse, avec William Worthington.

On ignore le lieu et l'année de la mort de ce grand navigateur. Eden, qui fut témoin de ses derniers momens, garde le silence à cet égard; mais il est à présumer que ce fut à Londres qu'il termina sa longue carrière. L'auteur s'indigne contre l'Angleterre de cet outrageant oubli. « Cette puissance, dit-il, a constamment et à juste titre, fondé ses prétentions, dans le Nouveau-Monde, sur les découvertes de Cabot. Sans lui, la langue anglaise ne serait peut-être point parlée actuellement en Amérique. Le commerce et la marine d'Angleterre lui sont immensément redevables. Néanmoins ses compatriotes lui contestent jusqu'à sa patrie. Des écrivains anglais ont cherché à ternir sa gloire en se faisant les échos des plus viles calomnies. Cabot a donné un continent tout entier à la Grande-Bretagne, et personne aujourd'hui ne saurait désigner le coin de terre que celle-ci lui a cédé en retour pour y reposer.

Dans la seconde partie de son mémoire, l'auteur passe en revue les différens voyages exécutés par des navigateurs espagnols, portugais et anglais, postérieurement aux découvertes de Cabot. On y remarque aussi plusieurs documens fort importans pour l'histoire de la géographie, et entre autres, des lettres patentes accordées par les rois d'Angleterre, tant à Cabot qu'à des négocians anglais et portugais, qui n'avaient point encore été publiées. »

Ce mémoire est l'œuvre d'un investigateur consciencieux, un véritable monument dans son genre. Tous les faits, à l'aide desquels il combat les erreurs ou la mauvaise foi des écrivains, et réhabilite d'une manière si complète la mémoire de Sébastien Cabot, il les a été chercher aux sources même de l'histoire, et toutes les inductions qu'il en tire sont sans réplique. Nous aurions seulement désiré que l'auteur eût relégué dans des notes ou dans un appendice les longues et nombreuses citations dont il a surchargé son texte, et qui nuisent parfois à son argumentation. Mais, à part ce léger défaut dans l'arrangement des matières, son travail lui fait infiniment d'honneur, et lui assure des droits à la reconnaissance de tous les amis de la science géographique.

TABLE

DES MATIERES DU SIXIEME VOLUME.

—

ALFRED DE VIGNY. — Consultations du Docteur noir. — Stello, ou les diables bleus. 5
GUSTAVE PLANCHE. — Chronique littéraire de la quinzaine. 126
TH. VIRLET. — Lettre sur le déluge de Samothrace. 136

EDOUARD DE LAGRANGE. — Lettres de Bœrne. 141
CH. MAGNIN. — Littérature étrangère. — Luiz de Camoëns. 145
LERMINIER. — Lettres philosophiques adressées à un Berlinois. — IV. L'école doctrinaire et M. Guisot. 183
ALPHONSE ROYER. — Braunsberg le charbonnier, histoire invraisemblable. 200
AMÉDÉ GRATIOT. — Poésie. — La justice de Dieu qui passe. 221
LANDER. — Voyage aux bouches du Niger. 228
MONTBEL (DE). — Lettre sur le choléra de Vienne. 240
Chronique de la quinzaine. 249

EUGÈNE SUE. — Voyages et aventures sur mer de Narcisse Gelin, Parisien. 257
BARTHELEMY SAINT-HILAIRE. — Psychologie criminelle. — Louvel. 273
E. BEQUET. — Littérature française. — Froissart. 308
GUSTAVE PLANCHE. — Littérature étrangère. Miss Fanny Kemble. 322
POUJOULAT. — Lettre sur Argos et Mycènes, à M. Michaud de l'Académie française. 341
ROULIN. — Revue scientifique du premier trimestre de l'année. 350
Chronique de la quinzaine. 373
FONTANEY. — Romans de M. Victor Hugo. 375

Critiques et portraits littéraires de M. Sainte-Beuve. 379
Le choléra-morbus à bord d'un vaisseau américain. 382

J. J. AMPÈRE. — Littérature étrangère. Discours sur l'ancienne littérature scandinave. 385
Mme AMABLE TASTU. — Une jeune poète anglaise. 404
EUGÈNE NEY. — Aventures d'un voyageur Américain au milieu des tribus sauvages de la Colombie. 419
JULES JANIN. — Honestus, conte philosophique. 458
JACQUES LEROND. — Chronique de la quinzaine. 479
Histoire de la régence, par Lemontey. 486

EDGAR QUINET. — Nouvelles écoles littéraires. — De l'avenir de l'art. — I. De l'art en Allemagne. 493
A. FONTANEY. — Littérature américaine. — *The Alhambra*, le gouverneur Manco. 515
GUSTAVE PLANCHE. — Poètes et romanciers modernes de la Grande-Bretagne. — I. Bulwer. 550
LERMINIER. — Lettres philosophiques adressées à un Berlinois. — V. Qu'est-ce qu'une révolution? 584
JACQUES LEROND. — Chronique de la quinzaine.
Cours de M. Letronne au collége de France. — Le roman de Berte aus grans pies, publié par M. Paulin Paris, etc. 598

A. LOEVE-WEIMARS. — Excursion au Blocksberg, et dans les montagnes du Harz, traduit de Heine. 605
G. LIBRI. — Revue scientifique et littéraire de l'Italie. — Royaume Lombardo-Vénitien, IIe article. 635
LORD FEELING. — Esquisses du cœur. — I. Un adieu. 658
Mme AMABLE TASTU. — La pauvreté, poésie. 671
TH. JOUFFROY. — Mœurs des Américains. 675
Chronique de la quinzaine. 711
Memoirs of Sebastian Cabot. 719

AP
20
R5
ser.1
t.6

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY